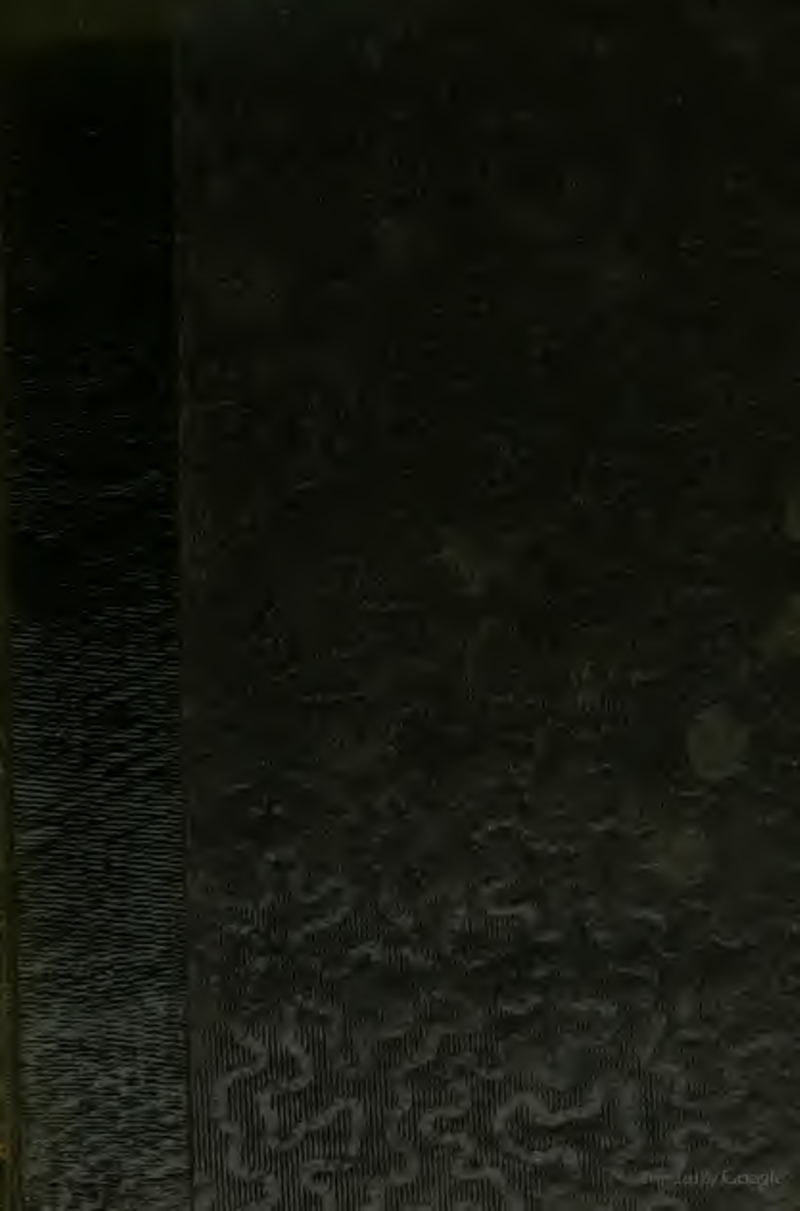



L.L.7243.


EX CORDE ROSÆ ET SPINÆ



Sophie Anker
Alice Cottier

CHRESTOMATHIE

FRANÇAISE.

CHRESTOMATHIE

FRANÇAISE,

OU

CHOIX DE MORCEAUX

TIRÉS DES

MEILLEURS ÉCRIVAINS FRANÇAIS,

OUVRAGE DESTINÉ A SERVIR D'APPLICATION MÉTHODIQUE ET PROGRESSIVE A UN COURS RÉGULIER DE LANGUE FRANÇAISE;

par A. Vinet.

Quid verum atque decens curo et rogo.
HOR.

TROISIÈME ÉDITION, REVUE ET AUGMENTÉE.

LITTÉRATURE DE L'ADOLESCENCE.

BRUXELLES.
MELINE, CANS ET COMPAGNIE.
LIBRAIRIE, IMPRIMERIE ET FONDERIE.

1838

LITTÉRATURE

DE L'ADOLESCENCE.

A MONSIEUR

ALEXIS FOREL,

MEMBRE DU GRAND CONSEIL DU CANTON DE VAUD.

Monsieur et bien cher ami,

Il y a tout à la fois de la familiarité et du respect à décorer de votre nom la première page d'un livre d'école. En elle-même, une compilation de ce genre est peu digne de vous être offerte; mais votre nom se laisse rattacher sans effort à une œuvre d'utilité publique pure de tout espoir orgueilleux. Il me semble qu'il sert en quelque sorte à la caractériser : personne n'oserait le placer en tête d'une œuvre frivole.

Il faut pourtant vous l'avouer : ce n'est pas l'intérêt de mon livre, c'est mon plaisir que j'ai cherché. L'idée de voir mon travail couronné d'un nom si cher, m'a payé d'avance l'aride et minutieux labeur de cette nouvelle édition. Cette espérance eût même exigé de moi des soins redoublés, si avant tout je ne les eusse dus à la nature même de mon travail et au sérieux de mon but. Ne me sera-t-il pas permis de dire quelques mots de ce but, de ce que j'ai fait pour l'atteindre, et de ce que je n'ai pu faire, à celui qui veut bien consentir à être le parrain de mon livre?

L'idée première de cette chrestomathie a été de fournir à de jeunes étrangers un certain nombre de types authentiques de la langue française actuelle, et un moyen de l'étudier méthodiquement. Si j'eusse été libre alors de concevoir un autre dessein, ou si je l'avais été plus tard de revenir sur mon premier plan, l'ouvrage aurait pris, sous plusieurs rapports, un autre aspect, une autre forme; on y trouverait la langue *entièrement représentée,* et les moyens d'une

étude *scientifique* de cet idiome. Je conduirais le lecteur par la main à travers les différentes individualisations de cette langue, dont je lui signalerais tantôt les vicissitudes, tantôt les caractères innés et permanents.

L'ouvrage, cependant, ne laisse pas de répondre jusqu'à un certain point au but qu'il ne m'a pas été donné de poursuivre directement; et la définition détaillée de ce but pourra, tout à la fois, faire juger en quoi ma *chrestomathie* peut servir un pareil dessein, sur quels points elle ne le sert pas, enfin de quelle manière un maître intelligent pourrait l'y faire concourir.

L'étude d'une langue est celle d'un fait historique, naturel dans sa base comme tous les faits contingents, et ressortissant, à travers des circonstances données, à ce qu'il y a d'universel et de fondamental dans l'esprit humain. Trouver l'immuable dans le muable est l'objet de toute étude vraiment scientifique. C'est dire par là même qu'une telle étude, sans répudier l'utilité immédiate, n'en fait pas son but; il ne s'agit pas de pratiquer, mais de connaître, et connaître une langue, c'est connaître son présent et son passé, c'est même, jusqu'à un certain point, augurer son avenir : l'étude d'une langue embrasse nécessairement celle de son histoire.

Si nous parlons d'abord du *présent* de la langue, ou de ses caractères actuels, nous y distinguons trois objets dans lesquels elle est tout entière comprise : la lexicologie, la synonymie et la grammaire. Je suppose pour un moment une chose que je n'accorde pas, savoir, que, dans l'étude scientifique d'un idiome, le présent puisse être détaché du passé, comme si une ligne précise les séparait, comme si le présent d'une langue était autre chose qu'un mot, comme si la vie d'un idiome n'était pas un fait continu, un mouvement plutôt qu'un état, et plus propre au récit qu'à la description. Abdiquons, pour un moment, la rigueur de ces principes, auxquels nous reviendrons; et considérons

la langue actuelle dans les trois éléments que j'ai nommés.

La lexicologie, ou la connaissance des vocables actuels, n'a guère de meilleur dépôt qu'un recueil emprunté tout entier aux meilleures pages des classiques. La lecture immédiate des auteurs peut induire en quelques erreurs, surtout les étrangers ; un dictionnaire, si bien fait qu'on veuille le supposer, ne saurait donner du sens des mots une aussi vive intuition que la langue réelle, organisée, la langue appliquée à la vie ; et d'ailleurs s'il est toujours obligé de laisser en dehors de son enceinte une foule de mots qui, pour n'être pas encore officiels, n'en sont pas moins consacrés par l'usage, si c'est pour lui une loi nécessaire de demeurer toujours de quinze ans en deçà de l'état réel de la langue, il recule son point de départ de bien plus de quinze ans, et se paie trop sur le passé de ce qu'il se refuse dans le présent. Que de mots il sanctionne, il recommande pour ainsi dire, dont personne ne veut plus ! Une chrestomathie bien faite (mais cette condition emporte un peu plus qu'on ne croit et beaucoup plus que je ne puis réaliser) serait un vrai dictionnaire de la langue, et, sans offrir tous les avantages des dictionnaires proprement dits, en aurait de propres et d'exclusifs. Elle exigerait, je l'avoue, une main bien délicate et bien sûre. Sa moisson devrait se faire entre deux limites aussi importantes à respecter que difficiles souvent à apercevoir. Où commence, dans le passé, la langue du présent ? Où finit-elle ? où faut-il cesser d'emprunter et de citer ? où la main s'arrêtera-t-elle entre l'idiome refroidi et la langue en fusion ? Et, les limites une fois posées, il faut choisir dans l'espace qu'elles enferment. S'il s'agit de faire connaître les plus célèbres talents qui ont honoré la littérature, trop de purisme pourrait nuire à ce but. Il y a des individualités de langage qui tiennent à l'individualité de génie, qu'elle rend légitimes, et qui ne s'en détachent pas. Que faut-il exclure ? que faut-il admettre ? L'embarras n'est pas toujours petit, et je l'ai quelquefois éprouvé.

Supposez le choix bien fait : la langue a présenté elle-même ses vrais éléments, les mots leurs acceptions génuines : mais l'objet pour cela n'est pas rempli. Les mots, véritables individus du langage, se rattachent tous à des familles ; chaque idée a la sienne, où l'on voit figurer le substantif, le verbe, l'adjectif, l'adverbe, l'affirmatif et le négatif, le simple et le particulé, et plusieurs applications ou nuances caractérisées par les terminaisons. Ces familles, plus ou moins entières, offrent des lacunes plus ou moins singulières ou rationnelles, et se complètent tantôt dans une même source, par analogie, tantôt dans deux sources différentes, par adoption [1]. La richesse de la langue doit être évaluée soit dans le nombre des signes dont elle se compose, soit dans la force qui les multiplie, soit dans les ressources qui lui en tiennent lieu ; les causes de cette richesse doivent être recherchées, ses effets étudiés ; il faut chercher si le nombre des mots accuse exactement le degré de la culture intellectuelle, si cette monnaie du langage n'est qu'un signe de la richesse ou une richesse réelle, si la pauvreté relative d'une langue n'a point, dans des circonstances données, quelques avantages littéraires. La force de composition, de reproduction, ou son absence, doit aussi être signalée, avec toutes ses conséquences, de même que cette autre synthèse qui fait passer des segments de phrase à la qualité de mots individuels. Il faut faire remarquer quelles classes d'objets sont le plus abondamment pourvues de signes, à quel degré de profondeur la langue pénètre dans la vie intérieure, dans quelle proportion elle représente les divers éléments de la nature humaine, ce qu'elle renferme de pittoresque, d'expressif, d'intime ou de naïf, ses onomatopées, ses tropes, ses allusions ; en quelle mesure et par quels moyens elle a pourvu à la souplesse du discours ; si elle est plus oratoire ou plus

[1] *Travail, laborieux.*

poétique. Toutes ces observations appartiennent à la *statistique* d'une langue, et l'on pourrait faire aussi sa *géographie*, si des préventions un peu étroites n'en détournaient pas. Mais tout cela ne s'offre pas de soi-même au regard; et il en est de même de la synonymie; elle ne sort pas spontanément, ou du moins distinctement, des écrits des classiques. Leur lecture assidue doit finir sans doute par faire pénétrer dans l'esprit le sens exact de chaque terme; on s'accoutume peu à peu à voir chaque mot sous sa notion la plus précise, sous sa nuance la plus délicate; on ne lirait pas longtemps Buffon sans obtenir ce résultat : mais encore faut-il se rendre compte de ces nuances; quand ce travail, comme je le veux bien croire, serait superflu pour la pratique, il resterait entier pour la science, qui est, en semblable matière, la conscience des choses. Si le sentiment des synonymes enrichit le langage, la science des synonymes enrichit l'esprit. Ce n'est plus même de la philologie, c'est de la philosophie. Bien nommer, c'est bien connaître; et l'arbitraire d'une nomenclature est corrigé par son explication. Ici mon travail est en défaut; les synonymies ne sont pas même indiquées : c'est au maître qui se servira de ma chrestomathie à faire ce que je n'ai pu entreprendre; et je ne saurais trop lui recommander de saisir, dans les morceaux que lui présente ce recueil, les meilleures occasions d'un exercice aussi fructueux pour l'intelligence, et, je puis ajouter, aussi agréable en lui-même.

La grammaire est la troisième étude qui se rattache à un recueil comme celui-ci. Selon la science, ce qu'on appelle communément des règles, ce sont, pour la grammaire, des faits; des faits qu'elle constate d'abord, et qu'ensuite elle explique; car chacun d'eux a sa raison, et cette raison n'est jamais mauvaise. Ici l'appareil scientifique est ce qu'il y a de plus opposé à la vraie science. La tâche du grammairien est de se faire jour à travers les nomenclatures et les notions factices, pour arriver au point de départ logique

ou psychologique de chaque fait grammatical. Il y a des gens, dit Montaigne, qui voudraient toujours *artialiser la nature;* il vaudrait mieux *naturaliser l'art.* Au fait, c'est là le dernier but de la science; elle ne noue pas, elle dénoue; son triomphe est tour à tour de faire paraître compliqué ce qu'on croyait simple, et simple ce qu'on jugeait compliqué; c'est par cette surprise qu'elle finit. Mais il faut y être arrivé soi-même pour savoir avec quelle obstination et par combien de détours l'esprit humain, presque en toutes choses, évite le chemin direct.

Le génie d'une langue, c'est-à-dire du peuple qui la forme sans cesse, se révèle dans ses matériaux et dans leur architecture. Cette architecture est l'objet de la grammaire. Il faut comprendre sous ce mot de *grammaire* non-seulement les règles du langage, mais ses habitudes; car, à côté des lois positives, toute langue, comme tout peuple, a ses mœurs. La grammaire, science de faits, observe tout le tissu du langage; et dans ce tissu les fils les plus déliés ne sont pas toujours les moins importants. Il est merveilleux de voir comment un peuple a déposé l'empreinte de son caractère dans les moindres détails de sa langue; et quand on réfléchit que ce qu'elle a de plus délicat date d'une époque de demi-barbarie, quand on remarque en outre combien peu de choses et de peu de valeur une époque civilisée peut ajouter dans ce genre à l'œuvre de ces âges ténébreux, on est conduit à des questions dont la réponse n'est pas toute à l'avantage du système de la perfectibilité.

Parmi les nombreuses distinctions que découvre l'étude entre les différents idiomes, il en est une qui semble capitale. Le caractère logique domine chez quelques-unes de ces langues : chez quelques autres, c'est le caractère philosophique. Nous n'en voulons pas conclure que la logique et la philosophie s'excluent, mais au moins que ce sont deux choses différentes. La logique ce sont les mathématiques des idées, comme les mathématiques sont la logique

des nombres. Elle traite de vérités sans corps, des formes nécessaires et universelles de l'esprit humain : la philosophie, c'est l'esprit humain lui-même dans sa réalité. Une langue philosophique est celle qui correspond à la nature de l'esprit humain ; or, l'esprit humain, avant que la logique l'ait pris à soi pour le considérer à part, nous apparaît uni à toutes les facultés humaines ; il fait corps avec elle ; il en subit l'influence ; et l'on ne peut l'envisager dans sa réalité sans que le regard embrasse forcément tout l'ensemble des phénomènes au milieu desquels il se développe : car l'esprit isolé de l'âme est une fiction, la raison pure est un être de raison. La philosophie, qui est la science de la vérité interne, doit reproduire cet état complexe ; pour le reproduire, il faut le sentir ; avec de la logique pure, on ne fera jamais que de la logique : la philosophie, c'est l'humanité avec la conscience réfléchie d'elle-même. Si ces observations sont justes, on comprendra qu'une langue puisse être logique sans être philosophique au même degré. Une telle langue s'attache aux idées des choses plus qu'aux choses elles-mêmes ; elle est conséquente, régulière, toujours prête à rendre compte de ses procédés ; elle reproduit les formes de la pensée, plutôt que la pensée. Elle analyse toujours, et n'est contente que de ce qu'elle peut analyser. La langue philosophique procède davantage par synthèse ; et, chose remarquable, parce qu'elle est philosophique, elle est poétique. Elle ne conclut pas seulement, elle devine, elle invente. Les formes qu'elle rencontre lui donnent gratuitement ce que l'analyse vend pour ainsi dire à une langue logique. Elle est moins conséquente pour être plus humaine, moins exacte pour être plus vraie. Elle joint les mots aux mots de la même manière que les métaux sont soudés aux métaux, je veux dire par la chaleur ; ciment invisible, immatériel, auprès duquel celui de l'analyse est grossier. Cela ne veut pas dire qu'elle soit seule à disposer de la synthèse : quelle langue s'en pourrait passer ? ce qui

distingue les langues logiques c'est seulement de s'en défaire aussitôt que possible ; car elle est à leur début, et dans leurs éléments. On ne peut rendre compte de tout, et les premiers commencements de toute chose sont de l'instinct et de la divination. Sera-t-il permis de donner un exemple? Qui rendra jamais compte de l'introduction du pronom relatif et de la conjonction QUE dans les langues? Qui n'en sent pourtant la valeur et la nécessité? Mais ces mots si nécessaires sont dans le cas de mille autres choses nécessaires : ce sont celles-là qui se laissent le moins analyser et définir.

Une langue logique est, d'ailleurs, par son caractère même, une empreinte de l'humanité et le portrait d'un peuple; elle est par là même intéressante à étudier; et cette étude peut devenir un exercice de raisonnement.

Mon recueil eût gagné en intérêt si j'avais pu, en multipliant les notes, faire ressortir la présence et la proportion du mélange des deux éléments, logique et philosophique, dans la langue française. Le premier de ces éléments y domine, à un degré qu'on ne soupçonne pas à moins d'avoir fait une étude spéciale de la grammaire de notre idiome. Ici encore, ce sera au maître à tirer de mon livre les occasions d'observations de ce genre, dont je n'ai pu accompagner que rarement le texte de mes auteurs.

S'il n'existait au monde qu'une seule langue, nul ne la connaîtrait véritablement; nul n'en aurait conscience : par les mêmes raisons, si l'élève n'étudie qu'une langue, celle de son pays, toutes les explications, même les plus profondes, ne l'y feront point pénétrer aussi avant qu'un parallèle soutenu avec un autre idiome. Cette seconde langue, dont le choix n'est pas indifférent, il la doit sans cesse avoir sous la main, comme terme de comparaison, soit dans le but que nous venons d'indiquer, soit pour s'élever par la grammaire comparée à la grammaire générale. Il faut faire longtemps séjourner au milieu des faits particuliers et réels

l'esprit que l'on veut élever à une notion abstraite ; il faut les lui faire expérimenter, les lui faire *vivre* en quelque sorte. Toute science ne suppose pas une union aussi intime du sujet avec l'objet ; mais dans toute étude dont la substance est l'homme lui-même, c'est de la vie que doit sortir l'idée. Apprendre une langue pour l'écrire ou pour la parler, c'est se convertir à cette langue ; étudier les langues en général, c'est les faire pénétrer dans notre vie, ou notre vie en elles ; et l'étude de la grammaire générale est la contemplation d'un phénomène de notre existence intérieure.

Mais je l'ai dit en commençant, l'étude scientifique d'une langue comprend celle de son histoire, et c'est même dans son histoire qu'une langue se trouve tout entière. Mais cette histoire de la langue française, où la trouver? On l'a plusieurs fois écrite, c'est-à-dire qu'on a plusieurs fois écrit sous le titre d'*Histoire de la langue française* des ouvrages qui étaient tout autre chose. A ces prétendues histoires il ne manquait que les faits. Ces faits sont bien loin d'être connus. Les rassembler, les ordonner constitue un travail immense, que Lacurne de Sainte-Palaye avait conçu, qu'un savant plus moderne, Ch. Pougens, osa entreprendre, et qu'enfin l'Académie française vient de s'imposer solennellement. Mais avant qu'il soit fait, une étude historique de la langue n'est pas interdite ; qu'il me soit permis d'en indiquer ici, en quelques mots, l'objet, les moyens et l'utilité.

Qu'est-ce que la langue française? Il n'y a pas, en apparence, de question plus simple ; mais ferait-on une question moins simple en demandant : Qu'est-ce que tel ou tel individu? et la réponse, j'entends une réponse qui épuisât la question, serait-elle bien facile ? La langue française est-elle cet ensemble de signes dont on fait usage aujourd'hui dans un certain monde pour exprimer les idées d'aujourd'hui et d'un certain monde ? Est-elle toute enfermée

dans le *Dictionnaire de l'Académie*, et tout ce que cette société savante n'a point enregistré n'est-il point français? Les mots et les tours employés par des millions de Français en dehors de ce recueil officiel, devons-nous les regarder comme nuls et non avenus, ou devons-nous en tenir compte quoique nous n'en fassions point usage? Le langage du 15e, du 14e, du 13e siècle, pour avoir cessé d'être usité, a-t-il cessé d'être français? La langue française est-elle une chose ou un fait? N'est-elle pas un fait, essentiellement muable et mobile, rattaché par un lien à quelques faits immuables et fixes? Le mouvement d'une langue est perpétuel, incessant; tantôt plus lent, tantôt plus rapide, mais jamais interrompu; il n'y a pas, on peut le dire, un seul jour perdu pour cette transformation graduelle de la langue; chacun d'eux n'amène pas un changement, mais chacun le prépare ou le consomme; il en est de cette destinée de la langue comme de la maturescence d'un fruit, ou du progrès de l'âge chez un homme : on ne reconnaît, on ne peut supposer dans ces différents faits, aucune station, aucune pause. Ce que nous appelons époque n'existe que dans notre esprit.

J'ai dit que toute cette mobilité se rattache à quelques points fixes, dont la langue, comme un pavillon flottant au haut d'un mât, ne se sépare jamais. Une langue, en naissant, s'empare de certaines formes qui, nous devons le penser, sont le témoignage de ce qu'il y a de plus individuel dans son génie. C'est, avant tout, sa syntaxe qu'elle règle, c'est-à-dire ce qu'elle a de plus élémentaire et de plus abstrait; et elle y procède à coup sûr, puisqu'on ne la voit pas revenir sur ses premières décisions; à moins qu'on ne veuille supposer que ce changement n'a pas lieu à cause de sa difficulté, vu qu'il intéresse, comme cela est évident, tout l'ensemble du langage. Il est même remarquable que cette première fixation ne se borne pas aux grands traits de la syntaxe, mais qu'elle s'étend à des dé-

tails assez délicats, lesquels ne sont pas moins que le reste à l'abri du changement.

La syntaxe d'une langue est comme le cadre d'un tableau où toutes les figures seraient mobiles, et changeraient incessamment de place ou d'aspect. Ces figures, ce sont les mots et leurs acceptions. La syntaxe semble réfléchir le caractère d'une nation, la lexicologie ses mœurs [1].

Des mots qui naissent, qui meurent, qui ressuscitent, ce n'est là qu'une moitié, la plus apparente et la moins considérable, des vicissitudes d'un idiome. Toutefois cette moitié même signale des faits publics d'une assez grande importance. A la vérité, un grand nombre de mots ont pu être appelés dans la langue ou rejetés de son sein par des circonstances superficielles ou par des caprices de la mode. Mais quand vous voyez des masses, des systèmes entiers de mots, disparaître ou s'introduire, leur retraite ou leur invasion témoigne que quelque chose de grave est survenu dans les mœurs. Il y a des temps où la langue générale se puise dans toutes les parties les plus diverses de la vie d'un peuple, où elle en exprime à la fois les éléments rustique, pastoral, bourgeois, aristocratique, se teignant et se modifiant les uns les autres. Puis l'un ou l'autre se retire, laissant, à la vérité, dans la langue des allusions et des métaphores qui ne peuvent plus s'en détacher, mais toutefois emportant, ainsi qu'une épouse répudiée, la plus grande partie de sa dot.

Une autre fois, vous verrez les vocabulaires spéciaux, les nomenclatures techniques, se dégorger dans l'idiome, et la langue de la vie, des relations domestiques et des sentiments intimes, se charger des termes de toutes les

[1] « Une langue peut, il est vrai, acquérir des expressions nouvelles à me-« sure que les lumières s'accroissent, mais elle ne saurait changer sa syntaxe « qu'en changeant son génie. Un barbarisme heureux reste dans une langue « sans la défigurer; des solécismes ne s'y établissent jamais sans la détruire. » Chateaubriand, *Essai sur la Littérature anglaise.*

sciences, de tous les arts, de la politique même [1]. On observe alors un singulier contraste : c'est la langue des littérateurs qui se montre avide et indiscrète ; c'est celle des savants qui donne l'exemple de la réserve et de la pureté ; et les saines traditions du style et de l'éloquence se conservent dans leurs écrits.

A des époques où des chefs-d'œuvre n'ont pas encore consacré la langue, et où ses formes, comme celles de l'enfance, ont quelque chose de vague et de mou, elle oppose moins de résistance aux idiomes étrangers qui cherchent à la pénétrer : plus tard, elle est entièrement fermée à ces alluvions, et ne s'enrichit que de son propre fonds.

Ainsi le flux et reflux des événements, tour à tour couvrant sa surface et la laissant à découvert, y forme un dépôt dont la couche plus ou moins épaisse est incessamment renouvelée, jusqu'à ce que le sol, devenu plus ferme et plus compact, ne reçoive et ne retienne plus rien. Une langue demeure plus ou moins longtemps dans cet état ; c'est la période du pouvoir public affermi, de l'ordre social consolidé, des grands centres de culture, des croyances uniformes, de la sécurité des esprits ; puis viennent ces temps où les liens de la langue se dissolvent avec ceux de la société, où une double *syntaxe* périt ; et rien ne montre mieux la relation des langues avec l'ordre de choses qui leur a donné naissance que la fidélité avec laquelle elles en suivent la destinée, et l'exacte proportion des deux décadences. Et quelle différence entre la barbarie au sein de laquelle les empires commencent et la barbarie dans laquelle ils s'éteignent ! La première crée, organise, lie ; les combinaisons les plus délicates du langage ne sont pas au-dessus de sa portée ; la seconde ne comprend plus même les raisons de ces combinaisons, et, faute de les comprendre, cesse de les employer. Le grec moderne est plus dégradé que le Parthénon.

[1] *Voy.* la note, page XXI.

Toutefois l'arrivée et le départ des mots, la multiplication et la réduction des signes du langage sont, dans l'histoire d'un idiome, un fait bien moins considérable, bien moins significatif, que les vicissitudes de ces mots qui, toujours présents dans la langue, n'y ont pas toujours représenté les mêmes idées ou joué le même rôle. C'est là le côté le plus important de l'histoire d'une langue, puisque c'est par là qu'elle tient le plus intimement à l'histoire de l'esprit humain.

Qu'un objet ou un être factice change insensiblement de forme, que, de la première modification à la dernière, il devienne totalement différent de lui-même, aucune de ces modifications successives n'ayant suffi pour motiver un changement de nom, il aura conservé l'ancien, qui est devenu absurde ou inintelligible. Le fait que nous supposons est rare dans la nomenclature des choses matérielles, mais il est tellement commun dans le dictionnaire des choses morales, qu'on peut dire qu'il y fait loi. Je ne parle pas ici des termes purement abstraits, exprimant les formes de l'esprit de l'homme, les conditions de sa pensée, mais qui ne sont pas l'homme lui-même; ces chiffres de la métaphysique sont d'une application immuable comme ceux de l'arithmétique; *quatre* ne signifiera jamais *quatre et demi*; le sens des mots *affirmation*, *négation*, *vrai*, *faux*, *doute*, *possibilité*, *certitude*, etc., une fois fixé ne peut plus varier; mais il n'en est pas ainsi des faits qui sont à la fois en nous et hors de nous, qui nous touchent, nous affectent, et tirent leur caractère de nos impressions : ces noms ne revêtent pas une idée constamment identique[1]. Or, l'acception d'un mot peut bien durer une vie d'homme; il se peut que cet homme la laisse en mourant à peu près telle qu'il l'a trouvée en entrant dans le monde; mais elle ne dure jamais la vie d'un peuple ou d'une langue; elle varie avec

[1] *Voy.* la note, page XXII.

la notion, avec les nuances de cette notion : autrement il faudrait, à chaque nuance, créer un nouveau terme : travail infini, impossible, précisément parce que ce sont des nuances, qui se fondent et se perdent les unes dans les autres. Les qualités morales des objets, c'est-à-dire les diverses impressions qu'ils produisent sur notre moral, ne sont pas sans rapport mutuel; il y a une parenté entre toutes les parties du bien, comme entre toutes les parties du mal, entre le bon et le beau, entre le laid et le mauvais; enfin le physique et le moral de notre être mixte ont ensemble des rapports étroits. Suivant l'état des mœurs et la direction que les événements publics impriment aux idées, le nom d'un fait moral se glisse et s'étend doucement vers un fait voisin, se déplace enfin entièrement, et abandonne son ancien terrrain pour en courir un nouveau. C'est en général l'effet d'un mouvement subtil, dont tout le monde est complice et dont personne n'est confident. Quelquefois aussi, le terme étant devenu impropre, quelqu'un s'en aperçoit, et transporte franchement l'ancien mot dans l'acception nouvelle; ce qui est si naturel qu'on n'applaudit pas même à une hardiesse que le vœu général avait commandée. Je me suis interdit les détails; mais ici les exemples abrégent le chemin. Quelles idées apportait le mot *aimable* lorsque Bourdaloue plaignait l'église de Paris de la mort de *son aimable prélat?* Quel caractère désigne, chez tous les écrivains de la même époque, l'épithète de *libertin* [1]*?* Ce qui est arrivé à ces deux mots est arrivé à bien d'autres.

On peut dire que la langue est soumise à un mouvement de mutation continu, qui l'affecte dans ce qu'elle a de plus intérieur, et la renouvelle au fond sans que rien en avertisse au dehors. Cette lente fermentation du langage est plus importante, quoique invisible, que tous les autres

[1] « Grand libertin de corps et d'esprit. » *Saint-Simon*.

changements, et précisément parce qu'elle est invisible. A la distance de deux siècles, on croit se comprendre tout à fait, et mille nuances échappent. On croit tenir les mêmes idées, parce qu'on tient les mêmes sons. La présence des mots fait illusion sur l'absence des choses. Quand un écrivain du 17e siècle vous parle de *mélancolie,* toutes les idées sentimentales qui s'attachent aujourd'hui à ce mot vous reviennent à l'esprit; et pourtant on peut vous assurer que la *mélancolie* de ce temps-là était une chose sans poésie et sans charme. M. Suard observe, dans la préface de sa traduction de Robertson, que ce qui rend l'anglais difficile à traduire à des Français, c'est cette quantité de mots de leur langue qu'ils y rencontrent dans une acception propre à la langue anglaise; c'est la même difficulté que subit un Français étudiant le latin, et qu'un Allemand n'éprouve pas : eh bien! nous sommes, à l'égard de notre propre langue, dans une position analogue; toute vivante qu'elle est pour nous dans les auteurs du 17e siècle, tout identique qu'elle semble à la nôtre, il nous la faut jusqu'à un certain point étudier comme une langue morte. Il en est d'elle comme d'un homme dont les traits, les contours restent les mêmes, mais dont, au bout de quelques années, toute la substance a changé.

L'espèce de courant qui fait dériver loin de leur premier emploi les signes de la pensée, se fait sentir dans toutes les langues; il est même la principale de leurs ressources; il y manifeste la vie; une langue qui, possédant un signe pour chaque idée, poursuivrait la pensée jusque dans ses dernières subdivisions, serait riche si l'on veut, mais d'une richesse morte. L'extension successive d'un même signe à plusieurs idées qui s'avoisinent, est le fait d'une imagination sensible qui aperçoit ou crée des rapports; c'est par là qu'une langue exprime non-seulement les pensées de l'homme, mais l'homme tout entier; c'est par là qu'une langue est tout un poëme. Toutefois, ce fait n'est pas le

même que celui que nous avons décrit. Nous avons parlé de mots qui se séparent absolument de leur première idée, et se fixent sur une autre, puis peut-être sur une autre encore. Ce phénomène, d'une autre nature, se retrouve dans toutes les langues; mais il doit se remarquer davantage dans une langue détachée de ses racines. Dans une telle langue, les mots sont plus universellement, et dans un sens plus absolu, des signes *arbitraires* de la pensée [1]; un lien moins fort les rattache à leur point de départ; ils s'en détachent plus aisément; on s'en aperçoit moins; on peut moins s'y opposer : mais de même qu'à certains égards un organe malade offre plus d'intérêt à l'observation, une langue, dans les circonstances de la nôtre, révèle bien des faits moraux, bien des détails historiques, dont une langue plus fortement constituée ne porte point la trace. Sous ce rapport la langue française a des titres particuliers à la curiosité du philosophe et du moraliste.

Quelques tendances, qui ne lui sont pas propres, mais auxquelles elle a moins résisté, se manifestent quand on l'étudie historiquement. On y voit au premier coup d'œil ce qui se révèle également, quoique moins promptement, dans tout idiome qui a traversé des siècles, le penchant des mots tantôt à gagner du terrain autour de leur première signification [2], tantôt à se réduire de la généralité de leur sens dans une des idées particulières qu'ils étaient premièrement destinés à exprimer ou qu'ils n'exprimaient que par accident [3]. On en verra d'autres munis d'abord d'un sens propre ou physique, puis d'une acception figurée ou morale, renoncer au premier et ne conserver que la seconde.

[1] « Une langue vivante qui sort d'une langue vivante, continue sa vie ; une « langue vivante qui s'épanche d'une langue morte, prend quelque chose de « la mort de sa mère ; elle garde une foule des mots expirés : ces mots ne « rendent pas plus les perceptions de l'existence que le silence n'exprime le « son. » M. de Chateaubriand. — [2] En latin, PULSARE, *heurter* (*Hor.*), puis *ouvrir* (*Stace*). — [3] *Ressentiment, plaisant, amour-propre.*

On en verra qui, originairement *indifférents,* c'est-à-dire également propres à rendre les deux aspects, favorable ou désavantageux, d'un même objet, choisissent une de ces deux faces et s'y attachent exclusivement. On observera comment des mots d'une large et haute signification descendent insensiblement à des idées d'un ordre inférieur[1], On sera frappé en général de la dépréciation progressive des signes de la valeur intellectuelle : les mots énergiques finissent tous par s'user, et, ne pouvant être remplacés par d'autres mots, donnent naissance à des combinaisons de langage destinées à en tenir lieu. C'est alors que les langues perdent leur candeur et leur fraîcheur; le tableau de la pensée se colore de tons plus chauds; les idées simples ne se produisent plus dans leur simplicité; chacune d'elles se complique de quelque circonstance qui ne lui était pas essentielle et qui en devient inséparable; des termes très-nuancés sont attachés à des idées très-élémentaires, parce qu'on ne voit plus rien qu'à travers beaucoup de souvenirs, d'expériences et de réflexions. C'est alors que, dans Lucain, *pati* (souffrir) signifie *expérimenter, vivre,* comme si la souffrance était le caractère essentiel, le vrai nom de la vie [2]. De telles époques, pendant lesquelles la langue paraît plus forte que jamais, en annoncent l'épuisement prochain; elle joue de son reste, elle abuse d'elle-même; elle dépense son capital, sans savoir comment le reproduire. Tous ces termes si nouveaux, si hardis, s'useront à leur tour; ils tomberont exténués auprès de tant d'autres qui ont eu, comme eux, leurs jours de puissance; il n'y a point de mot singulier qui ne devienne vulgaire, ni de saillie qui ne s'aplanisse, ni de métaphore qui ne s'éteigne; cette langue tout entière où nous marchons sans rien remarquer, sans rien ressentir, c'est de la lave refroi-

[1] *Galanterie, gentillesse.* — [2] V. Nisard, *Études sur les poëtes latins de la Décadence.*

die; et, en dernier résultat, ce qui garde son prix dans les ouvrages d'éloquence et de poésie, ce sont les traits les plus simples, les beautés les plus unies; dans l'art comme en toute chose, les triomphes de la violence sont courts.

Un des faits les plus curieux à observer dans l'histoire d'un idiome, c'est la naissance de la langue noble. Mais il y a des distinctions à faire. Bien des mots ont été expulsés de cette langue de choix, non qu'ils fussent ignobles en eux-mêmes, mais parce qu'ils étaient devenus tels par leur emploi. Si, en eux-mêmes, ils ne présentaient à l'imagination rien de bas ni de dégoûtant, ils n'ont contracté ce caractère qu'en s'associant, par abus, à des objets dégoûtants ou bas. C'est le cheval de parade, qui, sur ses vieux jours, est envoyé à la charrue. Ou bien les objets que ces mots représentaient ont cessé de sourire à l'imagination; elle les exclut du cercle où elle se complaît; elle les sépare de cet idéal de la vie humaine que toute nation se forme bien ou mal. Heureuse pourtant la nation chez qui tout ce qui est honnête est demeuré noble, et qui n'a pas cherché hors de la vie naturelle tous les éléments de la poésie et de l'éloquence! Heureuse la langue dont toutes les parties communiquent entre elles comme toutes les parties du peuple dont elle est l'expression! Cependant on aura bien fait de la débarrasser, dans des sujets nobles, de toutes les locutions, de toutes les images qui réveillent des souvenirs vulgaires. Ce triage est difficile et lent. Il n'est pas donné à un seul écrivain de le consommer. Voyez Malherbe l'anti-gaulois, le créateur de la langue d'apparat: il a ôté au soleil sa *perruque*, il a remplacé par une *noble poussière* l'*honnête crasse* dont on couvrait les héros; et soit que ces termes en eux-mêmes fussent bas, ou qu'ils se fussent avilis en se mésalliant, il a bien fait de les dégrader; mais ce même Malherbe, dans un de ses plus beaux ouvrages, nous représente le Pô qui *tient baissé le menton*, et il proteste un peu plus loin que

« Sous Henri c'est *n'y voir goutte*
« Que de révoquer en doute
« Le salut des fleurs de lis. »

J'indique, bien en courant, quelques-uns des points principaux que présente l'étude historique de la langue française. Il n'est guère besoin, après ces détails, de démontrer l'utilité de cette étude ; mais il faut ajouter que, pour la première culture des jeunes esprits, elle ne vaut pas celle du caractère grammatical de l'idiome. C'est plus tard seulement qu'elle acquiert toute son utilité et tout son intérêt. Elle renferme encore plus de morale et d'histoire que de philologie proprement dite, et la philologie satisfait mieux aux premiers besoins de l'intelligence et à la première culture de l'homme. Mais, à mesure que l'esprit de l'élève s'ouvre du côté de l'horizon des idées morales, on peut avec fruit tourner de temps en temps son attention sur ces faits philologiques où toute notre nature se révèle. Il faudrait, pour cela, remonter de siècle en siècle le cours de la langue comme celui d'un fleuve, jusqu'à sa source, à ses étymologies, qui toutes sont des définitions, en relevant d'une époque à l'autre les altérations successives du sens d'un même mot, en l'expliquant, autant que possible, par les événements, par l'état des mœurs, des esprits et de la culture. Un recueil comme le mien présente à un travail de ce genre un terrain trop borné, trop étroit ; mais les deux siècles qu'il embrasse donnent lieu pourtant à bien des rapprochements curieux et instructifs ; et un maître intelligent saura bien en tirer parti pour cet usage.

Pourrait-il y avoir un fait plus grand, plus digne d'étude qu'un fait qui renferme toute la vie humaine ? Elle est tout entière dans le langage, et principalement dans cette partie du langage qui a pour objet les noms des choses. Volney a eu raison de dire, d'après Locke, « qu'un bon dictionnaire « étymologique serait la plus parfaite histoire de l'entende- « ment humain. » L'une des fonctions, l'un des attributs

de l'homme, a été de nommer. Une de ses misères, ou l'un des caractères de sa misère, est de mal nommer. Il cherche à remonter par la science à cette dignité de nomenclateur ; mais la science, en certaines matières, ne saurait suppléer le sentiment immédiat des choses. Il semblerait même que ce sentiment révélateur se soit affaibli dans la nature humaine. Trouverions-nous aujourd'hui les mots de *religion* et de *poésie* s'ils n'étaient pas trouvés [1] ? Mais, avant l'invention de ces deux mots, qui ne désignent à bien dire que le remède de notre misère et une de ses compensations, combien, déjà, n'avait pas souffert en nous la noble faculté de nommer ! Il me semble que les détails qui précèdent ont pu donner une idée de l'incertitude et des anxiétés de la parole humaine. Car ces variations ont sans doute un autre principe que le goût de la métaphore. Il arrive même des temps où la langue, en conservant tous ses matériaux, et demeurant la même en apparence, devient une espèce d'*argot*, que la postérité ne peut comprendre sans le secours d'une *clef*. Pour des esprits corrompus, elle avait trop de vérité encore ; ou plutôt elle était fausse par rapport à leurs notions des choses ; afin de lui donner de la vérité relativement à eux, ils la bouleversent. Lorsqu'on parle de *la corruption morale du langage*, on fait un pléonasme : cette corruption est toujours morale.

Permettez, Monsieur et cher ami, que j'adresse, sous votre couvert, ce petit nombre d'idées aux maîtres qui se serviront de mon livre dans les écoles de notre pays. Ce seront, peut-être, pour quelques-uns, sinon des directions du moins des indications utiles, que leur réflexion fécondera. J'ai présenté, avec quelque confiance, ce qu'une longue pratique de l'enseignement m'a fait reconnaître vrai. En

[1] Donnerions-nous aujourd'hui à la compassion le nom de *piété* (pitié)? Non sans doute ; et nous avons fait de la pitié une nuance du mépris. C'était, dans l'esprit de l'Évangile, un amour mêlé de respect pour l'homme *visité de Dieu*. Ici c'est Dieu lui-même, et non pas l'homme, qui a été *nomenclateur*.

tout cas, c'est une matière offerte à la discussion ; et, la discussion ne laissât-elle rien subsister de ce que j'ai avancé, je me saurais quelque gré de l'avoir provoquée.

Recevez, Monsieur et cher ami, mes salutations et mes vœux.

Bâle, 18 août 1836. A. VINET.

NOTE RELATIVE A LA PAGE XII.

Nous indiquons ici quelques-unes des acquisitions que la langue française a, dans ces derniers temps, faites ou tentées, soit par l'adoption de termes nouveaux, soit par l'extension donnée au sens de mots anciens.

1° Mots formés analogiquement de mots déjà existants : Absolutisme, abusif, accidenté, activer, actualité, analyste, anxieux, apaisement, artistique, aspiration, audition, barbarescent, canaliser, classicisme, complétitude, complicité, compréhensif, crédibilité, découvreur, délusion, désabusement, désaffection, éditer, étrangeté, égotisme, fixité, futurition, humanitaire, idolatrique, imagé, indélicat, individualisme, infécond, inglorieux, inoffensif, international, intrusion, irraisonnable, législater, luxueux, méconnaissance, muable, objectif, oraculeux, obscurantisme, obsession, obtention, passagèreté, passivité, prestigieux, progresser, rasséréner, récri, romantisme, sagace, sarcastique, satanique, socialisme, spectaculeux, subjectif, tempétueux, torrentueux, transparaître, turpe, utiliser, vastitude, vertigineux, vulgarité, etc.

2° Mots puisés à la source de la langue, c'est-à-dire dans le latin. Abrupt, allocution, despect, dilucider, élucubration, explorer, garrulité, impéritie, inamissible, inanité, incurie, innocuité, insanité, involution, ipsissime, laudatif, loquacité, motion, mutisme, nitescent, normal, obséquieux, obsolète, obtempérer, paupérisme, plèbe, pondération, prépotence, procrastination, prolétaire, récognition, rétrospectif, subodorer, surgir, tangible, turgescent, vagissement, vénuste, etc.

3° Mots empruntés aux langues étrangères : Comfort, comfortable, désappointement, désinvolture, loyalisme, morbidesse, rout, touriste, etc.

4° Mots créés par la politique et par les événements : Gouvernemental, doctrinaire, omnipotence, parlementaire, verdict, etc.

5° Termes prêtés par la science et par la politique à la langue de la conversation ; résultat de la tendance qui porte à se fondre les unes dans les autres les différentes parties de la vie humaine; vaste et active *catachrèse* qui étend indéfiniment l'application de tous les mots : Antagonisme, antécédents, consigner, constater, excentrique, exigences, fatal, formuler, initiative, morbide, normal, ordre du jour, précédents, recrudescence, etc.

Du reste il ne faut blâmer que l'excès et l'affectation, et ne pas oublier que chaque institution, chaque partie de la vie, a enrichi à son tour la langue générale. Quelle quantité d'expressions usuelles ne devons-nous pas à la chevalerie, à la féodalité, à la guerre, à la chasse! Quoi de moins saillant aujourd'hui que les mots *alarme, engager, hommage?* Et ce sont des allusions; et la langue est pleine d'allusions du même genre. Tout ce qui, à chaque époque, préoccupe vivement et généralement les esprits, entre forcément dans la langue à titre de métaphore, s'y refroidit, s'y endort pour ainsi dire, et finit par n'être plus remarqué. Une énorme partie de la langue consiste en métaphores, les unes isolées, éparses, les autres rassemblées en groupes dont chacun a sa date. La guerre a eu son temps, la politique a le sien; l'industrie ne tardera pas à exercer son droit.

6° Mots pourvus d'une signification nouvelle : Fantaisie, sincère, etc.

On pourrait ajouter à cette liste plusieurs vieux mots ressuscités, des provincialismes adoptés, des locutions populaires accréditées, etc.

Voyez, sur les différentes sources où le langage se renouvelle, les *Éléments de Linguistique* de M. Nodier, ch. XI.

NOTE RELATIVE A LA PAGE XIII.

Les mots restent, quand les idées ont changé; ils restent, pour désigner des choses qui ne sont plus les mêmes; et dès lors ils sont impropres à nommer les objets pour lesquels ils furent primitivement créés. Ils les entourent en quelque sorte d'une fausse lumière; tout sincères qu'ils sont, ils ne savent plus que mentir, parce que nous les avons faits menteurs. Ce fait, commun à tous les termes dont la substance n'est pas immuable, est une des principales difficultés de l'histoire. C'est ce qu'a bien rendu et parfaitement exprimé M. Augustin Thierry : « La situation des hommes civilisés varie, dit-il, et se renouvelle sans cesse. « Chaque siècle qui passe sur un peuple n'y laisse jamais la même manière d'être, les mêmes intérêts, les mêmes besoins qu'il y a trouvés. « Mais, dans cette succession d'états divers, le langage ne change pas « aussi promptement que les choses, et rarement les faits nouveaux « rencontrent, à point nommé, de nouveaux signes qui les expriment. « Les intérêts qui viennent de naître sont forcés de s'exprimer dans l'idiome de ceux qui ont disparu, et ils se font mal comprendre; les « rapports présents se défigurent sous l'expression des rapports détruits, « et ils trompent la vue ou lui échappent... A chaque instant l'on est « subjugué par des formules convenues, et la vérité plie sous les mots. » (*Dix ans d'études historiques.*)

LITTÉRATURE
DE L'ADOLESCENCE.

ESSAI DE LA MANIÈRE DONT ON PEUT EXPLIQUER LES AUTEURS FRANÇAIS,

PAR ROLLIN.

Le fait que je vais rapporter est tiré de l'Histoire de Théodose par M. Fléchier, livre premier, chapitre xxxv. Il renferme l'élection de saint Ambroise à l'archevêché de Milan, et marque la part qu'y eut l'empereur Valentinien.

« Auxence, arien, étant mort après avoir tenu plusieurs « années le siége de Milan, Valentinien pria les évêques de « s'assembler pour élire un nouveau pasteur. Il leur demanda « un homme d'un profond savoir et d'une vie irréprochable; « *afin*, disait-il, *que la ville impériale se sanctifiât par ses in-* « *structions et par ses exemples, et que les empereurs, qui* « *sont les maîtres du monde, et qui ne laissent pas d'être* « *grands pécheurs, pussent recevoir ses avis avec confiance,* « *et ses corrections avec respect.* Les évêques le supplièrent d'en « nommer un lui-même, tel qu'il le souhaitait : mais il leur « répondit que c'était une affaire au-dessus de ses forces, et « qu'il n'avait ni assez de sagesse, ni assez de piété pour s'en « mêler; que ce choix leur appartenait, parce qu'ils avaient « une parfaite connaissance des lois de l'église, et qu'ils étaient « remplis des lumières de l'esprit de Dieu.

« Les évêques s'assemblèrent donc avec le reste du clergé: « et le peuple, dont le consentement était requis, y fut appelé. « Les ariens nommaient un homme de leur secte. Les catho- « liques en voulaient un de leur communion. Les deux partis « s'échauffèrent, et cette dispute allait devenir une sédition et « une guerre ouverte. Ambroise, gouverneur de la province et « de la ville, homme d'esprit et de probité, fut averti de ce dés-

« ordre, et vint à l'église pour l'empêcher. Sa présence fit « cesser tous les différends, et l'assemblée s'étant réunie tout « d'un coup, comme par une inspiration divine, demanda « qu'on lui donnât Ambroise pour son pasteur. Cette pensée « lui parut bizarre : mais comme on persistait à le demander, « il remontra à l'assemblée qu'il avait toujours vécu dans des « emplois séculiers, et qu'il n'était pas même encore baptisé ; « que les lois de l'empire défendaient à ceux qui exerçaient des « charges publiques d'entrer dans le clergé sans la permission « des empereurs ; et que le choix d'un évêque devait se faire « par un mouvement du Saint-Esprit, et non pas par un ca- « price populaire. Quelque raison qu'il alléguât, quelque re- « montrance qu'il fît, le peuple voulut le porter sur le trône « épiscopal, auquel Dieu l'avait destiné. On lui donna des « gardes, de peur qu'il ne s'enfuît : et l'on présenta une re- « quête à l'empereur pour lui faire agréer cette élection.

« L'empereur y consentit très-volontiers, et donna ordre « qu'on le fît baptiser promptement, et qu'on le consacrât huit « jours après. On rapporte que ce prince voulut assister lui- « même à son sacre, et qu'à la fin de la cérémonie levant les « yeux et les mains au ciel, il s'écria transporté de joie : *Je « vous rends grâces, mon Dieu, de ce que vous avez confirmé « mon choix par le vôtre, en commettant la conduite de nos « âmes à celui à qui j'avais commis le gouvernement de cette « province.* Le saint archevêque s'appliqua tout entier à l'é- « tude des saintes Écritures, et au rétablissement de la foi et « de la discipline dans son diocèse. »

On fera lire cette histoire tout de suite [1] par un ou deux écoliers, les autres ayant leurs livres devant les yeux, afin de leur donner une idée du fait dont il s'agit. On aura soin qu'ils observent dans cette lecture les règles dont il a été parlé : qu'ils s'arrêtent plus ou moins selon la différente ponctuation ; qu'ils prononcent comme il faut chaque mot et chaque syllabe ; qu'ils prennent un ton naturel, et qu'ils le varient, mais sans affectation.

Après cette première lecture, s'il y a quelques remarques

[1] *D'un bout à l'autre, sans interruption.*

à faire pour l'orthographe ou pour la langue, le maître les fera en peu de mots. On trouve dans l'imprimé *empescher*, *vescu*, *throsne*, etc. Je n'ai pas cru devoir m'astreindre à cette manière d'écrire, à laquelle j'ai substitué la mienne. J'userai de la même liberté dans toutes les citations, pour éviter une bigarrure incommode où me jetterait la nécessité de citer chaque auteur selon l'orthographe qui lui serait particulière.

Bizarre. On expliquera la force de cet adjectif qui marque qu'il y a dans la personne ou dans la chose à laquelle on l'applique quelque chose d'extraordinaire et de choquant. Il signifie fantasque, capricieux, fâcheux, désagréable, *esprit bizarre*, *conduite bizarre*, *voix bizarre*.

Caprice. Ce mot mérite aussi d'être expliqué. Il marque le caractère d'un homme qui se conduit par fantaisie et par humeur, non par raison et par principes. Il faudra, en passant, faire sentir le ridicule de ces deux défauts, d'agir bizarrement et par caprice.

Procéder à l'élection. Ce terme de *procéder* est propre à cette phrase. Il a d'autres significations qu'on pourra faire observer.

Commettre la conduite des âmes, ou *le gouvernement d'une province à quelqu'un. Commettre* signifie ici confier, donner un emploi, dont on doit rendre compte. Il vient du mot latin *committere*, qui a le même sens. *Quos adhuc mihi magistratus populus Romanus mandavit, sic eos accepi, ut me omnium officiorum obstringi religione arbitrarer. Ita quæstor sum factus, ut mihi honorem illum non tam datum, quam creditum ac* COMMISSUM *putarem.* En expliquant ainsi la force de ce mot par le passage de Cicéron, on donne une instruction importante, mais qui n'a point l'air de leçon, sur la nature et les engagements des emplois dont on est chargé, soit dans le monde, soit dans l'église. *Commettre* a encore d'autres significations. Commettre quelqu'un pour veiller sur d'autres. Commettre une faute. Se commettre avec quelqu'un. Commettre l'autorité du prince. On les explique toutes.

Afin que la ville impériale se sanctifiât par ses instructions et par ses exemples. Ce sera ici une occasion de leur expliquer une règle qu'on trouve dans les Remarques de M. de Vaugelas.

« La répétition des prépositions n'est nécessaire aux noms que « quand les deux substantifs ne sont pas synonymes, ou équi- « pollents. Exemple : *par les ruses et les artifices de mes enne- « mis. Ruses et artifices* sont synonymes; c'est pourquoi il ne « faut point répéter le préposition *par*. Mais si, au lieu d'*arti- « fices*, il y avait *armes*, alors il faudrait dire *par les ruses et « par les armes de mes ennemis;* parce que *ruses* et *armes* ne « sont ni synonymes, ni équipollents, ou approchants. Voici « un exemple des équipollents : *pour le bien et l'honneur de « son maître. Bien* et *honneur* ne sont pas synonymes, mais « ils sont équipollents, à cause que *bien* est le genre qui com- « prend sous soi *honneur*, comme son espèce. Que si au lieu « d'*honneur*, il y avait *mal*, alors il faudrait répéter la prépo- « sition *pour*, et dire *pour le bien et pour le mal de son maître.* « Il en est ainsi de plusieurs autres prépositions, comme *par*, « *contre*, *avec*, *sur*, *sous*, et leurs semblables. »

Après ces observations grammaticales, on fera une seconde lecture du même récit : et à chaque période on demandera aux jeunes gens ce qu'ils trouvent de remarquable, soit pour l'expression, soit pour les pensées, soit pour la conduite des mœurs. Cette sorte d'interrogation les rend plus attentifs, les oblige de faire usage de leur esprit, donne lieu de leur former le goût et le jugement, les intéresse plus vivement à l'intelligence de l'auteur par la secrète complaisance qu'ils ont d'en découvrir par eux-mêmes toutes les beautés, et les met peu à peu en état de se passer du secours du maître, ce qui est le but où doit tendre la peine qu'il se donne de les instruire. Le maître ensuite ajoute et supplée ce qui manque à leurs réponses, étend et développe ce qu'ils ont dit trop succinctement, réforme et corrige ce en quoi ils ont pu se tromper.

Il leur demanda un homme d'un profond savoir, et d'une vie irréprochable, afin que la ville impériale se sanctifiât par ses instructions et par ses exemples. Grande leçon ! La science ne suffit pas pour remplir les places de l'Église : les bonnes mœurs sont encore plus nécessaires. Cette dernière qualité doit marcher avant l'autre. Aussi l'historien Théodoret, dont cet endroit est tiré, a-t-il mis les mœurs avant le savoir, et l'exemple avant

l'instruction, conformément à ce qui est dit de JÉSUS-CHRIST, qu'il était *puissant en œuvres et en paroles; qu'il a fait et enseigné.*

Afin que les empereurs, qui sont les maîtres du monde, et qui ne laissent pas d'être grands pécheurs, pussent recevoir ses avis avec confiance et ses corrections avec respect. On pouvait mettre simplement : *Afin que les empereurs fussent plus en état de profiter de ses corrections.* Quelle beauté et quelle solidité n'ajoutent point à cette pensée les deux épithètes et les deux qualités qu'on donne ici aux empereurs, dont l'une semble les mettre au-dessus des remontrances, et l'autre marque l'extrême besoin qu'ils en ont? On remarquera aussi la justesse et le rapport des deux parties qui composent le dernier membre : *recevoir les avis avec confiance, et les corrections avec respect.*

Il répondit que cette affaire était au-dessus de ses forces, et que ce choix leur appartenait. Admirer la piété éclairée de Valentinien, qui ne veut point se charger du choix d'un évêque, sachant qu'il se rendrait responsable des terribles suites qu'un tel choix peut avoir. On rappellera à cette occasion la belle parole de Catherine, reine de Portugal : *Je souhaiterais,* dit-elle, *que durant ma régence les évêques de Portugal fussent immortels afin de n'avoir aucun évêché à donner.*

Les évêques s'assemblèrent. On expliquera en peu de mots comment anciennement se faisaient les élections, et par quels degrés elles ont été conduites à l'état où nous les voyons.

Ambroise vint à l'église pour empêcher le désordre. On fera remarquer comment la divine Providence préside à toutes les délibérations, et surtout aux assemblées ecclésiastiques : de quelle manière elle se cache sous des événements qui paraissent n'être l'effet que du hasard, mais qu'elle a secrètement ordonnés : avec quel souverain empire elle dispose des volontés des hommes qu'elle amène toujours infailliblement à ses fins, sans donner atteinte à leur liberté : combien elle est maîtresse de nos pensées, et avec quelle facilité elle calme et réunit des esprits qui un moment auparavant étaient si divisés, et tout près d'en venir à une sédition ouverte.

Qu'il n'était pas même encore baptisé. On dira un mot de

l'ancienne coutume de différer le baptême, et l'on en apportera des exemples. On remarquera que ce délai pouvait avoir deux motifs : l'un de se préparer à recevoir plus dignement le baptême, et de se mettre en état d'en conserver plus sûrement l'effet et la vertu ; l'autre de vivre impunément dans les plaisirs et dans le crime. L'Église approuvait le premier, et détestait le second.

On lui donna des gardes de peur qu'il ne s'enfuît. On développera les vains efforts de saint Ambroise pour éviter l'épiscopat : sa fuite précipitée pendant toute une nuit, et ses courses incertaines, qui le ramenèrent au même lieu d'où il était parti; l'affectation de cruauté qu'il fit paraître dans un jugement qu'il rendit; d'autres artifices encore plus étonnants qu'il employa contre la bienséance et contre les règles, mais dont le peuple connut bien la véritable cause.

Ce sera ici une occasion naturelle de faire bien remarquer aux jeunes gens que dans les premiers siècles de l'Église il fallait faire violence aux saints pour les engager dans la prêtrise ou dans l'épiscopat; et que l'histoire ecclésiastique en rapporte une infinité d'exemples très-beaux et très-agréables, mais que le temps ne permet pas de leur raconter. Par là on excite leur curiosité, et dans d'autres occasions on leur apprend combien saint Basile, saint Grégoire de Nazianze, saint Chrysostome, saint Augustin, saint Paulin, et tant d'autres, répandirent de larmes quand on les força d'accepter le sacerdoce ou l'épiscopat, et combien leur crainte était sérieuse, et leur douleur profonde et sincère. On ajoute que la pesanteur de ce fardeau n'est pas diminuée depuis ce temps-là, et l'on tâche de graver dans leur esprit cette excellente règle de saint Grégoire le Grand : « Que « celui qui possède les vertus nécessaires pour le gouvernement « des âmes ne doit s'y engager qu'y étant contraint; mais que « celui qui reconnaît qu'il ne les a point ne doit point s'y enga- « ger, quand bien même on l'y voudrait contraindre. »

L'empereur donna ordre qu'on le fît baptiser promptement, et qu'on le consacrât huit jours après. On avertira que cette ordination était contraire à la défense que fait saint Paul d'ordonner un néophyte, c'est-à-dire un nouveau baptisé, et contraire aussi aux règles ordinaires de l'Église ; mais que c'était

l'auteur même de ces règles qui en dispensa saint Ambroise par la violence ouverte qu'il permit que le peuple lui fit en cette occasion, qui alla jusqu'à ne vouloir en aucune sorte écouter ses remontrances [1]. D'ailleurs l'équité d'Ambroise, sa probité, et sa suffisance [2] reconnue de tout le monde, le mettaient bien au-dessus des chrétiens nouvellement instruits.

En faisant tous les jours dans la classe une lecture de cette sorte, il est aisé de comprendre jusqu'où irait le progrès au bout de plusieurs années : quelle connaissance les jeunes gens acquerraient de leur langue ; combien ils apprendraient de choses curieuses, soit pour l'histoire, soit pour les coutumes anciennes ; quel fonds de morale s'amasserait imperceptiblement dans leurs esprits, de combien d'excellents principes pour la conduite de la vie ils se rempliraient eux-mêmes par les différents traits d'histoire qu'on leur ferait lire ou qu'on leur citerait ; enfin quel goût ils remporteraient du collége pour la lecture, ce qui me paraît un des principaux fruits qu'on doive attendre de l'éducation, parce que ce goût, comme nous l'avons déjà remarqué, les préserverait d'une infinité de dangers inséparables de l'oisiveté, leur ferait aimer et rechercher la compagnie des gens de lettres et d'esprit, et leur rendrait insupportables ces conversations fades et destituées de toute solidité, qui sont une suite de l'ignorance, et la source de mille maux.

Je ne pense pas qu'il y ait personne qui puisse croire qu'une demi-heure employée chaque jour, ou au moins de deux jours l'un, à l'étude de la langue du pays, soit un temps trop considérable, pendant que presque tout le reste est destiné à celle des deux autres langues, dont un des principaux fruits doit être de nous perfectionner dans la nôtre.

[1] Rollin emploie plusieurs fois *remontrances* pour *représentations*. Distinguer ces termes. — [2] Plutôt *capacité*. *Suffisance* est aujourd'hui synonyme de *présomption*. Massillon a dit : « L'orgueil vous dispute vos talents et votre suffisance. » La Bruyère semble avoir la conscience d'un néologisme lorsqu'il souligne le mot *suffisants* dans la phrase suivante : « On voit des gens brusques, inquiets, *suffisants*... qui vous expédient, pour ainsi dire, en peu de paroles. »

I.

NARRATIONS FICTIVES.

EXTRAIT DE BÉLISAIRE,

PAR MARMONTEL.

Marmontel occupe le premier rang parmi les écrivains du second ordre au 18e siècle. Il s'exerça avec plus ou moins de succès dans des genres très-divers. Médiocre dans la poésie, il est distingué dans ses productions en prose. Ses *Contes moraux*, auxquels une autre épithète conviendrait mieux, furent accueillis avec la plus grande faveur. Son *Bélisaire*, « dont les premiers chapitres, dit M. de Barante, rappellent le Télémaque, » ses *Incas*, espèce de roman-poëme sur la conquête du Pérou, durent une partie de leur succès à leur accord avec les idées favorites de l'époque; ils intéresseraient moins aujourd'hui. C'est dans la critique littéraire, et dans la théorie de l'art d'écrire, que Marmontel a conservé le plus de réputation. Ses *Éléments de littérature* seront longtemps encore consultés avec fruit et lus avec plaisir. Rarement dans ses écrits Marmontel s'élève à l'éloquence; mais un style singulièrement ingénieux, un langage plein d'élégance et de pureté, distinguent tous ses ouvrages, et lui assignent un rang très-honorable parmi les écrivains français. Marmontel, né en 1728, mourut en 1799.

Bélisaire [1] s'acheminait, en mendiant, vers un vieux château en ruine, où sa famille l'attendait. Il avait défendu à son conducteur de le nommer sur la route; mais l'air de noblesse répandu sur son visage et dans toute sa personne suffisait pour intéresser. Arrivé le soir dans un village, son guide s'arrêta à la porte d'une maison qui, quoique simple, avait quelque apparence.

Le maître du logis rentrait, avec sa bêche à la main. Le port, les traits de ce vieillard fixèrent son attention. Il lui de-

[1] Bélisaire, mort en 565, général de l'empereur Justinien, sauva plusieurs fois l'empire. On a prétendu, mais sans preuves, que Justinien le dépouilla de ses biens et lui fit crever les yeux, et que le héros fut réduit à mendier son pain. C'est sur cette fable qu'est fondé le roman de *Bélisaire*.

manda ce qu'il était. Je suis un vieux soldat, répondit Bélisaire. Un soldat! dit le villageois, et voilà votre récompense! C'est le plus grand malheur d'un souverain, dit Bélisaire, de ne pouvoir payer tout le sang qu'on verse pour lui. Cette réponse émut le cœur du villageois : il offrit l'asile au vieillard.

Je vous présente, dit-il à sa femme, un brave homme, qui soutient courageusement la plus dure épreuve de la vertu. Mon camarade, ajouta-t-il, n'ayez pas honte de l'état où vous êtes, devant une famille qui connaît le malheur. Reposez-vous : nous allons souper. En attendant, dites-moi, je vous prie, dans quelles guerres vous avez servi. J'ai fait la guerre d'Italie contre les Goths, dit Bélisaire; celle d'Asie contre les Perses, celle d'Afrique contre les Vandales et les Mores.

A ces derniers mots, le villageois ne put retenir un profond soupir. Ainsi, dit-il, vous avez fait toutes les campagnes de Bélisaire? — Nous ne nous sommes point quittés. — L'excellent homme! Quelle égalité d'âme! Quelle droiture! Quelle élévation! Est-il vivant? car dans ma solitude, il y a plus de vingt-cinq ans que je n'entends parler de rien. — Il est vivant. — Ah! que le Ciel bénisse et prolonge ses jours. — S'il vous entendait, il serait bien touché des vœux que vous faites pour lui! — Et comment dit-on qu'il est à la cour? tout-puissant? adoré sans doute? — Hélas! vous savez que l'envie s'attache à la prospérité. — Ah! que l'empereur se garde bien d'écouter les ennemis de ce grand homme. C'est le génie tutélaire et vengeur de son empire. — Il est bien vieux! — N'importe; il sera dans les conseils ce qu'il était dans les armées; et sa sagesse, si on l'écoute, sera peut-être encore plus utile que ne l'a été sa valeur. D'où vous est-il connu? demanda Bélisaire attendri. Mettons-nous à table, dit le villageois : ce que vous demandez nous mènerait trop loin.

Bélisaire ne douta point que son hôte ne fût quelque officier de ses armées, qui avait eu à se louer de lui [1]. Celui-ci, pendant le souper, lui demanda des détails sur les guerres d'Italie

[1] « *Se louer de quelqu'un,* phrase délicate dans son origine, et qui signifie sans doute se louer soi-même en disant de quelqu'un le bien qu'il nous a fait, ou qu'il n'a pas songé à nous faire. » *La Bruyère.*

et d'Orient, sans lui parler de celle d'Afrique. Bélisaire, par des réponses simples, le satisfit pleinement. Buvons, lui dit son hôte vers la fin du repas, buvons à la santé de votre général; et puisse le Ciel lui faire autant de bien qu'il m'a fait de mal en sa vie! — Lui! reprit Bélisaire, il vous a fait du mal! — Il a fait son devoir; et je n'ai pas à m'en plaindre. Mais, mon ami, vous allez voir que j'ai dû apprendre à compatir au sort des malheureux. Puisque vous avez fait les campagnes d'Afrique, vous avez vu le roi des Vandales, l'infortuné Gelimer, mené par Bélisaire en triomphe à Constantinople, avec sa femme et ses enfants; c'est ce Gelimer qui vous donne l'asile, et avec qui vous avez soupé.—Vous, Gelimer, s'écria Bélisaire! et l'empereur ne vous a pas fait un état plus digne de vous! Il l'avait promis. — Il a tenu parole; il m'a offert des dignités; mais je n'en ai pas voulu. Quand on a été roi et qu'on cesse de l'être, il n'y a de dédommagement que le repos et l'obscurité. — Vous Gelimer! — Oui, c'est moi-même qu'on assiégea, s'il vous en souvient, sur la montagne de *Papua*. J'y souffris des maux inouïs. L'hiver, la famine, le spectacle effroyable de tout un peuple réduit au désespoir, et prêt à dévorer ses enfants et ses femmes, l'infatigable vigilance du bon Pharas, qui, en m'assiégeant, ne cessait de me conjurer d'avoir pitié de moi-même et des miens, enfin, ma juste confiance en la vertu de votre général, me firent lui rendre les armes. Avec quel air simple et modeste il me reçut! Quels devoirs il me fit rendre! Quels ménagements, quels respects il eut lui-même pour mon malheur! Il y a bientôt six lustres que je vis dans cette solitude; il ne s'est pas écoulé un jour que [1] je n'aie fait des vœux pour lui.

Je reconnais bien là, dit Bélisaire, cette philosophie qui, sur la montagne où vous aviez tant à souffrir, vous faisait chanter vos malheurs, qui vous fit sourire avec dédain en paraissant devant Bélisaire, et qui, le jour de son triomphe, vous fit garder ce front inaltérable dont l'empereur fut étonné. Mon camarade, reprit Gelimer, la force et la faiblesse d'esprit tiennent beaucoup

[1] « Je n'en sortirai point *que* je n'aie détrôné le roi de Pologne. » *Voltaire*. — « Nous ne vous laisserons point aller *que* vous ne nous ayez appris le choix que nous devons faire. » *Fénélon*.

à la manière de voir les choses. Je ne me suis senti du courage et de la constance, que du moment que j'ai regardé tout ceci comme un jeu du sort [1]. J'ai été le plus voluptueux des rois de la terre; et du fond de mon palais, où je nageais dans les délices, des bras du luxe et de la mollesse, j'ai passé tout à coup dans les cavernes du More, où, couché sur la paille, je vivais d'orge grossièrement pilé et à demi cuit [2] sous la cendre, réduit à un tel excès de misère, qu'un pain, que l'ennemi m'envoya par pitié, fut un présent inestimable. De là je tombai dans les fers, et fus promené en triomphe. Après cela, vous m'avouerez qu'il faut mourir de douleur, ou s'élever au-dessus des caprices de la fortune.

Vous avez dans votre sagesse, lui dit Bélisaire, bien des motifs de consolation; mais je vous en [3] promets un nouveau, avant de nous séparer.

Chacun d'eux, après cet entretien, alla se livrer au sommeil.

Gelimer, dès le point du jour, avant d'aller cultiver son jardin, vint voir si le vieillard avait bien reposé. Il le trouva debout, son bâton à la main, prêt à se remettre en voyage. Quoi! lui dit-il, vous ne voulez pas donner quelques jours à vos hôtes? Cela m'est impossible, répondit Bélisaire : j'ai une femme et une fille qui gémissent de mon absence. Adieu, ne faites point d'éclat sur ce qui me reste à vous dire : ce pauvre aveugle, ce vieux soldat, Bélisaire enfin, n'oubliera jamais l'accueil qu'il a reçu de vous. — Que dites-vous? Qui, Bélisaire? — C'est Bélisaire qui vous embrasse! — O juste ciel! s'écriait [4] Gelimer, éperdu et hors de lui-même, Bélisaire dans sa vieillesse, Bélisaire aveugle est abandonné! On a fait pis, dit le vieillard : en le livrant à la pitié des hommes, on a commencé par lui crever

[1] Cette consolation n'en serait pas une pour tout le monde. Il vaut mieux tout recevoir des mains de la providence de Dieu. — [2] *Orge* est féminin, excepté dans ces deux phrases : *de l'orge mondé, de l'orge perlé* (*Académie*). — [3] *D'entre les motifs*. C'est le sens du pronom *en*, que l'allemand ne rend pas, et qui, en français, se rapporte souvent à un pluriel sous-entendu ou supposé. « Ils couraient *le cerf;* ils *en* avaient déjà pris un. » *Voltaire*. « Ils quittèrent leur *maintien* insolent pour *en* prendre un respectueux. » *Lesage*. — [4] Pendant les paroles de Bélisaire; il faut donc l'imparfait. Le fait n'est pas censé succéder à l'autre.

les yeux. Ah! dit Gelimer, avec un cri de douleur et d'effroi, est-il possible? Et quels sont les monstres?... Les envieux, dit Bélisaire. Ils m'ont accusé d'aspirer au trône, quand je ne pensais qu'au tombeau. On les a crus, on m'a mis dans les fers. Le peuple enfin s'est révolté et a demandé ma délivrance. Il a fallu céder au peuple; mais en me rendant la liberté, on m'a privé de la lumière. — Et Justinien l'avait ordonné! — C'est là ce qui m'a été sensible. Vous savez avec quel zèle et quel amour je l'ai servi. Je l'aime encore, et je le plains d'être assiégé par des méchants qui déshonorent sa vieillesse. Mais toute ma constance m'a abandonné quand j'ai appris qu'il avait lui-même prononcé l'arrêt. Ceux qui devaient l'exécuter n'en avaient pas le courage; mes bourreaux tombaient à mes pieds. C'en est fait, je n'ai plus, grâce au ciel, que quelques moments à être aveugle et pauvre. Daignez, dit Gelimer, les passer avec moi, ces derniers moments d'une si belle vie. Ce serait pour moi, dit Bélisaire, une douce consolation; mais je me dois à ma fille, et je vais mourir dans ses bras. Adieu.

Gelimer l'embrassait, l'arrosait de ses larmes, et ne pouvait se détacher de lui. Il fallut enfin le laisser partir; et Gelimer le suivant des yeux : O prospérité! disait-il, ô prospérité! qui peut donc se fier à toi? Le héros, le juste, le sage, Bélisaire!... Ah! c'est pour le coup qu'il faut se croire heureux en bêchant son jardin. Et, tout en disant ces mots, le roi des Vandales reprit sa bêche.

UNE AVENTURE DE GIL BLAS,

PAR LE SAGE.

Dès la première fois que nous nous revîmes, il [1] me dit : Monsieur l'archevêque de Grenade, mon parent et mon ami, voudrait avoir un jeune homme qui eût de la littérature [2], et une bonne main [3], pour mettre au net ses écrits; car c'est un grand auteur. Il a composé je ne sais combien d'homélies, et il en fait encore tous les jours, qu'il prononce avec applaudisse-

[1] Un seigneur espagnol, protecteur de Gil Blas. — [2] Des connaissances littéraires. — [3] Une bonne écriture.

ments. Comme je vous crois son fait [1], je vous ai proposé, et il m'a promis de vous prendre. Allez vous présenter à lui de ma part. Vous jugerez, par la réception qu'il vous fera, si je lui ai parlé de vous avantageusement.

La condition me sembla telle que je la pouvais désirer. Ainsi, m'étant préparé de mon mieux à paraître devant le prélat, je me rendis un matin à l'archevêché. Si j'imitais les faiseurs de romans, je ferais une pompeuse description du palais épiscopal de Grenade; je m'étendrais sur la structure du bâtiment; je vanterais la richesse des meubles; je parlerais des statues et des tableaux qui y étaient; je ne ferais pas grâce au lecteur de la moindre des histoires qu'ils représentaient : mais je me contenterai de dire qu'il égalait en magnificence le palais de nos rois.

Je trouvai dans les appartements un peuple d'ecclésiastiques et de gens d'épée [2], dont la plupart étaient des officiers [3] de monseigneur, ses aumôniers, ses gentilshommes, ses écuyers ou ses valets de chambre. Les laïques avaient presque tous des habits superbes : on les aurait plutôt pris pour des seigneurs que pour des domestiques. Ils étaient fiers, et faisaient les hommes de conséquence [4]. Je ne pus m'empêcher de rire en les considérant, et de m'en moquer en moi-même. Parbleu! disais-je, ces gens-ci sont bien heureux de porter le joug de la servitude sans le sentir; car enfin, s'ils le sentaient, il me semble qu'ils auraient des manières moins orgueilleuses. Je m'adressai à un grave et gros personnage qui se tenait à la porte du cabinet de l'archevêque, pour l'ouvrir et la fermer quand il le fallait. Je lui demandai civilement s'il n'y avait pas moyen de parler à monseigneur. Attendez, me dit-il d'un air sec : sa grandeur va sortir pour aller entendre la messe; elle vous donnera en passant un moment d'audience. Je ne répondis pas un mot. Je m'armai de patience, et je m'avisai de vouloir lier conversa-

[1] *Ce qui lui convient.* Voyez Molière : « Et ce n'est pas *mon fait* que les choses d'esprit. » — « L'ami du genre humain (de tout le monde indistinctement) n'est point du tout *mon fait*. » — [2] Des militaires. — [3] Gens qui remplissent un *office* dans la maison d'un prince ou d'un grand; serviteurs, employés. — [4] Gens d'importance.

tion avec quelques-uns des officiers; mais ils commencèrent à m'examiner depuis les pieds jusqu'à la tête, sans daigner me dire une syllabe. Après quoi ils se regardèrent les uns les autres, en souriant avec orgueil de la liberté que j'avais prise de me mêler à leur entretien.

Je demeurai, je l'avoue, tout déconcerté de me voir traiter ainsi par des valets. Je n'étais pas encore bien remis de ma confusion, quand la porte du cabinet s'ouvrit. L'archevêque parut. Il se fit aussitôt un profond silence parmi ses officiers, qui quittèrent tout à coup leur maintien insolent, pour en prendre un respectueux devant leur maître. Ce prélat était dans sa soixante-neuvième année, fait à peu près comme mon oncle le chanoine Gil Perez, c'est-à-dire gros et court. Il avait pardessus le marché [1] les jambes fort tournées en dedans; et il était si chauve qu'il ne lui restait qu'un toupet de cheveux par derrière, ce qui l'obligeait d'emboîter sa tête dans un bonnet de laine fine à longues oreilles. Malgré tout cela, je lui trouvais [2] l'air d'un homme de qualité, sans doute parce que je savais qu'il en était un. Nous autres personnes du commun [3] nous regardons les grands seigneurs avec une prévention qui leur prête souvent un air de grandeur que la nature leur a refusé.

L'archevêque s'avança d'abord vers moi, et me demanda, d'un ton de voix plein de douceur, ce que je souhaitais. Je lui dis que j'étais le jeune homme dont le seigneur don Fernand de Leyva lui avait parlé. Il ne me donna pas le temps de lui en dire davantage. Ah! c'est vous, s'écria-t-il, c'est vous dont il m'a fait un si bel éloge! Je vous retiens à mon service. Vous êtes une bonne acquisition pour moi: vous n'avez qu'à demeurer ici. A ces mots, il s'appuya sur deux écuyers et sortit, après avoir écouté des ecclésiastiques qui avaient quelque chose à lui communiquer. A peine fut-il hors de la chambre où nous étions, que les mêmes officiers qui avaient dédaigné ma conversation la recherchèrent. Les voilà qui m'environnent, qui me gracieusent, et me témoignent de la joie de me voir devenir commensal

— [1] *Outre cela, en outre*. Gallic. — [2] « Je lui ai vu une cassette. » *Molière*. — « Je lui ai trouvé les yeux rouges. » *J.-J. R.* — « Je lui trouvai une physionomie dure. » *Diderot*. — [3] Ou *petites gens*.

de l'archevêché. Ils avaient entendu les paroles que leur maître m'avait dites, et ils mouraient d'envie de savoir sur quel pied j'allais être auprès de lui ; mais j'eus la malice de ne pas contenter leur curiosité, pour me venger de leurs mépris.

Monseigneur ne tarda guère à revenir. Il me fit entrer dans son cabinet pour m'entretenir en particulier. Je jugeai bien qu'il avait dessein de tâter mon esprit. Je me tins sur mes gardes, et me préparai à mesurer tous mes mots. Il m'interrogea d'abord sur les humanités. Je ne répondis point mal à ses questions : il vit que je connaissais assez les auteurs grecs et latins. Il me mit ensuite sur la dialectique ; c'est où je l'attendais : il me trouva là-dessus ferré à glace [1]. Votre éducation, me dit-il avec quelque sorte de surprise, n'a point été négligée. Voyons présentement votre écriture. J'en tirai de ma poche une feuille que j'avais apportée exprès. Mon prélat n'en fut pas mal satisfait. Je suis content de votre main, s'écria-t-il, et plus encore de votre esprit. Je remercierai mon neveu don Fernand de m'avoir donné un si joli [2] garçon : c'est un vrai présent qu'il m'a fait.

J'avais été, dans l'après-dînée, chercher mes hardes et mon cheval à l'hôtellerie où j'étais logé ; après quoi j'étais revenu souper à l'archevêché, où l'on m'avait préparé une chambre fort propre et un lit de duvet. Le jour suivant, monseigneur me fit appeler de bon matin. C'était pour me donner une homélie à transcrire. Mais il me recommanda de la copier avec toute l'exactitude possible. Je n'y manquai pas : je n'oubliai ni accent, ni point, ni virgule. Aussi la joie qu'il en témoigna fut mêlée de surprise. Père éternel ! s'écria-t-il avec transport, lorsqu'il eut parcouru des yeux tous les feuillets de ma copie, vit-on jamais rien de si correct ? Vous êtes trop bon copiste pour n'être pas grammairien. Parlez-moi confidemment, mon ami : n'avez-vous rien trouvé, en écrivant, qui vous ait choqué ? quelque négligence dans le style, ou quelque terme impropre ? Oh ! monseigneur, lui répondis-je d'un air modeste, je ne suis point assez éclairé pour faire des observations critiques ; et quand je le serais, je suis persuadé que les ouvrages de votre

[1] Bien préparé, bien fort. *Ferrer à glace un cheval,* c'est lui mettre des fers cramponnés. — [2] Gentil, aimable.

grandeur échapperaient à ma censure. Le prélat sourit de [1] ma réponse. Il ne répliqua point; mais il me laissa voir, au travers de toute sa piété, qu'il n'était pas auteur impunément [2].

J'achevai de gagner ses bonnes grâces par cette flatterie. Je lui devins plus cher de jour en jour; et j'appris enfin de don Fernand, qui le venait voir très-souvent, que j'en étais aimé de manière que je pouvais compter ma fortune faite. Cela me fut confirmé peu de temps après par mon maître même, et voici à quelle occasion. Un soir il répéta devant moi avec enthousiasme, dans son cabinet, une homélie qu'il devait prononcer le lendemain dans la cathédrale. Il ne se contenta pas de me demander ce que j'en pensais en général; il m'obligea de lui dire quels endroits m'avaient le plus frappé. J'eus le bonheur de lui citer ceux qu'il estimait davantage [3], ses morceaux favoris. Par là je passai dans son esprit pour un homme qui avait une connaissance délicate des vraies beautés d'un ouvrage. Voilà, s'écria-t-il, ce qu'on appelle avoir du goût et du sentiment! Va, mon ami, tu n'as pas, je t'assure, l'oreille béotienne [4]. En un mot, il fut si content de moi, qu'il me dit avec vivacité: Sois, Gil Blas, sois désormais sans inquiétude sur ton sort; je me charge de t'en faire un des plus agréables. Je t'aime; et pour te le prouver, je te fais mon confident.

Je n'eus pas sitôt entendu ces paroles, que je tombai aux pieds de sa grandeur, tout pénétré de reconnaissance. J'embrassai de bon cœur ses jambes cagneuses, et je me regardai comme un homme qui était en train de s'enrichir. Oui, mon enfant, reprit l'archevêque, dont mon action avait interrompu le discours, je veux te rendre dépositaire de mes plus secrètes

[1] *V.* p. 36, l. 4. : *Sourire de la liberté que j'avais prise. Sourire à* signifie autre chose : « Dieu des divins accords, *souris à* nos accents. » *Delavigne.* — « On ne peut s'empêcher de *sourire* (applaudir) *à* la justice secrète du sort. » *Volney.* — [2] Agréable manière de dire qu'il n'était pas exempt des défauts communs à la plupart des auteurs. *Impunément = umsonst :* « Toute célébrité durable est un grand titre académique, et il n'est donné à personne d'amuser *impunément* le public pendant vingt ans de suite. » M. *Villemain.* — [3] *Davantage* pour *le plus ;* le comparatif pour le superlatif. Négligence consacrée par l'usage. — [4] Les Béotiens passaient pour le peuple le moins spirituel de la Grèce. « Bœotum in crasso jurares aere natum. » *Hor.* Cependant Pindare était Béotien.

pensées. Écoute avec attention ce que je vais te dire. Je me plais à prêcher. Le Seigneur bénit mes homélies. Elles touchent les pécheurs, les font rentrer en eux-mêmes, et recourir à la pénitence. J'ai la satisfaction de voir un avare, effrayé des images que je présente à sa cupidité, ouvrir ses trésors et les répandre d'une prodigue main; d'arracher un voluptueux aux plaisirs, et de remplir d'ambitieux les ermitages. Ces conversions, qui sont fréquentes, devraient toutes seules m'exciter au travail. Néanmoins je t'avouerai ma faiblesse; je me propose encore un autre prix, un prix que la délicatesse de ma vertu me reproche inutilement : c'est l'estime que le monde a pour les écrits fins et limés. L'honneur de passer pour un parfait orateur a des charmes pour moi. On trouve mes ouvrages également forts et délicats; mais je voudrais bien éviter le défaut des bons auteurs, qui écrivent trop longtemps, et me sauver avec toute ma réputation.

Ainsi, mon cher Gil Blas, continua le prélat, j'exige une chose de ton zèle. Quand tu t'apercevras que ma plume sentira [1] la vieillesse, lorsque tu me verras baisser, ne manque pas de m'en avertir. Je ne me fie point à moi là-dessus : mon amour-propre pourrait me séduire. Cette remarque demande un esprit désintéressé : je fais choix du tien, que je connais bon : je m'en rapporterai à ton jugement. Grâces au ciel, lui dis-je, monseigneur, vous êtes encore fort éloigné de ce temps-là. De plus, un esprit de la trempe [2] de celui de votre grandeur se conservera beaucoup mieux qu'un autre, ou, pour parler plus juste, vous serez toujours le même. Je vous regarde comme un autre cardinal Ximenès [3], dont le génie supérieur, au lieu de s'affaiblir par les années, semblait en recevoir de nouvelles forces. Point de flatterie, interrompit-il, mon ami. Je sais que je puis tomber tout d'un coup. A mon âge on commence à sentir les

[1] Pour *sent.* *V.* un peu plus loin *faiblira.* — « Votre Majesté ne souffrirait pas qu'on dît qu'un cadet de la maison de Lorraine lui *aurait fait* perdre terre. » *Mézeray.* — « Quand elle *aurait obtenu d'avoir* en cheveux blancs *terminé* sa carrière » *Malherbe.* — [2] Figure : *de l'espèce, de la nature.* — [3] Homme d'État célèbre, qui gouverna l'Espagne avec gloire pendant la minorité de Charles-Quint. A l'âge de quatre-vingts ans, cet homme, qui n'avait été jusqu'alors qu'un moine austère et pieux, se chargea de gouverner

infirmités, et les infirmités du corps altèrent l'esprit. Je te le répète, Gil Blas, dès que tu jugeras que ma tête s'affaiblira, donne-m'en aussitôt avis. Ne crains pas d'être franc et sincère. Je recevrai cet avertissement comme une marque d'affection pour moi. D'ailleurs, il y va de ton intérêt. Si par malheur pour toi il me revenait [1] qu'on dit dans la ville que mes discours n'ont plus leur force ordinaire, et que je devrais me reposer, je te le déclare tout net, tu perdrais avec mon amitié la fortune que je t'ai promise. Tel serait le fruit de ta sotte discrétion.

Don Fernand de Leyva se disposait à quitter Grenade. J'allai voir ce seigneur avant son départ, pour le remercier de nouveau de l'excellent poste qu'il m'avait procuré. Je lui parus si satisfait qu'il me dit : Mon cher Gil Blas, je suis ravi que vous soyez content de mon oncle l'archevêque. J'en suis charmé, lui répondis-je. Il a pour moi des bontés que je ne puis assez reconnaître. Il ne m'en fallait pas moins pour me consoler de n'être plus auprès du seigneur don César et de son fils. Je suis persuadé, reprit-il, qu'ils sont aussi tous deux mortifiés de vous avoir perdu. Mais vous n'êtes pas peut-être séparés pour jamais. La fortune pourra quelque jour vous rassembler. Je n'entendis pas ces paroles sans m'attendrir. J'en soupirai, et je sentis dans ce moment-là que j'aimais tant don Alphonse, que j'aurais volontiers abandonné l'archevêque et les belles espérances qu'il m'avait données, pour m'en retourner au château de Leyva, si l'on eût levé l'obstacle qui m'en avait éloigné. Don Fernand s'aperçut des mouvements qui m'agitaient, et m'en sut si bon gré qu'il m'embrassa, en me disant que toute sa famille prendrait toujours part à ma destinée.

Deux mois après que ce cavalier fut parti, dans le temps de ma plus grande faveur, nous eûmes une chaude alarme au palais épiscopal. L'archevêque tomba en apoplexie. On le secourut si promptement, et on lui donna de si bons remèdes, que quelques jours après il n'y paraissait plus [2]. Mais son esprit en

l'Espagne, et la gouverna avec une sagesse et une fermeté qui ont rendu son nom immortel. V. Robertson, Hist. de Charles-Quint. — [1] *Si j'entendais dire...*
[2] On n'en apercevait plus de traces.

reçut une rude atteinte. Je le remarquai bien dès le premier discours qu'il composa. Je ne trouvais pas toutefois la différence qu'il y avait de celui-là aux autres assez sensible pour conclure que l'orateur commençait à baisser. J'attendis encore une homélie, pour mieux savoir à quoi m'en tenir. Oh! pour celle-là elle fut décisive. Tantôt le bon prélat se rebattait [1], tantôt il s'élevait trop haut, ou descendait trop bas. C'était un discours diffus, une rhétorique de régent usé, une capucinade.

Je ne fus pas le seul qui y prit garde. La plupart des auditeurs, quand il la prononça, comme s'ils eussent été aussi gagés pour l'examiner, se disaient tout bas les uns aux autres : Voilà un sermon qui sent l'apoplexie. Allons, monsieur l'arbitre des homélies, me dis-je alors à moi-même, préparez-vous à faire votre office. Vous voyez que monseigneur tombe, vous devez l'en avertir, non-seulement comme dépositaire de ses pensées, mais encore de peur que quelqu'un de ses amis ne fût assez franc pour vous prévenir. En ce cas-là, vous savez ce qu'il en arriverait : vous seriez biffé de son testament, où il y a sans doute pour vous un meilleur legs que la bibliothèque du licencié Sédillo.

Après ces réflexions, j'en faisais d'autres toutes contraires. L'avertissement dont il s'agissait me paraissait délicat à donner. Je jugeais qu'un auteur entêté [2] de ses ouvrages pourrait le recevoir mal; mais, rejetant cette pensée, je me représentais qu'il était impossible qu'il le prît en mauvaise part, après l'avoir exigé de moi d'une manière si pressante. Ajoutons à cela, que je comptais bien de [3] lui parler avec adresse, et de lui faire avaler la pilule tout doucement. Enfin, trouvant que je risquais davantage à garder le silence qu'à [4] le rompre, je me déterminai à parler.

Je n'étais plus embarrassé que d'une chose. Je ne savais de quelle façon entamer la parole. Heureusement l'orateur lui-même me tira de cet embarras, en me demandant ce qu'on disait de lui dans le monde, et si l'on était satisfait de son dernier discours. Je répondis qu'on admirait toujours ses homélies,

[1] « Des lieux communs cent fois rebattus. » *J.-J. Rousseau.* — [2] Enchanté, épris. — [3] A présent on supprime le *de*. — [4] *Davantage* présente une comparaison dont un des termes a déjà été exprimé. Lisez ici *plus que*.

mais qu'il me semblait que la dernière n'avait pas si bien que les autres affecté l'auditoire. Comment donc, mon ami, répliqua-t-il avec étonnement, aurait-elle trouvé quelque Aristarque [1]? Non, monseigneur, lui repartis-je, non : ce ne sont pas des ouvrages tels que les vôtres que l'on ose critiquer. Il n'y a personne qui n'en soit charmé. Néanmoins, puisque vous m'avez recommandé d'être franc et sincère, je prendrai la liberté de vous dire que votre dernier discours ne me paraît pas tout à fait de la force des précédents. Ne pensez-vous pas cela comme moi?

Ces paroles firent pâlir mon maître, qui me dit avec un souris forcé: Monsieur Gil Blas, cette pièce n'est donc pas de votre goût? Je ne dis pas cela, monseigneur, interrompis-je tout déconcerté. Je la trouve excellente, quoiqu'un peu au-dessous de vos autres ouvrages. Je vous entends, répliqua-t-il. Je vous parais baisser, n'est-ce pas? Tranchez le mot. Vous croyez qu'il est temps que je songe à la retraite. Je n'aurais pas été assez hardi, lui dis-je, pour vous parler si librement, si votre grandeur ne me l'eût ordonné. Je ne fais donc que lui obéir, et je la supplie très-humblement de ne me point savoir mauvais gré de ma hardiesse. A Dieu ne plaise, interrompit-il avec précipitation, à Dieu ne plaise que je vous la reproche! Il faudrait que je fusse bien injuste. Je ne trouve point du tout mauvais que vous me disiez votre sentiment. C'est votre sentiment seul que je trouve mauvais. J'ai été furieusement la dupe de votre intelligence bornée.

Quoique démonté, je voulus chercher quelque modification pour rajuster les choses; mais le moyen d'apaiser un auteur irrité, et de plus un auteur accoutumé à s'entendre louer! N'en parlons plus, dit-il, mon enfant. Vous êtes encore trop jeune pour démêler le vrai du faux. Apprenez que je n'ai jamais composé de meilleure homélie que celle qui n'a pas votre approbation. Mon esprit, grâces au ciel, n'a encore rien perdu de sa vigueur. Désormais je choisirai mieux mes confidents. J'en veux de plus capables que vous de décider. Allez, poursuivit-il

[1] Grammairien et critique célèbre du 2e siècle; il vivait à Alexandrie. Il est surtout célèbre pour avoir commenté Homère. Son nom est employé ici par *antonomase* pour *critique habile*.

en me poussant par les épaules hors de son cabinet, allez dire à mon trésorier qu'il vous compte cent ducats; et que le ciel vous conduise avec cette somme. Adieu, monsieur Gil Blas, je vous souhaite toutes sortes de prospérités avec un peu plus de goût.

LE LÉPREUX DE LA CITÉ D'AOSTE,

PAR M. DE MAISTRE.

On a de M. Xavier de Maistre quelques ouvrages dont le prix ne doit pas se mesurer à leur étendue. Ils sont fort courts, mais exquis. Le *Lépreux*, la *jeune Sibérienne*, les *Prisonniers du Caucase*, le *Voyage autour de ma chambre*, sont au nombre des productions les plus parfaites de la littérature moderne. Une simplicité pure, un pathétique doux et pénétrant, des pensées fines et des sentiments délicats recommandent ces petits ouvrages, auxquels on pourrait donner pour devise ces mots d'Horace : *Nardi parvus onyx*.

La partie méridionale de la cité d'Aoste est presque déserte, et paraît n'avoir jamais été fort habitée. On y voit des champs labourés et des prairies terminées d'un côté par des remparts antiques que les Romains élevèrent pour lui servir d'enceinte, et de l'autre par les murailles de quelques jardins. Cet emplacement solitaire peut cependant intéresser les voyageurs. Auprès de la porte de la ville on voit les ruines d'un ancien château, dans lequel, si l'on en croit la tradition populaire, le comte René de Chalans, poussé par les fureurs de la jalousie, laissa mourir de faim, dans le quinzième siècle, la princesse Marie de Bragance, son épouse: de là le nom de Bramafan (qui signifie *cri de la faim*), donné à ce château par les gens du pays. Cette anecdote, dont on pourrait contester l'authenticité, rend ces masures intéressantes pour les personnes sensibles qui la croient vraie.

Plus loin, à quelques centaines de pas, est une tour carrée, adossée au mur antique, et construite avec le marbre dont il étais jadis revêtu : on l'appelle *la tour de la frayeur*, parce que le peuple la crut longtemps habitée par des revenants. Les vieilles femmes d'Aoste se ressouviennent fort bien d'en avoir vu sortir, pendant les nuits sombres, une grande femme blanche, tenant une lampe à la main.

Il y a environ quinze ans que cette tour fut réparée par ordre du gouvernement, et entourée d'une enceinte, pour y loger un lépreux et le séparer ainsi de la société, en lui procurant tous les agréments dont sa triste situation était susceptible. L'hôpital de Saint-Maurice fut chargé de pourvoir à sa subsistance; et on lui fournit quelques meubles, ainsi que les instruments nécessaires pour cultiver un jardin. C'est là qu'il vivait depuis longtemps, livré à lui-même, ne voyant jamais personne, excepté le prêtre qui de temps en temps allait lui porter les secours de la religion, et l'homme qui, chaque semaine, lui apportait les provisions de l'hôpital. — Pendant la guerre des Alpes, en l'année 1797, un militaire, se trouvant à la cité d'Aoste, passa un jour par hasard auprès du jardin du lépreux, et il eut la curiosité d'y entrer. Il y trouva un homme vêtu simplement, appuyé contre un arbre et plongé dans une profonde méditation. Au bruit que fit l'officier en entrant, le solitaire, sans se retourner et sans regarder, s'écria d'une voix triste : Qui est là, et que me veut-on? — Excusez un étranger, auquel l'aspect agréable de votre jardin a peut-être fait commettre une indiscrétion, mais qui ne veut nullement vous troubler. — N'avancez pas, répondit l'habitant de la tour, en lui faisant signe de la main, n'avancez pas, vous êtes auprès d'un malheureux attaqué de la lèpre. — Quelle que soit votre infortune, répliqua le voyageur, je ne m'éloignerai point, je n'ai jamais fui les malheureux; cependant si ma présence vous importune, je suis prêt à me retirer.

Soyez le bienvenu, dit alors le lépreux en se retournant tout à coup, et restez, si vous l'osez, après m'avoir regardé. Le militaire fut quelque temps immobile d'étonnement et d'effroi à l'aspect de cet infortuné, que la lèpre avait totalement défiguré. Je resterai volontiers, lui dit-il, si vous agréez la visite d'un homme que le hasard conduit ici, mais qu'un vif intérêt y retient.

De l'intérêt !... Je n'ai jamais excité que la pitié. — Je me croirais heureux si je pouvais vous offrir quelque consolation. C'en [1] est une grande pour moi de voir des hommes, d'entendre le son de la voix humaine qui semble me fuir. — Permettez-moi

[1] *V.* p. 33, note 3.

donc de converser quelques moments avec vous, et de parcourir votre demeure.—Bien volontiers, si cela peut vous faire plaisir. (En disant ces mots, le lépreux se couvrit la tête d'un large feutre dont les bords rabattus lui cachaient le visage.) Passez, ajouta-t-il, ici au midi. Je cultive un petit parterre de fleurs qui pourront vous plaire : vous en trouverez d'assez rares. Je me suis procuré les graines de toutes celles qui croissent d'elles-mêmes sur les Alpes ; et j'ai tâché de les faire doubler, et de les embellir par la culture. — En effet, voilà des fleurs dont l'aspect est tout à fait nouveau pour moi.—Remarquez ce petit buisson de roses : c'est le rosier sans épines, qui ne croît que sur les hautes Alpes ; mais il perd déjà cette propriété, et il pousse des épines à mesure qu'on le cultive et qu'il se multiplie. — Il devrait être l'emblème de l'ingratitude. — Si quelques-unes de ces fleurs vous paraissent belles, vous pouvez les prendre sans crainte, et vous ne courrez aucun risque en les portant sur vous. Je les ai semées, j'ai le plaisir de les arroser et de les voir ; mais je ne les touche jamais. — Pourquoi donc ? —Je craindrais de les souiller, et je n'oserais plus les offrir. — A qui les destinez-vous ? — Les personnes qui m'apportent des provisions de l'hôpital ne craignent pas de s'en faire des bouquets. Quelquefois aussi les enfants de la ville se présentent à la porte de mon jardin. Je monte aussitôt dans la tour, de peur de les effrayer ou de leur nuire. Je les vois folâtrer de ma fenêtre et me dérober quelques fleurs. Lorsqu'ils s'en vont, ils lèvent les yeux vers moi : Bonjour, Lépreux ! me disent-ils en riant, et cela me réjouit un peu.—Vous avez su réunir ici bien des plantes différentes ; voilà des vignes et des arbres fruitiers de plusieurs espèces.—Les arbres sont encore jeunes ; je les ai plantés moi-même, ainsi que cette vigne que j'ai fait monter jusqu'au-dessus du mur antique que voilà, et dont la largeur me forme un petit promenoir ; c'est ma place favorite... Montez le long de ces pierres ; c'est un escalier dont je suis l'architecte. Tenez-vous au mur. — Le charmant réduit ! et comme il est bien fait pour les méditations d'un solitaire !—Aussi je l'aime beaucoup ; je vois ici la campagne et les laboureurs dans les champs ; je vois tout ce qui se passe dans la prairie, et je ne suis vu de personne,

—J'admire combien cette retraite est tranquille et solitaire. On est dans une ville, et l'on croirait être dans un désert. — La solitude n'est pas toujours au milieu des forêts et des rochers. L'infortuné est seul partout[1].—Quelle suite d'événements vous amena dans cette retraite? Ce pays est-il votre patrie?—Je suis né sur les bords de la mer, dans la principauté d'Oneille, et je n'habite ici que depuis quinze ans. Quant à mon histoire, elle n'est qu'une longue et uniforme calamité.—Avez-vous toujours vécu seul? — J'ai perdu mes parents dans mon enfance, et je ne les connus jamais; une sœur qui me restait est morte depuis deux ans. Je n'ai jamais eu d'ami.—Infortuné! — Tels sont les desseins de Dieu. — Quel est votre nom, je vous prie? — Ah! mon nom est terrible! Je m'appelle le Lépreux! On ignore dans le monde celui que je tiens de ma famille et celui que la religion m'a donné le jour de ma naissance. Je suis le Lépreux, voilà le seul titre que j'ai à la bienveillance des hommes. Puissent-ils ignorer éternellement qui je suis! — Cette sœur que vous avez perdue, vivait-elle avec vous? — Elle a demeuré cinq ans avec moi dans cette même habitation où vous me voyez. Aussi malheureuse que moi, elle partageait mes peines et je tâchais d'adoucir les siennes.—Quelles peuvent être maintenant vos occupations dans une solitude aussi profonde? — Le détail des occupations d'un solitaire tel que moi ne pourrait être que bien monotone pour un homme du monde, qui trouve son bonheur dans l'activité de la vie sociale.—Ah! vous connaissez peu ce monde qui ne m'a jamais donné le bonheur. Je suis souvent solitaire par choix, et il y a peut-être plus d'analogie entre nos idées que

[1] « Être assis au sommet des rochers; méditer sur les précipices et sur l'é« tendue des mers; contempler les sombres tableaux des forêts, les lieux qui « ne reconnaissent point la domination de l'homme; escalader les montagnes « à l'abri de tous les regards, dans la région des troupeaux libres et sauvages; « penché sur le bord d'un abîme, suivre de l'œil les cascades écumantes; ce « n'est point là de la solitude : c'est converser avec la nature, c'est se péné« trer de son charme, c'est admirer ses trésors.

« Mais errer dans la foule des hommes, être froissé de toutes parts, étourdi « du bourdonnement de la société; voir, entendre, sentir, posséder avec dé« goût et lassitude, n'exciter aucune bienveillance, se voir misérable au sein « de la grandeur, sentir que, si la mort nous frappait, aucun être vivant n'y « perdrait un sourire... Ah! voilà vraiment, voilà de la solitude! » *Byron*.

vous ne le pensez ; cependant, je l'avoue, une solitude éternelle m'épouvante ; j'ai de la peine à la concevoir.—Celui qui chérit sa cellule y trouvera la paix. L'Imitation de Jésus-Christ nous l'apprend. Je commence à éprouver la vérité de ces paroles consolantes. Le sentiment de la solitude s'adoucit aussi par le travail. L'homme qui travaille n'est jamais complétement malheureux, et j'en suis la preuve. Pendant la belle saison, la culture de mon jardin et de mon parterre m'occupe suffisamment ; pendant l'hiver, je fais des corbeilles et des nattes ; je travaille à me faire des habits ; je prépare chaque jour moi-même ma nourriture avec les provisions qu'on m'apporte de l'hôpital, et la prière remplit les heures que le travail me laisse. Enfin, l'année s'écoule, et, lorsqu'elle est passée, elle me paraît encore avoir été bien courte.—Elle devrait vous paraître un siècle.—Les maux et les chagrins font paraître les heures longues, mais les années s'envolent toujours avec la même rapidité. Il est d'ailleurs encore, au dernier terme de l'infortune, une jouissance que le commun des hommes ne peut connaître, et qui vous paraîtra bien singulière, c'est celle d'exister et de respirer. Je passe des journées entières de la belle saison, immobile sur ce rempart, à jouir de l'air et de la beauté de la nature ; toutes mes idées alors sont vagues, indécises ; la tristesse repose dans mon cœur sans l'accabler ; mes regards errent sur cette campagne et sur les rochers qui nous environnent ; ces différents aspects sont tellement empreints dans ma mémoire, qu'ils font, pour ainsi dire, partie de moi-même; et chaque site est un ami que je vois avec plaisir tous les jours. — J'ai souvent éprouvé quelque chose de semblable. Lorsque le chagrin s'appesantit sur moi, et que je ne trouve pas dans le cœur des hommes ce que le mien désire, l'aspect de la nature et des choses inanimées me console; je m'affectionne aux rochers et aux arbres; et il me semble que tous les êtres de la création sont des amis que Dieu m'a donnés. — Vous m'encouragez à vous expliquer à mon tour ce qui se passe en moi. J'aime véritablement les objets qui sont, pour ainsi dire, mes compagnons de vie, et que je vois chaque jour : aussi tous les soirs, avant de me retirer dans la tour, je viens saluer les rochers de Ruitorts, les bois sombres du mont Saint-Bernard, et les poin-

tes bizarres qui dominent la vallée de Rhème. Quoique la puissance de Dieu soit aussi visible dans la création d'une fourmi que dans celle de l'univers entier, le grand spectacle des montagnes en [1] impose cependant davantage à mes sens : je ne puis voir ces masses énormes recouvertes de glaces éternelles, sans éprouver un étonnement religieux; mais, dans ce vaste tableau qui m'entoure, j'ai des sites favoris et que j'aime de préférence; de ce nombre est l'ermitage que vous voyez là-haut sur la sommité de la montagne de Charvensod. Isolé au milieu des bois, auprès d'un champ désert, il reçoit les derniers rayons du soleil couchant. Quoique je n'y aie jamais été, j'éprouve un singulier plaisir à le voir. Lorsque le jour tombe, assis dans mon jardin, je fixe mes regards sur cet ermitage solitaire, et mon imagination s'y repose. Il est devenu pour moi une espèce de propriété; il me semble qu'une réminiscence confuse m'apprend que j'ai vécu là jadis dans des temps plus heureux, et dont la mémoire s'est effacée en moi. J'aime surtout à contempler les montagnes éloignées qui se confondent avec le ciel dans l'horizon. Ainsi que l'avenir, l'éloignement fait naître en moi le sentiment de l'espérance; mon cœur opprimé croit qu'il existe peut-être une terre bien éloignée, où, à une époque de l'avenir, je pourrai goûter enfin ce bonheur pour lequel je soupire, et qu'un instinct secret me présente sans cesse comme possible. — Avec une âme ardente comme la vôtre, il vous a fallu sans doute bien des efforts pour vous résigner à votre destinée et pour ne pas vous abandonner au désespoir.—Je vous tromperais en vous laissant croire que je sois toujours résigné à mon sort; je n'ai point atteint cette abnégation de soi-même où quelques anachorètes sont parvenus. Le sacrifice complet de toutes les affections humaines n'est point encore accompli; ma vie se passe en combats continuels, et les secours puissants de la religion elle-même ne sont pas toujours capables de réprimer les élans de mon imagination. Elle m'entraîne souvent, malgré moi, dans un océan de désirs chiméri-

[1] Lisez *impose*. *En imposer* signifie *tromper*. Buffon a fait la même faute : « Une grande voix qui leur *en* impose à tous ; » et Voltaire : « Il ne sut pas *en* imposer aux partis. » Il faut dire avec La Bruyère : « Quand vous les voyez de fort près, c'est moins que rien ; de loin ils *imposent*. »

ques, qui tous me ramènent vers ce monde dont je n'ai aucune idée, et dont l'image fantastique est toujours présente pour me tourmenter. — Si je pouvais vous faire lire dans mon âme, et vous donner du monde l'idée que j'en ai, tous vos désirs et vos regrets s'évanouiraient à l'instant. — En vain quelques livres m'ont instruit de la perversité des hommes et des malheurs inséparables de l'humanité ; mon cœur se refuse à les croire. Je me représente toujours des sociétés d'amis sincères et vertueux ; des époux assortis, que la santé, la jeunesse et la fortune réunies comblent de bonheur. Je crois les voir errant ensemble dans des bocages plus verts et plus frais que ceux qui me prêtent leur ombre, éclairés par un soleil plus brillant que celui qui m'éclaire, et leur sort me semble plus digne d'envie à mesure que le mien est plus misérable. Au commencement du printemps, lorsque le vent de Piémont souffle dans notre vallée, je me sens pénétré par sa chaleur vivifiante, et je tressaille malgré moi. J'éprouve un désir inexplicable et le sentiment confus d'une félicité immense dont je pourrais jouir et qui m'est refusée. Alors je fuis de ma cellule ; j'erre dans la campagne pour respirer plus librement. J'évite d'être vu par ces mêmes hommes que mon cœur brûle de rencontrer ; et du haut de la colline, caché entre les broussailles comme une bête fauve, mes regards se portent sur la ville d'Aoste. Je vois de loin, avec des yeux d'envie, ses heureux habitants qui me connaissent à peine ; je leur tends les mains en gémissant, et je leur demande ma portion de bonheur. Dans mon transport, vous l'avouerai-je ? j'ai quelquefois serré dans mes bras les arbres de la forêt, en priant Dieu de les animer pour moi, et de me donner un ami ! Mais les arbres sont muets ; leur froide écorce me repousse ; elle n'a rien de commun avec mon cœur qui palpite et qui brûle. Accablé de fatigue, las de la vie, je me traîne de nouveau dans ma retraite, j'expose à Dieu mes tourments ; et la prière ramène un peu de calme dans mon âme. — Ainsi, pauvre malheureux, vous souffrez à la fois tous les maux de l'âme et du corps ? — Ces derniers ne sont pas les plus cruels ! — Ils vous laissent donc quelquefois du relâche ? — Tous les mois ils augmentent et diminuent avec le cours de la lune. Lorsqu'elle commence à se montrer, je souffre ordinairement davantage ;

la maladie diminue ensuite et semble changer de nature : ma peau se dessèche et blanchit, et je ne sens presque plus mon mal ; mais il serait toujours supportable sans les insomnies affreuses qu'il me cause. — Quoi ! le sommeil même vous abandonne ? — Ah ! monsieur, les insomnies ! les insomnies ! vous ne pouvez vous figurer combien est longue et triste une nuit qu'un malheureux passe tout entière sans fermer l'œil, l'esprit fixé sur une situation affreuse et sur un avenir sans espoir. Non ! personne ne peut le comprendre. Mes inquiétudes augmentent à mesure que la nuit s'avance ; et lorsqu'elle est près de finir, mon agitation est telle que je ne sais plus que devenir ; mes pensées se brouillent ; j'éprouve un sentiment extraordinaire que je ne trouve jamais en moi que dans ces tristes moments. Tantôt il me semble qu'une force irrésistible m'entraîne dans un gouffre sans fond ; tantôt je vois des taches noires devant mes yeux ; mais pendant que je les examine, elles se croisent avec la rapidité de l'éclair, elles grossissent en s'approchant de moi, et bientôt ce sont des montagnes qui m'accablent de leur poids. D'autres fois aussi je vois des nuages sortir de la terre autour de moi, comme des flots qui s'enflent, qui s'amoncellent et menacent de m'engloutir ; et lorsque je veux me lever pour me distraire de ces idées, je me sens comme retenu par des liens invisibles qui m'ôtent les forces. Vous croirez peut-être que ce sont des songes ; mais non, je suis bien éveillé. Je revois sans cesse les mêmes objets, et c'est une sensation d'horreur qui surpasse tous mes autres maux. — Il est possible que vous ayez la fièvre pendant ces cruelles insomnies, et c'est elle sans doute qui vous cause cette espèce de délire. — Vous croyez que cela peut venir de la fièvre ? Ah ! je voudrais bien que vous dissiez vrai : j'avais craint jusqu'à présent que ces visions ne fussent un symptôme de folie, et je vous avoue que cela m'inquiétait beaucoup. Plût à Dieu que ce fût en effet la fièvre ! — Vous m'intéressez vivement. J'avoue que je ne me serais jamais fait l'idée d'une situation semblable à la vôtre. Je pense cependant qu'elle devait être moins triste lorsque votre sœur vivait. — Dieu sait lui seul ce que j'ai perdu par la mort de ma sœur. Mais ne craignez-vous point de vous trouver si près de moi ? Asseyez-vous ici sur cette pierre, je me placerai der-

rière le feuillage, et nous converserons sans nous voir. — Pourquoi donc? Non ! vous ne me quitterez point; placez-vous près de moi. (En disant ces mots, le voyageur fit un mouvement involontaire pour saisir la main du lépreux, qui la retira avec vivacité.) — Imprudent ! Vous alliez saisir ma main! — Eh bien! je l'aurais serrée de bon cœur. — Ce serait la première fois que ce bonheur m'aurait été accordé : ma main n'a jamais été serrée par personne. — Quoi donc! hormis cette sœur, dont vous m'avez parlé, vous n'avez jamais eu de liaison, vous n'avez jamais été chéri par aucun de vos semblables? — Heureusement pour l'humanité, je n'ai plus de semblable sur la terre. — Vous me faites frémir ! — Pardonnez, compatissant étranger ! vous savez que les malheureux aiment à parler de leurs infortunes. — Parlez, parlez, homme intéressant! Vous m'avez dit qu'une sœur vivait jadis avec vous et vous aidait à supporter vos souffrances. — C'était le seul lien par lequel je tenais encore au reste des humains! Il plut à Dieu de le rompre et de me laisser isolé et seul au milieu du monde. Son âme était digne du ciel qui la possède, et son exemple me soutenait contre le découragement qui m'accable souvent depuis sa mort. Nous ne vivions cependant pas dans cette intimité délicieuse dont je me fais une idée, et qui devrait unir des amis malheureux. Le genre de nos maux nous privait de cette consolation. Lors même que nous nous rapprochions pour prier Dieu, nous évitions réciproquement de nous regarder, de peur que le spectacle de nos maux ne troublât nos méditations ; et nos regards n'osaient plus se réunir que dans le ciel. Après nos prières, ma sœur se retirait ordinairement dans sa cellule ou sous les noisetiers qui terminent le jardin, et nous vivions presque toujours séparés. — Mais pourquoi vous imposer cette dure contrainte? — Lorsque ma sœur fut attaquée par la maladie contagieuse dont toute ma famille a été la victime, et qu'elle vint partager ma retraite, nous ne nous étions jamais vus; son effroi fut extrême en m'apercevant pour la première fois. La crainte de l'affliger, la crainte plus grande encore d'augmenter son mal en l'approchant, m'avait forcé d'adopter ce triste genre de vie. La lèpre n'avait attaqué que sa poitrine, et je conservais encore quelque espoir de la voir guérir. Vous voyez ce reste de treillage

que j'ai négligé; c'était alors une haie de houblons que j'entretenais avec soin, et qui partageait le jardin en deux parties. J'avais ménagé de chaque côté un petit sentier, le long duquel nous pouvions nous promener et converser ensemble sans nous voir et sans trop nous approcher. — On dirait que le ciel se plaisait à empoisonner les tristes jouissances qu'il vous laissait. — Mais du moins je n'étais pas seul alors; la présence de ma sœur rendait cette retraite vivante. J'entendais le bruit de ses pas dans ma solitude. Quand je revenais, à l'aube du jour, prier Dieu sous ces arbres, la porte de la tour s'ouvrait doucement, et la voix de ma sœur se mêlait insensiblement à la mienne. Le soir, lorsque j'arrosais mon jardin, elle se promenait quelquefois au soleil couchant, ici, au même endroit où je vous parle, et je voyais son ombre passer et repasser sur mes fleurs. Lors même que je ne la voyais pas, je trouvais partout des traces de sa présence. Maintenant il ne m'arrive plus de rencontrer sur mon chemin une fleur effeuillée, ou quelques branches d'arbrisseaux qu'elle y laissait tomber en passant; je suis seul : il n'y a plus ni mouvement ni vie autour de moi, et le sentier qui conduisait à son bosquet favori disparaît déjà sous l'herbe. Sans paraître s'occuper de moi, elle veillait sans cesse à ce qui pouvait me faire plaisir. Lorsque je rentrais dans ma chambre, j'étais quelquefois surpris d'y trouver des vases de fleurs nouvelles, ou quelque beau fruit qu'elle avait soigné elle-même. Je n'osais pas lui rendre les mêmes services, et je l'avais même priée de ne jamais entrer dans ma chambre : mais qui peut mettre des bornes à l'affection d'une sœur? Un seul trait pourra vous donner une idée de sa tendresse pour moi. Je marchais une nuit à grands pas dans ma cellule, tourmenté de douleurs affreuses. Au milieu de la nuit, m'étant assis un instant pour me reposer, j'entendis un bruit léger à l'entrée de ma chambre. J'approche, je prête l'oreille : jugez de mon étonnement! c'était ma sœur qui priait Dieu en dehors sur le seuil de ma porte. Elle avait entendu mes plaintes. Sa tendresse lui avait fait craindre de me troubler; mais elle venait pour être à portée de me secourir au besoin. Je l'entendis qui récitait à voix basse le Miserere. Je me mis à genoux près de la porte, et,

sans l'interrompre, je suivis mentalement ses paroles; mes yeux étaient pleins de larmes. Qui n'eût été touché d'une telle affection? Lorsque je crus que sa prière était terminée: « Adieu, « ma sœur, lui dis-je à voix basse, adieu, retire-toi, je me « sens un peu mieux : que Dieu te bénisse et te récompense « de ta piété! » Elle se retira en silence, et sans doute sa prière fut exaucée; car je dormis enfin quelques heures d'un sommeil tranquille.—Combien ont dû vous paraître tristes les premiers jours qui suivirent la mort de cette sœur chérie! — Je fus longtemps dans une espèce de stupeur qui m'ôtait la faculté de sentir toute l'étendue de mon infortune; lorsqu'enfin je revins à moi, et que je fus à même de juger de ma situation, ma raison fut prête à m'abandonner. Cette époque sera toujours doublement triste pour moi; elle me rappelle le plus grand de mes malheurs, et le crime qui faillit en être la suite. — Un crime! je ne puis vous en croire capable. — Cela n'est que trop vrai; et, en vous racontant cette époque de ma vie, je sens trop que je perdrai beaucoup dans votre estime; mais je ne veux pas me peindre meilleur que je ne suis, et vous me plaindrez peut-être en me condamnant. Déjà, dans quelques accès de mélancolie, l'idée de quitter cette vie volontairement s'était présentée à moi; cependant la crainte de Dieu me l'avait toujours fait repousser, lorsque la circonstance la plus simple et la moins faite en apparence pour me troubler pensa me perdre pour l'éternité. Je venais d'éprouver un nouveau chagrin : depuis quelques années un petit chien s'était donné à nous; ma sœur l'avait aimé, et je vous avoue que, depuis qu'elle n'existait plus, ce pauvre animal était une véritable consolation pour moi. Nous devions sans doute à sa laideur le choix qu'il avait fait de notre demeure pour son refuge. Il avait été rebuté par tout le monde; mais il était encore un trésor pour la maison du lépreux. En reconnaissance de la faveur que Dieu nous avait accordée en nous donnant cet ami, ma sœur l'avait appelé Miracle, et son nom qui contrastait avec sa laideur, ainsi que sa gaieté continuelle, nous avaient souvent distraits de nos chagrins. Malgré le soin que j'en avais, il s'échappait quelquefois, et je n'avais jamais pensé que cela

pût être nuisible à personne. Cependant quelques habitants de la ville s'en alarmèrent, et crurent qu'il pouvait porter parmi eux le germe de ma maladie; ils se déterminèrent à porter des plaintes au commandant, qui ordonna que mon chien fût tué sur-le-champ. Des soldats, accompagnés de quelques habitants, vinrent aussitôt chez moi pour exécuter cet ordre cruel. Ils lui passèrent une corde au cou en ma présence, et l'entraînèrent. Lorsqu'il fut à la porte du jardin, je ne pus m'empêcher de le regarder encore une fois : je le vis tourner ses yeux vers moi pour me demander un secours que je ne pouvais lui donner. On voulait le noyer dans la Doire; mais la populace, qui l'attendait en dehors, l'assomma à coups de pierres. J'entendis ses cris, et je rentrai dans la tour plus mort que vif; mes genoux tremblants ne pouvaient me soutenir : je me jetai sur mon lit, dans un état impossible à décrire. Ma douleur ne me permit de voir dans cet ordre juste, mais sévère, qu'une barbarie aussi atroce qu'inutile; et, quoique j'aie honte aujourd'hui du sentiment qui m'animait alors, je ne puis encore y penser de sang-froid. Je passai toute la journée dans la plus grande agitation. C'était le dernier être vivant qu'on venait d'arracher d'auprès de moi, et ce nouveau coup avait rouvert toutes les plaies de mon cœur.

Telle était ma situation, lorsque le même jour, vers le coucher du soleil, je vins m'asseoir ici sur cette pierre, où vous êtes assis maintenant. J'y réfléchissais depuis quelque temps sur mon triste sort, lorsque là-bas, vers ces deux bouleaux qui terminent la haie, je vis paraître deux jeunes époux qui venaient de s'unir depuis peu. Ils s'avancèrent le long du sentier, à travers la prairie, et passèrent près de moi. La délicieuse tranquillité qu'inspire un bonheur certain était empreinte sur leurs physionomies; ils marchaient lentement : leurs bras étaient entrelacés; tout à coup je les vis s'arrêter : la jeune femme pencha la tête sur le sein de son époux, qui la serra dans ses bras avec transport. Je sentis mon cœur se serrer. Vous l'avouerai-je? L'envie se glissa pour la première fois dans mon cœur; jamais l'image du bonheur ne s'était présentée à moi avec tant de force. Je les suivis des yeux jusqu'au

bout de la prairie, et j'allais les perdre de vue dans les arbres, lorsque des cris d'allégresse vinrent frapper mon oreille : c'étaient leurs familles réunies qui venaient à leur rencontre ; des vieillards, des femmes, des enfants les entouraient ; j'entendais le murmure confus de la joie ; je voyais entre les arbres les couleurs brillantes de leurs vêtements, et ce groupe entier semblait environné d'un nuage de bonheur. Je ne pus supporter ce spectacle, les tourments de l'enfer étaient entrés dans mon cœur ; je détournai mes regards, et je me précipitai dans ma cellule. Dieu ! qu'elle me parut déserte, sombre, effrayante ! C'est donc ici, me dis-je, que ma demeure est fixée pour toujours ; c'est donc ici que, traînant une vie déplorable, j'attendrai la fin tardive de mes jours. L'Éternel a répandu le bonheur ; il l'a répandu à torrents sur tout ce qui respire ; et moi, moi seul ! sans aide, sans amis, sans compagne... Quelle affreuse destinée !

Plein de ces tristes pensées, j'oubliai qu'il est un Être consolateur, je m'oubliai moi-même. Pourquoi, me disais-je, la lumière me fut-elle accordée ? pourquoi la nature n'est-elle injuste et marâtre que pour moi ? Semblable à l'enfant déshérité, j'ai sous les yeux le riche patrimoine de la famille humaine, et le Ciel avare m'en refuse ma part. Non, non, m'écriai-je enfin dans un accès de rage, il n'est pas de bonheur pour toi sur la terre ; meurs, infortuné, meurs ! assez longtemps tu as souillé la terre par ta présence ; puisse-t-elle t'engloutir vivant et ne laisser aucune trace de ton odieuse existence ! Ma fureur insensée s'augmentant par degrés, le désir de me détruire s'empara de moi et fixa toutes mes pensées. Je conçus enfin la résolution d'incendier ma retraite, et de m'y laisser consumer avec tout ce qui aurait pu laisser quelque souvenir de moi. Agité, furieux, je sortis dans la campagne, j'errai quelque temps dans l'ombre autour de mon habitation ; des hurlements involontaires sortaient de ma poitrine oppressée et m'effrayaient moi-même dans le silence de la nuit. Je rentrai plein de rage dans ma demeure, en criant : Malheur à toi, Lépreux ! malheur à toi ! Et comme si tout avait dû contribuer à ma perte, j'entendis l'écho qui, du milieu des ruines

du château de Bramafan, répéta distinctement : Malheur à toi ! Je m'arrêtai, saisi d'horreur, sur la porte de la tour, et l'écho faible de la montagne répéta longtemps après : Malheur à toi !

Je pris une lampe, et, résolu de mettre le feu à mon habitation, je descendis dans la chambre la plus basse, emportant avec moi des sarments et des branches sèches : c'était la chambre qu'avait habitée ma sœur, et je n'y étais plus rentré depuis sa mort ; son fauteuil était encore placé comme lorsque je l'en avais retirée pour la dernière fois. Je sentis un frisson de crainte en voyant son voile et quelques parties de ses vêtements épars dans la chambre ; les dernières paroles qu'elle avait prononcées avant d'en sortir se retracèrent à ma pensée : « Je ne t'abandonnerai pas en mourant, me disait-elle ; souviens-toi que je serai présente dans tes angoisses. » En posant la lampe sur la table, j'aperçus le cordon de la croix qu'elle portait à son cou, et qu'elle avait placée elle-même entre deux feuillets de sa Bible. A cet aspect, je reculai plein d'un saint effroi. La profondeur de l'abîme où j'allais me précipiter se présenta tout à coup à mes yeux dessillés ; je m'approchai en tremblant du livre sacré : Voilà, voilà, m'écriai-je, le secours qu'elle m'a promis ! Et comme je retirais la croix du livre, j'y trouvai un écrit cacheté que ma bonne sœur y avait laissé pour moi. Mes larmes, retenues jusqu'alors par la douleur, s'échappèrent en torrents ; tous mes funestes projets s'évanouirent à l'instant : je pressai longtemps cette lettre précieuse sur mon cœur avant de pouvoir la lire, et, me jetant à genoux pour implorer la miséricorde divine, je l'ouvris, et j'y lus, en sanglotant, ces paroles qui seront éternellement gravées dans mon cœur : « Mon frère, je vais bientôt te quitter ; mais je ne t'abandonnerai pas. Du ciel, où j'espère aller, je veillerai sur toi ; je prierai Dieu qu'il te donne le courage de supporter la vie avec résignation, jusqu'à ce qu'il lui plaise de nous réunir dans un autre monde ; alors je pourrai te montrer toute mon affection ; rien ne m'empêchera plus de t'approcher, et rien ne pourra nous séparer. Je te laisse la petite croix qne j'ai portée toute ma vie ; elle m'a souvent consolée dans mes peines, et

mes larmes n'eurent jamais d'autres témoins qu'elle. Rappelle-toi, lorsque tu la verras, que mon dernier vœu fut que tu puisses[1] vivre et mourir en bon chrétien! »

Lettre chérie! elle ne me quittera jamais; je l'emporterai avec moi dans la tombe; c'est elle qui m'ouvrira les portes du ciel, que mon crime devait me fermer à jamais. En achevant de la lire, je me sentis défaillir, épuisé par tout ce que je venais d'éprouver. Je vis un nuage se répandre sur ma vue, et, pendant quelque temps, je perdis à la fois le souvenir de mes maux et le sentiment de mon existence. Lorsque je revins à moi, la nuit était avancée. A mesure que mes idées s'éclaircissaient, j'éprouvais un sentiment de paix indéfinissable. Tout ce qui s'était passé dans la soirée me paraissait un rêve. Mon premier mouvement fut de lever les yeux vers le ciel pour le remercier de m'avoir préservé du plus grand des malheurs. Jamais le firmament ne m'avait paru si serein et si beau : une étoile brillait devant ma fenêtre; je la contemplai longtemps avec un plaisir inexprimable, en remerciant Dieu de ce qu'il m'accordait encore le plaisir de la voir, et j'éprouvais une secrète consolation à penser qu'un de ses rayons était cependant destiné pour la triste cellule du Lépreux.

Je remontai chez moi plus tranquille. J'employai le reste de la nuit à lire le livre de Job, et le saint enthousiasme qu'il fit passer dans mon âme finit par dissiper entièrement les noires idées qui m'avaient obsédé[2]. Je n'avais jamais éprouvé de ces moments affreux lorsque ma sœur vivait; il me suffisait de la savoir auprès de moi pour être plus calme, et la seule pensée de l'affection qu'elle avait pour moi suffisait pour me consoler et me donner du courage. Compatissant étranger! Dieu vous préserve d'être jamais obligé de vivre seul! Ma sœur, ma compagne n'est plus, mais le Ciel m'accordera la force de supporter cou-

[1] *Pusses* peut d'abord sembler plus correct; mais *puisses* est plus vrai; le vœu est antérieur au moment où elle parle, mais l'accomplissement est placé par sa pensée au delà de ce moment. — [2] Un de ces mots qui, en possession de deux sens, l'un propre et l'autre figuré, ne sont plus employés que dans le second. Il en est ainsi des mots *imbu, aveuglement, égarement, erreur,* et de plusieurs autres. Je ne parle pas des mots qui sont entrés dans la langue à titre de métaphores : ceux-là sont sans nombre.

rageusement la vie ; il me l'accordera, je l'espère, car je le prie dans la sincérité de mon cœur. — Quel âge avait votre sœur lorsque vous la perdîtes ? — Elle avait à peine vingt-cinq ans ; mais ses souffrances la faisaient paraître plus âgée. Malgré la maladie qui l'a enlevée, et qui avait altéré ses traits, elle eût été belle encore sans une pâleur effrayante qui la déparait : c'était l'image de la mort vivante, et je ne pouvais la voir sans gémir. — Vous l'avez perdue bien jeune ! — Sa complexion faible et délicate ne pouvait résister à tant de maux réunis ; depuis quelque temps je m'apercevais que sa perte était inévitable, et tel était son triste sort, que j'étais forcé de la désirer. En la voyant languir et se détruire chaque jour, j'observais avec une joie funeste s'approcher la fin de ses souffrances. Déjà, depuis un mois, sa faiblesse était augmentée ; de fréquents évanouissements menaçaient sa vie d'heure en heure. Un soir (c'était vers le commencement d'août) je la vis si abattue que je ne voulus pas la quitter : elle était dans son fauteuil, ne pouvant plus supporter le lit depuis quelques jours. Je m'assis moi-même auprès d'elle, et, dans l'obscurité la plus profonde, nous eûmes ensemble notre dernier entretien. Mes larmes ne pouvaient tarir; un cruel pressentiment m'agitait. Pourquoi pleures-tu ? me disait-elle, pourquoi t'affliger ainsi? je ne te quitterai pas en mourant, et je serai présente dans tes angoisses.

Quelques instants après, elle me témoigna le désir d'être transportée hors de la tour, et de faire ses prières dans son bosquet de noisetiers : c'est là qu'elle passait la plus grande partie de la belle saison. « Je veux, disait elle, mourir en regardant le ciel. » Je ne croyais cependant pas son heure si proche. Je la pris dans mes bras pour l'enlever. « Soutiens-moi seulement, me dit-elle, j'aurai peut-être encore la force de marcher. » Je la conduisis lentement jusque dans les noisetiers ; je lui formai un coussin avec des feuilles sèches qu'elle y avait rassemblées elle-même, et, l'ayant couverte d'un voile afin de la préserver de l'humidité de la nuit, je me plaçai auprès d'elle ; mais elle désira être seule dans sa dernière méditation : je m'éloignai sans la perdre de vue. Je voyais son voile s'élever de temps en temps et ses mains blanches se diriger vers le ciel.

Comme je me rapprochais du bosquet, elle me demanda de l'eau; j'en apportai dans sa coupe; elle y trempa ses lèvres, mais elle ne put boire. Je sens ma fin, me dit-elle en détournant la tête, ma soif sera bientôt étanchée pour toujours. Soutiens-moi, mon frère, aide ta sœur à franchir ce passage désiré, mais terrible. Soutiens-moi, récite la prière des agonisants. Ce furent les dernières paroles qu'elle m'adressa. J'appuyai sa tête contre mon sein : je récitai la prière des agonisants : « Passe à l'éternité ! lui disais-je, ma chère sœur, délivre-toi de la vie; laisse cette dépouille dans mes bras ! » Pendant trois heures je la soutins ainsi dans la dernière lutte de la nature; elle s'éteignit enfin doucement, et son âme se détacha sans effort de la terre.

Le Lépreux, à la fin de ce récit, couvrit son visage de ses mains; la douleur ôtait la voix au voyageur. Après un instant de silence, le Lépreux se leva. « Étranger, dit-il, lorsque le chagrin ou le découragement s'approcheront de vous, pensez au solitaire de la Cité d'Aoste; vous ne lui aurez pas fait une visite inutile. »

Ils s'acheminèrent ensemble vers la porte du jardin. Lorsque le militaire fut au moment de sortir, il mit son gant à la main droite : Vous n'avez jamais serré la main de personne, dit-il au Lépreux, accordez-moi la faveur de serrer la mienne : c'est celle d'un ami qui s'intéresse vivement à votre sort. Le Lépreux recula de quelques pas avec une sorte d'effroi, et, levant les yeux et les mains au ciel : Dieu de bonté! s'écria-t-il, comble de tes bénédictions cet homme compatissant !

Accordez-moi donc une autre grâce, reprit le voyageur. Je vais partir, nons ne nous reverrons peut-être pas de bien longtemps; ne pourrions-nous pas, avec les précautions nécessaires, nous écrire quelquefois? une semblable relation pourrait vous distraire et me ferait un grand plaisir à moi-même. Le Lépreux réfléchit quelque temps. Pourquoi, dit-il enfin, chercherais-je à me faire illusion? Je ne dois avoir d'autre société que moi-même, d'autre ami que Dieu; nous nous reverrons en lui.

Adieu, généreux étranger, soyez heureux... Adieu pour jamais. Le voyageur sortit. Le Lépreux ferma la porte et en poussa les verrous.

II.

BIOGRAPHIES.

CHRYSOSTOME,

PAR M. VILLEMAIN.

M. Villemain, célèbre par ses connaissances littéraires et par la rare élégance de son style, s'est mis au rang de nos écrivains classiques par ses *Mélanges littéraires* (2 vol. in-8o), son *Lascaris*, son *Essai sur l'histoire de la Grèce*, et son *Histoire de Cromwell* (2 vol.). Nous tirons du premier de ces ouvrages la plus grande partie d'un essai sur la vie de Chrysostome.

Chrysostome était né vers l'an 344 dans la ville d'Antioche. Il fut élevé dans la loi chrétienne par sa mère; il n'en suivit pas moins les leçons oratoires de Libanius, qui avait été l'ami de Julien, et qui lui survivait pour célébrer sa mémoire. Chrysostome a raconté que Libanius, apprenant de lui que sa mère était veuve depuis l'âge de vingt ans, et n'avait jamais voulu prendre un autre époux, s'écria, en se tournant vers son auditoire idolâtre: « O dieux de la Grèce, quelles femmes se trouvent parmi ces chrétiens! »

Le sophiste païen prit bientôt la plus vive admiration pour son jeune élève; il vit avec inquiétude, mais sans jalousie, s'élever près de lui ce dangereux adversaire de son culte; peut-être espérait-il encore le séduire au paganisme par la vertu [1] de ces fables d'Homère qu'il interprétait éloquemment à ses disciples. Dans la lutte prolongée des deux religions, chaque homme d'un talent supérieur était une conquête que les deux partis cherchaient mutuellement à se ravir. L'admiration et l'attachement de Libanius suivirent Chrysostome au delà des premières années de la jeunesse. On a conservé une lettre où il

[1] La force, l'efficacité. « Si tu sais découvrir leur *vertu* salutaire (de certaines plantes). » *Racine fils.* « Le but ne sanctifie pas tous les moyens. Si on lui attribue cette *vertu*, on se charge de tous les crimes commis au nom de la religion comme de la liberté. » *Royer-Collard.*

le félicite de ses succès au barreau d'Antioche. Il le vit, avec plus de peine sans doute, consacrer bientôt après cette éloquence au culte chrétien. Libanius, dans sa foi pieuse aux arts de la Grèce, regardait le génie de son élève comme un présent des Muses, qui aurait dû servir à défendre la cause des dieux et de la poésie. Longtemps après, cette pensée lui faisait dire, au lit de mort : « Hélas ! j'aurais laissé le soin de mon école à Chryso- « stome, si les chrétiens ne nous l'avaient ravi par un sacrilége. »

Quand la société est divisée par une grande lutte d'opinions, les travaux ordinaires de la vie n'ont point assez d'importance pour occuper l'ardeur active du talent. Il est bientôt emporté dans l'un ou l'autre des camps qui se combattent. Chrysostome se lassa vite de plaider dans le barreau d'Antioche ; la lecture des livres saints le saisit ; l'évêque d'Antioche se pressa d'attacher à la société chrétienne l'espérance d'un si beau génie [1]. Chrysostome reçut le baptême par les mains de ce pieux évêque, et fut fait lecteur de l'église d'Antioche. Son âme ardente trouva cette préparation au sacerdoce trop facile et trop faible. Un ami chrétien, zélé comme lui, voulut l'entraîner dans un désert de la Syrie, où quelques solitaires pratiquaient la pénitence.

C'est ainsi que Massillon, dans la première ferveur de sa foi, quitta le repos du séminaire pour les austérités de la Trappe. Le projet ne fut combattu dans le cœur de Chrysostome que par la résistance et les regrets de sa mère. Il faut l'entendre lui-même raconter [2] cette scène touchante. Jamais son éloquence ne surpassa le langage persuasif et tendre de cette femme pieuse, plus mère encore que chrétienne ; et cet exemple peut donner une idée de la lutte entre la religion et les sentiments naturels qui devait souvent agiter les familles de la primitive église. « Lorsque ma mère, dit l'apôtre chrétien, eut appris « ma résolution de me retirer dans la solitude, elle me prit « par la main, me conduisit dans sa chambre, et m'ayant fait « asseoir auprès d'elle sur le même lit où elle m'avait donné « naissance, elle se mit à pleurer, et ensuite me dit des choses

[1] Belle hypallage ou transposition d'idées : *l'espérance*, pour *le génie qui donne de l'espérance*. — [2] Dans son livre *du Sacerdoce*, l. 1er, chap. II.

« encore plus tristes que ses larmes. » Rien n'égale, dans le récit de Chrysostome, la plainte naïve de cette mère désolée. Après avoir rappelé les peines, les embarras, les périls d'une jeune femme restée veuve au milieu du monde, dans la faiblesse de son âge et de son sexe : « Mon fils, dit-elle, ma seule con-« solation, au milieu de ces misères, a été de te voir sans « cesse et de contempler dans tes traits l'image fidèle de mon « mari qui n'est plus. Cette consolation a commencé dès ton « enfance, lorsque tu ne savais pas encore parler, temps de la vie « où les enfants donnent à leurs parents les plus grandes joies.

« Je ne te demande maintenant qu'une seule grâce; ne me « rends pas veuve une seconde fois; ne renouvelle pas un deuil « qui commençait à s'effacer; attends au moins le jour de ma « mort; peut-être me faudra-t-il bientôt sortir d'ici-bas. Ceux « qui sont jeunes peuvent espérer de vieillir; mais à mon âge « on n'attend que la mort. Quand tu m'auras ensevelie, et « réuni mes cendres à celles de ton père, entreprends alors de « longs voyages, passe telle mer que tu voudras; personne ne « t'en empêchera; mais pendant que je respire encore, sup-« porte ma présence, et ne t'ennuie pas de vivre avec moi; « n'attire pas sur toi l'indignation de Dieu, en m'accablant de « si grands maux, sans avoir été offensé par moi. »

Quel accent de douleur et de vérité! C'est la simplicité d'Homère ou plutôt celle de la nature. La loi chrétienne, qui semblait contredire les affections du cœur, leur rendait quelque chose de plus saint et de plus pur [1]. Tout le secret du cœur d'une mère est dans cette prière si humble et si vive, pour que son fils ne la sacrifie pas, même à la religion.

Chrysostome n'eut pas le courage d'affliger sa mère, et renonça au projet d'un lointain voyage. Mais bientôt, pour se dérober aux instances des chrétiens, qui voulaient le faire évêque, il se retira dans les solitudes voisines d'Antioche. Il y composa le *Traité du sacerdoce*, ouvrage plein d'imagination et de gravité, où il s'excuse de n'avoir pas accepté l'épiscopat, en montrant qu'il en connait les pénibles devoirs. Loin de toute ambition, il passa plusieurs années dans cette vie tempé-

[1] Belle pensée, ou plutôt précieuse vérité.

rante, qui doit ajouter aux forces de l'âme tout ce qu'elle retranche aux passions et aux faiblesses de la nature.

Cette réflexion se présente à l'esprit dans l'histoire de cette époque du monde, toutes les fois que nous y voyons des hommes inconnus apporter tout à coup, au milieu du peuple et à la cour des princes, une autorité merveilleuse. Tous ces hommes venaient du désert. La solitude est mère des grandes pensées; et dans les temps vils et dégradés, comme les derniers siècles de l'empire, elle inspire quelquefois à l'homme une force que la société n'a plus. Mais aussi pour les âmes trop faibles ou trop ardentes, cette solitude se peuplait de fantômes. Les extases, les manies mélancoliques transformées en prétendues possessions, remplissent l'histoire de cette époque; ainsi de cette rude école du désert il sortait des grands hommes [1] et des fous.

C'était le jugement même des contemporains; et de là parmi les gentils et souvent parmi les chrétiens s'élevaient des plaintes et des censures contre la vie solitaire. On accusait ce zèle inutile et farouche, qui se dérobait aux charges de la société, et se consumait sans fruit. Le jeune Chrysostome, du fond d'une caverne qu'il habitait, répondit à ces reproches par un éloquent traité. Mais discuter avec les hommes sur les avantages de la solitude, c'est y renoncer; le jeune apôtre revint à Antioche, et prit les degrés inférieurs du sacerdoce. Quelques années après, Flavi n, évêque d'Antioche, le consacra, et lui commit [2] l'instruction du peuple dans cette ville savante et voluptueuse, l'Athènes de l'Orient.

Selon l'usage de la primitive église, la prédication était le devoir de l'évêque; mais lorsqu'il vieillissait, ou manquait de talent, il faisait parler à sa place quelque jeune ministre de l'autel; car la parole, chez tous ces peuples d'origine grecque, était le talisman du culte. Ils étaient convertis par des prêtres éloquents [3], comme ils avaient d'abord été gouvernés par des

[1] Non *de grands hommes;* parce qu'ici le substantif et l'adjectif ne forment ensemble qu'un mot. — [2] V. page 25, ligne 21. — [3] Il ne faut pourtant pas oublier que c'est par d'autres moyens que l'éloquence humaine, que Paul, Pierre et Jean firent les premières conversions. Voyez I Cor. I. II.

orateurs, et ensuite amusés par des sophistes. Aussi [1] Chrysostome se plaint-il sans cesse de voir une foule plus nombreuse à ses discours qu'aux prières publiques. Ce n'étaient pas seulement les chrétiens, mais les juifs, les païens, qui se pressaient dans son auditoire.

Il interprétait l'Écriture avec cette vive imagination, et ce goût d'allégorie qui plaît aux Orientaux. Il exposait avec une éloquence digne du Portique [2] et de l'Évangile les devoirs de la morale; enfin il attaquait les vices dont Antioche était le théâtre. Il décrivait la vie molle des grands, leurs palais de cèdre et de porphyre, le faste de leurs dépenses pour les courses du cirque, le luxe des femmes riches qui remplissaient les rues de leur cortége d'esclaves, l'orgueil des philosophes, qui se promenaient avec leurs manteaux, leur longue barbe et leur bâton, sous les vastes galeries d'Antioche.

La renommée de son éloquence se répandait dans tout l'Orient; des sophistes païens venaient de loin pour l'entendre; et son génie ajoutait à la puissance du christianisme, qui trouvait encore quelques obstacles dans les philosophes et les lettres de la Grèce.

Chrysostome remplissait [3] depuis douze ans cet apostolat, lorsqu'une grande occasion vint [4] s'offrir à son génie. En 387, l'opulente, la voluptueuse Antioche fut troublée par une sédition aveugle et passagère, comme celles qui peuvent s'élever

[1] *Aussi* a passé aisément du sens d'*addition* à celui de *confirmation* qui en est voisin; mais il n'a ce dernier sens qu'en tête de la phrase. Chaque mot est posé sur une pente où il glisse insensiblement d'idée en idée jusqu'à une dernière où il ne se reconnaît plus. Cela est remarquable chez quelques prépositions. — [2] L'école de Zénon, qui enseignait sous un portique d'Athènes. C'est l'école *stoïcienne*, qui se distinguait par la sévérité de sa morale, et qui professait qu'il n'y a point de véritable mal que le vice. Zénon mourut l'an 264 avant J.-C. — [3],[4] L'imparfait arrête l'esprit sur l'état d'une chose à une certaine époque du passé; le parfait marque le passage d'un état à un autre et fait faire au récit un mouvement en avant; l'imparfait exprime contemporanéité : le parfait succession; l'imparfait décrit : le parfait raconte. Ce n'est pas la *durée* qui fait ici la différence, mais l'esprit de l'écrivain saisissant un fait dans deux points de vue différents. Le même fait peut être présenté sous les deux formes : mais l'une le présente comme une surface étendue : l'autre le ramasse en un point, et l'inscrit comme une unité dans le compte des faits; car *raconter*, c'est *compter* (zahlen, erzahlen).

chez un peuple d'une imagination mobile et de mœurs efféminées.

Au sujet d'une taxe nouvelle établie par l'empereur, on maltraita quelques-uns de ses officiers, on renversa ses statues, et celles de l'impératrice. L'effroi suivit bientôt une révolte sans dessein et sans courage; et la malheureuse ville attendait en silence la colère de l'empereur.

Antioche, chrétienne depuis longtemps, attachée à la religion du milieu même de sa mollesse orientale, Antioche, l'ennemie de Julien [1], et le but de ses sarcasmes, devait, ce semble, obtenir grâce aux yeux de Théodose. Aussi le prince renonça-t-il à sa première idée de brûler Antioche, de faire périr dans les flammes les citoyens au milieu de leurs demeures, et de faire passer la charrue sur leur territoire; car tels étaient les conseils qui s'étaient fait entendre dans le palais de Théodose; il se contenta de soumettre la ville à la juridiction de deux envoyés extraordinaires, qui remplirent les cachots de prisonniers, et multiplièrent les confiscations et les supplices.

Dans cette stupeur de tout un peuple, livré sans défense aux rigueurs et aux soupçons d'une justice impitoyable, d'où viendra le secours? Comment l'humanité se fera-t-elle entendre? L'archevêque d'Antioche, Flavien, vieillard vénérable, est parti pour aller au loin jusqu'au palais de Théodose essayer de fléchir sa colère. Chrysostome tient la place de ce vertueux pontife. Il réunit le peuple dans le temple, il le console, le ranime, le justifie. Tel est le sujet d'une suite de discours sans exemple dans l'antiquité, et qui sont à la fois pour nous un monument d'histoire et d'éloquence. Rien ne peut nous faire mieux comprendre, en effet, et le pouvoir impérial, et les mœurs de cette époque, et l'influence que prit la religion en s'attachant à défendre le peuple. Écoutons d'abord l'orateur décrivant la consternation d'Antioche.

« Cette ville est dépeuplée par la crainte et par le malheur.
« La patrie, c'est-à-dire la chose du monde la plus douce au

[1] L'empereur Julien, qu'on a surnommé l'*Apostat*, parce qu'après avoir professé le christianisme, il s'en déclara l'adversaire. Né en 331, il mourut en 363.

« cœur de tous les hommes, est maintenant devenue la plus « amère. Nos citoyens fuient le lieu de leur naissance avec la « même horreur que l'on fuit le supplice; ils s'en détournent « comme d'un abîme, ils s'en échappent comme d'un incendie. « Lorsque le feu dévore une maison, non-seulement ceux qui « l'habitent se précipitent au dehors, on abandonne aussi les « maisons voisines : on laisse tout pour sauver sa vie. Ainsi, « tandis que la colère de l'empereur plane sur cette ville comme « un feu rapide, tout le monde se précipite et s'enfuit au « dehors, avant que la flamme n'étende [1] plus loin ses rava- « ges; on se croit heureux de survivre; et cependant cette fuite « n'est pas excitée par la présence de l'ennemi. Cette captivité « n'est pas la suite d'un combat; nous n'avons pas vu l'ennemi, « et nous sommes prisonniers ou fugitifs. »

Après ces fortes peintures, Chrysostome ranime ses auditeurs par la confiance en Dieu; chaque jour il leur parle, il compte avec eux les moments de l'absence de Flavien; il se transporte en idée devant l'empereur, il imagine, il répète tout ce qu'on peut lui dire pour l'émouvoir.

Cependant les rigueurs de la justice impériale se multipliaient : les plus riches citoyens étaient arrêtés et battus de verges; des femmes d'une illustre naissance étaient chassées de leurs maisons, privées de leurs biens, errantes auprès des prisons, pour demander la grâce de leurs époux et de leurs fils. La terreur du peuple reprit une nouvelle force. Chrysostome s'était éloigné quelques jours.

Sur les montagnes voisines de la ville vivaient depuis longtemps des ermites chrétiens, qui dans les austérités de leurs déserts semblaient expier les délices d'Antioche. Jamais les riches campagnes de la Syrie, et le beau ciel qui la couronne, ne les faisaient descendre de leurs âpres solitudes. La calamité d'Antioche les attire; ils paraissent au milieu de la ville, ils

[1] *Ne* est superflu. Plusieurs écrivains cependant mettent la négation après *sans que* et *avant que*. Mais il vaut mieux dire avec Boileau : « Avant que la raison leur eût donné des lois; » avec Racine : « Avant que son destin s'explique par ma voix; » avec J.-J. Rousseau : « Sparte était sobre avant que Socrate eût loué la sobriété. »

assiégent les prisons, ils entourent le prétoire : ce sont les tribuns [1] du christianisme.

Un de ces solitaires, homme simple et sans lettres [2], rencontrant au milieu de la ville les deux commissaires de l'empereur, les retint par leurs manteaux, et leur ordonna de descendre de cheval, puis il leur dit : « Allez, mes amis, portez « de ma part cet avis à l'empereur : Vous êtes homme, et vous « commandez à des hommes, qui sont l'image de Dieu. Craignez la colère du Créateur, si vous détruisez son ouvrage. « Vous êtes si fort irrité qu'on ait abattu vos images; Dieu le « sera-t-il moins, si vous renversez les siennes? Vos statues de « bronze sont déjà refaites et rétablies sur leurs bases; mais « quand vous aurez tué des hommes, comment réparer votre « faute? Les ressusciterez-vous, quand ils seront morts? »

Quelques jours après, Chrysostome prit la parole pour célébrer la générosité chrétienne des solitaires, et les espérances qu'elle donnait. Un nouveau coup venait de frapper Antioche. Un ordre de l'empereur enlevait à cette ville le titre de *métropole* de l'Orient, et fermait en même temps le cirque, les théâtres et les bains publics. Cette dernière tyrannie, que le climat et les habitudes orientales rendaient plus pénible, augmenta le désespoir des habitants. Beaucoup voulaient s'enfuir au désert; Chrysostome les retint par ses paroles. Il peint avec énergie l'horreur dont il fut saisi lui-même en pénétrant au milieu du prétoire, pour y suivre ses frères, victimes de la rigueur des juges; et de ce spectacle même il tire l'espérance que tant de maux vont enfin s'adoucir. Alors il fait entrevoir les approches de la fête de Pâques comme un temps de réconciliation pour le prince et pour le peuple.

Cependant le vénérable Flavien, après les fatigues d'un long voyage, était arrivé à Constantinople au palais de l'empereur. Admis en sa présence au milieu des courtisans, des chefs de la garde, il s'arrêta loin du prince, les yeux baissés et pleins de larmes, et exprimant par son silence la désolation d'Antioche.

[1] Allusion aux tribuns du peuple à Rome : leur office était de défendre les droits du peuple (des *plébéiens*). — [2] Sans connaissance des lettres, sans culture littéraire.

L'empereur, lui adressant la parole, rappela les faveurs qu'il avait faites à cette ville, et se plaignit de l'ingratitude de ses habitants, de leurs insultes envers lui et envers la mémoire de l'impératrice Flaccile. Flavien, versant des larmes, retraça lui-même avec vivacité les bienfaits de Théodose, et l'égarement du peuple d'Antioche, qu'il impute à la jalouse haine des esprits infernaux.

Puis revenant sur la colère même du prince, il lui dit ces paroles que rapporte et qu'avait inspirées Chrysostome : « On « a renversé tes statues; mais tu peux t'en élever à toi-même « de plus glorieuses. Pardonne aux coupables; ils ne te dresse« ront pas dans les places publiques des statues d'airain ou « d'or, parées de diamants; mais ils te consacreront dans leurs « cœurs un monument plus précieux, le souvenir de ta vertu. « Tu auras autant de statues vivantes qu'il y a d'hommes sur « la terre, et qu'il y en aura jusqu'à la fin du monde; car non« seulement nous, mais nos successeurs et leur postérité « connaîtront cette action si royale et si grande, et l'admire« ront comme s'ils en avaient eux-mêmes profité. »

« Mais afin que mes discours ne semblent pas une flat« terie, je te rapporterai une ancienne parole qui montre que « les légions, les trésors et le nombre des sujets n'illustrent « pas les princes autant que la philosophie et la clémence. Le « bienheureux Constantin, apprenant que l'une de ses statues « avait été défigurée à coups de pierres, comme toute la cour « l'exhortait à se venger et à punir l'outrage de son front royal, « passa légèrement la main sur son visage, et répondit en sou« riant qu'il ne sentait aucune blessure. Couverts de confusion, « les courtisans se désistèrent de leurs sinistres avis; et cette « parole est encore célébrée par tout le monde; le temps ne l'a « pas fait vieillir, et n'a pas éteint la mémoire d'une telle vertu. « A combien de trophées n'est-elle pas préférable? Ce prince a « relevé plusieurs villes et a vaincu beaucoup de barbares, mais « nous n'en avons point souvenir. Cette parole, au contraire, « est dans toutes les bouches. Ceux qui viennent après nous, et « ceux qui les suivent l'entendront, et il n'est personne qui puisse « l'écouter sans se récrier avec éloge, et sans faire mille vœux

« pour la mémoire du prince qui l'a dite. Que si cette parole est « glorieuse devant les hommes, combien n'aura-t-elle pas « mérité de couronnes devant Dieu, qui est l'ami des hommes?

« Mais est-il besoin de rappeler Constantin et des exemples « étrangers, lorsque pour t'encourager il ne te faut que toi-« même et tes propres actions? Souviens-toi de cet édit pro-« clamé dans tout l'empire, lorsqu'aux approches de la fête de « Pâques, annonçant aux criminels leur pardon, et aux pri-« sonniers leur délivrance, tu disais dans tes lettres, comme « si cet édit n'eût pas encore assez signalé ta clémence : Que « n'ai-je aussi le pouvoir de ressusciter les morts!

« Souviens-toi maintenant de ces paroles. Voici le moment « de rappeler les morts à la vie. Même avant que la sentence « fût portée, Antioche est maintenant descendue près des portes « de l'enfer; retire-la de cet abîme. Il ne faut ni trésors, ni « temps, ni travail; il suffit d'un seul mot, et tu ranimes une « ville ensevelie dans les ombres de la mort. Permets qu'elle « soit appelée désormais la ville de ta miséricorde...

« Songe que tu délibères, non sur le sort d'une seule ville, « mais sur ta gloire, et sur le christianisme tout entier. A cette « heure, les Juifs, les Grecs, le monde civilisé, les barbares, « ont appris nos malheurs; ils te regardent, ils attendent quel « arrêt tu porteras sur nous. Si ta sentence est humaine et gé-« néreuse, ils la célébreront, ils rendront gloire à Dieu, ils se « diront l'un à l'autre : O ciel! qu'elle est grande la puissance « du christianisme! Cet homme qui n'avait pas d'égal sur la « terre, qui pouvait tout perdre et tout détruire, elle l'a « dompté, elle l'a soumis, elle lui a donné une philosophie que « les hommes les plus obscurs n'auraient pas. Il est grand le « Dieu des chrétiens! des hommes il sait faire des anges; il les « élève au-dessus de la nature...

« Regarde combien il sera beau dans la postérité que l'on sa-« che qu'au milieu des périls d'un si grand peuple dévoué à la « vengeance et aux supplices, quand tous frissonnaient de ter-« reur, quand les chefs, les préfets, les juges étaient saisis de « crainte et n'osaient élever la voix pour les malheureux, un « vieillard s'est avancé avec le sacerdoce de Dieu, et par sa

« seule présence, par ses simples paroles a vaincu l'empereur ; « et qu'alors une grâce que l'empereur avait refusée à tous les « grands de sa cour, il l'accorda aux prières d'un vieillard, par « respect pour les lois de Dieu. En effet, ô prince ! mes conci- « toyens n'ont pas cru te rendre un médiocre honneur en me « choisissant pour cette mission ; car ils ont jugé (et ce juge- « ment fait ta gloire) que tu préférais la religion dans ses plus « faibles ministres à toute la puissance du trône. Mais je ne « viens pas seulement de leur part ; je viens au nom du souve- « rain des cieux pour dire à ton âme clémente et miséricordieuse « ces paroles de l'Évangile : Si vous remettez aux hommes « leurs offenses, Dieu vous remettra les vôtres. Souviens-toi « de ce jour où nous rendrons compte de nos actions, et songe « que, si tu as commis des fautes, tu peux les effacer toutes « par un pardon [1], sans combat, sans effort. Les autres envoyés « apportent de l'or, de l'argent et des offrandes semblables ; « moi, je m'approche de ta puissance avec le livre de notre « sainte loi dans les mains ; je te le présente au lieu de tous les « dons, et je te conjure d'imiter ton souverain maître, qui, « chaque jour offensé par nos fautes, ne se lasse pas de prodi- « guer ses bienfaits. Ne confonds pas nos espérances, ne dé- « mens pas nos promesses. Je veux que tu le saches : si tu « veux bien apaiser ta colère, si tu rends à notre ville ton an- « cienne amitié, je m'en retournerai plein de confiance ; mais « si tu as banni Antioche de ta pensée, je n'y retournerai pas, « je ne reverrai plus son territoire, je le renierai pour jamais, « je deviendrai citoyen d'une autre ville : je ne voudrais pas « d'une patrie pour laquelle toi, le plus humain et le plus « clément des hommes, tu serais devenu cruel et sans pitié [2]. »

Cette éloquence persuasive toucha l'empereur. La douceur

[1] Quoiqu'il soit certain que ceux dont le cœur sera resté fermé à la miséricorde n'obtiendront point miséricorde au jour de la rétribution (Matth. VI. 15.), il n'est pas exact de dire qu'on peut, au moyen d'un acte isolé de clémence, acheter de Dieu le pardon de toutes ses fautes. L'Évangile enseigne autre chose. — [2] Ce dernier argument n'est pas aussi solide ni aussi touchant que les autres ; on ne le conçoit même pas très-bien. Si Théodose ne pardonne pas à Antioche, Flavien ne retournera pas dans cette ville. Qu'est-ce que cela fait ? Et il n'y retournera pas, parce qu'Antioche a encouru la haine d'un

de la loi nouvelle agissait sur cette âme violente et guerrière. « Qu'y a-t-il d'étonnant, dit-il, si nous autres hommes, nous « pardonnons à des hommes qui nous ont offensés, lorsque le « maître du monde, descendu sur la terre, fait esclave pour « nous, et mis en croix par ceux qu'il avait comblés de biens, « a prié son père pour ses bourreaux, en disant : Pardonne-« leur, mon père, car ils ne savent ce qu'ils font ! »

Et en même temps il pressa le vieillard de repartir, pour porter cette joie au peuple d'Antioche, à la fête de Pâques. Flavien se fit devancer par des courriers rapides ; les fêtes remplacèrent dans Antioche le deuil public ; et suivant le génie de l'Orient, le peuple parut aussi enthousiaste dans sa joie qu'il était naguère abattu dans sa douleur.

Chrysostome rassembla le peuple, pour lui redire les paroles de Flavien et de l'empereur.

Sans doute, il est aisé de concevoir, pour l'espèce humaine, un état plus raisonnable et meilleur que ce despotisme arrêté seulement par d'éloquentes prières. A la pensée d'un tel abaissement et d'un tel secours, on s'indigne autant qu'on admire. Il faut même l'avouer, les luttes de la liberté mourante, à la voix de Démosthènes, ont bien un autre intérêt que cette résignation passive d'un peuple d'Asie, tremblant sous ses maîtres, et défendu par la tribune chrétienne. Mais si l'on se reporte au siècle de Théodose, aux mœurs cruelles de cette époque, si l'on revoit en pensée le massacre de Thessalonique [1], ordonné par le même prince qui laissa vivre Antioche, peut-on méconnaître le bienfait de cette religieuse éloquence? Et même de nos jours, si l'on pense à l'état présent de ces villes d'Asie encore habitées par des Grecs, si l'on songe que ces massacres, ces exterminations, qu'interdisait le christianisme, y sont aujourd'hui le droit commun des barbares conseillés et recrutés par l'Europe, combien ne doit-on pas regretter qu'il n'y ait plus de Flavien et de Chrysostome, pour demander à la poli-

prince d'ailleurs clément. Qu'est-ce que cela veut dire? — [1] Théodose (né en 346, mort en 395) fit massacrer 7,000 habitants de Thessalonique, à cause d'une révolte de peu d'importance. Ambroise, archevêque de Milan, reprocha publiquement à l'empereur son crime, et lui imposa une longue pénitence.

tique des rois l'amnistie d'Antioche, pour arrêter au nom de Dieu l'effusion du sang chrétien, pour apprendre l'Évangile à ceux qui le prêchent et qui l'ont oublié[1]?

Chrysostome continua pendant dix années d'instruire le peuple qu'il avait défendu. Ses ouvrages sont le cours le plus complet de prédication morale que nous ait transmis l'antiquité chrétienne. Hormis quelques préjugés, ou quelques complaisances pour les préjugés du temps, on y voit partout un beau génie, une grande connaissance du cœur de l'homme, une charité vraiment évangélique. Ses discours ont encore un intérêt particulier pour nous autres modernes, curieux investigateurs du passé. La civilisation chrétienne d'Orient, cette époque sans analogie avec le moyen âge, et qui joignait à la naïveté du zèle religieux un haut degré d'élégance sociale[2], revit tout entière dans les pages éloquentes de Chrysostome.

Que faisait l'orateur, au milieu de cette Babylone chrétienne, enchantée plutôt que corrigée par ses paroles, dans ces églises où l'on applaudissait comme au théâtre, et d'où l'on sortait, avant la fin de la synaxe[3], pour courir aux jeux du cirque? Il cherchait surtout à faire naître la charité dans les cœurs; il profitait des mœurs douces de ce peuple pour lui inspirer la pitié. Il était l'apôtre de l'aumône. Nul moraliste, nul orateur de la chaire moderne n'a jamais égalé la vivacité persuasive et l'inépuisable abondance que Chrysostome portait dans cette exhortation. Jamais on n'a su mieux recommander à l'homme les misères de l'homme, mieux émouvoir le cœur, pour exciter à la bienfaisance et à la vertu. Déjà dans la société chrétienne, mille prétextes hypocrites glaçaient la charité[4], au nom même de la foi. Il faut voir comme le vertueux orateur s'élève audessus de ce christianisme pharisaïque, pour accueillir également toutes les souffrances.

[1] Ces réflexions sont belles, touchantes, bien rattachées au récit, qu'elles diversifient heureusement. Il y a de plus, ici, l'exemple d'une belle période et d'un style *nombreux*. — [2] L'auteur entend par là ce choix délicat, ce bon goût dans les mœurs et dans le langage, qui est un des fruits de la civilisation. — [3] Assemblée de chrétiens, pour prier, pour célébrer la cène. — [4] Figure heureuse, qui anime cette pensée : On alléguait hypocritement les vérités de la foi, pour se dispenser d'exercer la charité.

Un homme charitable, dit-il, est comme un port ouvert aux infortunés; il doit tous les jours les accueillir. Le rivage reçoit également tous les naufragés, il les sauve de la tempête, bons ou méchants, quelles que soient leurs fautes ou leur péril. Vous devez faire de même pour ces naufragés de la fortune, qui, sur terre, sont battus par le malheur. Sans les juger avec rigueur, ni rechercher exactement leur vie, occupez-vous de soulager leur affliction. Pourquoi vous donner les soins d'une surveillance inutile? Dieu vous en décharge. Il ne vous commande que la charité [1]. Il y a bien de la différence entre un juge et un chrétien qui fait l'aumône. L'aumône même n'a pris son nom que de la pitié qui nous l'inspire. C'est à quoi saint Paul nous invite quand il dit : « Ne vous lassez pas de faire du bien à tout le monde. » Certes, si nous examinons avec tant de scrupule et de sévérité les personnes indignes de nos secours, nous n'en trouverons jamais assez qui les méritent; mais si nous distribuons nos offrandes à tous, même aux indignes, nous verrons aussi venir à nous ceux qui les méritent le plus, comme l'éprouva jadis Abraham, qui, n'examinant pas avec un soin trop sévère quels hôtes se présentaient sur le seuil de sa tente, fut assez heureux pour y recevoir les anges mêmes du ciel.

« Imitons ce saint patriarche : ne faisons pas d'enquête [2] sur le malheur. La souffrance du pauvre suffit à elle seule pour lui donner droit à nos bienfaits. Lorsqu'un homme s'offre à nous avec la recommandation du malheur, ne demandons rien davantage. En l'assistant, c'est sa nature d'homme, et non le mérite de ses actions ou de sa foi que nous honorons; c'est sa misère et non sa vertu qui nous touche, afin d'attirer sur nous-mêmes la miséricorde de Dieu. Car si nous voulons, au contraire, discuter rigoureusement les droits de ceux qui ont Dieu pour maître aussi bien que nous, il fera la même chose à notre

[1] Il ne faudrait pas abuser de ces maximes. La charité doit être circonspecte et attentive pour être vraiment charité. Des dons imprudents ont fait souvent plus de mal qu'un refus. — [2] Ce mot, emprunté à la langue judiciaire, forme ici une *allusion* significative. De même, un peu plus haut (p. 67), les mots *tribuns du christianisme*. C'est une heureuse figure de style que celle qui, par le seul choix du mot, fait lever dans l'esprit du lecteur l'idée d'un jugement, d'un parallèle ou d'un contraste.

égard : si nous leur faisons rendre compte de leur vie, il nous demandera compte de la nôtre ; car l'Évangile a dit : *Vous serez jugés comme vous aurez jugé les autres.*

L'éloquent prêtre d'Antioche voulait passer sa vie au milieu de ce peuple ingénieux, où cent mille auditeurs admiraient ses paroles. Mais l'éclat de son génie avait attiré sur lui les regards de tout l'empire. Le siége patriarcal de Constantinople semblait la place désignée pour le plus grand orateur du christianisme.

Cette dignité ne fut vacante qu'après la mort de Théodose, en 397, sous le règne de ses deux fils, qui s'étaient partagé le monde romain. Arcadius, ou plutôt l'eunuque Eutrope, songea d'abord à Chrysostome; et ce fut la seule chose agréable au peuple qu'il eût faite pendant la durée de son pouvoir. Chrysostome, dont les humbles refus étaient à craindre, fut attiré dans une conférence, et remis presque de force à un serviteur du prince et à un général, qui le conduisirent à Constantinople.

Un concile d'évêques, assemblé dans cette ville, célébra son ordination ; mais tant d'honneurs ne firent que porter à l'excès la jalousie sacerdotale [1]. De nombreux compétiteurs avaient brigué cette dignité par des sollicitations et des présents. Les évêques, qui ne pouvaient y parvenir, voulaient du moins qu'elle fût remplie par un choix moins éclatant.

La cour voluptueuse et corrompue redoutait un censeur. L'ambitieux Eutrope s'aperçut bientôt que le pieux évêque ne voudrait pas être sa créature. Le peuple seul, ce peuple, qui n'avait plus ni liberté ni gloire, qui voyait ses campagnes envahies par les barbares, se tournait avec une sorte d'idolâtrie vers cet homme dont la renommée remplissait tout l'Orient.

A Constantinople, Chrysostome retrouvait les vices de l'Asie, augmentés encore par la présence d'une cour efféminée. Le faible successeur de Théodose n'avait de lui que le goût d'une vaine magnificence ; c'est dans les sermons du vertueux pontife que l'on retrouve la plus curieuse description de ce luxe oriental.

Arcadius ne paraissait en public qu'au milieu d'un cortége

[1] Un écrivain du 17e siècle aurait dit *la jalousie des prêtres*.

de gardes revêtus d'habits magnifiques, portant des boucliers et des lances dorées. Il était sur un char attelé de mules blanches, et tout incrusté de lames d'or et de pierreries. Il portait de riches bracelets, des boucles d'oreilles du plus grand prix, un diadème orné de diamants : sa robe en était couverte, sa chaussure même était d'une singulière magnificence; et tout cet étalage faisait de loin l'admiration de la foule repoussée par les soldats. Les salles, les escaliers, les cours du palais étaient sablés de poudre d'or. C'était là que se rendaient chaque jour les grands de l'empire, qui venaient ramper devant quelque eunuque favori.

Ces jeux du cirque, si chers à la ville d'Antioche, excitaient dans Constantinople encore plus d'engouement et de fureur. Les plus riches citoyens y perdaient souvent leur fortune; la foule y consumait son temps. Mais un spectacle plus séduisant encore, c'étaient des comédies ornées de danses et de chants, où de jeunes femmes paraissaient sur la scène à visage découvert. Constantinople était folle de ces spectacles, que les anciennes mœurs du paganisme n'auraient pas soufferts.

Chrysostome réprima d'abord la licence hypocrite des prêtres, qui fréquentaient les tables sensuelles des grands et convoitaient les richesses des veuves. Il censurait amèrement tous ces vices. Il attaquait la mollesse des grands, l'oisiveté du peuple; mais cet apostolat chrétien ne corrigeait pas le vice de l'empire. Pendant qu'Arcadius faisait des lois pour détruire quelques restes de l'ancien polythéisme, pendant que Chrysostome envoyait des missions chez les peuples barbares, Alaric ravageait la Grèce, et Gaïnas, général goth attaché au service de l'empire, faisait trembler Arcadius, et le forçait d'exiler son ministre Eutrope.

Ce fut un grand jour que celui où l'insolent ministre, proscrit par son maître, poursuivi par le peuple, vint chercher un asile dans Sainte-Sophie, à l'abri de la chaire pontificale. Nous ne reproduirons pas le discours trop connu que prononça Chrysostome, pour apaiser la colère du peuple et défendre le *réfugié* de l'église chrétienne; mais on sent assez combien ces terribles disgrâces prêtaient d'autorité à l'éloquence chrétienne,

combien ces paroles : « Vanité des vanités, et tout n'est que vanité, » retentissaient avec force devant le favori déchu, tremblant au pied de la chaire qui le protégeait, et sauvé de la colère du peuple par la voix du pontife[1].

Ces drames de l'église chrétienne attestaient la misère du pouvoir impérial, mais faisaient ressortir la grandeur et la puissance du culte. Peu de temps après, Chrysostome fut envoyé auprès de Gaïnas, qui, plus animé que satisfait par la mort d'Eutrope, demandait les têtes des autres grands officiers de l'empire.

Telle était la dégradation de la cour de Byzance, que les victimes furent conduites au camp du barbare; mais Chrysostome les protégeait par ses paroles. Gaïnas, comme la plupart des Goths, s'était avisé d'être arien, et il n'avait pris de cette religion que la haine contre le parti contraire. Il céda cependant; et Chrysostome, de retour à Constantinople, prononça, devant le peuple, ces paroles qui donnent une idée singulière du règne d'Arcadius : « Je suis le père commun de tous, « et je dois penser non-seulement à ceux qui sont debout, mais « encore à ceux qui sont tombés; c'est pour cela que je me « suis quelque temps éloigné de vous, faisant des voyages, « usant de conseils et de prières pour sauver de la mort les « principaux de l'empire. » Puis il se livrait à de pieuses réflexions sur la fragilité des grandeurs et le néant de la vie.

Un chef des Huns vainquit Gaïnas; et Constantinople se trouva délivrée par le conflit des deux barbares. Elle reprit ses jeux du cirque et ses querelles religieuses; car on s'occupait sans cesse de ce qu'on appelait la paix de l'Église, et fort peu du salut de l'empire. Quelques solitaires d'Égypte, chassés par Théophile, patriarche d'Alexandrie, intéressaient plus l'empereur et sa suite que ne le faisaient la Grèce et la Thrace, désolées par les barbares. Tout, dans cette cour, n'était qu'intrigue, hypocrisie, frivolité.

Une ligue se forma pour perdre Chrysostome. On y comptait des prêtres jaloux, des courtisans, de riches matrones offensées

[1] Le discours pour Eutrope a été presque tout entier traduit par Rollin dans son *Traité des Études*, l. IV, chap. II.

par les censures de l'orateur, enfin l'impératrice Eudoxie et peut-être l'empereur. Un concile fut convoqué pour servir leur vengeance. Théophile, patriarche d'Alexandrie, le dominait par ses intrigues et sa haine furieuse. Plusieurs évêques, admirateurs du génie de Chrysostome, ne voulaient pas se séparer de sa cause, et refusaient d'assister au concile. Cependant, Chrysostome parlait dans les chaires de Constantinople avec une véhémence nouvelle. « Que puis-je craindre? disait-il; « serait-ce la mort? Mais vous savez que Dieu est ma vie et que « je gagnerais à mourir. Serait-ce l'exil? Mais la terre, dans « toute son étendue, est au Seigneur. Serait-ce la perte des « biens? Mais nous n'avons rien apporté dans ce monde, et « nous n'en remporterons rien. Ainsi toutes les terreurs du « monde sont méprisables à mes yeux, et je me ris de tous les « avantages que les autres hommes souhaitent avec passion. » Puis il ajoutait : « Mais vous savez, mes amis, la véritable cause « de ma perte; c'est que je n'ai point tendu ma demeure de « riches tapisseries; c'est que je n'ai point revêtu des habits « d'or et de soie; c'est que je n'ai point flatté la mollesse et la « sensualité de certaines gens. Il reste encore quelque chose « de la race de Jézabel, et la grâce combat encore pour Élie. « Hérodiade demande encore une fois la tête de Jean, et c'est « pour cela qu'elle danse. » Ces éloquentes invectives parurent désigner l'impératrice Eudoxie.

Les ennemis de Chrysostome, qui siégeaient au concile, s'armèrent de cette faute ou de cette calomnie, et après avoir solennellement prononcé la déposition du patriarche pour quelques prétendus griefs de discipline ecclésiastique, ils demandèrent à l'empereur de le bannir pour crime de lèse-majesté.

Chrysostome fut enlevé la nuit, et jeté sur un navire, au milieu des plaintes et des réclamations de tout le peuple; car ce peuple, dans son abaissement, s'était attaché à ce grand homme comme à un défenseur. Il aimait sa vie austère et simple, ses censures égales pour les grands et pour les petits. En le perdant, il se sentait privé d'un appui, et se croyait tombé au-dessous même de son esclavage ordinaire. Les imaginations,

échauffées par ces regrets, fermentèrent avec l'ardeur superstitieuse de cette époque. Un tremblement de terre, qui fut ressenti dans Constantinople, parut un signe de la colère de Dieu.

Les ennemis de la cour, les mécontents, les orthodoxes, poussèrent des cris de douleur et d'effroi. Le faible Arcadius fut effrayé, et l'impératrice Eudoxie, troublée du tremblement de terre et de la haine du peuple, pressa vivement le retour de celui qu'elle avait fait bannir. On fit partir, pour le rappeler, plusieurs députations successives; Rome menacée n'avait pas envoyé plus d'ambassadeurs à Coriolan. — Théophile et les évêques de son parti prirent la fuite. Le Bosphore se couvrit de vaisseaux qui s'avançaient pour recevoir Chrysostome. Des cierges allumés, des chants populaires célébraient son retour. En reparaissant, il refusa d'abord de reprendre les honneurs de l'épiscopat, et voulut s'arrêter dans un faubourg de Constantinople. Mais l'enthousiasme du peuple, et ses murmures contre l'empereur et l'impératrice, forcèrent Chrysostome de remonter dans cette chaire que son génie rendait si puissante. Ses premières paroles furent une espèce d'allégorie sur son retour, comparé à la délivrance de Sara, tombée dans les mains de Pharaon. Mais, tout en accusant le patriarche d'Alexandrie et ses autres ennemis, il donnait un gage de paix à l'impératrice Eudoxie, qu'il nommait la mère des églises, la protectrice des saints, et le soutien des pauvres.

Cette réconciliation toutefois était de difficile durée. Eudoxie ne pouvait oublier sa haine et sa défaite. Les courtisans, les dames du palais excitaient sa colère. On avait préparé, pour consoler l'orgueil de la princesse, une fête à demi profane; c'était la dédicace d'une statue d'argent, élevée en son honneur, sur la place publique, entre le sénat et l'église de Sainte-Sophie. Des chants, des danses célébraient cette espèce de consécration.

Chrysostome, dans une de ses homélies, blâma vivement ces jeux qu'il accusait d'idolâtrie. Eudoxie, offensée, reprit toute sa colère. Chrysostome n'avait pas fait encore annuler les actes du concile qui l'avait condamné; il siégeait sans être absous. Cette irrégularité, défendue par un concile d'Antioche, fut

une arme nouvelle pour ses ennemis. Dans cette espérance, les évêques de la Grèce et de l'Orient sont convoqués une seconde fois à Constantinople. Théophile, sans oser y reparaître, animait cette intrigue épiscopale.

Pendant que le nouveau concile délibérait, Chrysostome parlait dans Sainte-Sophie, et son éloquence balançait tout le pouvoir de ses ennemis. Quarante évêques s'étaient déclarés pour sa cause; les autres, plus nombreux, pressaient l'empereur de le bannir avant les fêtes de Pâques; car on craignait que, dans ce grand jour, il ne parût trop inviolable.

La veille de la fête, Chrysostome reçut l'ordre de quitter son église; mais on ne put lui enlever la confiance du peuple, qui, désertant alors les églises, alla tenir l'assemblée chrétienne dans les bains publics bâtis par Constantin. La cour, aussi cruelle que faible, envoya des troupes de la garde gothique pour disperser cette foule. Le sang coula près de l'autel; et des femmes furent outragées par les soldats.

Enfin l'empereur prononça l'exil de Chrysostome. Il fut conduit d'abord à Nicée, et, de là, dans une petite ville d'Arménie, séjour affreux, entouré de peuplades barbares. Persécuté, sur la route, par des moines et par un évêque de Césarée, il fut secouru par la veuve du ministre Rufin, mis à mort quelques années auparavant.

Du fond de son exil, il ne cessa d'être en intelligence avec les évêques qui avaient soutenu sa cause, et avec ceux qui se déclarèrent pour lui dans l'Occident. Il consolait ses amis de Constantinople; il écrivait à l'évêque de Rome pour invoquer sa communion. Des femmes riches venaient de Constantinople, sous mille déguisements, pour le consoler et le servir. Des évêques de toutes les parties de l'Occident lui faisaient passer des secours. On ne concevrait pas la vie singulière de ce temps, si on ne lisait les lettres que Chrysostome, exilé près du mont Taurus, envoyait sur tous les points du monde. L'Empire était dissous; mais la société chrétienne, plus puissante malgré tant de divisions, communiquait de toutes parts.

Cependant la cour d'Arcadius, qui persécutait les partisans de Chrysostome, sous le nom de *Joannites*, s'offensa du pou-

voir que cet illustre banni conservait dans l'Orient. On voulut le changer d'exil, et le reléguer dans un lieu plus lointain, sur les bords du Pont-Euxin. La brutalité des soldats qui le conduisirent aggrava ou peut-être ne fit qu'exécuter les ordres de la cour de Byzance. Forcé de faire de longues marches, tête nue, à l'ardeur du soleil, insulté par ses gardes, le vieillard, déjà consumé de veilles et d'austérités, n'acheva point ce pénible voyage. Il expira près de Comane, bourgade du Pont.

ÉLOGE DE CORNEILLE,

PAR RACINE [1].

L'Académie a regardé la mort de M. Corneille comme un des plus grands coups qui la *pût* frapper : car, bien que, depuis un an, une longue maladie nous eût privés de sa présence, et que nous eussions perdu en quelque sorte l'espérance de le revoir dans nos assemblées, toutefois il vivait ; et l'Académie, dont il était le doyen, avait au moins la consolation de voir dans la liste où sont les noms de tous ceux qui la composent, de voir, dis-je, immédiatement au-dessous du nom sacré de son auguste protecteur, le fameux nom de Corneille.

Et qui d'entre nous ne s'applaudirait pas en lui-même, et ne ressentirait pas un secret plaisir d'avoir pour confrère un homme de ce mérite? Vous, monsieur, qui non-seulement étiez son frère, mais qui avez couru longtemps une même carrière avec lui, vous savez les obligations que lui a notre poésie [2]; vous savez en quel état se trouvait la scène française lorsqu'il commença à travailler. Quel désordre! quelle irrégularité! Nul goût, nulle connaissance des véritables beautés du théâtre; les auteurs aussi ignorants que les spectateurs; la plupart des sujets extravagants et dénués de vraisemblance; point de

[1] Prononcé à la réception de Thomas Corneille dans l'Académie française.— [2] Condillac (dans l'*Art d'écrire*), voulant montrer comment se fait l'analyse de la pensée dans les langues formées et perfectionnées, a pris pour objet d'étude le passage qui commence ici et qui finit par les mots : *qui vivaient en même temps qu'eux*.

mœurs, point de caractères; la diction encore plus vicieuse que l'action, et dont les pointes et de misérables jeux de mots faisaient le principal ornement; en un mot, toutes les règles de l'art, celles même de l'honnêteté et de la bienséance, partout violées.

Dans cette enfance, ou, pour mieux dire, dans ce chaos du poëme dramatique parmi nous, votre illustre frère, après avoir quelque temps cherché le bon chemin, et lutté, si je l'ose ainsi dire, contre le mauvais goût de son siècle, enfin inspiré d'un génie extraordinaire, et aidé de la lecture des anciens, fit voir sur la scène la raison, mais la raison accompagnée de toute la pompe, de tous les ornements dont notre langue est capable; accorda heureusement la vraisemblance et le merveilleux, et laissa bien loin derrière lui tout ce qu'il avait de rivaux, dont la plupart, désespérant de l'atteindre, et n'osant plus entreprendre de lui disputer le prix, se bornèrent à combattre la voix publique déclarée pour lui, et essayèrent en vain, par leurs discours et par leurs frivoles critiques, de rabaisser un mérite qu'ils ne pouvaient égaler.

La scène retentit encore des acclamations qu'excitèrent à leur naissance le Cid, Horace, Cinna, Pompée, tous ces chefs-d'œuvre représentés depuis sur tant de théâtres, traduits en tant de langues, et qui vivront à jamais dans la bouche des hommes. A dire le vrai, où trouvera-t-on un poëte qui ait possédé à la fois tant de grands talents, tant d'excellentes parties, l'art, la force, le jugement, l'esprit? Quelle noblesse, quelle économie dans les sujets! Quelle véhémence dans les passions! Quelle gravité dans les sentiments! Quelle dignité et en même temps quelle prodigieuse variété dans les caractères! Combien de rois, de princes, de héros de toutes nations, nous a-t-il représentés, toujours tels qu'ils doivent être, toujours uniformes avec eux-mêmes, et jamais ne se ressemblant les uns aux autres. Parmi tout cela, une magnificence d'expression proportionnée aux maîtres du monde qu'il fait souvent parler, capable néanmoins de s'abaisser quand il veut, et de descendre jusqu'aux plus simples naïvetés du comique, où il est encore inimitable; enfin, ce qui lui est surtout particulier, une cer-

taine force, une certaine élévation, qui surprend, qui enlève, et qui rend jusqu'à ses défauts, si on lui en peut reprocher quelques-uns, plus estimables que les vertus des autres : personnage véritablement né pour la gloire de son pays ; comparable, je ne dis pas à tout ce que l'ancienne Rome a eu d'excellents tragiques, puisqu'elle confesse elle-même qu'en ce genre elle n'a pas été fort heureuse, mais aux Eschyle, aux Sophocle, aux Euripide, dont la fameuse Athènes ne s'honore pas moins que des Thémistocle, des Périclès, des Alcibiade, qui vivaient en même temps qu'eux.

Oui, monsieur, que l'ignorance rabaisse tant qu'elle voudra l'éloquence et la poésie, et traite les habiles écrivains de gens inutiles dans les États; nous ne craindrons point de dire, à l'avantage des lettres et de ce corps fameux dont vous faites maintenant partie, que du moment que des esprits sublimes, passant de bien loin les bornes communes, se distinguent, s'immortalisent par des chefs-d'œuvre, comme ceux de M. votre frère, quelque étrange inégalité que, durant leur vie, la fortune mette entre eux et les plus grands héros, après leur mort cette différence cesse : la postérité, qui se plaît, qui s'instruit dans les ouvrages qu'ils lui ont laissés, ne fait point de difficulté de les égaler à tout ce qu'il y a de plus considérable parmi les hommes, fait marcher de pair l'excellent poëte et le grand capitaine. Le même siècle qui se glorifie aujourd'hui d'avoir produit Auguste ne se glorifie guère moins d'avoir produit Horace et Virgile. Ainsi, lorsque dans les âges suivants on parlera avec étonnement des victoires prodigieuses et de toutes les grandes choses qui rendront notre siècle l'admiration de tous les siècles à venir, Corneille, n'en doutons point, Corneille tiendra sa place parmi toutes ces merveilles. La France se souviendra avec plaisir que sous le règne du plus grand de ses rois a fleuri le plus grand de ses poëtes. On croira même ajouter quelque chose à la gloire de notre auguste monarque, lorsqu'on dira qu'il a estimé, qu'il a honoré de ses bienfaits cet excellent génie ; que même, deux jours avant sa mort, et lorsqu'il ne lui restait plus qu'un rayon de connaissance, il lui envoya encore des marques de sa libéralité ; et qu'enfin les

dernières paroles de Corneille ont été des remercîments pour Louis le Grand.

Voilà, monsieur, comme la postérité parlera de votre illustre frère : voilà une partie des excellentes qualités qui l'ont fait connaître à toute l'Europe. Il en avait d'autres qui, bien que moins éclatantes aux yeux du public, ne sont peut-être pas moins dignes de nos louanges; je veux dire, homme de probité et de piété, bon père de famille, bon parent, bon ami. Vous le savez, vous qui avez toujours été uni avec lui d'une amitié qu'aucun intérêt, non pas même aucune émulation pour la gloire, n'a pu altérer. Mais ce qui nous touche de plus près, c'est qu'il était encore un très-bon académicien : il aimait, il cultivait nos exercices; il y apportait surtout cet esprit de douceur, d'égalité, de déférence même, si nécessaire pour entretenir l'union dans les compagnies. L'a-t-on jamais vu vouloir se préférer à aucun de ses confrères? L'a-t-on jamais vu tirer ici aucun avantage des applaudissements qu'il recevait dans le public? Au contraire, après avoir paru en maître, et, pour ainsi dire, régné sur la scène, il venait, disciple docile, chercher à s'instruire dans nos assemblées, laissait, pour me servir de ses propres termes, laissait ses lauriers à la porte de l'Académie, toujours prêt à soumettre son opinion à l'avis d'autrui, et, de tous tant que nous sommes, le plus modeste à parler, à prononcer, je dis même sur des matières de poésie.

Vous auriez pu bien mieux que moi, monsieur, lui rendre ici les justes honneurs qu'il mérite, si vous n'eussiez peut-être appréhendé avec raison qu'en faisant l'éloge d'un frère, avec qui vous avez d'ailleurs tant de conformité, il ne semblât que vous faisiez votre propre éloge. C'est cette conformité que nous avons tous eue en vue, lorsque, tout d'une voix, nous vous avons appelé pour remplir sa place; persuadés que nous sommes que nous retrouverons en vous, non-seulement son nom, son même esprit, son même enthousiasme, mais encore sa même modestie, sa même vertu, son même zèle pour l'Académie.

FRAGMENTS DE L'ÉLOGE DE D'ARGENSON,

PAR FONTENELLE.

Son ambassade finie, le père de M. d'Argenson se retira dans ses terres, peu satisfait de la cour, et avec une fortune assez médiocre, et n'eut plus d'autres vues que celles de la vie à venir. Le fils, trop jeune pour une si grande inaction, voulait entrer dans le service; mais des convenances d'affaires domestiques lui firent prendre la charge de lieutenant général au présidial [1] d'Angoulême, qui lui venait de son aïeul maternel. Les magistrats que le roi envoya tenir les grands jours [2] en quelques provinces, le connurent dans leurs voyages et sentirent bientôt que son génie et ses talents étaient trop à l'étroit sur un si petit théâtre. Ils l'exhortèrent vivement à venir à Paris, et il y fut obligé par quelques démêlés qu'il eut avec sa compagnie. La véritable cause n'en était peut-être que cette même supériorité de génie et de talents un peu trop mise au jour et trop exercée.

A Paris, il fut bientôt connu de M. de Pontchartrain, alors contrôleur général, qui, pour s'assurer de ce qu'il valait, n'eut besoin ni d'employer toute la finesse de sa pénétration, ni de le faire passer par beaucoup d'essais sur des affaires de finances dont il lui confiait le soin. On l'obligea à se faire maître des requêtes [3], sur la foi de son mérite, et au bout de trois ans, il fut lieutenant de police de la ville de Paris, en 1697.

Les citoyens d'une ville bien policée jouissent de l'ordre qui y est établi sans songer combien il en coûte de peines à ceux qui l'établissent ou le conservent, à peu près comme tous les hommes jouissent de la régularité des mouvements célestes sans

[1] Tribunal dont la compétence, en matière civile, ne s'élevait pas au delà d'une certaine somme, mais qui jugeait en dernier ressort. Le président portait le titre de lieutenant général. — [2] Une cour de justice extraordinaire allait de temps en temps dans les provinces, pour réparer les erreurs ou suppléer à l'insuffisance de la justice ordinaire. — [3] Magistrats qui rapportaient les requêtes des parties dans le conseil du roi. Les maîtres des requêtes actuels remplissent une fonction analogue, mais plus étendue, auprès du conseil d'État.

en avoir aucune connaissance ; et même plus l'ordre d'une police ressemble par son uniformité à celui des corps célestes, plus il est insensible, et par conséquent il est toujours d'autant plus ignoré qu'il est plus parfait. Mais qui voudrait le connaître et l'approfondir, en serait effrayé. Entretenir perpétuellement dans une ville telle que Paris une consommation immense, dont une infinité d'accidents peuvent toujours tarir quelques sources ; réprimer la tyrannie des marchands à l'égard du public, et en même temps animer le commerce ; empêcher les usurpations mutuelles des uns sur les autres, souvent difficiles à démêler ; reconnaître, dans une foule infinie, tous ceux qui peuvent si aisément y cacher une industrie pernicieuse ; en purger la société, ou ne les tolérer qu'autant qu'ils lui peuvent être utiles par des emplois dont d'autres ne se chargeraient pas, ou ne s'acquitteraient pas si bien ; tenir les abus nécessaires dans les bornes précises de la nécessité qu'ils sont toujours prêts à franchir ; les renfermer dans l'obscurité à laquelle ils doivent être condamnés, et ne les en tirer pas même par des châtiments trop éclatants ; ignorer ce qu'il vaut mieux ignorer que punir, et ne punir que rarement et utilement ; pénétrer, par des conduits souterrains, dans l'intérieur des familles, et leur garder les secrets qu'elles n'ont pas confiés, tant qu'il n'est pas nécessaire d'en faire usage ; être présent partout, sans être vu ; enfin mouvoir ou arrêter à son gré une multitude immense et tumultueuse, et être l'âme toujours agissante, et presque inconnue, de ce grand corps ; voilà quelles sont en général les fonctions du magistrat de la police. Il ne semble pas qu'un homme seul puisse y suffire, ni par la quantité des choses dont il faut être instruit, ni par celle des vues qu'il faut suivre, ni par l'application qu'il faut apporter, ni par la variété des conduites qu'il faut tenir, et des caractères qu'il faut prendre ; mais la voix publique répondra si M. d'Argenson a suffi à tout.

Sous lui la propreté, la tranquillité, l'abondance, la sûreté de la ville, furent portées au plus haut degré ; aussi le feu roi se reposait-il entièrement de Paris sur ses soins. Il eût rendu compte d'un inconnu qui s'y serait glissé dans les ténèbres : cet inconnu, quelque ingénieux qu'il fût à se cacher, était toujours



sous ses yeux; et si enfin quelqu'un lui échappait, du moins, ce qui fait presque un effet égal, personne n'eût osé se croire bien caché; il avait mérité que, dans de certaines occasions importantes, l'autorité souveraine et indépendante des formalités appuyât ses démarches; car la justice serait quelquefois hors d'état d'agir, si elle n'osait jamais se débarrasser de tant de sages liens dont elle s'est chargée elle-même.

Environné et accablé, dans ses audiences, d'une foule de gens du menu peuple, pour la plus grande partie peu instruits même de ce qui les amenait, vivement agités d'intérêts très-légers et souvent très-mal entendus, accoutumés à mettre à la place du discours un bruit insensé, il n'avait ni l'inattention, ni le dédain qu'auraient pu s'attirer les personnes ou les matières; il se donnait tout entier aux détails les plus vils, ennoblis à ses yeux par leur liaison nécessaire avec le bien public; il se conformait aux façons de penser les plus basses et les plus grossières; il parlait à chacun sa langue, quelque étrangère qu'elle lui fût; il accommodait la raison à l'usage de ceux qui la connaissaient le moins, il conciliait avec bonté des esprits farouches, et n'employait la décision d'autorité qu'au défaut de la conciliation. Quelquefois des contestations peu susceptibles ou peu dignes d'un jugement sérieux, il les terminait par un trait de vivacité plus convenable et aussi efficace. Il s'égayait à lui-même, autant que la magistrature le permettait, des fonctions souverainement ennuyeuses et désagréables, et il leur prêtait de son propre fonds de quoi le soutenir dans un si rude travail.

La cherté étant excessive dans les années 1709 et 1710, le peuple, injuste parce qu'il souffrait, s'en prenait en partie à M. d'Argenson, qui cependant tâchait, par toutes sortes de voies, de remédier à cette calamité. Il y eut quelques émotions (émeutes, soulèvements) qu'il n'eût été ni prudent ni humain de punir trop sévèrement. Le magistrat les calma, et par la sage hardiesse qu'il eut de les braver, et par la confiance que la populace, quoique furieuse, avait toujours en lui. Un jour, assiégé dans une maison, où une troupe nombreuse voulait mettre le feu, il en fit ouvrir la porte, se présenta, parla, et apaisa tout. Il savait quel est le pouvoir d'un magistrat sans armes; mais

on a beau le savoir, il faut un grand courage pour s'y fier. Cette action fut récompensée ou suivie de la dignité de conseiller d'État.

Il n'a pas seulement exercé son courage dans des occasions où il s'agissait de sa vie autant que du bien public; mais encore dans celles où il n'y avait pour lui aucun péril que volontaire. Il n'a jamais manqué de se trouver aux incendies et d'y arriver des premiers. Dans ces moments si pressants, et dans cette affreuse confusion, il donnait les ordres pour le secours, et en même temps il en donnait l'exemple, quand le péril était assez grand pour le demander. A l'embrasement des chantiers de la porte Saint-Bernard, il fallait, pour prévenir un embrasement général, traverser un espace de chemin occupé par les flammes. Les gens du port, et les détachements du régiment des gardes, hésitaient à tenter le passage. M. d'Argenson le franchit le premier, et se fit suivre des plus braves, et l'incendie fut arrêté. Il eut une partie de ses habits brûlés et fut plus de vingt heures sur pied, dans une action continuelle. Il était fait pour être Romain, et pour passer du sénat à la tête d'une armée...

Il avait une gaieté naturelle et une vivacité d'esprit heureuse et féconde en traits, qui seules auraient fait une réputation à un homme oisif. Elles rendaient témoignage qu'il ne gémissait pas sous le poids énorme qu'il portait. Quand il n'était question que de plaisir, on eût dit qu'il n'avait étudié toute sa vie que l'art si difficile, quoique frivole, des agréments et du badinage. Il ne connaissait point, à l'égard du travail, la distinction des jours et des nuits; les affaires avaient seules le droit de disposer de son temps, et il n'en donnait à tout le reste que ce qu'elles lui laissaient de moments vides, au hasard et irrégulièrement. Il dictait à trois ou quatre secrétaires à la fois, et souvent chaque lettre eût mérité par sa matière d'être faite à part, et semblait l'avoir été. Il a quelquefois accommodé à ses propres dépens des procès, même considérables; et un trait rare en fait de finances, c'est d'avoir refusé, à un renouvellement de bail, cent mille écus, qui lui étaient dus par un usage établi; il les fit porter au trésor royal, pour être employés au payement

des pensions les plus pressées des officiers de guerre. Quoique les occasions de faire sa cour soient toutes, sans nulle distinction, infiniment chères à ceux qui approchent les rois, il en a rejeté un grand nombre, parce qu'il se fût exposé au péril de nuire plus que les fautes ne méritaient. Il a souvent épargné des événements désagréables à qui n'en savait rien, et jamais le récit du service n'allait mendier de la reconnaissance. Autant que par sa sévérité, ou plutôt par son apparence de sévérité, il savait se rendre redoutable au peuple, dont il faut être craint, autant par ses manières, et par ses bons offices, il savait se faire aimer de ceux que la crainte ne mène pas. Les personnes dont j'entends parler ici, sont en si grand nombre et si importantes, que j'affaiblirais son éloge en y faisant entrer la reconnaissance que je lui dois, et que je conserverai toujours pour sa mémoire.

ÉLOGE DE LEMONNIER,

PAR M. CUVIER [1].

M. Cuvier (1769-1832), l'un des plus grands naturalistes de notre époque, a pris rang parmi nos meilleurs écrivains par plusieurs de ses ouvrages, principalement par son *Discours sur les révolutions du globe* (1 vol. in-8o), et par ses *Éloges historiques des membres de l'Académie des Sciences* (3 vol. in-8o). C'est à ce recueil que nous empruntons la notice qu'on va lire.

Louis-Guillaume Lemonnier, associé de l'Institut, ci-devant

[1] On a conservé le titre d'*éloges* à des écrits qui n'ont rien des formes apprêtées, ni de l'exagération et des réticences du panégyrique; mais heureusement le titre d'*éloges* s'applique rarement mal aux biographies des ministres de la science. Des mérites solides et bienfaisants apportent l'éloquence au narrateur qui les sent. Il est trop sûr de celle des faits pour vouloir y en ajouter une autre; sous l'impression d'une satisfaction très-pure et d'une sympathie très-vive, on se met peu en peine des effets oratoires. De là naît ce caractère d'élévation calme, de sérieux doux, et quelquefois de grâce, qui distingue cet écrit de M. Cuvier, et que nous avons retrouvé tout entier dans le discours prononcé par M. Adrien de Jussieu aux funérailles de M. Desfontaines, discours que sa simplicité élégante nous fait regretter de ne pouvoir placer à la suite de l'Éloge de Lemonnier. Les sujets se ressemblaient : les peintres se sont égalés.

membre de l'Académie des sciences, conseiller d'État honoraire et premier médecin du roi, naquit à Paris le 27 juin 1717. Il était originaire des environs de Vire. Son père, professeur de physique au collége d'Harcourt et membre de l'Académie des sciences, est auteur d'un cours de philosophie qui servait autrefois de livre élémentaire dans les colléges. Son frère aîné, mort peu de temps avant lui, membre de l'Institut, et l'un de nos plus célèbres astronomes, avait été, pendant cinquante-deux ans, de cette même académie. Le père et les deux fils y siégèrent ensemble pendant quatorze ans.

Cette espèce d'illustration, dont si peu de familles ont joui, est du nombre de celles qu'on peut citer dans l'éloge d'un homme de lettres. Quelle que soit la constitution de l'État, on peu toujours avouer une noblesse qui ne passe aux enfants qu'autant qu'ils la méritent par les mêmes travaux que leurs pères.

Fils d'un physicien, le jeune Lemonnier devait naturellement se livrer à la physique, et il le fit d'abord avec succès. Il traduisit le *Traité de l'équilibre des liqueurs*, de Cotes ; il trouva une manière ingénieuse de comparer le degré de fluidité des divers liquides, en comparant la rapidité avec laquelle ils s'écoulent par des orifices semblables. Il montra que la commotion électrique peut se communiquer instantanément à plus d'une lieue, sans s'affaiblir ; que l'eau est un des meilleurs conducteurs de l'électricité ; que l'air contient souvent une assez grande quantité de cette matière, même lorsqu'il n'y a pas la moindre apparence d'orage. Il est le premier qui ait fait voir que les conducteurs se chargent d'électricité, en raison, non pas de leur masse, comme on devait être tenté de le croire, mais de leur surface et surtout de leur longueur. Ces faits, aujourd'hui vulgaires, étaient encore des découvertes réelles et même brillantes, et le docteur Priestley, dans son *Histoire de l'électricité*, leur assigne la place honorable qu'ils méritent. Les articles *aimant ou aiguille aimantée* de la première encyclopédie, remarquables par leur précision et leur clarté, sont de M. Lemonnier.

Mais, à côté de la physique, l'histoire naturelle eut bientôt une grande part à ses affections, et finit par l'emporter entiè-

rement. Lorsque Cassini de Thury et Lacaille allèrent, en 1739, dans le midi de la France, pour y prolonger la méridienne de l'observatoire, Lemonnier, âgé alors de vingt-deux ans, fut envoyé avec eux pour recueillir les observations qui se présenteraient sur leur route. Il décrivit les mines d'ocre, de houille, de fer, d'antimoine et d'améthyste de l'Auvergne, les eaux minérales du Mont-d'Or, et les mines de fer et de jayet du Roussillon. Il examina quelques eaux minérales, particulièrement celles de Baréges ; il fit connaître les mauvaises qualités de certains champignons. Ces premiers travaux en annonçaient de plus heureux, s'ils eussent été suivis : aussi leur auteur regretta-t-il toujours de s'être vu par degrés conduit à abandonner l'étude active des sciences, pour suivre une carrière plus honorée et plus lucrative, mais qui convenait moins à la modération de ses goûts.

Dès sa première jeunesse, il avait été placé à Saint-Germain-en-Laye comme médecin de l'hôpital ; et, dans l'obligation de passer une grande partie de son temps dans cette petite ville, il y avait cherché une occupation qui pût lui faire oublier la capitale et le distraire des recherches plus profondes auxquelles il aurait voulu constamment se livrer.

Un jardinier-fleuriste, nommé Richard, avait rassemblé, par goût et par spéculation, un assez grand nombre de plantes étrangères, et montrait beaucoup de talent pour la culture : Lemonnier s'amusa à disposer ces plantes suivant le système de Linné.

Le duc d'Ayen, si célèbre par sa hardiesse à dire la vérité à la cour, et par l'art piquant de se faire une source de faveur de ce qui aurait perdu un courtisan moins habile, visitait quelquefois le jardin de Richard : il y rencontra Lemonnier. Les entretiens du jeune botaniste inspirèrent bientôt le goût des plantes au grand seigneur ; le parc de celui-ci devint un champ plus vaste pour les travaux et les expériences du premier, et ne tarda pas à recevoir ces beaux arbres que l'on y admire encore aujourd'hui.

Louis XV, que son favori entretenait souvent de ses amusements, voulut les connaître par lui-même; il se fit montrer ses

plantations; il entendit avec intérêt l'histoire, les propriétés de chaque végétal : étonné de trouver que les plaisirs qui instruisent valent au moins les plaisirs qui ne font que fatiguer, il voulut aussi avoir un jardin botanique, et désira connaître l'homme qui avait si bien arrangé celui du duc. Celui-ci, saisissant avec empressement l'occasion de servir son ami, court le chercher, et, sans l'avoir prévenu, le conduit devant le monarque. Le jeune homme, surpris, s'intimide, pâlit, se trouve mal. Les rois eux-mêmes ne sont pas insensibles à la petite satisfaction de paraître imposants. Dès ce moment, Louis XV donna à Lemonnier des marques d'une affection qui se changea en véritable faveur, lorsqu'il put mieux le connaître.

Lemonnier avait en effet le genre de mérite propre à frapper les grands; il savait rendre des idées nettes par des expressions élégantes : aussi le roi, se l'étant attaché comme botaniste, goûta-t-il toujours plus son entretien; et lorsque les plaisirs et les affaires l'avaient également lassé, il venait souvent, dans son jardin de Trianon, passer auprès de lui des instants que les courtisans enviaient, mais que Lemonnier n'employa jamais que pour l'avantage de la science aimable qui les lui procurait.

Nous avons vu, dans ce siècle, des souverains, des gens du monde, des gens de lettres, chercher, dans l'étude des plantes, quelque relâche à cette représentation [1] qui les fatigue tous, chacun à sa manière; un homme de génie [2] a voulu reposer sur elles l'imagination qui l'avait rendu si malheureux, oublier avec elle les injustices et les travers de la société. On se demande pourquoi d'autres parties de l'histoire naturelle, les animaux, par exemple, qui présentent un spectacle plus piquant et plus varié, qui conduisent à des idées plus profondes, n'ont point attiré l'attention de ces divers amateurs. La raison en est fort simple. L'étude des animaux a des difficultés qu'un

[1] Les hommes revêtus de grandes dignités sont appelés à paraître en public avec un extérieur qui *représente* leur rang et rappelle leurs fonctions. La représentation consiste dans un air, un costume, des manières qui distinguent l'homme public de l'homme privé. « Il serait aussi pénible de toujours représenter que de toujours méditer. Représenter n'est pas être. » *Buffon*. — « Ce grand seigneur est un des hommes du royaume qui représentent le mieux. » *Montesquieu*. — [2] J.-J. Rousseau.

grand zèle peut seul faire surmonter ; il faut les livrer aux tourments pour apprécier leurs facultés physiques ; leurs ressorts sont intérieurs ; et ce n'est que le scalpel à la main, ce n'est qu'en vivant parmi les cadavres qu'on peut les reconnaître. D'ailleurs nous retrouvons parmi eux le même spectacle que dans le monde : quoi qu'en aient dit nos moralistes, ils ne sont guère moins malheureux que nous ; l'arrogance des forts, la bassesse des faibles, la vile rapacité, de courts plaisirs achetés par de grands efforts, la mort amenée par de longues douleurs, voilà ce qui règne chez les animaux comme parmi les hommes.

Dans les plantes, l'existence n'est point entourée par la peine ; aucune image triste ne ternit à nos yeux leur éclat ; rien ne nous y rappelle nos passions, nos chagrins, nos malheurs ; l'amour y est sans jalousie, la beauté sans vanité, la force sans tyrannie, la mort sans angoisse : rien n'y ressemble à l'espèce humaine.

Aussi a-t-on remarqué que ceux qui se sont livrés à la botanique ont été assez généralement des hommes religieux : c'est qu'ils ne voyaient dans les objets de leurs études que l'ordre, la symétrie, la convenance, et qu'ils n'avaient pas d'occasion d'être frappés de ces distributions bizarres de biens et de maux qui semblent si souvent accuser la Providence [1].

Lemonnier fut aussi fort religieux, fort pieux même [2] ; mais d'une religion, d'une piété toutes bienfaisantes, comme cette Providence dont les œuvres lui avaient inspiré ces sentiments. Également éloigné de l'orgueilleuse humilité de tant de dévots, et du froid égoïsme de tant de philosophes, il fit ce que [3] dévots et philosophes auraient eu souvent peine à faire ; il produisit à

[1] Aux yeux de l'homme du monde : mais pour le chrétien, ces apparentes contradictions ne sont plus un sujet de scandale. Il adore la Providence dans ce qu'il comprend et dans ce qu'il ne comprend pas ; il sait qu'il n'y a au monde qu'un vrai mal, qui ne vient pas de Dieu. — [2] *Religieux* ne marque qu'un simple respect pour la Divinité ; *pieux* indique du zèle, de l'amour ; *dévot* désigne la même disposition qui se produit à l'extérieur par des actes, par un culte régulier. *Dévot* (substantif) se prend souvent, comme on va le voir, pour dévot de métier, faux dévot. — [3] Article supprimé ; forme plus vive. « C'était la seule couronne au monde qui fût alors élective ; citoyens et étrangers y peuvent prétendre. » *Voltaire*. « Citoyens, étrangers, ennemis... le plaignent et le révèrent. » *Fléchier*.

la cour et il favorisa même les hommes dont il pouvait craindre la rivalité.

Ce fut lui qui présenta à Louis XV, pour avoir soin du jardin de Trianon, pendant son absence, le célèbre Bernard de Jussieu [1], auquel il fournit par là l'occasion de développer cette méthode qui, portée depuis à la perfection par son illustre neveu [2], a replacé la France au rang que la Suède lui avait enlevé en botanique.

Lemonnier ne profita du goût de Louis XV, et ensuite de son propre crédit, soit à la cour, soit à l'Académie, que pour faire envoyer, dans toutes les parties du monde, des voyageurs éclairés, chargés d'en rapporter les plantes.

Simon et Michaud allèrent en Perse, Antoine Richard parcourut les îles et les côtes de la Méditerranée; Piraut se rendit sur les bords de l'Euphrate; Aublet, et ensuite Richard fils, à Cayenne; Poivre aux Indes et à la Chine, d'où les missionnaires faisaient d'ailleurs de fréquents envois; Desfontaines visita l'Atlas; La Billardière le Liban.

Lemonnier lui-même recherchait dans ses courses les végétaux de l'intérieur de la France. Dès 1745, il avait fait l'herborisation de la forêt de Fontainebleau avec Linnæus, Antoine et Bernard de Jussieu, et ce serait déjà pour tout autre un assez grand honneur que d'avoir été, même pour quelques jours seulement, le compagnon de trois pareils hommes. En 1753, il visita l'Auvergne, et fit imprimer le catalogue des plantes qu'il y avait trouvées. En 1775, il fit quelques herborisations avec J.-J. Rousseau.

Ceux de ses voyages qui eurent lieu sous Louis XV enrichirent d'abord le jardin de Trianon; mais lorsque, après sa mort, ce jardin fut abandonné, celui de Paris en reçut les premiers produits. Au reste, ni le prince, ni son botaniste n'avaient voulu s'en réserver la jouissance exclusive; des échanges, des distributions gratuites aux botanistes célèbres, les répandirent dans toute l'Europe. Souvent Linnæus reçut des graines recueillies de la main même de Louis XV, et il en témoigna sa gratitude en

[1] Né en 1699, mort en 1776.—[2] Antoine-Laurent de Jussieu, né en 1748, auteur du *Genera Plantarum*.

donnant le nom du roi, celui du duc d'Ayen et celui de Lemonnier, à autant de genres de plantes.

Avec tant de secours, Lemonnier aurait pu se placer aisément au rang de nos plus célèbres botanistes; mais, comme son ami Bernard de Jussieu, il n'écrivit point. Lorsqu'on l'en pressait, il avait coutume de répondre que le temps employé à instruire les autres est [1] perdu pour s'instruire soi-même : il avait cependant une autre raison qu'il ne dissimulait point à ses amis ; c'étaient les critiques injustes que ses premiers mémoires avaient essuyées. Timide comme il le fut toujours, il s'effrayait de la moindre contradiction, et son silence n'a pu être balancé en faveur de sa réputation [2] par tous les autres services qu'il a rendus à la botanique et à l'agriculture, tant les hommes sont injustes dans la distribution de la gloire.

En effet, la première place dans leur mémoire est accordée à ceux qui ont détruit des hommes, la seconde à ceux qui les ont amusés; à peine en reste-t-il une pour ceux qui les ont servis.

Et pour ne point sortir de l'objet favori des soins de Lemonnier, tandis que, dans ce même pays où nos ancêtres se nourrissaient de glands et de châtaignes, les tables même des gens de fortune médiocre se couvrent aujourd'hui de fruits succulents, de vins délicieux; que leurs jardins se remplissent de fleurs éclatantes ou suaves, d'arbustes piquants par leur variété : rarement ceux qui jouissent de ces dons savent-ils les noms de ceux qui les leur ont procurés. Cependant la cerise, la pêche, l'abricot, la vigne nous ont été apportés des pays lointains par des agriculteurs ou par des hommes d'État. Ce n'est, en tous genres, qu'en forçant la nature que l'on a embelli la société. Les productions qui enrichissent nos colonies n'en sont point originaires : l'indigo y fut apporté des Indes; le sucre, de Sicile, où il était aussi venu des Indes; le café, venu d'Arabie au Jardin des plantes, et porté à la Martinique, a fait la fortune de milliers de propriétaires et de négociants, qui ignorent que c'est à Antoine de Jussieu qu'ils le doivent; et si Poivre et Sonnerat n'avaient laissé des témoignages écrits de leurs tra-

[1] Et non *était*. — [2] Tournure ingénieuse.

vaux, Cayenne et l'Ile-de-France oublieraient bientôt qu'ils hasardèrent leur vie pour donner à ces îles le girofle et la muscade.

Lemonnier et quelques-uns de ses amis ont puissamment contribué à faire naître et à encourager en France ce goût pour naturaliser les végétaux utiles. Lemonnier surtout se livra sans interruption à cet objet pendant plus de cinquante années. Les jardins de Saint-Germain, de Trianon, de Bellevue furent remplis par lui des arbres étrangers les plus rares. Un terrain qu'il avait acquis de madame de Marsan son amie, devint une espèce de dépôt, où des graines ou des plants arrivaient de toutes les parties du monde, et d'où il en distribuait les rejetons à tous les amateurs. Il fit plus, il tenta d'en enrichir nos forêts. Des cèdres du Liban furent plantés dans le Roussillon, des pins de Weymouth dans différents endroits de la forêt de Fontainebleau; plusieurs lieux incultes des environs de Rouen furent convertis en superbes forêts de pins maritimes et de sapins du Nord; de pareilles forêts furent créées aux environs du Mans et en divers endroits des côtes. Avec le temps, notre marine aurait profité de ces travaux, si l'incurie des administrateurs ne les avait laissé[1] détruire depuis quelques années. Il proposa aussi plusieurs fois au ministère de faire planter en France le pin de Riga, si nécessaire pour la mâture, que nous allons chercher à grands frais, et dont nous manquons toujours en temps de guerre; mais des gens intéressés à faire venir cet arbre de loin entravèrent constamment ses projets. Lemonnier réussit mieux pour les fleurs et les arbres d'ornement. On lui doit la belle-de-nuit à longues fleurs, le faux acacia à fleurs couleur de rose, l'amandier à feuilles satinées; il a multiplié prodigieusement les kalmias, les rhododendrons et les autres beaux arbustes de l'Amérique septentrionale. C'est lui qui a introduit l'usage du terreau de bruyère, si utile pour la culture des plantes du Cap et de l'Amérique.

Mais c'est assez le considérer comme agriculteur et comme botaniste; voyons-le un moment sur un autre théâtre.

[1] *Les* est gouverné par les deux mots ensemble, *laissé détruire*, qui n'en font qu'un. Ne pouvant revêtir de la marque du pluriel les deux mots ensemble, on ne doit la donner à aucun.

La faveur de Louis XV, et la confiance qu'il avait obtenue chez les grands comme médecin, devaient l'engager à tourner ses vues du côté de la cour; il y fut tout à fait déterminé par une dame à qui son art avait sauvé la vie, la comtesse de Marsan. Elle se lia avec lui d'une amitié assez rare alors entre personnes d'un rang si différent, le logea chez elle, lui fournit toutes facilités pour allier son amour pour la botanique avec l'assiduité nécessaire à la cour; enfin elle le fit placer auprès des enfants de France [1], dont elle était gouvernante.

Malgré tous ces moyens d'avancement, malgré les services qu'il avait rendus comme médecin en chef de l'armée de Hanovre, pendant la guerre de 1756, la modestie de Lemonnier se contenta longtemps de la place de premier médecin ordinaire, qu'il avait achetée, à son retour d'Allemagne, de l'économiste Quesnay. A la mort de Senac, Louis XV eut le dessein de lui donner celle de premier médecin; mais madame du Barry la demandait impérieusement pour Bordeu, et le faible roi ne put échapper aux persécutions de sa favorite qu'en supprimant le titre de premier médecin, dont il donna les fonctions et les honneurs à Lemonnier.

Cependant Louis XVI, étant monté sur le trône, conserva auprès de sa personne Lieutaud qui avait été son médecin pendant qu'il était dauphin; Lassone succéda à Lieutaud, par la protection de la reine, et ce ne fut qu'en 1788 que Lemonnier parvint à la première place, qui lui avait été destinée près de vingt ans auparavant.

Sa pratique de la médecine tenait [2] plus de la prudence que de la hardiesse; il prenait rarement un parti décisif, et cherchait à observer la nature plutôt qu'à la maîtriser; il ordonnait peu de remèdes, mais ce qui valait mieux que des remèdes, c'était l'intérêt qu'il prenait à ses malades, l'attention qu'il portait à les consoler, et surtout l'art qu'il avait de pénétrer les causes morales de leurs souffrances; art d'autant plus précieux dans le pays qu'il habitait, que la plupart des maux des gens de cour ont leur source dans les affections de l'âme.

[1] Les enfants du roi ou du dauphin.— [2] *Participer de, porter le caractère de...* « Mais votre fermeté tient un peu du barbare. » *Corneille*.

Sa conduite privée fut plus remarquable encore que sa manière d'exercer son art : non-seulement il partagea avec plusieurs de ses devanciers le mérite, qui n'est peut-être pas bien grand pour un savant et pour un philosophe, de demeurer parfaitement étranger aux intrigues qui l'environnaient ; il eut de plus le mérite, si rare dans les cours et ailleurs, de montrer du courage et de la constance dans l'amitié. Lorsque le cardinal neveu de sa protectrice fut arrêté, il ne cessa jamais de le voir dans sa prison, et de braver la haine des personnages tout-puissants qui le persécutaient.

Mais ce qui le distingua le plus, ce fut son noble désintéressement et son extrême charité ; car il faut bien employer ce mot qui n'a point de synonyme. Dès l'instant où il habita la cour, il n'accepta aucun honoraire pour les soins qu'il donnait aux particuliers, et cependant il ne refusa jamais ses soins à personne : chaque fois que sa voiture paraissait, elle était entourée de pauvres qui venaient lui demander des conseils ; il les suivait souvent jusque dans les asiles de la misère, et y répandait ses bienfaits, ses consolations, plus encore que les secours de la médecine. Ce n'était qu'après avoir parcouru ainsi tous les lieux où il pouvait trouver du bien à faire, qu'il se retirait dans son jardin, où il passait le reste du jour avec ses plantes et ses livres chéris, ou dans les pratiques d'une dévotion d'autant plus sincère qu'elle était plus cachée.

Cette conduite le faisait estimer de toutes les classes, et adorer des indigents ; l'air de bonté affectueuse qui se mêlait sur sa physionomie avec la candeur et la dignité modeste, inspirait le respect à ceux qui ne le connaissaient point.

Ce fut à cet extérieur imposant qu'il dut la vie dans la journée du 10 août 1792. Il se trouvait au château, et ne s'y borna point à remplir les fonctions de sa place : malgré son âge et son état, il crut de son devoir de concourir à la défense de ceux qu'il servait, et ce ne fut que lorsque la famille royale se fut rendue à l'Assemblée nationale, qu'il se retira dans une pièce qui lui était accordée dans le pavillon de Flore. Il ne tarda pas à entendre les cris de la fureur et ceux du désespoir. Sa porte est bientôt forcée ; la multitude se précipite dans sa chambre,

l'entoure, le menace : il se croit déjà leur victime; il se prépare à la mort, lorsqu'un inconnu sans armes l'apostrophe d'une voix dure, et, le prenant par le bras, lui ordonne de le suivre. *Mais le combat dure encore!* s'écrie-t-il. *Ce n'est pas le moment de craindre les balles,* est tout ce qu'on lui répond, et il est entraîné avec rapidité au travers des tas de morts, de mourants, et du feu des deux partis. A son grand étonnement, son conducteur et lui n'éprouvent aucun obstacle dans leur marche, et ils parviennent sains et saufs de l'autre côté de la rivière. Là, cet homme, après avoir réfléchi un instant, dit : « La bataille est gagnée, je n'y suis plus nécessaire ; je vais vous accompagner jusqu'à votre demeure; » et il l'accompagna en effet jusqu'au Luxembourg, où Lemonnier avait son logement. Pendant le chemin, il lui apprit qu'il était un ancien militaire, engagé par ses opinions politiques à diriger une partie de l'attaque, et qui, frappé de son air vénérable, avait conçu pour lui un intérêt subit et s'était déterminé à lui sauver la vie.

L'attachement de Lemonnier pour son maître tenait à la personne et non à la puissance. Il le prouva, en continuant de le voir et de le secourir dans sa prison, et le dévouement constant que montrèrent à cet infortuné monarque un simple médecin et un ministre longtemps négligé [1], durent sans doute le toucher beaucoup plus que ne le surprit ou ne l'affligea l'abandon de tous ces hommes si empressés autour de lui dans les jours de sa grandeur.

Lemonnier montra un autre genre de courage dans la manière dont il soutint les pertes et les malheurs qu'il eut bientôt à essuyer.

Je ne parle pas de celle de sa fortune : il était trop sage pour attacher quelque mérite même à ne pas se plaindre de cette perte-là. Cependant, quoique sa place de premier médecin lui procurât un très-grand revenu, sa bienfaisance et ses dépenses pour la botanique ne lui avaient pas permis de faire d'économies. Il aurait bien trouvé quelque ressource dans la vente de son jardin et de sa bibliothèque : mais comment renoncer à ce qui lui était plus cher que la vie? Pour éviter ce

[1] M. de Malesherbes.

douloureux sacrifice, il redemanda le nécessaire à la science qui l'avait autrefois conduit à l'opulence; on vit ce vénérable vieillard établir une petite boutique d'herboriste, et y recevoir gaiement un modique salaire des mêmes hommes auxquels il avait si souvent prodigué son or avec ses conseils: on ne savait ce qui les touchait le plus, du souvenir de ses bienfaits d'autrefois, ou du besoin où il était aujourd'hui de leur reconnaissance.

Mais qu'était la fortune auprès des autres coups qui frappaient Lemonnier, lorsqu'il voyait ses protecteurs, ses amis les plus chers, tomber successivement sous la hache des bourreaux; lorsque ces beaux jardins qu'il avait plantés, dévastés par des barbares, ne lui présentaient plus que des idées lugubres; lorsqu'il ne pouvait même parcourir le sien sans croire y rencontrer les ombres sanglantes des hommes illustres ou vertueux qu'il y avait autrefois reçus!

Ne dissimulons pas cependant une circonstance qui, si elle diminue quelque chose du mérite de sa résignation, fait le plus bel éloge de son cœur, et est honorable pour l'humanité: il ne fut abandonné par aucun des amis que la mort ne lui enleva pas.

Jusqu'à ses derniers jours il fut entouré d'un cercle aimable, qu'attirait sa conversation toujours douce et gaie, toujours nourrie d'une quantité d'anecdotes piquantes et placées à propos. Deux de ses nièces faisaient tour à tour le charme de cette société, et dissipaient les moindres nuages qui auraient pu altérer la tranquillité du bon vieillard. Aussi répéta-t-il souvent: *Mes dernières années ont été les plus heureuses.*

Comment peindre surtout le dévouement de la plus jeune, la seule restée libre? Dans toute la fraîcheur de la jeunesse, dans tout l'éclat de la beauté, elle veut être son épouse. L'épouse d'un octogénaire devenu pauvre! C'est qu'une épouse seule pouvait avec décence prendre les soins dont son cœur lui annonçait la prochaine nécessité. Dès lors elle ne le quitte plus: pendant dix mois d'une maladie douloureuse, elle n'a qu'un lit avec lui, elle le veille la nuit, elle le distrait le jour; les aliments, les remèdes, elle lui prépare tout de ses mains; elle

semble tenir sa vie suspendue par ce courage héroïque, par ce dévouement ignoré de tous les jours, de tous les instants, si supérieur à celui de l'homme qui affronte un moment la mort parce qu'il n'a que le choix de la gloire ou de l'infamie.

Enfin arrive l'instant que sa piété n'a pu éloigner davantage; elle tombe de douleur, une partie de ses membres perdent le mouvement : à peine les secours de l'art peuvent-ils le rappeler après plusieurs mois; à peine les secours de la religion peuvent-ils rendre le calme à ce cœur si aimant et si abattu.

Je sens que je blesse la modestie de celle dont je parle : mais n'est-ce pas le plus beau trait de l'éloge de son époux, et aurait-elle voulu qu'on ignorât jusqu'à quel point il sut inspirer l'enthousiasme à ceux qui purent connaître son âme?

M. Lemonnier est mort le 2 septembre 1799, âgé de 82 ans.

III.

HISTOIRE.

CHARLES XII ET ALEXANDRE JUGÉS

PAR MONTESQUIEU.

CHARLES XII.

Ce prince, qui ne fit usage que de ses seules forces, détermina sa chute en formant des desseins qui ne pouvaient être exécutés que par une longue guerre; ce que son royaume ne pouvait soutenir.

Ce n'était pas un état qui fût dans la décadence qu'il entreprit de renverser, mais un empire naissant. Les Moscovites se servirent de la guerre qu'il leur faisait comme d'une école. A chaque défaite ils s'approchaient de la victoire, et, perdant au dehors, ils apprenaient à se défendre au dedans.

Charles se croyait le maître du monde dans les déserts de la

Pologne, où il errait, et dans lesquels la Suède était comme répandue, pendant que son principal ennemi se fortifiait contre lui, le serrait, s'établissait sur la mer Baltique, détruisait ou prenait la Livonie.

La Suède ressemblait à un fleuve dont on coupait les eaux dans sa source, pendant qu'on le détournait dans son cours.

Ce ne fut point Pultava qui perdit Charles : s'il n'avait pas été détruit dans ce lieu, il l'aurait été dans un autre. Les accidents de la fortune se réparent aisément ; on ne peut pas parer à des événements qui naissent continuellement de la nature des choses.

Mais la nature ni la fortune ne furent jamais si fort contre lui que lui-même.

Il ne se réglait point sur la disposition actuelle des choses, mais sur un certain modèle qu'il avait pris ; encore le suivait-il très-mal. Il n'était point Alexandre, mais il aurait été le meilleur soldat d'Alexandre.

Le projet d'Alexandre ne réussit que parce qu'il était sensé. Les mauvais succès des Perses, dans les invasions qu'ils firent en Grèce, les conquêtes d'Agésilas et la retraite des Dix mille, avaient fait connaître au juste la supériorité des Grecs dans leur manière de combattre et dans le genre de leurs armes : et l'on savait bien que les Perses étaient trop grands pour se corriger.

Ils ne pouvaient plus affaiblir la Grèce par des divisions ; elle était alors réunie sous un chef qui ne pouvait avoir de meilleur moyen pour lui cacher sa servitude que de l'éblouir par la destruction de ses ennemis éternels et par l'espérance de la conquête de l'Asie.

Un empire cultivé par la nation du monde la plus industrieuse et qui travaillait les terres par principe de religion, fertile et abondant en toutes choses, donnait à un ennemi toutes sortes de facilités pour y subsister.

On pouvait juger, par l'orgueil de ses rois toujours vainement mortifiés par leurs défaites, qu'ils précipiteraient leur chute en donnant toujours des batailles, et que la flatterie ne permettrait jamais qu'ils pussent douter de leur grandeur.

Et non-seulement le projet était sage, mais il fut sagement exécuté. Alexandre, dans la rapidité de ses actions, dans le feu de ses passions même, avait, si j'ose me servir de ce terme, une saillie de raison qui le conduisait, et que ceux qui ont voulu faire un roman de son histoire, et qui avaient l'esprit plus gâté que lui, n'ont pu nous dérober. Parlons-en tout à notre aise.

ALEXANDRE.

Il ne partit qu'après avoir assuré la Macédoine contre les peuples barbares qui en étaient voisins, et achevé d'accabler les Grecs; il ne se servit de cet accablement que pour l'exécution de son entreprise : il rendit impuissante la jalousie des Lacédémoniens; il attaqua les provinces maritimes : il fit suivre à son armée de terre les côtes de la mer pour n'être point séparé de sa flotte; il se servit admirablement bien de la discipline contre le nombre. Il ne manqua point de subsistances; et s'il est vrai que la victoire lui donnait tout, il fit aussi tout pour se procurer la victoire.

Dans le commencement de son entreprise, c'est-à-dire dans un temps où un échec pouvait le renverser, il mit peu de choses au hasard. Quand la fortune le mit au-dessus des événements, la témérité fut quelquefois un de ses moyens. Lorsque avant son départ il marche contre les Triballiens et les Illyriens, vous voyez une guerre comme celle que César fit depuis dans les Gaules. Lorsqu'il est de retour dans la Grèce, c'est comme malgré lui qu'il prend et détruit Thèbes. Campé auprès de leur ville, il attend que les Thébains veuillent faire la paix; ils précipitent eux-mêmes leur ruine. Lorsqu'il s'agit de combattre les forces maritimes des Perses, c'est plutôt Parménion qui a de l'audace, c'est plutôt Alexandre qui a de la sagesse. Son industrie fut de séparer les Perses des côtes de la mer et de les réduire à abandonner eux-mêmes leur marine dans laquelle ils étaient supérieurs. Tyr était par principe attachée aux Perses, qui ne pouvaient se passer de son commerce et de sa marine; Alexandre la détruisit. Il prit l'Égypte, que Darius

avait laissée dégarnie de troupes pendant qu'il assemblait des armées innombrables dans un autre univers.

Le passage du Granique fit qu'Alexandre se rendit maître des colonies grecques ; la bataille d'Issus lui donna Tyr et l'Égypte ; la bataille d'Arbelles lui donna toute la terre.

Après la bataille d'Issus, il laisse fuir Darius, et ne s'occupe qu'à affermir et à régler ses conquêtes : après la bataille d'Arbelles, il le suit de si près qu'il ne lui laisse aucune retraite dans son empire. Darius n'entre dans ses villes et dans ses provinces que pour en sortir : les marches d'Alexandre sont si rapides que vous croyez voir l'empire de l'univers plutôt le prix de la course, comme dans les jeux de la Grèce, que le prix de la victoire.

C'est ainsi qu'il fit ses conquêtes : voyons comment il les conserva. Il résista à ceux qui voulaient qu'il traitât les Grecs comme maîtres et les Perses comme esclaves : il ne songea qu'à unir les deux nations, et à faire perdre les distinctions du peuple conquérant et du peuple vaincu : il abandonna après la conquête tous les préjugés qui lui avaient servi à la faire ; il prit les mœurs des Perses, pour ne pas désoler les Perses en leur faisant prendre les mœurs des Grecs ; c'est ce qui fit qu'il marqua tant de respect pour la femme et pour la mère de Darius, et qu'il montra tant de continence. Qu'est-ce que ce conquérant qui est pleuré de tous les peuples qu'il a soumis ? Qu'est-ce que cet usurpateur sur la mort duquel la famille qu'il a renversée du trône verse des larmes ? C'est un trait de cette vie dont les historiens ne nous disent pas que quelque autre conquérant puisse se vanter.

Rien n'affermit plus une conquête que l'union qui se fait des deux peuples par les mariages. Alexandre prit des femmes de la nation qu'il avait vaincue : il voulut que ceux de sa cour en prissent aussi ; le reste des Macédoniens suivit cet exemple. Les Francs et les Bourguignons permirent ces mariages : les Visigoths les défendirent en Espagne et ensuite ils les permirent : les Lombards ne les permirent pas seulement, mais même les favorisèrent. Quand les Romains voulurent affaiblir la Macédoine, ils y établirent qu'il ne pourrait se faire d'union par mariages entre les peuples des provinces.

Alexandre, qui cherchait à unir les deux peuples, songea à faire dans la Perse un grand nombre de colonies grecques: il bâtit une infinité de villes, et il cimenta si bien toutes les parties de ce nouvel empire, qu'après sa mort, dans le trouble et la confusion des plus affreuses guerres civiles, après que les Grecs se furent pour ainsi dire anéantis eux-mêmes, aucune province de Perse ne se révolta. Pour ne point épuiser la Grèce et la Macédoine, il envoya à Alexandrie une colonie de Juifs: il ne lui importait quelles mœurs eussent ses peuples, pourvu qu'ils lui fussent fidèles.

Il ne laissa pas seulement aux peuples vaincus leurs mœurs, il leur laissa encore leurs lois civiles et souvent même les rois et les gouverneurs qu'il avait trouvés. Il mettait les Macédoniens à la tête des troupes, et les gens du pays à la tête du gouvernement; aimant mieux courir risque de quelque infidélité particulière (ce qui lui arriva quelquefois) que d'une révolte générale. Il respecta les traditions anciennes et tous les monuments de la gloire ou de la vanité des peuples. Les rois de Perse avaient détruit les temples des Grecs, des Babyloniens et des Égyptiens; il les rétablit. Peu de nations se soumirent à lui, sur les autels desquelles il ne fit des sacrifices; il semblait qu'il n'eût conquis que pour être le monarque particulier de chaque nation, et le premier citoyen de chaque ville. Les Romains conquirent tout pour tout détruire: il voulut tout conquérir pour tout conserver; et, quelque pays qu'il parcourût, ses premières idées, ses premiers desseins furent toujours de faire quelque chose qui pût en augmenter la prospérité et la puissance. Il en trouva les premiers moyens dans la grandeur de son génie; les seconds dans sa frugalité et son économie particulière; les troisièmes dans son immense prodigalité pour les grandes choses. Sa main se fermait pour les dépenses privées; elle s'ouvrait pour les dépenses publiques. Fallait-il régler sa maison? c'était un Macédonien; fallait-il payer les dettes des soldats, faire part de sa conquête aux Grecs, faire la fortune de chaque homme de son armée? il était Alexandre.

Il fit deux mauvaises actions; il brûla Persépolis et tua Clitus. Il les rendit célèbres par son repentir, de sorte qu'on

oublia ses actions criminelles pour se souvenir de son respect pour la vertu ; de sorte qu'elles furent considérées plutôt comme des malheurs que comme des choses qui lui fussent propres ; de sorte que la postérité trouve la beauté de son âme presque à côté de ses emportements et de ses faiblesses ; de sorte qu'il fallut le plaindre et qu'il n'était plus possible de le haïr.

Je vais le comparer à César : quand César voulut imiter les rois d'Asie, il désespéra les Romains pour une chose de pure ostentation ; quand Alexandre voulut imiter les rois d'Asie, il fit une chose qui entrait dans le plan de sa conquête.

DIÈTE DE VARSOVIE EN 1764.

EXTRAIT DE L'HISTOIRE DE L'ANARCHIE DE POLOGNE PAR RULHIÈRE.

C.-C. de Rulhière, né en 1735, mort en 1791, attaché de bonne heure à des fonctions diplomatiques, se livra à la recherche des causes secrètes de quelques-uns des grands événements de l'histoire moderne. Son *Histoire* (anecdotique) *de la révolution de Russie en* 1762, (catastrophe dont il fut témoin), ses *Éclaircissements sur les causes de la révocation de l'édit de Nantes*, et surtout son *Histoire de l'anarchie de Pologne*, ouvrage resté incomplet, lui assignent un rang très-distingué parmi les historiens. On lui a reproché sa partialité pour les vaincus ; néanmoins il serait difficilement égalé dans la patience des recherches et dans l'art de démêler les fils de ces intrigues tortueuses qui ont eu une si grande part aux événements des deux derniers siècles. Il sait, sans artifice de romancier, faire revivre dans leur individualité les hommes qui ont joué un rôle dans le grand drame de l'histoire. Son style, dont la gravité révèle un esprit mûr, sérieusement préoccupé de son sujet, rappelle, à quelques égards, le calme imposant de la narration antique ; toutefois, sans se passionner jamais, il se pénètre du caractère du sujet ; et on le trouvera sans doute rapide et dramatique dans le récit de la diète de Varsovie, pittoresque et imposant dans celui de la bataille de Tchesmé. L'art de narrer et de décrire nous semble porté à un degré remarquable dans ce dernier morceau.

Pour l'intelligence du premier, quelques explications seront nécessaires. La Pologne, sous le nom de royaume, n'était qu'une confédération

de gentilshommes, sous une royauté élective [1]. A la mort de chaque roi, la noblesse s'assemblait pour en élire un nouveau; et comme il suffisait d'une seule voix pour empêcher ou annuler une élection, c'était à la force à décider; en sorte que l'anarchie et la guerre civile renaissaient par accès périodiques à chaque élection. Le peuple n'était compté pour rien; instrument aveugle des passions de ses maîtres, il ne tient aucune place dans l'histoire du pays; aussi, quand l'historien de la Pologne parle de *république* et de *liberté*, il ne faut donner à ces mots qu'un sens très-relatif. La Russie, la Prusse et l'Autriche profitèrent des vices de cette constitution pour s'emparer de la Pologne. Ce fut sous l'influence de leurs intrigues et en présence de leurs soldats que s'assembla la diète de 1764, convoquée pour donner un successeur à Auguste III. Poniatouski fut élu, et, sous le titre de roi, ne fut que l'humble vassal de Catherine II. Cet état de choses prépara l'attentat politique, célèbre sous le nom de partage de la Pologne, qui eut lieu en 1772.

Au dernier conseil que tinrent les républicains, avant l'époque fixée pour ouvrir la diète, une jeunesse impétueuse proposa d'attaquer les troupes russes, et de délivrer la capitale. Un chef de Tartares lithuaniens arriva dans cette assemblée, et vint dire au grand-général qu'il avait passé la journée entière, déguisé en paysan, dans le camp des Russes; qu'il avait observé tous leurs postes, et qu'il s'engageait, ou à périr du dernier supplice, ou à leur faire mettre les armes bas. Mokranouski, la plus sûre espérance des républicains, prit aussitôt la parole. « Il compara l'état actuel des deux partis, dont l'un, « soutenu par plus de quinze mille hommes aguerris et disci- « plinés, était maître de la ville et de tous les postes aux « environs, et dont l'autre avait à peine rassemblé trois mille « hommes, parmi lesquels les seuls Tartares lithuaniens avaient « quelque usage de la guerre, le reste étant composé de troupes « domestiques, de nouvelles recrues, d'anciens gardes de châ- « teaux, à qui, depuis leur naissance, la guerre était inconnue; « il ajouta que le succès même de cette témérité, en le suppo-

[1] Voir, sur cette singulière constitution, les *Considérations* de J.-J. Rousseau *sur le gouvernement de la Pologne* et l'*Histoire de Sobieski*, par M. de Salvandy.

« sant possible, ne servirait qu'à attirer en Pologne de nouvelles « armées russes et prussiennes, et pouvait occasionner l'op- « pression éternelle de la patrie; que le seul parti à prendre « était de refuser constamment de tenir la diète tant que les « troupes russes seraient en Pologne; que cette opposition « ferme et constante était un parti plus courageux que la té- « mérité d'un coup de main; que, si la faction opposée tentait « de tenir une diète illégale, il se chargeait d'y porter lui-même « un manifeste pour la dissoudre et pour la rompre; enfin « que, s'ils s'obstinaient malgré cette opposition, et contre « toutes les lois, à tenir une assemblée, il faudrait sortir de « Varsovie en s'ouvrant le passage de vive force, rassembler la « noblesse dans un camp près de cette ville, et se faire appuyer « par les armées polonaises; attendre les secours promis par le « kan des Tartares, et ceux que les réclamations adressées aux « cours alliées donnaient droit d'espérer; et prêter la main à « toutes les confédérations particulières dont la confédération « générale doit être formée. » Ce plan de conduite fut agréé; on dressa le manifeste; on y protesta « que la diète de convo- « cation ne pouvait être tenue ni en présence d'une armée « étrangère, ni sans le concours de la noblesse de Prusse. » Il fut signé par vingt-deux sénateurs, et quarante-cinq nonces [1].

Le 7 de mai, jour fixé pour l'ouverture de la diète, les Russes, dès le point du jour, se rangèrent en bataille hors de la ville; cinq cents grenadiers se tinrent sous les armes dans la cour de l'ambassadeur de Russie; un autre détachement dans celle du prince Repnin; des corps de cavalerie occupèrent les places publiques; des sentinelles et des vedettes furent placées dans tous les carrefours. Poniatouski avait fait faire des embrasures dans les murailles de son palais, et garni de soldats toutes ses fenêtres. Il fut escorté au château de la république par une compagnie de gardes. Plus de deux mille hommes de troupes de la maison Czartorinski escortèrent pareillement les principaux chefs; et tout ce parti, pour se reconnaître, avait arboré une cocarde des couleurs de cette maison.

La salle des sénateurs, celle des nonces, tout le château fut

[1] *Nonce*, député à la diète de Pologne.

rempli de leurs soldats. Les uns furent placés aux portes, d'autres dans les tribunes ouvertes au public, et sur les bancs mêmes destinés aux nonces. Dans ce formidable appareil, ils prétendaient que la diète serait libre. Ils faisaient inviter tous les nonces à s'y rendre. Leurs émissaires assuraient de leur part qu'on ne commettrait aucune violence, et que tous ces soldats n'étaient présents que pour la sûreté du comte Poniatouski. Malgré cette assurance, leur parti fut le seul qui se rendit à cette assemblée. On n'y comptait que huit sénateurs, de cinquante qui étaient à Varsovie. Le vieux comte Malakouski, maréchal des précédentes diètes, devait ouvrir la séance. Une députation qu'on lui envoya revint dire qu'il ne tarderait pas. Poniatouski, impatient, prétendit qu'on était autorisé, en l'absence du maréchal, à ouvrir la diète, indépendamment de son autorité. Mais les usages anciens trouvèrent des défenseurs. Ils représentèrent qu'on ne pouvait faire à ce vertueux vieillard, qui avait tant de fois présidé aux assemblées de la nation, l'injure de ne pas l'attendre.

Pendant cet intervalle, le général Mokranouski s'était rendu au dépôt des actes publics. Il avait traversé seul toute cette multitude armée qui environnait la diète, et dans le château même où elle était assemblée, il enregistrait de sa main ce manifeste où la loi annulait tout ce que la force allait faire. L'enregistrement fini, il traversa une seconde fois cette foule de soldats, et il alla chercher, pour l'amener dans la diète, le vieux comte Malakouski.

Pendant ce même temps, un envoyé du kan des Tartares parcourait les rues de Varsovie et les dehors de cette ville. Il remarquait tous les postes occupés par les troupes russes. « Il « y a, dit-il, en Crimée un Russe, député pour assurer, au nom « de sa souveraine, qu'elle n'a pas un seul soldat en Pologne; « j'ai été envoyé pour voir : j'ai vu. » Il vint ensuite prendre une audience publique du grand-général. Tous les adversaires du parti dominant s'y étaient rassemblés. Ce Tartare leur annonça authentiquement : « Que son maître avait cent mille « hommes, et plus s'il était nécessaire, au service de la répu« blique, et qu'il désirait qu'elle restât libre et tranquille. »

Tandis que les républicains opposaient cette démarche et les espérances qu'elle leur donnait aux forces actuelles de leurs adversaires, ceux-ci, impatients de commencer la diète, après une longue attente virent enfin paraître le maréchal, accompagné de Mokranouski ; tous deux respectés de leurs ennemis même ; tous deux si considérés dans la république, que, pendant leur vie entière, quiconque eut pour soi l'un d'eux crut en lui seul avoir un grand parti ; n'ayant entre eux, dans la carrière des vertus, que la différence de leurs âges ; l'un dans les dernières années de la vieillesse, plus recommandable par le souvenir de ses actions passées ; l'autre dans la plus grande force de l'âge, étant pour de longues années l'espérance des bons citoyens. Le maréchal s'avança au milieu de l'assemblée, s'y arrêta debout, et, ayant en main le bâton de sa dignité, qu'il fallait lever pour ouvrir la diète, il le tint renversé. Mokranouski, arrivé à la place qu'il devait occuper comme nonce, lui dit en élevant la voix : « La sage prévoyance de « vingt-deux sénateurs et de quarante-cinq nonces nous a ap« pris que nous ne pouvons point délibérer sur les affaires « publiques. Voici leur manifeste, dit-il en le déployant ; je « vous prie donc de ne pas lever le bâton, puisque les troupes « russes sont dans le royaume et vous entourent. J'arrête l'ac« tivité de la diète. » A ces mots, cette multitude de soldats dispersés dans la salle tirent leurs sabres et se précipitent vers Mokranouski.

Chacun, dans ce tumulte, s'arme pour sa propre défense ; et ce mouvement se communiquant avec rapidité dans les vestibules, dans les escaliers, dans les cours, dans les rues, tout mit le sabre ou le pistolet à la main. La ville entière, incertaine de l'événement, et dans l'attente d'un carnage, était remplie d'épouvante. Un bruit rapidement répandu, qu'on égorgeait Mokranouski, parvint jusque dans le palais du grand-général. Radzivil, se précipitant sur ses armes, et appelant à lui tous ses amis, volait pour le secourir ou le venger ; mais la grande-générale, éperdue, tout en pleurs, se jette aux pieds de Radzivil, et, lui embrassant les genoux, tâche de le retenir par ses efforts et ses prières. Tous les plus sages citoyens se

joignent à elle pour représenter au prince que tous les passages sont fermés, tous les postes occupés, et que les plus braves de leur parti périront sans succès et sans gloire. On se résolut donc à attendre [1] l'événement. Déjà, en effet, les uhlans qui gardaient les quatre portes de la salle où se tenait la diète, les avaient fermées, soit dans la crainte que Mokranouski ne fût secouru, soit de peur que les nonces ne se dispersassent, et que la diète ne fût rompue. Tous les chefs de ce parti s'étaient jetés au-devant de lui pour le retenir dans la diète, et pour faire autour de lui un rempart contre cette soldatesque. Pendant qu'ils parviennent avec peine à apaiser le tumulte, Mokranouski, dont le premier mouvement avait été de tirer l'épée pour sa défense, fut le premier qui la remit dans le fourreau, et dans ce moment de silence, apercevant des nonces qui avaient des cocardes, il leur dit : « Quoi! messieurs, vous êtes « députés de votre patrie, et vous arborez la livrée d'une « famille! »

Aussitôt que ce tumulte fut apaisé, le vieux Malakouski, debout au milieu de la salle, prend la parole et dit : « Messieurs, « puisque la liberté n'existe plus parmi nous, j'emporte ce bâton, « et je ne le lèverai que lorsque la république sera délivrée de « ses maux. » Une nouvelle rumeur s'éleva. Cent voix lui crient, avec fureur, de lever le bâton. Mokranouski, d'une voix plus haute, lui dit : « Vous ne pouvez ouvrir la diète en présence des « Russes et de tant de soldats qui remplissent ici la place de « nos frères. » A ces mots, tous ces soldats, le sabre nu, s'élancent une seconde fois vers lui. Les uns, du haut des tribunes, paraissent chercher à le pointer; d'autres tâchent de l'atteindre et de le percer au travers de la foule qui l'environne. Ceux qui le couvrent ne sont plus en état de le défendre, et les épées passent entre eux. Les chefs lui crient : « Mokranouski, « rétractez-vous, nous ne sommes plus les maîtres, vous allez « périr. » Il croise les bras, et, les regardant avec tranquillité, il leur répond : « Frappez, je mourrai libre et pour la liberté. » Ces furieux, étonnés, restent le bras suspendu. La nature en

[1] *Résoudre*, v. n., régit *de*; *se résoudre* se construit avec *à*. La signification est un peu différente.

cet instant eut quelque pouvoir sur lui ; et, saisi de l'idée qu'il allait être déchiré sans être tué sur la place, il s'écria : *Faites vite, achevez.* Mais tandis que l'horreur de cette situation ne pouvait rien de plus sur son âme que de lui faire désirer une mort prompte, les chefs de ce parti tremblèrent de rendre leur gouvernement à jamais odieux, en le commençant par le massacre d'un républicain si justement considéré, et que par cette mort leurs violences ne fussent prouvées à toute l'Europe [1]. Ils redoublent d'efforts, et tous se réunissant, parviennent encore à apaiser ce tumulte. Aussitôt on se tourne du côté du maréchal, on lui crie de rendre le bâton puisqu'il ne le veut pas lever. Cet homme de quatre-vingts ans, inébranlable au milieu de cette foule, leur dit : « Vous me couperez le poing ou m'arracherez « la vie ; mais je suis maréchal élu par un peuple libre, je ne « puis être destitué que par un peuple libre. Je veux sortir. » On l'entoure, on s'oppose à son passage. Mokranouski le voit retenu avec violence, il leur crie : « Messieurs, respectez ce « vieillard, laissez-le sortir. S'il vous faut une victime, me voici : « respectez la vieillesse et la vertu. » Et poussant avec effort ceux qui lui-même l'environnent, il se jette dans cette autre foule, la force de céder, entraîne avec lui ceux qui résistent, et conduit ainsi le maréchal vers une des portes. Les soldats qui la tiennent fermée en refusent le passage ; mais leurs chefs leur font signe de l'ouvrir. Mokranouski s'arrête sur le seuil, et se retourne vers l'assemblée en disant : « Vos gens, qui vont « voir le maréchal emporter le bâton, vont le massacrer. » Un des chefs se résolut à l'accompagner. Mokranouski les suit. A mesure qu'ils avancent au milieu des troupes dont cette diète est gardée, un murmure d'étonnement et de fureur s'élève autour d'eux. Le bruit de leur action les devance, et le danger devient aussi grand que dans la diète même. Mais un jeune homme, dont l'histoire doit regretter le nom, sortant de la foule, se met derrière Mokranouski, et cherchant à tromper cette multitude, il l'appelle à diverses reprises général Gadomski :

[1] *Tremblèrent* a deux régimes de différente nature (*de* et *que*). Cette irrégularité, si c'en est une, est assez fréquente chez nos anciens auteurs et a souvent de la grâce.

« Messieurs, c'est le général Gadomski, faites-lui place. » Et tous ces gens, à qui le visage des vertueux citoyens [1] était inconnu, le laissèrent passer sous ce faux nom. Il traverse avec Malakouski plusieurs détachements russes pour se rendre au palais du grand-général; et toute la ville en leur voyant emporter le bâton du maréchal, apprend ainsi que la diète est rompue.

INCENDIE DE LA FLOTTE TURQUE PAR LES RUSSES A TCHESMÉ,

PAR LE MÊME.

Le récit commence au moment où la flotte russe, envoyée dans la Méditerranée pour essayer de faire soulever les îles de la Grèce contre le Grand-Seigneur, est jointe par un renfort, commandé par l'Anglais Elphinston, qui se trouve dans les mêmes parages que la flotte ottomane.

Cette narration est regardée à bon droit comme un chef-d'œuvre. Avant tout elle est remarquable par sa grande clarté, qui résulte, non-seulement du choix des termes, mais surtout de l'ordre avec lequel sont disposés les détails. Chaque fait est précédé de toutes les circonstances qu'il faut avoir présentes à l'esprit pour le bien comprendre. Rien n'est vague; tout est précis sans être minutieux. Les hommes sont peints avec plus de soin encore que les choses, et le tableau de leurs passions diverses jette encore plus d'intérêt dans le récit que les détails pittoresques de la bataille. La digression relative à Hassan ne nous écarte du sujet que pour nous y ramener mieux préparés et plus intéressés. Une fois connu, ce personnage attire nos regards à tous les moments du combat; et, sans absorber notre attention, son héroïque figure devient comme le centre de ce grand et épouvantable mouvement.

L'escadre d'Elphinston, malgré son extrême faiblesse et la fatigue d'une si longue navigation, s'avançait seule contre la flotte ottomane. De cette flotte nombreuse dix vaisseaux avaient été envoyés pour contenir les îles. Le capitan-pacha, également

[1] Dites plutôt *des citoyens vertueux*. Car il s'agit ici de distinguer par cette qualité une espèce de citoyens d'une autre. La mobilité de l'adjectif par rapport au substantif est une des difficultés, mais aussi une des délicatesses de notre langue. Les cas mis à part où l'usage et l'oreille prononcent, on pourrait dire en général que l'esprit place l'épithète après le substantif, et que l'âme

présomptueux, ignorant et lâche, en amenait dix autres sur les côtes du Péloponèse ; et, de ce nombre, quatre venaient d'entrer dans le port de Napoli pour y déposer des munitions et des troupes, et s'informer de la situation des affaires. Le reste, en vue du port, attendait à la cape que ceux-ci les joignissent pour faire voile ensemble vers Navarin. Mais s'il y avait sur la flotte russe des étrangers qui devaient assurer ses victoires et faire appréhender aux Turcs leur prochaine ruine, il y avait aussi sur la flotte ottomane un étranger, un Persan, destiné à en réparer les défaites, un de ces hommes extraordinaires qui conservent, dans la décadence d'une nation, les mœurs qui furent, dans ses plus beaux siècles, la vraie cause de ses prospérités, un des plus grands caractères que puissent offrir les histoires orientales, et, par les étranges vicissitudes de sa vie, justifiant en quelque sorte les opinions de ces peuples

la place plus volontiers devant. Voici des remarques intéressantes de M. Sélis sur ce point de grammaire.

« La place de l'épithète, avant ou après le substantif, *n'est pas un si grand* « *secret,* » dit-il dans sa réplique à Rivarol (Mag. encycl., IVe année, T. IV., p. 76.): « je pense que c'est tantôt l'oreille qui la détermine, tantôt le sentiment, « quelquefois l'imagination, souvent l'usage seul, maître d'étendre à son gré « l'acception primitive des mots, par l'ordre dans lequel il les présente. *Un* « *auteur téméraire* blesserait un peu l'harmonie, qui est sauvée par *un té-* « *méraire auteur*. *Quatre rideaux pompeux* se prononce avec un faste bien « plus sonore que *quatre pompeux rideaux*. C'est l'euphonie qui ne veut pas « que l'on dise *le commun bruit, le commun bien*. L'humeur a énoncé l'adjec- « tif le premier dans *l'obstiné vieillard*. (Voyez les *Fourberies de Scapin*.) « *Le vieillard obstiné* est une construction régulière, froide, et qui ne sent « pas la fâcherie. La fâcherie, qui se montre d'abord sur le front, dans le re- « gard, dans le geste du valet impatienté, doit aussi se montrer d'abord dans « le discours que lui prête Molière. *Un faible enfant* excite l'attention, et « inspire l'intérêt, bien autrement qu'*un enfant faible*. Par cette construction « la pitié naît dans le cœur avant que l'objet de ce sentiment soit exprimé. « Andromaque place bien l'épithète lorsque, ayant sous les yeux le tombeau « qui recèle son fils, elle apostrophe ainsi Ulysse :

« Ces farouches soldats, les laissez-vous ici?

« Ce qui a frappé avant tout les yeux et occupe encore l'âme de cette tendre « mère, c'est l'air sinistre de ces Grecs ennemis. Chacun sait enfin que *galant* « *homme* et *homme galant* ne signifient pas la même chose, et n'ont de com- « mun entre eux que d'exprimer en général un caractère plus ou moins fait « pour mériter et se concilier de l'affection. »

sur la fatalité. Hassan, regardé, au moment où j'écris, comme le seul espoir de l'empire ottoman, devenu capitan-pacha, et depuis douze ans au milieu d'une cour orageuse, maintenu dans cette place par la reconnaissance publique, après avoir soumis tous les rebelles, ramené la paix dans toutes les provinces, et raffermi, du moins pour un temps, tous les débris de cet empire ébranlé, avait été enlevé par les Turcs, dans son enfance, sur les frontières de Perse, vendu comme esclave à un habitant de Rodosto, dans le voisinage de Constantinople, et employé par son maître comme batelier. A la fleur de son âge, il s'échappa à l'aide d'un Grec, qui le conduisit à Smyrne, et il s'y enrôla dans les recrues qu'on y faisait pour Alger. Admis dans cette milice, la garde et la maîtresse d'un trône auquel tout soldat a droit de parvenir, il ne tarda pas à se signaler chez ces barbares Africains par son intrépidité dans les chasses du lion. Deux fois dans ces chasses, laissé pour mort au milieu des déserts, perdu dans les sables, sans nourriture, sans eau, couvert de sang et de blessures [1], ces aventures mêmes le firent approcher du dey, combler de faveur; et bientôt ses services l'élevèrent au second gouvernement du royaume : mais la cour de ces pirates a les vices de toutes les cours. Le refus de prendre parti dans les rivalités d'un favori et d'un ministre, lui en fit deux ennemis. Près d'être perdu, et n'ayant plus qu'un moment pour s'évader, il marche avec les troupes de son gouvernement contre une de ces forteresses que les Espagnols conservent sur ces côtes; il feint de s'y présenter pour une de ces bravades consacrées chez les Musulmans de ce pays, à qui le fanatisme persuade que tous ceux qui périssent par l'artillerie des Espagnols sont autant de martyrs. Arrivé le soir devant cette place, il fait à minuit détendre son camp et charger les équipages, comme s'il avait intention d'attaquer la ville au point du jour; mais, à la faveur de l'obscurité, s'éloignant de ses troupes, qui ne pouvaient soupçonner son dessein, il fait filer ses bagages vers la ville, où le gouverneur, prévenu, l'attendait, et s'y introduit avec quelques

[1] Construction brisée ou *anacoluthie*. V. une note du morceau sur le Cygne, par Buffon, dans ce volume.

esclaves fidèles et toutes ses richesses. Accueilli par le roi d'Espagne, il traverse ce royaume, la France, l'Italie, se rend à Naples, et s'y embarque pour Constantinople. Réclamé par un envoyé d'Alger, il est arrêté sans être entendu, et conduit dans une de ces prisons du sérail où une justice prompte appelle toujours le bourreau en même temps que l'accusé. Le sultan s'y rendit déguisé, soit que le spectacle des supplices devienne quelquefois un délassement au milieu des ennuis et des délices d'un sérail, soit que l'équité de Mustapha fût inquiète d'un jugement si rigoureux. Hassan reconnut le maître de l'empire, et lui parla avec cette même intrépidité qu'il avait si souvent portée dans ses combats contre les lions. Il lui rendit compte des richesses réclamées par ses accusateurs ; il prouva que c'était sa propre fortune, acquise dans ses emplois par les moyens que ces gouvernements tyranniques autorisent. Il lui dit : « qu'injustement persécuté à Alger, il était venu chercher asile à Constantinople, non comme un vil fugitif dans une terre étrangère, mais comme un opprimé à qui son innocence donne droit de recourir au chef suprême des Musulmans, et que, n'y trouvant encore que l'oppression, la captivité et la mort, il le citait au tribunal devant lequel le maître et l'esclave, le juge et l'accusé sont égaux. » Mustapha aimait le courage et cherchait la justice. Hassan l'étonna et lui plut ; et dans cette prison même il lui donna le commandement d'un vaisseau de guerre. Hassan refusa d'abord cet emploi, n'ayant pour l'exercer d'autres connaissances que celles que lui avaient acquises son premier état de batelier et de courts voyages sur mer. Mais la volonté d'un sultan est regardée comme un décret du Ciel. Hassan n'avait adopté ni les mœurs efféminées de Constantinople, ni les secrètes inobservances de tous les préceptes de la loi. Musulman dévot, et fermement attaché au système de la prédestination, y puisant un nouveau motif de s'abandonner à son intrépidité naturelle et de se jeter aveuglément dans tous les périls, attaché aux nations franques par reconnaissance des services qu'il en avait reçus, et sachant, par l'instinct naturel de son génie, malgré l'ignorance où l'avait laissé l'éducation la plus grossière, admirer leurs arts, leur police, leur discipline,

il était devenu en peu d'années le troisième amiral de la flotte ottomane, et en cette qualité il montait le même vaisseau que le capitan-pacha. Il était, sur ce vaisseau, ce qu'on nomme, dans la marine française, capitaine de pavillon [1].

Pendant que les six vaisseaux turcs attendaient à la cape [2], en vue du port de Napoli, Elphinston, avec ses trois seuls vaisseaux et ses deux frégates, s'approcha sous le pavillon vénitien; et aussitôt qu'il fut à la portée du canon, arborant pavillon russe, il attaque avec le courage le plus déterminé cette partie séparée de la flotte ennemie. Hassan engage le vaisseau d'Elphinston avec une bravoure égale à celle de cet Anglais. Mais il fut aussitôt abandonné, et les cinq autres vaisseaux se réfugièrent dans le port voisin. Hassan seul, exposé à tout le feu de la flotte russe, eut quelque peine à se dégager, et parvint à se retirer d'abord sous le feu d'une petite forteresse, bâtie à la pointe d'un rocher qui défend l'accès de ce port, où ce feu protégea son entrée. Elphinston l'y poursuivit, y bloqua cette flotte pendant deux jours, s'approcha d'assez près pour l'y canonner : mais un vent violent du nord l'exposait à se briser à la côte. Un de ses vaisseaux toucha sur des bas-fonds : et, se contentant alors de ce premier avantage, et d'avoir déconcerté les projets des ennemis, il se retira pendant la nuit du golfe d'Argos, vers l'île de Cerigo ou de Cythère, pour aller au-devant des secours qu'il attendait.

Les Turcs ne profitèrent pas d'abord de son éloignement. Une grande contrariété d'opinions divisait leurs principaux chefs. Le capitan-pacha avait pris la ferme résolution de ne plus combattre, et sa lâcheté se couvrait de prétextes plausibles. Il soutenait « que ces Russes, chassés du Péloponèse, discrédités auprès des Grecs, n'étant plus maîtres d'aucun port, n'ayant aucune île dont ils pussent tirer des vivres, exposés à périr de faim et de misère, seraient bientôt forcés de quitter l'Archipel avec toute l'ignominie qui suit une folle entreprise; que, dans leur désespoir, le hasard d'un combat étant leur unique res-

[1] Commandant un vaisseau sur lequel est embarqué un officier général, un commandant de division.— [2] « Ne conservant que très-peu de voiles, afin de présenter le côté et de ne plus faire de route. » *Académie.*

source, il fallait leur ôter cette ressource même; que ce hasard n'était point égal pour les deux flottes, les Russes ne pouvant y perdre que leur flotte même, et les Turcs une partie de leur empire. » Hassan représentait « que l'opprobre d'avoir fui devant trois vaisseaux, et de s'être caché dans un port, aurait de funestes suites, s'il n'était pas réparé; que les espérances des Grecs renaîtraient; que leur faveur générale rendrait les Russes maîtres de ce grand nombre d'îles uniquement habitées par des Grecs; qu'ils y trouveraient d'inépuisables ressources; que les dix vaisseaux turcs enchaînés dans ce port, dont la sortie était difficile, y seraient aisément bloqués par un petit nombre de vaisseaux ennemis; que le reste de la flotte ottomane demeurerait séparé, et dans un danger perpétuel d'être attaqué avec toutes les forces russes réunies; qu'il fallait profiter de l'éloignement des Russes, rejoindre les dix vaisseaux qu'on avait laissés en arrière, et qu'après cette jonction au milieu des îles de l'Archipel, contenues alors par la présence d'une flotte si nombreuse, on pourrait ou chercher le combat avec plus d'avantage, ou, par une sage circonspection, le refuser sans honte. » Le pacha, gouverneur du Péloponèse, qui commandait dans cette forteresse, mit fin à ces disputes. Cet homme timide, sans s'exposer lui-même à aucun péril, avait conduit avec succès, du fond de sa citadelle, toute la guerre du Péloponèse, et ne craignait plus rien pour sa presqu'île. Il avait vu avec épouvante les vaisseaux russes braver et canonner la flotte sous le feu même de ses deux forts. Il tremblait qu'ils ne revinssent bientôt l'y bombarder; et répétant sans cesse qu'il n'avait plus aucun besoin de secours, il menaça le capitan-pacha de faire tirer le canon du château sur la flotte si elle s'obstinait à ne point reprendre la mer. Elle sortit de ce port la nuit du 30 au 31 de mai; et au point du jour, elle aperçut dans l'éloignement l'escadre russe beaucoup plus nombreuse que les jours précédents, et prit la fuite à toutes voiles. Les Russes, après quelques heures de poursuite, la perdirent de vue au milieu des îles dont cette mer est coupée. La flotte ottomane, successivement augmentée de tous les vaisseaux dont elle s'était séparée, errait dans ces parages étroits, se portant sans cesse d'un rivage à un

autre, toujours soigneuse d'éviter le combat, et quelquefois poursuivie par l'escadre russe. Hassan représenta au capitan-pacha la honte de cette conduite. « Il fallait, disait-il, puisqu'on avait pris la résolution prudente d'éviter les ennemis, ne pas avoir le déshonneur de fuir perpétuellement devant eux, au risque perpétuel d'être forcé au combat. Il fallait se retirer, ou aux Dardanelles, ou dans quelque autre station inattaquable, et de là attendre le parti que prendrait la flotte russe désormais fatiguée, sans vivres, ne trouvant partout que des côtes ennemies, ou contenues par le voisinage de la flotte ottomane. » On était alors vers les côtes d'Asie : le capitan-pacha, se confiant pour la défense des Dardanelles à leurs propres forces, résolut de se retirer dans le golfe de Smyrne. La flotte, après avoir atteint l'île de Chio, au lieu d'entrer dans le golfe, tourna l'île, et fut jetée par ses mauvaises manœuvres dans le canal qui sépare Chio de la côte d'Asie. A l'aspect de cette côte, l'amiral ottoman crut y avoir trouvé la station inexpugnable qu'il cherchait.

Ce canal a, dans sa plus grande largeur, quatre lieues françaises, si on y comprend l'enfoncement de deux golfes opposés, l'un sur le rivage de l'île, et au fond duquel est bâtie la ville de Chio, l'autre sur le rivage de l'Asie, et au fond duquel est bâtie une petite ville, connue dans l'antiquité sous le nom de Siscus, et aujourd'hui sous le nom de Tchesmé. A l'entrée du canal, dont la longueur est de sept lieues françaises, sont situées les petites îles Spalmodari, environnées d'écueils. Il n'y a pas une plage, pas un rocher sur ces mers, qui n'ait quelque nom dans l'histoire. Ce fut dans ce canal que se donna autrefois, entre la flotte d'Antiochus et celle des Romains, une célèbre bataille qui commença à décider du sort de l'Asie. Les vaisseaux turcs se rangèrent le long du rivage d'Asie, dans une position presque semblable à celle qu'avait prise la flotte d'Antiochus : quinze vaisseaux de ligne, trois grandes frégates, sept grands vaisseaux armés, et quelques galères amarrées sur leurs ancres, formèrent un croissant dont les deux extrémités étaient appuyées par des bancs de sable et des rochers à fleur d'eau. Des batteries furent établies sur ces rochers et sur la côte. Dans

cette position formidable, les Turcs ne croyaient pas que les Russes eussent jamais l'audace de les attaquer; et quand ils apprirent l'approche de leur escadre, ils reçurent cette nouvelle avec joie.

Les Russes s'étaient d'abord avancés dans les mers de l'Attique, et, paraissant à la vue de Nègrepont et d'Athènes, ils avaient tenté vainement de faire soulever ces deux villes, que l'exemple du Péloponèse avait effrayées. Ils entrèrent ensuite dans l'Archipel, et trouvèrent toutes les îles contenues par la même crainte. Cette escadre était encore alors commandée par Elphinston; mais de funestes divisions avaient eu lieu au moment de sa jonction avec l'escadre de Spiritof. Par une suite de l'incroyable légèreté avec laquelle une si grande entreprise avait été imaginée et conduite, il n'avait point été décidé d'avance à qui devaient appartenir le pavillon amiral et le commandement suprême. Le chef d'escadre anglais, avec toute la violence de son caractère, avec toute la fierté d'une nation accoutumée à régner sur les mers, avec la juste confiance que lui inspirait un premier succès, refusait de se soumettre à aucune autorité. Spiritof, brave et déterminé, mais sans expérience et sans talent, uniquement choisi afin qu'un nom russe fût en tête de tous les ordres, et plus encore en tête de toutes les relations, ne voulait point céder ce vain honneur, et tous les Russes se joignaient à lui avec une égale opiniâtreté. Le seul Théodore [1] leur répondait « que l'honneur national était de vaincre. » Il avait d'abord employé le pouvoir souverain qui lui était confié en l'absence de son frère, pour faire obéir Spiritof. Celui-ci, les larmes aux yeux, avait déposé le pavillon amiral. Après un long intervalle, Alexis ayant rejoint l'escadre sur les côtes de l'île de Paros, et rassemblé toutes les forces russes, la dispute sur le commandement fut aussitôt renouvelée, et remise à la décision de ce chef suprême. Alexis, élevé dans les derniers rangs du peuple russe, imbu, dès son enfance, de cette haine inquiète et jalouse qu'ils conservent contre les étrangers, décida autrement que son frère. Le pavillon amiral fut reporté sur le vaisseau de Spiritof, au mépris de tous les emportements

[1] L'un des Orlof.

d'Elphinston, qui s'indigna de se voir soumis à de pareils chefs, conduits eux-mêmes par des Anglais, ses subalternes dans la marine de sa patrie. On apprit alors par un navire grec que la flotte ottomane était vers l'île de Chio, et on partit pour l'aller chercher dans ces parages.

Le capitan-pacha, à la nouvelle qu'on apercevait l'escadre russe, quitta son vaisseau, et se fit mettre à terre sous un de ces prétextes que la lâcheté sait toujours imaginer. Il feignit d'avoir de nouveaux ordres à donner pour l'établissement de quelques batteries. Sa felouque étant fort remarquable, toute la flotte ottomane le vit prendre terre, et il n'y eut aucun Turc qui ne se crût trahi.

Le brave Hassan, resté seul commandant de la capitane, reçut ordre d'aller avec deux frégates se montrer à l'escadre ennemie, pour se faire poursuivre et l'attirer dans le canal, où sa destruction paraissait assurée. Il l'approcha d'assez près pour en compter toutes les voiles, et revint prendre sa position à la tête de la ligne turque, entre les deux vaisseaux chargés particulièrement de suivre et de défendre la capitane.

Le lendemain 5 juillet, à 7 heures du matin, le vent du nord favorisant l'entrée de l'escadre russe dans le canal, elle s'avança, composée de neuf vaisseaux et de quelques frégates. Elle défila entre les îles Spalmodari, et mit tous ses canots à la mer, à la vue de la flotte ennemie. L'aspect de la grande supériorité et du bel ordre de la flotte ottomane imprima quelque terreur à tous les esprits. On avait jusque-là ignoré le renfort que les Turcs avaient reçu; et quand on aperçut tous leurs vaisseaux sur leurs ancres, rangés en forme de croissant, la droite appuyée en terre ferme, la gauche sur la pointe d'un banc de sable, cette disposition, plus habile qu'on ne s'y était attendu, déconcerta les mesures qu'on avait prises; mais les Russes, après le honteux abandon du Péloponèse, après avoir perdu la faveur des Grecs, sans ports, sans asile, réduits à ne pouvoir rien entreprendre, venaient en désespérés chercher cette flotte, résolus de vaincre ou de périr. Un signal appela tous les commandants à bord du vaisseau amiral. Il fut décidé dans ce conseil que les neuf vaisseaux se partageraient en trois

divisions égales. Spiritof, encouragé par l'honneur du pavillon qu'il avait recouvré, et conduit en effet par Gregg, contre-amiral anglais, commandait l'avant-garde. Alexis, comme généralissime, devait conduire le corps de bataille, mais se tenait sur une autre frégate dans un extrême éloignement. Elphinston, mécontent et irrité, conduisait l'arrière-garde. Le premier vaisseau de l'avant-garde russe mit toutes ses voiles et porta vent en arrière sur la capitane turque, qui était le second vaisseau de cette grande ligne, amarrée sur ses ancres le long du rivage. Le vaisseau russe, en envoyant sa bordée, reçut lui seul tout le feu des trois premiers vaisseaux turcs, et trouvant sa position trop désavantageuse, après avoir ainsi engagé l'attaque, il mit ses deux canots devant et s'éloigna. Le vaisseau qui le suivait s'avança avec une plus grande intrépidité : c'était l'amiral russe, monté par Spiritof, par Gregg et par Théodore. Il donna sa bordée au travers des trois vaisseaux turcs, et, en recevant les leurs, un de ces gros boulets de marbre dont les Turcs font usage dans leurs énormes pièces, emporta son gouvernail. Ce vaisseau couvert de toutes ses voiles, ne pouvant plus alors manœuvrer et obéir, dérivant sur la capitane, prêt à tomber sur elle, continuait de la foudroyer, et, soit par l'extrême promptitude de son artillerie, soit par la rapidité avec laquelle cette énorme masse était entraînée sur la capitane, il faisait partager à son ennemi tout son péril. Hassan, qu'un ordre rigoureux attachait au rivage, s'efforçait cependant d'éviter le choc du vaisseau qui, en l'écrasant de son artillerie, tombait sur lui à toutes voiles; et le désordre où il avait mis le vaisseau russe lui faisant concevoir l'espoir d'un plus grand avantage, dans le même temps que, par l'adresse de ses mouvements sur ses câbles, il évita le choc dont il était menacé, il longea le vaisseau ennemi, y fit jeter les crampons et parvint à lui donner l'abordage. C'étaient des deux parts les plus beaux vaisseaux des deux flottes, les équipages les plus nombreux, les troupes d'élite. Un combat désespéré s'engagea entre eux. Les Turcs, animés par la bravoure de leur capitaine et par l'espoir d'une si belle prise, s'élançaient dans le vaisseau russe, s'y précipitaient du haut des

vergues, y entraient par les sabords. Les Russes jetaient dan le vaisseau ennemi des matières enflammées, des grenades, des pots à feu, espérant pouvoir se dégager et détacher les crampons pendant que les Turcs éteindraient l'incendie de leur vaisseau. Une vingtaine de plongeurs maltais, armés de longs fers pointus, s'élancèrent à la mer, y plongèrent, et travaillèrent sous l'eau à trouer et à trépaner le vaisseau turc. Les deux autres divisions russes avaient manœuvré pour se porter contre le centre et la gauche de la flotte turque, dont tous les vaisseaux présentaient constamment le travers; et chacune de ces divisions, parvenue à la hauteur où devait commencer son attaque, se tenait à la juste portée de son artillerie, n'osait s'engager plus avant dans ce formidable cercle, et portait la plus grande attention sur l'événement du combat qui continuait avec fureur entre la capitane et le vaisseau amiral.

La valeur de Hassan, déjà couvert de sang et de blessures, était près de l'emporter sur toute résistance. Le vaisseau russe était jonché de morts. Les Russes, désespérant enfin de détacher les crampons, se jetèrent eux-mêmes dans le vaisseau ennemi. Au milieu du tumulte et de la fumée, et en passant ainsi dans le vaisseau les uns des autres, les Russes qui se précipitaient dans le vaisseau turc y massacraient ceux de leurs compatriotes qui les y avaient devancés; et les Turcs égorgeaient les Turcs qui se trouvaient dans le vaisseau russe. Le feu prit plusieurs fois sur les deux vaisseaux, et l'embrasement fut éteint sans que l'attaque et la défense fussent moins opiniâtres. Les Turcs, qui ont à l'arme blanche une intrépidité, une légèreté, une adresse infiniment supérieure à celle de toute autre nation, après neuf quarts d'heure de cette horrible mêlée, étaient enfin près de se rendre maîtres du vaisseau russe. Elphinston, qui suivait de l'œil tous les événements du combat, fier de pouvoir secourir et sauver l'amiral russe, lui envoya les trois chaloupes de sa division : une fut coulée à fond par les canons turcs; deux abordent le vaisseau russe, y portent des troupes fraîches; et ce renfort ranimant les courages, on parvint à repousser les Turcs, à détacher le vais-

seau, et déjà les chaloupes l'emmenaient à la remorque, chargé d'une troupe de Turcs, qui, de vainqueurs devenus presque prisonniers, continuaient à s'y défendre. Mais de ce même côté, où ils se défendaient encore, et dont ils étaient maîtres, deux felouques turques, également chargées de troupes, étaient prêtes à l'aborder. Hassan, resté sur son vaisseau, et qui voyait avec désespoir sa proie lui échapper, s'élance à la mer, nage vers une de ces chaloupes, et parvenu à y monter, quittant à la hâte ses vêtements mouillés, sans turban, un sabre à la bouche, deux pistolets attachés au cou, il gravit sur le vaisseau russe où le combat recommence avec une nouvelle furie. La force du courant et des voiles ramenant le vaisseau russe vers la côte, il tombe une seconde fois sur la capitane. Gregg, voyant alors son vaisseau aux mains de l'ennemi, monta lui-même aux cordages, mit de sa main le feu aux voiles, et, se jetant aussitôt dans les chaloupes avec Spiritof et une vingtaine d'officiers, abandonna son vaisseau à l'ennemi et aux flammes. Hassan, maître du vaisseau embrasé, aperçut au travers du feu et de la fumée l'évasion des officiers russes. Il vit ce qui restait de leurs soldats et de leurs matelots, dociles encore dans la confusion de la défaite et de l'incendie, n'ajoutant point à la confusion par de vains efforts pour leur propre salut, et respectant, par une obéissance tout à la fois héroïque et servile, la fuite de leurs officiers. Il considéra la mer couverte de canots de leur escadre, qui s'approchaient pour recueillir ceux qui pourraient encore échapper. Hassan, dans sa victoire même, exposé au plus extrême péril, s'arrêta, plein d'étonnement, pour contempler la discipline de ses ennemis : et son admiration, à ce que lui-même a raconté, suspendit un moment le soin de son salut. Aucun ordre pareil ne pouvait exister chez les Turcs. Les plus lâches, dans le combat, s'étaient servis des canots pour fuir; les felouques étaient loin, et la capitane non moins embrasée que le vaisseau russe. Il n'avait plus d'autre ressource que de s'élancer une seconde fois à la mer, tout affaibli qu'il était par cinq blessures et par le sang qui en coulait. Un ami lui restait, un Algérien, qui l'avait depuis longtemps accompagné dans tous ses périls et toujours

partagé sa fortune. Au moment où ils allaient ensemble s'élancer dans les flots, ils virent étendu sur le pont un esclave espagnol qui avait donné, dans le combat, des preuves du plus grand courage, et qui respirait encore. Hassan arrête son compagnon, lui dit que laisser ce brave homme sur le vaisseau, c'est l'abandonner aux flammes, et que la mer peut le sauver. Ils le prennent, le précipitent avant eux, et la fortune seconde leur pitié. Tous deux s'élancent après lui. Au moment où Hassan prit cette résolution, un Grec, excellent nageur, monté sur un canot russe, le voit de loin, le reconnait, s'élance à la mer; mais sa chute et les vagues dérobant un moment à ses yeux celui qu'il voulait saisir, il s'élance sur un autre Turc, et ces deux malheureux, au milieu des flots, se saisissent à la vue des deux escadres, et se poignardent l'un l'autre. Pendant ce temps, l'Algérien, qui n'avait aucune blessure, parvint à saisir Hassan, et nageant vers un débris qui flottait sur l'eau, l'y conduisit, l'y attacha, et le traîna ainsi au rivage.

Les deux vaisseaux embrasés, se détachant par l'effet de l'incendie, voguaient au gré des vents et des vagues. Le vaisseau russe, bien plus enflammé, brûlant avec rapidité, aborda près de terre et sauta le premier. Le vaisseau turc, ne brûlant encore que par le haut, était porté au milieu de la flotte ottomane. Cette flotte épouvantée coupa ses câbles, et chaque vaisseau, déployant ses principales voiles, suivit la côte. Les deux divisions russes qui se trouvaient aussi sous le vent du vaisseau enflammé n'inquiétèrent point cette fuite, et seulement, à mesure que les vaisseaux turcs, en longeant le rivage, passaient à leur portée, les uns et les autres se canonnaient en désordre et dans l'éloignement. Les vaisseaux turcs, en suivant ainsi la côte, rencontrèrent le petit golfe de Tchesmé, et y entrèrent comme dans un asile.

L'armée russe jeta l'ancre à la même place que l'armée turque venait d'abandonner; et apercevant les vaisseaux ennemis amoncelés dans une baie étroite, dont l'entrée se trouvait encore resserrée par un rocher qui s'élevait au milieu des eaux, on conçut l'espérance d'y incendier toute cette flotte.

Quatre vaisseaux russes furent aussitôt détachés pour fermer la sortie de cette baie, mais les courants firent tomber ces quatre vaisseaux sous le vent, sans que de tout le jour aucune manœuvre pût les rapprocher.

Chacune des deux escadres demeurait ainsi dans un extrême péril, l'une, malgré sa force, amoncelée entre deux rochers où il était facile de la détruire; l'autre, malgré sa faiblesse, séparée en deux divisions hors de portée de se secourir mutuellement.

Hassan, qui s'était fait porter au lieu du danger, représenta au capitan-pacha combien la flotte ottomane était exposée dans cette anse. Mais celui-ci, de plus en plus attaché à sa résolution de ne point combattre, se croyait sous la protection de la petite forteresse de Tchesmé et des batteries qu'il faisait établir sur les côtes. Il défendit à tout vaisseau de prendre le large, et envoya par terre aux Dardanelles, pour en faire venir encore quelques vaisseaux. Il employa toute la journée suivante à établir des batteries sur le rivage. Une fut placée sur le rocher qui rétrécissait l'entrée du golfe. Quatre vaisseaux, placés en travers dans l'intérieur du golfe, couvraient toute la flotte, et défendaient le passage. Mais pendant cette même journée, l'escadre russe, parvenue à se réunir, préparait des brûlots pour une expédition plus terrible qu'un combat.

Au milieu de la nuit, ces brûlots s'avancent, soutenus par trois vaisseaux de ligne, une frégate et une bombarde. Un de ces vaisseaux, monté par Gregg, arriva le premier à l'entrée du port, et y resta longtemps exposé au feu de la batterie et des quatre vaisseaux ennemis, faisant de son côté un feu terrible et continuel avec des grenades, des boulets rouges, des carcasses, des fusées et de la mitraille. Les deux autres vaisseaux arrivèrent enfin à la même portée et commencèrent un feu semblable, tandis que la bombarde, placée à leur tête, envoyait au loin ses bombes dans l'intérieur du golfe. Pendant ce temps les deux brûlots approchent, conduits l'un et l'autre par des officiers anglais. L'un, dont le commandant ne put bien faire comprendre ses ordres par les Esclavons et les Grecs qui formaient son équipage, prit feu trop tôt, et brûla inutilement;

l'autre s'en éloigna et gagna le front de l'ennemi. Le crampon s'accrocha à l'un des plus gros vaisseaux turcs. Cinq minutes après, le vaisseau turc fut enflammé, et le feu gagna aussitôt sur les trois autres vaisseaux qui fermaient le port [1].

Les vaisseaux russes, auxquels on avait envoyé toutes les chaloupes, se retirèrent pour n'être pas exposés quand les vaisseaux ennemis sauteraient en l'air.

L'escadre turque était si resserrée que les vaisseaux se touchaient presque les uns les autres. En peu d'instants les flammes, poussées par les vents, s'élevèrent, s'étendirent, et offrirent aux yeux des Russes le spectacle de la flotte ennemie embrasée tout entière. Le golfe de Tchesmé ne paraissait qu'un immense globe de feu. De lamentables cris sortaient de cette mer enflammée. La plus grande partie des équipages turcs était descendue à terre dans la journée précédente. Ce qui res-

[1] Nous aimons à rappeler ici les beaux vers de M. Casimir Delavigne sur les brûlots de Canaris :

« . . . . Ténédos ! Ténédos !
Deux esquifs à ta voix ont sillonné les flots :
Tels, vomis par ton sein sur la plaine azurée,
S'avançaient ces serpents hideux,
Se dressant, perçant l'air de leur langue acérée,
De leurs anneaux mouvants fouettant l'onde autour d'eux,
Quand la triste Ilion les vit sous ses murailles,
A leur triple victime attachés tous les deux,
La saisir, l'enlacer de leurs flexibles nœuds,
L'emprisonner dans leurs écailles.
Tels, et plus terribles encor,
Ces deux esquifs de front fendent les mers profondes.
De vos rames battez les ondes ;
Allez, vers ce vaisseau cinglez d'un même essor.
L'incendie a glissé sous la carène ardente ;
Il se dresse à la poupe, il siffle autour des flancs ;
De cordage en cordage il s'élance, il serpente,
Enveloppe les mâts de ses replis brûlants,
De sa langue de feu, qui s'allonge à leur cime,
Saisit leurs pavillons consumés dans les airs,
Et, pour la dévorer embrassant la victime,
Avec ses mâts rompus, ses ponts, ses flancs ouverts,
Ses foudres, ses nochers engloutis par les mers,
S'enfonce en grondant dans l'abîme. »

tait dans les navires se précipite à la mer et cherche à fuir au rivage; mais, les canons de ces vaisseaux étant chargés, à mesure que la flamme les échauffait, les batteries faisaient feu et foudroyaient la côte. Quand l'embrasement eut gagné les soutes à poudre, d'affreux éclats retentissaient du sein de cette horrible enceinte, et dispersaient au loin des débris, des corps expirants, des troncs mutilés.

Les habitants de Chio, accourus au rivage et tremblant de voir leur ville pillée par les vainqueurs, voyaient distinctement à la lueur de l'incendie et sur toute la surface de la mer, différentes scènes de cette horrible catastrophe; les eaux couvertes de malheureux nageant à travers les débris enflammés; la forteresse de Tchesmé, la ville et une mosquée bâtie en amphithéâtre sur une colline, abîmées de fond en comble, et tous les habitants de cette côte fuyant sur les hauteurs éloignées. On entendait mugir dans l'enfoncement des terres les montagnes et les rochers. Au moment de cette destruction, il y eut un si horrible fracas, que Smyrne, distant de dix lieues, sentit la terre trembler. Athènes, à plus de cinquante lieues d'une mer coupée d'îles, prétend en avoir entendu le bruit; les vaisseaux russes, quoique assez éloignés, étaient agités comme par les secousses d'une violente tempête. Cet affreux spectacle dura depuis une heure après minuit jusqu'à six heures du matin.

Les chaloupes russes sauvaient [1] quelques-uns des malheureux qui, après être sautés en l'air, ou s'être précipités eux-mêmes dans la mer, erraient sur les flots; et quoique le plus grand nombre des Turcs fût parvenu à se jeter à la côte, tous les rivages d'alentour furent couverts de cadavres. Il y eut de brûlés 15 gros vaisseaux de 74 à 100 pièces de canon, 9 de 15 à 30, et plusieurs galères; un seul vaisseau de 60 canons et cinq galiotes échappèrent aux flammes, et tombèrent entre les mains des Russes.

[1] Rien n'empêcherait de dire *sauvèrent;* mais l'auteur présente ce fait comme simultané à ceux qui précèdent, comme un détail d'un tableau commencé; dans ce sens il faut dire *sauvaient.*

LA FÊTE DE LA FÉDÉRATION,

PAR M. THIERS.

« La muncipalité de Paris proposa pour le 14 juillet 1790 (premier anniversaire de la prise de la Bastille) une fédération générale de la France, qui se ferait par des députés de toutes les gardes nationales et de tous les corps de l'armée. Ce projet fut accueilli avec enthousiasme, et des préparatifs immenses furent faits pour rendre la fête digne de son objet. »

Le jour s'approchait, et les préparatifs se faisaient avec la plus grande activité. La fête devait avoir lieu au Champ-de-Mars, vaste terrain qui s'étend entre l'École militaire et le cours de la Seine. On avait projeté de transporter la terre du milieu sur les côtés, de manière à former un amphithéâtre suffisant pour la masse des spectateurs. Douze mille ouvriers y travaillaient sans relâche; et cependant il était à craindre que les travaux ne fussent pas achevés le 14; les habitants veulent alors se joindre eux-mêmes aux travailleurs. En un instant toute la population est transformée en ouvriers. Des religieux, des militaires, des hommes de toutes les classes saisissent la pelle et la bêche; des femmes élégantes elles-mêmes contribuent aux travaux. Bientôt l'entraînement est général; on s'y rend par sections, avec des bannières de diverses couleurs, et au son du tambour. Arrivés, on se mêle, et on travaille en commun. La nuit venue et le signal donné [1], chacun se rejoint aux siens et retourne à ses foyers. Cette douce union régna jusqu'à la fin des travaux. Pendant ce temps les fédérés arrivaient continuellement, et étaient reçus avec le plus grand empressement et la plus aimable hospitalité. L'effusion était générale et la joie sincère, malgré les alarmes que le très-petit nombre d'hommes restés inaccessibles à ces émotions

[1] Cette forme nous rend l'ablatif absolu des Latins: « Mais *Rome prise* enfin, Seigneur, où courrons-nous? » *Boileau.* « Je suis parti, les cieux d'un noir crêpe voilés. » *Molière.* « Nos besoins satisfaits, le reste de nos biens n'est plus à nous. » *Marmontel.*

s'efforçaient de répandre. On disait que des brigands profiteraient du moment où le peuple serait à la fédération pour piller la ville. On supposait au duc d'Orléans, revenu de Londres, des projets sinistres ; cependant la gaieté nationale fut inaltérable, et on ne crut à aucune de ces méchantes prophéties.

Le 14 arrive enfin : tous les fédérés des provinces et de l'armée, rangés sous leurs chefs et leurs bannières, partent de la place de la Bastille, et se rendent aux Tuileries. Les députés du Béarn, en passant à la place de la Ferronnerie où avait été assassiné Henri IV, lui rendent un hommage qui, dans cet instant d'émotion, se manifeste par des larmes. Les fédérés, arrivés au jardin des Tuileries, reçoivent dans leurs rangs la municipalité et l'assemblée. Un bataillon de jeunes enfants, armés comme leurs pères, devançaient l'assemblée ; un groupe de vieillards la suivaient, et rappelaient ainsi les antiques souvenirs de Sparte. Le cortége s'avance au milieu des cris et des applaudissements du peuple. Les quais étaient couverts de spectateurs, les maisons en étaient chargées. Un pont, jeté en quelques jours sur la Seine, conduisait par un chemin jonché de fleurs d'une rive à l'autre, et aboutissait en face du champ de la Fédération. Le cortége le traverse, et chacun prend sa place. Un amphithéâtre magnifique, disposé dans le fond, était destiné aux autorités nationales. Le roi et le président étaient assis à côté l'un de l'autre sur des siéges pareils, semés de fleurs de lis d'or. Un balcon élevé derrière le roi portait la reine et la cour. Les ministres étaient à quelque distance du roi, et les députés rangés des deux côtés. Quatre cent mille spectateurs chargeaient les amphithéâtres latéraux ; soixante mille fédérés armés faisaient leurs évolutions dans le champ intermédiaire ; et au centre s'élevait, sur une base de vingt-cinq pieds, le magnifique autel de la patrie. Trois cents prêtres revêtus d'aubes blanches et d'écharpes tricolores en couvraient les marches, et devaient servir le sacrifice.

L'arrivée des fédérés dura trois heures. Pendant ce temps le ciel était couvert de sombres nuages, et la pluie tombait par torrents. Ce ciel, dont l'éclat se marie si bien à la joie des hommes, leur refusait en ce moment la sérénité et la lumière.

Un des bataillons arrivés dépose ses armes, et a l'idée de former une danse; tous l'imitent aussitôt, et en un instant le champ intermédiaire est plein de soixante mille hommes, soldats et citoyens, qui opposent la gaieté à l'orage. Enfin la cérémonie commence; le ciel, par un hasard heureux, se découvre et éclaire de son éclat cette scène solennelle. L'évêque d'Autun commence la messe; les chœurs accompagnent la voix du pontife; le canon y mêle ses bruits solennels. Le saint sacrifice achevé, Lafayette descend de son cheval, monte les marches du trône et vient recevoir les ordres du roi, qui lui confie la formule du serment. Lafayette le porte à l'autel, et dans ce moment toutes les bannières s'agitent, tous les sabres étincellent. Le général, l'armée, le président, les députés crient : *Je le jure!* Le roi, debout, la main étendue sur l'autel, dit : *Moi, roi des Français, je jure d'employer le pouvoir que m'a délégué l'acte constitutionnel de l'État, à maintenir la constitution décrétée par l'assemblée nationale et acceptée par moi.* Dans ce moment la reine, entraînée par le mouvement général, saisit dans ses bras l'auguste enfant, héritier du trône, et du haut du balcon où elle est placée, le montre à la nation assemblée. A ce moment des cris extraordinaires de joie, d'amour, d'enthousiasme se dirigent vers la mère et l'enfant, et tous les cœurs sont à elle. C'est dans ce même instant que la France tout entière, réunie dans les quatre-vingt-trois chefs-lieux des départements, faisait le même serment d'aimer le roi qui les aimerait. Hélas! dans ces moments la haine même s'attendrit, l'orgueil cède, tous sont heureux du bonheur commun, et fiers de la dignité de tous. Pourquoi ces plaisirs si profonds de la concorde sont-ils sitôt oubliés!

Cette auguste cérémonie achevée, le cortége reprend sa marche, et le peuple se livre à des fêtes. Les réjouissances durèrent plusieurs jours. Une revue générale des fédérés eut lieu. Soixante mille hommes étaient sous les armes et présentaient un magnifique spectacle, tout à la fois militaire et national. Le soir, Paris offrait une fête charmante. Le principal lieu de réunion était aux Champs-Élysées et à la Bastille. On lisait sur le terrain de cette ancienne prison, changé en une place : *Ici*

l'on danse. Des feux brillants rangés en guirlandes remplaçaient l'éclat du jour. Il avait été défendu à l'opulence de troubler cette paisible fête par le mouvement des voitures. Tout le monde devait se faire peuple et se trouver heureux de l'être. Les Champs-Élysées présentaient une scène touchante. Chacun y circulait sans bruit, sans tumulte, sans rivalité, sans haine. Toutes les classes confondues y circulaient au doux éclat des lumières et se trouvaient heureuses d'être ensemble. Ainsi, même au sein de la civilisation on semblait avoir retrouvé les temps de la fraternité primitive.

Les fédérés, après avoir assisté aux imposantes discussions de l'assemblée nationale, aux pompes de la cour, aux magnificences de Paris, après avoir été témoins de la bonté du roi, qu'ils visitèrent tous, et dont ils reçurent de touchantes expressions d'amour, retournèrent transportés d'ivresse, pleins de bons sentiments et d'illusion. Après tant de scènes déchirantes, et prêt à en raconter de plus terribles encore, l'historien s'arrête avec plaisir sur ces scènes si fugitives où tous les cœurs n'eurent qu'un même sentiment, l'amour du bien commun.

La fête si touchante de la fédération ne fut encore qu'une émotion passagère. Le lendemain les cœurs voulaient encore ce qu'ils avaient voulu la veille, et la guerre était recommencée.

IV.

VOYAGES.

MOSCOU,

PAR MADAME DE STAËL.

Madame de Staël (1766-1817), fille du célèbre Necker, ministre des finances sous Louis XVI, reçut une éducation distinguée, qu'acheva la conversation des hommes supérieurs qui fréquentaient la maison de son père. Initiée de bonne heure à l'intelligence des grandes affaires, elle

prit un intérêt actif et passionné aux premières crises de la révolution. Dès lors, elle passa une grande partie de sa vie à voyager ; elle vit l'Angleterre, l'Italie, l'Allemagne ; et presque chacun des pays qu'elle visita, comme chacune des époques importantes de sa vie, devint pour elle l'occasion d'un ouvrage. Le célèbre roman de *Corinne* ou *l'Italie* (2 vol. 1807), *l'Allemagne* (3 vol. 1814), *les Considérations sur la révolution française* (3 vol., ouvrage posthume), sont les chefs-d'œuvre de ce talent brillant et fort, qui semble composé de la vive sensibilité d'une femme, et de ce que la pensée d'un homme peut avoir de profond. On lui reproche avec raison quelque recherche dans l'expression. La conversation de Mme de Staël était, dit-on, au moins égale à ses ouvrages. L'influence qu'elle pouvait exercer par ce don de la parole, et l'usage qu'elle était disposée à en faire en faveur des idées libérales, inquiétèrent Bonaparte ; il exila Mme de Staël. Nous devons à cet acte de tyrannie un livre très-agréable : *Dix années d'exil*, auquel nous empruntons le morceau suivant.

Des coupoles dorées annoncent de loin Moscou ; cependant, comme le pays environnant n'est qu'une plaine, ainsi que toute la Russie, on peut arriver dans la grande ville sans être frappé de son étendue. Quelqu'un disait avec raison que Moscou était[1] plutôt une province qu'une ville. En effet, l'on y voit des cabanes, des maisons, des palais, un bazar comme en Orient, des églises, des établissements publics, des pièces d'eau, des bois, des parcs. La diversité des mœurs et des nations qui composent la Russie se montrait dans ce vaste séjour. Voulez-vous, me disait-on, acheter des châles de Cachemire dans le quartier des Tartares? Avez-vous vu la ville chinoise? L'Asie et l'Europe se trouvaient réunies dans cette immense cité. On y jouissait de plus de liberté qu'à Pétersbourg, où la cour doit nécessairement exercer beaucoup d'influence. Les grands seigneurs établis à Moscou ne recherchaient point les places; mais ils prouvaient leur patriotisme par des dons immenses faits à l'État, soit pour des établissements publics pendant la paix, soit comme secours pendant la guerre. Les fortunes colossales des grands seigneurs russes sont employées à former

[1] Imparfait *par attraction*. Voir plus loin : *l'Égypte et les Pyramides*, par Volney, 2e partie, note 2, p. 145.

des collections de tous genres, à des entreprises, à des fêtes dont les Mille et une Nuits ont donné les modèles, et ces fortunes se perdent aussi très-souvent par les passions effrénées de ceux qui les possèdent. Quand j'arrivai dans Moscou, il n'était question que des sacrifices que l'on faisait pour la guerre. Un jeune comte de Momonoff levait un régiment pour l'État, et n'y voulait servir que comme sous-lieutenant; une comtesse Orloff, aimable et riche à l'asiatique, donnait le quart de son revenu. Lorsque je passais devant ces palais entourés de jardins, où l'espace était prodigué dans une ville comme ailleurs au milieu de la campagne, on me disait que le propriétaire de cette superbe demeure venait de donner mille paysans à l'État, cet autre deux cents. J'avais de la peine à me faire à cette expression, *donner des hommes;* mais les paysans eux-mêmes s'offraient avec ardeur, et leurs seigneurs n'étaient dans cette guerre que leurs interprètes.

Dès qu'un Russe se fait soldat, on lui coupe la barbe, et de ce moment il est libre. On voulait que tous ceux qui auraient servi dans la milice fussent aussi considérés comme libres; mais alors la nation l'aurait été, car elle s'est levée presque en entier. Espérons qu'on pourra sans secousses amener cet affranchissement si désiré; mais en attendant, on voudrait que les barbes fussent conservées, tant elles donnent de force et de dignité à la physionomie. Les Russes à longue barbe ne passent jamais devant une église sans faire le signe de la croix, et leur confiance dans les images visibles de la religion est très-touchante[1]. Leurs églises portent l'empreinte de ce goût du luxe qu'ils tiennent de l'Asie; on n'y voit que des ornements d'or, d'argent et de rubis. On dit qu'un homme en Russie avait proposé de composer un alphabet avec des pierres précieuses, et d'écrire ainsi la Bible. Il connaissait la meilleure manière d'intéresser à la lecture l'imagination des Russes. Cette imagination, jusqu'à présent néanmoins, ne s'est manifestée, ni par les beaux-arts, ni par la poésie. Ils arrivent très-vite, en toutes choses, jusqu'à un certain point, et ne vont pas au delà; l'impulsion fait faire

[1] Oui, comme toute marque de confiance religieuse; mais la superstition qui néglige la réalité pour s'attacher à l'image, est une chose triste.

les premiers pas; mais les seconds appartiennent à la réflexion; et ces Russes, qui n'ont rien des peuples du Nord, sont, jusqu'à présent, très-peu capables de méditation.

Quelques-uns des palais de Moscou sont en bois, afin qu'ils puissent être bâtis plus vite, et que l'inconstance naturelle à la nation, dans tout ce qui n'est pas la religion et la patrie, se satisfasse en changeant facilement de demeure. Plusieurs de ces beaux édifices ont été construits pour une fête; on les destinait à l'éclat d'un jour, et les richesses dont on les a décorés les ont fait durer jusqu'à cette époque de destruction universelle. Un grand nombre de maisons sont coloriées en vert, en jaune, en rose, et sculptées en détail comme des ornements de dessert.

Le Kremlin, cette citadelle où les empereurs de Russie se sont défendus contre les Tartares, est entouré d'une haute muraille crénelée et flanquée de tourelles qui, par leurs formes bizarres, rappellent plutôt un minaret de Turquie qu'une forteresse, comme la plupart de celles de l'Occident. Mais quoique le caractère extérieur des édifices de la ville soit oriental, l'impression du christianisme se retrouvait dans cette multitude d'églises si vénérées qui attiraient les regards à chaque pas. On se rappelait Rome en voyant Moscou; non assurément que les monuments y fussent du même style, mais parce que le mélange de la campagne solitaire et des palais magnifiques, la grandeur de la ville et le nombre infini des temples, donnent à la Rome asiatique quelques rapports avec la Rome européenne.

C'est vers les premiers jours d'août qu'on me fit voir l'intérieur du Kremlin : j'y arrivai par l'escalier que l'empereur Alexandre avait monté peu de jours auparavant, entouré d'un peuple immense qui le bénissait, et lui promettait de défendre son empire à tout prix. Ce peuple a tenu parole. On m'ouvrit d'abord les salles où l'on renfermait les armes des anciens guerriers de Russie : les arsenaux de ce genre sont plus dignes d'intérêt dans les autres pays de l'Europe. Les Russes n'ont pas pris part aux temps de la chevalerie; ils ne se sont pas mêlés des croisades. Constamment en guerre avec les Tartares, les Polonais et les Turcs, l'esprit militaire [1] s'est formé chez eux

[1] Construction brisée; *voyez* page 114, note 1.

au milieu des atrocités de tout genre qu'entraînaient la barbarie des nations asiatiques et celle des tyrans qui gouvernaient la Russie. Ce n'est donc pas la bravoure généreuse des Bayard ou des Percy, mais l'intrépidité d'un courage fanatique qui s'est manifestée dans ce pays depuis plusieurs siècles. Les Russes, dans les rapports de la société, si nouveaux pour eux, ne se signalent point par l'esprit de chevalerie, tel que les peuples de l'Occident le conçoivent, mais ils se sont toujours montrés terribles contre leurs ennemis. Tant de massacres ont eu lieu dans l'intérieur de la Russie, jusqu'au règne de Pierre le Grand et par delà, que la moralité de la nation et surtout celle des grands seigneurs, doit en avoir beaucoup souffert. Ces gouvernements despotiques, dont la seule limite est l'assassinat du despote, bouleversent les principes de l'honneur et du devoir dans la tête des hommes; mais l'amour de la patrie, l'attachement aux croyances religieuses, se sont maintenus dans toute leur force à travers les débris de cette sanglante histoire [1], et la nation qui conserve de telles vertus peut encore étonner le monde.

On me conduisit, de l'ancien arsenal, dans les chambres occupées jadis par les czars, et où l'on conserve les vêtements qu'ils portaient le jour de leur couronnement. Ces appartements n'ont aucun genre de beauté, mais ils s'accordent très-bien avec la vie dure que menaient et que mènent encore les czars. La plus grande magnificence règne dans les palais d'Alexandre, mais lui-même couche sur la dure, et voyage comme un officier cosaque.

On faisait voir, dans le Kremlin, un trône partagé, qui fut occupé d'abord par Pierre Ier et Ivan, son frère. La princesse Sophie, leur sœur, se plaçait derrière la chaise d'Ivan, et lui dictait ce qu'il devait dire; mais cette force empruntée ne résista pas longtemps à la force native de Pierre Ier, et bientôt il régna seul. C'est à dater de son règne que les czars ont cessé de porter le costume asiatique. La grande perruque du siècle de Louis XIV arriva avec Pierre Ier, et, sans porter atteinte à

[1] C'est-à-dire à travers les meurtres et les violences dont cette histoire est remplie. L'expression de l'auteur est moins exacte, mais plus poétique.

l'admiration qu'inspire ce grand homme, il y a je ne sais quel contraste désagréable entre la férocité de son génie et la régularité cérémonieuse de son vêtement. A-t-il eu raison d'effacer, autant qu'il le pouvait, les mœurs orientales du sein de sa nation? devait-il placer sa capitale au nord et à l'extrémité de son empire? C'est une grande question qui n'est point encore résolue : les siècles seuls peuvent commenter de si grandes pensées [1].

Je montai sur le clocher de la cathédrale, appelée Ivan Veliki, d'où l'on domine toute la ville : de là je voyais ce palais des czars qui ont conquis par leurs armes les couronnes de Casan, d'Astracan et de Sibérie. J'entendais les chants de l'église où le catholicos, prince de Géorgie, officiait au milieu des habitants de Moscou, et formait une réunion chrétienne entre l'Asie et l'Europe. Quinze cents églises attestaient la dévotion du peuple moscovite.

Les établissements de commerce à Moscou portaient un caractère asiatique; des hommes à turban, d'autres habillés selon les divers costumes de tous les peuples de l'Orient, étalaient les marchandises les plus rares; les fourrures de la Sibérie et les tissus de l'Inde offraient toutes les jouissances du luxe à ces grands seigneurs, dont l'imagination se plaît aux zibelines des Samoïèdes comme aux rubis des Persans. Ici, le jardin et le palais de Rasoumouski renfermaient la plus belle collection de plantes et de minéraux; ailleurs, un comte de Boutourlin avait passé trente ans de sa vie à rassembler une belle bibliothèque : parmi les livres qu'il possédait, il y en avait sur lesquels on trouvait des notes de la main de Pierre Ier. Ce grand homme ne se doutait pas que cette même civilisation européenne [2], dont il était si jaloux, viendrait dévaster les établissements d'instruction publique qu'il avait fondés au milieu de son empire, dans le but de fixer, par l'étude, l'esprit impatient des Russes.

[1] Belle personnification des siècles, transformés en commentateurs. L'auteur a voulu dire que ce n'est qu'après plusieurs siècles qu'on peut juger de si grandes pensées. — [2] L'abstrait pour le concret; la civilisation pour les peuples civilisés.

Plus loin était la maison des enfants-trouvés, l'une des plus touchantes institutions de l'Europe; des hôpitaux pour toutes les classes de la société se faisaient remarquer dans les divers quartiers de la ville ; enfin, l'œil ne pouvait se porter que sur des richesses ou sur des bienfaits, sur des édifices de luxe ou de charité, sur des églises ou sur des palais, qui répandaient du bonheur ou de l'éclat sur une vaste portion de l'espèce humaine. On apercevait les sinuosités de la Moscowa, de cette rivière qui, depuis la dernière invasion des Tartares, n'avait plus roulé de sang dans ses flots : le jour était superbe; le soleil semblait se complaire à verser ses rayons sur les coupoles étincelantes [1]. Je me rappelai ce vieux archevêque, Platon, qui venait d'écrire à Alexandre une lettre pastorale, dont le style oriental m'avait vivement émue : il envoyait l'image de la Vierge, des confins de l'Europe, pour conjurer loin de l'Asie l'homme qui voulait faire porter aux Russes tout le poids des nations enchaînées sur ses pas [2]. Un moment la pensée me vint que Napoléon pourrait se promener sur cette même tour d'où j'admirais la ville qu'allait anéantir sa présence; un moment je songeai qu'il s'enorgueillissait de remplacer, dans le palais des czars, le chef de la grande horde qui sut aussi s'en emparer pour un temps; mais le ciel était si beau que je repoussai cette crainte. Un mois après, cette belle ville était en cendres, afin qu'il fût dit que tout pays qui s'était allié avec cet homme serait ravagé par les feux dont il dispose. Mais combien ces Russes et leur monarque n'ont-ils pas racheté cette erreur! Le malheur même de Moscou a régénéré l'empire, et cette ville religieuse a péri comme un martyr, dont le sang répandu donne de nouvelles forces aux frères qui lui survivent.

LA FÊTE D'INTERLAKEN,

PAR LA MÊME.

Pour aller à la fête, il fallait s'embarquer sur l'un de ces lacs

[1] C'est un des charmes des belles descriptions de la nature que cette association fictive des êtres inanimés aux impressions de l'homme. Au milieu des émotions que ces spectacles nous causent, nous aimons à prêter aux objets qui nous entourent quelque chose de notre propre vie. — [2] Image superbe.

dans lesquels les beautés de la nature se réfléchissent, et qui semblent placés au pied des Alpes pour en multiplier les ravissants aspects. Un temps orageux nous dérobait la vue distincte des montagnes; mais, confondues avec les nuages, elles n'en étaient que plus redoutables. La tempête grossissait, et bien qu'un sentiment de terreur s'emparât de mon âme, j'aimais cette foudre du ciel qui confond l'orgueil de l'homme. Nous nous reposâmes un moment dans une espèce de grotte avant de nous hasarder à traverser la partie du lac de Thun qui est entourée de rochers inabordables. C'est dans un lieu pareil que Guillaume Tell sut braver les abîmes et s'attacher à des écueils pour échapper à ses tyrans. Nous aperçûmes alors dans le lointain cette montagne qui porte le nom de Vierge (*Jungfrau*); aucun voyageur n'a jamais pu gravir jusqu'à son sommet [1] : elle est moins haute que le Mont-Blanc, et cependant elle inspire plus de respect, parce qu'on la sait inaccessible [2].

Nous arrivâmes à Unterseen, et le bruit de l'Aar qui tombe en cascades autour de cette petite ville, disposait l'âme à des impressions rêveuses. Les étrangers, en grand nombre, étaient logés dans des maisons de paysans, fort propres, mais rustiques. Il était assez piquant de voir se promener, dans la rue d'Unterseen, de jeunes Parisiens tout à coup transportés dans les vallées de la Suisse ; ils n'entendaient plus que le bruit des torrents, ils ne voyaient plus que des montagnes, et cherchaient si dans ces lieux solitaires ils pourraient s'ennuyer assez pour retourner avec plus de plaisir encore dans le monde.

Le soir qui précéda la fête, on alluma des feux sur les montagnes; c'est ainsi que jadis les libérateurs de la Suisse donnèrent le signal de leur sainte conspiration. Ces feux placés sur les sommets ressemblaient à la lune lorsqu'elle se lève derrière les montagnes, et qu'elle se montre à la fois ardente et paisible. On eût dit que des astres nouveaux venaient assister au plus touchant spectacle que notre monde puisse encore offrir. L'un de ces signaux enflammés semblait placé dans le ciel, d'où il

[1] On y a gravi depuis lors. — [2] *On sait qu'elle est*... Gallic. « Je la crois fine, dit-il. » *La Fontaine*. — « Je vous crois du même âge. » *Montesquieu*. — V. aussi page 12, l. 27, et p. 21, l. 6.

éclairait les ruines du château d'Unspunnen, autrefois possédé par Berthold, le fondateur de Berne, en mémoire de qui se donnait la fête. Des ténèbres profondes environnaient ce point lumineux ; et les montagnes, qui pendant la nuit ressemblent à de grands fantômes, apparaissaient comme l'ombre gigantesque des morts qu'on voulait célébrer.

Le jour de la fête le temps était doux, mais nébuleux ; il fallait que la nature répondît à l'attendrissement de tous les cœurs. L'enceinte choisie pour les jeux est entourée de collines parsemées d'arbres, et des montagnes à perte de vue sont derrière ces collines. Tous les spectateurs, au nombre de près de six mille, s'assirent sur les hauteurs en pente, et les couleurs variées des habillements ressemblaient dans l'éloignement à des fleurs répandues sur la prairie. Jamais un aspect plus riant ne put annoncer une fête ; mais quand les regards s'élevaient, des rochers suspendus semblaient, comme la destinée, menacer les humains au milieu de leurs plaisirs.

Lorsque la foule des spectateurs fut réunie, on entendit venir de loin la procession de la fête, procession solennelle en effet, puisqu'elle était consacrée au culte du passé [1]. Une musique agréable l'accompagnait ; les magistrats paraissaient à la tête des paysans ; les jeunes paysannes étaient vêtues selon le costume ancien et pittoresque de chaque canton ; les hallebardes et les bannières de chaque vallée étaient portées en avant de la marche par des hommes à cheveux blancs, habillés précisément comme on l'était il y a cinq siècles lors de la conjuration de Rutli. Une émotion profonde s'emparait de l'âme en voyant ces drapeaux si pacifiques qui avaient pour gardiens des vieillards. Le vieux temps était représenté par ces hommes âgés pour nous, mais si jeunes en présence des siècles ! Je ne sais quel air de confiance dans tous ces êtres faibles touchait profondément, parce que cette confiance ne leur était inspirée que par la loyauté de leur âme. Les yeux se remplissaient de larmes au

[1] Voilà encore une de ces métaphores qui appartiennent à notre siècle. Il suffit d'une expression comme celle-là pour fixer la date d'un ouvrage. Les mots ne sont pas nouveaux ; mais leur association est nouvelle et tient à des idées que nos pères n'avaient pas. Ainsi la langue et les mœurs s'expliquent mutuellement.

milieu de la fête, comme dans ces jours heureux et mélancoliques où l'on célèbre la convalescence de ce qu'on aime.

Enfin les jeux commencèrent; et les hommes de la vallée et les hommes de la montagne montrèrent, en soulevant d'énormes poids, en luttant les uns contre les autres, une agilité et une force de corps très-remarquables. Cette force rendait autrefois les nations plus militaires; aujourd'hui que la tactique et l'artillerie disposent du sort des armées, on ne voit dans ces exercices que des jeux agricoles [1]. La terre est mieux cultivée par des hommes aussi robustes; mais la guerre ne se fait [2] qu'à l'aide de la discipline et du nombre, et les mouvements même de l'âme ont moins d'empire sur la destinée humaine depuis que les individus ont disparu dans les masses, et que le genre humain semble dirigé comme la nature inanimée par des lois mécaniques.

Après que les jeux furent terminés et que le bon bailli du lieu eut distribué les prix aux vainqueurs, on dîna sous des tentes, et l'on chanta des vers en l'honneur de la tranquille félicité des Suisses. On faisait passer à la ronde, pendant le repas, des coupes en bois, sur lesquelles étaient sculptés Guillaume Tell et les trois fondateurs de la liberté helvétique. On buvait avec transport au repos, à l'ordre, à l'indépendance; et le patriotisme du bonheur [3] s'exprimait avec une cordialité qui pénétrait toutes les âmes.

« Les prairies sont aussi fleuries que jadis, les montagnes « aussi verdoyantes : quand toute la nature sourit, le cœur « seul de l'homme pourrait-il n'être qu'un désert? »

Non, sans doute, il ne l'était pas; il s'épanouissait avec confiance au milieu de cette belle contrée, en présence de ces hommes respectables, animés tous par les sentiments les plus purs.

[1] Je doute que ce mot puisse remplacer *agreste* ou *rustique*. — [2] Privé de l'auxiliaire *werden* (devenir), le français le remplace quelquefois par la forme pronominale. « La gloire des grands hommes se doit toujours mesurer aux moyens dont ils se sont servis pour l'acquérir. » *La Rochefoucauld*. — « L'homme, qui est esprit, se mène par les yeux et les oreilles. » *La Bruyère*. — « Le divin exemplaire qui se lit dans les cieux. » *Villemain*. V. ci-dessus, p. 139, l. 6. — [3] L'auteur a voulu dire sans doute : le patriotisme animé, exalté, augmenté par le sentiment du bonheur.

Un pays pauvre, d'une étendue très-bornée, sans luxe, sans éclat, sans puissance, est chéri par ses habitants comme un ami qui cache ses vertus dans l'ombre et les consacre toutes au bonheur de ceux qui l'aiment. Depuis cinq siècles que dure la prospérité de la Suisse, on compte plutôt de sages générations que de grands hommes. Il n'y a point de place pour l'exception quand l'ensemble est aussi heureux. On dirait que les ancêtres de cette nation règnent encore au milieu d'elle : toujours elle les respecte, les imite, et les recommence [1]. La simplicité des mœurs et l'attachement aux anciennes coutumes, la sagesse et l'uniformité dans la manière de vivre, rapprochent de nous le passé et nous rendent l'avenir présent. Une histoire toujours la même ne semble qu'un seul moment dont la durée est de plusieurs siècles.

La vie coule dans ces vallées comme les rivières qui les traversent ; ce sont des ondes nouvelles, mais qui suivent le même cours : puisse-t-il n'être point interrompu ! puisse la même fête être souvent célébrée au pied de ces mêmes montagnes ! L'étranger les admire comme une merveille, l'Helvétien les chérit comme un asile où les magistrats et les pères soignent ensemble les citoyens et les enfants.

L'ÉGYPTE ET SES PYRAMIDES,

PAR VOLNEY.

M. de Volney (1757-1820) doit la meilleure partie de sa réputation à ses *Voyages en Syrie et en Égypte* et à son *Tableau des États-Unis*. Il y développe un talent d'observation rare, une grande sagacité, un jugement sain et des connaissances étendues. Son style, clair et précis, atteint souvent à l'élégance. Chénier a dit dans son Tableau de littérature française : « M. de Volney, en traversant l'Égypte et la Syrie, « écrivit un des beaux ouvrages du dix-huitième siècle, et le chef-d'œu« vre du genre. » Il est à regretter que la même sagesse qui distingue cet ouvrage n'ait pas présidé à la composition des *Ruines* du même auteur, ou plutôt ne l'ait pas empêché d'écrire ce livre, qui sape la base

[1] N'y a-t-il pas un peu de recherche dans cette expression : *recommencer ses ancêtres ?*

de toutes les religions. On loue avec raison le style précis et la marche logique du *Catéchisme de la loi naturelle*, où l'auteur a le malheur de donner l'intérêt personnel pour unique base à la vertu. M. de Volney a rendu de grands services à la philologie générale, ou à l'étude comparée des différentes langues du globe.

Si l'on se rappelle ce que j'ai exposé de la nature et de l'aspect du sol, si l'on se peint un pays plat, coupé de canaux, inondé pendant trois mois, fangeux et verdoyant pendant trois autres, poudré et gercé le reste de l'année; si l'on se figure sur ce terrain des villages de boue et de briques ruinés, des paysans nus et hâlés, des buffles, des chameaux, des sycomores, des dattiers clair-semés, des lacs, des champs cultivés, et de grands espaces vides; si l'on y joint un soleil étincelant sur l'azur d'un ciel presque toujours sans nuages; des vents plus ou moins forts, mais perpétuels; l'on aura pu se former une idée rapprochée de l'état physique du pays. On a pu juger de l'état civil des habitants par leurs divisions en races, en sectes, en conditions; par la nature d'un gouvernement qui ne connaît ni propriété ni sûreté de personnes, et par l'usage d'un pouvoir illimité confié à une soldatesque licencieuse et grossière; enfin l'on peut apprécier la force de ce gouvernement en résumant son état militaire, la qualité de ses troupes; en observant que, dans toute l'Égypte et sur les frontières, il n'y a ni fort, ni redoute, ni artillerie, ni ingénieurs; et que, pour la marine, on ne compte que les vingt-huit vaisseaux et cayasses de Suez, armés chacun de quatre pierriers rouillés, et montés par des marins qui ne connaissent pas la boussole : c'est au lecteur à établir sur ces faits l'opinion qu'il doit prendre d'un tel pays [1]. S'il trouvait, par hasard, que je le lui présente sous un point de vue différent de quelques autres relations, cette diversité ne devrait point étonner. Rien de moins unanime que les jugements des voyageurs sur les pays qu'ils ont vus; souvent contradictoires entre eux, celui-ci déprime ce que celui-là vante; et tel peint comme un lieu de délices ce qui pour tel autre n'est qu'un lieu fort ordinaire. On leur reproche cette

[1] M. de Volney visita l'Égypte en 1783.

contradiction; mais ils la partagent avec leurs censeurs mêmes, puisqu'elle est dans la nature des choses. Quoi que nous puissions faire, nos jugements sont bien moins fondés sur les qualités réelles des objets que sur les affections [1] que nous recevons, ou que nous portons en les voyant. Une expérience journalière prouve qu'il s'y mêle toujours des idées étrangères, et de là vient que le même pays qui nous a paru beau dans un temps nous paraît quelquefois désagréable dans un autre. D'ailleurs, le préjugé des habitudes premières est tel que jamais l'on ne peut s'en dégager. L'habitant des montagnes hait les plaines; l'habitant des plaines déprise les montagnes. L'Espagnol veut un ciel ardent; le Danois un temps brumeux. Nous aimons la verdure des forêts ; le Suédois préfère la blancheur des neiges : le Lapon transporté de sa chaumière enfumée dans les bosquets de Chantilly [2] y est mort de chaleur et de mélancolie. Chacun a ses goûts, et juge en conséquence. Je conçois que, pour un Égyptien, l'Égypte est et sera toujours le plus beau pays du monde, quoiqu'il n'ait vu que celui-là. Mais s'il m'est permis d'en dire mon avis comme témoin oculaire, j'avoue que je n'en ai pas pris une idée si avantageuse. Je rends justice à son extrême fertilité, à la variété de ses produits, à l'avantage de sa position pour le commerce : je conviens que l'Égypte est peu sujette aux intempéries qui font manquer nos récoltes, que les ouragans de l'Amérique y sont inconnus; que les tremblements qui, de nos jours, ont dévasté le Portugal et l'Italie, y sont très-rares, quoique non pas sans exemples; je conviens même que la chaleur qui y accable les Européens n'est pas un inconvénient pour les naturels; mais c'en est un grave que ces vents meurtriers du sud; c'en est un autre que ce vent de nord-est, qui donne des maux de tête violents; c'en est encore un que cette multitude de scorpions, de cousins, et surtout de mouches, telle que l'on ne peut manger sans courir risque d'en avaler. D'ailleurs, nul pays d'un aspect plus monotone; toujours une plaine nue à perte de vue; toujours un horizon plat et uniforme; des dattiers sur leur tige maigre, ou

[1] *Affections* est ici synonyme d'*impressions*.— [2] Magnifique maison de plaisance des princes de Condé.

des huttes de terre sur des chaussées : jamais cette richesse de paysage où la variété des objets, où la diversité des sites occupent l'esprit et les yeux par des scènes et des sensations renaissantes : nul pays n'est moins pittoresque, moins propre aux pinceaux des peintres et des poëtes : on n'y trouve rien de ce qui fait le charme et la richesse de leurs tableaux; et il est remarquable que ni les Arabes ni les anciens ne font mention de poëtes d'Égypte. En effet, que chanterait l'Égyptien sur le chalumeau de Gessner et de Théocrite? il n'a ni clairs ruisseaux, ni frais gazons, ni antres solitaires; il ne connaît ni les vallons, ni les coteaux, ni les roches pendantes. Thompson [1] n'y trouverait ni le sifflement des vents dans les forêts, ni les roulements du tonnerre dans les montagnes, ni la paisible majesté des bois antiques, ni l'orage imposant, ni le calme touchant qui lui succède : un cercle éternel des mêmes opérations ramène toujours les gras troupeaux, les champs fertiles, le fleuve boueux, la mer d'eau douce, et les villages semblables aux îles. Que si la pensée se porte à l'horizon qu'embrasse la vue, elle s'effraie de n'y trouver que des déserts sauvages, où le voyageur égaré, épuisé de soif et de fatigue, se décourage devant l'espace immense qui le sépare du monde; il implore en vain la terre et le ciel; ses cris, perdus sur une plaine rase, ne lui sont pas même rendus par des échos : dénué de tout, et seul dans l'univers, il périt de rage et de désespoir devant une nature morne, sans la consolation même de voir verser une larme sur son malheur [2]. Ce contraste est sans doute ce qui donne tant de prix au sol de l'Égypte. La nudité du désert rend plus saillante l'abondance du fleuve, et l'aspect des privations ajoute au charme des jouissances : elles ont pu être nombreuses dans les temps passés, et elles pourraient renaître sous l'influence d'un bon gouvernement; mais dans l'état actuel, la richesse de la nature y est sans effet et sans fruit. En vain célèbre-t-on les jardins de Rosette et du Caire; l'art des jardins, cet art si cher aux peuples policés, est ignoré des

[1] Célèbre poëte anglais du 18e siècle. Son poëme des *Saisons* est un des chefs-d'œuvre de la littérature anglaise. — [2] Comparez ce morceau avec la description de l'Arabie par Buffon (Hist. naturelle, article du *Chameau*).

Turcs, qui méprisent les champs et la culture. Dans tout l'empire, les jardins ne sont que des vergers sauvages, où les arbres, jetés sans soin, n'ont pas même le mérite du désordre. En vain se récrie-t-on sur les orangers et les cédrats qui croissent en plein air : on fait illusion à notre esprit, accoutumé d'allier [1] à ces arbres des idées d'opulence et de culture, qui chez nous les accompagnent. En Égypte, arbres vulgaires, ils s'associent à la misère des cabanes qu'ils couvrent, et ne rappellent que l'idée de l'abandon et de la pauvreté. En vain peint-on le Turc mollement couché sous leur ombre, heureux de fumer sa pipe sans penser : l'ignorance et la sottise ont sans doute leurs jouissances, comme l'esprit et le savoir; mais, je l'avoue, je n'ai pu envier le repos des esclaves, ni appeler bonheur l'apathie des automates.

J'ai déjà exposé comment la difficulté habituelle des voyages en Égypte, devenue plus grande en ces dernières années, s'opposait [2] aux recherches sur les antiquités. Faute de moyens, et

[1] On dit *accoutumé à*. L'auteur a voulu sans doute éviter l'hiatus. — [2] Faut-il *s'opposait* ou *s'oppose ?* — L'imparfait par attraction est un des points les moins éclaircis de la grammaire française. Il nous semble que la substitution de l'imparfait au présent doit être interdite dans le cas où le 2e verbe énonce une vérité constante, sans époque, qui, de plus, ne peut par aucun acte de l'esprit être attachée plus particulièrement au moment du fait énoncé par le 1er verbe. Ainsi je comprends qu'on ait dit : « Le religieux lui répondit (à un pénitent) que la miséricorde de Dieu était infinie; » parce que cette vérité générale peut, sans grand effort, être détournée vers le cas particulier; mais je doute qu'on puisse approuver les phrases suivantes :

« Il tomba dans une erreur assez naturelle en oubliant que le mois d'octobre *avait* trente et un jour. » *M. Nodier.* — « L'affaire dont il s'agissait était de savoir si les peines des damnés *étaient* éternelles. » *J.-J. Rousseau.* — « Il savait déjà qu'une boule de cuivre *grossissait* les objets placés à son foyer. » *Fontenelle.* — « Bacon a dit que la conversation *n'était* pas un chemin qui *conduisait* à la maison, mais un sentier où l'on se *promenait* au hasard avec plaisir. » *Mme de Staël.*

Lorsque l'imparfait est admissible dans la seconde proposition, il ne l'est pas pour cela dans une troisième subordonnée à la seconde. Ainsi Fénélon n'aurait pas dû dire : « Diogène disait que les couronnes étaient des marques de gloire aussi fragiles que ces bouteilles d'eau qui se *rompaient* en se formant »

surtout de circonstances propres, on est réduit à ne voir que ce que d'autres ont vu, et à ne dire que ce qu'ils ont déjà publié. Par cette raison, je me bornerai à quelques considérations générales.

Les pyramides de Djizé sont un exemple frappant de cette difficulté d'observer dont j'ai fait mention. Quoique situées à quatre lieues seulement du Caire, où il réside des Francs, quoique visitées par une foule de voyageurs, on n'est point encore d'accord sur leurs dimensions. On a mesuré plusieurs fois leur hauteur par les procédés géométriques, et chaque opération a donné un résultat différent. Pour décider la question, il faudrait une nouvelle mesure solennelle, faite par des personnes connues; mais, en attendant, on doit taxer d'erreur tous ceux qui donnent à la grande pyramide autant d'élévation que de base, attendu que son triangle est très-sensiblement écrasé.

La ligne du rocher sur lequel sont assises les pyramides ne s'élève pas au-dessus du niveau de la plaine de plus de quarante à cinquante pieds. La pierre dont il est formé est une pierre calcaire blanchâtre, d'un grain pareil au beau moellon. Celle des pyramides est d'une nature semblable. Au commencement du siècle, on croyait, sur l'autorité d'Hérodote, que les matériaux en avaient été transportés d'ailleurs; mais des voyageurs, observant la ressemblance dont nous parlons, ont trouvé plus naturel de les faire tirer du rocher même; et l'on traite aujourd'hui de fable le récit d'Hérodote, et d'absurdité cette translation de pierres. On calcule que l'aplanissement des rochers en a dû fournir la meilleure partie; et pour le reste, on suppose des souterrains invisibles, que l'on agrandit autant qu'il est besoin. Mais si l'opinion ancienne a des invraisemblances, la moderne n'a que des suppositions. Ce n'est point un motif suffisant de juger que de dire : « Il est incroyable que l'on ait transporté des carrières éloignées, il est absurde d'avoir multiplié des frais qui deviennent énormes, etc. » Dans les choses qui tiennent aux opinions et aux gouvernements des peuples anciens, la mesure des probabilités est délicate [1] à saisir : aussi,

[1] *Délicat* est un de ces termes, assez nombreux dans la langue française, qu'on pourrait appeler *mutuels* ou *bilatéraux* parce qu'ils expriment à la

quelque invraisemblable que paraisse le fait dont il s'agit, si l'on observe que l'historien a puisé dans les archives originales; qu'il est très-exact dans tous ceux que l'on peut vérifier; que le rocher libyque n'offre en aucun endroit des élévations semblables à celles qu'on veut supposer, et que les souterrains sont encore à connaître; si l'on se rappelle les immenses carrières qui s'étendent de Saouâdi à Manfalout, dans un espace de vingt-cinq lieues; enfin si l'on considère que leurs pierres, qui sont de la même espèce, n'ont aucun autre emploi apparent; on sera porté tout au moins à suspendre son jugement, en attendant une évidence qui le détermine. Pareillement, quelques écrivains se sont lassés de l'opinion que les pyramides étaient des tombeaux, et ils en ont voulu faire des temples ou des observatoires; ils ont regardé comme absurde qu'une nation sage et policée fît une affaire d'État du sépulcre de son chef, et comme extravagant qu'un monarque écrasât son peuple de corvées pour enfermer un squelette de cinq pieds dans une montagne de pierres : mais, je le répète, on juge mal les peuples anciens quand on prend pour termes de comparaison nos opinions, nos usages. Les motifs qui les ont animés peuvent nous paraître extravagants, peuvent l'être même aux yeux de la raison, sans avoir été moins puissants, moins efficaces. On se donne des entraves gratuites de contradictions en leur supposant une sagesse conforme à nos principes; nous raisonnons trop d'après nos idées, et pas assez d'après les leurs. En suivant ici soit les unes, soit les autres, on jugera que les pyramides ne peuvent avoir été des observatoires d'astronomie, parce que le mont Moqattam en offrait un plus élevé et qui borne ceux-là; parce que tout observatoire élevé est inutile en Égypte, où le sol est très-plat, et où les vapeurs dérobent les étoiles plusieurs degrés au-dessus de l'horizon; parce qu'il est impossible de monter sur la plupart des pyramides; enfin, parce qu'il était inutile de rassembler onze observatoires aussi voisins que le sont les onze

fois deux idées correspondantes, l'une propre au sujet et l'autre à l'objet : *apprendre, ceindre, certain, curieux, délicat, dépouiller, fin, hôte, intérêt, louer, manquer, refuser, réussir, revêtir, sain, saisir, sensible, sourd, sûr, tendre, vain, indifférence, facile, difficile.*

pyramides, grandes et petites, que l'on découvre du local de Djizé. D'après ces considérations, on pensera que Platon, qui a fourni l'idée en question, n'a pu avoir en vue que des cas accidentels, ou qu'il n'a ici que son mérite ordinaire d'éloquent orateur. Si, d'autre part, on pèse les témoignages des anciens et les circonstances des lieux; si l'on fait attention qu'auprès des pyramides il se trouve trente à quarante [1] moindres monuments, offrant des ébauches de la même figure pyramidale; que ce lieu stérile, éloigné de la terre cultivable, a la qualité requise des Égyptiens pour être un cimetière, et que près de là était celui de toute la ville de Memphis, la plaine des momies, on sera persuadé que les pyramides ne sont que des tombeaux. L'on croira que les despotes d'un peuple superstitieux ont pu mettre de l'importance et de l'orgueil à bâtir pour leur squelette une demeure impénétrable, quand on saura que, dès avant Moïse, il était de dogme à Memphis que les âmes reviendraient au bout de six mille ans habiter les corps qu'elles avaient quittés : c'était par cette raison que l'on prenait tant de soin de préserver ces corps de la dissolution, et que l'on s'efforçait d'en conserver les formes au moyen des aromates, des bandelettes et des sarcophages. Celui qui est encore dans la chambre sépulcrale de la grande pyramide est précisément dans les dimensions naturelles; et cette chambre, si obscure et si étroite, n'a jamais pu convenir qu'à loger un mort. Il faut donc revenir à l'opinion, toute vieillie qu'elle peut être, que les pyramides sont des tombeaux; et cet emploi, indiqué par toutes les circonstances locales, est constaté par le nom même de ces monuments, qui, selon une analyse conforme à tous les principes de la science, me donne, mot à mot, *chambre* ou *caveau du mort* [2].

L'époque de la construction de la plupart des pyramides n'est pas connue; mais celle de la grande est si évidente qu'on n'eût jamais dû la contester. Hérodote l'attribue à *Cheops*, avec un détail de circonstances qui prouve que ses auteurs [3] étaient bien

[1] *De* trente à quarante. — [2] De *bour*, souterrain, sépulcre, et *a-mit*, du mort. — [3] Les auteurs qu'il cite. On dit familièrement : *Je vous cite mon auteur*, c'est-à-dire la personne de qui je tiens ce fait.

instruits. Or, ce Cheops, dans sa liste, la meilleure de toutes, se trouve le second roi après *Protée*, qui fut contemporain de la guerre de Troie, et il en résulte, par l'ordre des faits, que sa pyramide fut construite vers les années 140 et 160 de la fondation du temple de Salomon, c'est-à-dire 850 ans avant J.-C.

La main du temps, et plus encore celle des hommes, qui ont ravagé tous les monuments de l'antiquité, n'ont rien pu jusqu'ici contre les pyramides. La solidité de leur construction et l'énormité de leur masse les ont garanties de toute atteinte, et semblent leur assurer une durée éternelle. Les voyageurs en parlent tous avec enthousiasme, et cet enthousiasme n'est point exagéré. On commence à voir ces montagnes factices dix lieues avant d'y arriver. Elles semblent s'éloigner à mesure qu'on s'en approche; on en est encore à une lieue, et déjà elles dominent tellement sur la tête qu'on croit être à leur pied; enfin l'on y touche, et rien ne peut exprimer la variété des sensations qu'on y éprouve. La hauteur de leur sommet, la rapidité de leur pente, l'ampleur de leur surface, le poids de leur assiette, la mémoire des temps qu'elles rappellent, le calcul du travail qu'elles ont coûté, l'idée que ces immenses rochers sont l'ouvrage de l'homme, si petit et si faible, qui rampe à leurs pieds; tout saisit à la fois le cœur et l'esprit d'étonnement, de terreur, d'humiliation, d'admiration, de respect; mais, il faut l'avouer, un autre sentiment succède à ce premier transport. Après avoir pris une si grande opinion de la puissance de l'homme, quand on vient à méditer l'objet de son emploi, on ne jette plus qu'un œil de regret sur son ouvrage; on s'afflige de penser que, pour construire un vain tombeau, il a fallu tourmenter vingt ans une nation entière; on gémit sur la foule d'injustices et de vexations qu'ont dû coûter les corvées onéreuses, et du transport, et de la coupe, et de l'entassement de tant de matériaux. On s'indigne contre l'extravagance des despotes qui ont commandé ces barbares ouvrages : ce sentiment revient plus d'une fois en parcourant les monuments de l'Égypte; ces labyrinthes, ces temples, ces pyramides, dans leur massive structure, attestent bien moins le génie d'un peuple opulent et ami des arts, que la servitude d'une nation tourmentée par le caprice de ses

maîtres. Alors on pardonne à l'avarice, qui, violant leurs tombeaux, a frustré leur espoir : on en accorde moins de pitié à ces ruines ; et tandis que l'amateur des arts s'indigne, dans Alexandrie, de voir scier les colonnes des palais pour en faire des meules de moulin, le philosophe, après cette première émotion que cause la perte de toute belle chose, ne peut s'empêcher de sourire à la justice secrète du sort, qui rend au peuple ce qui lui coûta tant de peines, et qui soumet au plus humble de ses besoins l'orgueil d'un luxe inutile.

ROME,

PAR M. DE CHATEAUBRIAND.

Les premiers ouvrages de M. de Chateaubriand révélèrent surtout un grand coloriste. Les parties plus intérieures de son talent se sont fait jour peu à peu, à mesure que son imagination, sans se refroidir, s'est calmée. Il parut pendant longtemps ne demander aux sujets les plus sérieux que des images. Toutefois l'épisode de *René* dans le Génie du Christianisme, et celui de *Velléda* dans les Martyrs, annonçaient que la passion avait une large place dans ce magnifique talent, et qu'elle finirait par le simplifier. On ne peut se dissimuler que les beautés de style, dans les premiers ouvrages de M. de Chateaubriand, sont en grande partie factices. On y voit trop la main du peintre allant et revenant de la palette à la toile et de la toile à la palette. Ce n'est pas une parole naïve qui tire sa couleur de sa vie même ; il y a peu de passages où l'artiste ne se déclare, et cette suite de pages brillantes ressemble moins à un entretien d'homme à homme, qu'à une exposition de tableaux ; l'auteur lui-même fait tableau. Ces images, ces couleurs, qu'il demande à tous ses souvenirs, n'étaient sans doute pas combinées au hasard ; choisies par l'écrivain en vue de la secrète affinité qu'elles avaient avec son âme, elles y trouvaient leur unité ; elles y formaient, en dépit de quelques disparates, un tout vivant ; il avait fondu ensemble, en les assimilant à lui-même, ces éléments étrangers, et de plein droit il leur imposait son nom. Néanmoins ce qu'il y avait de factice et d'arbitraire dans cette association des formes bibliques avec un sentimentalisme raffiné, et de l'ingénuité sauvage avec les recherches de l'esprit français, ne put tromper longtemps ni la critique, ni l'auteur lui-même, qui, dans les réimpressions successives de ses premiers ouvrages, a jeté à l'écart tout ce qu'il a pu de ce costume étranger. Ce qui lui était propre lui est demeuré : la poésie du désert et

des ruines, une mélancolie pleine d'imagination et de mouvement, tout ce qu'il y a d'enchantement dans les idées à la fois vastes et vagues, enfin je ne sais quoi de généreux et de chevaleresque dans la pensée, qui dissimule admirablement chez lui l'absence du vrai sérieux. Aujourd'hui, l'imagination a laissé la passion et même la raison se faire leur part dans cette brillante prose; on y trouve, avec un grand éclat, plus de vraie chaleur, avec autant de grandeur, plus de précision; les hommes et les temps y sont quelquefois supérieurement jugés; cependant la profondeur et l'invention philosophiques ne sont pas les attributs les plus éminents de ce poétique génie; et si, sous le rapport du style, il a beaucoup donné à son siècle, sous le rapport des idées il en a beaucoup reçu, et trop accepté peut-être. Il y a aujourd'hui en M. de Chateaubriand deux hommes qui, je crois, ne s'entendent pas trop bien, et entre lesquels je ne vois guère de point commun que l'amour de la gloire et le culte de l'honneur.

C'est dans la première époque de l'auteur, entre le Génie du Christianisme et les Martyrs, que nous prenons le morceau destiné à faire connaître M. de Chateaubriand à nos jeunes lecteurs. Tel autre morceau, plus dramatique, aussi brillant, plus célèbre, leur plairait peut-être davantage; mais cette Lettre, d'où la familiarité d'un commerce intime a écarté les ornements trop ambitieux, est d'une beauté plus pure et plus exemplaire, ce qui a dû nous la faire préférer.

J'arrive de Naples, mon cher ami [1], et je vous porte un fruit de mon voyage, sur lequel vous avez des droits : quelques feuilles du laurier du tombeau de Virgile. Il y a longtemps que j'aurais dû vous parler de cette terre classique, faite pour intéresser un génie tel que le vôtre; mais diverses raisons m'en ont empêché. Cependant je ne veux pas quitter Rome sans vous dire au moins quelques mots de cette ville fameuse. Nous étions convenus que je vous écrirais au hasard et sans suite tout ce que je penserais de l'Italie, comme je vous disais autrefois l'impression que faisaient sur mon cœur les solitudes du nouveau monde. Sans autre préambule, je vais donc essayer de vous peindre les *dehors* de Rome, ses campagnes et ses ruines.

Vous avez lu, mon cher ami, tout ce qu'on a écrit sur ce sujet; mais je ne sais si les voyageurs vous ont donné une idée

[1] Ce morceau est une lettre adressée à M. de Fontanes, en 1804.

bien juste du tableau que présente la campagne de Rome. Figurez-vous quelque chose de la désolation de Tyr et de Babylone, dont parle l'Écriture ; un silence et une solitude aussi vastes que le bruit et le tumulte des hommes qui se pressaient jadis sur ce sol. On croit y entendre retentir cette malédiction du prophète : *Venient tibi duo hæc subito, in nocte unâ, sterilitas et viduitas* [1]. Vous apercevez çà et là quelques bouts de voies romaines, dans des lieux où il ne passe plus personne ; quelques traces desséchées de torrents de l'hiver ; ces traces, vues de loin, ont elles-mêmes l'air de grands chemins battus et fréquentés, et elles ne sont que le lit désert d'une onde orageuse qui s'est écoulée comme le peuple romain. A peine découvrez-vous quelques arbres ; mais partout s'élèvent des ruines d'aqueducs et de tombeaux, qui semblent être les forêts et les plantes indigènes d'une terre composée de la poussière des morts et des débris des empires. Souvent, dans une grande plaine, j'ai cru voir de riches moissons ; je m'en approchais, des herbes flétries avaient trompé mon œil : quelquefois sous ces moissons stériles vous distinguez les traces d'une ancienne culture. Point d'oiseaux, point de laboureurs, point de mouvements champêtres, point de mugissements de troupeaux, point de villages. Un petit nombre de fermes délabrées se montrent sur la nudité des champs : les fenêtres et les portes en sont fermées, il n'en sort ni fumée, ni bruit, ni habitants ; une espèce de sauvage, presque nu, pâle et miné par la fièvre, garde seulement ces tristes chaumières, comme ces spectres qui, dans nos histoires gothiques, défendent l'entrée des châteaux abandonnés. Enfin, l'on dirait qu'aucune nation n'a osé succéder aux maîtres du monde dans leur terre natale, et que ces champs sont tels que les a laissés le soc de Cincinnatus, ou la dernière charrue romaine.

C'est du milieu de ce terrain inculte, que domine et qu'attriste encore un monument appelé par la voix populaire le *Tombeau de Néron*, que s'élève la grande ombre de la ville éternelle. Déchue de sa puissance terrestre, elle semble dans son orgueil avoir voulu s'isoler ; elle s'est séparée des autres cités de la terre ;

[1] « Deux choses te viendront à la fois dans un seul jour, Stérilité et veuvage. » *Isaïe.*

et, comme une reine tombée du trône, elle a noblement caché ses malheurs dans la solitude.

Il me serait impossible de vous dire ce qu'on éprouve, lorsque Rome vous apparaît tout à coup au milieu de ses *royaumes vides, inania regna*, et qu'elle a l'air de se lever pour vous de la tombe où elle était couchée. Tâchez de vous figurer ce trouble et cet étonnement qui saisissaient les prophètes, lorsque Dieu leur envoyait la vision de quelque cité à laquelle il avait attaché les destinées de son peuple. La multitude des souvenirs, l'abondance des sentiments vous oppressent, votre âme est bouleversée à l'aspect de cette Rome qui a recueilli deux fois la succession du monde, comme héritière de Saturne et de Jacob [1].

Vous croirez peut-être, mon cher ami, d'après cette description, qu'il n'y a rien de plus affreux que les campagnes romaines? Vous vous tromperiez beaucoup, elles ont une inconcevable grandeur; on est toujours prêt, en les regardant, à s'écrier avec Virgile :

> Salve, magna parens frugum, saturnia tellus,
> Magna virûm [2]!

Si vous les voyez en économiste, elles vous désoleront; si vous les contemplez en artiste, en poëte, et même en philosophe, vous ne voudriez peut-être pas qu'elles fussent autrement. L'aspect d'un champ de blé ou d'un coteau de vigne ne vous donnerait pas d'aussi fortes émotions que la vue de cette terre dont la culture moderne n'a pas rajeuni le sol, et qui est demeurée antique comme les ruines qui la couvrent.

Rien n'est comparable pour la beauté aux lignes de l'horizon romain, à la douce inclinaison des plans, et aux contours suaves et fuyants des montagnes qui la terminent. Souvent les vallées y prennent la forme d'une arène, d'un cirque, d'un hippodrome; les coteaux sont taillés en terrasses, comme si la main puissante des Romains avait remué toute cette terre. Une vapeur particulière répandue dans les lointains, arrondit les objets, et dissimule ce qu'ils pourraient avoir de dur ou de heurté dans leurs

[1] Elle n'est point l'héritière de Jacob. — [2] « Salut, terre féconde, terre de Saturne, mère des grands hommes ! »

formes. Les ombres n'y sont jamais lourdes et noires; il n'y a pas de masse si obscure de rochers et de feuillages dans lesquelles il ne s'insinue toujours un peu de lumière. Une teinte singulièrement harmonieuse marie la terre, le ciel et les eaux : toutes les surfaces, au moyen d'une gradation insensible de couleurs, s'unissent par leurs extrémités, sans qu'on puisse déterminer le point où une nuance finit et où l'autre commence. Vous avez sans doute admiré dans les paysages de Claude Lorrain cette lumière qui semble idéale et plus belle que nature? eh bien! c'est la lumière de Rome.

Je ne me lassais point de voir à la *Villa Borghese* le soleil se coucher sur les cyprès du mont *Marius* et sur les pins de la *Villa Pamphili,* plantés par Le Nôtre [1]. J'ai souvent aussi remonté le Tibre à *Ponte-Mole,* pour jouir de cette grande scène de la fin du jour. Les sommets des montagnes de la *Sabine* apparaissent alors de lapis lazuli et d'or pâle, tandis que leur base et leurs flancs sont noyés dans une vapeur d'une teinte violette ou purpurine. Quelquefois de beaux nuages, comme des chars légers, portés sur le vent du soir avec une grâce inimitable, font comprendre l'apparition des habitants de l'Olympe sous ce ciel mythologique : quelquefois l'antique Rome semble avoir étendu dans l'occident toute la pourpre de ses consuls et de ses Césars sous les derniers pas du dieu du jour. Cette riche décoration ne se retire pas aussi vite que dans nos climats : lorsque vous croyez que les teintes vont s'effacer, elles se raniment sur quelque autre point de l'horizon; un crépuscule succède à un crépuscule, et la magie du couchant se prolonge. Il est vrai qu'à cette heure du repos des campagnes, l'air ne retentit plus de chants *bucoliques :* les bergers n'y sont plus : *dulcia linquimus arva* [2]; mais on voit encore les grandes victimes du *Clitumne,* des bœufs blancs, ou des troupeaux de cavales demi-sauvages, qui descendent seuls au bords du Tibre et viennent s'abreuver dans ses eaux. Vous vous croiriez transporté au temps des vieux Sabins ou au siècle de l'Arcadien Évandre, alors que [3] le Tibre s'appelait encore

[1] Célèbre dessinateur de jardins du 17e siècle. — [2] « Nous quittons nos chères campagnes. » Virg. Egl. 1re. — [3] Poétique, pour *lorsque.*

Albula, et que le pieux Énée remonta ses ondes inconnues.

Je conviendrai toutefois que les sites de Naples sont peut-être plus éblouissants que ceux de Rome : lorsque le soleil enflammé ou que la lune large et rougie se lève au-dessus du Vésuve comme un globe lancé par le volcan, la baie de Naples avec ses rivages bordé d'orangers, les montagnes de la Pouille, l'île de Caprée, la côte de Pausilipe, Baïa, Misène, Cumes, l'Averne, les champs Élysées, et toute cette terre virgilienne, présentent un spectacle magique; mais il n'a pas, selon moi, le *grandiose* de la campagne romaine. Du moins est-il certain que l'on s'attache prodigieusement à ce sol fameux : il y a deux mille ans que Cicéron se croyait exilé sous le ciel de l'Asie, et qu'il écrivait à ses amis : *Urbem, mi Rufe, cole, et in hâc luce vive*[1]. Cet attrait de la belle Ausonie est encore le même. On cite plusieurs exemples de voyageurs qui, venus à Rome dans le dessein d'y passer quelques jours, y sont demeurés toute leur vie. Il fallut que le Poussin vînt mourir sur cette terre des beaux paysages; et au moment même où je vous écris, j'ai le bonheur d'y connaître M. d'Agincourt, qui y vit seul depuis vingt-cinq ans, et qui promet à la France d'avoir aussi son Winckelmann.

Quoique Rome, vue intérieurement, offre l'aspect de la plupart des villes européennes, toutefois elle conserve encore un caractère particulier : aucune autre cité ne présente un pareil mélange d'architecture et de ruines, depuis le Panthéon d'Agrippa jusqu'aux murailles de Bélisaire, depuis les monuments apportés d'Alexandrie jusqu'au dôme élevé par Michel-Ange. La beauté des femmes est un autre trait distinctif: elles rappellent, par leur port et leur démarche, les Clélie et les Cornélie; on croirait voir des statues antiques de Junon et de Pallas descendues de leur piédestal et se promenant autour de leurs temples. D'une autre part on retrouve chez les Romains ce *ton des chairs* auquel les peintres ont donné le nom de *couleur historique* et qu'ils emploient dans leurs tableaux. Il est naturel que des hommes dont les aïeux ont joué un si grand rôle sur la terre

[1] « C'est à Rome qu'il faut habiter, mon cher Rufus, c'est dans cette lumière qu'il faut vivre. »

aient servi de modèle ou de type aux Raphaël ou aux Dominiquin, pour représenter les personnages de l'histoire.

Une autre singularité de la ville de Rome, ce sont ces troupeaux de chèvres et surtout ces attelages de grands bœufs aux cornes énormes que l'on trouve couchés aux pieds des obélisques égyptiens, parmi les débris du Forum, et sous les arcs où ils passaient autrefois pour conduire le triomphateur romain à ce Capitole que Cicéron appelle *le conseil public de l'univers*.

A tous les bruits ordinaires des grandes cités se mêle ici le bruit des eaux que l'on entend de toutes parts, comme si l'on était auprès des fontaines de Blandusie ou d'Égérie. Du haut des collines qui sont renfermées dans l'enceinte de Rome, ou à l'extrémité de plusieurs rues, vous apercevez la campagne en perspective; ce qui mêle la ville et les champs d'une manière pittoresque. En hiver, les toits des maisons sont couverts d'herbes, comme les toits de chaume de nos paysans. Ces diverses circonstances contribuent à donner à Rome je ne sais quoi de rustique, qui va bien à son histoire: ses premiers dictateurs conduisaient la charrue, elle dut l'empire du monde à des laboureurs, et le plus grand de ses poëtes ne dédaigna pas d'enseigner l'art d'Hésiode aux enfants de Romulus.

Quant au Tibre, qui baigne cette grande cité, et qui en partage la gloire, sa destinée est tout à fait bizarre. Il passe dans un coin de Rome comme s'il n'y était pas; on n'y daigne pas jeter les yeux, on n'en parle jamais, on ne boit point ses eaux, les femmes ne s'en servent pas pour laver; il se dérobe entre de méchantes maisons qui le cachent, et court se précipiter dans la mer, honteux de s'appeler le *Tevere*.

Il faut maintenant, mon cher ami, vous dire quelque chose de ces ruines dont vous m'avez tant recommandé de vous parler, et qui font une si grande partie des *dehors* de Rome. Vous sentez qu'elles doivent prendre différents caractères selon les souvenirs qui s'y attachent.

Dans une belle soirée du mois de juillet dernier, j'étais allé m'asseoir au Colisée, sur la marche d'un des autels consacrés aux douleurs de la Passion. Le soleil qui se couchait versait des

fleuves d'or par toutes ces galeries où roulait jadis le torrent des peuples ; de fortes ombres sortaient en même temps de l'enfoncement des loges et des corridors, ou tombaient sur la terre en larges bandes noires. Du haut des massifs de l'architecture, j'apercevais, entre les ruines du côté droit de l'édifice, le jardin du palais des Césars, avec un palmier qui semble être placé tout exprès sur ces débris pour les peintres et les poëtes. Au lieu des cris de joie que des spectateurs féroces poussaient jadis dans cet amphithéâtre en voyant déchirer des chrétiens par des lions et des panthères, on n'entendait que les aboiements des chiens de l'ermite qui garde ces ruines. Mais aussitôt que le soleil disparut à l'horizon, la cloche du dôme de Saint-Pierre retentit sous les portiques du Colisée. Cette correspondance établie par des sons religieux entre les deux plus grands monuments de Rome païenne et de Rome chrétienne, me causa une vive émotion : je songeai que l'édifice moderne tomberait comme l'édifice antique, je songeai que les monuments se succèdent comme les hommes qui les ont élevés ; je me rappelai que ces mêmes Juifs qui, dans leurs premières captivités, travaillèrent aux pyramides de l'Égypte et aux murailles de Babylone, avaient aussi, dans leur dernière dispersion, bâti cet énorme amphithéâtre ; que le monument sous les voûtes duquel résonnait cette cloche chrétienne était l'ouvrage d'un empereur païen marqué dans les prophéties pour la destruction finale de Jérusalem. Sont-ce là, mon cher ami, d'assez hauts sujets de méditations fournis par une seule ruine, et croyez-vous qu'une ville où de pareils effets se reproduisent à chaque pas soit digne d'être vue ?

Je suis retourné hier, 9 janvier, au Colisée, pour le voir dans une autre saison et sous un autre aspect : j'ai été étonné, en arrivant, de ne point entendre l'aboiement des chiens qui se montraient ordinairement dans les corridors supérieurs de l'amphithéâtre parmi des herbes séchées. J'ai frappé à la porte de l'ermitage pratiqué dans le cintre d'une loge ; on ne m'a point répondu ; l'ermite est mort. L'inclémence de la saison, l'absence du bon solitaire, des chagrins récents, ont redoublé pour moi la tristesse de ce lieu ; j'ai cru voir les ruines d'un édifice, que j'avais admiré quelques jours auparavant dans toute son intégrité

et toute sa fraîcheur. C'est ainsi, mon très-cher ami, que nous sommes avertis à chaque pas de notre néant. L'homme cherche au dehors des raisons pour s'en convaincre : il va méditer sur les ruines des empires ; et il ne songe pas qu'il est lui-même une ruine encore plus chancelante, et qu'il sera tombé avant ces débris !

Avant de partir pour Naples, j'étais allé passer quelques jours seul à Tivoli. Je parcourus les ruines des environs, et surtout celle de la *Villa Adriana*. Surpris par la pluie, au milieu de ma course, je me réfugiai dans les salles des *Thermes* voisines du *Pécile*, sous un figuier qui avait renversé le pan d'un mur en croissant. Dans un petit salon octogone, ouvert devant moi, une vigne vierge perçait la voûte de l'édifice, et son gros cep lisse, rouge et tortueux, montait le long du mur comme un serpent. Tout autour de moi, à travers les arcades des ruines, s'ouvraient des points de vue sur la campagne romaine. Des buissons de sureau remplissaient les salles désertes, où venaient se réfugier quelques merles. Les fragments de maçonnerie étaient tapissés de feuilles de scolopendre, dont la verdure satinée se dessinait comme un travail de mosaïque sur la blancheur des marbres. Çà et là de hauts cyprès remplaçaient les colonnes tombées dans ces palais de la mort ; l'acanthe sauvage rampait à leurs pieds, sur des débris, comme si la nature s'était plu à reproduire sur les chefs-d'œuvre mutilés de l'architecture l'ornement de leur beauté passée. Les salles diverses, et les sommités des ruines ressemblaient à des corbeilles et à des bouquets de verdure ; le vent en agitait les guirlandes humides, et toutes les plantes s'inclinaient sous la pluie du ciel.

Pendant que je contemplais ce tableau, mille idées confuses se pressaient dans mon esprit ; tantôt j'admirais, tantôt je détestais la grandeur romaine ; tantôt je pensais aux vertus, tantôt aux vices de ce propriétaire du monde, qui avait voulu rassembler une image de son empire dans son jardin. Je me rappelai les événements qui avaient renversé cette *Villa* superbe ; je la voyais dépouillée de ses plus beaux ornements par le successeur d'Adrien, je voyais les barbares y passer comme un tourbillon, s'y cantonner quelquefois, et, pour se défendre

dans ces mêmes monuments qu'ils avaient à moitié détruits, couronner l'ordre grec et toscan du créneau gothique ; enfin des religieux chrétiens, ramenant la civilisation dans ces lieux, plantaient la vigne et conduisaient la charrue dans le *temple des stoïciens* et les *salles de l'Académie*. Le siècle des arts renaissait, et de nouveaux souverains achevaient de bouleverser ce qui restait encore des ruines de ce palais, pour y trouver quelque chef-d'œuvre des arts. A ces diverses pensées se mêlait une voix intérieure qui me répétait ce qu'on a cent fois écrit sur la vanité des choses humaines. . .

Il faudrait maintenant vous décrire le temple de la Sibylle à Tivoli, et l'élégant temple de Vesta suspendu sur la cascade ; mais le loisir me manque. Je regrette encore de ne pouvoir vous peindre cette charmante cascade célébrée par Horace; mais je l'ai vue dans une saison assez triste et je n'étais pas moi-même fort gai. Je vous dirai plus, j'ai été importuné du bruit des eaux, de ce bruit qui m'a tant de fois charmé dans les forêts américaines. Je me souviens encore du plaisir que j'éprouvais lorsque, la nuit, au milieu du désert, mon bûcher à demi éteint, mon guide dormant, mes chevaux paissant à quelque distance, j'écoutais la mélodie des eaux et des vents dans la profondeur des bois. Ces murmures, tantôt plus forts, tantôt plus faibles, croissant et décroissant à chaque instant, me faisaient tressaillir ; chaque arbre était pour moi une espèce de lyre harmonieuse, dont les vents tiraient d'ineffables accords.

Aujourd'hui je m'aperçois que je suis beaucoup moins sensible à ces charmes de la nature, je doute que la cataracte même du Niagara me causât la même admiration qu'autrefois [1].

[1] « Nous arrivâmes bientôt au bord de la cataracte, qui s'annonçait par d'affreux mugissements. Elle est formée par la rivière Niagara, qui sort du lac Érié et se jette dans le lac Ontario ; sa hauteur perpendiculaire est de cent quarante-quatre pieds. Depuis le lac Érié, jusqu'au Saut, le fleuve accourt, par une pente rapide ; et, au moment de la chute, c'est moins un fleuve qu'une mer, dont les torrents se pressent à la bouche béante d'un gouffre. La cataracte se divise en deux branches, et se courbe en fer de cheval. Entre les deux chutes s'avance une île creusée en dessous, qui pend, avec tous ses arbres, sur le chaos des ondes. La masse du fleuve qui se précipite au midi s'arrondit en un vaste cylindre, puis se déroule en nappe de neige, et brille

Quand on est très-jeune, la nature muette parle beaucoup, parce qu'il y a surabondance dans l'homme; tout son avenir est devant lui[1]; il espère communiquer ses sensations au monde, et il se nourrit de mille chimères; mais dans un âge plus avancé, lorsque la perspective que nous avons devant nous passe derrière, que nous sommes détrompés sur une foule d'illusions, alors la nature seule devient plus froide et moins parlante, *les jardins parlent peu* [2]. Pour qu'elle nous intéresse encore, il faut qu'il s'y attache des souvenirs de la société, parce que nous nous suffisons moins à nous-mêmes; la solitude absolue nous pèse, et nous avons besoin de ces conversations *qui se font le soir à voix basse entre des amis* [3]. . .

Je descendis de la *Villa d'Est* vers les trois heures après midi; je passai le Teverone sur le pont de Lupus, pour rentrer à Tivoli par la porte Sabine. En traversant le bois des vieux oliviers . . . . , j'aperçus une petite chapelle blanche, dédiée à la Madone *Quintilanea*, et bâtie sur les ruines de la *Villa* de Varus. C'était un dimanche, la porte de cette chapelle était ouverte, j'y entrai; je vis trois petits autels disposés en forme de croix; sur celui du milieu s'élevait un grand crucifix d'argent, devant lequel brûlait une lampe suspendue à la voûte. Un seul homme, qui avait l'air très-malheureux, était prosterné auprès d'un banc; il priait avec tant de ferveur qu'il ne leva pas même les yeux sur moi au bruit de mes pas. Je sentis ce que j'ai mille fois éprouvé en entrant dans une église, c'est-à-dire un certain *apaisement* des troubles du cœur (pour parler comme nos vieilles Bibles), et je ne sais quel dégoût de la terre. Je me mis à genoux à quelque distance de cet homme,

au soleil de toutes les couleurs. Celle qui tombe au levant descend dans une ombre effrayante; on dirait une colonne d'eau du déluge. Mille arcs-en-ciel se courbent et se croisent sur l'abîme. Frappant le roc ébranlé, l'eau rejaillit en tourbillons d'écume, qui s'élèvent au-dessus des forêts, comme les fumées d'un vaste embrasement. Des pins, des noyers sauvages, des rochers taillés en forme de fantômes, décorent la scène. Des aigles entraînés par le courant d'air, descendent, en tournoyant, au fond du gouffre; et des carcajous se suspendent par leurs queues flexibles au bout d'une branche abaissée, pour saisir dans l'abîme les cadavres brisés des élans et des ours. » *Atala*. — [1] Qui est-ce qui n'a pas *tout* son avenir *devant* soi? — [2] La Fontaine. — [3] Horace.

et, inspiré par le lieu, je prononçai cette prière : « Dieu du « voyageur, qui avez voulu que le pèlerin vous adorât dans « cet humble asile, bâti sur les ruines du palais d'un des grands « de la terre; vous qui avez établi votre culte de miséricorde « dans l'héritage de ce Romain malheureux, mort loin de son « pays, dans les forêts de la Germanie : nous ne sommes ici « que deux fidèles prosternés au pied de votre autel solitaire. « Accordez à cet inconnu, qui semble si profondément humilié « devant vos grandeurs, tout ce qu'il vous demande; faites « que les prières de cet homme servent à leur tour à guérir « mes infirmités, afin que ces deux chrétiens qui sont incon-« nus l'un à l'autre, qui ne se sont rencontrés qu'un instant « dans la vie, et qui vont se quitter pour ne plus se voir ici-bas, « soient tout étonnés en se retrouvant au pied de votre trône, « de se devoir mutuellement une partie de leur bonheur, par « les miracles de la charité. »

Mon pèlerinage au tombeau de Scipion l'Africain est un de ceux qui *a* le plus satisfait mon cœur, bien que j'aie manqué le but de mon voyage. On m'avait dit que son mausolée existait encore, et qu'on y lisait même le mot *patria,* seul reste de cette inscription qu'on prétend y avoir été gravée [1] : *Ingrate patrie tu n'auras pas mes os.* Je me suis rendu à Patria, l'ancienne *Literne;* je n'ai point trouvé le tombeau, mais j'ai erré sur les ruines de la maison que le plus grand et le plus aimable des hommes habitait dans son exil : il me semblait voir le vainqueur d'Annibal se promener au bord de la mer sur la côte opposée à celle de Carthage, et se consolant de l'injustice de Rome par les charmes de l'amitié et le souvenir de ses vertus.

. . . .

Pour cette fois j'ai fini ; je vous envoie ce *monceau* de ruines. faites-en tout ce qu'il vous plaira. Dans la description des divers objets dont je vous ai parlé, je crois n'avoir omis aucune

[1] Nous avons hérité du latin (*accusativus cum infinitivo*) cette forme de syntaxe, qui est commune chez nos vieux auteurs : « Quand je vey son cueur estre mien. » *Marot.* — « Je ne dy pas t'amour estre effacée. » *Le même.* On dit encore tous les jours avec Montesquieu : « Un homme qu'il me dit être un géomètre. »

circonstance remarquable, si ce n'est que le Tibre est toujours le *flavus Tiberinus* de Virgile. On prétend qu'il doit cette couleur limoneuse aux pluies qui tombent dans les montagnes dont il descend. Souvent, par le temps le plus serein, en regardant couler ses flots décolorés, je me suis représenté une vie commencée au milieu des orages; le reste de son cours passe en vain sous un ciel pur; le fleuve demeure teint des eaux de la tempête, qui l'ont troublé dans sa source.

Nous avons été obligé de retrancher plusieurs passages de cette *Lettre;* mais nous ne voulons pas priver nos lecteurs du paragraphe où l'auteur décrit la vue qu'on embrasse de la *Villa d'Est* :

Il serait difficile de trouver dans le reste du monde une vue plus étonnante et plus propre à faire naître de puissantes réflexions. Je ne parle pas de Rome, dont on aperçoit les dômes, et qui seule dit tout; je parle seulement des lieux et des monuments renfermés dans cette vaste étendue. Voilà la maison où Mécène, rassasié des biens de la terre, mourut d'une maladie de langueur; Varus quitta ce coteau pour aller verser son sang dans les marais de la Germanie; Cassius et Brutus abandonnèrent ces retraites pour bouleverser leur patrie; sous ces hauts pins de Frascati, Cicéron dictait ses Tusculanes; Adrien fit couler un nouveau Pénée au pied de cette colline, et transporta dans ces lieux les noms, les charmes et les souvenirs du vallon de Tempé. Vers cette source de la Solfatare, la reine captive de Palmyre acheva ses jours dans l'obscurité, et sa ville d'un moment disparut dans le désert; c'est ici que le roi Latinus consulta le dieu Faune dans la forêt de l'Albunée; c'est ici qu'Hercule avait son temple, et que la sibylle tiburtine dictait ses oracles; ce sont là les montagnes des vieux Sabins, les plaines de l'antique Latium; terre de Saturne et de Rhée, berceau de l'âge d'or chanté par tous les poëtes; riants coteaux de Tibur et de Lucrétile dont le seul génie français a pu retracer les grâces, et qui attendaient le pinceau de Poussin et de Claude Lorrain.

V.

GENRE DIDACTIQUE.

NÉCESSITÉ D'ÉTUDIER LA RELIGION,

PAR PASCAL.

Blaise Pascal, né à Clermont en Auvergne en 1623, mourut à Paris en 1662. Très-jeune encore, il prit place parmi les grands mathématiciens. Il aborda et résolut les plus hautes questions, et ouvrit la voie à de grandes découvertes. Ses réflexions, et la retraite que lui commandait sa mauvaise santé, tournèrent toutes ses facultés vers la religion, pour laquelle il abandonna les sciences. Il servit cette grande cause par sa vie, qui fut remplie de bonnes œuvres, et par ses écrits. Lié avec les solitaires de Port-Royal, il les défendit contre les Jésuites leurs adversaires, dans une suite de lettres, célèbres sous le nom de *Provinciales*. L'examen de la politique et des doctrines morales des Jésuites fait la principale matière de cet ouvrage, où la plaisanterie comique et l'éloquence véhémente sont employées avec un égal succès et où Molière et Démosthènes sont souvent égalés [1]. Ce livre, devenu populaire, acheva de fixer la langue française, qui a fait des acquisitions depuis, mais qui a adopté toutes celles de Pascal. Ce grand homme, pour qui les hautes spéculations de la science n'étaient plus qu'une distraction dans ses maux, consacra tout ce qui lui restait de forces à la composition d'une apologie de la religion, qu'il ne put achever. Les fragments de cet ou-

[1] Mme de Sévigné écrit à sa fille (21 décembre 1689) : « Nous lisons Abbadie et l'Histoire de l'Église ; c'est marier le luth à la voix... Quelquefois, pour nous divertir, nous lisons les petites Lettres de Pascal : *bon Dieu*, quel charme! et comme mon fils les lit ! je songe toujours à ma fille, et combien cet excès de justesse de raisonnement serait digne d'elle : mais votre frère dit que vous trouvez que c'est toujours la même chose : ah *mon Dieu!* tant mieux ; peut-on avoir un style plus parfait, une raillerie plus fine, plus naturelle, plus délicate, plus digne fille de ces dialogues de Platon, qui sont si beaux ? et lorsque, après les dix premières lettres, il s'adresse aux R. P., quel sérieux! quelle solidité ! quelle force ! quelle éloquence ! quel amour pour Dieu et pour la vérité ! quelle manière de la soutenir et de la faire entendre ! c'est tout cela qu'on trouve dans les huit dernières lettres, qui sont sur un ton tout différent. »

vrage, publiés sous le titre de *Pensées,* suffiraient à la gloire de Pascal. A la vue de ces matériaux dispersés, l'imagination achève l'édifice pour lequel ils étaient préparés, et s'étonne de sa grandeur. Peut-être son imperfection même ajoute au respect en ajoutant au regret. Le style de Pascal est éminemment caractérisé par la *vérité,* surtout dans les *Pensées.* Son style est sa pensée même. On voit que les tournures, les mots sont nés avec le sentiment ou l'idée qu'ils expriment. De là vient qu'il est constamment mâle, nerveux, original. Il réjouit l'intelligence comme la poésie flatte l'imagination. L'élégance et la grâce s'y font moins remarquer ; la période, dans les *Provinciales* surtout, gagnerait à être déchargée des incidentes qui l'embarrassent. On peut regretter aussi que Pascal ait consommé, ou consacré du moins, la proscription de la vieille langue, qu'il n'ait point assez conservé, ainsi que s'exprime M. Tissot, « la franchise, l'abandon, le tour vif et rapide, et la naïveté du lan- « gage de nos pères. Il parvint, ajoute le même critique, à faire adop- « ter à notre langue des beautés étrangères, et lui laissa perdre quel- « ques-unes des siennes propres. On est d'autant plus surpris de cette « direction du talent de Pascal, que son génie vaste, son esprit profon- « dément méditatif, devaient avoir besoin d'une langue pleine de ri- « chesse et de liberté... L'expression de Pascal m'a semblé plus hardie « dans le recueil de ses *Pensées.* Elle respire quelquefois toute l'audace « de ses incursions dans le monde intellectuel. »

Dans le morceau qu'on va lire, Pascal montre d'abord l'extrême importance de connaître ce que nous deviendrons après la mort. Selon lui, ceux qui l'ignorent et s'en affligent ont droit à la compassion ; ceux qui l'ignorent et ne s'en soucient pas ne méritent que du mépris. Il s'arrête à cette seconde proposition. Il prouve l'absurdité de cette conduite, et la rend sensible en mettant dans la bouche des indifférents le raisonnement d'après lequel ils semblent se conduire. Un sentiment si dénaturé, dit-il, sert de preuve à la religion chrétienne, qui a fait un dogme de la dépravation de la nature humaine. Mais il y a dans ces hommes plus que de l'insouciance; ils se font souvent une joie et une gloire de cette philosophie. Plusieurs même feignent de partager cette opinion qu'ils n'ont pas. L'auteur montre combien cela les rend ridicules aux yeux de tous les gens sensés. Il conclut qu'il n'y a que deux sortes d'hommes raisonnables, ceux qui, connaissant Dieu, le servent, et ceux qui, ne le connaissant pas, le cherchent.

L'immortalité de l'âme est chose qui nous importe si fort, et qui nous touche si profondément, qu'il faut avoir perdu tout sentiment pour être dans l'indifférence de savoir ce qui en est.

Toutes nos actions et toutes nos pensées doivent prendre des routes si différentes, selon qu'il y aura des biens éternels à espérer ou non, qu'il est impossible de faire une démarche avec sens et jugement [1] qu'en la réglant par la vue de ce point, qui doit être notre premier objet.

Ainsi notre premier intérêt et notre premier devoir est de nous éclaircir [2] sur ce sujet, d'où dépend toute notre conduite. Et c'est pourquoi, parmi ceux qui n'en sont pas persuadés, je fais une extrême différence entre ceux qui travaillent de toutes leurs forces à s'en instruire, et ceux qui vivent sans s'en mettre en peine et sans y penser.

Je ne puis avoir que de la compassion pour ceux qui gémissent sincèrement dans ce doute, qui le regardent comme le dernier des malheurs, et qui, n'épargnant rien pour en sortir, font de cette recherche leur principale et leur plus sérieuse occupation. Mais pour ceux qui passent leur vie sans penser à cette dernière fin de la vie, et qui, par cette seule raison qu'ils ne trouvent pas en eux-mêmes des lumières qui les persuadent, négligent d'en chercher ailleurs, et d'examiner à fond si cette opinion est de celles que le peuple reçoit par une simplicité crédule, ou de celles qui, quoique obscures d'elles-mêmes, ont néanmoins un fondement très-solide, je les considère d'une manière toute différente. Cette négligence en une affaire où il s'agit d'eux-mêmes, de leur éternité, de leur tout, m'irrite plus qu'elle ne m'attendrit; elle m'étonne et m'épouvante, c'est un monstre pour moi. Je ne dis pas ceci par le zèle pieux d'une dévotion spirituelle. Je prétends, au contraire, que l'amour-propre [3], que l'intérêt humain, que la plus simple lumière de la raison doit nous donner ces sentiments. Il ne faut voir pour cela que ce que voient les personnes les moins éclairées.

Il ne faut pas avoir l'âme fort élevée pour comprendre qu'il n'y a point ici de satisfaction véritable et solide; que tous nos plaisirs ne sont que vanité; que nos maux sont infinis; et qu'enfin la mort, qui nous menace à chaque instant, doit nous

[1] Ellipse : *autrement que*. — [2] On *éclaircit* une chose, on *éclaire* une personne. — [3] *Amour-propre*, chez les écrivains de cette époque, signifie *amour de soi*.

mettre dans peu d'années, et peut-être en peu de jours, dans un état éternel de bonheur, de malheur, ou d'anéantissement. Entre nous et le ciel, l'enfer, ou le néant, il n'y a donc que la vie, qui est la chose du monde la plus fragile; et le ciel n'étant pas certainement pour ceux qui doutent si leur âme est immortelle, ils n'ont à attendre que l'enfer ou le néant.

Il n'y a rien de plus réel que cela, ni de plus terrible. Faisons tant que nous voudrons les braves, voilà la fin qui attend la plus belle vie du monde.

C'est en vain qu'ils détournent leur pensée de cette éternité qui les attend, comme s'ils pouvaient l'anéantir en n'y pensant point. Elle subsiste malgré eux, elle s'avance; et la mort, qui doit l'ouvrir, les mettra infailliblement, dans peu de temps, dans l'horrible nécessité d'être éternellement ou anéantis ou malheureux.

Voilà un doute d'une terrible conséquence : et c'est déjà assurément un très-grand mal que d'être dans ce doute; mais c'est au moins un devoir indispensable de chercher [1] quand on y est. Ainsi celui qui doute et qui ne cherche pas est tout ensemble et bien injuste et bien malheureux. Que s'il est avec cela tranquille et satisfait, qu'il en fasse profession, et enfin qu'il en fasse vanité, et que ce soit de cet état même qu'il fasse le sujet de sa joie et de sa vanité, je n'ai point de termes pour qualifier une aussi extravagante créature.

Où peut-on prendre ces sentiments? Quel sujet de joie trouve-t-on à n'attendre plus que des misères sans ressource? Quel sujet de vanité de se voir dans des obscurités impénétrables? Quelle consolation de n'attendre jamais de consolateur?

Ce repos, dans cette ignorance, est une chose monstrueuse, et dont il faut faire sentir l'extravagance et la stupidité à ceux qui y passent leur vie, en leur représentant ce qui se passe en eux-mêmes, pour les confondre par la vue de leur folie. Car voici comment raisonnent les hommes, quand ils choisissent de vivre dans cette ignorance de ce qu'ils sont, et sans en rechercher d'éclaircissement.

Je ne sais qui m'a mis au monde, ni ce que c'est que le

[1] V. neutre, pris dans un sens absolu, pour *faire des recherches*.

monde, ni moi-même. Je suis dans une ignorance terrible de toutes choses. Je ne sais ce que c'est que mon corps, que mes sens, que mon âme; et cette partie même de moi qui pense ce que je dis, et qui fait réflexion sur tout et sur elle-même, ne se connaît non plus [1] que le reste. Je vois ces effroyables espaces de l'univers qui m'enferment, et je me trouve attaché à un coin de cette vaste étendue, sans savoir pourquoi je suis plutôt placé en ce lieu qu'en un autre, ni pourquoi ce peu de temps qui m'est donné à vivre m'est assigné à ce point plutôt qu'à un autre de toute l'éternité qui m'a précédé et de toute celle qui me suit. Je ne vois que des infinités de toutes parts, qui m'engloutissent comme un atome, et comme une ombre qui dure un instant sans retour. Tout ce que je connais, c'est que je dois bientôt mourir; mais ce que j'ignore le plus, c'est cette mort même que je ne saurais éviter.

Comme je ne sais d'où je viens, aussi ne sais-je où je vais; et je sais seulement qu'en sortant de ce monde je tombe pour jamais, ou dans le néant, ou dans les mains d'un Dieu irrité, sans savoir à laquelle de ces deux conditions je dois être éternellement en partage.

Voilà mon état, plein de misère, de faiblesse, d'obscurité. Et de tout cela je conclus que je dois donc passer tous les jours de ma vie sans songer à ce qui doit m'arriver, et que je n'ai qu'à suivre mes inclinations sans réflexion et sans inquiétude, en faisant tout ce qu'il faut pour tomber dans le malheur éternel, au cas que ce que l'on en dit soit véritable. Peut-être que je pourrais trouver quelque éclaircissement dans mes doutes; mais je n'en veux pas prendre la peine, ni faire un pas pour le chercher : et, en traitant avec mépris ceux qui se travailleraient de ce soin, je veux aller sans prévoyance et sans crainte tenter un si grand événement, et me laisser mollement conduire à la mort, dans l'incertitude de l'éternité de ma condition future.

En vérité, il est glorieux à la religion d'avoir pour ennemis des hommes si déraisonnables; et leur opposition lui est si peu dangereuse, qu'elle sert au contraire à l'établissement des principales vérités qu'elle nous enseigne. Car la foi chrétienne ne

[1] Forme vieillie, pour *pas plus*.

va [1] principalement qu'à établir ces deux choses, la corruption de la nature et la rédemption de JÉSUS-CHRIST. Or, s'ils ne servent pas à montrer la vérité de la rédemption par la sainteté de leurs mœurs, ils servent au moins admirablement à montrer la corruption de la nature par des sentiments si dénaturés.

Rien n'est si important à l'homme que son état; rien ne lui est si redoutable que l'éternité. Et ainsi, qu'il se trouve des hommes indifférents à la perte de leur être et au péril d'une éternité de misère, cela n'est pas naturel. Ils sont tout autres à l'égard de toutes les autres choses : ils craignent jusqu'aux plus petites, ils les prévoient, ils les sentent; et ce même homme qui passe les jours et les nuits dans la rage et dans le désespoir pour la perte d'une charge, ou pour quelque offense imaginaire à son honneur, est celui-là même qui sait qu'il va tout perdre par la mort, et qui demeure néanmoins sans inquiétude, sans trouble, sans émotion. Cette étrange insensibilité pour les choses les plus terribles, dans un cœur si sensible aux plus légères, est une chose monstrueuse; c'est un enchantement incompréhensible, et un assoupissement surnaturel.

Un homme dans un cachot, ne sachant si son arrêt est donné, n'ayant plus qu'une heure pour l'apprendre, et cette heure suffisant, s'il sait qu'il est donné, pour le faire révoquer, il est contre la nature qu'il emploie cette heure-là, non à s'informer si cet arrêt est donné, mais à jouer et à se divertir. C'est l'état où se trouvent toutes ces personnes, avec cette différence que les maux dont ils [2] sont menacés sont bien autres que la simple perte de la vie et un supplice passager, que ce prisonnier appréhenderait. Cependant ils courent sans souci dans le précipice, après avoir mis quelque chose devant leurs yeux pour s'empêcher de le voir, et ils se moquent de ceux qui les en avertissent.

Ainsi non-seulement le zèle de ceux qui cherchent Dieu prouve la véritable religion, mais aussi l'aveuglement de ceux qui ne le cherchent pas, et qui vivent dans cette horrible négligence. Il faut qu'il y ait un étrange renversement dans la nature de l'homme pour vivre dans cet état, et encore plus pour en faire

[1] *Ne tend.* — [2] Pour *elles ;* syllepse.

vanité. Car quand ils auraient une certitude entière qu'ils n'auraient [1] rien à craindre après la mort que de tomber dans le néant, ne serait-ce pas un sujet de désespoir plutôt que de vanité? N'est-ce donc pas une folie inconcevable, n'en étant pas assusés, de faire gloire d'être dans ce doute?

Et néanmoins il est certain que l'homme est si dénaturé qu'il y a dans son cœur une semence de joie en cela. Ce repos brutal entre la crainte de l'enfer et du néant semble si beau, que non-seulement ceux qui sont dans ce doute malheureux s'en glorifient, mais que ceux mêmes qui n'y sont pas croient qu'il est glorieux de feindre d'y être. Car l'expérience nous fait voir que la plupart de ceux qui s'en mêlent sont de ce dernier genre; que ce sont des gens qui se contrefont, et qui ne sont pas tels qu'ils veulent paraître. Ce sont des gens qui ont ouï dire que les belles manières du monde consistent à faire ainsi l'emporté. C'est ce qu'ils appellent avoir secoué le joug; et la plupart ne le font que pour imiter les autres.

Mais, s'ils ont encore tant soit peu de sens commun, il n'est pas difficile de leur faire entendre combien ils s'abusent en cherchant par là de l'estime. Ce n'est pas le moyen d'en acquérir, je dis même parmi les personnes du monde qui jugent sainement des choses, et qui savent que la seule voie d'y réussir, c'est de paraître honnête, fidèle, judicieux, et capable de servir utilement ses amis; parce que les hommes n'aiment naturellement que ce qui peut leur être utile. Or, quel avantage y a-t-il pour nous à ouïr dire à un homme qu'il a secoué le joug; qu'il ne croit pas qu'il y ait un Dieu qui veille sur ses actions; qu'il se considère comme seul maître de sa conduite; qu'il ne pense à en rendre compte qu'à soi-même [2]? Pense-t-il nous avoir portés par là à avoir désormais bien de la confiance en lui, et à en attendre des consolations, des conseils et des secours dans tous les besoins de la vie? Pense-t-il nous avoir bien réjouis de nous dire qu'il doute si notre âme est autre chose qu'un peu de vent et de fumée, et encore de nous le dire d'un ton fier et content? Est-ce donc une chose à dire gaiement, et n'est-ce pas une chose

[1] V. page 39, note 1. — [2] *A lui-même. Soi* ne se rapporte qu'à un sujet indéfini ou à un nom de chose. Mais cela ne faisait pas règle au 17[e] siècle.

à dire au contraire tristement, comme la chose du monde la plus triste?

S'ils y pensaient sérieusement, ils verraient que cela est si mal pris, si contraire au bon sens, si opposé à l'honnêteté, et si éloigné en toute manière de ce bon air qu'ils cherchent, que rien n'est plus capable de leur attirer le mépris et l'aversion des hommes, et de les faire passer pour des personnes sans esprit et sans jugement. Et en effet, si on leur fait rendre compte de leurs sentiments, et des raisons qu'ils ont de douter de la religion, ils diront des choses si faibles et si basses qu'ils persuaderont plutôt du contraire. C'était ce que leur disait un jour fort à propos une personne : Si vous continuez à discourir de la sorte, leur disait-il, en vérité, vous me convertirez. Et il avait raison; car qui n'aurait horreur de se voir dans des sentiments où l'on a pour compagnons des personnes si méprisables?

Ainsi ceux qui ne font que feindre ces sentiments sont bien malheureux de contraindre leur naturel pour se rendre les plus impertinents [1] des hommes. S'ils sont fâchés dans le fond de leur cœur de ne pas avoir plus de lumière, qu'ils ne le dissimulent point. Cette déclaration ne sera pas honteuse. Il n'y a de honte qu'à ne point en avoir [2]. Rien ne découvre davantage une étrange faiblesse d'esprit que de ne pas connaître quel est le malheur d'un homme sans Dieu. Rien ne marque davantage une extrême bassesse de cœur que de ne pas souhaiter la vérité des promesses éternelles. Rien n'est plus lâche que de faire le brave contre Dieu [3]. Qu'ils laissent donc ces impiétés à ceux qui sont assez mal nés [4] pour en être véritablement capables; qu'ils soient au moins honnêtes gens, s'ils ne peuvent encore être chrétiens, et qu'ils reconnaissent enfin qu'il n'y a que deux sortes de personnes qu'on puisse appeler raisonnables : ou ceux qui servent Dieu de tout leur cœur, parce qu'ils le connaissent; ou ceux qui le cherchent de tout leur cœur parce qu'ils ne le connaissent pas encore.

[1] *Impertinent* signifie, dans cet endroit, *sot*, *déraisonnable, ridicule*, comme dans cet hémistiche de Boileau : *L'impertinent auteur!* — [2] Voyez page 173, note 2.— [3] Très-belle antithèse. — [4] D'une naissance basse, et ici, par extension, *sans éducation, sans culture*. *Honnêtes gens*, qui vient après, signifie le contraire, gens d'une condition honorable, de bonne société.

QUATORZIÈME PROVINCIALE DE PASCAL,

SUR L'HOMICIDE.

« La quatorzième Provinciale, dit le chancelier d'Aguesseau, est un chef-d'œuvre d'éloquence qui peut le disputer à tout ce que l'antiquité a le plus admiré ; et je doute que les Philippiques de Démosthènes et de Cicéron offrent rien de plus fort et de plus parfait. »

M. Villemain professe pour ce chef-d'œuvre la même admiration ; et voici comme il en rend compte : « Qu'un homme sensible à l'éloquence, et accoutumé au génie de Démosthènes, relise la quatorzième Provinciale, la fameuse lettre sur l'homicide. Pascal enferme d'abord ses adversaires entre la religion corrompue et l'humanité outragée : alors il s'avance contre eux par une progression lente et inévitable, descendant toujours des plus hauts principes, s'appuyant sur toutes les autorités sacrées, et portant le scrupule de la plus rigoureuse logique dans la démonstration des plus manifestes vérités. Il emploie, pour ainsi dire, à la défaite de ses ennemis une surabondance de force, et l'on voit qu'il les retient si longtemps sous le glaive de son éloquence moins pour les réfuter que pour les punir. Chaque fois qu'il achève un argument, la cause est gagnée ; mais il recommence, pour traîner ses adversaires vaincus à travers toutes les humiliations de leur erreur. »

Voici le plan de cette lettre :

L'auteur annonce son dessein, qui est de réfuter les maximes des jésuites sur l'homicide. — Selon la religion, Dieu seul est maître de la vie des hommes. — On ne doit la leur ôter qu'avec l'autorité de Dieu, et selon la justice. — Hors de là, l'homicide est un crime. — Lois romaines, lois de Moïse citées. — Comment les jésuites peuvent-ils permettre au nom de l'*Évangile* ce que la *Loi* (de Moïse) défend ? — Ils se fondent sur ce que, la défense étant permise, le meurtre l'est aussi. C'est une défense meurtrière, qu'aucune législation n'a permise pour la conservation du bien. — Autrement, où poser la limite ? — Les jésuites l'ont indéfiniment reculée. L'auteur le prouve par des citations. — Comparaison des maximes des jésuites avec les lois ecclésiastiques. — Comparaison des mêmes maximes avec la marche des tribunaux dans les causes capitales. — Où faut-il placer les auteurs de telles maximes ? Est-ce parmi les amis ou les ennemis de Jésus-Christ ? — L'auteur, opposant les maximes de J.-C. à celles des jésuites, répond qu'ils parlent et agissent comme les ennemis du Sauveur.

MES RÉVÉRENDS PÈRES,

Si je n'avais qu'à répondre aux trois impostures qui restent sur l'homicide[1], je n'aurais pas besoin d'un long discours, et vous les verriez ici réfutées en peu de mots : mais comme je trouve bien plus important de donner au monde de l'horreur de vos opinions sur ce sujet que de justifier la fidélité de mes citations, je serai obligé d'employer la plus grande partie de cette lettre à la réfutation de vos maximes, pour vous représenter combien vous êtes éloignés des sentiments de l'Église, et même de la nature. Les permissions de tuer que vous accordez en tant de rencontres font paraître qu'en cette matière vous avez tellement oublié la loi de Dieu, et tellement éteint les lumières naturelles, que vous avez besoin qu'on vous remette dans les principes les plus simples de la religion et du sens commun; car qu'y a-t-il de plus naturel que ce sentiment, « qu'un particulier n'a pas droit sur la vie d'un autre? » « Nous en sommes tellement instruits de nous-mêmes, dit saint Chrysostome, que « quand Dieu a établi le précepte de ne point tuer, il n'a pas « ajouté que c'est à cause que l'homicide est un mal; parce « que, dit ce Père, la loi suppose qu'on a déjà appris cette vérité « de la nature. »

Aussi ce commandement a été imposé aux hommes dans tous les temps. L'Évangile a confirmé celui de la loi ; et le Décalogue n'a fait que renouveler celui que les hommes avaient reçu de Dieu avant la loi en la personne de Noé, dont tous les hommes devaient naître; car dans ce renouvellement du monde, Dieu dit à ce patriarche : « Je demanderai compte aux hommes « de la vie des hommes, et au frère de la vie de son frère. Qui- « conque versera le sang humain, son sang sera répandu, parce « que l'homme est créé à l'image de Dieu. »

Cette défense générale ôte aux hommes tout pouvoir sur la vie des hommes, et Dieu se l'est tellement réservé à lui seul, que, selon la vérité chrétienne, opposée en cela aux fausses maximes du paganisme, l'homme n'a pas même pouvoir sur sa propre vie. Mais parce qu'il a plu à sa providence de conserver

[1] Ou plutôt sur la manière dont Pascal avait exposé la doctrine des jésuites sur l'homicide.

les sociétés des hommes, et de punir les méchants qui les troublent, il a établi lui-même des lois pour ôter la vie aux criminels; et ainsi ces meurtres, qui seraient des attentats punissables sans son ordre, deviennent des punitions louables par son ordre, hors duquel il n'y a rien que d'injuste. C'est ce que saint Augustin a représenté admirablement au livre 1er de *la Cité de Dieu*, c. 21 : « Dieu, dit-il, a fait lui-même quelques exceptions « à cette défense générale de tuer, soit par les lois qu'il a établies pour faire mourir les criminels, soit par les ordres particuliers qu'il a donnés quelquefois pour faire mourir quelques « personnes. Et quand on tue en ces cas-là, ce n'est pas « l'homme qui tue, mais Dieu, dont l'homme n'est que l'instrument, comme une épée entre les mains de celui qui s'en sert; « mais, si l'on excepte ces cas, quiconque tue se rend coupable « d'homicide. »

Il est donc certain, mes pères, que Dieu seul a le droit d'ôter la vie, et que néanmoins, ayant établi des lois pour faire mourir les criminels, il a rendu les rois ou les républiques dépositaires de ce pouvoir; et c'est ce que saint Paul nous apprend, lorsque, parlant du droit que les souverains ont de faire mourir les hommes, il le fait descendre du ciel, en disant : « que ce n'est pas « en vain qu'ils portent l'épée, parce qu'ils sont ministres de « Dieu pour exécuter ses vengeances contre les coupables. »

Mais comme c'est Dieu qui leur en a donné le droit, ils sont obligés de l'exercer ainsi qu'il le ferait lui-même, c'est-à-dire avec justice, selon cette parole de saint Paul au même lieu : « Les princes ne sont pas établis pour se rendre terribles aux « bons, mais aux méchants. Qui veut n'avoir point sujet de redouter leur puissance n'a qu'à bien faire; car ils sont ministres de Dieu pour le bien. » Et cette restriction rabaisse si peu [1] leur puissance, qu'elle la relève au contraire beaucoup davantage; parce que c'est la rendre semblable à celle de Dieu, qui est impuissant pour faire le mal, et tout-puissant pour faire le bien [2]; et que c'est la distinguer de celle des démons, qui sont

[1] Et cette restriction est si loin de... Et il s'en faut tant que cette restriction...—[2] La logique a peut-être quelque chose à reprendre ici : le mot *puissant* n'a pas exactement le même sens dans les deux phrases : dans l'une, la *puis-*

impuissants pour le bien, et n'ont de puissance que pour le mal. Il y a seulement cette différence entre Dieu et les souverains, que, Dieu étant [1] la justice et la sagesse même, il peut faire mourir sur-le-champ qui il lui plaît, en la manière qu'il lui plaît; car, outre qu'il est le maître souverain de la vie des hommes, il est sans doute [2] qu'il ne la leur ôte jamais ni sans cause, ni sans connaissance, puisqu'il est aussi incapable d'injustice que d'erreur; mais les princes ne peuvent pas agir de la sorte, parce qu'ils sont tellement ministres de Dieu, qu'ils sont hommes néanmoins, et non pas dieux. Les mauvaises impressions les pourraient surprendre, les faux soupçons les pourraient aigrir, la passion les pourrait emporter; et c'est ce qui les a engagés eux-mêmes à descendre dans les moyens humains, et à établir dans leurs États des juges auxquels ils ont communiqué ce pouvoir, afin que cette autorité que Dieu leur a donnée ne soit employée que pour la fin pour laquelle ils l'ont reçue.

Concevez donc, mes pères, que pour être exempt d'homicide, il faut agir tout ensemble [3] et par l'autorité de Dieu, et selon la justice de Dieu; et que, si ces deux conditions ne sont jointes, on pèche soit en tuant avec son autorité, mais sans justice, soit en tuant avec justice, mais sans son autorité. De la nécessité de cette union il arrive, selon saint Augustin, « que celui qui sans autorité tue un criminel se rend criminel lui-même, par cette raison principale qu'il usurpe une autorité que Dieu ne lui a pas donnée, » et les juges au contraire, qui ont cette autorité, sont néanmoins homicides, s'ils font mourir un innocent contre les lois qu'ils doivent suivre.

Voilà, mes pères, les principes du repos et de la sûreté pu-

sance est matérielle, extérieure; au lieu que, quand on dit que Dieu est *impuissant* pour le mal, cela ne peut s'entendre que dans un sens moral. Le même mot prêté à deux idées à la fois est une négligence assez commune, et quelquefois une des armes favorites du sophisme. Nous trouvons une faute semblable dans ce passage de *la Mort de César :*

> « ... Vous mettez dans mon sein
> « Tout l'*honneur* qu'un tyran ravit au nom romain. »

[1] Remarquez ici, et en mille endroits, combien cet emploi particulier que la langue française fait du participe présent, est commode et agréable.—[2] Locution passée d'usage.—[3] Tout à la fois.

blique, qui ont été reçus dans tous les temps et dans tous les lieux, et sur lesquels tous les législateurs du monde, sacrés et profanes, ont établi leurs lois, sans que jamais les païens même [1] aient apporté d'exception à cette règle, sinon lorsqu'on ne peut autrement éviter la perte de la pudicité ou de la vie, parce qu'ils ont pensé qu'alors, comme dit Cicéron, les lois mêmes semblent offrir leurs armes à ceux qui sont dans une telle nécessité [2].

Mais que, hors cette occasion, dont je ne parle point ici, il y ait jamais eu de loi qui ait permis aux particuliers de tuer, et qui l'ait souffert, comme vous faites, pour se garantir d'un affront, et pour éviter la perte de l'honneur ou du bien, quand on n'est point en même temps en péril de la vie; c'est, mes pères, ce que je soutiens que jamais les infidèles [3] même n'ont fait. Ils l'ont, au contraire, défendu expressément; car la loi des XII tables de Rome portait « qu'il n'est pas permis de tuer un

[1] Et non pas *mêmes*. — [2] Cette période peut sembler un peu longue et un peu chargée. Cependant on ne peut dire qu'elle pèche contre l'unité. Rien ne détermine absolument la longueur et la complication de la période ; mais il faut qu'elle soit *une* pour la pensée, pour la grammaire et pour l'oreille. La première de ces unités, la seule dont nous voulions parler ici, existe lorsque toutes les idées particulières contenues dans la période, sont les parties intégrantes d'une seule idée principale. Une période doit faire l'effet de plusieurs cercles concentriques, c'est-à-dire décrits autour d'un même centre. Si courte que soit la phrase suivante de l'abbé Sicard, elle est trop longue parce qu'elle manque d'unité : « Mais gardons-nous, par une dis« section trop longtemps prolongée, de flétrir des beautés dont on peut dire « que la persévérante continuité serait trop fatigante. » Dans cette autre phrase du cardinal Maury, il est curieux de voir l'unité sacrifiée au besoin de flatter, et une faute de langage naissant d'une faiblesse de l'âme : « J'ai dû « m'empresser d'autant plus de relever une particularité si remarquable, que « votre élection m'a ramené parmi vous au moment où la bonté de l'empe« reur venait de me rattacher à la France, en me plaçant auprès d'un jeune « prince qui se montre en toute occasion, par sa magnanimité, ses talents, « son activité, ses exploits, sa sagesse et son humanité, le digne frère du « premier des monarques et des guerriers. » Mais rien ne vaut, dans ce genre, le passage suivant de l'*Année française* : « Le chancelier fut chargé de veiller « seul au salut de la patrie, pendant que le roi, muni de 80,000 hommes, se « battait dans les vignes de Poitiers contre le Prince Noir, qui le prend lui et « son fils, le mène à Londres, où le maire, qui était marchand de vin, leur « donne un souper digne du vainqueur, des vaincus, et des rois d'Écosse et « de Chypre, qui s'y trouvèrent. » — [3] Les païens.

« voleur de jour qui ne se défend point avec des armes. » Ce qui avait déjà été défendu dans l'Exode, c. 22. Et la loi *Furem, ad Legem Corneliam*, qui est prise d'Ulpien [1], « défend de tuer « même les voleurs de nuit qui ne nous mettent pas en péril de « mort. »

Dites-nous donc, mes pères, par quelle autorité vous permettez ce que les lois divines et humaines défendent? et par quel droit Lessius a pu dire : « L'Exode défend de tuer les voleurs « de jour qui ne se défendent pas avec des armes, et on punit « avec justice ceux qui tueraient de cette sorte. Mais néanmoins « on n'en serait pas coupable en conscience, lorsqu'on n'est pas « certain de pouvoir recouvrer ce qu'on nous dérobe [2], et « qu'on est en doute, comme dit Sotus, parce qu'on n'est pas « obligé de s'exposer au péril de perdre quelque chose pour « sauver un voleur. Et tout cela est encore permis aux ecclé- « siastiques mêmes [3]. » Quelle étrange hardiesse! La loi de Moïse punit ceux qui tuent les voleurs, lorsqu'ils n'attaquent pas notre vie, et la loi de l'Évangile, selon vous, les absoudra! Quoi, mes pères! Jésus-Christ est-il venu pour détruire la loi, et non pas pour l'accomplir? « Les juges puniraient, dit Lessius, « ceux qui tueraient en cette occasion ; mais on n'en serait pas « coupable en conscience. » Est-ce donc que la morale de Jésus-Christ est plus cruelle et moins ennemie du meurtre que celle des païens, dont les juges ont pris ces lois civiles qui les condamnent? Les chrétiens font-ils plus d'état [4] des biens de la terre, ou font-ils moins d'état de la vie des hommes, que n'en ont fait les idolâtres et les infidèles? Sur quoi vous fondez-vous, mes pères? Ce n'est sur aucune loi expresse, ni de Dieu ni des

[1] Préfet du prétoire (président du tribunal suprême) sous Héliogabale et Alexandre Sévère ; mort en 230. La moitié des *Pandectes* est tirée de ses écrits. Les *Pandectes* ou *Digeste* sont un recueil des décisions des anciens jurisconsultes, qui fut fait en 533, par ordre de Justinien. — [2] Le double rapport du mot *on* dans une même phrase est une faute assez grave. V. encore, un peu plus loin : « Quand *on* nous donne un soufflet, doit-*on* l'endurer ? » et dans Molière :

« ... Eût-*on*, d'autre part, cent belles qualités,
« *On* regarde les gens par leurs méchants côtés. »

[3] Écrivez *même*. — [4] Vieilli : On dit aujourd'hui *faire cas*.

hommes, mais seulement sur ce raisonnement étrange : « Les « lois, dites-vous, permettent de se défendre contre les voleurs « et de repousser la force par la force. Or, la défense étant « permise, le meurtre est aussi réputé permis, sans quoi la « défense serait souvent impossible [1]. »

Cela est faux, mes pères, que, la défense étant permise, le meurtre soit aussi permis. C'est cette cruelle manière de se défendre qui est la source de toutes vos erreurs, et qui est appelée, par la faculté de Louvain, une défense meurtrière, *defensio occisiva,* dans leur [2] censure de la doctrine de votre père Lamy sur l'homicide. Je vous soutiens donc qu'il y a tant de différence, selon les lois, entre tuer et se défendre, que, dans les mêmes occasions où la défense est permise, le meurtre est défendu quand on n'est point en péril de mort. Écoutez-le, mes pères, dans Cujas, au même lieu : « Il est permis de repousser celui qui vient pour s'emparer de notre possession ; *mais il n'est pas permis de le tuer.* » Et encore : « Si quelqu'un vient pour nous frapper, et non pas pour nous tuer, il est bien permis de le repousser, *mais il n'est pas permis de le tuer.* »

Qui vous a donc donné le pouvoir de dire, comme font Molina, Réginaldus, Filiutius, Escobar, Lessius et les autres [3] : « Il est permis de tuer celui qui vient pour nous frapper, » et ailleurs : « Il est permis de tuer celui qui veut nous faire un « affront, selon l'avis de tous les casuistes, *ex sententiâ om-* « *nium,* » comme dit Lessius? Par quelle autorité, vous qui n'êtes que des particuliers, donnez-vous ce pouvoir de tuer aux particuliers et aux religieux même? Et comment osez-vous usurper ce droit de vie et de mort qui n'appartient essentiel-

[1] Voici le syllogisme ramené à la forme régulière : « Les lois permettent, etc. Or la défense est souvent impossible sans le meurtre. Donc, le meurtre est permis. » Où est le vice de ce syllogisme? — [2] *Leur* pour *sa;* syllepse. V. p. 168. — [3] Molina, fameux jésuite espagnol (1535—1601), commentateur de S. Thomas (1227—1274), défenseur du libre arbitre, inventeur de la *Science moyenne* ou conditionnelle (de Dieu relativement au sort des âmes), a donné son nom au *molinisme,* si souvent opposé au *jansénisme,* doctrine de Port-Royal. — Escobar, Espagnol et jésuite (1589 — 1669), a écrit une *Summula casuum conscientiæ,* 1626. Il a donné, par l'entremise de Pascal, un mot à la langue française, *escobarderie.*

lement qu'à Dieu, et qui est la plus glorieuse marque de la puissance souveraine? C'est sur cela qu'il fallait répondre, et vous pensez y avoir satisfait en disant simplement dans votre troisième imposture, « que la valeur pour laquelle Molina per-« met de tuer un voleur qui s'enfuit sans nous faire aucune « violence, n'est pas aussi petite que j'ai dit, et qu'il faut qu'elle « soit plus grande que six ducats. » Que cela est faible, mes pères! Où voulez-vous la déterminer? à quinze ou seize ducats? Je ne vous en ferai pas moins de reproches. Au moins vous ne sauriez dire qu'elle passe la valeur d'un cheval; car Lessius décide nettement qu'il est permis de tuer un voleur qui s'enfuit avec notre cheval. Mais je vous dis de plus que, selon Molina, cette valeur est déterminée à six ducats, comme je l'ai rapporté; et si vous n'en voulez pas demeurer d'accord, prenons un arbitre que vous ne puissiez refuser [1]. Je choisis donc pour cela votre père Réginaldus, qui, expliquant ce même lieu de Molina, déclare que Molina y détermine la valeur pour laquelle il n'est pas permis de tuer, à trois, ou quatre, ou cinq ducats. Et ainsi, mes pères, je n'aurai pas seulement Molina, mais encore Réginaldus.

Il ne me sera pas moins facile de réfuter votre quatrième imposture touchant la permission de tuer un voleur qui nous veut ôter un écu, selon Molina. Cela est si constant, qu'Escobar vous le témoignera; il dit que « Molina détermine régulièrement la valeur pour laquelle on peut tuer, à un écu. » Aussi vous me reprochez seulement, dans la quatorzième imposture, que j'ai [2] supprimé les dernières paroles de ce passage : « que l'on doit garder en cela la modération de la juste défense. » Que ne vous plaignez-vous donc aussi de ce qu'Escobar ne les a point exprimées? Mais que vous êtes peu fins! Vous croyez que l'on n'entend pas ce que c'est, selon vous, que se défendre. Ne savons-nous pas que c'est user d'*une défense meurtrière ?* Vous voudriez faire entendre que Molina a voulu dire par là que, quand on se trouve en péril de la vie en gardant son écu, alors on peut tuer, puisque c'est pour défendre sa vie. Si cela était vrai, mes pères, pourquoi Molina dirait-il,

[1] Ou *récuser.* — [2] *D'avoir.*

au même lieu, *qu'il est contraire en cela à Carerus et Bald*, qui permettent de tuer pour sauver la vie? Je vous déclare donc qu'il entend simplement que si l'on peut sauver son écu sans tuer le voleur, on ne doit pas le tuer; mais que, si l'on ne peut le sauver qu'en tuant, encore même qu'on ne coure nul risque de la vie, comme si le voleur n'a point d'armes, il est permis d'en prendre et de le tuer pour sauver son écu; et qu'en cela on ne sort point, selon lui, de la modération d'une juste défense. Et pour vous le montrer, laissez-le s'expliquer lui-même: « On ne laisse pas de demeurer dans la modération « d'une juste défense, quoiqu'on prenne des armes contre ceux « qui n'en ont point, ou qu'on en prenne de plus avantageuses « qu'eux. Je sais qu'il y en a qui sont d'un sentiment contraire: « mais je n'approuve point leur opinion, même dans le tribu- « nal extérieur [1].» Aussi, mes pères, il est constant que vos auteurs permettent de tuer pour la défense de son bien et de son honneur, sans qu'on soit en aucun péril de sa vie; et c'est par le même principe qu'ils autorisent les duels, comme je l'ai fait voir par tant de passages sur lesquels vous n'avez rien répondu. Vous n'attaquez dans vos écrits qu'un seul passage de votre père Layman, qui le permet, « lorsque autrement on serait en péril de perdre sa fortune et son honneur: » et vous dites que j'ai supprimé ce qu'il ajoute *que ce cas-là est fort rare*. Je vous admire, mes pères; voilà de plasantes impostures que vous me reprochez. Il est bien question de savoir si ce cas-là est rare! il s'agit de savoir si le duel y est permis. Ce sont deux questions séparées. Layman, en qualité de casuiste, doit juger si le duel y est permis, et il déclare que oui. Nous jugerons bien sans lui si ce cas-là est rare, et nous lui déclarerons qu'il est fort ordinaire; et si vous aimez mieux en croire votre bon ami *Diana*, il vous dira qu'il est fort commun. Mais qu'il soit rare ou non, et que Layman suive en cela Navarre, comme vous le faites tant valoir, n'est ce pas une chose abominable qu'il consente [2] à cette opinion, que, pour conserver un faux honneur, il soit permis en conscience d'accepter un duel, contre

[1] Par opposition à la conscience, qui est le *tribunal intérieur*. — [2] Dans notre langue moderne, on *consent* à une action, non à une opinion.

tous les édits de tous les États chrétiens, et contre tous les canons de l'Église, sans que vous ayez encore ici, pour autoriser toutes ces maximes diaboliques, ni loi, ni canon, ni autorité de l'Écriture ou des Pères, ni exemple d'aucun saint, mais seulement ce raisonnement impie : « L'honneur est plus « cher que la vie ; or, il est permis de tuer pour défendre sa « vie ; donc il est permis de tuer pour défendre son honneur. » Quoi, mes pères, parce que le déréglement des hommes leur a fait aimer ce faux honneur plus que la vie que Dieu leur a donnée pour le servir, il leur sera permis de tuer pour le conserver ! C'est cela même qui est un mal horrible, d'aimer cet honneur-là plus que la vie ; et cependant cette attache [1] vicieuse, qui serait capable de souiller les actions les plus saintes, si on les rapportait à cette fin, sera capable de justifier les plus criminelles, parce qu'on les rapporte à cette fin !

Quel renversement, mes pères ! et qui ne voit à quels excès il peut conduire? Car enfin il est visible qu'il portera jusqu'à tuer pour les moindres choses ; je dis même jusqu'à tuer pour *une pomme*. Vous vous plaindriez de moi, mes pères, et vous diriez que je tire de vos doctrines des conséquences malicieuses, si je n'étais appuyé sur l'autorité du grave [2] Lessius, qui parle ainsi: « Il n'est pas permis de tuer pour conserver une chose de petite « valeur, comme pour un écu, ou pour une pomme, *aut pro* « *pomo ;* si ce n'est qu'il [3] nous fût honteux de la perdre ; car « alors on peut la reprendre, et même tuer, s'il est nécessaire, « pour la ravoir, *et, si opus est, occidere;* parce que ce n'est « pas tant défendre son bien que son honneur. » Cela est net, mes pères ; et pour finir votre doctrine par une maxime qui comprend toutes les autres ; écoutez celle-ci de votre père Héreau, qui l'avait prise de Lessius : « Le droit de se défendre s'étend à « tout ce qui est nécessaire pour nous garder de toute injure. »

Que d'étranges suites sont enfermées dans ce principe inhu-

[1] Un peu vieilli ; on dit *attachement*. — [2] Grave = digne de considération, dont l'opinion a du poids. Allusion aux *docteurs graves,* dont les opinions, selon les jésuites, étaient *probables* par elles-mêmes et pouvaient être suivies en conscience. Il est vrai qu'on négligeait de dire à quel titre un docteur était *grave*. On a appelé cette doctrine le *probabilisme*. Voyez la V[e] Provinciale de Pascal. — [3] On dirait aujourd'hui : *à moins qu'il ne nous fût...*

main! et combien tout le monde est-il obligé de s'y opposer, et surtout les personnes publiques! Ce n'est pas seulement l'intérêt général qui les y engage, mais encore le leur propre, puisque vos casuistes cités dans une de mes lettres étendent leur permission de tuer jusqu'à eux [1]; et ainsi les factieux qui craindront la punition de leurs attentats, lesquels ne leur paraissent jamais injustes, se persuadant aisément qu'on les opprime par violence, croiront en même temps « que le droit de se défendre s'étend à « tout ce qui leur est nécessaire pour se garder de toute injure. » Ils n'auront plus à vaincre les remords de la conscience, qui arrêtent la plupart des crimes dans leur naissance, et ils ne penseront plus qu'à surmonter les obstacles du dehors. Je n'en parlerai point ici, mes pères, non plus que des autres meurtres que vous avez permis, qui sont encore plus abominables, et plus importants aux États que tous ceux-ci, dont Lessius traite si ouvertement dans les doutes 4 et 10, aussi bien que tant d'autres de vos auteurs. Il serait à désirer que ces horribles maximes ne fussent jamais sorties de l'enfer, et que le diable, qui en est le premier auteur, n'eût jamais trouvé des hommes assez dévoués à ses ordres pour les publier parmi les chrétiens.

Il est aisé de juger par tout ce que j'ai dit jusqu'ici combien le relâchement de vos opinions est contraire à la sévérité des lois civiles, et même païennes. Que sera-ce donc si on les compare avec les lois ecclésiastiques, qui doivent être incomparablement

[1] Pour *elles;* syllepse. V. p. 177, n. 2. La syllepse consiste à revêtir un mot d'une forme qui rappelle, non le mot précédent auquel il se rapporte, mais l'*idée* exprimée ou suscitée par ce premier mot. Très-souvent, en grammaire, la forme emporte le fond : ici le fond emporte la forme. La syllepse est une grâce de langage; elle est souvent une nécessité; si bien que ni l'auteur ne la remarque en la faisant, ni le lecteur en la rencontrant. Singulière irrégularité, dont l'absence frapperait plus que ne fait sa présence. « La fatalité avait décidé que leur aveugle *idole* (Napoléon) les entraînerait dans le gouffre; *il* « s'y est perdu, *il* y est tombé de lui-même. » *M. Lemercier.*

« On ne voit point *le peuple* à mon nom s'alarmer,
« Le Ciel, dans tous *leurs* pleurs, ne m'entend point nommer. » *Rac.*
« Oh! c'est qu'un cœur d'enfant dans le présent se noie,
« Et qu'un jour est pour *eux* un océan de joie. » *Lamartine.*
« ... C'est peut-être un enfant d'Israël;
« Mon père *les* proscrit. » *V. Hugo.*

plus saintes, puisqu'il n'y a que l'Église qui connaisse et qui possède la véritable sainteté? Aussi cette chaste épouse du fils de Dieu qui, à l'imitation de son époux, sait bien répandre son sang pour les autres, mais non pas répandre pour elle celui des autres, a pour le meurtre une horreur toute particulière, et proportionnée aux lumières particulières que Dieu lui a communiquées. Elle considère les hommes non-seulement comme hommes, mais comme images du Dieu qu'elle adore. Elle a pour chacun d'eux un saint respect qui les lui rend tous vénérables, comme rachetés d'un prix infini pour être faits les temples du Dieu vivant; et ainsi elle croit que la mort d'un homme que l'on tue sans l'ordre de son Dieu n'est pas seulement un homicide, mais un sacrilége qui la prive d'un de ses membres; puisque, soit qu'il soit fidèle, soit qu'il ne le soit pas, elle le considère toujours, ou comme étant l'un de ses enfants, ou comme étant capable de l'être.

Ce sont, mes pères, ces raisons toutes saintes qui, depuis que Dieu s'est fait homme pour le salut des hommes, ont rendu leur condition si considérable[1] à l'Église, qu'elle a toujours puni l'homicide qui les détruit, comme un des plus grands attentats qu'on puisse commettre contre Dieu. Je vous en rapporterai quelques exemples, non pas dans la pensée que toutes ces sévérités doivent être gardées, je sais que l'Église peut disposer diversement de cette discipline extérieure, mais pour faire entendre quel est son esprit immuable sur ce sujet; car les pénitences qu'elle ordonne pour le meurtre peuvent être différentes selon la diversité des temps; mais l'horreur qu'elle a pour le meurtre ne peut jamais changer par le changement des temps.

L'Église a été longtemps à ne réconcilier[2] qu'à la mort ceux qui étaient coupables d'un homicide volontaire, tels que sont ceux que vous permettez. Le célèbre concile d'Ancyre les soumet à la pénitence pendant toute leur vie, et l'Église a cru depuis être assez indulgente envers eux en réduisant ce temps à un très-grand nombre d'années. Mais, pour détourner encore davantage les chrétiens des homicides volontaires, elle a puni

[1] *Respectable.* — [2] Gallicisme, pour : Pendant longtemps l'Église n'a...

très-sévèrement ceux mêmes qui étaient arrivés par imprudence, comme on peut le voir dans saint Bazile, dans saint Grégoire de Nysse, dans les décrets du pape Zacharie et d'Alexandre II. Les canons rapportés par Isaac, évêque de Langres, ordonnent sept ans de pénitence pour avoir tué en se défendant. Et on voit que saint Hildebert, évêque du Mans, répondit à Yves de Chartres : « qu'il avait eu raison d'interdire « un prêtre pour toute sa vie, qui, pour se défendre, avait « tué un voleur d'un coup de pierre. »

N'ayez donc plus la hardiesse de dire que vos décisions sont conformes à l'esprit et aux canons de l'Église. On vous défie d'en montrer aucun qui permette de tuer pour défendre son bien seulement; car je ne parle pas des occasions que l'on aurait pour défendre aussi sa vie, *se suaque liberando :* vos propres auteurs confessent qu'il n'y en a point [1], comme entre autres votre père Lamy : « Il n'y a, dit-il, aucun droit divin ni hu« main qui permette expressément de tuer un voleur qui ne se « défend pas. » Et c'est néanmoins ce que vous permettez expressément. On vous défie d'en trouver aucun qui permette de tuer pour l'honneur, pour un soufflet, pour une injure ou une médisance. On vous défie d'en trouver aucun qui vous permette de tuer les témoins, les juges et les magistrats, quelque injustice qu'on en appréhende. L'esprit de l'Église est entièrement éloigné de ces maximes séditieuses qui ouvrent la porte aux soulèvements, auxquels les peuples sont si naturellement portés. Elle a toujours enseigné à ses enfants qu'il ne faut pas rendre le mal pour le mal : qu'il faut céder à la colère : ne point résister à la violence : rendre à chacun ce qu'on lui doit, honneur, tribut, soumission : obéir aux magistrats et aux supérieurs, même injustes, parce qu'on doit toujours respecter en eux la puissance de Dieu qui les a établis sur nous. Elle leur défend encore plus fortement que les lois civiles de se faire justice à eux-mêmes; et c'est par son esprit que les rois chrétiens ne se la [2] font pas dans les crimes même de lèse-majesté au premier chef, et qu'ils remettent les criminels entre les

[1] Aucun canon de l'Église qui le permette. — [2] Strictement, c'est une faute que de rapporter un pronom à un subst. sans article.

mains des juges pour les faire punir selon les lois et dans les formes de la justice, qui sont si contraires à votre conduite, que l'opposition qui s'y trouve vous fera rougir ; car puisque ce discours[1] m'y porte, je vous prie de suivre cette comparaison entre la manière dont on peut tuer ses ennemis, selon vous, et celle dont les juges font mourir les criminels.

Tout le monde sait, mes pères, qu'il n'est jamais permis aux particuliers de demander la mort de personne; et que, quand un homme nous aurait ruinés, estropiés, brûlé nos maisons, tué notre père, et qu'il se disposerait encore à nous assassiner et à nous perdre d'honneur, on n'écouterait point en justice la demande que nous ferions de sa mort. De sorte qu'il a fallu établir des personnes qui la demandent de la part du roi, ou plutôt de la part de Dieu. A votre avis, mes pères, est-ce par grimace et par feinte que les juges chrétiens ont établi ce règlement? Et ne l'ont-ils pas fait pour proportionner les lois civiles à celles de l'Évangile, de peur que la pratique extérieure de la justice ne fût contraire aux sentiments intérieurs que des chrétiens doivent avoir? On voit assez combien ce commencement des voies de la justice vous confond ; mais le reste vous accablera.

Supposez donc, mes pères, que ces personnes publiques demandent la mort de celui qui a commis tous ces crimes ; que fera-t-on là-dessus? lui portera-t-on incontinent le poignard dans le sein? Non, mes pères; la vie des hommes est trop importante, on y agit avec plus de respect : les lois ne l'ont pas soumise à toutes sortes de personnes, mais seulement aux juges dont on a examiné la probité et la naissance. Et croyez-vous qu'un seul suffise pour condamner un homme à mort? Il en faut sept pour le moins, mes pères. Il faut que de ces sept, il n'y en ait aucun qui ait été offensé par le criminel, de peur que la passion n'altère ou ne corrompe son jugement; et vous savez, mes pères, qu'afin que leur esprit soit aussi plus pur, on observe encore de donner les heures du matin à ces fonctions : tant on apporte de soin pour les préparer à une action si grande, où ils tiennent la place de Dieu, dont ils sont les ministres, pour ne condamner que ceux qu'il condamne lui-même.

[1] *Discours* est pris dans l'ancienne acception de *raisonnement, discussion.*

Et c'est pourquoi, afin d'y agir comme fidèles dispensateurs de cette puissance divine, d'ôter la vie aux hommes, ils n'ont la liberté de juger que selon les dépositions des témoins, et selon toutes les autres formes qui leur sont prescrites; ensuite desquelles ils ne peuvent en conscience prononcer que selon les lois, ni juger dignes de mort que ceux que les lois y condamnent : et alors, mes pères, si l'ordre de Dieu les oblige d'abandonner au supplice le corps de ces misérables, le même ordre de Dieu les oblige de prendre soin de leurs âmes criminelles; et c'est même parce qu'elles sont criminelles qu'ils sont plus obligés à en prendre soin; de sorte qu'on ne les envoie à la mort qu'après leur avoir donné moyen de pourvoir à leur conscience. Tout cela est bien pur et bien innocent; et néanmoins l'Église abhorre tellement le sang, qu'elle juge encore incapables du ministère de ses autels ceux qui auraient assisté à un arrêt de mort, quoique accompagné de toutes ces circonstances si religieuses : par où il est aisé de concevoir quelle idée l'Église a de l'homicide.

Voilà, mes pères, de quelle sorte, dans l'ordre de la justice, on dispose de la vie des hommes : voyons maintenant comment vous en disposez. Dans vos nouvelles lois, il n'y a qu'un juge, et ce juge est celui-là même qui est offensé. Il est tout ensemble le juge, la partie et le bourreau. Il se demande à lui-même la mort de son ennemi, il l'ordonne, il l'exécute sur-le-champ, et sans respect ni du corps, ni de l'âme de son frère, il tue et damne celui pour qui Jésus-Christ est mort; et tout cela pour éviter un soufflet, ou une médisance, ou une parole outrageuse, ou d'autres offenses semblables pour lesquelles un juge, qui a l'autorité légitime, serait criminel d'avoir condamné à la mort ceux qui les auraient commises, parce que les lois sont très-éloignées de les y condamner; et enfin, pour comble de ces excès, on ne contracte ni péché ni irrégularité en tuant de cette sorte sans autorité et contre les lois, quoiqu'on soit religieux et même prêtre. Où en sommes-nous, mes pères? Sont-ce des religieux qui parlent de cette sorte? Sont-ce des chrétiens? Sont-ce des Turcs? Sont-ce des hommes? Sont-ce des démons? Et sont-ce là les *mystères révélés par l'Agneau à ceux de sa*

société, ou des abominations suggérées par le Dragon à ceux qui suivent son parti ?

Car enfin [1], mes pères, pour qui voulez-vous qu'on vous prenne? pour des enfants de l'Évangile, ou pour des ennemis de l'Évangile? On ne peut être que d'un parti ou de l'autre, il n'y a point de milieu. « Qui n'est point avec Jésus-Christ est contre lui. » Ces deux genres d'hommes partagent tous les hommes. Il y a deux peuples et deux mondes répandus sur toute la terre, selon saint Augustin; le monde des enfants de Dieu, qui forme un corps dont Jésus-Christ est le chef et le roi; et le monde ennemi de Dieu, dont le diable est le chef et le roi; et c'est pourquoi Jésus-Christ est appelé le roi et le Dieu du monde, parce qu'il a partout des sujets et des adorateurs, et que le diable est aussi appelé dans l'Écriture le prince du monde et le dieu de ce siècle, parce qu'il a partout des suppôts et des esclaves. Jésus-Christ a mis dans l'Église, qui est son empire, les lois qu'il lui a plu, selon sa sagesse éternelle; et le diable a mis dans le monde, qui est son royaume, les lois qu'il a voulu y établir. Jésus-Christ a mis l'honneur à souffrir; le diable à ne point souffrir. Jésus-Christ a dit à ceux qui reçoivent un soufflet de tendre l'autre joue; et le diable a dit à ceux à qui on veut donner un soufflet de tuer ceux qui voudront leur faire cette injure. Jesus-Christ déclare heureux ceux qui participent à son ignominie, et le diable malheureux ceux qui sont dans l'ignominie. Jésus-Christ dit : Malheur à vous quand les hommes diront du bien de vous! et le diable dit : Malheur à ceux dont le monde ne parle pas avec estime!

Voyez donc maintenant, mes pères, duquel de ces deux royaumes vous êtes. Vous avez ouï le langage de la ville de paix, qui s'appelle la Jérusalem mystique, et vous avez ouï le langage de la ville de trouble que l'Écriture appelle la *spirituelle Sodome* : lequel de ces deux langages entendez-vous? lequel parlez-vous? Ceux qui sont à Jésus-Christ ont les mêmes sentiments que Jésus-Christ, selon saint Paul; et ceux qui sont

[1] Remarquer cette transition naturelle, vive et large, qui, se rattachant à une des idées particulières de la Lettre, amène la conclusion générale de l'ouvrage.

enfants du diable, *ex patre diabolo,* qui a été homicide dès le commencement du monde, suivent les maximes du diable, selon la parole de Jésus-Christ. Écoutons donc le langage de votre école, et demandons à vos auteurs : Quand on nous donne un soufflet, doit-on [1] l'endurer plutôt que de tuer celui qui le veut donner? ou bien est-il permis de tuer pour éviter cet affront? *Il est permis,* disent Lessius, Molina, Escobar, Réginaldus, Filiutius, Baldellus et autres jésuites, *de tuer celui qui nous veut donner un soufflet.* Est-ce là le langage de Jésus-Christ? Répondez-nous encore? Serait-on sans honneur en souffrant un soufflet sans tuer celui qui nous l'a donné? « N'est-il pas véritable, dit Escobar, que tandis [2] qu'un homme « laisse vivre celui qui lui a donné un soufflet, il demeure sans « honneur? » Oui, mes pères, *sans cet honneur* que le diable a transmis de son esprit superbe en celui de ses superbes enfants. C'est cet honneur qui a toujours été l'idole des hommes possédés par l'esprit du monde. C'est pour se conserver cette gloire, dont le démon est le véritable distributeur, qu'ils lui sacrifient leur vie par la fureur des duels à laquelle ils s'abandonnent, leur honneur par l'ignominie des supplices auxquels ils s'exposent, et leur salut par le péril de la damnation auquel ils s'engagent, et qui les a fait priver de la sépulture même par les canons ecclésiastiques; mais on doit louer Dieu de ce qu'il a éclairé l'esprit du roi par des lumières plus pures que celles de votre théologie. Ses édits si sévères sur ce sujet n'ont pas fait que le duel fût un crime ; ils n'ont fait que punir le crime qui est inséparable du duel. Il a arrêté par la crainte de la rigueur de sa justice ceux qui n'étaient pas arrêtés par la crainte de la justice de Dieu : et sa piété lui a fait connaître que l'honneur des chrétiens consiste dans l'observation des ordres de Dieu et des règles du christianisme, et non pas dans ce fantôme d'honneur, que vous prétendez, tout vain qu'il soit [3], être une excuse légitime pour les meurtres. Ainsi vos décisions meurtrières sont maintenant en aversion à tout le monde, et vous seriez mieux conseillés de changer de sentiments, si ce n'est

[1] V. p. 176, n. 2. — [2] *Tandis* pour *aussi longtemps* ou *tant :* cette acception ne s'est pas conservée. — [3] Lisez *est.*

par principe de religion, au moins par maxime de politique. Prévenez, mes pères, par une condamnation volontaire de ces opinions inhumaines, les mauvais effets qui en pourraient naître, et dont vous seriez responsables; et pour concevoir plus d'horreur de l'homicide, souvenez-vous que le premier crime des hommes corrompus a été un homicide en la personne du premier juste; que leur plus grand crime a été un homicide en la personne du chef de tous les justes; et que l'homicide est le seul crime qui détruit tout ensemble l'État, l'Église, la nature et la piété.

PREMIÈRE VUE SUR LA NATURE,

PAR BUFFON.

G.-L. Leclerc, comte de Buffon, membre de l'Académie des sciences et de l'Académie française, intendant du Jardin du roi, né à Montbar en 1707, mort à Paris en 1788, se place avec Montesquieu, Voltaire et J.-J. Rousseau, à la tête de la littérature du 18e siècle. Les mathématiques occupèrent sa jeunesse. Mais il ne tarda pas à consacrer à l'histoire naturelle les ressources d'un génie vaste, d'une santé robuste, et d'un travail infatigable. Un seul ouvrage, immense à la vérité, devint l'objet de sa vie : c'était une *Histoire naturelle générale et particulière*, dont les premiers volumes parurent en 1749. Ce début lui marqua pour jamais sa place parmi les écrivains et les savants. La dignité prudente de sa conduite conserva pure la considération que lui avaient procurée ses premiers travaux, et toute sa vie ne fut qu'un paisible triomphe. Sa réputation de naturaliste a, depuis sa mort, souffert quelques atteintes : comme écrivain, il a conservé son rang. Le premier, il a mis en contact l'histoire naturelle et l'éloquence. Le premier, il a ennobli les plus petits objets et les détails les plus vulgaires par la grandeur des vues générales qu'il y rattache habituellement. La dignité de son langage, qui tient à celle de sa pensée, nous fait voir en lui moins encore l'interprète que le prophète de la nature. La richesse semble un des caractères principaux de sa diction, dont la plénitude absorbe tout l'objet qu'elle veut décrire. Il n'a point d'égal dans la description; il rend avec un égal bonheur les formes et le caractère de chaque objet. Les termes sont pesés avec une rigoureuse justesse, et la phrase formée avec un art qui n'est jamais trop sensible. Peut-être un peu plus de mouvement pourrait animer cette prose noble, quelquefois même pompeuse. Peut-être la sensibilité aurait-elle complété ce talent rare, qui devait presque autant

à l'art et au travail qu'à la nature. L'ouvrage de Buffon, resté incomplet, n'en est pas moins un des plus beaux monuments du 18e siècle.

Toutes les parties du talent de Buffon sont rassemblées dans le morceau qu'on va lire. « Si Longin, a dit M. Lemercier, eût pu connaître ce « morceau de notre Pline, je ne doute pas qu'il ne l'eût jugé le prototype « du beau. » En voici une courte analyse :

Définition de la nature et de son action. — Vue générale de l'univers, où deux forces combinées entretiennent le mouvement et maintiennent l'équilibre. — Effet de l'action inégale de ces deux forces. — Le soleil, centre et source de vie du système dont nous faisons partie; les planètes et les comètes, obéissant à sa loi ou reconnaissant sa puissance; la terre favorisée entre toutes les planètes. — Vue du globe que nous habitons : la mer, et ses courants; l'air, et ses courants, qui sont les vents; la terre enfin, fleurie et végétante, séjour et domaine de l'homme. — Le perfectionnement, l'éducation de la nature, confiés à l'homme. Ce qu'elle est sans lui (ou la nature sauvage); ce qu'elle devient par lui (ou la nature cultivée); ce qu'elle est lorsqu'il lui retire ses soins (ou la nature dégénérée). — La guerre amène ce dernier état; la paix et l'union sont les conditions de la puissance que l'homme exerce sur la nature. — L'auteur demande à Dieu de rendre aux hommes la paix en leur donnant l'amour.

La nature est le système des lois établies par le Créateur pour l'existence des choses et pour la succession des êtres. La nature n'est point une chose, car cette chose serait tout; la nature n'est point un être, car cet être serait Dieu; mais on peut la considérer comme une puissance vive, immense, qui embrasse tout, qui anime tout, et qui, subordonnée à celle du premier Être, n'a commencé d'agir[1] que par son ordre, et n'agit encore que par son concours ou son consentement. Cette puissance est, de la puissance divine, la partie qui se manifeste; c'est en même temps la cause et l'effet, le mode et la substance, le dessein et l'ouvrage : bien différente de l'art humain, dont les productions ne sont que des ouvrages morts, la nature est elle-même un ouvrage perpétuellement vivant, un ouvrier sans cesse actif, qui sait tout employer, qui, travaillant

[1] *De* pour *à*, afin d'éviter l'hiatus. Nos classiques, et principalement J.-J. Rousseau, n'ont pas d'autre raison pour la substitution de la première de ces prépositions à la seconde après les verbes *commencer, obliger* et quelques autres.

d'après soi-même, toujours sur le même fonds [1], bien loin de l'épuiser, le rend inépuisable : le temps, l'espace et la matière sont ses moyens, l'univers son objet, le mouvement et la vie son but.

Les effets de cette puissance sont les phénomènes du monde ; les ressorts qu'elle emploie sont des forces vives, que l'espace et le temps ne peuvent que mesurer et limiter sans jamais les détruire ; des forces qui se balancent, qui se confondent, qui s'opposent sans pouvoir s'anéantir : les unes pénètrent et transportent les corps, les autres les échauffent et les animent ; l'attraction et l'impulsion sont les deux principaux instruments de l'action de cette puissance sur les corps bruts : la chaleur et les molécules organiques vivantes sont les principes actifs qu'elle met en œuvre pour la formation et le développement des êtres organisés.

Avec de tels moyens, que ne peut la nature ? Elle pourrait tout si elle pouvait anéantir et créer ; mais Dieu s'est réservé ces deux extrêmes de pouvoir ; anéantir et créer sont les attributs de la toute-puissance ; altérer, changer, détruire ; développer, renouveler, produire, sont les seuls droits qu'il a voulu céder. Ministre de ses ordres irrévocables, dépositaire de ses immuables décrets, la nature ne s'écarte jamais des lois qui lui ont été prescrites ; elle n'altère rien aux plans qui lui ont été tracés, et dans tous ses ouvrages elle présente le sceau de l'Éternel : cette empreinte divine, prototype inaltérable des existences, est le modèle sur lequel elle opère ; modèle dont tous les traits sont exprimés en caractères ineffaçables et prononcés pour jamais : modèle toujours neuf, que le nombre des moules ou des copies, quelque infini qu'il soit, ne fait que renouveler.

Tout a donc été créé, et rien encore ne s'est anéanti ; la nature balance entre ces deux limites sans jamais approcher ni de l'une ni de l'autre : tâchons de la saisir dans quelques points de cet espace immense qu'elle remplit et parcourt depuis l'origine des siècles.

Quels objets! Un volume immense de matière qui n'eût

[1] *Fonds* et non pas *fond*.

formé qu'une inutile, une épouvantable masse, s'il n'eût été divisé en parties séparées par des espaces mille fois plus immenses; mais des milliers de globes lumineux, placés à des distances inconcevables, sont les bases qui servent de fondement à l'édifice du monde; des millions de globes opaques, circulant autour des premiers, en composent l'ordre et l'architecture mouvante : deux forces primitives agitent ces grandes masses, les roulent, les transportent et les animent; chacune agit à tout instant, et toutes deux, combinant leurs efforts, tracent les zones des sphères célestes, établissent dans le milieu du vide des lieux fixes et des routes déterminées; et c'est du sein même du mouvement que naît l'équilibre des mondes et le repos de l'univers.

La première de ces forces est également répartie; la seconde a été distribuée en mesure inégale : chaque atome de matière a une même quantité de force d'attraction, chaque globe a une quantité différente de force d'impulsion; aussi est-il des astres fixes et des astres errants, des globes qui ne semblent être faits que pour attirer, et d'autres pour pousser; des sphères qui ont reçu une impulsion commune dans le même sens, et d'autres une impulsion particulière; des astres solitaires et d'autres accompagnés de satellites; des corps de lumière et des masses de ténèbres, des planètes dont les différentes parties ne jouissent que successivement d'une lumière empruntée : des comètes qui se perdent dans l'obscurité des profondeurs de l'espace, et reviennent après des siècles se parer de nouveaux feux; des soleils qui paraissent, disparaissent et semblent alternativement se rallumer et s'éteindre; d'autres qui se montrent une fois et s'évanouissent ensuite pour jamais. Le ciel est le pays des grands événements; mais à peine l'œil humain peut-il les saisir : un soleil qui périt et qui cause la catastrophe d'un monde ou d'un système de mondes, ne fait d'autre effet à nos yeux que celui d'un feu follet qui brille et qui s'éteint : l'homme, borné à l'atome terrestre sur lequel il végète, voit cet atome comme un monde, et ne voit les mondes que comme des atomes.

Car cette terre qu'il habite, à peine reconnaissable parmi les autres globes, et tout à fait invisible pour les sphères éloignées,

est un million de fois plus petite que le soleil qui l'éclaire, et mille fois plus petite que d'autres planètes qui, comme elle, sont subordonnées à la puissance de cet astre et forcées à circuler autour de lui. Jupiter, Mars, la Terre, Vénus, Mercure et le Soleil occupent la petite partie des cieux que nous appelons notreunivers. Toutes ces planètes avec leurs satellites, entraînées par un mouvement rapide dans le même sens et presque dans le même plan, composent une roue d'un vaste diamètre dont l'essieu porte toute la charge, et qui [1], tournant lui-même avec rapidité, a dû s'échauffer, s'embraser et répandre la chaleur et la lumière jusqu'aux extrémités de la circonférence. Tant que ces mouvements dureront (et ils seront éternels, à moins que la main du premier moteur ne s'oppose et n'emploie autant de force pour les détruire qu'il en a fallu pour les créer), le soleil brillera et remplira de sa splendeur toutes les sphères du monde; et comme dans un système où tout s'attire, rien ne peut ni se perdre ni s'éloigner sans retour, la quantité de matière restant toujours la même, cette source féconde de lumière et de vie ne s'épuisera, ne tarira jamais; car les autres soleils qui lancent aussi continuellement leurs feux, rendent à notre soleil tout autant de lumière qu'ils en reçoivent de lui.

Les comètes, en beaucoup plus grand nombre que les planètes, et dépendantes comme elles de la puissance du soleil, pressent aussi sur ce foyer commun, en augmentent la charge, et contribuent de tout leur poids à son embrasement : elles font partie de notre univers, puisqu'elles sont sujettes, comme les planètes, à l'attraction du soleil; mais elles n'ont rien de commun entre elles ni avec les planètes dans leur mouvement d'impulsion; elles circulent chacune dans un plan différent et décrivent des orbes plus ou moins allongés dans des périodes différentes de temps, dont les unes sont de plusieurs années, et les autres de quelques siècles : le soleil tournant sur lui-même, mais au reste immobile au milieu du tout, sert en même temps

[1] Ce *qui*, dans l'intention de l'auteur, se rapporte à *essieu*, mais grammaticalement il se rapporte à *roue*. Il est singulier qu'une négligence aussi forte ait échappé à l'œil des critiques, et de Buffon lui-même.

de flambeau, de foyer, de pivot à toutes ces parties de la machine du monde.

C'est par sa grandeur même qu'il demeure immobile et qu'il régit les autres globes ; comme la force a été donnée proportionnellement à la masse, qu'il est incomparablement plus grand qu'aucune des comètes, et qu'il contient mille fois plus de matière que la plus grosse planète, elles ne peuvent ni le déranger, ni se soustraire à sa puissance, qui, s'étendant à des distances immenses, les contient toutes, et lui ramène au bout d'un temps celles qui s'éloignent le plus ; quelques-unes même à leur retour s'en approchent de si près, qu'après avoir été refroidies pendant des siècles, elles éprouvent une chaleur inconcevable ; elles sont sujettes à des vicissitudes étranges par ces alternatives de chaleur et de froid extrême, aussi bien que par les inégalités de leur mouvement, qui tantôt est prodigieusement accéléré, et ensuite infiniment retardé : ce sont, pour ainsi dire, des mondes en désordre, en comparaison des planètes, dont les orbites étant plus régulières, les mouvements plus égaux, la température toujours la même, semblent être des lieux de repos [1], où tout étant constant, la nature peut établir un plan, agir uniformément, se développer successivement

[1] Étranges lieux de repos que des *orbites !* Mais la phrase le veut ainsi. On s'étonne de rencontrer chez l'un de nos plus parfaits écrivains de telles disconvenances, et peut-être plus de constructions brisées (*anacoluthes*), que chez aucun autre. L'extrême attention que Buffon donnait à son style n'était pas précisément grammaticale ; elle portait sur le rapport de l'expression avec l'idée : les articulations de la phrase arrêtaient moins son regard que la cohésion logique de ses parties et sa correction substantielle. La phrase de Buffon, riche et touffue, semble avoir crû d'un seul jet dans son esprit ; tant les détails se serrent contre l'idée principale ; tant l'idée principale embrasse avec force les accessoires ; tant est sensible l'unité de pensée et d'effet. Ce caractère du style de Buffon ne se borne pas à la phrase : la même unité lie les phrases dans le paragraphe et les paragraphes dans le discours. Aucun écrivain n'est plus compacte ; aucun pourtant n'est moins dur, n'est plus abondant. Les disconvenances grammaticales qu'il offre çà et là sont peut-être un témoignage de sa préoccupation pour un style solide et plein : l'écrivain aime mieux briser sa phrase que sa pensée, ou plutôt, sans qu'il s'en aperçoive, le large flot de sa phrase emporte ou surmonte les règles d'une syntaxe commune. Mme Necker, qui a conservé de précieuses traditions sur les procédés de ce grand artiste, observe « qu'il « ne pouvait rendre raison d'aucune des règles de la langue française ; mais « qu'il n'a pas mis dans ses ouvrages un mot dont il ne pût rendre compte. »

dans toute son étendue. Parmi ces globes choisis entre les astres errants, celui que nous habitons paraît encore être privilégié : moins froid, moins éloigné que Saturne, Jupiter, Mars, il est aussi moins brûlant que Vénus et Mercure, qui paraissent trop voisins de l'astre de lumière.

Aussi avec quelle magnificence la nature ne brille-t-elle pas sur la terre! Une lumière pure, s'étendant de l'orient au couchant, dore successivement les hémisphères de ce globe ; un élément transparent et léger l'environne; une chaleur douce et féconde anime, fait éclore tous les germes de vie; des eaux vives et salutaires servent à leur entretien, à leur accroissement; des éminences distribuées dans le milieu des terres arrêtent les vapeurs de l'air, rendent ces sources intarissables et toujours nouvelles; des cavités immenses faites pour les recevoir partagent les continents : l'étendue de la mer est aussi grande que celle de la terre; ce n'est point un élément froid et stérile, c'est un nouvel empire aussi riche, aussi peuplé que le premier.

Le doigt de Dieu a marqué leurs confins; si la mer anticipe sur les plages de l'Occident, elle laisse à découvert celles de l'Orient : cette masse immense d'eau, inactive par elle-même, suit les impressions des mouvements célestes; elle balance par des oscillations régulières de flux et de reflux, elle s'élève et s'abaisse avec l'astre de la nuit, elle s'élève encore plus lorsqu'il concourt avec l'astre du jour, et que tous deux, réunissant leurs forces dans les temps des équinoxes, causent les grandes marées : notre correspondance avec le ciel n'est nulle part mieux marquée.

De ces mouvements constants et généraux résultent des mouvements variables et particuliers, des transports de terre, des dépôts qui forment au fond des eaux des éminences semblables à celles que nous voyons sur la surface de la terre : des courants qui, suivant la direction de ces chaines de montagnes, leur donnent une figure dont les angles se correspondent, et coulant au milieu des ondes comme les eaux coulent sur la terre, sont en effet les fleuves de la mer.

L'air, encore plus léger, plus fluide que l'eau, obéit aussi à

un plus grand nombre de puissances; l'action éloignée du soleil et de la lune, l'action immédiate de la mer, celle de la chaleur qui le raréfie, celle du froid qui le condense, y causent des agitations continuelles : les vents sont ses courants, ils poussent, ils assemblent les nuages, ils produisent les météores, et transportent au-dessus de la surface aride des continents terrestres les vapeurs humides des plages maritimes; ils déterminent les orages, répandent et distribuent les pluies fécondes et les rosées bienfaisantes; ils troublent les mouvements de la mer, ils agitent la surface mobile des eaux, arrêtent ou précipitent les courants, les font rebrousser, soulèvent les flots, excitent les tempêtes; la mer irritée s'élève vers le ciel, et vient en mugissant se briser contre des digues inébranlables qu'avec tous ses efforts elle ne peut ni détruire ni surmonter [1].

La terre, élevée au-dessus du niveau de la mer, est à l'abri de ses irruptions; sa surface émaillée de fleurs, parée d'une verdure toujours renouvelée, peuplée de mille et mille espèces d'animaux différents, est un lieu de repos, un séjour de délices, où l'homme, placé pour seconder la nature, préside à tous les êtres; seul, entre tous, capable de connaître et digne d'admirer [2]; Dieu l'a fait spectateur de l'univers et témoin de ses merveilles, l'étincelle divine dont il est animé le rend participant aux mystères divins; c'est par cette lumière qu'il pense et réfléchit, c'est par elle qu'il voit et lit dans le livre du monde, comme dans un exemplaire de la Divinité.

[1] Arrivé de détail en détail à la description de la surface de la terre, Buffon envisage cette partie de son sujet d'un point de vue particulier. La mer et l'atmosphère ne comportaient qu'une description physique : mais la terre présente une circonstance qui s'empare tout d'abord de l'attention de l'auteur : la terre est l'habitation de l'être que Dieu a créé à son image; la terre est le domaine de l'homme. C'est du haut de cette idée que Buffon va contempler la nature : c'est à cette idée qu'il va tout subordonner. La nature attend de l'homme son exploitation, ses plus nobles usages, et, si l'on ose le dire, sa discipline et son éducation. Ses trois aspects, ses trois états, sont déterminés par l'absence de l'homme, par son action, par son abandon. C'est de ces trois faits que Buffon tire les trois tableaux qu'il lui reste à peindre. Il y a loin de cette vue au mépris soi-disant philosophique de Voltaire et de son école pour l'être que Dieu « a fait un peu inférieur aux anges (Hébr. II. 7.) » — [2] Construction brisée, ou *anacoluthe*. V. p. 202.

La nature est le trône extérieur de la magnificence divine; l'homme qui la contemple, qui l'étudie, s'élève par degrés au trône intérieur de la toute-puissance; fait pour adorer le Créateur, il commande à toutes les créatures; vassal du ciel, roi de la terre, il l'ennoblit, la peuple et l'enrichit; il établit entre les êtres vivants l'ordre, la subordination, l'harmonie; il embellit la nature même, il la cultive, l'étend et la polit, en élague le chardon et la ronce, y multiplie le raisin et la rose.

Voyez ces plages désertes, ces tristes contrées où l'homme n'a jamais résidé, couvertes ou plutôt hérissées de bois épais et noirs dans toutes les parties élevées; des arbres sans écorce et sans cime, courbés, rompus, tombant de vétusté; d'autres, en plus grand nombre, gisants au pied des premiers, pour pourrir sur des monceaux déjà pourris, étouffent, ensevelissent les germes prêts à éclore. La nature, qui partout ailleurs brille par sa jeunesse, paraît ici dans la décrépitude: la terre surchargée par le poids, surmontée par les débris de ses productions, n'offre, au lieu d'une verdure florissante, qu'un espace encombré, traversé de vieux arbres chargés de plantes parasites, de lichens, d'agarics, fruits impurs de la corruption: dans toutes les parties basses, des eaux mortes et croupissantes faute d'être conduites et dirigées; des terrains fangeux, qui, n'étant ni solides ni liquides, sont inabordables, et demeurent également inutiles aux habitants de la terre et des eaux; des marécages, qui, couverts de plantes aquatiques et fétides, ne nourrissent que des insectes vénéneux et servent de repaire aux animaux immondes. Entre ces marais infects qui occupent les lieux bas, et les forêts décrépites qui couvrent les terres élevées, s'étendent des espèces de landes, des savanes qui n'ont rien de commun avec nos prairies; les mauvaises herbes y surmontent, y étouffent les bonnes; ce n'est point ce gazon fin qui semble faire le duvet de la terre, ce n'est point cette pelouse émaillée qui annonce sa brillante fécondité; ce sont des végétaux agrestes, des herbes dures, épineuses, entrelacées les unes dans les autres, qui semblent moins tenir à la terre qu'elles ne tiennent entre elles, et qui, se desséchant et repoussant successivement les unes sur les autres, forment une bourre grossière, épaisse de plusieurs pieds. Nulle route,

nulle communication, nul vestige d'intelligence dans ces lieux sauvages ; l'homme, obligé de suivre les sentiers de la bête farouche, s'il veut les parcourir, contraint de veiller sans cesse pour éviter d'en devenir la proie ; effrayé de leurs rugissements, saisi du silence même de ces profondes solitudes, (il) rebrousse chemin et dit [1] : la nature brute est hideuse et mourante ; c'est moi, moi seul qui peux la rendre agréable et vivante : desséchons ces marais, animons ces eaux mortes en les faisant couler ; formons-en des ruisseaux, des canaux ; employons cet élément actif et dévorant qu'on nous avait caché, et que nous ne devons qu'à nous-mêmes ; mettons le feu à cette bourre superflue, à ces vieilles forêts déjà à demi consommées ; achevons de détruire avec le feu ce que le fer n'aura pu consumer : bientôt au lieu du jonc, du nénufar, dont le crapaud composait son venin, nous verrons paraître la renoncule, le trèfle, les herbes douces et salutaires ; des troupeaux d'animaux bondissants fouleront cette terre jadis impraticable ; ils y trouveront une subsistance abondante, une pâture toujours renaissante ; ils se multiplieront pour se multiplier encore : servons-nous de ces nouveaux aides pour achever notre ouvrage ; que le bœuf, soumis au joug, emploie ses forces et le poids de sa masse à sillonner la terre ; qu'elle rajeunisse par la culture ; une nature nouvelle va sortir de nos mains.

Qu'elle est belle, cette nature cultivée ! que par les soins de l'homme elle est brillante et pompeusement parée ! Il en fait lui-même le principal ornement, il en est la production la plus noble ; en se multipliant, il en multiplie le germe le plus précieux : elle-même aussi semble se multiplier avec lui ; il met au jour par son art tout ce qu'elle recélait dans son sein ; que de

[1] Nous n'avons pas entrepris de relever une à une les beautés de cette *Vue de la Nature*. Quoique chaque passage eût pu mériter un éloge, c'est surtout dans *l'ordre et le mouvement des idées* que nous avons trouvé la principale beauté de ce morceau, et c'est là que nous invitons le lecteur à la chercher. Ici nous remarquons la manière dont l'auteur passe à son deuxième tableau, celui de la nature cultivée. Ce n'est plus une simple description : c'est de l'histoire et du drame ; une époque est signalée, un personnage est introduit : et quelle époque ! quel personnage ! que de vie et de grandeur à la fois Buffon communique ou conserve à son sujet par cette personnification de l'humanité !

trésors ignorés! que de richesses nouvelles! Les fleurs, les fruits, les grains perfectionnés, multipliés à l'infini; les espèces utiles d'animaux transportées, propagées, augmentées sans nombre; les espèces nuisibles réduites, confinées, reléguées : l'or, et le fer plus nécessaire que l'or, tirés des entrailles de la terre; les torrents contenus, les fleuves dirigés, resserrés; la mer même soumise, reconnue, traversée d'un hémisphère à l'autre; la terre accessible partout, partout rendue aussi vivante que féconde : dans les vallées de riantes prairies, dans les plaines de riches pâturages ou des moissons encore plus riches; les collines chargées de vignes et de fruits, leurs sommets couronnés d'arbres utiles et de jeunes forêts; les déserts devenus des cités habitées par un peuple immense, qui, circulant sans cesse, se répand de ces centres jusqu'aux extrémités; des routes ouvertes et fréquentées, des communications établies partout comme autant de témoins de la force et de l'union de la société; mille autres monuments de puissance et de gloire démontrent assez que l'homme, maître du domaine de la terre, en a changé, renouvelé la surface entière, et que de tout temps il partage l'empire avec la nature.

Cependant il ne règne que par droit de conquête; il jouit plutôt qu'il ne possède, il ne conserve que par des soins toujours renouvelés; s'ils cessent, tout languit, tout s'altère, tout change, tout rentre sous la main de la nature : elle reprend ses droits, efface les ouvrages de l'homme, couvre de poussière et de mousse ses plus fastueux monuments, les détruit avec le temps, et ne lui laisse que le regret d'avoir perdu par sa faute ce que ses ancêtres avaient conquis par leurs travaux. Ces temps où l'homme perd son domaine, ces siècles de barbarie pendant lesquels tout périt, sont toujours préparés par la guerre, et arrivent avec la disette et la dépopulation. L'homme qui ne peut que par le nombre, qui n'est fort que par sa réunion, qui n'est heureux que par la paix, a la fureur de s'armer pour son malheur et de combattre pour sa ruine : excité par l'insatiable avidité, aveuglé par l'ambition encore plus insatiable, il renonce aux sentiments d'humanité, tourne toutes ses forces contre lui-même, cherche à s'entre-détruire, se détruit en effet; et après ces jours de sang

et de carnage, lorsque la fumée de la gloire s'est dissipée, il voit d'un œil triste la terre dévastée, les arts ensevelis, les nations dispersées, les peuples affaiblis, son propre bonheur ruiné, et sa puissance réelle anéantie.

Grand Dieu! dont la seule présence soutient la nature et maintient l'harmonie des lois de l'univers; vous qui du trône immobile de l'empyrée voyez rouler sous vos pieds toutes les sphères célestes sans choc et sans confusion; qui du sein du repos reproduisez à chaque instant leurs mouvements immenses, et seul régissez dans une paix profonde ce nombre infini de cieux et de mondes; rendez, rendez enfin le calme à la terre agitée. Qu'elle soit dans le silence! Qu'à votre voix la discorde et la guerre cessent de faire retentir leurs clameurs orgueilleuses!

Dieu de bonté, auteur de tous les êtres, vos regards paternels embrassent tous les objets de la création; mais l'homme est votre être de choix; vous avez éclairé son âme d'un rayon de votre lumière immortelle; comblez vos bienfaits en pénétrant son cœur d'un trait de votre amour. Ce sentiment divin, se répandant partout, réunira les nations ennemies; l'homme ne craindra plus l'aspect de l'homme; le fer homicide n'armera plus sa main; le feu dévorant de la guerre ne fera plus tarir la source des générations: l'espèce humaine, maintenant affaiblie, mutilée, moissonnée dans sa fleur, germera de nouveau et se multipliera sans nombre; la nature, accablée sous le poids des fléaux, stérile, abandonnée, reprendra bientôt avec une nouvelle vie son ancienne fécondité; et nous, Dieu bienfaiteur, nous la seconderons, nous la cultiverons, nous l'observerons sans cesse, pour vous offrir à chaque instant un nouveau tribut de reconnaissance et d'admiration.

LE PAON.

Si l'empire appartenait à la beauté et non à la force, le paon serait, sans contredit, le roi des oiseaux; il n'en est point sur qui la nature ait versé ses trésors avec plus de profusion; la taille grande, le port imposant, la démarche fière, la figure

noble, les proportions du corps élégantes et sveltes, tout ce qui annonce un être de distinction lui a été donné. Une aigrette mobile et légère, peinte des plus riches couleurs, orne sa tête et l'élève sans la charger : son incomparable plumage semble réunir tout ce qui flatte nos yeux dans le coloris tendre et frais des plus belles fleurs, tout ce qui les éblouit dans les reflets petillants des pierreries, tout ce qui les étonne dans l'éclat majestueux de l'arc-en-ciel ; non-seulement la nature a réuni sur le plumage du paon toutes les couleurs du ciel et de la terre pour en faire le chef-d'œuvre de sa magnificence, elle les a encore mêlées, assorties, nuancées, fondues de son inimitable pinceau, et en a fait un tableau unique, où elles tirent de leur mélange avec des nuances plus sombres, et de leurs oppositions entre elles, un nouveau lustre et des effets de lumière si sublimes, que notre art ne peut ni les imiter ni les décrire.

Tel paraît à nos yeux le plumage du paon, lorsqu'il se promène paisible et seul dans un beau jour du printemps : mais s'il éprouve quelque vive émotion, toutes ses beautés se multiplient, ses yeux s'animent et prennent de l'expression, son aigrette s'agite sur sa tête, les longues plumes de sa queue déploient, en se relevant, leurs richesses éblouissantes ; sa tête et son col, se renversant noblement en arrière, se dessinent avec grâce sur ce fond radieux, où la lumière du soleil se joue en mille manières, se perd et se reproduit sans cesse, et semble prendre un nouvel éclat plus doux et plus moelleux, de nouvelles couleurs plus variées et plus harmonieuses : chaque mouvement de l'oiseau produit des milliers de nuances nouvelles, des gerbes de reflets ondoyants et fugitifs, sans cesse remplacés par d'autres reflets et d'autres nuances toujours diverses et toujours admirables.

Mais ces plumes brillantes, qui surpassent en éclat les plus belles fleurs, se flétrissent aussi comme elles, et tombent chaque année. Le paon, comme s'il sentait la honte de sa perte, craint de se faire voir dans cet état humiliant, et cherche les retraites les plus sombres pour s'y cacher à tous les yeux, jusqu'à ce qu'un nouveau printemps, lui rendant sa parure accoutumée, le ramène sur la scène pour y jouir des hommages dus

à sa beauté : car on prétend qu'il en jouit en effet; qu'il est sensible à l'admiration ; que le vrai moyen de l'engager à étaler ses belles plumes, c'est de lui donner des regards d'attention et des louanges ; et qu'au contraire, lorsqu'on paraît le regarder froidement et sans beaucoup d'intérêt, il replie tous ses trésors et les cache à qui ne sait point les admirer. BUFFON.

LE CYGNE.

Dans toute société, soit des animaux, soit des hommes, la violence fit les tyrans ; la douce autorité fait les rois. Le lion et le tigre sur la terre, l'aigle et le vautour dans les airs, ne règnent que par la guerre, ne dominent que par l'abus de la force et par la cruauté, au lieu que le cygne règne sur les eaux à tous les titres qui fondent un empire de paix, la grandeur, la majesté, la douceur; avec des puissances, des forces, du courage, et la volonté de n'en pas abuser et de ne les employer que pour la défense, il sait combattre et vaincre sans jamais attaquer : roi paisible des oiseaux d'eau, il brave les tyrans de l'air; il attend l'aigle sans le provoquer, sans le craindre; il repousse ses assauts en opposant à ses armes la résistance de ses plumes et les coups précipités d'une aile vigoureuse qui lui sert d'égide; et souvent la victoire couronne ses efforts. Au reste, il n'a que ce fier ennemi; tous les autres oiseaux de guerre le respectent, et il est en paix avec toute la nature : il vit en ami plutôt qu'en roi au milieu des nombreuses peuplades des oiseaux aquatiques, qui toutes semblent se ranger sous sa loi; il n'est que le chef, le premier habitant d'une république tranquille, où les citoyens n'ont rien à craindre d'un maître qui ne demande qu'autant qu'il leur accorde, et ne veut que calme et que liberté.

Les grâces de la figure, la beauté de la forme, répondent dans le cygne à la douceur du naturel; il plaît à tous les yeux; il décore, embellit tous les lieux qu'il fréquente ; on l'aime, on l'applaudit, on l'admire. Nulle espèce ne le mérite mieux : la nature en effet n'a répandu sur aucune autant de ces grâces

nobles et douces qui nous rappellent l'idée de ses plus charmants ouvrages; coupe de corps élégante, formes arrondies, gracieux contours, blancheur éclatante et pure, mouvements flexibles et ressentis, attitudes tantôt animées, tantôt laissées dans un mol abandon...

A sa noble aisance, à la facilité, la liberté de ses mouvements sur l'eau, on doit le reconnaître non-seulement comme le premier des navigateurs ailés, mais comme le plus beau modèle que la nature nous ait offert pour l'art de la navigation. Son cou élevé et sa poitrine relevée et arrondie semblent en effet figurer la proue du navire fendant l'onde; son large estomac en représente la carène; son corps penché en avant pour cingler se redresse à l'arrière et se relève en poupe; la queue est un vrai gouvernail; les pieds sont de larges rames; et ses grandes ailes demi-ouvertes au vent et doucement enflées sont les voiles qui poussent le vaisseau vivant, navire et pilote à la fois.

Fier de sa noblesse, jaloux de sa beauté, le cygne semble faire parade de tous ses avantages; il a l'air de chercher à recueillir des suffrages, à captiver les regards; et il les captive en effet, soit que, voguant en troupe, on voie de loin, au milieu des grandes eaux, cingler la flotte ailée [1], soit que s'en détachant et s'approchant du rivage aux signaux qui l'appellent, il vienne se faire admirer de plus près en étalant ses beautés, et déve-

[1] Il y a peu d'exemples aussi beaux de la figure grammaticale qu'on appelle *anacoluthe* ou construction interrompue. Ce terme n'a pas besoin de définition; quant à la chose elle-même, elle a besoin, pour se justifier, d'ajouter une grâce au discours. Il est à remarquer qu'elle ne fausse pas le rapport des mots, mais qu'elle abandonne une proposition commencée, pour en entamer une seconde, qui se lie à la première par les idées et non par les mots. Cette figure, ou cette licence, était commune autrefois : elle l'est moins aujourd'hui.

« *Qui* demanderait à tous les hommes où ils vont, *ils* répondraient tous qu'ils « vont à la mort ou à l'éternité. » *Nicole.*

« Quoi! déjà de Titus épouse en espérance,
« Ce rang entre elle et vous met-il tant de distance? *Racine.*

« Ne sait-il pas qu'en toute langue mettez un *car* mal à propos, il n'y a point « de raisonnement qui ne devienne absurde? » *Boileau.*

Ce dernier exemple rappelle ce passage d'une improvisation de Mirabeau : « Votez donc ce subside extraordinaire, qui puisse-t-il être suffisant? »

loppant ses grâces par mille mouvements doux, ondulants et suaves.

Aux avantages de la nature, le cygne réunit ceux de la liberté; il n'est pas du nombre de ces esclaves que nous puissions contraindre ou renfermer : libre sur nos eaux, il n'y séjourne, ne s'établit qu'en y jouissant d'assez d'indépendance pour exclure tout sentiment de servitude et de captivité; il veut à son gré parcourir les eaux, débarquer au rivage, s'éloigner au large, ou venir, longeant la rive, s'abriter sous les bords, se cacher dans les joncs, s'enfoncer dans les anses les plus écartées : puis, quittant sa solitude, revenir à la société, et jouir du plaisir qu'il paraît prendre et goûter en s'approchant de l'homme, pourvu qu'il trouve en nous ses hôtes et ses amis, et non ses maîtres et ses tyrans.

Chez nos ancêtres, trop simples ou trop sages pour remplir leurs jardins des beautés froides de l'art, en place des beautés vives de la nature, les cygnes étaient en possession de faire l'ornement de toutes les pièces d'eau; ils animaient, égayaient les tristes fossés des châteaux; ils décoraient la plupart des rivières, et même celle de la capitale.

Les anciens ne s'étaient pas contentés de faire du cygne un chantre merveilleux : seul entre tous les êtres qui frémissent à l'aspect de leur destruction, il chantait encore au moment de son agonie, et préludait par des sons harmonieux à son dernier soupir. C'était, disaient-ils, près d'expirer, et faisant à la vie un adieu triste et tendre, que le cygne rendait ces accents si doux et si touchants, et qui, pareils à un léger et douloureux murmure, d'une voix basse, plaintive et lugubre, formaient son chant funèbre. On entendait ce chant lorsque, au lever de l'aurore, les vents et les flots étaient calmés; on avait même vu des cygnes expirant en musique et chantant leurs hymnes funéraires. Nulle fiction en histoire naturelle, nulle fable chez les anciens, n'a été plus célébrée, plus répétée, plus accréditée; elle s'était emparée de l'imagination vive et sensible des Grecs : poëtes, orateurs, philosophes même, l'ont adoptée comme une

vérité trop agréable pour vouloir en douter. Il faut bien leur pardonner leurs fables ; elles étaient aimables et touchantes : elles valaient bien de tristes, d'arides vérités ; c'étaient de doux emblêmes pour les âmes sensibles. Les cygnes, sans doute, ne chantent point leur mort ; mais toujours, en parlant du dernier essor et des derniers élans d'un beau génie prêt à s'éteindre, on rappellera avec sentiment cette expression touchante : *c'est le chant du cygne!*

LE MÊME.

DE L'ESCLAVAGE DES NÈGRES.

Si j'avais à soutenir le droit que nous avons eu de rendre les nègres esclaves, voici ce que je dirais.

Les peuples d'Europe ayant exterminé ceux de l'Amérique, ils ont dû mettre en esclavage ceux de l'Afrique pour s'en servir à défricher tant de terres.

Le sucre serait trop cher, si l'on ne faisait travailler la plante qui le produit par des esclaves.

Ceux dont il s'agit sont noirs depuis les pieds jusqu'à la tête, et ils ont le nez si écrasé qu'il est presque impossible de les plaindre.

On ne peut se mettre dans l'esprit que Dieu, qui est un être très-sage, ait mis une âme, surtout une âme bonne, dans un corps tout noir.

On peut juger de la couleur de la peau par celle des cheveux, qui, chez les Égyptiens, les meilleurs philosophes du monde, étaient d'une si grande conséquence, qu'ils faisaient mourir tous les hommes roux qui leur tombaient entre les mains.

Une preuve que les nègres n'ont pas le sens commun, c'est qu'ils font plus de cas d'un collier de verre, que de l'or, qui chez des nations policées est d'une si grande conséquence.

Il est impossible que nous supposions que ces gens-là soient des hommes ; parce que, si nous les supposions des hommes, on commencerait à croire que nous ne sommes pas nous-mêmes chrétiens.

De petits esprits exagèrent trop l'injustice que l'on fait aux Africains. Car, si elle était telle qu'ils le disent, ne serait-il pas venu dans la tête des princes d'Europe qui font entre eux tant de conventions inutiles, d'en faire une générale en faveur de la miséricorde et de la pitié ?

MONTESQUIEU.

MORCEAUX DE LA BRUYÈRE.

La fausse grandeur est farouche et inaccessible : comme elle sent son faible, elle se cache, ou du moins ne se montre pas de front, et ne se fait voir qu'autant qu'il faut pour imposer et ne paraître point ce qu'elle est, je veux dire une vraie petitesse. La véritable grandeur est libre, douce, familière, populaire ; elle se laisse toucher et manier ; elle ne perd rien à être vue de près : plus on la connaît, plus on l'admire. Elle se courbe par bonté vers ses inférieurs, et revient sans effort dans son naturel. Elle s'abandonne quelquefois, se néglige, se relâche de ses avantages, toujours en pouvoir de les reprendre et de les faire valoir ; elle rit, joue et badine, mais avec dignité. On l'approche tout ensemble avec liberté et avec retenue : son caractère est noble et facile, inspire le respect et la confiance, et fait que les princes nous paraissent grands et très-grands, sans nous faire sentir que nous sommes petits.

Je vais, Clitiphon, à votre porte ; le besoin que j'ai de vous me chasse de mon lit et de ma chambre : plût aux Dieux que je ne fusse ni votre client ni votre fâcheux ! Vos esclaves me disent que vous êtes enfermé, et que vous ne pouvez m'écouter que[1] d'une heure entière : je reviens avant le temps qu'ils m'ont marqué, et ils me disent que vous êtes sorti. Que faites-vous, Clitiphon, dans cet endroit le plus reculé de votre appartement, de si laborieux qui vous empêche de m'entendre ? vous enfilez quelques mémoires, vous collationnez un registre, vous signez, vous paraphez ; je n'avais qu'une chose à vous demander, et vous

[1] Supprimez *que*.

n'aviez qu'un mot à me répondre, oui ou non. Voulez-vous être rare? rendez service à ceux qui dépendent de vous : vous le serez davantage par cette conduite que par ne vous pas laisser voir. O homme important et chargé d'affaires, qui à votre tour avez besoin de mes offices! venez dans la solitude de mon cabinet, le philosophe est accessible; je ne vous remettrai point à un autre jour. Vous me trouverez sur les livres de Platon qui traitent de la spiritualité de l'âme et de sa distinction d'avec le corps, ou la plume à la main pour calculer les distances de Saturne et de Jupiter : j'admire Dieu dans ses ouvrages, et je cherche par la connaisance de la vérité à régler mon esprit et devenir meilleur. Entrez, toutes les portes vous sont ouvertes, mon antichambre n'est pas faite pour s'y ennuyer en m'attendant, passez jusqu'à moi sans me faire avertir; vous m'apportez quelque chose de plus précieux que l'argent et l'or, si c'est une occasion de vous obliger; parlez, que voulez-vous que je fasse pour vous? faut-il quitter mes livres, mes études, mon ouvrage, cette ligne qui est commencée? quelle interruption heureuse pour moi que celle qui vous est utile!

Champagne, au sortir d'un bon dîner qui lui enfle l'estomac, et dans les douces fumées d'un vin d'Avenay ou de Sillery, signe un ordre qu'on lui présente, qui ôterait le pain à tout une province si l'on n'y remédiait : il est excusable; quel moyen de comprendre dans la première heure de la digestion qu'on puisse quelque part mourir de faim?

Ni les troubles, Zénobie, qui agitent votre empire, ni la guerre que vous soutenez virilement contre une nation puissante depuis la mort du roi votre époux, ne diminuent rien de votre magnificence : vous avez préféré à toute autre contrée les rives de l'Euphrate pour y élever un superbe édifice; l'air y est sain et tempéré, la situation en est riante, un bois sacré l'ombrage du côté du couchant; les dieux de Syrie, qui habitent quelquefois la terre, n'y auraient pu choisir une plus belle demeure; la campagne autour est couverte d'hommes qui taillent

et qui coupent, qui vont et qui viennent, qui roulent ou qui charrient le bois du Liban, l'airain et le porphyre; les grues et les machines gémissent dans l'air, et font espérer à ceux qui voyagent vers l'Arabie de revoir à leur retour en leurs foyers ce palais achevé, et dans cette splendeur où vous désirez de le porter avant de l'habiter vous et les princes vos enfants. N'y épargnez rien, grande reine; employez-y l'or et tout l'art des plus excellents ouvriers; que les Phidias et les Zeuxis de votre siècle déploient toute leur science sur vos plafonds et sur vos lambris; tracez-y de vastes et de délicieux jardins, dont l'enchantement soit tel qu'ils ne paraissent pas faits de la main des hommes; épuisez vos trésors et votre industrie sur cet ouvrage incomparable; et après que vous y aurez mis, Zénobie, la dernière main, quelqu'un de ces pâtres qui habitent les sables voisins de Palmyre, devenu riche par les péages de vos rivières, achètera un jour à deniers comptants cette rayale maison, pour l'embellir, et la rendre plus digne de lui et de sa fortune.

FRAGMENT.

« . . . . Il disait que l'esprit dans cette belle personne « était un diamant bien mis en œuvre. Et, continuant de parler « d'elle, c'est, ajoutait-il, comme une nuance de raison et d'a- « grément qui occupe les yeux et le cœur de ceux qui lui par- « lent; on ne sait si on l'aime ou si on l'admire; il y a en elle de « quoi faire une parfaite amie, il y a aussi de quoi vous mener « plus loin que l'amitié : trop jeune et trop fleurie pour ne pas « plaire, mais trop modeste pour songer à plaire, elle ne tient « compte aux hommes que de leur mérite, et ne croit avoir que « des amis. Pleine de vivacité et capable de sentiments, elle « surprend et elle intéresse; et sans rien ignorer de ce qui peut « entrer de plus délicat et de plus fin dans les conversations, « elle a encore ces saillies heureuses qui, entre autres plaisirs « qu'elles font, dispensent toujours de la réplique : elle vous « parle comme celle qui n'est pas savante, qui doute et qui « cherche à s'éclaircir, et elle vous écoute comme celle qui sait

« beaucoup, qui connaît le prix de ce que vous lui dites, et « auprès de qui vous ne perdez rien de ce qui vous échappe. « Loin de s'appliquer à vous contredire avec esprit, et d'imiter « *Elvire* qui aime mieux passer pour une femme vive que mar- « quer du bon sens et de la justesse, elle s'approprie vos sen- « timents, elle les croit siens, elle les étend, elle les embellit; « vous êtes content de vous d'avoir pensé si bien et d'avoir « mieux dit encore que vous n'aviez cru. Elle est toujours au- « dessus de la vanité, soit qu'elle parle, soit qu'elle écrive; elle « oublie les traits où il faut des raisons, elle a déjà compris que « la simplicité est éloquente. S'il s'agit de servir quelqu'un et « de vous jeter dans les mêmes intérêts, laissant à Elvire les « jolis discours et les belles lettres qu'elle met à tous usages, « *Artenice* n'emploie auprès de vous que la sincérité, l'ardeur, « l'empressement et la persuasion. Ce qui domine en elle, c'est « le plaisir de la lecture, avec le goût des personnes de nom et « de réputation, moins pour en être connue que pour les con- « naître. On peut la louer d'avance de toute la sagesse qu'elle « aura un jour, et de tout le mérite qu'elle se prépare par les « années, puisqu'avec une bonne conduite elle a de meilleures « intentions, des principes sûrs, utiles à celles qui sont comme « elle exposées aux soins et à la flatterie; et qu'étant assez « particulière sans pourtant être farouche, ayant même un peu « de penchant pour la retraite, il ne lui saurait peut-être man- « quer que les occasions, ou ce qu'on appelle un grand théâtre, « pour y faire briller toutes ses vertus. »

La curiosité n'est pas un goût pour ce qui est bon ou ce qui est beau, mais pour ce qui est rare, unique, pour ce qu'on a, et ce que les autres n'ont point. Ce n'est pas un attachement à ce qui est parfait, mais à ce qui est couru, à ce qui est à la mode. Ce n'est pas un amusement, mais une passion, et souvent si violente, qu'elle ne cède à l'amour et à l'ambition que par la petitesse de son objet. Ce n'est pas une passion qu'on a généralement pour les choses rares et qui ont cours, mais qu'on a seulement pour une certaine chose qui est rare, et pourtant à la mode.

Le fleuriste a un jardin dans un faubourg; il y court au lever du soleil, et il en revient à son coucher; vous le voyez planté, et qui a pris racine au milieu de ses tulipes et devant la *solitaire:* il ouvre de grands yeux, il frotte ses mains, il se baisse, il la voit de plus près, il ne l'a jamais vue si belle, il a le cœur épanoui de joie : il la quitte pour l'*orientale,* de là il va à la *veuve,* il passa au *drap d'or,* de celle-ci à l'*agate,* d'où il revient enfin à la *solitaire,* où il se fixe, où il se lasse, où il s'assied, où il oublie de dîner; aussi est-elle nuancée, bordée, huilée, à pièces emportées; elle a un beau vase ou un beau calice; il la contemple, il l'admire; Dieu et la nature sont en tout cela ce qu'il n'admire point; il ne va pas plus loin que l'oignon de sa tulipe, qu'il ne livrerait pas pour mille écus, et qu'il donnera pour rien quand les tulipes seront négligées et que les œillets auront prévalu. Cet homme raisonnable, qui a une âme, qui a un culte et une religion, revient chez lui fatigué, affamé, mais fort content de sa journée : il a vu des tulipes.

Parlez à cet autre de la richesse des moissons, d'une ample récolte, d'une bonne vendange; il est curieux de fruits, vous n'articulez pas, vous ne vous faites pas entendre; parlez-lui de figues et de melons, dites que les poiriers rompent de fruits cette année, que les pêchers ont donné avec abondance, c'est pour lui un idiome inconnu, il s'attache aux seuls pruniers, il ne vous répond pas. Ne l'entretenez pas même de vos pruniers, il n'a de l'amour que pour une certaine espèce, toute autre que vous lui nommez le fait sourire et se moquer. Il vous mène à l'arbre, cueille artistement cette prune exquise, il l'ouvre, vous en donne une moitié, et prend l'autre : Quelle chair! dit-il; goûtez-vous cela? cela est-il divin? voilà ce que vous ne trouverez pas ailleurs; et là-dessus ses narines s'enflent, il cache avec peine sa joie et sa vanité par quelques dehors de modestie. O l'homme divin en effet! homme qu'on ne peut jamais assez louer et admirer! homme dont il sera parlé dans plusieurs siècles! que je voie sa taille et son visage pendant qu'il vit, que j'observe les traits et la contenance d'un homme qui seul entre les mortels possède une telle prune.

Les esprits forts savent-ils qu'on les appelle ainsi par ironie? Quelle plus grande faiblesse que d'être incertain quel est le principe de son être, de sa vie, de ses sens, de ses connaissances, et quelle en doit être la fin? Quel découragement plus grand que de douter si son âme n'est point matière comme la pierre et le reptile, et si elle n'est point corruptible comme ces viles créatures? N'y a-t-il pas plus de force et de grandeur à recevoir dans notre esprit l'idée d'un Être supérieur à tous les êtres, qui les a tous faits, et à qui tous se doivent rapporter; d'un être souverainement parfait, qui est pur, qui n'a point commencé et qui ne peut finir, dont notre âme est l'image, et, si j'ose dire, une portion comme esprit, et comme immortelle ?

Si ma religion était fausse, je l'avoue, voilà le piége le mieux dressé qu'il soit possible d'imaginer; il était inévitable de ne pas donner tout au travers, et de n'y être pas pris : quelle majesté, quel éclat de mystères! quelle suite et quel enchaînement de toute la doctrine! quelle raison éminente! quelle candeur, quelle innocence de mœurs! quelle force invincible et accablante des témoignages rendus successivement et pendant trois siècles entiers par des millions de personnes les plus sages, les plus modérées qui fussent alors sur la terre, et que le sentiment d'une même vérité soutient dans l'exil, dans les fers, contre la vue de la mort et du dernier supplice! Prenez l'histoire, ouvrez, remontez jusques au commencement du monde, jusques à la veille de sa naissance; y a-t-il eu rien de semblable dans tous les temps? Dieu même pouvait-il jamais mieux rencontrer pour me séduire? par où échapper? où aller, où me jeter, je ne dis pas pour trouver rien de meilleur, mais quelque chose qui en approche? S'il faut périr, c'est par là que je veux périr; il m'est plus doux de nier Dieu que de l'accorder avec une tromperie si spécieuse et si entière : mais je l'ai approfondi, je ne puis être athée, je suis donc ramené et entraîné dans ma religion, c'en est fait.

LETTRE SUR LE SUICIDE,

PAR J.-J. ROUSSEAU.

Jean-Jacques Rousseau, le plus éloquent écrivain du 18e siècle, naquit à Genève en 1712, et mourut à Ermenonville près de Paris en 1778, après une longue suite de chagrins et d'infortunes dont il fut le principal artisan. Son caractère, qui le rendit malheureux, fut peut-être une des sources de son éloquence. Les désordres de l'état social allumèrent son indignation; et plus préoccupé du désir de corriger les hommes que du soin de se corriger lui-même, il ne cessa de guerroyer contre son siècle et contre la civilisation. Le gouvernement, les mœurs, l'éducation furent tour à tour l'objet de ses attaques. Il défendit de grandes vérités; mais chez lui la vérité devient erreur par l'exagération ou les fausses applications. Ses ouvrages sont une lecture attrayante, mais souvent dangereuse. Les principaux sont : le *Discours sur l'influence morale des arts et des sciences*, le *Discours sur l'origine de l'inégalité parmi les hommes*, la *Lettre sur les spectacles*, le *Contrat social*, l'*Émile*, traité sur l'éducation, et le roman de *la Nouvelle Héloïse*. Son style est d'une rare perfection; peut-être l'admirable justesse de l'expression fait-elle une partie de sa force; c'est une chose remarquable qu'une verve qui va jusqu'à l'emportement jointe à une correction scrupuleuse. On sait que J.-J. Rousseau travaillait avec lenteur, et corrigeait beaucoup ses écrits.

Autrefois je trouvais en toi du sens, de la vérité; tes sentiments étaient droits, tu pensais juste; et je ne t'aimais pas seulement par goût, mais par choix, comme un moyen de plus pour moi de cultiver la sagesse. Qu'ai-je trouvé maintenant dans les raisonnements de cette lettre dont tu parais si content? Un misérable et perpétuel sophisme, qui dans l'égarement de ta raison marque celui de ton cœur, et que je ne daignerais pas même relever si je n'avais pitié de ton délire.

Pour renverser tout cela d'un mot, je ne veux te demander qu'une seule chose. Toi qui crois Dieu existant, l'âme immortelle et la liberté de l'homme, tu ne penses pas sans doute qu'un être intelligent reçoive un corps et soit placé sur la terre au hasard, seulement pour vivre, souffrir et mourir? Il y a bien,

peut-être, à la vie humaine un but, une fin, un objet moral? Je te prie de me répondre clairement sur ce point; après quoi nous reprendrons pied à pied ta lettre, et tu rougiras de l'avoir écrite.

Mais laissons les maximes générales, dont on fait souvent beaucoup de bruit sans jamais en suivre aucune : car il se trouve toujours dans l'application quelque condition particulière, qui change tellement l'état des choses que chacun se croit dispensé d'obéir à la règle qu'il prescrit aux autres, et l'on sait bien que tout homme qui pose des maximes générales entend qu'elles obligent tout le monde, excepté lui [1]. Encore un coup, parlons de toi.

Il t'est donc permis, selon toi, de cesser de vivre? La preuve en est singulière : c'est que tu as envie de mourir. Voilà, certes, un argument fort commode pour les scélérats; ils doivent t'être bien obligés des armes que tu leur fournis; il n'y aura plus de forfaits qu'ils ne justifient par la tentation de les commettre; et dès que la violence de la passion l'emportera sur l'horreur du crime, dans le désir de mal faire ils en trouveront aussi le droit.

Il t'est donc permis de cesser de vivre? Je voudrais bien voir si tu as commencé. Quoi! fus-tu placé sur la terre pour n'y rien faire? Le ciel ne t'imposa-t-il point avec la vie une tâche pour la remplir? Si tu as fait ta journée avant le soir, repose-toi le reste du jour, tu le peux; mais voyons ton ouvrage. Quelle réponse tiens-tu prête au juge suprême qui te demandera compte de ton temps? Malheureux! trouve-moi ce juste qui se vante d'avoir assez vécu; que j'apprenne de lui comment il faut avoir porté la vie pour être en droit de la quitter.

Tu comptes les maux de l'humanité; tu ne rougis pas d'épuiser les lieux communs cent fois rebattus, et tu dis : La vie est un mal. Mais regarde, cherche dans l'ordre des choses si tu y trouves quelques biens qui ne soient point mêlés de maux. Est-ce donc à dire qu'il n'y ait aucun bien dans l'univers, et peux-tu confondre ce qui est mal par sa nature avec ce qui ne

[1] Exagéré.

souffre le mal que par accident? Tu l'as dit toi-même, la vie passive de l'homme n'est rien, et ne regarde qu'un corps dont il sera bientôt délivré : mais sa vie active et morale, qui doit influer sur tout son être, consiste dans l'exercice de sa volonté. La vie est un mal pour le méchant qui prospère, et un bien pour l'honnête homme infortuné; car ce n'est pas une modification passagère, mais son rapport avec son objet, qui la rend bonne ou mauvaise. Quelles sont enfin ces douleurs si cruelles qui te forcent de la quitter? Penses-tu que je n'aie pas démêlé sous ta feinte impartialité, dans le dénombrement des maux de cette vie, la honte de parler des tiens? Crois-moi, n'abandonne pas à la fois toutes tes vertus. Garde au moins ton ancienne franchise, et dis ouvertement à ton ami : Je n'ai pu satisfaire une passion coupable; me voilà forcé d'être homme de bien : j'aime mieux mourir.

Tu t'ennuies de vivre, et tu dis : La vie est un mal. Tôt ou tard tu seras consolé, et tu diras : La vie est un bien. Tu diras plus vrai sans mieux raisonner : car rien n'aura changé que toi. Change donc dès aujourd'hui; et puisque c'est dans la mauvaise disposition de ton âme qu'est tout le mal, corrige tes affections déréglées, et ne brûle pas ta maison pour n'avoir pas la peine de la ranger.

Je souffre, me dis-tu; dépend-il de moi de ne pas souffrir? D'abord, c'est changer l'état de la question; car il ne s'agit pas de savoir si tu souffres, mais si c'est un mal pour toi de vivre. Passons; tu souffres, tu dois chercher à ne plus souffrir. Voyons s'il est besoin de mourir pour cela.

Considère un moment le progrès naturel des maux de l'âme directement opposé au progrès des maux du corps, comme les deux substances sont opposées par leur nature. Ceux-ci s'invétèrent, s'empirent en vieillissant, et détruisent enfin cette machine mortelle. Il n'en est pas ainsi des douleurs de l'âme, qui, pour vives qu'elles soient [1], portent toujours leur remède avec

[1] « Pour grands que soient les rois, ils sont ce que nous sommes. » *Corneille*. Au lieu de *tout* ou *quelque*. Cette vieille locution avait sa grâce, et nos écrivains modernes l'ont redemandée à l'ancienne langue, ainsi que beaucoup d'autres passées d'usage.

elles. En effet, qu'est-ce qui rend un mal quelconque intolérable? c'est sa durée. Les opérations de chirurgie sont communément beaucoup plus cruelles que les souffrances qu'elles guérissent; mais la douleur du mal est permanente, celle de l'opération passagère, et l'on préfère celle-ci. Qu'est-il donc besoin d'opération pour des douleurs qu'éteint leur propre durée, qui seule les rendrait insupportables? Est-il raisonnable d'appliquer d'aussi violents remèdes aux maux qui s'effacent d'eux-mêmes? Pour qui fait cas de la constance et n'estime les ans que le peu qu'ils valent, de deux moyens de se délivrer des mêmes souffrances, lequel doit être préféré de la mort ou du temps? Attends, et tu seras guéri : que demandes-tu davantage?

Ah ! c'est ce qui redouble mes peines de songer qu'elles finiront! Vain sophisme de la douleur! bon mot sans justesse, sans raison, et peut-être sans bonne foi. Quel absurde motif de désespoir que l'espoir de terminer sa misère! Même en supposant ce bizarre sentiment, qui n'aimerait mieux aigrir un moment la douleur présente par l'assurance de la voir finir, comme on scarifie une plaie pour la faire cicatriser? et quand la douleur aurait un charme qui nous ferait aimer à souffrir, s'en priver en s'ôtant la vie, n'est-ce pas faire à l'instant même tout ce qu'on craint de l'avenir?

Penses-y bien, jeune homme; que sont dix, vingt, trente ans pour un être immortel? La peine et le plaisir passent comme une ombre; la vie s'écoule en un instant; elle n'est rien par elle-même, son prix dépend de son emploi. Le bien seul qu'on a fait demeure, et c'est par lui qu'elle est quelque chose.

Ne dis donc plus que c'est un mal pour toi de vivre, puisqu'il dépend de toi seul que ce soit un bien, et que si c'est un mal d'avoir vécu, c'est une raison de plus de vivre encore. Ne dis pas non plus qu'il t'est permis de mourir; car autant vaudrait dire qu'il t'est permis de n'être pas homme, qu'il t'est permis de te révolter contre l'auteur de ton être, et de tromper ta destination. Mais en ajoutant que ta mort ne fait de mal à personne, songes-tu que c'est à ton ami que tu oses le dire?

Tu parles des devoirs du magistrat et du père de famille, et

parce qu'ils ne te sont pas imposés, tu te crois affranchi de tout. Et la société à qui tu dois ta conservation, tes talents, tes lumières; la patrie à qui tu appartiens, les malheureux qui ont besoin de toi, ne leur dois-tu rien? O l'exact dénombrement que tu fais! parmi les devoirs que tu comptes, tu n'oublies que ceux d'homme et de citoyen. Où est ce vertueux patriote qui refuse de vendre son sang à un prince étranger, parce qu'il ne doit le verser que pour son pays, et qui veut maintenant le répandre en désespéré contre l'expresse défense des lois? Les lois, les lois, jeune homme! le sage les méprise-t-il? *Socrate* innocent, par respect pour elles ne voulut pas sortir de prison. Tu ne balances point à les violer pour sortir injustement de la vie, et tu demandes : Quel mal fais-je?

Tu veux t'autoriser par des exemples. Tu m'oses nommer des Romains! Que tes exemples sont mal choisis, et que tu juges bassement des Romains, si tu penses qu'ils se crussent en droit de s'ôter la vie aussitôt qu'elle leur était à charge! Regarde les beaux temps de la république, et cherche si tu y verras un seul citoyen vertueux se délivrer ainsi du poids de ses devoirs, même après les plus cruelles infortunes. *Régulus*[1] retournant à Carthage prévint-il par sa mort les tourments qui l'attendaient? Que n'eût point donné *Postumius* pour que cette ressource lui fût permise aux fourches caudines[2]? Quel effort de courage le sénat même n'admira-t-il pas dans le consul *Varron*[3] pour avoir pu survivre à sa défaite? Par quelle raison tant de généraux se laissèrent-ils volontairement livrer aux ennemis, eux à qui l'ignominie était si cruelle, et à qui il en coûtait si peu de mourir? C'est qu'ils devaient à la patrie leur sang, leur vie et leurs derniers soupirs, et que la honte et les revers ne les pouvaient détourner de ce devoir sacré. Mais quand les lois furent anéanties, et que l'État fut en proie à des tyrans, les citoyens reprirent leur liberté naturelle et leurs droits sur eux-mêmes. Quand Rome ne fut plus, il fut permis à des Romains de cesser d'être; ils avaient rempli leurs fonctions sur la terre; ils n'avaient plus de patrie; ils étaient en droit de disposer d'eux, et de se rendre

[1] Tite-Live. L. XIX. — [2] Tite-Live. IX. 6. — [3] Tite-Live. XXII. 49.

à eux-mêmes la liberté qu'ils ne pouvaient plus rendre à leur pays [1].

Mais toi, qui es-tu? qu'as-tu fait? crois-tu t'excuser sur ton obscurité? ta faiblesse t'exempte-t-elle de tes devoirs? et pour n'avoir [2] ni nom ni rang dans ta patrie, en es-tu moins soumis à ses lois? Il te sied bien d'oser parler de mourir, tandis que tu dois l'usage de ta vie à tes semblables! Apprends qu'une mort telle que tu la médites est honteuse et furtive. C'est un vol fait au genre humain. Avant de le quitter, rends-lui ce qu'il a fait pour toi. Mais je ne tiens à rien... Je suis inutile au monde... Philosophe d'un jour! ignores-tu que tu ne saurais faire un pas sur la terre sans y trouver quelque devoir à remplir, et que tout homme est utile à l'humanité par cela seul qu'il existe?

Écoute-moi, jeune insensé; tu m'es cher; j'ai pitié de tes erreurs. S'il te reste au fond du cœur le moindre sentiment de

[1] Nous ne supprimons pas ce dernier passage, tout faux qu'il est. Il peut servir à montrer aux élèves le côté faible du talent de Rousseau, que le goût des contrastes vigoureux entraîne souvent dans la déclamation. Il y a quelque chose de séduisant pour l'imagination dans l'idée de ces patriotes qui ne veulent plus vivre quand la patrie n'est plus, et dont les derniers soupirs se confondent avec les derniers soupirs de la liberté. Ainsi pouvaient agir des Romains, qui, dans une appréciation étroite de la vie, avaient absorbé leur qualité d'hommes dans leur qualité de citoyens, et que cette fausse vue pouvait rendre féroces envers eux-mêmes comme elle les rendait impitoyables envers le reste des hommes. Aujourd'hui, dans les États même où il y a le plus d'esprit public, l'homme sait bien que la patrie ne forme qu'une de ses relations ici-bas, qu'elle n'est qu'un des objets de ses devoirs, et qu'il est plus beau de les servir tous que de s'enflammer pour un seul. Quand la liberté a succombé malgré nos efforts, l'humanité existe encore, Dieu existe encore, comme objet et centre de tous nos devoirs moraux; en changeant la forme de notre existence, il n'en a pas détruit toutes les conditions; en altérant toutes nos relations, il ne les a pas toutes anéanties; il n'a pas détruit surtout celle qui nous lie éternellement à lui; et même au sein d'une patrie esclave, nous entendons sa voix continuer à nous dire : *Vous n'êtes point à vous-mêmes.* I Cor. VI. 19.— [2] *Parce que tu n'as.* Le français préfère toujours l'infinitif; et l'emploi de *pour* lui permet dans ce cas de le substituer à un mode personnel qui embarrasserait la phrase d'une conjonction et d'un pronom. V. p. 215. l. 24, un exemple tout pareil. Le Misanthrope dit chez Molière :

« . . . . Je hais tous les hommes,
« Les uns parce qu'ils sont méchants et malfaisants,
« Et les autres *pour être* aux méchants complaisants. »

vertu, viens, que je t'apprenne à aimer la vie. Chaque fois que tu seras tenté d'en sortir, dis en toi-même : Que je fasse encore une bonne action avant que de mourir. Puis va chercher quelque indigent à secourir, quelque infortuné à consoler, quelque opprimé à défendre. Rapproche de moi les malheureux que mon abord intimide ; ne crains d'abuser ni de ma bourse ni de mon crédit : prends, épuise mes biens, fais-moi riche. Si cette considération te retient aujourd'hui, elle te retiendra encore demain, après-demain, toute la vie. Si elle ne te retient pas, meurs ; tu n'es qu'un méchant.

DE L'ÉLOQUENCE.

PAR VOLTAIRE.

L'éloquence est née avant les règles de la rhétorique, comme les langues se sont formées avant la grammaire. La nature rend les hommes éloquents dans les grands intérêts et dans les grandes passions. Quiconque est vivement ému voit les choses d'un autre œil que les autres hommes. Tout est pour lui objet de comparaison rapide et de métaphore : sans qu'il y prenne garde, il anime tout, et fait passer dans ceux qui l'écoutent une partie de son enthousiasme. Un philosophe très-éclairé [1] a remarqué que le peuple même s'exprime par des figures, que rien n'est plus commun, plus naturel que les tours qu'on appelle *tropes*. Ainsi dans toutes les langues le cœur brûle, le courage s'allume, les yeux étincellent, l'esprit est accablé : il se partage, il s'épuise : le sang se glace, la tête se renverse : on est enflé d'orgueil, enivré de vengeance. La nature se peint partout dans ces images fortes, devenues ordinaires.

C'est elle dont l'instinct enseigne à prendre d'abord un air, un ton modestes avec ceux dont on a besoin. L'envie naturelle de captiver ses juges et ses maîtres, le recueillement de l'âme profondément frappée, qui se prépare à déployer les sentiments qui la pressent, sont les premiers maîtres de l'art.

[1] Dumarsais, Traité des Tropes. « Je suis persuadé, dit-il, qu'il se fait plus de figures un jour de marché à la Halle, qu'il ne s'en fait en plusieurs jours d'assemblées académiques. »

C'est cette même nature qui inspire quelquefois des débuts vifs et animés : une forte passion, un danger pressant appellent tout d'un coup l'imagination; ainsi un capitaine des premiers Califes voyant fuir les Musulmans, s'écria : « Où courez-vous ? « Ce n'est pas là que sont les ennemis. On vous a dit que le « Calife est tué. Eh ! qu'importe qu'il soit au nombre des vi- « vants ou des morts? Dieu est vivant et vous regarde : marchez! »

La nature fait donc l'éloquence; et si on a dit que les poëtes naissent, et que les orateurs se forment, on l'a dit quand l'éloquence a été forcée d'étudier les lois, le génie des juges et la méthode du temps.

Les préceptes sont toujours venus après l'art. Tisias fut le premier qui recueillit les lois de l'éloquence, dont la nature donne les premières règles.

Platon dit ensuite, dans son Gorgias, qu'un orateur doit avoir la subtilité des dialecticiens, la science des philosophes, la diction presque des poëtes, la voix et les gestes des plus grands acteurs.

Aristote fit voir ensuite que la véritable philosophie est le guide secret de l'esprit dans tous les arts. Il creusa les sources de l'éloquence dans son livre de la rhétorique; il fit voir que la dialectique est le fondement de l'art de persuader, et qu'être éloquent, c'est savoir prouver.

Il distingua les trois genres, le délibératif, le démonstratif et le judiciaire. Dans le délibératif il s'agit d'exhorter ceux qui délibèrent à prendre un parti sur la guerre et sur la paix, sur l'administration publique, etc. : dans le démonstratif, de faire voir ce qui est digne de louange ou de blâme; dans le judiciaire, de persuader, d'absoudre ou de condamner, etc. On sent assez que ces trois genres rentrent souvent l'un dans l'autre.

Il examine quelles preuves on doit employer dans ces trois genres d'éloquence. Enfin il traite à fond de l'élocution, sans laquelle tout languit; il recommande les métaphores, pourvu qu'elles soient justes et nobles; il exige surtout la convenance, la bienséance. Tous ses préceptes respirent la justesse éclairée d'un philosophe, et la politesse d'un Athénien; et, en donnant les règles de l'éloquence, il est éloquent avec simplicité.

Il est à remarquer que la Grèce fut la seule contrée de la terre où l'on connût alors les lois de l'éloquence, parce que c'était la seule où la véritable éloquence existât. L'art grossier était chez tous les hommes; des traits sublimes ont échappé [1] partout à la nature dans tous les temps; mais remuer les esprits de tout une nation polie, plaire, convaincre et toucher à la fois, cela ne fut donné qu'aux Grecs. Les Orientaux étaient presque tous esclaves; c'est un caractère de la servitude de tout exagérer; ainsi l'éloquence asiatique fut monstrueuse. L'Occident était barbare du temps d'Aristote.

L'éloquence véritable commença à se montrer dans Rome du temps des Gracques, et ne fut perfectionnée que du temps de Cicéron. Marc-Antoine l'orateur, Hortensius, Curion, César, et plusieurs autres, furent des hommes éloquents.

Cette éloquence périt avec la république, ainsi que celle d'Athènes. L'éloquence sublime n'appartient, dit-on, qu'à la liberté[2]; c'est qu'elle consiste à dire des vérités hardies, à étaler des raisons et des peintures fortes. Souvent un maître n'aime pas la vérité, craint les raisons, et aime mieux un compliment délicat que de grands traits.

Cicéron, après avoir donné les exemples dans ses harangues, donna les préceptes dans son livre de l'Orateur; il suit presque toute la méthode d'Aristote, et l'explique avec le style de Platon.

Il distingue le genre simple, le tempéré et le sublime. Rollin a suivi cette division dans son Traité des Études; et, ce que Cicéron ne dit pas, il prétend que le tempéré est une belle rivière ombragée de vertes forêts des deux côtés; le simple, une table servie proprement, dont tous les mets sont d'un goût excellent, et dont on bannit tout raffinement; que le sublime

[1] *Sont échappés.* — [2] « Un esclave ne peut être éloquent; cet axiome est de Longin, et rien n'est mieux senti ni mieux prouvé. Quand la Grèce cessa d'être libre, ses orateurs disparurent: elle eut des rhéteurs et des sophistes. Le plus éloquent des Romains mérita le surnom de père de la patrie. Après Cicéron, plus de patrie, comme aussi plus de tribune. Chez les Français, la chaire fut éloquente, parce qu'elle fut libre : l'orateur républicain, l'orateur sacré jouissent de la même indépendance : protégés, l'un par la loi commune, l'autre par le privilége de la religion, tous deux s'élèvent à un point d'où ils peuvent tout dire. *Chénier.*

foudroie, et que c'est un fleuve impétueux qui renverse tout ce qui lui résiste [1].

Sans se mettre à cette table, et sans suivre ce foudre [2], ce fleuve et cette rivière, tout homme de bon sens voit que l'éloquence simple est celle qui a des choses simples à exposer, et que la clarté et l'élégance sont tout ce qui lui convient. Il n'est pas besoin d'avoir lu Aristote, Cicéron et Quintilien pour sentir qu'un avocat qui débute par un exorde pompeux au sujet d'un mur mitoyen, est ridicule : c'était pourtant le vice du barreau jusqu'au milieu du XVIIe siècle; on disait avec emphase des choses triviales; on pourrait compiler des volumes de ces exemples; mais tous se réduisent à ce mot d'un avocat, homme d'esprit, qui, voyant que son adversaire parlait de la guerre de Troie et du Scamandre, l'interrompit, en disant : « La Cour « observera que ma partie ne s'appelle pas *Scamandre,* mais « *Michaut.* »

Le genre sublime ne peut regarder que de puissants intérêts, traités dans une grande assemblée : on en voit de vives traces dans le parlement d'Angleterre : on a quelques harangues qui y furent prononcées en 1739, quand il s'agissait de déclarer la guerre à l'Espagne. L'esprit de Démosthènes et de Cicéron a dicté plusieurs traits de ces discours ; mais ils ne passeront pas à la postérité comme ceux des Grecs et des Romains, parce qu'ils manquent de cet art et de ce charme de la diction qui mettent le sceau de l'immortalité aux bons ouvrages.

Le genre tempéré est celui de ces discours d'appareil, de ces harangues publiques, de ces compliments étudiés, dans lesquels il faut couvrir de fleurs la futilité de la matière.

Ces trois genres rentrent encore souvent l'un dans l'autre, ainsi que les trois objets de l'éloquence qu'Aristote considère, et le grand mérite de l'orateur est de les mêler à propos.

La grande éloquence n'a guère pu, en France, être connue au barreau, parce qu'elle ne conduit pas aux honneurs, comme dans Athènes, dans Rome, et comme aujourd'hui dans Londres,

[1] Ce passage de Rollin est un peu défiguré par la malice de Voltaire. — [2] On dit *un foudre d'éloquence, de guerre;* mais partout ailleurs ce mot est féminin.

et n'a point pour objets de grands intérêts publics : elle s'est réfugiée dans les oraisons funèbres, où elle tient un peu de la poésie. Bossuet, et après lui Fléchier, semblent avoir obéi à ce précepte de Platon, qui veut que l'élocution d'un orateur soit quelquefois celle même d'un poëte.

L'éloquence de la chaire avait été presque barbare jusqu'au P. Bourdaloue; il fut un des premiers qui firent parler la raison.

Les Anglais ne vinrent qu'ensuite, comme l'avoue Burnet, évêque de Salisbury. Ils ne connurent point l'oraison funèbre; ils évitèrent dans les sermons les traits véhéments qui ne leur parurent point convenables à la simplicité de l'Évangile, et ils se défirent de cette méthode des divisions recherchées que l'archevêque Fénelon condamne dans ses dialogues sur l'éloquence.

Quoique nos sermons roulent sur l'objet le plus important de l'homme, cependant il s'y trouve peu de ces morceaux frappants, qui, comme les beaux endroits de Cicéron et de Démosthènes, sont devenus les modèles de toutes les nations occidentales. Le lecteur sera pourtant bien aise de trouver ici ce qui arriva la première fois que Massillon, depuis évêque de Clermont, prêcha son fameux sermon du petit nombre des élus : il y eut un endroit où un transport de saisissement s'empara de tout l'auditoire; presque tout le monde se leva à moitié par un mouvement involontaire; le murmure d'acclamation et de surprise fut si fort qu'il troubla l'orateur, et ce trouble ne servit qu'à augmenter le pathétique de ce morceau; le voici :

« Je suppose que c'est ici votre dernière heure et la fin de l'univers; que les cieux vont s'ouvrir sur vos têtes, Jésus-Christ paraître dans sa gloire au milieu de ce temple, et que vous n'y êtes assemblés que pour l'attendre, et comme des criminels tremblants à qui l'on va prononcer, ou une sentence de grâce, ou un arrêt de mort éternelle : car, vous avez beau vous flatter, vous mourrez tels que vous êtes aujourd'hui; tous ces désirs de changement qui vous amusent, vous amuseront jusqu'au lit de la mort; c'est l'expérience de tous les siècles; tout ce que vous trouverez alors en vous de nouveau sera peut-être un compte un peu plus grand que celui que vous auriez aujour-

d'hui à rendre, et sur ce que vous seriez si l'on venait vous juger dans ce moment, vous pouvez presque décider de ce qui vous arrivera au sortir de la vie.

« Or, je vous demande, et je vous le demande frappé de terreur, ne séparant pas en ce point mon sort du vôtre, et me mettant dans la même disposition où je souhaite que vous entriez; je vous demande donc : Si Jésus-Christ paraissait dans ce temple, au milieu de cette assemblée, la plus auguste de l'univers, pour nous juger, pour faire le terrible discernement des boucs et des brebis, croyez-vous que le plus grand nombre de tout ce que nous sommes ici fût placé à la droite? Croyez-vous que les choses du moins fussent égales? Croyez-vous qu'il s'y trouvât seulement dix justes, que le Seigneur ne put trouver autrefois en cinq villes tout entières? Je vous le demande, vous l'ignorez, et je l'ignore moi-même; vous seul, ô mon Dieu! connaissez ceux qui vous appartiennent; mais si nous ne connaissons pas ceux qui lui appartiennent, nous savons du moins que les pécheurs ne lui appartiennent pas. Or, qui sont les fidèles ici assemblés? les titres et les dignités ne doivent être comptés pour rien; vous en serez dépouillés devant Jésus-Christ : qui sont-ils? Beaucoup de pécheurs qui ne veulent pas se convertir; encore plus qui le voudraient, mais qui diffèrent leur conversion; plusieurs autres qui ne se convertissent jamais que pour retomber; enfin un grand nombre qui croient n'avoir pas besoin de conversion : voilà le parti des réprouvés. Retranchez ces quatre sortes de pécheurs de cette assemblée sainte; car ils en seront retranchés au grand jour : paraissez maintenant, justes; où êtes-vous? restes d'Israël, passez à la droite : froment de Jésus-Christ, démêlez-vous de cette paille destinée au feu : ô Dieu! où sont vos élus? et que reste-t-il pour votre partage? »

Cette figure, la plus hardie qu'on ait jamais employée, et en même temps la plus à sa place, est un des plus beaux traits d'éloquence qu'on puisse lire chez les nations anciennes et modernes, et le reste du discours n'est pas indigne de cet endroit si saillant.

On demande si l'éloquence est permise aux historiens. Celle

qui leur est propre consiste dans l'art de préparer les événements, dans leur exposition toujours nette et élégante, tantôt vive et pressée, tantôt étendue et fleurie, dans la peinture vraie et forte des mœurs générales et des principaux personnages, dans les réflexions incorporées naturellement au récit, et qui n'y paraissent point ajoutées. L'éloquence de Démosthènes ne convient pas à Thucydide : une harangue directe qu'on met dans la bouche d'un héros qui ne la prononça jamais, n'est guère qu'un beau défaut.

Si pourtant ces licences pouvaient quelquefois se permettre, voici une occasion où Mézeray, dans sa grande histoire, semble obtenir grâce pour cette hardiesse approuvée chez les anciens ; il est égal à eux pour le moins dans cet endroit : c'est au commencement du règne de Henri IV, lorsque ce prince, avec très-peu de troupes, était pressé auprès de Dieppe par une armée de trente mille hommes, et qu'on lui conseillait de se retirer en Angleterre. Mézeray s'élève au-dessus de lui-même en faisant parler ainsi le maréchal de Biron, qui d'ailleurs était un homme de génie, et qui peut fort bien avoir dit une partie de ce que l'historien lui attribue [1] :

« Quoi ! sire [2], on vous conseille de monter sur mer, comme
« s'il n'y avait point d'autre moyen de conserver votre royaume
« que de le quitter ? Si vous n'étiez pas en France, il faudrait
« percer au travers de tous les hasards et de tous les obstacles [3]
« pour y venir ; et maintenant que vous y êtes, on voudrait que
« vous en sortissiez ! Et vos amis seraient d'avis que vous fissiez
« de votre bon gré ce que le plus grand effort de vos ennemis
« ne saurait vous contraindre de faire ? En l'état où vous êtes [4],
« sortir de France, seulement pour vingt-quatre heures, c'est
« s'en bannir pour jamais. Le péril au reste n'est pas si grand
« qu'on vous le dépeint ; ceux qui nous pensent envelopper,
« sont, ou ceux-mêmes que nous avons tenus enfermés si lâ-
« chement dans Paris, ou gens qui ne valent pas mieux, et qui
« auront plus d'affaires entre eux-mêmes que contre nous.

[1] Voltaire a fait quelques changements au texte de Mezeray. Nous les noterons. — [2] *C'est donc tout de bon, sire, qu'on vous conseille...* — [3] *Du monde.* — [4] *En l'état que sont les choses.*

« Enfin, sire, nous sommes en France, il nous y faut enterrer; « il s'agit d'un royaume, il faut l'emporter ou perdre la vie [1] ; « et quand même il n'y aurait point d'autre sûreté pour votre « sacrée personne que la fuite, je sais bien que vous aimeriez « mieux mille fois mourir de pied ferme, que de vous sauver « par ce moyen. Votre Majesté ne souffrirait jamais qu'on dît « qu'un cadet de la maison de Lorraine lui aurait fait perdre « terre : encore moins qu'on la vît mendier à la porte d'un « prince étranger. Non, non, sire, il n'y a ni couronne ni hon- « neur pour vous au delà de la mer : si vous allez au-devant du « secours d'Angleterre, il reculera ; si vous vous présentez au « port de la Rochelle en homme qui se sauve, vous n'y trou- « verez que des reproches et du mépris [2]. Je ne puis croire que « vous deviez plutôt fier votre personne à l'inconstance des « flots et à la merci de l'étranger, qu'à tant de braves gentils- « hommes et tant de vieux soldats qui sont prêts à lui servir « de remparts et de boucliers, et je suis trop serviteur de Votre « Majesté pour lui dissimuler que, si elle cherchait sa sûreté « ailleurs que dans leur vertu, ils seraient obligés de chercher « la leur dans un autre parti que dans le sien. »

Ce discours fait un effet d'autant plus beau que Mézeray met ici en effet dans la bouche du maréchal de Biron ce que Henri IV avait dans le cœur [3].

PENSÉES DE DIVERS AUTEURS.

L'homme n'est qu'un roseau, le plus faible de la nature ; mais c'est un roseau pensant. Il ne faut pas que l'univers entier s'arme pour l'écraser. Une vapeur, une goutte d'eau suffit pour le tuer. Mais quand l'univers l'écraserait, l'homme serait encore plus noble que ce qui le tue, parce qu'il sait qu'il meurt ; et l'avantage que l'univers a sur lui, l'univers n'en sait rien.

[1] *Ou y perdre la vie.* — [2] *On peut bien dire que vos espérances s'en iront au vent avec le vaisseau qui vous emportera, et il ne faut point parler de retour, qui serait aussi impossible que de la mort à la vie.* Omis. — [3] Comparez ce morceau de Voltaire avec celui de Fénelon sur le même sujet, dans sa *Lettre à l'Académie française*, §. IV.

Ainsi toute notre dignité consiste dans la pensée. C'est de là qu'il faut nous relever, non de l'espace et de la durée. Travaillons donc à bien penser : voilà le principe de la morale.

Diseur de bons mots, mauvais caractère [1].

Peu de chose nous console, parce que peu de chose nous afflige.

On ne montre pas sa grandeur pour être [2] en une extrémité, mais bien en touchant les deux à la fois, et remplissant tout l'entre-deux.

L'homme qui n'aime que soi ne hait rien tant que d'être seul avec soi.

On se persuade mieux, pour l'ordinaire, par les raisons qu'on a trouvées soi-même, que par celles qui sont venues dans l'esprit des autres.

Ceux qui font des antithèses en forçant les mots sont comme ceux qui font de fausses fenêtres pour la symétrie.

La vraie éloquence se moque de l'éloquence.

Il y a plaisir d'être dans un vaisseau battu de l'orage, lorsqu'on est assuré qu'il ne périra point. Les persécutions qui travaillent l'Église sont de cette nature.

La propre volonté ne se satisferait jamais quand elle aurait tout ce qu'elle souhaite; mais on est satisfait dès l'instant qu'on y renonce.

La piété chrétienne anéantit le *moi* humain, et la civilité humaine le cache et le supprrime. PASCAL.

L'amour de Dieu est le bon sens de l'amour de soi. ABBADIE.

Il est plus honteux de se défier de ses amis que d'en être trompé.

Le vrai moyen d'être trompé, c'est de nous croire plus fins que les autres.

Le vrai honnête homme est celui qui ne se pique de rien.

L'hypocrisie est un hommage que le vice rend à la vertu.

Le trop grand empressement qu'on a de s'acquitter d'une obligation est une espèce d'ingratitude.

[1] Mauvais genre d'esprit. — [2] V. page 216, n. 2.

Ce n'est pas un grand malheur d'obliger des ingrats ; mais c'en est un insupportable d'être obligé à un malhonnête homme [1].

Louer les princes [2] des vertus qu'ils n'ont pas, c'est leur dire impunément des injures.

Le soleil ni la mort ne se peuvent regarder fixement.

Le plus grand défaut de la pénétration n'est pas de n'aller point jusqu'au but, c'est de le passer.

Nos actions sont comme les bouts-rimés, que chacun fait rapporter à ce qui lui plaît.

L'esprit nous sert quelquefois à faire hardiment des sottises.

Rien n'empêche tant d'être naturel que l'envie de le paraître.

Nous gagnerions plus de [3] nous laisser voir tels que nous sommes que d'essayer de paraître ce que nous ne sommes pas [4]. LA ROCHEFOUCAULD.

C'est une grande misère que de n'avoir pas assez d'esprit pour bien parler, ni assez de jugement pour se taire.

Rien n'est moins selon Dieu et selon le monde que d'appuyer tout ce que l'on dit dans la conversation, jusques aux choses les plus indifférentes, par de longs et de fastidieux serments. Un honnête homme qui dit *oui* et *non* mérite d'être cru : son caractère jure pour lui, donne créance à ses paroles, et lui attire toute sorte de confiance.

Quelque désintéressement qu'on ait à l'égard de ceux qu'on aime, il faut quelquefois se contraindre pour eux, et avoir la générosité de recevoir.

Celui-là peut prendre, qui goûte un plaisir aussi délicat à recevoir que son ami en sent à lui donner.

Il y a du plaisir à rencontrer les yeux de celui à qui on vient de donner.

[1] « Seigneur, il est bien dur pour un cœur magnanime
« De devoir des bienfaits à ceux qu'on mésestime. » *Voltaire*.

[2] Les hommes, en général. — [3] *A*. — [4] Voyez la même idée développée par Boileau dans son Épître sur le Vrai.

Il vaut mieux s'exposer à l'ingratitude que de manquer aux misérables.

Il faut briguer la faveur de ceux à qui l'on veut du bien, plutôt que de ceux de qui l'on espère du bien.

La moquerie est souvent indigence d'esprit.

Si vous observez avec soin qui sont les gens qui ne peuvent louer, qui blâment toujours, qui ne sont contents de personne, vous reconnaîtrez que ce sont ceux-mêmes dont personne n'est content.

Il n'y a pour l'homme que trois événements, naître, vivre et mourir : il ne se sent pas naître, il souffre à mourir, et il oublie de vivre.

Deux choses toutes contraires nous préviennent également, l'habitude et la nouveauté.

Quand une lecture vous élève l'esprit, et qu'elle vous inspire des sentiments nobles et courageux, ne cherchez pas une autre règle pour juger de l'ouvrage : il est bon, et fait de main d'ouvrier.

Dans un méchant homme, il n'y a pas de quoi faire un grand homme. La Bruyère.

Les grandes pensées viennent du cœur.

La servitude abaisse les hommes jusqu'à s'en faire aimer.

On ne peut être juste si l'on n'est humain.

Il est faux qu'on ait fait fortune lorsqu'on ne sait pas en jouir.

C'est être médiocrement habile que de faire des dupes.

Nous querellons les malheureux pour nous dispenser de les plaindre.

La clarté orne les pensées profondes.

Ceux qui se moquent des penchants sérieux aiment sérieusement les bagatelles.

Les sots admirent qu'un homme à talent ne soit pas une bête pour ses intérêts.

La nécessité de mourir est la plus amère de nos afflictions.

Newton, Pascal, Bossuet, Racine, Fénelon, c'est-à-dire les hommes de la terre les plus éclairés, dans le plus philosophique

de tous les siècles, et dans la force de leur esprit et de leur âge, ont cru en Jésus-Christ; et le grand Condé, en mourant, répétait ces nobles paroles : Oui, nous verrons Dieu comme il est, *sicuti est, facie ad faciem.*

La solitude est à l'esprit ce que la diète est au corps.

Le bon sens est une qualité du caractère plus encore que de l'esprit.

Apprenons à subordonner les petits intérêts aux grands, même éloignés, et faisons généreusement et sans compter tout le bien qui tente nos cœurs : on ne peut être dupe d'aucune vertu. VAUVENARGUES.

Vivre dans l'embarras, c'est vivre à la hâte : le repos allonge la vie. Le monde nous dérobe à nous-mêmes, et la solitude nous y rend. Le monde n'est qu'une troupe de fugitifs d'eux-mêmes. Mme DE LAMBERT.

Une des premières vertus sociales est de tolérer dans les autres ce qu'on doit s'interdire à soi-même.

Les grands qui écartent les hommes à force de politesse sans bonté ne sont bons qu'à être écartés eux-mêmes à force de respects sans attachement.

Les âmes sensibles ont plus d'existence que les autres.

L'orgueil fait faire autant de bassesses que l'intérêt.

Le peuple doit être le favori d'un roi. DUCLOS.

Quand on court après l'esprit, on attrape la sottise.

Une belle action est celle qui a de la bonté, et qui demande de la force pour la faire.

La raillerie est un discours en faveur de son esprit contre son bon naturel. MONTESQUIEU.

Le plus grand secret pour le bonheur, c'est d'être bien avec soi. Naturellement tous les accidents fâcheux qui viennent du dehors nous rejettent vers nous-mêmes; et il est bon d'y avoir

une retraite agréable ; mais elle ne peut l'être si elle n'y a été préparée par les mains de la vertu.

Il est plus aisé de s'abstenir que de se contenir. FONTENELLE.

L'amour-propre est flatté des hommages, l'orgueil s'en passe, la vanité les publie.

La justice épargne bien de la peine à l'esprit. MEILHAN.

On fausse son esprit, sa conscience, sa raison, comme on gâte son estomac.

L'ambition prend aux petites âmes plus facilement qu'aux grandes, comme le feu prend plus aisément à la paille, aux chaumières, qu'aux palais.

Dans les grandes choses, les hommes se montrent comme il leur convient de se montrer ; dans les petites, ils se montrent comme ils sont.

La générosité n'est que la pitié des âmes nobles. CHAMFORT.

L'énergie de l'âme s'endort dans les vagues rêveries de l'espérance ; le travail actuel pèse à celui qui croit pouvoir se reposer sur l'avenir : mais que tout à coup la perspective du bonheur se ferme devant lui, il recueille toutes ses forces dans le moment présent, et, appuyé sur son malheur, s'élance à de nouvelles destinées. Mme GUIZOT.

La nature humaine est si faible que les hommes honnêtes qui n'ont pas de religion me font frémir avec leur périlleuse vertu, comme les danseurs de corde avec leurs dangereux équilibres.

Un cœur parfaitement droit n'admet pas plus d'accommodement en morale qu'une oreille juste n'en admet en musique.

M. DE LÉVIS.

L'homme ne s'aime jamais tant que lorsqu'il s'oublie.

M. LE COMTE MOLÉ.

VI.

GENRE ORATOIRE[1].

SAINT PAUL,

PAR BOSSUET.

Afin que vous compreniez quel est ce prédicateur, destiné par la Providence pour confondre la sagesse humaine, écoutez la description que j'en ai tirée de lui-même dans la première aux Corinthiens.

Trois choses contribuent ordinairement à rendre un orateur agréable et efficace : la personne de celui qui parle, la beauté des choses qu'il traite, la manière ingénieuse dont il les explique : et la raison en est évidente; car l'estime de l'orateur prépare une attention favorable, les belles paroles nourrissent l'esprit, et l'adresse de les expliquer d'une manière qui plaise les fait doucement entrer dans le cœur; mais de la manière que se représente le prédicateur dont je parle, il est bien aisé de juger qu'il n'a aucun de ces avantages.

Et premièrement, chrétiens, si vous regardez son extérieur, il avoue lui-même que sa mine n'est point relevée; et si vous considérez sa condition, il est méprisable, et réduit à gagner sa vie par l'exercice d'un art mécanique. De là vient qu'il dit aux Corinthiens : « J'ai été au milieu de vous avec « beaucoup de crainte et d'infirmité, » d'où il était aisé de conclure combien sa personne était méprisable. Chrétiens, quel prédicateur pour convertir tant de nations !

Mais peut-être que sa doctrine sera si plausible et si belle qu'elle donnera du crédit à cet homme si méprisé. Non, il n'en est pas de la sorte : « Il ne sait, dit-il, autre chose que « son maître crucifié : » c'est-à-dire qu'il ne sait rien que ce qui

[1] Discours adressés à une assemblée pour la convaincre et la remuer.

choque, que ce qui scandalise, que ce qui paraît folie et extravagance. Comment donc peut-il espérer que ses auditeurs soient persuadés? Mais, grand Paul! si la doctrine que vous annoncez est si étrange et si difficile, cherchez du moins des termes polis, couvrez des fleurs de la rhétorique cette face hideuse de votre Évangile, et adoucissez son austérité par les charmes de votre éloquence. A Dieu ne plaise, répond ce grand homme, que je mêle la sagesse humaine à la sagesse du fils de Dieu! c'est la volonté de mon maître que mes paroles ne soient pas moins rudes que ma doctrine paraît incroyable. Saint Paul rejette tous les artifices de la rhétorique. Son discours, bien loin de couler avec cette douceur agréable, avec cette égalité tempérée que nous admirons dans les orateurs, paraît inégal et sans suite à ceux qui ne l'ont pas assez pénétré; et les délicats de la terre, qui ont, disent-ils, les oreilles fines, sont offensés de son style irrégulier. Mais, mes frères, n'en rougissons pas. Le discours de l'apôtre est simple, mais ses pensées sont toutes divines. S'il ignore la rhétorique, s'il méprise la philosophie, Jésus-Christ lui tient lieu de tout; et son nom qu'il a toujours à la bouche, ses mystères qu'il traite si divinement, rendront sa simplicité toute-puissante. Il ira, cet ignorant dans l'art de bien dire, avec cette locution rude, avec cette phrase qui sent l'étranger, il ira en cette Grèce polie, la mère des philosophes et des orateurs; et malgré la résistance du monde, il y établira plus d'églises que Platon n'y a gagné de disciples par cette éloquence qu'on a crue divine. Il prêchera Jésus dans Athènes, et le plus savant de ses sénateurs passera de l'Aréopage en l'école de ce barbare. Il poussera encore plus loin ses conquêtes : il abattra aux pieds du Sauveur la majesté des faisceaux romains en la personne d'un proconsul, et il fera trembler dans les tribunaux les juges devant lesquels on le cite. Rome même entendra sa voix; et un jour cette ville maîtresse se tiendra bien plus honorée d'une lettre du style de Paul, adressée à ses concitoyens, que de tant de fameuses harangues qu'elle a entendues de son Cicéron.

Et d'où vient cela, chrétiens? C'est que Paul a des moyens pour persuader, que la Grèce n'enseigne pas, et que Rome n'a

pas appris. Une puissance surnaturelle, qui se plaît de [1] relever ce que les superbes méprisent, s'est répandue et mêlée dans l'auguste simplicité de ses paroles. De là vient que nous admirons dans ses admirables épîtres une certaine vertu plus qu'humaine, qui persuade contre les règles, ou plutôt qui ne persuade pas tant qu'elle captive les entendements; qui ne flatte pas les oreilles, mais qui porte ses coups droit au cœur. De même qu'on voit un grand fleuve qui retient encore, coulant dans la plaine, cette force violente et impétueuse qu'il avait acquise aux montagnes d'où il tire son origine; ainsi cette vertu céleste qui est contenue dans les écrits de saint Paul, même dans cette simplicité de style, conserve toute la vigueur qu'elle apporte du ciel, d'où elle descend.

C'est par cette vertu divine que la simplicité de l'apôtre a assujetti toutes choses. Elle a renversé les idoles, établi la croix de Jésus, persuadé à un million d'hommes de mourir pour en défendre la gloire : enfin dans ces admirables épîtres elle a expliqué de si grands secrets, qu'on a vu les plus sublimes esprits, après s'être exercés longtemps dans les plus hautes spéculations où pouvait aller [2] la philosophie, descendre de cette vaine hauteur où ils se croyaient élevés, pour apprendre à bégayer humblement dans l'école de Jésus-Christ, sous la discipline de Paul.

EXTRAIT DE L'ÉLOGE DU PRINCE DE CONDÉ [1],

PAR BOSSUET.

Le plus grand capitaine français du 17e siècle [2] était digne d'être célébré par le plus grand orateur de cette époque. Ce beau sujet inspira Bossuet, qui n'est nulle part aussi sublime que dans l'oraison funèbre du prince de Condé. « Si jamais, dit Thomas, il parut avoir l'enthousiasme et l'ivresse de son sujet, et s'il le communiqua aux autres, c'est dans l'éloge funèbre du prince de Condé. L'orateur s'élance avec le héros. Il en a l'impétuosité comme la grandeur. Il ne raconte pas; on dirait qu'il imagine et conçoit lui-même les plans. Il est sur les champs de

[1] On dit *se plaire à*... Racine a dit : « Du temple où notre Dieu se plaît *d'*être adoré. » [2] S'élever, atteindre. — [3] Condé, né en 1621, mort en 1686. — Il serait bon de lire le chapitre III du *Siècle de Louis XIV*, de Voltaire.

bataille. Il a l'air de commander aux événements; il les appelle, il les prédit; il lie ensemble et peint à la fois le passé, le présent, l'avenir : tant les objets se succèdent avec rapidité! tant ils s'entassent et se présent dans son imagination! Mais la partie la plus éloquente de cet éloge en est la fin. Les six dernières pages sont un mélange continuel de pathétique et de sublime. »

Au moment que j'ouvre la bouche pour célébrer la gloire immortelle de Louis de Bourbon, prince de Condé, je me sens également confondu et par la grandeur du sujet, et, s'il m'est permis de l'avouer, par l'inutilité du travail. Quelle partie du monde habitable n'a pas ouï les victoires du prince de Condé et les merveilles de sa vie? On les raconte partout; le Français qui les vante n'apprend rien à l'étranger; et quoi que je puisse aujourd'hui vous en rapporter, toujours prévenu par vos pensées, j'aurai encore à répondre au secret reproche que vous me ferez d'être demeuré beaucoup au-dessous. Nous ne pouvons rien, faibles orateurs, pour la gloire des âmes extraordinaires : le sage a raison de dire que « leurs seules actions les peuvent louer : » toute autre louange languit auprès des grands noms; et la seule simplicité d'un récit fidèle pourrait soutenir la gloire du prince de Condé. Mais en attendant que l'histoire, qui doit ce récit aux siècles futurs, le fasse paraître, il faut satisfaire comme nous pourrons à [1] la reconnaissance publique et aux ordres du plus grand de tous les rois. Que ne doit point le royaume à un prince qui a honoré la maison de France, tout le nom français, son siècle, et pour ainsi dire l'humanité tout entière? Louis le Grand est entré lui-même dans ces sentiments : après avoir pleuré ce grand homme, et lui avoir donné par ses larmes au milieu de toute sa cour le plus glorieux éloge qu'il pût recevoir, il assemble dans un temple si célèbre ce que son royaume a de plus auguste pour y rendre des devoirs publics à la mémoire de ce prince; et il veut que ma faible voix anime toutes ces tristes représentations et tout cet appareil funèbre. Faisons donc cet effort sur notre douleur. Ici un plus grand

[1] *Satisfaire* (v. a.) est synonyme de *contenter*; *satisfaire à*, de *remplir son devoir envers*.

objet et plus digne de cette chaire se présente à ma pensée : c'est Dieu qui fait les guerriers et les conquérants. « C'est vous, lui « disait David, qui avez instruit mes mains à combattre, et « mes doigts à tenir l'épée. » S'il inspire le courage, il ne donne pas moins les autres grandes qualités naturelles et surnaturelles et du cœur et de l'esprit. Tout part de sa puissante main : c'est lui qui envoie du ciel les généreux sentiments, les sages conseils [1], et toutes les bonnes pensées; mais il veut que nous sachions distinguer entre les dons qu'il abandonne à ses ennemis et ceux qu'il réserve à ses serviteurs. Ce qui distingue ses amis d'avec tous les autres, c'est la piété; jusqu'à ce qu'on ait reçu ce don du ciel, tous les autres non-seulement ne sont rien, mais encore tournent en ruine à ceux qui en sont ornés : sans ce don inestimable de la piété, que serait-ce que le prince de Condé avec tout ce grand cœur et ce grand génie? Non, mes frères, si la piété n'avait comme consacré ses autres vertus, ni ces princes ne trouveraient aucun adoucissement à leur douleur, ni ce religieux pontife aucune confiance dans ses prières, ni moi-même aucun soutien aux louanges que je dois à un si grand homme. Poussons donc à bout la gloire humaine par cet exemple; détruisons l'idole des ambitieux; qu'elle tombe anéantie devant ces autels [2]. Mettons ensemble aujourd'hui (car nous le pouvons dans un si noble sujet) toutes les plus belles qualités d'une excellente nature; et, à la gloire de la vérité, montrons dans un prince admiré de tout l'univers, que ce qui fait les héros, ce qui porte la gloire du monde jusqu'au comble, valeur, magnanimité, bonté naturelle, voilà pour le cœur; vivacité, pénétration, grandeur et sublimité de génie, voilà pour l'esprit, ne serait qu'une illusion, si la piété ne s'y était jointe; et enfin que la piété est le tout de l'homme. C'est, messieurs, ce que vous verrez dans la vie éternellement mémorable de très-haut et très-puissant prince Louis de Bourbon, prince de Condé, premier prince du sang.

Dieu nous a révélé que lui seul fait les conquérants, et que seul il les fait servir à ses desseins. Quel autre a fait un Cyrus, si ce n'est Dieu qui l'avait nommé deux cents ans avant sa nais-

[1] Desseins. — [2] Belle image.

sance dans les oracles d'Isaïe? « Tu n'es pas encore, lui disait-il, « mais je te vois, et je t'ai nommé par ton nom : tu t'appelleras « Cyrus. Je marcherai devant toi dans les combats ; à ton appro- « che je mettrai les rois en fuite ; je briserai les portes d'airain. « C'est moi qui étends les cieux, qui soutiens la terre, qui nomme « ce qui n'est pas comme ce qui est, » c'est-à-dire c'est moi qui fais tout, et moi qui vois, dès l'éternité, tout ce que je fais. Quel autre a pu former un Alexandre, si ce n'est ce même Dieu qui en a fait voir de si loin et par des figures si vives l'ardeur indomptable à son prophète Daniel ? « Le voyez-vous, dit-il, ce « conquérant ; avec quelle rapidité il s'élève de l'occident comme « par bonds, et ne touche pas à terre ? » Semblable, dans ses sauts hardis et dans sa légère démarche, à ces animaux vigoureux et bondissants, il ne s'avance que par vives et impétueuses saillies, et n'est arrêté ni par montagnes ni par précipices. Déjà le roi de Perse est entre ses mains : « à sa vue il s'est animé ; « *efferatus est in eum,* dit le prophète ; il l'abat, il le foule aux « pieds : nul ne le peut défendre des coups qu'il lui porte, ni « lui arracher sa proie. » A n'entendre que ces paroles de Daniel, qui croiriez-vous voir [1], messieurs, sous cette figure, Alexandre, ou le prince de Condé? Dieu donc lui avait donné cette indomptable valeur pour le salut de la France durant la minorité d'un roi de quatre ans. Laissez-le croître ce roi chéri du Ciel [2], tout cédera à ses exploits : supérieur aux siens comme aux ennemis, il saura, tantôt se servir, tantôt se passer de ses plus fameux capitaines ; et seul, sous la main de Dieu, qui sera continuellement à son secours, on le verra l'assuré [3] rempart de ses États. Mais Dieu avait choisi le duc d'Enghien pour le défendre dans son enfance. Aussi, vers les premiers jours de son règne, à l'âge de vingt-deux ans, le duc conçut un dessein où les vieillards expérimentés ne purent atteindre ; mais la victoire le justifia devant Rocroi. L'armée ennemie est plus forte, il est vrai ; elle est composée de ces vieilles bandes wallonnes, italiennes et espagnoles, qu'on n'avait pu rompre jusqu'alors ; mais pour combien fallait-il

[1] Le sujet est noblement amené. — [2] Beau mouvement, qui orne une flatterie peu séante. — [3] L'adjectif formé d'un participe passé ne précède pas ordinairement le substantif. V. page 243, l. 17.

compter le courage qu'inspiraient à nos troupes le besoin pressant de l'État, les avantages passés, et un jeune prince du sang qui portait la victoire dans ses yeux? Don Francisco de Mellos l'attend de pied ferme; et sans pouvoir reculer, les deux généraux et les deux armées semblaient avoir voulu se renfermer dans des bois et dans des marais, pour décider leur querelle, comme deux braves en champ clos. Alors que ne vit-on pas? Le jeune prince parut un autre homme : touchée d'un si digne objet, sa grande âme se déclara tout entière; son courage croissait avec les périls, et ses lumières avec son ardeur. A la nuit qu'il fallut passer en présence des ennemis, comme un vigilant capitaine il reposa le dernier, mais jamais il ne reposa plus paisiblement. A la veille d'un si grand jour et dès la première bataille il est tranquille, tant il se trouve dans son naturel; et on sait que le lendemain à l'heure marquée il fallut réveiller d'un profond sommeil cet autre Alexandre. Le voyez-vous comme il vole, ou à la victoire, ou à la mort? Aussitôt qu'il eut porté de rang en rang l'ardeur dont il était animé, on le vit presque en même temps pousser l'aile droite des ennemis, soutenir la nôtre ébranlée, rallier le Français à demi vaincu, mettre en fuite l'Espagnol victorieux, porter partout la terreur, et étonner de ses regards étincelants ceux qui échappaient à ses coups. Restait cette redoutable infanterie de l'armée d'Espagne, dont les gros bataillons serrés, semblables à autant de tours, mais à des tours qui sauraient réparer leurs brèches, demeuraient inébranlables au milieu de tout le reste en déroute, et lançaient des feux de toutes parts [1]. Trois fois le jeune vainqueur s'efforça de rompre ces intrépides combattants, trois fois il fut repoussé par le valeureux comte de Fontaines, qu'on voyait porté dans sa chaise, et, malgré ses infirmités, montrer qu'une âme guerrière est maîtresse du corps qu'elle anime; mais enfin il faut céder. C'est en vain qu'à travers des bois, avec sa cavalerie toute fraîche, Beck précipite sa marche pour tomber sur nos soldats épuisés; le prince l'a prévenu, les bataillons enfoncés demandent quartier : mais la victoire va devenir plus terrible pour le duc d'Enghien que le combat. Pendant qu'avec un air assuré il

[1] Belle période, style admirablement pittoresque.

s'avance pour recevoir la parole de ces braves gens, ceux-ci, toujours en garde, craignent la surprise de quelque nouvelle attaque; leur effroyable décharge met les nôtres en furie; on ne voit plus que carnage; le sang enivre le soldat, jusqu'à ce que le grand prince, qui ne put voir égorger ces lions comme de timides brebis, calma les courages émus, et joignit au plaisir de vaincre celui de pardonner. Quel fut alors l'étonnement de ces vieilles troupes et de leurs braves officiers, lorsqu'ils virent qu'il n'y avait plus de salut pour eux qu'entre les bras du vainqueur! de quels yeux regardèrent-ils le jeune prince, dont la victoire avait relevé la haute contenance, à qui la clémence ajoutait de nouvelles grâces! Qu'il eût encore volontiers sauvé la vie au brave comte de Fontaines! mais il se trouva par terre parmi ces milliers de morts dont l'Espagne sent encore la perte. Elle ne savait pas que le prince qui lui fit perdre tant de ses vieux régiments à la journée de Rocroi en devait achever les restes dans les plaines de Lens. Ainsi la première victoire fut le gage de beaucoup d'autres. Le prince fléchit le genou, et dans le champ de bataille il rend au Dieu des armées la gloire qu'il lui envoyait; là on célébra Rocroi délivré, les menaces d'un redoutable ennemi tournées à sa honte, la régence affermie, la France en repos, et un règne, qui devait être si beau, commencé par un si heureux présage. L'armée commença l'action de grâces; toute la France suivit; on y élevait jusqu'au ciel le coup d'essai du duc d'Enghien; c'en serait assez pour illustrer une autre vie que la sienne, mais pour lui c'est le premier pas de sa course.

Dès cette première campagne, après la prise de Thionville, digne prix de la victoire de Rocroi, il passa pour un capitaine également redoutable dans les siéges et dans les batailles. Mais voici dans un jeune prince victorieux quelque chose qui n'est pas moins beau que la victoire. La cour, qui lui préparait à son arrivée les applaudissements qu'il méritait, fut surprise de la manière dont il les reçut. La reine régente lui a témoigné que le roi était content de ses services : c'est dans la bouche du souverain la digne récompense de ses travaux. Si les autres osaient le louer, il repoussait leurs louanges comme des of-

fenses, et indocile à la flatterie [1], il en craignait jusqu'à l'apparence : telle était la délicatesse, ou plutôt telle était la solidité de ce prince. Aussi avait-il pour maxime (écoutez; c'est la maxime qui fait les grands hommes), que dans les grandes actions il faut uniquement songer à bien faire, et laisser venir la gloire après la vertu : c'est ce qu'il inspirait aux autres; c'est ce qu'il suivait lui-même. Ainsi la fausse gloire ne le tentait pas; tout tendait au vrai et au grand. De là vient qu'il mettait sa gloire dans le service du roi et dans le bonheur de l'État; c'était là le fond de son cœur; c'étaient ses premières et ses plus chères inclinations. La cour ne le retint guère, quoiqu'il en fût la merveille; il fallait montrer partout, et à l'Allemagne comme à la Flandre, le défenseur intrépide que Dieu nous donnait. Arrêtez ici vos regards : il se prépare contre le prince quelque chose de plus formidable qu'à Rocroi, et, pour éprouver sa vertu, la guerre va épuiser toutes ses inventions et tous ses efforts. Quel objet se présente à mes yeux! ce ne sont pas seulement des hommes à combattre, ce sont des montagnes inaccessibles : ce sont des ravines et des précipices d'un côté; c'est de l'autre un bois inpénétrable, dont le fond est un marais; et, derrière des ruisseaux, de prodigieux retranchements : ce sont partout des forts élevés, et des forêts abattues qui traversent des chemins affreux; et au dedans c'est Merci avec ses braves Bavarois enflés de tant de succès et de la prise de Fribourg; Merci qu'on ne vit jamais reculer dans les combats; Merci que le prince de Condé et le vigilant Turenne n'ont jamais surpris dans un mouvement irrégulier, et à qui ils ont rendu ce grand témoignage, que jamais il n'avait perdu un seul moment favorable, ni manqué de prévenir leurs desseins, comme s'il eût assisté à leurs conseils. Ici donc, durant huit jours, et à quatre attaques différentes, on vit tout ce qu'on peut soutenir et entreprendre à la guerre. Nos troupes semblent rebutées autant par la résistance des ennemis que par l'effroyable disposition des lieux, et le prince se vit quelque temps comme abandonné. Mais, comme un autre Machabée, « son bras de l'abandonna pas, et son courage irrité par tant

[1] Métaphore très-heureuse, ou plutôt noble idée.

« de périls vint à son secours. » On ne l'eut pas plus tôt vu pied à terre forcer le premier ces inaccessibles hauteurs, que son ardeur entraîna tout après elle. Merci voit sa perte assurée; ses meilleurs régiments sont défaits; la nuit sauve les restes de son armée. Mais que des pluies excessives s'y joignent encore, afin que nous ayons à la fois, avec tout le courage et tout l'art, toute la nature à combattre. Quelque avantage que prenne un ennemi habile autant que hardi, et dans quelque affreuse montagne qu'il se retranche de nouveau, poussé de tous côtés, il faut qu'il laisse en proie au duc d'Enghien, non-seulement son canon et son bagage, mais encore tous les environs du Rhin. Voyez comme tout s'ébranle : Philipsbourg est aux abois en dix jours, malgré l'hiver qui approche; Philipsbourg, qui tint si longtemps le Rhin captif sous nos lois, et dont le plus grand des rois a si glorieusement réparé la perte. Worms, Spire, Mayence, Landau, vingt autres places de noms ouvrent leurs portes; Merci ne le peut défendre, et ne paraît plus devant son vainqueur : ce n'est pas assez; il faut qu'il tombe à ses pieds, digne victime de sa valeur; Nordlingue en verra la chute : il y sera décidé qu'on ne tient non plus [1] devant les Français en Allemagne qu'en Flandre, et on devra tous ces avantages au même prince. Dieu, protecteur de la France, et d'un roi qu'il a destiné à ses grands ouvrages, l'ordonne ainsi.

L'orateur, en poursuivant le récit des grandes actions du héros, nous mène par une transition insensible à l'éloge de son cœur. Il le peint d'abord dans ses relations de famille, et continue ainsi :

Ce n'était pas seulement pour un fils, ni pour sa famille, qu'il avait des sentiments si tendres : je l'ai vu (et ne croyez pas que j'use ici d'exagération), je l'ai vu vivement ému des périls de ses amis; je l'ai vu, simple et naturel, changer de visage au récit de leurs infortunes, entrer avec eux dans les moindres choses comme dans les plus importantes : dans les accommodements, calmer les esprits aigris avec une patience et une douceur qu'on n'aurait jamais attendue d'une humeur si vive ni d'une si haute élevation. Loin de nous les héros sans humanité! ils pourront bien forcer les respects et ravir l'admiration,

[1] Archaïsme, pour *pas plus*. V. page 167, n. 1.

comme font tous les objets extraordinaires, mais ils n'auront pas les cœurs. Lorsque Dieu forma le cœur et les entrailles de l'homme, il y mit premièrement la bonté comme le propre caractère de la nature divine, et pour être comme la marque de cette main bienfaisante dont nous sortons. La bonté devait donc faire comme le fond de notre cœur, et devait être en même temps le premier attrait que nous aurions en nous-mêmes pour gagner les autres hommes. La grandeur qui vient par-dessus, loin d'affaiblir la bonté, n'est faite que pour l'aider à se communiquer davantage, comme une fontaine publique qu'on élève pour la répandre [1]. Les cœurs sont à ce prix; et les grands dont la bonté n'est pas le partage, par une juste punition de leur dédaigneuse insensibilité, demeureront privés éternellement du plus grand bien de la vie humaine, c'est-à-dire des douceurs de la société. Jamais homme ne le goûta mieux que le prince dont nous parlons; jamais homme ne craignit moins que la familiarité blessât le respect. Est-ce là celui qui forçait les villes et qui gagnait les batailles? Quoi! il semble avoir oublié ce haut rang qu'on lui a vu si bien défendre! Reconnaissez le héros qui, toujours égal à lui-même, sans se hausser pour paraître grand, sans s'abaisser pour être civil et obligeant, se trouve naturellement tout ce qu'il doit être envers tous les hommes: comme un fleuve majestueux et bienfaisant, qui porte paisiblement dans les villes l'abondance qu'il a répandue dans les campagnes en les arrosant, qui se donne à tout le monde, et ne s'élève et ne s'enfle que lorsque avec violence on s'oppose à la douce pente qui le porte à continuer son tranquille cours; telle a été la douceur et telle a été la force du prince de Condé. Avez-vous un secret important [2]? versez-le hardiment dans ce noble cœur; votre affaire devient la sienne par la confiance. Il n'y a rien de plus inviolable pour ce prince que les droits sacrés de l'amitié. Lorsqu'on lui demande une grâce, c'est lui qui paraît l'obligé; et jamais on ne vit de joie ni si vive ni si naturelle que celle qu'il ressentait à faire plaisir.

[1] Comparaison ingénieuse.—V. p. 205.— [2] C'est-à-dire : *Si l'on avait un secret, on pouvait*, etc. Voyez combien ce mouvement oratoire anime et embellit la diction.

Puis, l'orateur passe aux qualités de l'esprit. Il loue les talents guerriers de son héros, et en prend occasion de le comparer avec Turenne, autre grand capitaine de la même époque.

Ç'a été dans notre siècle un grand spectacle de voir dans le même temps et dans les mêmes campagnes ces deux hommes que la voix commune de toute l'Europe égalait aux plus grands capitaines des siècles passés, tantôt à la tête de corps séparés, tantôt unis, plus encore par le concours des mêmes pensées que par les ordres que l'inférieur recevait de l'autre, tantôt opposés front à front [1] et redoublant l'un dans l'autre l'activité et la vigilance : comme si Dieu, dont souvent, selon l'Écriture, la sagesse se joue dans l'univers, eût voulu nous les montrer dans toutes les formes, et nous montrer ensemble tout ce qu'il peut faire des hommes! Que de campements! que de belles marches! que de hardiesse! que de précautions! que de périls! que de ressources! Vit-on jamais en deux hommes les mêmes vertus avec des caractères si divers, pour ne pas dire si contraires? L'un paraît agir par des réflexions profondes, et l'autre par de soudaines illuminations; celui-ci par conséquent plus vif, mais sans que son feu eût rien de précipité; celui-là, d'un air plus froid, sans jamais rien avoir de lent, plus hardi à faire qu'à parler, résolu et déterminé au dedans, lors même qu'il paraissait embarrassé au dehors. L'un, dès qu'il parut dans les armées, donne une haute idée de sa valeur et fait attendre quelque chose d'extraordinaire, mais toutefois s'avance par ordre, et vient comme par degrés aux prodiges qui ont fini le cours de sa vie : l'autre, comme un homme inspiré, dès sa première bataille s'égale aux maîtres les plus consommés : l'un, par de vifs et continuels efforts, emporte l'admiration du genre humain, et fait taire l'envie; l'autre jette d'abord une si vive lumière qu'elle n'osait l'attaquer : l'un enfin, par la profondeur de son génie et les incroyables ressources de son courage, s'élève au-dessus des plus grands périls, et sait même profiter de toutes les infidélités de la fortune; l'autre, et par l'avantage d'une si haute naissance, et par ces grandes pensées que le Ciel envoie, et par une espèce d'instinct admirable dont les hommes

[1] Turenne et Condé furent opposés l'un à l'autre dans des guerres civiles.

ne connaissent pas le secret, semble né pour entraîner la fortune dans ses desseins, et forcer les destinées. Et, afin que l'on vît toujours dans ces deux hommes de grands caractères, mais divers, l'un, emporté d'un coup soudain, meurt pour son pays comme un Judas le Machabée; l'armée le pleure comme son père, et la cour et tout le peuple gémit; sa piété est louée comme son courage, et sa mémoire ne se flétrit point par le temps : l'autre, élevé par les armes au comble de la gloire comme un David, comme lui meurt dans son lit en publiant les louanges de Dieu et instruisant sa famille, et laisse tous les cœurs remplis tant de l'éclat de sa vie que de la douceur de sa mort.

Après avoir admiré dans Condé la valeur, l'humanité, la prudence, c'est-à-dire les vertus de l'homme naturel, Bossuet passe à la seconde partie de son discours, dans laquelle il envisage Condé comme chrétien. La forme de cette seconde partie est narrative. L'orateur suit et retrace les progrès de la vérité dans le cœur de son héros, nous amène près de son lit de mort, nous rend témoins de ses derniers moments, et, célébrant la dernière victoire de Condé, celle de la foi sur l'incrédulité, il s'écrie :

Que se faisait-il dans cette âme? quelle nouvelle lumière lui apparaissait? quel soudain rayon perçait la nue et faisait comme évanouir en ce moment avec toutes les ignorances des sens les ténèbres mêmes, si je l'ose dire, et les saintes obscurités de la foi? Que devinrent alors ces beaux titres dont notre orgueil est flatté? Dans l'approche d'un si beau jour, et dès la première atteinte d'une si vive lumière, combien promptement disparaissent tous les fantômes du monde! que l'éclat de la plus belle victoire paraît sombre! qu'on en méprise la gloire, et qu'on veut de mal à ces faibles yeux qui s'y sont laissé éblouir! Venez, peuple, venez maintenant; mais venez plutôt, princes et seigneurs, et vous qui jugez la terre, et vous qui ouvrez aux hommes les portes du ciel, et vous plus que tous les autres, princes et princesses, nobles rejetons de tant de rois, lumières de la France, mais aujourd'hui obscurcies et couvertes de votre douleur comme d'un nuage; venez voir le peu qui nous reste d'une si auguste naissance, de tant de grandeur, de

tant de gloire. Jetez les yeux de toutes parts : voilà tout ce qu'a pu faire la magnificence et la piété pour honorer un héros ; des titres, des inscriptions, vaines marques de ce qui n'est plus ; des figures qui semblent pleurer autour d'un tombeau et des fragiles images d'une douleur que le temps emporte avec tout le reste ; des colonnes qui semblent vouloir porter jusqu'au ciel le magnifique témoignage de notre néant [1]; et rien enfin ne manque dans tous ces honneurs que celui à qui on les rend. Pleurez donc sur ces faibles restes de la vie humaine, pleurez sur cette triste immortalité que nous donnons aux héros ; mais approchez en particulier, ô vous qui courez avec tant d'ardeur dans la carrière de la gloire, âmes guerrières et intrépides ; quel autre fut plus digne de vous commander ? mais dans quel autre avez-vous trouvé le commandement plus honnête ? pleurez donc ce grand capitaine, et dites en gémissant : Voilà celui qui nous menait dans les hasards ; sous lui se sont formés tant de renommés capitaines que ses exemples ont élevés aux premiers honneurs de la guerre : son ombre eût pu encore gagner des batailles, et voilà que dans son silence son nom même nous anime, et ensemble [2] il nous avertit que pour trouver à la mort quelque reste de nos travaux, et n'arriver pas sans ressource à notre éternelle demeure, avec le roi de la terre il faut encore servir le roi du ciel. Servez donc ce roi immortel et si plein de miséricorde, qui vous comptera un soupir et un verre d'eau donné en son nom plus que tous les autres ne feront [3] jamais tout votre sang répandu ; et commencez à compter le temps de vos utiles services du jour que vous vous serez donnés à un maître si bienfaisant. Et vous, ne viendrez-vous pas à ce triste monument, vous, dis-je, qu'il a bien voulu mettre au rang de ses amis ? tous ensemble, en quelque degré de sa confiance qu'il vous ait reçus, environnez ce tombeau, versez des larmes avec des prières, et, admirant dans un si grand prince une amitié si commode et un commerce si doux, conservez le souvenir d'un héros dont la bonté avait égalé le courage. Ainsi puisse-t-il toujours vous être un cher entretien ! ainsi puissiez-vous profiter de ses vertus ; et que sa mort, que vous déplorez, vous

[1] Alliance de mots sublime. — [2] En même temps. — [3] Compteront.

serve à la fois de consolation et d'exemple! Pour moi, s'il m'est permis, après tous les autres, de venir rendre les derniers devoirs à ce tombeau, ô prince, le digne sujet de nos louanges et de nos regrets, vous vivrez éternellement dans ma mémoire; votre image y sera tracée, non point avec cette audace qui promettait la victoire, non, je ne veux rien voir en vous de ce que la mort y efface; vous aurez dans cette image des traits immortels; je vous y verrai tel que vous étiez à ce dernier jour sous la main de Dieu, lorsque sa gloire sembla commencer à vous apparaître. C'est là que je vous verrai plus triomphant qu'à Fribourg et à Rocroi; et, ravi d'un si beau triomphe, je dirai en action de grâces ces belles paroles du bien-aimé disciple : *Et hæc est victoria quæ vincit mundum, fides nostra :* « La véritable victoire, celle qui met sous nos « pieds le monde entier, c'est notre foi. » Jouissez, prince, de cette victoire, jouissez-en éternellement par l'immortelle vertu de ce sacrifice [1]; agréez ces derniers efforts d'une voix qui vous fut connue : vous mettrez fin à tous ces discours. Au lieu de déplorer la mort des autres, grand prince, dorénavant je veux apprendre de vous à rendre la mienne sainte : heureux si, averti par ces cheveux blancs du compte que je dois rendre de mon administration, je réserve au troupeau que je dois nourrir de la parole de vie les restes d'une voix qui tombe, et d'une ardeur qui s'éteint!

EXTRAIT DE L'ORAISON FUNÈBRE DE TURENNE,

PAR FLÉCHIER.

Fléchier, évêque de Nîmes (1632-1710), est le premier après Bossuet dans l'oraison funèbre. Celle de Turenne est son chef-d'œuvre. Harmonieux, élégant, fleuri, il est rarement pathétique, il n'est jamais profond, et la justesse manque parfois à ses pensées. Dans l'ensemble de l'éloge de Turenne, il surpasse de beaucoup Mascaron, qui a traité le même sujet; celui-ci a pourtant l'avantage dans plusieurs morceaux, que nous citerons.

Je ne puis, messieurs, vous donner d'abord une plus haute

[1] Le sacrifice de Jésus-Christ.

idée du triste sujet dont je viens vous entretenir, qu'en recueillant ces termes nobles et expressifs dont l'Écriture sainte se sert pour louer la vie et pour déplorer la mort du sage et vaillant Machabée. Cet homme, qui portait la gloire de sa nation jusqu'aux extrémités de la terre; qui couvrait son camp du bouclier, et forçait celui des ennemis avec l'épée; qui donnait à des rois ligués contre lui des déplaisirs mortels, et réjouissait Jacob par ses vertus et par ses exploits, dont la mémoire doit être éternelle; cet homme qui défendait les villes de Juda, qui domptait l'orgueil des enfants d'Ammon et d'Ésaü, qui revenait chargé des dépouilles de Samarie, après avoir brûlé sur leurs propres autels les dieux des nations étrangères; cet homme que Dieu avait mis autour d'Israël, comme un mur d'airain, où se brisèrent tant de fois toutes les forces de l'Asie, et qui, après avoir défait de nombreuses armées, déconcerté les plus fiers et les plus habiles généraux des rois de Syrie, venait tous les ans, comme le moindre des Israélites, réparer avec ses mains triomphantes les ruines du sanctuaire, et ne voulait d'autre récompense des services qu'il rendait à sa patrie que l'honneur de l'avoir servie : ce vaillant homme poussant enfin, avec un courage invincible, les ennemis qu'il avait réduits à une fuite honteuse, reçut le coup mortel, et demeura comme enseveli dans son triomphe. Au premier bruit de ce funeste accident, toutes les villes de Judée furent émues, des ruisseaux de larmes coulèrent des yeux de tous leurs habitants; ils furent quelque temps saisis, muets, immobiles. Un effort de douleur rompant enfin ce long et morne silence, d'une voix entrecoupée de sanglots que formaient dans leurs cœurs la tristesse, la pitié, la crainte, ils s'écrièrent : « Comment est mort cet homme « puissant qui sauvait le peuple d'Israël! » A ces cris Jérusalem redoubla ses pleurs; les voûtes du temple s'ébranlèrent; le Jourdain se troubla, et tous ses rivages retentirent du son de ces lugubres paroles : « Comment est mort cet homme puissant qui sauvait le peuple d'Israël ! »

Chrétiens, qu'une triste cérémonie assemble en ce lieu, ne rappelez-vous pas en votre mémoire ce que vous avez vu, ce que vous avez senti il y a cinq mois? Ne vous reconnaissez-vous

pas dans l'affliction que j'ai décrite? et ne mettez-vous pas dans votre esprit, à la place du héros dont parle l'Écriture, celui dont je viens vous parler? La vertu et le malheur de l'un et de l'autre sont semblables; et il ne manque aujourd'hui à ce dernier qu'un éloge digne de lui. Oh! si l'esprit divin, l'esprit de force et de vérité, avait enrichi mon discours de ces images vives et naturelles qui représentent la vertu et qui la persuadent tout ensemble, de combien de nobles idées remplirais-je vos esprits, et quelle impression ferait sur vos cœurs le récit de tant d'actions édifiantes et glorieuses!

L'orateur divise son discours en trois parties. Il envisage dans Turenne le *grand capitaine*, le *sage*, le *chrétien;* division peu naturelle, puisque la sagesse est un attribut du capitaine et du chrétien. La troisième partie renferme très-convenablement la mort de Turenne, que Mascaron a eu tort de raconter dans sa première partie.

Suivons ce prince dans ses dernières campagnes, et regardons tant d'entreprises difficiles, tant de succès glorieux, comme des preuves de son courage et des récompenses de sa piété. Commencer ses journées par la prière, réprimer l'impiété et les blasphèmes, protéger les personnes et les choses saintes contre l'insolence et l'avarice des soldats, invoquer dans tous les dangers le Dieu des armées, c'est le devoir et le soin ordinaire de tous les capitaines. Pour lui, il passe plus avant. Lors même qu'il commande aux troupes, il se regarde comme un simple soldat de Jésus-Christ; il sanctifie les guerres par la pureté de ses intentions, par le désir d'une heureuse paix, par les lois d'une discipline chrétienne; il considère ses soldats comme ses frères, et se croit obligé d'exercer la charité dans une profession cruelle où l'on perd souvent l'humanité même. Animé par de si grands motifs, il se surpasse lui-même, et fait voir que le courage devient plus ferme quand il est soutenu par des principes de religion; qu'il y a une pieuse magnanimité qui attire les bons succès malgré les périls et les obstacles, et qu'un guerrier est invincible quand il combat avec foi, et quand il prête des mains pures au Dieu des batailles qui le conduit.

Comme il tient de Dieu toute sa gloire, aussi la lui rapporte-

t-il tout entière, et ne conçoit autre confiance que celle qui est fondée sur le nom du Seigneur. Que ne puis-je vous représenter ici une de ces importantes occasions où il attaque avec peu de troupes toutes les forces de l'Allemagne! il marche trois jours, passe trois rivières, joint les ennemis, les combat et les charge. Le nombre d'un côté, la valeur de l'autre, la fortune est longtemps douteuse. Enfin le courage arrête la multitude; l'ennemi s'ébranle et commence à plier. Il s'élève une voix qui crie : Victoire! Alors ce général suspend toute l'émotion que donne l'ardeur du combat, et d'un ton sévère : « Arrêtez, dit-il, notre sort n'est pas en nos mains, et nous serons nous-mêmes vaincus, si le Seigneur ne nous favorise [1]. » A ces mots il lève les yeux au ciel d'où lui vient son secours, et, continuant à donner ses ordres, il attend avec soumission, entre l'espérance et la crainte, que les ordres du Ciel s'exécutent.

Qu'il est difficile, messieurs, d'être victorieux et d'être humble tout ensemble! Les prospérités militaires laissent dans l'âme je ne sais quel plaisir touchant, qui la remplit et l'occupe tout entière. On s'attribue une supériorité de puissance et de force; on se couronne de ses propres mains; on se dresse un triomphe secret à soi-même; on regarde comme son propre bien ces lauriers qu'on cueille avec peine, et qu'on arrose souvent de son sang; et lors même qu'on rend à Dieu de solennelles actions de grâces, et qu'on pend aux voûtes sacrées de ses temples des drapeaux déchirés et sanglants qu'on a pris sur les ennemis, qu'il est dangereux que la vanité n'étouffe une partie de la reconnaissance, qu'on ne mêle aux vœux qu'on rend au Seigneur des applaudissements qu'on croit se devoir à soi-même, et qu'on ne retienne au moins quelques grains de cet encens qu'on va brûler sur ses autels [2]!

C'était en ces occasions que M. de Turenne, se dépouillant de lui-même, renvoyait toute la gloire à celui à qui seul elle appartient légitimement. S'il marche, il reconnaît que c'est Dieu qui le conduit et qui le guide : s'il défend des places, il sait qu'on les défend en vain si Dieu ne les garde : s'il se retranche, il lui semble que c'est Dieu qui lui fait un rempart

[1] Voyez note A à la fin du morceau. — [2] Voyez note B.

pour le mettre à couvert de toute insulte : s'il combat, il sait d'où il tire toute sa force ; et s'il triomphe, il croit voir dans le ciel une main invisible qui le couronne. Rapportant ainsi toutes les grâces qu'il reçoit à leur origine, il en attire de nouvelles. Il ne compte plus les ennemis qui l'environnent : et, sans s'étonner de leur nombre ou de leur puissance, il dit avec le prophète : « Ceux-là se fient au nombre de leurs combattants et « de leurs chariots ; pour nous, nous nous reposons sur la pro- « tection du Tout-Puissant. » Dans cette fidèle et juste confiance, il redouble son ardeur, forme de grands desseins, exécute de grandes choses, et commence une campagne qui semblait devoir être si fatale à l'Empire.

Il passe le Rhin et trompe la vigilance d'un général habile et prévoyant. Il observe les mouvements des ennemis. Il relève le courage des alliés. Il ménage la foi suspecte et chancelante des voisins. Il ôte aux uns la volonté, aux autres les moyens de nuire ; et, profitant de toutes ces conjonctures importantes qui préparent les grands et glorieux événements, il ne laisse rien à la fortune de ce que le conseil et la prudence humaine lui peuvent ôter. Déjà frémissait dans son camp l'ennemi confus et déconcerté. Déjà prenait l'essor, pour se sauver dans les montagnes, cet aigle dont le vol hardi avait d'abord effrayé nos provinces [1]. Ces foudres de bronze que l'enfer a inventés [2] pour la destruction des hommes tonnaient de tous côtés pour favoriser et pour précipiter cette retraite ; et la France en suspens attendait le succès d'une entreprise qui, selon toutes les règles de la guerre, était infaillible.

Hélas ! nous savions tout ce que nous pouvions espérer, et nous ne pensions pas à ce que nous devions craindre. La providence divine nous cachait un malheur plus grand que la perte d'une bataille. Il en devait coûter une vie que chacun de nous eût voulu racheter de la sienne propre ; et tout ce que nous pouvions gagner ne valait pas ce que nous allions perdre [3]. O Dieu terrible, mais juste en vos conseils sur les enfants des hommes, vous disposez et des vainqueurs et des victoires !

[1] Inversions pleines d'élégance et d'harmonie. — [2] *Inventées.* — [3] Il sera bon de faire remarquer combien Fléchier prodigue les antithèses.

Pour accomplir vos volontés et faire craindre vos jugements, votre puissance renverse ceux que votre puissance avait élevés. Vous immolez à votre souveraine grandeur de grandes victimes, et vous frappez quand il vous plait ces têtes illustres que vous avez tant de fois couronnées.

N'attendez pas, messieurs, que j'ouvre ici une scène tragique, que je représente ce grand homme étendu sur ses propres trophées, que je découvre ce corps pâle et sanglant auprès duquel fume encore la foudre qui l'a frappé, que je fasse crier son sang comme celui d'Abel [1], et que j'expose à vos yeux les tristes images de la religion et de la patrie éplorées. Dans les pertes médiocres on surprend ainsi la pitié des auditeurs, et, par des mouvements étudiés, on tire au moins de leurs yeux quelques larmes vaines et forcées. Mais on décrit sans art une mort qu'on pleure sans feinte. Chacun trouve en soi la source de sa douleur, et rouvre lui-même sa plaie; et le cœur, pour être touché, n'a pas besoin que l'imagination soit émue [2].

Peu s'en faut que je n'interrompe ici mon discours. Je me trouble, messieurs; Turenne meurt: tout se confond, la fortune chancelle, la victoire se lasse, la paix s'éloigne, les bonnes intentions des alliés se ralentissent, le courage des troupes est abattu par la douleur et ranimé par la vengeance; tout le camp demeure immobile. Les blessés pensent à la perte qu'ils ont faite, et non pas aux blessures qu'ils ont reçues. Les pères mourants envoient leurs fils pleurer sur leur général mort. L'armée en deuil est occupée à lui rendre les devoirs funèbres; et la renommée, qui se plait à répandre dans l'univers les accidents extraordinaires, va remplir toute l'Europe du récit glorieux de la vie de ce prince, et du triste regret de sa mort.

Que de soupirs alors! que de plaintes! que de louanges re-

[1] Rapprochement faux, trait de déclamation. Le sang de Turenne ne peut crier comme celui d'Abel. — [2] Ces réflexions d'un orateur sur l'effet qu'il compte produire et sur les moyens d'emouvoir, me paraissent froides et mal placées. Et la phrase qui suit, où il annonce quelques semaines à l'avance qu'il sera sur le point d'interrompre son discours en cet endroit, est encore plus froide. Comment, après les tranquilles réflexions qui précèdent, l'orateur peut-il tout à coup se dire troublé, hors de lui-même? Le trouble ne vient pas au milieu de tant d'art. Le reste du paragraphe est fort beau.

tentissent dans les villes, dans la campagne! L'un, voyant croître ses moissons, bénit la mémoire de celui à qui il doit l'espérance de sa récolte; l'autre, qui jouit encore en repos de l'héritage qu'il a reçu de ses pères, souhaite une éternelle paix à celui qui l'a sauvé des désordres et des cruautés de la guerre. Ici l'on offre le sacrifice adorable de Jésus-Christ pour l'âme de celui qui a sacrifié sa vie et son sang pour le bien public: là on lui dresse une pompe funèbre, où l'on s'attendait de[1] lui dresser un triomphe. Chacun choisit l'endroit qui lui paraît le plus éclatant dans une si belle vie. Tous entreprennent son éloge; et chacun, s'interrompant lui-même par ses soupirs et par ses larmes, admire le passé, regrette le présent, et tremble pour l'avenir. Ainsi tout le royaume pleure la mort de son défenseur; et la perte d'un homme seul[2] est une calamité publique.

Pourquoi, mon Dieu, si j'ose répandre mon âme en votre présence et parler à vous, moi qui ne suis que poussière et que cendre, pourquoi le perdons-nous dans la nécessité la plus pressante, au milieu de ses grands exploits, au plus haut point de sa valeur, dans la maturité de sa sagesse? Est-ce qu'après tant d'actions dignes de l'immortalité il n'avait plus rien de mortel à faire[3]? Ce temps était-il arrivé où il devait recueillir le fruit de tant de vertus chrétiennes, et recevoir de vous la couronne de justice que vous gardez à ceux qui ont fourni une glorieuse carrière? Peut-être avions-nous mis en lui trop de confiance, et vous nous défendez dans vos Écritures de nous faire un bras de chair, et de nous confier aux enfants des hommes. Peut-être est-ce une punition de notre orgueil, de notre ambition, de nos injustices. Comme il s'élève du fond des vallées des vapeurs grossières dont se forme la foudre qui tombe sur les montagnes, il sort du cœur des peuples des iniquités dont vous déchargez les châtiments sur la tête de ceux qui les gouvernent ou qui les défendent[4]. Je ne viens pas, Seigneur, sonder les abîmes de vos jugements, ni découvrir ces ressorts secrets et invisibles

[1]On dit *s'attendre à*. — [2]Il faut *un seul homme*; mais l'harmonie (numerus) y perdrait quelque chose. Voyez la note C. — [3] Antithèse froide. V. p. 225. — [4] On pourrait dire aussi bien *qu'il sort du cœur des rois*, etc.

qui font agir votre miséricorde ou votre justice : je ne veux et ne dois que les adorer. Mais vous êtes juste : vous nous affligez; et dans un siècle aussi corrompu que le nôtre, nous ne devons chercher ailleurs que dans le déréglement de nos mœurs toutes les causes de nos misères.

Tirons donc, messieurs, tirons de notre douleur des motifs de pénitence, et ne cherchons qu'en la piété de ce grand homme de vraies et solides consolations. Citoyens, étrangers, ennemis, peuples, rois, empereurs , le plaignent et le révèrent[1] ; mais que peuvent-ils contribuer à son véritable bonheur? Son roi même, et quel roi! l'honore de ses regrets et de ses larmes : grande et précieuse marque de tendresse et d'estime pour un sujet, mais inutile pour un chrétien. Il vivra, je l'avoue , dans l'esprit et dans la mémoire des hommes : mais l'Écriture m'apprend que ce que l'homme pense, et l'homme lui-même, n'est que vanité. Un magnifique tombeau renfermera ses tristes dépouilles; mais il sortira de ce superbe monument, non pour être loué de ses exploits héroïques, mais pour être jugé selon ses bonnes ou mauvaises œuvres. Ses cendres seront mêlées avec celles de tant de rois qui gouvernèrent ce royaume, qu'il a si généreusement défendu; mais, après tout, que leur reste-t-il, à ces rois non plus[2] qu'à lui, des applaudissements du monde, de la foule de leur cour, de l'éclat et de la pompe de leur fortune , qu'un silence éternel , une solitude affreuse , et une terrible attente des jugements de Dieu, sous ces marbres précieux qui les couvrent? Que le monde honore donc comme il voudra les grandeurs humaines, Dieu seul est la récompense des vertus chrétiennes.

A. Dans le progrès même de la victoire, et dans ces moments d'amour-propre où un général voit qu'elle se déclare pour son parti, sa religion était en garde pour l'empêcher d'irriter tant soit peu le Dieu jaloux, par une confiance trop précipitée de vaincre. En vain tout retentissait autour de lui des cris de victoire; en vain les officiers se flattaient et le flattaient lui-même de l'assurance d'un heureux succès : il arrêtait tous ces emportements de joie où l'orgueil humain a tant de

[1] Voyez la note D. — [2] *Ainsi qu'à lui;* car la phrase n'est point négative.

part, par ces paroles si dignes de sa piété : « Si Dieu ne nous soutient, et « s'il n'achève son ouvrage, il y a encore assez de temps pour être « battus. »

MASCARON.

B. Certes, s'il y a une occasion au monde où l'âme pleine d'elle-même soit en danger d'oublier son Dieu, c'est dans ces postes éclatants où un homme, par la sagesse de sa conduite, par la grandeur de son courage, par la force de son bras, et par le nombre de ses soldats, devient comme le dieu des autres hommes, et, rempli de gloire en lui-même, remplit tout le reste du monde d'amour, d'admiration, ou de frayeur. Les dehors mêmes de la guerre, le son des instruments, l'éclat des armes, l'ordre des troupes, le silence des soldats, l'ardeur de la mêlée, le commencement, le progrès et la consommation de la victoire, les cris différents des vaincus et des vainqueurs, attaquent l'âme par tant d'endroits, qu'enlevée à tout ce qu'elle a de sagesse et de modération, elle ne connaît ni Dieu ni elle-même. C'est alors que les impies Salmonées osent imiter le tonnerre de Dieu, et répondre par les foudres de la terre aux foudres du ciel : c'est alors que les sacriléges Antiochus n'adorent que leurs bras et leurs cœurs, et que les insolents Pharaons, enflés de leur puissance, s'écrient : C'est moi qui me suis fait moi-même. Mais aussi la religion et l'humilité paraissent-elles jamais plus majestueuses que lorsque, dans ce point de gloire et de grandeur, elles retiennent le cœur de l'homme dans la soumission et la dépendance où la créature doit être à l'égard de son Dieu ?

M. de Turenne n'a jamais plus vivement senti qu'il y avait un Dieu au-dessus de sa tête, que dans ces occasions éclatantes où presque tous les autres l'oublient. C'était alors qu'il redoublait ses prières ; on l'a vu même s'écarter dans les bois, où, la pluie sur la tête et les genoux dans la boue, il adorait en cette humble posture ce Dieu devant qui les légions des anges tremblent et s'humilient.

LE MÊME.

C. Vous ne l'avez point encore oublié, messieurs ; cette funeste nouvelle se répandit par toute la France comme un brouillard épais qui couvrit la lumière du ciel, et remplit tous les esprits des ténèbres de la mort : la terreur et la consternation la suivaient. Personne n'apprit la mort de M. de Turenne, qui ne crût d'abord l'armée du roi taillée en pièces, nos frontières découvertes, et les ennemis prêts à pénétrer dans le cœur de l'État. Ensuite, oubliant l'intérêt général, on n'était sensible qu'à la perte de ce grand homme. Le récit de ce funeste accident tira des plaintes de toutes les bouches, et des larmes de tous les yeux. Chacun à l'envi faisait gloire de savoir et de dire quelque particularité de sa vie et de ses vertus. L'un disait qu'il était aimé de tout le monde sans intérêt ; l'autre, qu'il était parvenu à être admiré sans envie ; un troisième, qu'il

était redouté de ses ennemis sans être haï; mais enfin, ce que le roi sentit sur cette perte, et ce qu'il dit à la gloire de cet illustre mort, est le plus grand et le plus glorieux éloge de sa vertu. Les peuples répondirent à la douleur de leur prince. On vit dans les villes par où son corps a passé les mêmes sentiments que l'on avait vus autrefois dans l'empire romain lorsque les cendres de Germanicus furent portées de la Syrie au tombeau des Césars. Les maisons étaient fermées, le triste et morne silence qui régnait dans les places publiques n'était interrompu que par les gémissements des habitants; les magistrats en deuil eussent volontiers prêté leurs épaules pour le porter de ville en ville; les prêtres et les religieux à l'envi l'accompagnaient de leurs larmes et de leurs prières. Les villes pour lesquelles ce triste spectacle était tout nouveau faisaient paraître une douleur encore plus véhémente que ceux qui l'accompagnaient; et comme si en voyant son cercueil on l'eût perdu une seconde fois, les cris et les larmes recommençaient. LE MÊME.

D. Ce regret n'a point été particulier à la France; les étrangers qui l'ont admiré pendant sa vie l'ont pleuré à sa mort; et je ne puis m'empêcher d'entrer ici dans un sentiment contraire à celui qu'eut David sur la mort de Saül et de Jonathas. Il ne voulait pas qu'on apprît aux Philistins la perte de ces illustres défenseurs d'Israël : *Nolite annunciare in Gath, neque in plateis Ascalonis*. Non, non, que la renommée porte la nouvelle de cette perte aux ennemis de la France : partout où la vertu sera aimée, on regrettera cet illustre mort. LE MÊME.

L'OUBLI DU DERNIER JOUR.

PAR MASSILLON.

Massillon, évêque de Clermont, né en Provence en 1663, mort à Clermont en 1742, partage avec Bourdaloue (1632-1704) le premier rang parmi les prédicateurs français. Chez d'autres écrivains la langue française est plus nerveuse et plus originale; chez aucun autre, excepté chez Racine, elle n'est aussi élégante et aussi suave. L'art d'intéresser à une idée par les détails, de la multiplier en quelque sorte par l'expression, d'être diffus même sans langueur, caractérise Massillon, qui, d'ailleurs, est moins plein et moins fort que Bourdaloue, moins sublime et moins rapide que Bossuet. Plus habile à persuader qu'à convaincre, il a connu le moyen d'agir sur le plus grand nombre d'âmes. Il approche de l'onction de Fénélon, dont il n'a pas l'intimité. Le *Petit-Carême* de Massillon, suite de sermons composés pour l'éducation de Louis XV, est regardé comme une des plus parfaites productions de la langue française.

Sur quoi pouvez-vous donc justifier cet oubli profond et incompréhensible dans lequel vous vivez de votre dernier jour? Sur la jeunesse qui semble vous promettre encore une longue suite d'années? La jeunesse? mais le fils de la veuve de Naïm était jeune; la mort respecte-t-elle les âges et les rangs? La jeunesse? mais c'est justement ce qui me ferait craindre pour vous; des mœurs licencieuses, des plaisirs extrêmes, des passions outrées, les excès de la table, les mouvements de l'ambition, les dangers de la guerre, les désirs de la gloire, les saillies de la vengeance; n'est-ce pas dans ces beaux jours que la plupart des hommes finissent leur course? Adonias eût vieilli, s'il n'eût été voluptueux; Absalom, s'il eût été libre d'ambition; le fils du roi de Sichem, s'il n'eût pas aimé Dina; Jonathas, si la gloire ne lui eût creusé un tombeau sur les montagnes de Gelboé. La jeunesse? mais faut-il renouveler ici la douleur de la nation, et redoubler des larmes qui coulent encore? faut-il aigrir la plaie qui saigne encore et qui saignera longtemps dans le cœur du grand prince qui nous écoute? Une jeune princesse, les délices de la cour; un jeune prince, l'espérance de l'État; l'enfant même, le fruit précieux de leur tendresse et des vœux publics; la cruelle mort ne vient-elle pas de les moissonner tous ensemble en un clin d'œil? et cet auguste palais rempli, il y a peu de jours, de tant de gloire, de majesté, de magnificence, n'est-il pas devenu, ce semble, pour toujours une maison de deuil et de tristesse? La jeunesse? que la France serait heureuse, si l'on eût pu compter sur cette ressource! hélas! c'est la saison des périls, et l'écueil le plus ordinaire de la vie.

Sur quoi vous rassurez-vous donc encore? sur la force du tempérament? Mais qu'est-ce que la santé la mieux établie? une étincelle qu'un souffle éteint : il ne faut qu'un jour d'infirmité pour détruire le corps le plus robuste du monde. Je n'examine pas après cela si vous ne vous flattez point même là-dessus; si un corps ruiné par les désordres de vos premiers ans ne vous annonce pas au dedans de vous une réponse de mort; si des infirmités habituelles ne vous ouvrent pas de loin les portes du tom-

beau ; si des indices fâcheux ne vous menacent pas d'un accident soudain : je veux que vous prolongiez vos jours au delà même de vos espérances. Hélas, mes frères ! ce qui doit finir peut-il vous paraître long? regardez derrière vous; où sont vos premières années? que laissent-elles de réel dans votre souvenir? pas plus qu'un songe de la nuit : vous rêvez que vous avez vécu ; voilà tout ce qui vous en reste : tout cet intervalle qui s'est écoulé depuis votre naissance jusques aujourd'hui, ce n'est qu'un trait rapide qu'à peine vous avez vu passer : quand vous auriez commencé à vivre avec le monde, le passé ne vous paraîtrait pas plus long ni plus réel : tous les siècles qui ont coulé jusqu'à nous, vous les regarderiez comme des instants fugitifs : tous les peuples qui ont paru et disparu dans l'univers ; toutes les révolutions d'empires et de royaumes; tous ces grands événements qui embellissent nos histoires, ne seraient pour vous que les différentes scènes d'un spectacle que vous auriez vu finir en un jour. Rappelez seulement les victoires, les prises de places, les traités glorieux, les magnificences, les événements pompeux des premières années de ce règne ; vous y touchez encore : vous en avez été la plupart, non-seulement spectateurs, mais vous en avez partagé les périls et la gloire : ils passeront dans nos annales jusqu'à nos derniers neveux; mais pour vous, ce n'est déjà plus qu'un songe, qu'un éclair qui a disparu, et que chaque jour efface même de votre souvenir. Qu'est-ce donc que le peu de chemin qui vous reste à faire? croyons-nous que les jours à venir aient plus de réalité que les passés ? les années paraissent longues quand elles sont encore loin de nous; arrivées, elles disparaissent, elles nous échappent en un instant ; et nous n'aurons pas tourné la tête, que nous nous trouverons, comme par un enchantement, au terme fatal qui nous paraît encore si loin et ne devoir jamais arriver. Regardez le monde tel que vous l'avez vu dans vos premières années, et tel que vous le voyez aujourd'hui : une nouvelle cour a succédé à celle que vos premiers ans ont vue ; de nouveaux personnages sont montés sur la scène; les grands rôles sont remplis par de nouveaux acteurs ; ce sont de nouveaux événements, de nouvelles intrigues, de nouvelles passions, de nouveaux héros dans la vertu comme dans le vice, qui font le sujet des louan-

ges, des dérisions, des censures publiques : un nouveau monde s'est élevé insensiblement, et sans que vous vous en soyez aperçus, sur les débris du premier : tout passe avec vous et comme vous : une rapidité que rien n'arrête entraîne tout dans les abîmes de l'éternité : nos ancêtres nous en frayèrent hier le chemin; et nous allons le frayer demain à ceux qui viendront après nous. Les âges se renouvellent; la figure du monde passe sans cesse; les morts et les vivants se remplacent et se succèdent continuellement; rien ne demeure; tout change, tout s'use, tout s'éteint : Dieu seul demeure toujours le même; le torrent des siècles qui entraîne tous les hommes, coule devant ses yeux; et il voit, avec indignation, de faibles mortels, emportés par ce cours rapide, l'insulter en passant; vouloir faire de ce seul instant tout leur bonheur; et tomber au sortir de là entre les mains de sa colère et de sa vengeance. Où sont maintenant parmi nous les sages? dit l'Apôtre; et un homme, fût-il capable de gouverner l'univers, peut-il mériter ce nom, dès qu'il peut oublier ce qu'il est et ce qu'il doit être?

Cependant, mes frères, quelle impression fait sur nous l'instabilité de tout ce qui se passe? la mort de nos proches, de nos amis, de nos concurrents, de nos maîtres? Nous ne pensons pas que nous les allons suivre de près; nous ne pensons qu'à nous revêtir de leurs dépouilles : nous ne pensons pas au peu de temps qu'ils en ont joui ; nous ne pensons qu'au plaisir qu'ils ont eu de les posséder; nous nous hâtons de profiter du débris les uns des autres ; nous ressemblons à ces soldats insensés qui, au fort de la mêlée, et dans le temps que leurs compagnons tombent de toutes parts à leurs côtés sous le fer et le feu des ennemis, se chargent avidement de leurs habits ; et à peine en sont-ils revêtus, qu'un coup mortel leur ôte, avec la vie, cette folle décoration dont ils venaient de se parer. Ainsi le fils se revêt des dépouilles du père, lui ferme les yeux, succède à son rang, à sa fortune, à ses dignités, conduit l'appareil de ses funérailles, et se retire plus occupé, plus touché des nouveaux titres dont il est revêtu, qu'instruit des derniers avis d'un père mourant, qu'affligé de sa perte, ou du moins désabusé des choses d'ici-bas par un spectacle qui lui en met sous les

yeux le néant, et qui lui annonce incessamment la même destinée. La mort de ceux qui nous environnent n'est pas pour nous une instruction plus utile; un tel laisse un poste vacant, et on s'empresse de le demander; un autre vous avance d'un degré dans le service; celui-ci finit avec lui des prétentions qui vous auraient incommodé; celui-là vous laisse l'oreille et la faveur du maître, et c'était le seul qui pouvait vous la disputer; un autre enfin vous approche d'une dignité, et vous ouvre les voies à une élévation où vous n'auriez pu prétendre qu'après lui; et là-dessus, on se ranime, on prend de nouvelles mesures; on fait de nouveaux projets; et loin de se détromper par l'exemple de ceux que l'on voit disparaître, il sort de leurs cendres mêmes des étincelles fatales qui viennent rallumer tous nos désirs, tous nos attachements pour le monde; et la mort, cette image si triste de notre misère, la mort ranime plus de passions parmi les hommes que toutes les illusions mêmes de la vie. Qu'y a-t-il donc qui puisse nous détacher de ce monde misérable, puisque la mort même ne sert qu'à en resserrer les liens, et nous affermir dans l'erreur qui nous y attache?

DISCOURS DE MIRABEAU,

SUR LE PLAN DE M. NECKER, PROPOSANT LA CONTRIBUTION DU QUART DU REVENU.

Le comte de Mirabeau (1749-1791) est le plus éloquent orateur de la tribune française. Sa vie ne fut qu'un long orage. Pour quelques écarts de jeunesse, son père le fit enfermer dans une prison d'État. Cette punition le révolta contre l'autorité paternelle, davantage encore contre le pouvoir arbitraire, mais ne le corrigea pas. Des fautes graves lui attirèrent de nouveaux châtiments; une inimitié ouverte et publique s'établit entre le père et le fils; Mirabeau passa en prison plusieurs années de sa vie. C'est là qu'il se livra à cette passion pour l'étude, aussi forte au moins que sa passion pour les plaisirs. Plusieurs ouvrages en faveur de la liberté et des droits de l'espèce humaine furent les fruits de ses loisirs forcés; ils écartèrent de lui une partie du mépris dont ses vices l'avaient couvert. Un séjour en Prusse et en Angleterre acheva de mûrir ses idées; et lorsque la révolution arriva, elle le trouva sous les armes, prêt à défendre à la tribune cette liberté pour laquelle il avait tant écrit.

Député de Provence à l'assemblée nationale, il y exerça, par son éloquence, un ascendant extraordinaire. Éclairé par de longues études, il vit mieux que d'autres le point où les réformes devaient s'arrêter. Mais au moment de ralentir un mouvement qu'il avait contribué lui-même à accélérer, il mourut, et laissa la révolution sans contre-poids. Sa mort fut considéré comme un des malheurs de cette époque.

Au milieu de tant de débats tumultueux, ne pourrai-je donc pas ramener à la délibération du jour par un petit nombre de questions bien simples ?

Daignez, messieurs, daignez me répondre. Le premier ministre des finances ne vous a-t-il pas offert le tableau le plus effrayant de notre situation actuelle ?

Ne vous a-t-il pas dit que tout délai aggraverait le péril ? qu'un jour, une heure, un instant pouvaient le rendre mortel ?

Avons-nous un plan à substituer à celui qu'il nous propose ? — Oui, a crié quelqu'un dans l'assemblée. — Je conjure celui qui répond *oui*, de considérer que son plan n'est pas connu, qu'il faut du temps pour le développer, l'examiner, le démontrer ; que, fût-il immédiatement soumis à notre délibération, son auteur a pu se tromper ; que, fût-il exempt de toute erreur, on peut croire qu'il s'est trompé ; que, quand tout le monde a tort, tout le monde a raison : qu'il se pourrait donc que l'auteur de cet autre projet, même en ayant raison, eût tort contre tout le monde, puisque sans l'assentiment de l'opinion publique, le plus grand talent ne saurait triompher des circonstances... Et moi aussi je ne crois pas les moyens de M. Necker les meilleurs possibles ; mais le Ciel me préserve, dans une situation si critique, d'opposer les miens aux siens. Vainement je les tiendrais pour préférables ; on ne rivalise pas, en un instant, une popularité prodigieuse conquise par des services éclatants, une longue expérience, la réputation du premier talent de financier connu, et, s'il faut tout dire, des hasards, une destinée telle qu'elle n'échut en partage à aucun autre mortel.

Il faut donc en revenir au plan de M. Necker.

Mais avons-nous le temps de l'examiner, de sonder ses bases, de vérifier ses calculs?... Non, non, mille fois non. D'insignifiantes questions, des conjectures hasardées, des tâtonnements infidèles : voilà tout ce qui, dans ce moment, est en notre pouvoir. Qu'allons-nous donc faire par le renvoi de la délibération? Manquer le moment décisif, acharner notre amour-propre à changer quelque chose à un ensemble que nous n'avons pas même conçu, et diminuer par notre intervention indiscrète l'influence d'un ministre dont le crédit financier est et doit être plus grand que le nôtre... Messieurs, certainement il n'y a là ni sagesse, ni prévoyance... Mais du moins y a-t-il de la bonne foi?

Oh ! si des déclarations moins solennelles *ne* garantissaient *pas* notre respect pour la foi publique, notre horreur pour l'infâme mot de *banqueroute*, j'oserais scruter les motifs secrets, et peut-être, hélas ! ignorés de nous-mêmes, qui nous font si imprudemment reculer au moment de proclamer l'acte d'un grand dévouement, certainement inefficace s'il n'est pas rapide et vraiment abandonné. Je dirais à ceux qui se familiarisent peut-être avec l'idée de manquer aux engagements publics, par la crainte de l'excès des sacrifices, par la terreur de l'impôt... Qu'est-ce donc que la banqueroute, si ce n'est le plus cruel, le plus inique, le plus désastreux des impôts ?... Mes amis, écoutez un mot, un seul mot.

Deux siècles de déprédations et de brigandages ont creusé le gouffre où le royaume est près de s'engloutir; il faut le combler, ce gouffre effroyable. Eh bien! voici la liste des propriétaires français ; choisissez parmi les plus riches, afin de sacrifier moins de citoyens. Mais choisissez ; car ne faut-il pas qu'un petit nombre périsse pour sauver la masse du peuple ? Allons. Ces deux mille notables possèdent de quoi combler le déficit. Ramenez l'ordre dans vos finances, la paix et la prospérité dans le royaume. Frappez, immolez sans pitié ces tristes victimes, précipitez-les dans l'abîme, il va se fermer... Vous reculez d'horreur... Hommes inconséquents ! Hommes pusillanimes ! Eh ! ne voyez-vous donc pas qu'en décrétant la banque route, ou, ce qui est plus odieux encore, en la rendant inévitable

sans la décréter, vous vous souillez d'un acte mille fois plus criminel, et, chose inconcevable ! gratuitement criminel? Car enfin cet horrible sacrifice ferait du moins disparaître le déficit. Mais croyez-vous, parce que vous n'aurez pas payé, que vous ne devrez plus rien? Croyez-vous que les milliers, les millions d'hommes qui perdront en un instant, par l'explosion terrible ou par ses contre-coups, tout ce qui faisait la consolation de leur vie, et peut-être leur unique moyen de la sustenter, vous laisseront paisiblement jouir de votre crime?

Contemplateurs stoïques des maux incalculables que cette catastrophe vomira sur la France; impassibles égoïstes qui pensez que ces convulsions du désespoir et de la misère passeront comme tant d'autres, et d'autant plus rapidement qu'elles seront plus violentes, êtes-vous bien sûrs que tant d'hommes sans pain vous laisseront savourer les mets dont vous n'aurez voulu diminuer ni le nombre ni la délicatesse? . . . Non, vous périrez, et dans la conflagration universelle que vous ne frémissez pas d'allumer, la perte de votre honneur ne sauvera pas une seule de vos détestables jouissances.

Voilà où nous marchons... J'entends parler de patriotisme, d'élans du patriotisme, d'invocations du patriotisme. Ah! ne prostituez pas ces mots de patrie et de patriotisme. Il est donc bien magnanime l'effort de donner une portion de son revenu pour sauver tout ce que l'on possède! Eh! messieurs, ce n'est là que de la simple arithmétique, et celui qui hésitera ne peut désarmer l'indignation que par le mépris que doit inspirer sa stupidité. Oui, messieurs, c'est la prudence la plus ordinaire, la sagesse la plus triviale, c'est votre intérêt le plus grossier que j'invoque. Je ne vous dis plus, comme autrefois : Donnerez-vous les premiers aux nations le spectacle d'un peuple assemblé pour manquer à la foi publique? Je ne vous dis plus : Eh! quels titres avez-vous à la liberté, quels moyens vous resteront pour la maintenir, si dès votre premier pas vous surpassez les turpitudes des gouvernements les plus corrompus? si le besoin de votre concours et de votre surveillance n'est pas le garant de votre constitution?... Je vous dis : Vous serez tous entraînés dans la ruine universelle; et les premiers intéressés au sacri-

fice que le gouvernement vous demande, c'est vous-mêmes.

Votez donc ce subside extraordinaire, qui puisse-t-il être suffisant! Votez-le, parce que, si vous avez des doutes sur les moyens (doutes vagues et non éclaircis), vous n'en avez pas sur sa nécessité, et sur notre impuissance à le remplacer, immédiatement du moins. Votez-le, parce que les circonstances publiques ne souffrent aucun retard, et que nous serions comptables de tout délai. Gardez-vous de demander du temps; le malheur n'en accorde jamais... Eh! messieurs, à propos d'une ridicule motion du Palais-Royal, d'une risible insurrection qui n'eut jamais d'importance que dans les imaginations faibles, ou (dans) les desseins pervers de quelques hommes de mauvaise foi, vous avez entendu naguère ces mots forcenés : *Catilina est aux portes de Rome, et l'on délibère.* Et certes il n'y avait autour de nous ni Catilina, ni périls, ni factions, ni Rome . . . Mais aujourd'hui la banqueroute, la hideuse banqueroute est là; elle menace de vous consumer, vous, vos propriétés, votre honneur . . . et vous délibérez!

« Non, l'on ne délibéra plus : des cris d'enthousiasme attestèrent la victoire de l'orateur, et la France vit aussi dans son sein ces grands triomphes de l'éloquence publique, ces grandes scènes nationales, qui, dans l'histoire des anciens, nous semblaient des prodiges d'un autre monde, faits pour ne jamais appartenir au nôtre. Ceux qui les ont étudiés ne trouvent-ils pas ici le talent des Cicéron et des Démosthènes, mais plus particulièrement encore la manière de ce dernier; cette accumulation graduée de moyens, de preuves et d'effets, cet art de s'insinuer d'abord dans l'esprit des auditeurs en captivant l'attention, de la redoubler par des suspensions ménagées, de la frapper par de violentes secousses? Mirabeau procède ici comme les grands maîtres; il fait briller d'abord la lumière du raisonnement; il subjugue la pensée, il fouille ensuite plus avant, et va remuer les passions secrètes jusqu'au fond de l'âme, l'intérêt, la crainte, l'espérance, l'amour-propre; il frappe partout; et quand il se sent enfin le plus fort, voyez alors comme il parle de haut, comme il mêle l'ironie à l'indignation, comme, en récapitulant les motifs, il porte les derniers coups. » LA HARPE.

DISCOURS SUR LES MASSACRES DE SEPTEMBRE 1792,

PAR VERGNIAUD [1].

La commission extraordinaire et le comité de surveillance se sont déjà concertés; mais il y a un grand nombre de pièces à examiner. Le rapport ne pourra être fait que demain, peut-être même à la séance du soir, et il importe de ne pas retarder les précautions. S'il n'y avait que le peuple à craindre, je dirais qu'il y a tout à espérer; car le peuple est juste, et il abhorre le crime. Mais il y a ici des satellites de Coblentz, il y a des scélérats soudoyés pour semer la discorde, répandre la consternation et nous précipiter dans l'anarchie. Ils ont frémi du serment que les citoyens ont prêté de protéger de toutes leurs forces la sûreté des personnes, les propriétés, et l'exécution de la loi; de la fédération qu'ils ont formée pour donner de l'efficacité à leur serment. Ils ont dit : On veut faire cesser les proscriptions, on veut nous arracher nos victimes; on ne veut pas que nous puissions les assassiner dans les bras de leurs femmes et de leurs enfants. Eh bien! ayons recours aux mandats d'arrêt. Dénonçons, arrêtons, entassons dans les cachots ceux que nous voulons perdre. Nous agiterons ensuite le peuple, nous lâcherons nos sicaires; et dans les prisons nous établirons une boucherie de chair humaine, où nous pourrons à notre gré nous désaltérer de sang. Et savez-vous, citoyens, comment disposent de la liberté des citoyens ces hommes qui s'imaginent qu'on a fait la révolution pour eux; qui croient follement qu'on a envoyé Louis XVI au Temple pour les intrôner eux-mêmes aux Tuileries? Savez-vous comment sont décernés les mandats d'arrêt? La commune de Paris s'en repose à cet égard sur son comité de surveillance. Ce comité de surveillance, par un abus de tous les principes, ou une confiance bien folle, donne à des individus le terrible droit de faire arrêter ceux qui leur paraîtront suspects. Ceux-ci le subdélèguent encore à d'autres

[1] Le plus célèbre orateur de la Convention.

affidés dont il faut bien seconder les vengeances, si l'on veut en être secondé soi-même. Voilà de quelle étrange série dépendent la liberté et la vie des citoyens; voilà entre quelles mains repose la sûreté publique! Les Parisiens aveuglés osent se dire libres! Ah! ils ne sont plus esclaves, il est vrai, des tyrans couronnés, mais ils le sont des hommes les plus vils, des plus détestables scélérats. Il est temps de briser ces chaînes honteuses, d'écraser cette nouvelle tyrannie; il est temps que ceux qui ont fait trembler les hommes de bien, tremblent à leur tour. Je n'ignore pas qu'ils ont des poignards à leurs ordres. Eh! dans la nuit du 2 septembre, dans cette nuit de proscription, n'a-t-on pas voulu les diriger contre plusieurs députés, et contre moi! Ne nous a-t-on pas dénoncés au peuple comme des traîtres! Heureusement c'était en effet le peuple qui était là; les assassins étaient occupés ailleurs. La voix de la calomnie ne produisit aucun effet, et la mienne peut encore se faire entendre ici; et, je vous l'atteste, elle tonnera de tout ce qu'elle a de force contre le crime et les tyrans. Eh! que m'importe des poignards et des sicaires! Qu'importe la vie aux représentants du peuple, quand il s'agit de son salut! Lorsque Guillaume Tell ajustait la flèche qui devait abattre la pomme fatale qu'un monstre avait placée sur la tête de son fils, il s'écriait : Périssent mon nom et ma mémoire, pourvu que la Suisse soit libre[1]!

Et nous aussi nous dirons : Périsse l'assemblée nationale et sa mémoire, pourvu que la France soit libre! (*Les députés se lèvent par un mouvement unanime en criant :* Oui, oui, périsse notre mémoire, pourvu que la France soit libre! — *Les tribunes se lèvent en même temps, et répondent par des applaudissements réitérés au mouvement de l'assemblée.*) Périsse l'assemblée nationale et sa mémoire, si[2] elle épargne un crime qui imprimerait une tache au nom français: si sa vigueur apprend aux nations de l'Europe que, malgré les calomnies dont

[1] L'orateur, croyant rappeler un fait historique, n'a fait que répéter un vers du *Guillaume-Tell* de Lemierre :

« Que la Suisse soit libre et que nos noms périssent! »

[2] *Pourvu que.*

on cherche à flétrir la France, il est encore, et au sein même de l'anarchie momentanée où des brigands nous ont plongés, il est encore dans notre patrie quelques vertus publiques, et qu'on y respecte l'humanité. Périsse l'assemblée nationale et sa mémoire, si, sur nos cendres, nos successeurs plus heureux peuvent établir l'édifice d'une constitution qui assure le bonheur de la France et consolide le règne de la liberté. Je demande que les membres de la commune répondent sur leurs têtes de la sûreté de tous les prisonniers.

VII.

POÉSIE NARRATIVE.

LE PASSAGE DU RHIN[1],

PAR BOILEAU.

Boileau-Despréaux (1636-1711), studieux imitateur des anciens, doué de plus de raison que de génie, fut un de ceux qui contribuèrent le plus à épurer le goût de sa nation et à perfectionner la versification française. Ses Satires lui firent beaucoup d'ennemis dans le monde, et ses poétiques flatteries beaucoup d'amis à la cour. Sans avoir ni l'enjouement d'Horace, ni l'amère véhémence de Juvénal, ni l'originalité mordante de Régnier (1573-1613), il occupe un rang distingué parmi les satiriques. Ses Épîtres lui font plus d'honneur. Il y règne un énergique bon sens; mais on souhaiterait que l'élégance parfaite de sa diction revêtît des idées plus profondes. L'Art Poétique, remarquable par l'admirable précision du style et par la beauté des vers, l'est moins par la grandeur des vues. On lui reproche le caractère prohibitif de la plupart des préceptes qu'il renferme; il attache un gouvernail au navire du poëte, au lieu de lui donner des voiles. Le Lutrin, épopée badine, en six chants, est l'ouvrage où Boileau a montré le plus de verve et de génie poétique.

Au pied du mont Adule[2], entre mille roseaux,
Le Rhin tranquille, et fier du progrès de ses eaux,
Appuyé d'une main sur son urne penchante,
Dormait au bruit flatteur de son onde naissante :
Lorsqu'un cri, tout à coup suivi de mille cris,
Vient d'un calme si doux retirer ses esprits.
Il se trouble, il regarde, et partout sur ses rives
Il voit fuir à grands pas ses Naïades craintives,
Qui, toutes accourant vers leur humide roi,
Par un récit affreux redoublent son effroi.

[1] Action sans importance et sans dangers, à laquelle la poésie a donné une célébrité imméritée. V. le *Siècle de Louis XIV* par Voltaire. — [2] Le mont Saint-Gothard.

Il apprend qu'un héros, conduit par la victoire,
A de ses bords fameux flétri l'antique gloire;
Que Rhimberg et Vesel, terrassés en deux jours,
D'un joug déjà prochain menacent tout son cours.
Nous l'avons vu, dit l'une, affronter la tempête
De cent foudres d'airain tournés contre sa tête.
Il marche vers Tholus, et tes flots en courroux,
Au prix de sa fureur sont tranquilles et doux.
Il a de Jupiter la taille et le visage ;
Et, depuis ce Romain, dont l'insolent passage
Sur un pont en deux jours trompa tous tes efforts[1],
Jamais rien de si grand n'a paru sur tes bords.
Le Rhin[2] tremble et frémit à ces tristes nouvelles;
Le feu sort à travers ses humides prunelles :
« C'est donc trop peu, dit-il, que l'Escaut en deux mois
« Ait appris à couler sous de nouvelles lois ;
« Et de mille remparts mon onde environnée
« De ces fleuves sans nom suivra la destinée !
« Ah ! périssent mes eaux, ou par d'illustres coups
« Montrons qui doit céder des mortels ou de nous. »
A ces mots, essuyant sa barbe limoneuse,
Il prend d'un vieux guerrier la figure poudreuse.
Son front cicatricé[3] rend son air furieux,
Et l'ardeur du combat étincelle en ses yeux.
En ce moment il part, et, couvert d'une nue,
Du fameux fort de Skink prend la route connue.
Là, contemplant son cours, il voit de toutes parts
Ses pâles défenseurs par la frayeur épars[4] :
Il voit cent bataillons, qui, loin de se défendre,
Attendent sur des murs l'ennemi pour se rendre.
Confus, il les aborde, et renforçant sa voix :
« Grands arbitres, dit-il, des querelles des rois,
« Est-ce ainsi que votre âme, aux périls aguerrie,
« Soutient sur ces remparts l'honneur et la patrie?
« Votre ennemi superbe, en cet instant fameux,
« Du Rhin, près de Tholus, fend les flots écumeux.

[1] Jules César. V. Commentaires de César, l. IV, ch. 2. — [2] Quelque parti que l'auteur ait tiré de cette personnification du Rhin, il ne peut pas y avoir deux avis sur l'inconvenance de cette mythologie grecque en des sujets modernes. — [3] *Cicatricé*, couvert de cicatrices; *cicatrisé* se dit d'une blessure qui s'est fermée. — [4] *Épars*, étant adjectif, ne peut avoir ce régime.

« Du moins en vous montrant sur la rive opposée,
« N'oseriez-vous saisir une victoire aisée ?
« Allez, vils combattants, inutiles soldats,
« Laissez là ces mousquets trop pesants pour vos bras ;
« Et, la faux à la main, parmi vos marécages
« Allez couper vos joncs et presser vos laitages ;
« Ou, gardant les seuls bords qui vous peuvent couvrir,
« Avec moi de ce pas venez vaincre ou mourir. »
Ce discours d'un guerrier que la colère enflamme,
Ressuscite l'honneur déjà mort en leur âme ;
Et, leurs cœurs s'allumant d'un reste de chaleur,
La honte fait en eux l'effet de la valeur.
Ils marchent droit au fleuve, où Louis en personne,
Déjà prêt à passer, instruit, dispose, ordonne.
Par son ordre Grammont le premier dans les flots
S'avance soutenu des regards du héros.
Son coursier, écumant sous un maître intrépide,
Nage tout orgueilleux de la main qui le guide.
Revel le suit de près ; sous ce chef redouté
Marche des cuirassiers l'escadron indompté.
Mais déjà devant eux une chaleur guerrière
Emporte loin du bord le bouillant Lesdiguière,
Vivonne, Nantouillet, et Coislin, et Salart :
Chacun d'eux au péril veut la première part.
Vendôme, que soutient l'orgueil de sa naissance,
Au même instant dans l'onde impatient s'élance.
La Salle, Beringhen, Nogent, d'Ambre, Cavois,
Fendent les flots tremblants sous un si noble poids.
Louis, les animant du feu de son courage,
Se plaint de sa grandeur qui l'attache au rivage.
Par ses soins cependant trente légers vaisseaux,
D'un tranchant aviron déjà coupent les eaux [1].
Cent guerriers s'y jetant signalent leur audace.
Le Rhin les voit d'un œil qui porte la menace ;
Il s'avance en courroux, le plomb vole à l'instant,
Et pleut de toutes parts sur l'escadron flottant.
Du salpêtre en fureur l'air s'échauffe et s'allume,
Et des coups redoublés tout le rivage fume.
Déjà du plomb mortel plus d'un brave est atteint.

[1] L'importance que l'auteur s'efforce de donner à Louis XIV, qui fut simple spectateur de cette affaire, a quelque chose de plaisant.

Sous les fougueux coursiers l'onde écume et se plaint.
De tant de coups affreux la tempête orageuse [1]
Tient un temps sur les eaux la fortune douteuse ;
Mais Louis d'un regard sait bientôt la fixer :
Le destin à ses yeux n'oserait balancer [2].
Bientôt avec Grammont courent Mars et Bellone.
Le Rhin à leur aspect d'épouvante frissonne ;
Quand, pour nouvelle alarme à ses esprits glacés,
Un bruit s'épand qu'Enghien et Condé sont passés :
Condé, dont le seul nom fait tomber les murailles,
Force les escadrons, et gagne les batailles :
Enghien, de son hymen le seul et digne fruit,
Par lui dès son enfance à la victoire instruit.
L'ennemi renversé fuit, et gagne la plaine :
Le dieu lui-même cède au torrent qui l'entraîne,
Et seul, désespéré, pleurant ses vains efforts,
Abandonne à Louis la victoire et ses bords.

Ces vers sont beaux; mais bien des lecteurs préféreront, au moins sous un rapport, ceux que Boileau adressait à Louis XIV trois ans auparavant.

A quoi bon d'une muse au carnage animée,
Échauffer ta valeur déjà trop allumée?
Jouissons à loisir du fruit de tes bienfaits,
Et ne nous lassons point des douceurs de la paix.
Pourquoi ces éléphants, ces armes, ce bagage,
Et ces vaisseaux tout prêts à quitter le rivage ?
Disait au roi Pyrrhus un sage confident,
Conseiller très-sensé d'un roi très-imprudent.
Je vais, lui dit ce prince, à Rome où l'on m'appelle.
— Quoi faire? — L'assiéger. — L'entreprise est fort belle,
Et digne seulement d'Alexandre ou de vous ;
Mais, Rome prise enfin, seigneur, où courons-nous ?
— Du reste des Latins la conquête est facile.
— Sans doute on les peut vaincre : est-ce tout ? — La Sicile
De là nous tend les bras, et bientôt sans effort
Syracuse reçoit nos vaisseaux dans son port.
— Bornez-vous là vos pas? — Dès que nous l'aurons prise,
Il ne faut qu'un bon vent, et Carthage est conquise.
Les chemins sont ouverts ; qui peut nous arrêter?

[1] Pléonasme très-vicieux. — [2] Parlerait-on de Dieu autrement?

— Je vous entends, seigneur, nous allons tout dompter :
Nous allons traverser les sables de Libye,
Asservir en passant l'Égypte, l'Arabie,
Courir delà le Gange en de nouveaux pays,
Faire trembler le Scythe aux bords du Tanaïs,
Et ranger sous nos lois tout ce vaste hémisphère.
Mais, de retour enfin que prétendez-vous faire?
— Alors, cher Cinéas, victorieux, contents,
Nous pourrons rire à l'aise, et prendre du bon temps.
— Eh! seigneur, dès ce jour, sans sortir de l'Épire,
Du matin jusqu'au soir qui vous défend de rire?
Le conseil était sage, et facile à goûter :
Pyrrhus vivait heureux, s'il eût pu l'écouter :
Mais à l'ambition d'opposer la prudence,
C'est aux prélats de cour prêcher la résidence.
Ce n'est pas que mon cœur, du travail ennemi,
Approuve un fainéant sur le trône endormi;
Mais quelques vains lauriers que promette la guerre,
On peut être héros sans ravager la terre.
Il est plus d'une gloire. En vain aux conquérants
L'honneur parmi les rois donne les premiers rangs :
Entre les grands héros ce sont les plus vulgaires.
Chaque siècle est fécond en heureux téméraires;
Chaque climat produit des favoris de Mars :
La Seine a des Bourbons, le Tibre a des Césars.
On a vu mille fois des fanges Méotides
Sortir des conquérants, goths, vandales, gépides.
Mais un roi vraiment roi, qui, sage en ses projets,
Sache en un calme heureux maintenir ses sujets,
Qui du bonheur public ait cimenté sa gloire,
Il faut, pour le trouver, courir toute l'histoire.
La terre compte peu de ces rois bienfaisants;
Le Ciel à les former se prépare longtemps.
Tel fut cet empereur, sous qui Rome adorée
Vit renaître les jours de Saturne et de Rhée;
Qui rendit de son joug l'univers amoureux;
Qu'on n'alla jamais voir sans revenir heureux;
Qui soupirait le soir, si sa main fortunée
N'avait par ses bienfaits signalé la journée.
Le cours ne fut pas long d'un empire si doux.

L'ASSAUT DE PARIS.

EXTRAIT DE LA HENRIADE DE VOLTAIRE.

Bourbon [1] n'employait point ces moments salutaires
A rendre au dernier roi les honneurs ordinaires,
A parer son tombeau de ces titres brillants
Que reçoivent les morts de l'orgueil des vivants;
Ses mains ne chargeaient point les rives désolées
De l'appareil pompeux de ces vains mausolées
Par qui, malgré l'injure et des temps et du sort,
La vanité des grands triomphe de la mort [2] :
Il voulait à Valois, dans la demeure sombre,
Envoyer des tributs plus dignes de son ombre,
Punir ses assassins, vaincre ses ennemis,
Et rendre heureux son peuple, après l'avoir soumis.
Au bruit inopiné des assauts qu'il prépare,
Des états consternés le conseil se sépare.
Mayenne au même instant court au haut des remparts;
Le soldat rassemblé vole à ses étendards :
Il insulte à grands cris le héros qui s'avance.
Tout est prêt pour l'attaque, et tout pour la défense.
Paris n'était point tel, en ces temps orageux,
Qu'il paraît en nos jours aux Français trop heureux.
Cent forts, qu'avaient bâtis la fureur et la crainte,
Dans un moins vaste espace enfermaient son enceinte.
Ces faubourgs, aujourd'hui si pompeux et si grands,
Que la main de la paix tient ouverts en tout temps,
D'une immense cité superbes avenues,
Où nos palais dorés se perdent dans les nues,
Étaient de longs hameaux de remparts entourés,
Par un fossé profond de Paris séparés.
Du côté du levant bientôt Bourbon s'avance.
Le voilà qui s'approche; et la mort le devance.
Le fer avec le feu vole de toutes parts
Des mains des assiégeants et du haut des remparts.
Ces remparts menaçants, leurs tours et leurs ouvrages,
S'écroulent sous les traits de ces brûlants orages :
On voit les bataillons rompus et renversés,

[1] Henri IV. — [2] V. page 243, l. 6.

Et loin d'eux dans les champs *leurs membres* dispersés.
Ce que le fer atteint tombe réduit en poudre ;
Et chacun des partis combat avec la foudre.
Jadis avec moins d'art, au milieu des combats,
Les malheureux mortels avançaient leur trépas ;
Avec moins d'appareil ils volaient au carnage;
Et le fer dans leurs mains suffisait à leur rage.
De leurs cruels enfants l'effort industrieux
A dérobé le feu qui brûle dans les cieux.
On entendait gronder ces bombes effroyables,
Des troubles de la Flandre enfants abominables :
Dans ces globes d'airain le salpêtre enflammé
Vole avec la prison qui le tient enfermé ;
Il la brise, et la mort en sort avec furie.
Avec plus d'art encore, et plus de barbarie,
Dans des antres profonds on a su renfermer
Des foudres souterrains tout prêts à s'allumer.
Sous un chemin trompeur, où, volant au carnage,
Le soldat valeureux se fie à son courage,
On voit en un instant des abîmes ouverts;
De noirs torrents de soufre épandus dans les airs,
Des bataillons entiers, par ce nouveau tonnerre,
Emportés, déchirés, engloutis sous la terre.
Ce sont là les dangers où Bourbon va s'offrir :
C'est par là qu'à son trône il brûle de courir.
Ses guerriers avec lui dédaignent ces tempêtes ;
L'enfer est sous leurs pas, la foudre est sur leurs têtes :
Mais la gloire, à leurs yeux, vole à côté du roi;
Ils ne regardent qu'elle, et marchent sans effroi.
Mornay, parmi les flots de ce torrent rapide,
S'avance d'un pas grave, et non moins intrépide;
Incapable à la fois de crainte et de fureur,
Sourd au bruit des canons, calme au sein de l'horreur.
D'un œil ferme et stoïque, il regarde la guerre
Comme un fléau du Ciel, affreux, mais nécessaire.
Il marche en philosophe [1] où l'honneur le conduit,

[1] La philosophie de Duplessis-Mornay, c'était la foi chrétienne. Du reste, ce morceau forme une diversion heureuse, et présente un beau portrait, que Voltaire semble avoir voulu achever dans ces vers du chant IX :

« Avide de travaux, insensible aux délices,
« Il marchait d'un pas ferme au bord des précipices.

Condamne les combats, plaint son maître, et le suit.
Ils descendent enfin dans ce chemin [1] terrible
Qu'un glacis [2] teint de sang rendait inaccessible :
C'est là que le danger ranime leurs efforts :
Ils comblent les fossés de fascines, de morts,
Sur ces morts entassés ils marchent, ils s'avancent :
D'un *cours* précipité sur la brèche ils s'élancent.
Armé d'un fer sanglant, couvert d'un bouclier,
Henri vole à leur tête, et monte le premier.
Il monte : il a déjà, de ses mains triomphantes,
Arboré de ses lis les enseignes flottantes.
Les ligueurs, devant lui, demeurent pleins d'effroi :
Ils semblent respecter leur vainqueur et leur roi.
Ils cédaient : mais Mayenne à l'instant les ranime ;
Il leur montre l'exemple, il les appelle au crime ;
Leurs bataillons serrés pressent de toutes parts
Ce roi dont ils n'osaient soutenir les regards.
Sur le mur avec eux, la Discorde cruelle
Se baigne dans le sang que l'on verse pour elle.
Le soldat, à son gré, sur ce funeste mur,
Combattant de plus près, porte un trépas plus sûr.
Alors on n'entend plus ces foudres de la guerre
Dont les bouches de bronze épouvantaient la terre ;
Un farouche silence, enfant de la fureur,
A ces bruyants éclats succède *avec horreur*.
D'un bras déterminé, d'un œil brûlant de rage,
Parmi ses ennemis chacun s'ouvre un passage.
On saisit, on reprend, par un contraire effort,
Ce rempart teint de sang, théâtre de la mort.
Dans ses fatales mains la victoire incertaine
Tient encor, près des lis, l'étendard de Lorraine.
Les assiégeants surpris sont partout renversés,
Cent fois victorieux, et cent fois terrassés ;

« Jamais l'air de la cour, et son souffle infecté,
« N'altéra de son cœur l'austère pureté.
« Belle Aréthuse, ainsi ton onde fortunée
« Roule au sein furieux d'Amphitrite étonnée
« Un cristal toujours pur, et des flots toujours clairs,
« Que jamais ne corrompt l'amertume des mers. »

[1] *Chemin couvert;* espace de 4 ou 5 toises de largeur, qui règne autour des fossés d'une place.—[2] Esplanade en forme de talus, après le chemin couvert.

Pareils à l'Océan poussé par les orages,
Qui couvre, à chaque instant, et qui fuit ses rivages.
Jamais le roi, jamais son illustre rival,
N'avaient été si grands qu'en cet assaut fatal :
Chacun d'eux, au milieu du sang et du carnage,
Maître de son esprit, maître de son courage,
Dispose, ordonne, agit, voit tout en même temps,
Et conduit d'un coup d'œil ces affreux mouvements.
Cependant des Anglais la formidable élite,
Par le vaillant Essex à cet assaut conduite,
Marchait sous nos drapeaux pour la première fois,
Et semblait s'étonner de servir sous nos rois.
Ils viennent soutenir l'honneur de la patrie,
Orgueilleux de combattre et de donner leur vie,
Sur ces mêmes remparts et dans ces mêmes lieux
Où la Seine autrefois vit régner leurs aïeux.
Essex monte à la brèche où combattait d'Aumale;
Tous deux jeunes, brillants, pleins d'une ardeur égale,
Tels qu'aux remparts de Troie on peint les demi-dieux.
Leurs amis, tout sanglants, sont en foule autour d'eux :
Français, Anglais, Lorrains, que la fureur assemble,
Avançaient, combattaient, frappaient, mouraient ensemble.
Ange qui conduisiez leur fureur et leur bras,
Ange exterminateur, âme de ces combats,
De quel héros enfin prîtes-vous la querelle?
Pour qui pencha des cieux la balance éternelle?
Longtemps Bourbon, Mayenne, Essex, et son rival,
Assiégeants, assiégés, font un carnage égal.
Le parti le plus juste eut enfin l'avantage :
Enfin Bourbon l'emporte, il se fait un passage;
Les ligueurs fatigués ne lui résistent plus,
Ils quittent les remparts, ils tombent éperdus.
Comme on voit un torrent, du haut des Pyrénées,
Menacer des vallons les nymphes consternées :
Les digues qu'on oppose à ses flots orageux
Soutiennent quelque temps son choc impétueux;
Mais bientôt renversant sa barrière impuissante,
Il porte au loin le bruit, la mort et l'épouvante,
Déracine, en passant, ces chênes orgueilleux
Qui bravaient les hivers, et qui touchaient les cieux;
Détache les rochers du penchant des montagnes,
Et poursuit les troupeaux fuyant dans les campagnes.

Tel Bourbon descendait à pas précipités
Du haut des murs fumants qu'il avait emportés ;
Tel, d'un bras foudroyant fondant sur les rebelles,
Il moissonne, en courant, leurs troupes criminelles.
Les Seize, avec effroi, fuyaient ce bras vengeur,
Égarés, confondus, dispersés par la peur.
Mayenne ordonne enfin que l'on ouvre les portes :
Il rentre dans Paris, suivi de ses cohortes.
Les vainqueurs furieux, les flambeaux à la main,
Dans les faubourgs sanglants se répandent soudain.
Du soldat effréné la valeur tourne en rage ;
Il livre tout au fer, aux flammes, au pillage.
Henri ne les voit point ; son vol impétueux
Poursuivait l'ennemi fuyant devant ses yeux.
Sa victoire l'enflamme, et sa valeur l'emporte ;
Il franchit les faubourgs, il s'avance à la porte :
Compagnons, apportez et le fer et les feux ;
Venez, volez, montez sur ces murs orgueilleux [1].
Comme il parlait ainsi, du profond d'une nue
Un fantôme éclatant se présente à sa vue :
Son corps majestueux, maître des éléments,
Descendait vers Bourbon sur les ailes des vents :
De la divinité *les vives étincelles*
Étalaient [2] sur son front des beautés immortelles ;

[1] « Ferte citi flammam, date tela, scandite muros. » *Virg.*

[2] Des *étincelles* ne peuvent rien *étaler*. Ces deux images ne s'accordent pas. De telles disconvenances, qu'on rencontre parfois jusque chez les classiques, tiennent à une cause qu'il peut être intéressant d'indiquer. Des expressions figurées cessent, à force d'emploi, de l'être ou de le paraître ; le sens nouveau se présente aussi vite que l'autre, il devient le sens propre, et quelquefois même (ainsi que nous l'avons remarqué p. 57, n. 2), l'idée primitive disparaît. Mais cette extinction de la métaphore étant graduelle, insensible, il y a des cas où le sens primitif reluit encore à travers l'idée nouvelle, mais trop faiblement pour qu'on ne risque pas de s'y méprendre, et de jeter le mot, comme entièrement débarrassé de sa première vertu, dans une phrase où elle se réveille au contact de quelque autre mot, et produit une de ces disparates que nous avons signalées. Ainsi vous aurez vingt fois employé le mot *étincelle* sans faire apparaître à l'esprit aucune image ; mais si vous le joignez au mot *étaler*, on se rappelle tout à coup la nature de l'étincelle, dont le propre n'est pas d'étaler. *S'enraciner*, *séjourner* sont des métaphores usées par leur fréquent emploi, qui, dix fois pour une, ne font pas plus d'effet sur l'imagination que *se perpétuer* et *durer ;* mais quand un poëte moderne écrit :

« Vers toi sur qui l'*oubli s'enracine* et *séjourne*, »

Ses yeux semblaient remplis de tendresse et d'horreur :
« Arrête, cria-t-il, trop malheureux vainqueur !
Tu vas abandonner aux flammes, au pillage,
De cent rois, tes aïeux, l'immortel héritage,
Ravager ton pays, mes temples, tes trésors,
Égorger tes sujets et régner sur des morts :
Arrête... » A ces accents, plus forts que le tonnerre,
Le soldat s'épouvante, il embrasse la terre,
Il quitte le pillage. Henri, plein de l'ardeur
Que le combat encore enflammait dans son cœur,
Semblable à l'océan qui s'apaise et qui gronde :
« O fatal habitant de l'invisible monde !
« Que viens-tu m'annoncer dans ce séjour d'horreur ? »
Alors il entendit ces mots pleins de douceur :
« Je suis cet heureux roi que la France révère,
Le père des Bourbons [1], ton protecteur, ton père ;
Ce Louis qui jadis combattit comme toi,
Ce Louis dont ton cœur a négligé la foi,
Ce Louis qui te plaint, qui t'admire, et qui t'aime.
Dieu sur ton trône un jour te conduira lui-même ;
Dans Paris, ô mon fils, tu rentreras vainqueur,
Pour prix de ta clémence et non de ta valeur :
C'est Dieu qui t'en instruit, et c'est Dieu qui m'envoie. »
Le héros, à ces mots, verse des pleurs de joie.
La paix a dans son cœur étouffé son courroux :
Il s'écrie, il soupire, il adore à genoux.

on se rappelle ce que ces mots valent et qu'ils ne peuvent être appliqués à l'oubli, chose toute négative, tandis qu'ils s'appliqueraient fort bien à quelque autre objet, comme par exemple au déshonneur, à la honte : « *Illa* MACULA, *Mithridatico bello superiore suscepta, quæ penitùs* INSEDIT *atque* INVETERAVIT *in populi romani nomine. Cic.* Ces observations nous font comprendre que Fléchier se soit laissé aller à dire : « Les passions que nos péchés avaient *allumées rompirent* les digues de la justice et de la raison. » En général, dans la langue comme dans la nature, tous les sommets tendent à s'aplanir ; les expressions fortes s'affaiblissent et demandent à être remplacées ; les figures cessent de faire saillie et redescendent vers le niveau général où tant d'autres se sont perdues dans le style propre ; toute la langue des idées morales ne se compose que de métaphores éteintes. Il faut donc se créer d'autres ressources. Un exemple entre mille. *Parcourir l'histoire* ne dit plus rien à l'imagination. Mais Boileau a fait un beau vers en disant *d'un roi vraiment roi*,

« Qu'il faut, pour le trouver, *courir* toute l'histoire. »

En quoi pourtant *courir* est-il plus poétique que *parcourir ?*

[1] Louis IX.

D'une divine horreur son âme est pénétrée :
Trois fois il tend les bras à cette ombre sacrée ;
Trois fois son père échappe à ses embrassements,
Tel qu'un léger nuage écarté par les vents [1].

EURYDICE,

TRADUIT DE VIRGILE PAR DELILLE.

(PROTÉE, INTERROGÉ PAR ARISTÉE, LUI RÉPOND :)

Tremble, un Dieu te poursuit : pour venger ses douleurs
Orphée a sur ta tête attiré ces malheurs ;
Mais il n'a pas au crime égalé le supplice.
Un jour tu poursuivais sa fidèle Eurydice,
Eurydice fuyait, hélas! et ne vit pas
Un serpent que les fleurs recélaient sous ses pas :
La mort ferma ses yeux ; les nymphes ses compagnes
De leurs cris douloureux remplirent les montagnes ;
Le Thrace belliqueux lui-même en soupira;
Le Rhodope en gémit, et l'Èbre en murmura.
Son époux s'enfonça dans un désert sauvage :
Là, seul, touchant sa lyre, et charmant son veuvage,
Tendre épouse ! c'est toi qu'appelait son amour,
Toi qu'il pleurait la nuit, toi qu'il pleurait le jour.

C'est peu, malgré l'horreur de ses profondes voûtes,
Il franchit de l'enfer les formidables routes,
Et, perçant ces forêts où règne un morne effroi,
Il aborda des morts l'impitoyable roi,
Et la Parque inflexible et les pâles Furies,
Que les pleurs des humains n'ont jamais attendries :
Il chantait, et, ravis jusqu'au fond des enfers,
Au bruit harmonieux de ses tendres concerts,
Les légers habitants de ces obscurs royaumes,
Des spectres pâlissants, de livides fantômes,
Accouraient plus pressés que ces oiseaux nombreux
Qu'un orage soudain, ou qu'un soir ténébreux
Rassemble par milliers dans les bocages sombres :
Des mères, des héros, aujourd'hui vaines ombres,

[1] « Ter conatus ibi collo dare brachia circum :
« Ter frustrà comprensa manus effugit imago,
« Par levibus ventis, volucrique simillima somno. » *Æn.* VI, 699.

Des vierges que l'hymen attendait aux autels,
Des fils mis au bûcher sous les yeux paternels,
Victimes que le Styx, dans ses prisons profondes,
Environne neuf fois des replis de ses ondes,
Et qu'un marais fangeux bordé de noirs roseaux
Entoure tristement de ses dormantes eaux.
L'enfer même s'émut, les fières Euménides
Cessèrent d'irriter leurs couleuvres livides ;
Ixion immobile écoutait ses accords ;
L'hydre affreuse oublia d'épouvanter les morts ;
Et Cerbère, abaissant ses têtes menaçantes,
Retint sa triple voix dans ses gueules béantes.

Enfin il revenait triomphant du trépas ;
Sans voir sa tendre amante, il précédait ses pas ;
Proserpine à ce prix couronnait sa tendresse.
Soudain ce faible amant, dans un instant d'ivresse,
Suivit imprudemment l'ardeur qui l'entraînait,
Bien digne de pardon, si l'Enfer pardonnait.
Presque aux portes du jour, troublé, hors de lui-même,
Il s'arrête, il se tourne... il revoit ce qu'il aime !
C'en est fait, un coup d'œil a détruit son bonheur ;
Le barbare Pluton révoque sa faveur ;
Et des enfers, charmés de ressaisir leur proie,
Trois fois le gouffre avare en retentit de joie.
Eurydice s'écrie : O destin rigoureux !
Hélas ! quel dieu cruel nous a perdus tous deux ?
Quelle fureur ! voilà qu'au ténébreux abîme
Le barbare destin rappelle sa victime.
Adieu, déjà je sens dans un nuage épais
Nager mes yeux éteints et fermés pour jamais.
Adieu, mon cher Orphée, Eurydice expirante
En vain te cherche encor de sa main défaillante,
L'horrible mort, jetant son voile autour de moi,
M'entraîne loin du jour, hélas ! et loin de toi.

Elle dit, et soudain dans les airs s'évapore ;
Orphée en vain l'appelle, en vain la suit encore,
Il n'embrasse qu'une ombre : et l'horrible nocher
De ces bords désormais lui défend d'approcher.
Alors deux fois privé d'une épouse si chère,
Où porter sa douleur? où traîner sa misère ?

Par quels sons, par quels pleurs fléchir le Dieu des morts?
Déjà cette ombre froide arrive aux sombres bords.

Près du Strymon glacé, dans les antres de Thrace
Durant sept mois entiers il pleura sa disgrâce;
Sa voix adoucissait les tigres des déserts,
Et les chênes émus s'inclinaient dans les airs.
Telle sur un rameau, durant la nuit obscure,
Philomèle plaintive attendrit la nature,
Accuse en gémissant l'oiseleur inhumain
Qui glissant dans son nid une furtive main,
Ravit ces tendres fruits que l'amour fit éclore,
Et qu'un léger duvet ne couvrait pas encore.

Pour lui plus de plaisir, plus d'hymen, plus d'amour.
Seul parmi les horreurs d'un sauvage séjour,
Dans ces noires forêts du soleil ignorées,
Sur les sommets déserts des monts hyperborées,
Il pleurait Eurydice, et plein de ses attraits.
Reprochait à Pluton ses perfides bienfaits.
En vain mille beautés s'efforçaient de lui plaire :
Il dédaigna leurs feux; et leur main sanguinaire,
La nuit, à la faveur des mystères sacrés,
Dispersa dans les champs ses membres déchirés.
L'Èbre roula sa tête encor toute sanglante :
Là, sa langue glacée et sa voix expirante,
Jusqu'au dernier soupir formant un faible son,
D'Eurydice en flottant murmurait le doux nom,
Eurydice, ô douleur! touchés de son supplice
Les échos répétaient : Eurydice, Eurydice!

EURYDICE.

TRADUIT DE VIRGILE PAR LE BRUN.

(PROTÉE, INTERROGÉ PAR ARISTÉE, LUI RÉPOND.)

Les dieux sont irrités : leur courroux légitime
N'égale point encor ton supplice à ton crime.
Du sein des morts, Orphée arme ces dieux vengeurs.
Souviens-toi d'Eurydice enlevée à ses pleurs;
Tu poursuivais la nymphe; hélas! son pied timide
Foule un serpent caché sur la rive perfide;

Il l'atteint; elle expire : ô douleurs! ô regrets!
Ses compagnes en pleurs font gémir les forêts,
Du Rhodope attendri les rochers soupirèrent;
Dans leurs antres sanglants les tigres la pleurèrent.

Mais lui, belle Eurydice, en des bords reculés,
Seul et sa lyre en main, plaint ses feux désolés :
C'est toi quand le jour naît, toi quand le jour expire,
Toi que nomment ses pleurs, toi que chante sa lyre.
Mais que ne peut l'amour! Orphée, aux sombres bords,
Ose tenter, vivant, la retraite des morts,
Ces bois noirs d'épouvante, et ces dieux effroyables,
Aux larmes des humains toujours impitoyables.
Il chante; tout s'émeut, et du fond des enfers
Les mânes accouraient au bruit de ses concerts.
Tels, quand d'un air obscur grondent les noirs orages,
D'innombrables oiseaux volent sous les ombrages,
Telles autour d'Orphée erraient de toutes parts
Les ombres des héros, des enfants, des vieillards,
Et ces fils qu'au bûcher redemandent leurs mères,
Et ces jeunes beautés à leurs amants si chères :
Peuple léger et vain, que de ses bras hideux
Presse neuf fois le Styx qui mugit autour d'eux.
De l'Érèbe à sa voix les gouffres tressaillirent;
Sur leur trône de fer les Parques s'attendrirent;
L'Euménide cessa d'irriter ses serpents,
Et Cerbère retint ses triples hurlements.

Déjà l'heureux Orphée est vainqueur du Ténare;
Il ramène Eurydice échappée au Tartare;
Eurydice le suit (car un ordre jaloux
Défend encor sa vue aux yeux de son époux).
Mais, ô d'un jeune amant trop aveugle imprudence!
Si l'Enfer pardonnait, ô pardonnable offense!
Orphée impatient, troublé, vaincu d'amour,
S'arrête, la regarde, et la perd sans retour.
Plus de trêve, Pluton redemande sa proie,
Trois fois le Styx avare en murmure de joie.
Mais elle : Ah ! cher amant, quel aveugle transport,
Et nous trahit tous deux, et me rend à la mort!
Déjà le noir sommeil flotte sur ma paupière,
Déjà je ne vois plus tes yeux ni la lumière;

Orphée! un dieu jaloux m'entraîne malgré moi,
Et je te tends ces mains qui ne sont plus à toi.
Adieu!... L'ombre à ce mot fuit comme un vain nuage.
Son amant veut encor la suivre au noir rivage;
Mais comment repasser le brûlant Phlégéton?
Comment fléchir deux fois l'inflexible Pluton?
Quels pleurs ou quels accents lui rendraient son épouse?
L'ombre pâle est déjà dans la barque jalouse.

Sur les bords du Strymon déplorant ses revers,
Orphée erra sept mois en des rochers déserts.
Aux tigres, aux forêts il conta ses disgrâces:
Les tigres, les forêts gémirent sur ses traces.
Telle pleurant, la nuit, sur un triste rameau,
Ses fils, sans plume encor, ravis dans leur berceau,
Philomèle, charmant les forêts attentives,
Traîne ses longs regrets en cadences plaintives.
Ah! depuis qu'Eurydice est ravie à ses feux,
Nul amour, nul hymen ne flattent plus ses vœux.
Son désespoir l'égare; il franchit dans sa course
Ces monts affreux où luit le char glacé de l'Ourse:
Il pleurait ses amours, hélas! deux fois trahis,
Quand tout à coup, ô rage! ô forfaits inouïs!
Les bacchantes, en foule assiégeant le Riphée,
De leurs jalouses mains déchirèrent Orphée,
Lui percèrent le cœur de leurs thyrses sanglants,
Et semèrent au loin ses membres palpitants.
Dans l'Èbre impétueux sa tête fut jetée;
Mais tandis qu'elle errait sur la vague agitée,
Ses lèvres, qu'Eurydice animait autrefois,
Et sa langue glacée, et sa mourante voix,
Sa voix disait encore: O ma chère Eurydice!
Et tout le fleuve en pleurs répondait: Eurydice!

LES CATACOMBES DE ROME [1],

PAR DELILLE.

Puisque l'*invention* est le caractère du grand poëte, il ne paraît pas

[1] On remarquera l'habile versificateur dans ce morceau où l'on sent aussi le vrai poëte. Delille s'était rendu maître du vers alexandrin et avait su le discipliner. Il montra que ce vers n'est pas nécessairement monotone, il y

qu'on puisse accorder ce titre à Jacques Delille (1738-1813); mais on ne saurait lui refuser celui d'ingénieux écrivain et de très-habile versificateur. Sa belle traduction des *Géorgiques* de Virgile commença sa réputation, le tira des obscures fonctions qu'il remplissait dans un collége d'Amiens, lui mérita un poste plus éminent au Collége de France, à Paris, et lui ouvrit les portes de l'Académie française. Le poëme des *Jardins*, écrit avec une rare perfection, accrut sa renommée. Dès lors, cette poésie didactique, voisine de la prose, vassale de la science, que le génie a quelquefois élevée à sa hauteur, mais qui semble le domaine naturel des talents du second ordre, partagea avec la traduction en vers tous les soins de Jacques Delille. Il fit passer dans la langue française l'*Énéide*, le *Paradis perdu*, l'*Essai sur l'homme;* il disserta en vers harmonieux sur la vie champêtre (dans son *Homme des champs*), sur l'*Imagination*, sur la *Pitié*, sur les *Trois Règnes de la Nature*, sur la *Conversation*. Sa poésie, un peu coquette, un peu fardée, a pourtant assez d'éclat et d'agrément pour expliquer l'enthousiasme dont Delille fut l'objet à une époque où, d'ailleurs, il n'avait presque pas de rivaux. La révolution obligea Delille à quitter la France, et à errer dans différents pays; feuille légère emportée par cet orage qui déracinait les cèdres, il se consola par son talent, et par son caractère un peu frivole, d'un long exil, et, plus tard, de la perte de la vue. Ses dernières années, qu'il passa en France, furent environnées d'un grand éclat.

Sous les remparts de Rome, et sous ses vastes plaines,
Sont des antres profonds, des voûtes souterraines,
Qui, pendant deux mille ans, creusés par les humains,
Donnèrent leurs rochers aux palais des Romains.
Avec ses monuments et sa magnificence,
Rome entière sortit de cet abîme immense.
Depuis, loin des regards et du fer des tyrans,
L'Église encor naissante y cacha ses enfants,
Jusqu'au jour où, du sein de cette nuit profonde,
Triomphante, elle vint donner des lois au monde,

multiplia les articulations; il en varia la coupe avec beaucoup de discernement et de mesure; la phrase ne fut plus encadrée dans le distique; la pensée ne fut plus obligée de se clore au second vers ou de s'étendre en haletant jusqu'à la fin du quatrième; la période poétique, la phrase de Racine, fut retrouvée; ces innovations heureuses, qu'avaient peut-être suggérées à Delille les luttes de sa jeunesse avec la poésie de Virgile, sont toutes assez sensibles dans le morceau qu'on va lire.

Et marqua de sa croix les drapeaux des Césars.
Jaloux de tout connaître, un jeune amant des arts,
L'amour de ses parents, l'espoir de la peinture,
Brûlait de visiter cette demeure obscure,
De notre antique foi vénérable berceau.
Un fil dans une main, et dans l'autre un flambeau,
Il entre, il se confie à ces voûtes nombreuses,
Qui croisent en tous sens leurs routes ténébreuses.
Il aime à voir ce lieu, sa triste majesté,
Ce palais de la nuit, cette sombre cité,
Ces temples où le Christ vit ses premiers fidèles,
Et de ces grands tombeaux les ombres éternelles.
Dans un coin écarté se présente un réduit,
Mystérieux asile où l'espoir le conduit.
Il voit des vases saints et des urnes pieuses [1],
Des vierges, des martyrs dépouilles précieuses.
Il saisit ce trésor, il veut poursuivre : hélas!
Il a perdu le fil qui conduisait ses pas.
Il cherche, mais en vain : il s'égare, il se trouble;
Il s'éloigne, il revient, et sa crainte redouble;
Il prend tous les chemins que lui montre la peur.
Enfin, de route en route, et d'erreur en erreur,
Dans les enfoncements de cette obscure enceinte,
Il trouve un vaste espace, effrayant labyrinthe,
D'où vingt chemins divers conduisent à l'entour.
Lequel choisir? lequel doit le conduire au jour?
Il les consulte tous : il les prend, il les quitte;
L'effroi suspend ses pas, l'effroi les précipite;
Il appelle : l'écho redouble sa frayeur;
De sinistres pensers viennent glacer son cœur.
L'astre heureux qu'il regrette a mesuré dix heures
Depuis qu'il est errant dans ces noires demeures.
Ce lieu d'effroi, ce lieu d'un silence éternel,
En trois lustres entiers voit à peine un mortel;
Et, pour comble d'effroi, dans cette nuit funeste,
Du flambeau qui le guide il voit périr le reste.

[1] Épithète transportée de la personne à la chose. On lit aussi dans *René* : « J'écoutais en silence le *pieux* murmure (des cloches). » « Un sol *laborieux*. » *Chénier*. L'inverse est encore plus fréquent en poésie : « Cet homme *irréparable*. » *Le Brun*. « Les *vastes* conquérants. » *Béranger*. Et dans ce morceau même : « Son cœur *tumultueux*. »

Craignant que chaque pas, que chaque mouvement,
En agitant la flamme, en [1] use l'aliment,
Quelquefois il s'arrête et demeure immobile.
Vaines précautions! tout soin est inutile;
L'heure approche, et déjà son cœur épouvanté
Croit de l'affreuse nuit sentir l'obscurité.
Il marche, il erre encor sous cette voûte sombre;
Et le flambeau mourant fume et s'éteint dans l'ombre.
Il gémit; toutefois, d'un souffle haletant,
Le flambeau ranimé se rallume à l'instant.
Vain espoir! par le feu la cire consumée,
Par degrés s'abaissant sur la mèche enflammée,
Atteint sa main souffrante, et de ses doigts vaincus
Les nerfs découragés ne la soutiennent plus;
De son bras défaillant enfin la torche tombe;
Et ses derniers rayons ont éclairé sa tombe,
L'infortuné déjà voit cent spectres hideux :
Le Délire brûlant, le Désespoir affreux,
La Mort... non cette Mort qui plaît à la victoire,
Qui vole avec la foudre, et que pare la gloire;
Mais lente, mais horrible, et traînant par la main
La Faim, qui se déchire et se ronge le sein.
Son sang, à ces pensers, s'arrête dans ses veines.
Et quels regrets touchants viennent aigrir ses peines!
Ses parents, ses amis qu'il ne reverra plus!
Et ces nobles travaux qu'il laissa suspendus!
Ces travaux qui devaient illustrer sa mémoire,
Qui donnaient le bonheur et promettaient la gloire!
Et celle dont l'amour, celle dont le souris
Fut son plus doux éloge et son plus digne prix!
Quelques pleurs de ses yeux coulent à cette image,
Versés par le regret, et séchés par la rage.
Cependant il espère; il pense quelquefois
Entrevoir des clartés, distinguer une voix.
Il regarde, il écoute... Hélas! dans l'ombre immense
Il ne voit que la nuit, n'entend que le silence;
Et le silence encore ajoute à sa terreur.
Alors, de son destin sentant toute l'horreur,
Son cœur tumultueux roule de rêve en rêve;
Il se lève, il retombe, et soudain se relève,

[1] *N'en use.*

Se traîne quelquefois sur de vieux ossements,
De la mort qu'il veut fuir horribles monuments!
Quand tout à coup son pied trouve un léger obstacle.
Il y porte la main. O surprise! ô miracle!
Il sent, il reconnaît le fil qu'il a perdu,
Et de joie et d'espoir il tressaille éperdu.
Ce fil libérateur, il le baise, il l'adore,
Il s'en assure, il craint qu'il ne s'échappe encore;
Il veut le suivre, il veut revoir l'éclat du jour.
Je ne sais quel instinct l'arrête en ce séjour.
A l'abri du danger, son âme encor tremblante
Veut jouir de ces lieux et de son épouvante.
A leur aspect lugubre, il éprouve en son cœur
Un plaisir agité d'un reste de terreur;
Enfin, tenant en main son conducteur fidèle,
Il part, il vole aux lieux où la clarté l'appelle.
Dieux! quel ravissement, quand il revoit les cieux,
Qu'il croyait pour jamais éclipsés à ses yeux!
Avec quel doux transport il promène sa vue
Sur leur majestueuse et brillante étendue!
La cité, le hameau, la verdure, les bois,
Semblent s'offrir à lui pour la première fois;
Et, rempli d'une joie inconnue et profonde,
Son cœur croit assister au premier jour du monde.

LA MORT DE PLINE,

PAR M. DE CHÊNEDOLLÉ.

Quand Pline commandait la flotte de Misène,
Le bruit se répandit qu'un nouveau phénomène,
Un rival de l'Etna menaçait l'univers,
Et qu'enfin le Vésuve avait brisé ses fers.
C'était l'heure où le peuple est aux fêtes publiques;
Mais du cirque, à ces bruits, désertant les portiques,
La foule des Romains dans les temples sacrés
Court porter sa terreur et ses pas égarés.
Pline se confiant à son grand caractère,
Seul, veut sonder de près cet effrayant mystère;
Et brûlant d'épier, dans ce grand mouvement,
Du volcan en travail l'horrible enfantement,
Il s'apprête à partir. Mais sa sœur en alarmes

Se jette à ses genoux, qu'elle arrose de larmes :
« O mon frère! en courant à des dangers certains,
« Ne crains-tu pas, dis-moi, de tenter les destins?
« J'ai perdu mon époux, mon frère le remplace,
« Et ta mort, ô mon frère! aujourd'hui nous menace,
« Et tu veux nous quitter? Ne m'as-tu pas promis
« De veiller en tous temps sur les jours de mon fils?
« Si tu meurs, de ce fils que devient la jeunesse?
« Et quel bras désormais soutiendra sa faiblesse?
« Oh! qu'en toi de son père il retrouve l'appui;
« Et si ce n'est pour moi, conserve-toi pour lui! »
Elle dit. Aux accents de cette sœur chérie
Pline hésite un moment, son âme est attendrie;
Mais bientôt dans son sein renfermant ses douleurs [1],
Il s'arrache pensif à sa famille en pleurs.
Il se rend dans le port; il monte une galère;
Et déjà ses rameurs sillonnent l'onde amère.
Mais la nuit approchait, et les ombres du soir
Sur les vieux Apennins commençaient à s'asseoir :
De Rhétine d'abord on cherche les rivages.
Partout s'offraient aux yeux les plus tristes présages :
Les airs sont endormis dans un morne repos,
Et l'océan plombé sent frissonner ses flots;
L'orfraie, avant-coureur des désastres célèbres,
Trois fois, rasant la nef, poussa des cris funèbres.
Les rochers ont pâli. Pline, sans s'émouvoir,
Tranquille, observe tout, et s'apprête à tout voir.
On avance, et déjà se découvre à la vue,
Au-dessus du Vésuve, une effroyable nue,
Qui, telle qu'un grand pin, allonge dans les cieux
Et son tronc gigantesque, et ses bras spacieux.
Cette horrible vapeur, ce nuage de cendre
Sur l'océan noirci commence à se répandre :
L'Italie, agitée en ses vieux fondements,
Prolonge sous les mers de sourds frémissements;
De ce bruit qui s'accroît la rive est ébranlée,
Et l'onde d'Amphitrite est au loin refoulée.
Déjà roulent en l'air des rochers allumés,
Qui tombent en sifflant sous les flots enflammés,
Et la vague en fureur, qui s'élance en colonne,

[1] Ou plutôt *son émotion*.

Autour de la galère et mugit et bouillonne.
Pline veut aborder. Tout à coup à ses yeux
Le nuage s'approche, et du plus haut des cieux
S'abat, et couvre au loin et la plaine azurée,
Et le cap de Misène, et l'île de Caprée.
Le monde a disparu dans une immense nuit.
Un vent affreux s'élève; et la nef à grand bruit,
Dans cette obscurité sur les flots balancée,
Du rivage à la mer est vingt fois repoussée.
Enfin dans l'orient le jour ressuscité
Ramène aux yeux de Pline une morne clarté.
Épouvantable jour, plus affreux que les ombres!
Combien il offrira de morts et de décombres,
Que dérobait la nuit sous son voile incertain,
Et que vont révéler les clartés du matin [1]!
Cependant Pline aborde, et, fort de son courage,
Seul avec un esclave, il s'élance au rivage.
Tu dois revivre aussi pour la postérité,
O toi! mortel obscur, dont la fidélité
Partagea ses périls, pour toi plus grands peut-être,
Puisque la gloire au moins dédommageait ton maître.
Ils marchaient en silence à travers les débris.
Mais qui pourrait redire et les pleurs et les cris,
Et cet effroi croissant de la foule agitée
Qui dans les temples saints courait épouvantée?
Les uns, s'humiliant aux pieds des Immortels,
De leurs tremblantes mains embrassaient les autels;
Et d'autres, des dieux même oubliant la mémoire,
Blasphémaient leur saint nom, ou refusaient d'y croire.
Partout le désespoir, l'épouvante et la mort.
O Pline! quels dangers t'attendaient sur ce bord!
Mais lui : Marchons, ami, vers les murs de Pompée;
Là, si notre espérance, hélas! n'est pas trompée,
(Et le veuillent les dieux), nous pourrons de plus près
De ce grand phénomène épuiser les secrets.
— Il a parlé. Soudain, redoublant de courage,
Vers Pompeïa tous deux ils cherchent un passage;
La chaumière embrasée et les palais brûlants
A travers les débris guident leurs pas tremblants.
Sous leurs pieds incertains le sol gronde et chancelle :

[1] Ce vers paraît superflu.

Ils marchent en foulant une terre infidèle,
D'où l'on voit des éclairs sans relâche sortir,
Qui s'ouvre, se referme et veut les engloutir.
Cependant le volcan rugit dans les abîmes.
De nouveaux tourbillons, rassemblés sur ses cimes,
S'arrondissent en globe, et, noircissant les airs,
Font partir de leur sein d'innombrables éclairs.
Dans cette fausse nuit, la nature alarmée
Sous ses propres fureurs semble s'être abîmée.
L'océan se déborde, et ses flots courroucés
Par la lave en furie au loin sont repoussés.
C'est peu : du vieil Etna la foudre se rallume;
Neptune, que Vulcain et tourmente et consume,
Répond, du fond des mers, au bruit des deux volcans :
Tels du cri des combats retentissent deux camps.
De Misène à Sorrente on ne voit que ruine :
La flamme inonde au loin et Sabie et Rhétine.
Sous le double courroux de Vulcain, de Thétis [1],
Les murs de Pompéia déjà sont engloutis;
L'antique Herculanum n'est qu'un monceau de cendre,
Et dans la même tombe un jour les fit descendre.
Quel spectacle pour Pline ! A de si grands malheurs
La pitié du grand homme a donné quelques pleurs.
Toutefois, au milieu de ces terribles scènes,
Il poursuit les secrets de leurs grands phénomènes :
Nature! il t'admirait au sein de ton horreur,
Et tu lui paraissais belle de ta fureur.
Peut-être ce génie, avide de connaître,
Eût surpris dans ce jour les desseins du Grand-Être.
Mais Celui dont le bras, sur ce monde arrêté,
Se cache dans la nuit de son éternité,
Ne permit pas que Pline à la race mortelle
Révélât des secrets toujours voilés pour elle.
Tandis qu'à son esclave il s'apprête à dicter
Ses grands pensers, qu'à Rome il voudrait remporter,
O décrets! ô douleur! une nue enflammée
Le couvre tout entier d'une ardente fumée.
Il tombe, il se relève, et d'un regard mourant
Cherche encore une fois son esclave expirant;
C'en est fait, il n'est plus, et, du monde effacées,

[1] Métonymie, pour *le feu* et *la mer*.

Dans sa tombe, avec lui, s'enferment ses pensées.
Tels on voit, aux déserts de l'antique Oasis,
Ces monuments, chargés d'emblèmes obscurcis,
Qui gardent les dépôts de la sagesse antique :
Mais ces pensers, que voile une ombre énigmatique,
En vain vivent encor au fond de ces déserts;
La voix de ces vieux temps n'instruit plus l'univers.

LE MENDIANT.

IDYLLE, PAR ANDRÉ CHÉNIER.

André Chénier [1], né à Constantinople en 1762, se fit, en étudiant les anciens et la nature, une manière d'écrire originale, et piquante par la nouveauté. Il s'occupait à porter la réforme dans la poésie française, lorsque les réformes plus importantes qui se préparaient dans la politique appelèrent son attention. Il servit la révolution par des écrits éloquents; il fut encore plus éloquent contre les horreurs qui vinrent bientôt la déshonorer. Cette hardiesse généreuse lui coûta la vie (1794), et il porta au supplice un regret de poëte, celui de laisser veuve sa lyre, qu'il ne posa qu'au pied même de l'échafaud. Ses ouvrages sont, la plupart, des ébauches, imparfaites, mais admirables. Ce sont des idylles, des élégies, des odes, pleines de grâce et d'énergie, d'où s'exhale le parfum le plus pur de l'antiquité. Mais les âges de la civilisation chrétienne ont aussi leur parfum, qu'on ne respire point dans les vers de Chénier. Dans la versification, dans le style, la crainte de suivre les routes battues l'entraîna un peu loin; l'âge eût modéré ce zèle novateur.

C'était quand le printemps a reverdi les prés,
La fille de Lycus, vierge aux cheveux dorés,
Sous les monts achéens, non loin de Serinée...
Errait à l'ombre, au bord du faible et pur Cratis;
Car les eaux du Cratis, sous des berceaux de frêne,
Entouraient de Lycus la fertile domaine :
.... Soudain à l'autre bord,
Du fond d'un bois épais, un noir fantôme sort :
Tout pâle, demi-nu, la barbe hérissée,
Il remuait à peine une lèvre glacée,
Des hommes et des dieux implorait le secours,

[1] Frère de Marie-Joseph Chénier, poëte tragique.

Et dans la forêt sombre errait depuis deux jours.
Il se traîne, il n'attend qu'une mort douloureuse;
Il succombe. L'enfant, interdite et peureuse,
A ce hideux aspect sorti [1] du fond du bois,
Veut fuir; mais elle entend sa lamentable voix.
Il tend les bras, il tombe à genoux; il lui crie [2]
Qu'au nom de tous les dieux il la conjure, il prie,
Et qu'il n'est point à craindre, et qu'une ardente faim
L'aiguillonne et le tue, et qu'il expire enfin.
Si, comme je le crois, belle dès ton enfance,
C'est le dieu de ces eaux qui t'a donné naissance,
Nymphe, souvent les vœux des malheureux humains
Ouvrent des immortels les bienfaisantes mains;
Ou si c'est quelque front [3] porteur d'une couronne
Qui te nomme sa fille et te destine au trône,
Souviens-toi, jeune enfant, que le ciel quelquefois
Venge les opprimés sur la tête des rois.
Belle vierge, sans doute enfant d'une déesse,
Crains de laisser périr l'étranger en détresse;
L'étranger qui supplie est envoyé des dieux.
Elle reste. A le voir elle enhardit ses yeux;
.... et d'une voix encore
Tremblante : Ami, le ciel écoute qui l'implore;
Mais ce soir, quand la nuit descend sur l'horizon,
Passe le pont mobile, entre dans la maison;
J'aurai soin qu'on te laisse entrer sans méfiance.
Pour la dixième fois célébrant ma naissance,
Mon père doit donner une fête aujourd'hui.
Il m'aime; il n'a que moi; viens t'adresser à lui.
C'est le riche Lycus. Viens ce soir : il est tendre,
Il est humain; il pleure aux pleurs qu'il voit répandre.
Elle dit, et s'arrête, et, le cœur palpitant,
S'enfuit; car l'étranger, sur elle, en l'écoutant,
Fixait de ses yeux creux l'attention avide.
Elle rentre, cherchant dans le palais splendide
L'esclave près de qui toujours ses jeunes ans
Trouvent un doux accueil et des soins complaisants.
Cette sage affranchie avait nourri sa mère;
Maintenant sous des lois de vigilance austère,

[1] *Aspect* pour *homme* n'est il pas un peu hardi? — [2] Il faut remarquer ici et ailleurs la coupe inusitée des vers. — [3] Le *front* pour l'*homme*; hasardé.

Elle et son vieil époux au devoir rigoureux
Rangent des serviteurs le cortége nombreux.
Elle la voit de loin dans le fond du portique,
Court, et posant ses mains sur ce visage antique :
Indulgente nourrice, écoute ; il faut de toi
Que j'obtienne un grand bien. Ma mère, écoute-moi :
Un pauvre, un étranger, dans la misère extrême
Gémit sur l'autre bord, mourant, affamé, blême...
Ne me décèle point. De mon père aujourd'hui
J'ai promis qu'il pourrait solliciter l'appui.
Fais qu'il entre, et surtout, ô mère de ma mère!
Garde que nul mortel n'insulte à sa misère.
« Oui, ma fille ; chacun fera ce que tu veux, »
Dit l'esclave en baisant son front et ses cheveux,
« Oui ; qu'à ton protégé ta fête soit ouverte.
« Ta mère, mon élève (inestimable[1] perte!)
« Aimait à soulager les faibles abattus.
« Tu lui ressembleras autant par les vertus
« Que par tes yeux si doux et tes grâces naïves. »
Mais cependant la nuit assemble les convives :
En habits somptueux, d'essences parfumés,
Ils entrent. Aux lambris, d'ivoire et d'or semés,
Pend le lin d'Ionie en brillantes courtines;
Le toit s'égaie et rit, de mille odeurs divines[2].
La table au loin circule, et d'apprêts savoureux
Se charge. L'encens vole en longs flots vaporeux;
Sur leurs bases d'argent, des formes animées
Élèvent dans leurs mains des torches enflammées;
Les figures, l'onyx, le cristal, les métaux,
En vases hérissés d'hommes et d'animaux,
Partout sur les buffets, sur la table étincellent;
Plus d'une lyre est prête, et partout s'amoncellent
Et les rameaux de myrte et les bouquets de fleurs.
On s'étend sur des lits teints de mille couleurs;
Près de Lycus, sa fille, idole de la fête,
Est admise. La rose a couronné sa tête.
Mais pour que la décence impose un juste frein,
Lui-même est par eux tous élu roi du festin;
Et déjà vins, chansons, entretiens, jeux sans nombre;

[1] C'est proprement d'un *bien* qu'on dit qu'il est *inestimable*.— [2] N'y a-t-il pas de la recherche dans ces expressions?

Lorsque, la double porte ouverte, un spectre sombre
Entre, cherchant des yeux l'autel hospitalier.
La jeune enfant rougit. Il court vers le foyer;
Il embrasse l'autel, s'assied parmi la cendre;
Et tous, l'œil étonné, se taisent pour l'entendre.
« Lycus, fils d'Évémon, que les dieux et les temps
« N'osent jamais troubler tes destins éclatants.
« Ta pourpre, tes trésors, ton front noble et tranquille
« Semblent d'un roi puissant, l'idole de sa ville.
« A ton riche banquet un peuple convié
« T'honore comme un dieu de l'Olympe envoyé.
« Regarde un étranger qui meurt dans la poussière
« Si tu ne tends vers lui ta main hospitalière.
« Inconnu, j'ai franchi le seuil de ton palais :
« Trop de pudeur peut nuire à qui vit de bienfaits.
« Lycus, par Jupiter, par ta fille innocente,
« Qui m'a seule indiqué ta porte bienfaisante!...
« Je fus riche autrefois; mon banquet opulent
« N'a jamais repoussé l'étranger suppliant.
« Et pourtant aujourd'hui la faim est mon partage,
« La faim, qui flétrit l'âme autant que le visage,
« Par qui l'homme souvent importun, odieux,
« Est contraint de rougir et de baisser les yeux. »
— « Étranger, tu dis vrai, le hasard téméraire
« Des bons ou des méchants rend le destin prospère.
« Mais sois mon hôte. Ici l'on hait plus que l'enfer
« Le public ennemi, le riche au cœur de fer,
« Enfant de Némésis, dont le dédain barbare
« Aux besoins des mortels ferme son cœur avare.
« Je rends grâce à l'enfant qui t'a conduit ici.
« Ma fille, c'est bien fait; poursuis toujours ainsi.
« Respecter l'indigence est un devoir suprême.
« Souvent les immortels (et Jupiter lui-même)
« Sous des haillons poudreux, de seuil en seuil traînés,
« Viennent tenter le cœur des humains fortunés. »
D'accueil et de faveur un murmure s'élève.
Lycus descend, accourt, tend la main, le relève :
« Salut, père étranger, et que puissent tes vœux
« Trouver le ciel propice à tout ce que tu veux.
« Mon hôte, lève-toi. Tu parais noble et sage;
« Mais cesse avec ta main de cacher ton visage.
« Souvent marchent ensemble indigence et vertu;

« Souvent d'un vil manteau le sage revêtu,
« Seul, vit avec les dieux, et brave un sort inique.
« Couvert de chauds tissus, à l'ombre du portique,
« Sur de molles toisons, en un calme sommeil,
« Tu peux ici, dans l'ombre, attendre le soleil.
« Je te ferai revoir tes foyers, ta patrie,
« Tes parents, si les dieux ont épargné leur vie.
« Car tout mortel errant nourrit un long amour
« D'aller revoir le sol qui lui donna le jour.
« Mon hôte, tu franchis le seuil de ma famille
« A l'heure qui jadis a vu naître ma fille.
« Salut! Vois, l'on t'apporte et la table et le pain :
« Sieds-toi. Tu vas d'abord rassasier ta faim.
« Puis, si nulle raison ne te force au mystère,
« Tu nous diras ton nom, ta patrie et ton père. »
Il retourne à sa place après que l'indigent
S'est assis. Sur ses mains dans l'aiguière d'argent,
Par une jeune esclave une eau pure est versée.
Une table de cèdre où l'éponge est passée
S'approche, et vient offrir à son avide main
Et les fumantes chairs sur les disques d'airain,
Et l'amphore vineuse, et la coupe aux deux anses.
« Mange et bois, dit Lycus, oublions les souffrances;
« Ami, leur lendemain est, dit-on, un beau jour. »
Bientôt Lycus se lève et fait remplir sa coupe,
Et veut que l'échanson verse à toute la troupe :
« Pour boire à Jupiter qui nous daigne envoyer
« L'étranger, devenu l'hôte de mon foyer. »
Le vin de main en main va coulant à la ronde ;
Lycus lui-même emplit une coupe profonde,
L'envoie à l'étranger : « Salut, mon hôte, bois,
« De ta ville bientôt tu reverras les toits,
« Fussent-ils au delà des glaces du Caucase. »
Des mains de l'échanson l'étranger prend le vase,
Se lève; sur eux tous il invoque les dieux.
On boit; il se rassied. Et, jusque sur les yeux
Ses noirs cheveux toujours ombrageant son visage,
De sourire et de plainte il mêle son langage.
« Mon hôte, maintenant que sous tes nobles toits[1],
« De l'importun besoin j'ai calmé les abois,

[1] Le pluriel pour le singulier ; poétique. Latinisme.

« Oserai-je à ma langue abandonner les rênes ?
« Je n'ai plus ni parents, ni pays, ni domaines.
« Mais écoute : le vin, par toi-même versé,
« M'ouvre la bouche. Ainsi, puisque j'ai commencé,
« Entends ce que peut-être il eût mieux valu taire.
« Excuse enfin ma langue, excuse ma prière ;
« Car du vin, tu le sais, la téméraire ardeur
« Souvent à l'excès même enhardit la pudeur.
« Meurtri de durs cailloux ou de sables arides,
« Déchiré de buissons ou d'insectes avides,
« D'un long jeûne flétri, d'un long chemin lassé,
« Et de plus d'un grand fleuve en nageant traversé,
« Je parais énervé, sans vigueur, sans courage ;
« Mais je suis né robuste et n'ai point passé l'âge ;
« La force et le travail, que je n'ai point perdus,
« Par un peu de repos me vont être rendus.
« Emploie alors mes bras à quelques soins rustiques ;
« Je puis dresser au char tes coursiers olympiques,
« Ou, sous les feux du jour, courbé vers le sillon,
« Presser deux forts taureaux du piquant aiguillon.
« Je puis même, tournant la meule nourricière,
« Broyer le pur froment en farine légère.
« Je puis, la serpe en main, planter et diriger
« Et le cep et la treille, espoir de ton verger.
« Je tiendrai la faucille ou la faux recourbée,
« Et devant mes pas, l'herbe ou la moisson tombée
« Viendra remplir ta grange en la belle saison :
« Afin que nul mortel ne dise en ta maison,
« Me regardant d'un œil insultant et colère :
« O vorace étranger qu'on nourrit à rien faire [1] !
« — Vénérable indigent, va, nul mortel chez moi
« N'oserait élever sa langue contre toi.
« Tu peux ici rester même oisif et tranquille,
« Sans craindre qu'un affront ne [2] trouble ton asile.
« — L'indigent se méfie. — Il n'est plus de danger.
« — L'homme est né pour souffrir. — Il est né pour changer.
« — Il change d'infortune ! — Ami, reprends courage :

[1] *A ne rien faire*. C'est ainsi que Boileau a dit : « La nuit à bien dormir, et le jour *à rien faire*. » — Et Voltaire : « Et, créé pour agir, se plaisait *à rien faire*. » —[2] *Craindre* étant accompagné de la négation, le verbe suivant doit la perdre. V. la faute contraire, p. 283, n. 1.

« Toujours un vent glacé ne souffle point l'orage;
« Le ciel d'un jour à l'autre est humide et serein;
« Et tel pleure aujourd'hui qui sourira demain.
« — Mon hôte, en tes discours préside la sagesse.
« Mais quoi ! la confiante et paisible richesse
« Parle ainsi. L'indigent espère en vain du sort :
« En espérant toujours il arrive à la mort.
« Dévoré de besoins, de projets, d'insomnie,
« Il vieillit dans l'opprobre et dans l'ignominie.
« Rebuté des humains, durs, envieux, ingrats,
« Il a recours aux dieux, qui ne l'entendent pas.
« Toutefois ta richesse accueille mes misères;
« Et puisque ton cœur s'ouvre à la voix des prières,
« Puisqu'il sait, ménageant le faible humilié,
« D'indulgence et d'égards tempérer la pitié,
« S'il est des dieux du pauvre, ô Lycus ! que ta vie
« Soit un objet pour tous et d'amour et d'envie.
« — Je te le dis encore, espérons, étranger.
« Que mon exemple au moins serve à t'encourager.
« Des changements du sort j'ai fait l'expérience.
« Toujours un même éclat n'a point à l'indigence
« Fait du riche Lycus envier le destin :
« J'ai moi-même été pauvre, et j'ai tendu la main.
« Cléotas, de Larisse, en ses jardins immenses,
« Offrit à mon travail de justes récompenses :
« Jeune ami, j'ai trouvé quelques vertus en toi;
« Va, sois heureux, dit-il, et sois heureux par moi.
« Oui, oui, je me souviens : Cléotas fut mon père;
« Tu vois le fruit des dons de sa bonté prospère.
« A tous les malheureux je rendrai désormais
« Ce que dans mon malheur je dus à ses bienfaits.
« Dieux, l'homme bienfaisant est votre cher ouvrage;
« Vous n'avez point ici d'autre visible image;
« Il porte votre empreinte, il sortit de vos mains
« Pour vous représenter aux regards des humains.
« Veillez sur Cléotas ! Qu'une fleur éternelle,
« Fille d'une âme pure, en ses mains étincelle[1];
« Que nombre de bienfaits, ce sont là ses amours,
« Fassent une couronne à chacun de ses jours;

[1] Une fleur, fille d'une âme pure, une fleur qui étincelle dans les mains, paraît d'un style obscur et recherché.

« Et quand une mort douce, et d'amis entourée,
« Recevra sans douleur sa vieillesse sacrée,
« Qu'il laisse avec ses biens ses vertus pour appui
« A des fils, s'il se peut, encor meilleurs que lui.
« — Hôte des malheureux, le sort inexorable
« Ne prend pas les avis de l'homme secourable.
« Tous, par sa main de fer en aveugles poussés
« Nous vivons, et tes vœux ne sont point exaucés.
« Cléotas est perdu ; son injuste patrie
« L'a privé de ses biens, elle a proscrit sa vie.
« De ses concitoyens dès longtemps envié,
« De ses nombreux amis en un jour oublié,
« Au lieu de ces tapis qu'avait tissus l'Euphrate,
« Au lieu de ces festins brillants d'or et d'agate,
« Où ses hôtes, parmi les chants harmonieux,
« Savouraient jusqu'au jour ses vins délicieux,
« Seul maintenant, sa faim visitant les feuillages
« Dépouille les buissons de quelques fruits sauvages,
« Ou, chez le riche altier apportant ses douleurs,
« Il mange un pain amer tout trempé de ses pleurs.
« Errant et fugitif, de ses beaux jours de gloire
« Gardant, pour son malheur, la pénible mémoire,
« Sous les feux du midi, sous le froid des hivers,
« Seul, d'exil en exil, de déserts en déserts,
« Pauvre, et semblable à moi, languissant et débile,
« Sans appui qu'un bâton, sans foyer, sans asile,
« Revêtu de ramée, ou de quelques lambeaux,
« Et sans que nul mortel, attendri sur ses maux,
« D'un souhait de bonheur le flatte et l'encourage,
« Les torrents et la mer, l'aquilon et l'orage,
« Des corbeaux et des loups les tristes hurlements
« Répondent seuls la nuit à ses gémissements ;
« N'ayant d'autres amis que les bois solitaires,
« D'autres consolateurs que ses larmes amères,
« Il se traîne, et souvent sur la terre il s'endort
« A la porte d'un temple, en implorant la mort.
« — Que m'as-tu dit? la foudre a tombé sur ma tête [1].
« Dieux ! ah ! grands dieux ! Partons. Plus de jeux, plus de fête ;

[1] Voltaire a dit : « *Eût* tombé dans le piége, » et Laharpe : « *Eût* tombé dans cet égarement d'esprit. » — Je doute que ces exemples autorisent à donner l'aux. *avoir* au v. *tomber*.

« Partons. Il faut vers lui trouver des chemins sûrs ;
« Partons. Jamais sans lui je ne revois ces murs.
« Ah dieux ! quand dans le vin, les festins, l'abondance,
« Enivré des vapeurs d'une folle opulence,
« Celui qui lui doit tout chante et s'oublie et rit,
« Lui peut-être il expire, affamé, nu, proscrit,
« Maudissant, comme ingrat, son vieil ami qu'il aime.
« Parle, était-ce bien lui ? le connais-tu toi-même ?
« En quels lieux était-il ? où portait-il ses pas ?
« Il sait où vit Lycus : pourquoi ne vient-il pas ?
« Parle : était-ce bien lui? parle, parle, te dis-je ;
« Où l'as-tu vu? — Mon hôte, à regret je t'afflige.
« C'était lui, je l'ai vu . . . .
« . . . . Les douleurs de son âme
« Avaient changé ses traits. Ses deux fils et sa femme,
« A Delphes, confiés au ministre du dieu,
« Vivaient de quelques dons offerts dans le saint lieu,
« Par des sentiers secrets fuyant l'aspect des villes,
« On les avait suivis jusques aux Thermopyles.
« Il en gardait encore un douloureux effroi.
« Je le connais, je fus son ami comme toi.
« D'un même sort jaloux une même injustice
« Nous a tous deux plongés au même précipice,
« Il me donna jadis (ce bien seul m'est resté)
« Sa marque d'alliance et d'hospitalité.
« Vois si tu la connais. » O surprise ! immobile,
Lycus a reconnu son propre sceau d'argile;
Le sceau, don mutuel d'éternelle amitié,
Jadis à Cléotas par lui-même envoyé.
Il ouvre un œil avide, et longtemps envisage
L'étranger. Puis, enfin, sa voix trouve un passage :
« Est-ce toi, Cléotas ? toi, qu'ainsi je revoi !
« Tout ici t'appartient. O mon père ! est-ce toi ?
« Je rougis que mes yeux aient pu te méconnaître.
« O Cléotas ! mon père ! ô toi, qui fus mon maître,
« Viens ; je n'ai fait ici que garder ton trésor ;
« Et ton ancien Lycus veut te servir encor.
« J'ai honte à ma fortune en regardant la tienne. »
Et dépouillant soudain la pourpre tyrienne,
Que tient sur son épaule une agrafe d'argent,
Il l'attache lui-même à l'auguste indigent.
Les convives levés l'entourent; l'allégresse

Rayonne en tous les yeux. La famille se presse ;
On cherche des habits, on réchauffe le bain.
La jeune enfant approche ; il rit, lui tend la main :
« Car c'est toi, lui dit-il, c'est toi qui la première
« Ma fille, m'as ouvert la porte hospitalière. »

LA RANÇON D'ÉGILL.

ELMOR.

« Illustre Égill, honneur de la Scanie !
Quitte ce fer trop pesant pour ton bras ;
Borne ta gloire aux combats d'harmonie,
Et laisse-nous les périlleux combats.

ÉGILL.

« Pardonne, ô fils du roi des Scandinaves ;
Mais j'ai le droit de conserver ce fer.
Ne sais-tu pas qu'en même temps Recner
Était le chantre et l'émule des braves ?

ELMOR.

« Pardonne, Égill ; mais si ta docte voix
Dans nos concerts désormais ne répète
Que les combats témoins de tes exploits,
Pour plus d'un jour elle sera muette.

ÉGILL.

« Écoute, Elmor ! Ivre d'un vain orgueil,
Un fils des rois au scalde fit outrage :
Le lendemain sa mère était en deuil. »

D'Égill ainsi le tranquille courage
Sait opposer la menace au dédain.
Elmor l'entend, et sous le noir ombrage
Sans se parler ils s'enfoncent soudain.
Dans la forêt, durant une heure entière,
Le bruit des coups sans trêve retentit :
Égill, couvert de sang et de poussière,
De la forêt fut le seul qui sortit.
Vaillant Elmor ! au palais de ton père
On t'attendait pour le festin du soir :
A ce festin tu ne dois plus t'asseoir.
Pâle, tu dors sur la rouge bruyère ;

Loin de ta bouche a fui l'injure altière ;
Et le silence où la mort t'a plongé
Atteste au loin que le scalde est vengé.
La froide Aurore à peine réveillée,
Au prompt signal des dogues aboyants,
On retrouva sous l'épaisse feuillée
Du fils d'Armin les restes effrayants.
Armin, frappé d'une douleur mortelle,
Ne pleure plus, mais s'arrache le sein.
On s'interroge, on cherche l'assassin :
« Ne cherchez plus, dit la voix paternelle,
Je le connais; c'est le fier Ingisfal.
Depuis qu'Elmor fut son heureux rival,
Il se nourrit du poison de la haine.
Qu'il soit saisi ! qu'au palais on le traîne!
Courez, volez, aussi prompts que l'éclair !
En attendant que sa mort se prépare,
Que mes cachots ferment sur le barbare
Les gonds d'airain de leurs portes de fer ! »
On obéit, Égill sur le rivage
Errait encor. Tel un profond nuage,
D'où s'échappa la foudre aux traits brûlants,
Roule, chargé des restes de l'orage ;
Tel et plus sombre Égill marche à pas lents.
Devant ses pas une troupe en furie
Traîne au palais Ingisfal innocent.
Le nom d'Elmor au loin retentissant
Instruit Égill, qui s'élance et s'écrie :
« Ce n'est pas lui qu'il faut punir, c'est moi,
Moi seul ! Vengez le sang de votre roi!
Venge ton fils, ô chef des Scandinaves!
Par un outrage il a blessé mon cœur :
Je l'ai tué, mais de la mort des braves,
Et de sa mort je réclame l'honneur. »
Armin l'écoute, et frémit; il ordonne,
Et de guerriers Égill est entouré.
A leur fureur le scalde s'abandonne,
Et, remplaçant Ingisfal délivré,
Vers sa prison marche plus assuré
Que s'il allait recevoir la couronne,
Glorieux prix à ses vers consacré.
« Malheur à toi ! criait la foule armée ;

Malheur à toi ! fils de la renommée !
Nul barde ici ne redira ta mort. »
Et, sur ses gonds roulant avec effort,
Du noir cachot la porte refermée
Mêle son bruit aux sifflements du nord.

Le voilà seul !... Non, sa harpe chérie
En son malheur le consolait encor.
Égill chantait, il chantait pour Elmor :
« Heureux Elmor ! le ciel de ta patrie
Fut le témoin de tes derniers moments;
Le sol natal couvre tes ossements.
Heureux Elmor ! tes amis et ton père
A ton cercueil apporteront des pleurs :
Et moi, je meurs sur la rive étrangère;
Ni mes amis, ni ma sœur, ni ma mère,
Ne m'offriront leur tribut de douleurs.
De mes destins compagne glorieuse,
Chante, ô ma harpe, une dernière fois !
Tu vas périr. D'une main furieuse
On brisera ta corde harmonieuse,
Et comme Égill tu resteras sans voix.
Que de beaux chants je méditais encore !
Gémis, gémis, ô ma harpe ! avec nous
Notre avenir au tombeau va descendre ;
Le barde obscur passera sur ma cendre,
Et de mon nom ne sera point jaloux. »

Mais à grand bruit les bardes scandinaves
Ont commencé de sauvages accords :
Ils répétaient l'hymne qui chez les morts
A leurs festins va réjouir les braves.
Grossièrement on érige en autel
Les lourds éclats de la roche brisée ;
Et le tranchant de la hache aiguisée
Au prisonnier promet le coup mortel.

Le cachot s'ouvre : à l'autel on amène
Le noble Égill, toujours calme et serein.
Mais son oreille endurait avec peine
L'hymne danois et son rauque refrain.
Il cède enfin à son impatience ;
La main tendue, il demande audience,

L'obtient, s'incline; et, d'Armin s'approchant :
« Père d'Elmor! si tu chéris sa gloire,
Laisse à mon art le soin de sa mémoire.
Puisse du moins servir mon dernier chant
A racheter ma funèbre victoire! »

Le roi s'étonne; enflammé de courroux,
Tandis qu'il songe à punir tant d'audace,
Se fait entendre un prélude si doux,
Que sur sa bouche expire la menace.
Égill commence; appuyé sans terreur
Sur cet autel où la mort est présente,
L'aspect voisin de la hache pesante
Ne fait trembler ni sa voix, ni son cœur :

Royal espoir de la Scandinavie,
Dans les combats il était déjà roi.
Un dieu sans doute, armé contre sa vie,
Un dieu fatal combattait avec moi.
Faible guerrier, sans renom sur la terre,
J'ai triomphé de mon noble agresseur :
Parfois ainsi le pâtre solitaire
Jette à ses pieds l'ours, effroi du chasseur.

Les jours de guerre étaient ses jours de fête :
Il ne chantait qu'au son du bouclier.
Les flots en vain mugissaient sur sa tête;
A l'abordage il montait le premier.
Que d'ennemis privés de funérailles
Livra son glaive à la faim du vautour!
Les loups rôdaient autour de ses batailles;
De ses exploits ils vivaient plus d'un jour.

Dans ses combats au lointain promontoire,
Il s'illustra par des faits éclatants;
Il en revint embelli de sa gloire,
Et les beautés soupirèrent longtemps.
Ce fut en vain : l'âme préoccupée
Des traits charmants de la jeune Risma,
Elmor l'aimait autant que son épée,
Et pour Elmor la vierge s'enflamma.

O de son cœur la compagne adorée!
Tu l'attendais, et tu l'attends encor.
L'instant s'approche où ta mère éplorée

Viendra te dire : « Il n'est plus, ton Elmor ! »
On t'apprendra quel funeste courage
Guida les coups du glaive ensanglanté,
Trop prompt, hélas! à venger un outrage...
Pardonnes-tu, fille de la beauté ?

Mais j'aperçois la fatale déesse :
Sur moi déjà s'attache son regard.
Ombre d'Elmor ! je mourrai sans faiblesse,
Pour te revoir dans la cité d'Asgard.
J'irai moi-même, aux fêtes du carnage,
T'offrir le miel sous le frêne Ydrasil;
Et ton nom seul, consacré d'âge en âge,
Sera chanté sur la harpe d'Égill.

Roi malheureux! écoute ma prière :
A la colline où dorment mes aïeux,
A mon pays, à ma sœur, à ma mère,
Fais quelque jour porter mes longs adieux...
Barde ! remplis ton sanglant ministère,
Viens ! mon sourire accueillera la mort.
Sur mon tombeau naissez, mousse légère !
Glisse sur moi, fraîche haleine du Nord !

Égill se tait : la harpe d'elle-même
Longtemps encor se plaît à retentir;
Et, captivé par un charme suprême,
D'un heureux songe Armin semble sortir.
Levant sa voix par les pleurs étouffée :
« Dieu des concerts ! quelle savante fée
Te révéla ces chants mélodieux ?
En t'écoutant, des larmes moins amères,
Qui l'aurait dit ? s'échappaient de mes yeux.
Quel est-il donc cet art mystérieux
Qui sait charmer le désespoir des pères ?
Barde, approchez ! De l'instrument mortel
Chargez vos mains... et renversez l'autel.
Envers tes chants l'ombre d'Elmor s'acquitte,
Égill !... Sois libre, et rejoins sans effroi
Ta mère, hélas ! plus heureuse que moi ! »
Aux pieds d'Armin Égill se précipite.
La foule immense applaudit au pardon.

Le lendemain, à la naissante aurore,
Le noble roi voulut entendre encore
La voix du scalde; et dès ce jour, dit-on,
L'hymne d'Égill se nomma sa rançon.
Égill partit. Une rive plus chère
Du toit connu lui rendit la douceur :
Des jours d'absence il consola sa mère;
Un jeune époux lui dut sa jeune sœur.
Contre la pierre il brisa son épée,
Et l'inhuma sous le sable des mers;
Mais chaque jour ses regrets plus amers
La lui montraient encor de sang trempée :
Les pleurs d'Armin le poursuivaient encor;
Et quand la nuit rassemblait les nuages,
Au pied des monts et le long des rivages
Il croyait voir le fantôme d'Elmor. MILLEVOYE.

LE MESSAGER,

EXTRAIT DU POÈME DES CAMPAGNES [1].

Un homme, à travers champs, se rend dans les villages.
Partout les cerisiers rougissent leurs feuillages,
Le hêtre prend la pourpre et le noyer jaunit,
Dévoilant à son faîte un reste de vieux nid.
Du thymier qui se courbe en une frêle arcade,
Les grappes de vermeil pendent sur la cascade.
Oh! quelle douce paix repose sur ces prés!
Et quelle paix aussi dans les bois diaprés!
L'herbe s'est résignée; elle cache sa tête :
Rien ne l'agite plus, pas même la tempête.
Les vergers, la forêt sont calmes et pensifs.
Seulement dans leur sein quelques soupirs furtifs,
Incertains, ignorés : une feuille qui tombe
Et qui montre à ses sœurs le chemin de la tombe;
Un gland qui fait sonner un morceau de bois mort;
Un oiseau qui s'enfuit; la séve qui s'endort.
Toute chose a fini son œuvre et sa journée,
Et s'incline sans bruit devant la destinée.
S'acheminant toujours, l'honnête messager
Reste, sous sa nouvelle, impassible et léger.

[1] Ce sont les campagnes du canton de Vaud.

Il ne plaint ni le vent qui gémit dans la haie,
Ni l'oiseau qui s'y cache et que le vent effraie,
Ni ces feuilles sans nombre, infortunés troupeaux,
Qui dans la tombe même [1] ignorent le repos.
N'a-t-il pas, en effet, son chapeau des dimanches,
Son habit bleu qui vient expirer sur ses hanches,
Bonne mine, un teint frais, rasé dès le matin,
Et de l'argent pour boire au cabaret voisin ?
Il saute les fossés, enjambe les rigoles,
Descend dans les ravins et leurs taillis de saules,
Chemine sans détours ni haltes ; seulement
Quelque champ de navets le retient un moment.
Il le blâme ou le loue, et se dit en lui-même :
Le mien, certe, est plus beau ; mais c'est moi qui le sème !

Sur la pente des prés il voit à l'horizon
Le toit fumeux et brun d'une antique maison.
Il monte le verger. Les vaches curieuses
Le regardent passer, graves, silencieuses,
Puis, à la fin, l'ayant contemplé longuement,
Sortant de leur stupeur, appellent en bramant.
D'un grand feu pastoral la rousse chevelure
Flamboie au pied du tronc qui pleure sa verdure,
Et les petits garçons, les amis du bouvier,
Avec lui sont en cercle assis à son foyer,
En surveillant bien plus, sous la cendre cachée,
La châtaigne rebelle, à la fin dénichée,
Que la génisse, adroite, en ses circuits nombreux,
A gagner du voisin le champ plus savoureux.
Quelques pommes longtemps du feuillage celées,
Mais par le vent d'automne, une nuit, dévoilées,
Bordant la braise rouge, à son petillement
Faisaient, d'un chant plaintif, un accompagnement.
Ils se tournent aussi vers l'étranger qui passe.
En lui, je ne sais quoi les effraie et les glace.
Ils restent interdits sans trouver, à leur tour,
Pour lui, qui les salue, un amical bonjour.
Et cependant il n'a rien d'extraordinaire :
Son œil est sans éclair ; sa bouche, débonnaire.
Il cause avec chacun, à tout prend intérêt,

[1] *Qui, même dans la mort* (?).

Et s'informe, à la fois curieux et discret,
De l'étable, des bœufs, du cheval, de la grange;
Quelle fut la moisson, quelle fut la vendange;
Et si des monts neigés le bétail descendu
A gagné dans la plaine, ou bien s'il a perdu;
Ce que l'on sème ici : du froment ou du seigle ?
Avec quelle charrue, et suivant quelle règle ?
C'est ainsi qu'il parlait; sans honte et sans ennui
Assaisonnant le sien du mérite d'autrui.
Lorsqu'il ouvrit la porte, un bon fagot d'épine
D'un feu clair et léger égayait la cuisine;
Assise auprès, la mère avait l'œil au dîner,
Aux marmites qu'il faut tourner et retourner,
Secouer, retirer de la braise trop haute,
Afin que tout soit cuit bien à point et sans faute.
Mais cependant on voit, sur ce front triste et doux
Où la vie a laissé des marques de ses coups,
Dans le calme sourire et la lèvre inclinée
D'une bouche tremblante, et pourtant résignée,
Dans ce regard aimant que rien n'a fait vieillir,
Une âme en de vils soins qui n'a pu s'enfouir.

Une fille tricote auprès de la fenêtre,
Une autre est au lavoir; puis viennent à paraître
Par une porte basse, entr'ouverte en un coin,
Et d'où l'on voit la grange et la paille et le foin,
Le père et les garçons, grands, forts, aux yeux candides,
Et lui robuste encore et joyeux sous ses rides.
La mère, alors voyant l'étranger sur le seuil,

Va pour le recevoir. Le messager de deuil :
« Votre cousine, hélas ! la nuit d'hier est morte, »
Dit-il aux écoutants, en refermant la porte.
« On l'enterre demain, à trois heures. Je viens
« Inviter les parents; et vous êtes des siens.
« Sa grand'mère et la vôtre étaient, je crois, germaines.
« Il faut se résigner : tous n'ont-ils pas leurs peines ?
« Et cette pauvre fille, hélas ! a tant souffert !
« C'est quand il n'est plus temps que l'on sent ce qu'on perd.
« On croyait qu'au travail elle était un peu molle ;
« Qand elle se plaignait, on la traitait de folle,
« Et sa mère elle-même avait cru que c'était
« Un chagrin, un dépit, mais non qu'elle en partait.

« Ce n'est pas, toutefois, qu'on l'ait contrariée.
« Elle allait et venait. Seulement, la veillée,
« Elle devenait triste et prenait de l'humeur.
« Mais petit à petit s'accroissait la rumeur
« Qu'elle était très-malade. On s'inquiéta d'elle,
« Car on l'aimait beaucoup ; elle était bonne et belle.
« On essaya de tout ; rien ne la put guérir.
« Sa mère se désole et demande à mourir,
« Et s'accuse en pleurant de l'avoir tourmentée,
« Ou de ne s'être pas plus tôt inquiétée ;
« Mais bien à tort. » — Ainsi parla le messager,
S'interrompant souvent pour boire ou pour manger.

La famille écoutait, recueillie et pensive.
Chacun interrogeait. Mais la mère craintive
Sur tous ces jeunes fronts, avec anxiété,
Cherchait des gages sûrs de force et de santé.
Comme de pâles fleurs que le tonnerre effraie,
Et que sa seule voix fait pencher sur la haie,
Belles, la joue éteinte, et les yeux gros de pleurs,
Vers leur mère en tremblant se serrent les deux sœurs.

Il se leva, disant que, dans cette journée,
Des parents il devait achever la tournée,
Car à la pauvre morte on veut faire un convoi,
Fit-il en s'éloignant, qui soit digne d'un roi.
La mère le suivit, lui parlant à voix basse :
« — Pour le chrétien la mort est la suprême grâce ;
« Est-elle morte en paix ? — Oh oui ! tranquillement.
« Elle a passé sans bruit, sans aucun mouvement.
« — A-t-elle fait venir le Pasteur auprès d'elle ?
« — Non ! elle n'a rien dit. L'on craignait que le zèle,
« Vous savez ?... la venant effrayer de grands mots,
« Ne l'achevât plus vite ou n'aggravât ses maux. »

Messager ! Messager, qui parcours la campagne,
Et qu'un brouillard de mort par les prés accompagne,
Ton bras est vigoureux, ton pied sûr et léger ;
Songes-tu qu'à son tour, messager ! messager !
Il doit broncher aussi contre la fosse obscure
Où l'immonde bétail en fera sa pâture ?

La mère quelque temps demeura sur le seuil,
Comme absorbée en soi dans un penser de deuil.

Et quand elle rentra, d'une larme tarie
On voyait les sillons sur sa joue amaigrie.

M.-J. OLIVIER.

L'HOMME ET LA COULEUVRE.

Un homme vit une couleuvre :
Ah ! méchante, dit-il, je m'en vais faire une œuvre
Agréable à tout l'univers !
A ces mots l'animal pervers,
(C'est le serpent que je veux dire,
Et non l'homme, on pourrait aisément s'y tromper),
A ces mots le serpent, se laissant attraper,
Est pris, mis en un sac; et, ce qui fut le pire,
On résolut sa mort, fût-il coupable ou non.
Afin de le payer toutefois de raison,
L'autre lui fit cette harangue :
Symbole des ingrats ! être bon aux méchants,
C'est être sot ; meurs donc : ta colère et tes dents
Ne me nuiront jamais. Le serpent, en sa langue,
Reprit du mieux qu'il put : S'il fallait condamner
Tous les ingrats qui sont au monde,
A qui pourrait-on pardonner ?
Toi-même tu te fais ton procès : je me fonde
Sur tes propres leçons ; jette les yeux sur toi.
Mes jours sont en tes mains, tranche-les ; ta justice
C'est ton utilité, ton plaisir, ton caprice :
Selon ces lois condamne-moi ;
Mais trouve bon qu'avec franchise
En mourant au moins je te dise
Que le symbole des ingrats
Ce n'est point le serpent ; c'est l'homme. Ces paroles
Firent arrêter l'autre ; il recula d'un pas.
Enfin il repartit : Tes raisons sont frivoles :
Je pourrais décider, car ce droit m'appartient ;
Mais rapportons-nous-en. Soit fait, dit le reptile.
Une vache était là : l'on l'appelle ; elle vient :
Le cas est proposé. C'était chose facile ;
Fallait il pour cela, dit-elle, m'appeler ?
La couleuvre a raison : pourquoi dissimuler ?
Je nourris celui-ci depuis longues années ;

Il n'a sans mes bienfaits passé nulles journées ;
Tout n'est que pour lui seul ; mon lait et mes enfants
Le font à la maison revenir les mains pleines :
Même j'ai rétabli sa santé, que les ans
Avaient altérée ; et mes peines
Ont pour but son plaisir ainsi que son besoin.
Enfin, me voilà vieille ; il me laisse en un coin
Sans herbe : s'il voulait encor me laisser paître !
Mais je suis attachée ; et si j'eusse eu pour maître
Un serpent, eût-il su jamais pousser si loin
L'ingratitude? Adieu : j'ai dit ce que je pense.
L'homme, tout étonné d'une telle sentence,
Dit au serpent : Faut-il croire ce qu'elle dit !
C'est une radoteuse : elle a perdu l'esprit.
Croyons ce bœuf. Croyons, dit la rampante bête.
Ainsi dit, ainsi fait. Le bœuf vient à pas lents.
Quand il eut ruminé tout le cas en sa tête,
Il dit que du labeur des ans
Pour nous seuls il portait les soins les plus pesants,
Parcourant sans cesser ce long cercle de peines
Qui, revenant sur soi, ramenait dans nos plaines
Ce que Cérès nous donne, et vend aux animaux ;
Que cette suite de travaux
Pour récompense avait, de tous tant que nous sommes,
Force coups, peu de gré : puis, quand il était vieux,
On croyait l'honorer chaque fois que les hommes
Achetaient de son sang l'indulgence des dieux.
Ainsi parla le bœuf. L'homme dit : Faisons taire
Cet ennuyeux déclamateur :
Il cherche de grands mots, et vient ici se faire,
Au lieu d'arbitre, accusateur.
Je le récuse aussi. L'arbre étant pris pour juge,
Ce fut bien pis encore. Il servait de refuge
Contre le chaud, la pluie, et la fureur des vents :
Pour nous seuls il ornait les jardins et les champs :
L'ombrage n'était pas le seul bien qu'il sût faire ;
Il courbait sous les fruits. Cependant pour salaire
Un rustre l'abattait, c'était là son loyer :
Quoique, pendant tout l'an, libéral il nous donne
Ou des fleurs au printemps, ou du fruit en automne,
L'ombre l'été, l'hiver les plaisirs du foyer.
Que ne l'émondait-on, sans prendre la cognée ?

De son tempérament, il eût encor vécu.
L'homme, trouvant mauvais que l'on l'eût convaincu,
Voulut à toute force avoir cause gagnée.
Je suis bien bon, dit-il, d'écouter ces gens-là !
Du sac et du serpent aussitôt il donna
Contre les murs, tant qu'il tua la bête.
On en use ainsi chez les grands :
La raison les offense ; ils se mettent en tête
Que tout est né pour eux, quadrupèdes et gens,
Et serpents.
Si quelqu'un desserre les dents,
C'est un sot. J'en conviens : mais que faut-il donc faire ?
Parler de loin, ou bien se taire.

LA FONTAINE.

LA MORT ET LE MOURANT.

La Mort ne surprend point le sage ;
Il est toujours prêt à partir,
S'étant su lui-même avertir
Du temps où l'on se doit résoudre à ce passage.
Ce temps, hélas ! embrasse tous les temps :
Qu'on le partage en jours, en heures, en moments,
Il n'en est point qu'il ne comprenne
Dans le fatal tribut ; tous sont de son domaine ;
Et le premier instant où les enfants des rois
Ouvrent les yeux à la lumière
Est celui qui vient quelquefois
Fermer pour toujours leur paupière.
Défendez-vous par la grandeur ;
Alléguez la beauté, la vertu, la jeunesse ;
La Mort ravit tout sans pudeur :
Un jour le monde entier accroîtra sa richesse.
Il n'est rien de moins ignoré,
Et, puisqu'il faut que je le die,
Rien où l'on soit moins préparé.

Un mourant, qui comptait plus de cent ans de vie,
Se plaignait à la Mort que précipitamment
Elle le contraignait de partir tout à l'heure,
Sans qu'il eût fait son testament,
Sans l'avertir au moins : Est-il juste qu'on meure

Au pied levé? dit-il : attendez quelque peu;
Ma femme ne veut pas que je parte sans elle;
Il me reste à pourvoir un arrière-neveu;
Souffrez qu'à mon logis j'ajoute encore une aile.
Que vous êtes pressante, ô déesse cruelle!
Vieillard, lui dit la Mort, je ne t'ai point surpris.
Tu te plains sans raison de mon impatience :
Eh! n'as-tu pas cent ans? Trouve-moi dans Paris
Deux mortels aussi vieux, trouve-m'en dix en France.
Je devais, ce dis-tu, te donner quelque avis
Qui te disposât à la chose :
J'aurais trouvé ton testament tout fait,
Ton petit-fils pourvu, ton bâtiment parfait.
Ne te donna-t-on pas des avis, quand la cause
Du marcher et du mouvement,
Quand les esprits, le sentiment,
Quand tout faillit en toi? Plus de goût, plus d'ouïe;
Toute chose pour toi semble être évanouie;
Pour toi l'astre du jour prend des soins superflus :
Tu regrettes des biens qui ne te touchent plus.
Je t'ai fait voir tes camarades,
Ou morts, ou mourants, ou malades :
Qu'est-ce que tout cela, qu'un avertissement?
Allons, vieillard, et sans réplique.
Il n'importe à la république
Que tu fasses ton testament.

La Mort avait raison : je voudrais qu'à cet âge
On sortît de la vie ainsi que d'un banquet,
Remerciant son hôte, et qu'on fît son paquet :
Car de combien peut-on retarder le voyage?
Tu murmures, vieillard! vois ces jeunes mourir;
Vois-les marcher, vois-les courir
A des morts, il est vrai, glorieuses et belles,
Mais sûres cependant, et quelquefois cruelles.
J'ai beau te le crier; mon zèle est indiscret :
Le plus semblable aux morts meurt le plus à regret.

LE MÊME.

LE PAYSAN DU DANUBE.

Il ne faut point juger des gens sur l'apparence,

Le conseil en est bon, mais il n'est pas nouveau.
Jadis, l'erreur du souriceau [1]
Me servit à prouver le discours que j'avance.
J'ai, pour le fonder à présent,
Le bon Socrate, Ésope, et certain paysan
Des rives du Danube, homme dont Marc-Aurèle
Nous fait un portrait fort fidèle.
On connaît le premier : quant à l'autre, voici
Le personnage en raccourci.
Son menton nourrissait une barbe touffue;
Toute sa personne velue
Représentait un ours, mais un ours mal léché.
Sous un sourcil épais il avait l'œil caché,
Le regard de travers, nez tortu, grosse lèvre,
Portait sayon [2] de poil de chèvre,
Et ceinture de joncs marins.
Cet homme, ainsi bâti, fut député des villes
Que lave le Danube : il n'était point d'asiles
Où l'avarice des Romains
Ne pénétrât alors, et ne portât les mains.
Le député vint donc, et fit cette harangue :
Romains, et vous, Sénat assis pour m'écouter,
Je supplie, avant tout, les dieux de m'assister :
Veuillent les immortels, conducteurs de ma langue,
Que je ne dise rien qui doive être repris !
Sans leur aide il ne peut entrer dans les esprits,
Que tout mal et toute injustice :
Faute d'y recourir on viole leurs lois;
Témoin nous que punit la romaine avarice.
Rome est, par nos forfaits, plus que par ses exploits,
L'instrument de notre supplice.
Craignez, Romains, craignez que le Ciel quelque jour
Ne transporte chez vous les pleurs et la misère,
Et, mettant en nos mains, par un juste retour,
Les armes dont se sert sa vengeance sévère,
Il ne vous fasse, en sa colère,
Nos esclaves à votre tour.
Et pourquoi sommes-nous les vôtres? qu'on me die [3]
En quoi vous valez mieux que cent peuples divers?

[1] V. Chrestomathie, littérature de l'Enfance la fable : *le cochet, le chat et le souriceau.* — [2] Vêtement grossier. — [3] Vieilli, pour *dise.* V. p. 308, l. 33.

Quel droit vous a rendus maîtres de l'univers ?
Pourquoi venir troubler une innocente vie ?
Nous cultivions en paix d'heureux champs ; et nos mains
Étaient propres aux arts, ainsi qu'au labourage :
Qu'avez-vous appris aux Germains ?
Ils ont l'adresse et le courage :
S'il avaient eu l'avidité,
Comme vous, et la violence,
Peut-être, en votre place, ils auraient la puissance,
Et sauraient en user sans inhumanité.
Celle que vos préteurs ont sur nous exercée
N'entre qu'à peine en la pensée.
La majesté de vos autels
Elle-même en est offensée :
Car sachez que les immortels
Ont les regards sur nous. Grâces à vos exemples,
Ils n'ont devant les yeux que des objets d'horreur,
De mépris d'eux et de leurs temples,
D'avarice qui va jusques à la fureur.
Rien ne suffit aux gens qui nous viennent de Rome :
La terre et le travail de l'homme
Font, pour les assouvir, des efforts superflus.
Retirez-les : on ne veut plus
Cultiver pour eux les campagnes.
Nous quittons les cités, nous fuyons aux montagnes ;
Nous laissons nos chères compagnes ;
Nous ne conversons [1] plus qu'avec des ours affreux ;
Découragés de mettre au jour des malheureux,
Et de peupler, pour Rome, un pays qu'elle opprime.
Quant à nos enfants déjà nés,
Nous souhaitons de voir leurs jours bientôt bornés :
Vos préteurs au malheur nous font joindre le crime.
Retirez-les, ils ne nous apprendront
Que la mollesse et que le vice :
Les Germains comme eux deviendront
Gens de rapine et d'avarice.
C'est tout ce que j'ai vu dans Rome à mon abord.
N'a-t-on point de présents à faire ?
Point de pourpre [2] à donner ? C'est en vain qu'on espère

[1] *Converser*, dans les vieux auteurs, signifie *vivre, communiquer*. — [2] Métonymie, pour *dignité*.

Quelque refuge aux lois [1] : encor leur minstère
A-t-il mille longueurs. Ce discours un peu fort
Doit commencer à vous déplaire.
Je finis. Punissez de mort
Une plainte un peu trop sincère.
A ces mots, il se couche : et chacun étonné
Admire le grand cœur, le bon sens, l'éloquence
Du sauvage ainsi prosterné.
On le créa patrice ; et ce fut la vengeance
Qu'on crut qu'un tel discours méritait. On choisit
D'autres préteurs ; et par écrit
Le Sénat demanda ce qu'avait dit cet homme
Pour servir de modèle aux parleurs à venir.
On ne sut pas longtemps à Rome
Cette éloquence entretenir [2].

VIII.

POÉSIE

DIDACTIQUE ET DESCRIPTIVE.

LA BIBLE.

M. de Fontanes, né à Niort en 1761, se fit connaître de bonne heure par des productions poétiques d'un grand mérite. Il porta au plus haut degré la noblesse de la diction et la douceur du langage. Quelques poëmes descriptifs ou didactiques (le *Verger*, la *Forêt de Navarre*, l'*Essai sur l'Astronomie*), de très-belles élégies (le *Jour des Morts*, la *Messe de Minuit*, la *Chartreuse*), une traduction de l'*Essai sur l'Homme* de Pope, forment le recueil peu volumineux des productions poétiques de Fontanes. Persécuté pendant la révolution, il vécut quelque temps en exil. De retour en France, il devint membre, et bientôt président du corps législatif ; en cette qualité, il fut le panégyriste infatigable de Bonaparte, dont il était, à ce qu'il paraît, l'admirateur sincère ; et l'orateur parut encore supérieur au poëte. Nommé, en 1808, grand maître de l'université, il occupa cette place jusqu'en 1814, et mourut en 1821.

[1] *Dans les lois.*—[2] Inversion qui n'est pas permise même en poésie.

Qui n'a relu souvent, qui n'a point admiré
Ce livre par le ciel aux Hébreux inspiré?
Il charmait à la fois Bossuet et Racine,
L'un, éloquent vengeur de la cause divine,
Semblait, en foudroyant des dogmes criminels,
Du haut de Sinaï tonner sur les mortels;
L'autre, de traits plus fiers ornant la tragédie,
Portait Jérusalem sur la scène agrandie.
Rousseau saisit encor la harpe de Sion,
Et son rhythme pompeux, sa noble expression,
S'éleva quelquefois jusqu'au chant des prophètes.
Imitez cet exemple, orateurs et poëtes :
L'enthousiasme habite aux rives du Jourdain,
Au sommet du Liban, sous les berceaux d'Éden.
Là, du monde naissant vous suivez les vestiges,
Et vous errez sans cesse au milieu des prodiges.
Dieu parle, l'homme naît ; après un court sommeil,
Sa modeste compagne enchante son réveil,
Déjà fuit son bonheur avec son innocence :
Le premier juste expire, ô terreur ! ô vengeance!
Un déluge engloutit le monde criminel.
Seule, et se confiant à l'œil de l'Éternel,
L'arche domine en paix les flots du gouffre immense,
Et d'un monde nouveau conserve l'espérance.
Patriarches fameux, chefs du peuple chéri,
Abraham et Jacob, mon regard attendri
Se plaît à s'égarer sous vos paisibles tentes :
L'Orient montre encor vos traces éclatantes,
Et garde de vos mœurs la simple majesté.
Au tombeau de Rachel je m'arrête attristé,
Et tout à coup son fils vers l'Égypte m'appelle.
Toi qu'en vain poursuivit la haine fraternelle,
O Joseph! que de fois se couvrit de nos pleurs
La page attendrissante où vivent tes malheurs !
Tu n'es plus. O revers ! près du Nil amenées
Les fidèles tribus gémissent enchaînées.
Jéhovah les protége, il finira leurs maux.
Quel est ce jeune enfant qui flotte sur les eaux?
C'est lui qui des Hébreux finira l'esclavage.
Fille des Pharaons, courez sur le rivage;
Préparez un abri, loin d'un père cruel,

A ce berceau chargé des destins d'Israël.
La mer s'ouvre : Israël chante sa délivrance.
C'est sur ce haut sommet qu'en un jour d'alliance
Descendit avec pompe, en des torrents de feu,
Le nuage tonnant qui renfermait un Dieu.
Dirai-je la colonne et lumineuse et sombre,
Et le désert témoin de merveilles sans nombre?
Aux murs de Gabaon le soleil arrêté?
Ruth, Samson, Débora, la fille de Jephté,
Qui s'apprête à la mort, et parmi ses compagnes,
Vierge encor, va deux fois pleurer sur les montagnes?
Mais les Juifs aveuglés veulent changer leurs lois;
Le Ciel, pour les punir, leur accorde des rois;
Saül règne; il n'est plus; un berger le remplace :
L'espoir des nations doit sortir de sa race :
Le plus vaillant des rois du plus sage est suivi :
Accourez, accourez, descendants de Lévi,
Et du temple éternel venez marquer l'enceinte.
Cependant dix tribus ont fui la cité sainte.
Je renverse, en passant, les autels des faux dieux;
Je suis le char d'Élie emporté dans les cieux;
Tobie et Raguël m'invitent à leur table :
J'entends ces hommes saints dont la voix redoutable
Ainsi que le passé racontait l'avenir.
Je vois au jour marqué les empires finir.
Sidon, reine des eaux, tu n'es donc plus que cendre!
Vers l'Euphrate étonné quels cris se font entendre?
Toi qui pleurais, assis près d'un fleuve étranger,
Console-toi, Juda; tes destins vont changer.
Regarde cette main vengeresse du crime,
Qui désigne à la mort le tyran qui t'opprime;
Bientôt Jérusalem reverra ses enfants;
Esdras et Machabée, et ses fils triomphants,
Raniment de Sion la lumière obscurcie.
Ma course enfin s'arrête au berceau du Messie. FONTANES.

DIEU RÉVÉLÉ PAR LA NATURE.

Louis Racine (1692-1763), fils du grand tragique, ne fut pas seulement un versificateur harmonieux, il eut, dans son poëme de la *Religion*, de belles inspirations. Cet ouvrage est d'ailleurs trop didactique; c'est

moins un poëme qu'un traité en vers; mais ces vers sont souvent fort beaux [1].

Oui, c'est un Dieu caché que le Dieu qu'il faut croire;
Mais, tout caché qu'il est, pour révéler sa gloire
Quels témoins éclatants devant moi rassemblés !
Répondez, cieux et mers ; et vous, terre, parlez.
Quel bras peut vous suspendre, innombrables étoiles?
Nuit brillante, dis-nous qui t'a donné tes voiles !
O cieux, que de grandeur et quelle majesté !
J'y reconnais un maître à qui rien n'a coûté,
Et qui dans vos déserts a semé la lumière,
Ainsi que dans nos champs il sème la poussière.
Toi qu'annonce l'aurore, admirable flambeau,
Astre toujours le même, astre toujours nouveau,
Par quel ordre, ô soleil, viens-tu du sein de l'onde
Nous rendre les rayons de ta clarté féconde?
Tous les jours je t'attends, tu reviens tous les jours :
Est-ce moi qui t'appelle et qui règle ton cours?
Et toi, dont le courroux veut engloutir la terre,
Mer terrible, en ton lit quelle main te resserre?
Pour forcer ta prison tu fais de vains efforts ;
La rage de tes flots expire sur tes bords.
Fais sentir ta vengeance à ceux dont l'avarice

[1] On ne lit plus guère le poëme de la *Grâce*. La prédestination peut-elle faire le sujet d'un poëme? Ce n'est pas, je pense, une question à poser. En tout cas l'ouvrage de L. Racine ne l'a pas résolue affirmativement. Mais il y a place, dans un tel sujet, pour de beaux vers. Citons les suivants :

« L'Église enfin triomphe, et, brillante de gloire,
Fait retentir le ciel des chants de sa victoire.
Elle chante, tandis qu'esclaves, désolés,
Nous gémissons encor sur la terre exilés.
Près de l'Euphrate assis, nous pleurons sur ses rives;
Une juste douleur tient nos langues captives.
Eh! comment pourrions-nous au milieu des méchants,
O céleste Sion, faire entendre tes chants?
Hélas! nous nous taisons. Nos lyres détendues
Languissent en silence aux saules suspendues.
Que mon exil est long! O tranquille cité!
Sainte Jérusalem, ô chère éternité!
Quand pourrai-je, au torrent de ta volupté pure,
Boire l'heureux oubli des peines que j'endure!
Quand irai-je goûter ton adorable paix?
Quand verrai-je ce jour qui ne finit jamais? »

Sur ton perfide sein va chercher son supplice [1].
Hélas ! prêts à périr, t'adressent-ils leurs vœux?
Ils regardent le ciel, secours des malheureux.
La nature, qui parle en ce péril extrême,
Leur fait lever les mains vers l'asile suprême :
Hommage que toujours rend un cœur effrayé
Au Dieu que jusqu'alors il avait oublié.
La voix de l'univers à ce Dieu me rappelle ;
La terre le publie : Est-ce moi, me dit-elle,
Est-ce moi qui produis mes riches ornements ?
C'est celui dont la main posa mes fondements.
Si je sers tes besoins, c'est lui qui me l'ordonne :
Les présents qu'il me fait, c'est à toi qu'il les donne.
Je me pare des fleurs qui tombent de sa main :
Il ne fait que l'ouvrir, et m'en remplit le sein.
Pour consoler l'espoir du laboureur avide,
C'est lui qui dans l'Égypte, où je suis trop aride,
Veut qu'au moment prescrit, le Nil loin de ses bords
Répandu sur ma plaine, y porte mes trésors.
A de moindres objets tu peux le reconnaître :
Contemple seulement l'arbre que je fais croître.
Mon suc, dans la racine à peine répandu,
Du tronc qui le reçoit à la branche est rendu ;
La feuille le demande, et la branche fidèle,
Prodigue de son bien, le partage avec elle.
De l'éclat de ses fruits justement enchanté,
Ne méprise jamais ces plantes sans beauté,
Troupe obscure et timide, humble et faible vulgaire ;
Si tu sais découvrir leur vertu salutaire,
Elles pourront servir à prolonger tes jours.
Et ne t'afflige pas si les leurs sont si courts :
Toute plante en naissant déjà renferme en elle
D'enfants qui la suivront une race immortelle ;
Chacun de ces enfants dans ma fécondité
Trouve un gage nouveau de sa postérité.
Ainsi parle la terre ; et, charmé de l'entendre,
Quand je vois, par des nœuds que je ne puis comprendre,
Tant d'êtres différents l'un à l'autre enchaînés,
Vers une même fin constamment entraînés,
A l'ordre général conspirer tous ensemble,

[1] Sont-ce des pirates? ils ne sont pas assez clairement désignés. Sont-ce des marchands? l'imprécation est bien injuste.

Je reconnais partout la main qui les rassemble,
Et d'un dessein si grand j'admire l'unité,
Non moins que la sagesse et la simplicité.
Mais pour toi que jamais ces miracles n'étonnent,
Stupide spectateur des biens qui t'environnent ;
O toi, qui follement fais ton Dieu du hasard.
Viens me développer ce nid qu'avec tant d'art,
Au même ordre toujours architecte fidèle,
A l'aide de son bec maçonne l'hirondelle.
Comment, pour élever ce hardi bâtiment,
A-t-elle, en le broyant, arrondi son ciment?
Et pourquoi ces oiseaux, si remplis de prudence,
Ont-ils de leurs enfants su prévoir la naissance?
Que de berceaux pour eux aux arbres suspendus !
Sur le plus doux coton que de lits étendus!
Le père vole au loin, cherchant dans la campagne
Des *vivres* qu'il rapporte à sa tendre compagne;
Et la tranquille mère, attendant son secours,
Échauffe dans son sein le fruit de leurs amours.
Des ennemis souvent ils repoussent la rage,
Et dans de faibles corps s'allume un grand courage.
Si chèrement aimés, leurs nourrissons un jour
Aux fils qui naîtront d'eux rendront le même amour.
Quand des nouveaux zéphyrs l'haleine fortunée
Allumera pour eux le flambeau d'hyménée,
Fidèlement unis par leurs tendres liens,
Ils rempliront les airs de nouveaux citoyens:
Innombrable famille, où bientôt tant de frères
Ne reconnaîtront plus leurs aïeux ni leurs pères.
Ceux qui de nos hivers redoutant le courroux,
Vont se réfugier dans des climats plus doux,
Ne laisseront jamais la saison rigoureuse
Surprendre parmi nous leur troupe paresseuse.
Dans un sage conseil, par les chefs assemblé,
Du départ général le grand jour est réglé ;
Il arrive, tout part : le plus jeune peut-être
Demande, en regardant les lieux qui l'ont vu naître,
Quand viendra ce printemps par qui tant d'exilés
Dans les champs paternels se verront rappelés.
A nos yeux attentifs que le spectacle change;
Retournons sur la terre, où jusque dans la fange
L'insecte nous appelle, et, certain de son prix,

Ose nous demander raison de nos mépris.
De secrètes beautés quel amas innombrable!
Plus l'Auteur s'est caché, plus il est admirable,
Quoiqu'un fier éléphant, malgré l'énorme tour
Qui de son vaste dos me cache le contour,
S'avance, sans ployer sous ce poids qu'il méprise;
Je ne t'admire pas avec moins de surprise,
Toi qui vis dans la boue et traînes ta prison;
Toi que souvent ma haine écrase avec raison;
Toi-même, insecte impur, quand tu me développes
Les étonnants ressorts de tes longs télescopes,
Oui, toi, lorsqu'à mes yeux tu présentes les tiens,
Qu'élèvent par degrés leurs mobiles soutiens.
C'est dans un faible objet, imperceptible ouvrage,
Que l'art de l'ouvrier me frappe davantage.
Dans un champ de blés murs, tout un peuple prudent
Rassemble pour l'État un trésor abondant.
Fatigués du butin qu'ils traînent avec peine,
De faibles voyageurs arrivent sans haleine
A leurs greniers publics, immenses souterrains,
Où par eux en monceaux sont élevés ces grains,
Dont le père commun de tous, tant que nous sommes,
Nourrit également les fourmis et les hommes.
Et tous, nourris par lui, nous passons sans retour,
Tandis qu'une chenille est rappelée au jour.
De l'empire de l'air cet habitant volage,
Qui porte à tant de fleurs son inconstant hommage,
Et leur ravit un suc qui n'était pas pour lui,
Chez ses frères rampants qu'il méprise aujourd'hui,
Sur la terre autrefois traînant sa vie obscure,
Semblait vouloir cacher sa honteuse figure;
Mais les temps sont changés, sa mort fut un sommeil:
On le voit plein de gloire, à son brillant réveil,
Laissant dans le tombeau sa dépouille grossière,
Par un sublime essor voler vers la lumière.
O ver, à qui je dois mes nobles vêtements,
De tes travaux si courts que les fruits sont charmants [1]!
N'est-ce donc que pour moi que tu reçois la vie?
Ton ouvrage achevé, ta carrière est finie;
Tu laisses de ton art des héritiers nombreux

[1] Voyez Le Brun, Ode à Buffon.

Qui ne verront jamais leur père malheureux.
Je te plains, et j'ai dû parler de tes merveilles :
Mais ce n'est qu'à Virgile à chanter les abeilles.

RACINE FILS. *La Religion.*

ESSAI SUR L'ASTRONOMIE.

Sous un règne propice à la gloire des arts,
Près du calme des champs, non loin de nos remparts,
S'éleva cette tour paisible et révérée,
A l'étude des cieux par Louis consacrée [1].
Je vins sur sa hauteur méditer quelquefois :
L'auguste poésie anime encor sa voix
En contemplant les cieux dont elle est descendue :
Son audace a besoin de leur vaste étendue.
Je connus, j'entendis les sages de ces lieux ;
Et quand j'ose chanter leur art audacieux,
Puissent-ils applaudir à celui du poëte!
Déjà, de leurs travaux confidente secrète,
La nuit descend ; la nuit fait dans sa profondeur
De ses mille flambeaux rayonner la splendeur.
Cet empire des cieux qu'aujourd'hui développe
A l'œil observateur le savant télescope,
Cacha longtemps ses lois aux mortels curieux ;
En vain sollicité par nos premiers aïeux,
Il s'ouvrit à nous seuls ; et, vaincu par nos veilles,
Au verre industrieux conserva ses merveilles.
Cependant, vers l'Euphrate, on dit que des pasteurs,
Du grand art de Képler rustiques inventeurs,
Étudiaient les lois de ces astres paisibles
Qui mesurent du temps les traces invisibles,
Marquaient et leur déclin et leur cours passager,
Le gravaient sur la pierre, et du globe étranger
Que l'univers tremblant revoit par intervalle,
Savaient même embrasser la carrière inégale.
Ainsi l'Astronomie eut les champs pour berceau ;
Cette fille des cieux illustra le hameau.
On la vit habiter, dans l'enfance du monde,
Des patriarches-rois la tente vagabonde,
Et guider les troupeaux, la famille et le char
Qui parcourait au loin le vaste Sennaar.

[1] L'Observatoire.

Bergère, elle aime encor ce qu'aima sa jeunesse;
Dans les champs étoilés, la voyez-vous sans cesse
Promener le taureau, la chèvre, le bélier,
Et le chien pastoral, et le char du bouvier?
Ses mœurs ne changent point : et le ciel nous répète
Que la docte Uranie a porté la houlette.
Bientôt le laboureur imita le berger;
De saison en saison il sut interroger
Les signes immortels qui brillent sur nos têtes,
Et régla sur leur cours ses travaux et ses fêtes.
Réjouis-toi, Memphis, entonne des concerts :
L'éclatant Sirius se lève dans les airs;
Avec lui dans les champs l'abondance est venue;
Le Nil s'enfle, et du fond de sa grotte inconnue
Épanche de ses flots le tribut renaissant :
Son front porte d'Isis le mobile croissant;
Une urne est dans ses mains, où, d'or pur enrichie,
Brille du firmament l'image réfléchie;
Et les ailes du Sphinx en ombragent le tour.
La rive au loin résonne; et le dieu tour à tour
Compte, et nomme, et bénit les étoiles propices
Qui, soulevant le poids de ses eaux bienfaitrices,
Ont donné le signal des moissons et des jeux.
Hélas, qu'ils sont changés ces rivages fameux!
L'Alcoran à la main, l'ignorance stupide
S'assied sur les remparts où méditait Euclide :
Elle y commande seule; et c'est là qu'autrefois
Hipparque à la science imposa d'autres lois.
De la voûte étoilée il élargit l'enceinte,
Et toujours de ses pas elle a gardé l'empreinte.
Mais que d'erreurs encor! Les cieux trop entassés
Dans des cieux de cristal tournaient entrelacés;
Et les astres, conduits par le seul Ptolémée,
Publièrent mille ans sa fausse renommée.
Il confondit leur place, il changea leurs emplois.
Le soleil, indigné de perdre tous ses droits,
Descendit de son trône, et, soumis à la terre,
Au lieu d'être son roi devint son tributaire.
Cette muse au front calme, au regard sérieux,
Qui tient un globe d'or et mesure les cieux,
A ses frivoles sœurs quelquefois est semblable :
Sous un air de sagesse elle aime aussi la fable;

Et la fable a des cieux peuplé les régions.

. . . .

Qu'Ovide, en prodiguant l'esprit et les images,
Dieu du jour, avec toi fasse errer dans les airs
Les mois, tes douze fils aux visages divers;
Qu'il monte, qu'il pénètre en ta cour immortelle;
Qu'il t'élève, en des vers éblouissants comme elle,
Un palais que Vulcain enrichit à grands frais,
Comme si l'univers n'était pas ton palais!
Ovide en a le droit : volez dans la carrière,
Coursiers dont les naseaux nous soufflent la lumière;
Et qu'en réglant vos pas, les Heures tour à tour,
Sœurs d'un âge pareil, nous mesurent le jour!
J'applaudis [1] ces tableaux; ils sont faits pour séduire.
Un poëte doit plaire, un savant doit instruire.
Et qu'ai-je appris des Grecs, de ces peuples menteurs?
Bien peu de vérités, d'innombrables erreurs.
Ils croyaient ces grands corps suspendus dans le vide,
Des points d'or attachés à leur voûte solide.
Leur soleil fatigué descendait dans les mers.
Rome, sans l'éclairer soumettant l'univers,
Reçut les lois, les arts, les erreurs de la Grèce.
Quel système insensé nous a transmis Lucrèce!
Il veut qu'au haut du ciel, l'œil immense du jour
N'ait que cet orbe étroit dont j'embrasse le tour;
Il se figure, enfin, qu'au réveil de l'Aurore,
Mille feux s'élevant des monts qu'elle colore
S'arrondissent en globe, et d'un soleil nouveau
Tous les jours, dans les airs, vont former le flambeau.
Vérité qu'on fuyait, il est temps de renaître!
Cieux, agrandissez-vous : Copernic va paraître!
Il paraît, il a dit : et les cieux ont changé.
Seul, au centre du sien, le soleil est rangé;
Il y règne, et de loin voit la terre inclinée
Conduire obliquement les signes de l'année,
Et montrant par degrés ses divers horizons,
En cercle, autour de lui, ramener les saisons.
O grand astre, ô soleil, ta loi toute-puissante
Régit de l'univers la sphère obéissante,
Depuis l'ardent Mercure, en tes feux englouti,

[1] *A ces tableaux.*

Jusqu'à ce froid Saturne au pas appesanti,
Qui prolonge trente ans sa tardive carrière,
Ceint de l'anneau mobile où se peint sa lumière !
Tu les gouvernes tous. Qui peut te gouverner?
Quel bras autour de toi t'a contraint de tourner?
Soleil, ce fut un jour de l'année éternelle,
Aux portes du chaos Dieu s'avance et t'appelle !
Le noir chaos s'ébranle, et, de ses flancs ouverts,
Tout écumant de feux, tu jaillis dans les airs.
De sept rayons premiers ta tête est couronnée ;
L'antique nuit recule, et, par toi détrônée,
Craignant de rencontrer ton œil victorieux,
Te céda la moitié de l'empire des cieux.
Mais quel que soit l'éclat des bords que tu fécondes.
D'autres soleils, suivis d'un cortége de mondes,
Sur d'autres firmaments dominent comme toi ;
Et, parvenu près d'eux, à peine je te voi.
Qui dira leur distance, et leur nombre, et leur masse?
En vain de monde en monde élevant son audace,
Jusqu'au dernier de tous Herschell voudrait monter;
L'infatigable Herschell se lasse à les compter ;
Il voit de toutes parts, en suivant leurs orbites,
De la création reculer les limites ;
Aussi grand que l'auteur, l'ouvrage est infini.
Vers ces globes lointains qu'observa Cassini,
Mortel, prends ton essor, monte par la pensée,
Et cherche où du grand tout la borne fut placée.
Laisse après toi Saturne, approche d'Uranus;
Tu l'as quitté, poursuis : des astres inconnus,
A l'aurore, au couchant, partout sèment ta route;
Qu'à ces immensités l'immensité s'ajoute.
Vois-tu ces feux lointains? Ose y voler encor ;
Peut-être ici, fermant ce vaste compas d'or
Qui mesurait des cieux les campagnes profondes,
L'éternel géomètre a terminé les mondes.
Atteins-les : vaine erreur ! Fais un pas : à l'instant
Un nouveau lieu succède, et l'univers s'étend.
Tu t'avances toujours, toujours il t'environne.
Quoi, semblable au mortel que sa force abandonne,
Dieu, qui ne cesse point d'agir et d'enfanter,
Eût dit : « Voici la borne où je dois m'arrêter ! »
Newton, qui, de ce Dieu le plus digne interprète,

Montra par quelle loi se meut chaque planète,
Newton n'a vu pourtant qu'un coin de l'univers;
Les cieux, même après lui, d'un voile sont couverts.
Que de faits ignorés l'avenir doit y lire!
Ces astres, ces flambeaux qu'en passant l'homme admire,
A qui le Guèbre antique élevait des autels,
Comme leur Créateur seront-ils immortels?
Au jour marqué par lui la comète embrasée
Vient-elle réparer leur substance épuisée?
Meurent-ils comme nous? On dit que sur sa tour,
Quelquefois l'astronome, attendant leur retour,
Vit dans des régions qu'il s'étonne d'atteindre,
Luire un astre nouveau, de vieux astres s'éteindre.
Tout passe donc, hélas! ces globes inconstants
Cèdent comme le nôtre à l'empire du temps;
Comme le nôtre aussi sans doute ils ont vu naître
Une race pensante, avide de connaître :
Ils ont eu des Pascals, des Leibnitz, des Buffons.
Tandis que je me perds en ces rêves profonds,
Peut-être un habitant de Vénus, de Mercure,
De ce globe voisin qui blanchit l'ombre obscure,
Se livre à des transports aussi doux que les miens.
Ah! si nous rapprochions nos hardis entretiens!
Cherche-t-il quelquefois ce globe de la terre,
Qui, dans l'espace immense, en un point se resserre?
A-t-il pu soupçonner qu'en ce séjour de pleurs
Rampe un être immortel qu'ont flétri les douleurs?
Habitants inconnus de ces sphères lointaines,
Sentez-vous nos besoins, nos plaisirs et nos peines?
Connaissez-vous nos arts? Dieu vous a-t-il donné
Des sens moins imparfaits, un destin moins borné?
Royaumes étoilés, célestes colonies,
Peut-être enfermez-vous ces esprits, ces génies,
Qui par tous les degrés de l'échelle du ciel,
Montaient, suivant Platon, jusqu'au trône éternel.
Si pourtant, loin de vous, de ce vaste empyrée,
Un autre genre humain peuple une autre contrée,
Hommes, n'imitez pas vos frères malheureux!
En apprenant leur sort, vous gémiriez sur eux;
Vos larmes mouilleraient nos fastes lamentables.
Tous les siècles en deuil, l'un à l'autre semblables,
Courent sans s'arrêter, foulant de toutes parts

Les trônes, les autels, les empires épars;
Et, sans cesse frappés de plaintes importunes,
Passent, en me contant leurs longues infortunes.
Vous, hommes, nos égaux, puissiez-vous être, hélas!
Plus sages, plus unis, plus heureux qu'ici-bas!
Oh! si j'osais plus loin prolonger ma carrière!
Je chanterais encor cette cause première,
Ce grand Être inconnu dont l'âme fait mouvoir
Les millions de cieux où s'est peint son pouvoir.
Mère antique du monde, ô nuit, peux-tu me dire
Où de ce Dieu caché la grandeur se retire?
Soleils multipliés, soleils, escortez-vous
Cet astre universel qui vous anime tous?
En approchant de lui, pourrais-je entendre encore
Ces merveilleux concerts dont jouit Pythagore,
Et que forment sans cesse, en des tons mesurés,
Tous les célestes corps, l'un par l'autre attirés!
D'autres en rediront la savante harmonie;
Moi je sens succomber mon trop faible génie.
Et vous, qui m'avez vu, repoussant le sommeil,
Franchir les airs, chanter par delà le soleil,
Si de plus grands efforts plaisent à votre audace,
Il est un Cassini digne encor de sa race,
Qui s'offre à vous guider, qui règne en ce séjour
Où la sage Uranie a rassemblé sa cour.
Ainsi que ses aïeux la déesse l'inspire :
C'est par eux que cent ans elle accrut son empire :
Tout ce qu'ont dit mes vers leur compas l'a prouvé.
Au ciel, d'où je descends, tous les jours élevé,
Leur fils suit leur exemple : il sait d'une main sûre
Régler les mouvements des astres qu'il mesure.
Quand la lune arrondie en cercle lumineux
Va de son frère absent nous réfléchir les feux,
Il vous dira pourquoi, d'un crêpe enveloppée,
Par l'ombre de la terre elle pâlit frappée;
Pourquoi, du haut des airs, cet astre de la nuit
Soulève l'Océan qui retombe à grand bruit;
Tranquille, il fait rouler, dans leurs justes orbites,
Autour de Jupiter, ses quatre satellites;
Et, les montrant de loin au fier navigateur,
Dirige en paix de Cook le vaisseau bienfaiteur.
Tout cède à ses calculs : et vous le verrez même

Assujettir aux lois que suit notre système,
Et Cérès, et Pallas, qui, naguère à nos yeux,
Ont, après Uranus, pris leur rang dans les cieux.
Sa main ramènera l'étoile déréglée,
Qui vient, fuit et revient, et court échevelée.
Moins de gloire appartient à mes humbles essais.
Toutefois j'ai voulu des poëtes français
Élever les regards vers de si beaux spectacles.
Et lorsque la nature, étalant ses miracles,
Prodigue devant nous tant de trésors nouveaux,
Comme elle, s'il se peut, varions nos tableaux.
Faut-il offrir toujours sur la scène épuisée,
Des tragiques douleurs la pompe trop usée?
Des sentiers moins battus s'ouvrent devant nos pas.
Au festin de Didon, voyez-vous Iopas
Chanter le cours des ans, des saisons incertaines,
Et des célestes corps les changeants phénomènes,
Et tout ce qu'autrefois enseignait dans ses vers
Ce tout-puissant Atlas qui portait l'univers?
Reprenez tous vos droits, consultez les vieux âges :
Les poëtes jadis furent les premiers sages.
Je choisis des sujets qui les ont inspirés.
Heureux si, les suivant dans les lieux ignorés,
De l'antique Linus je retrouvais la lyre!
Puisse au moins, animé de leur noble délire,
Quelque chantre immortel dignement retracer
Ce grand tableau des cieux que j'osai commencer! FONTANES.

L'ÉTÉ.

Déjà l'œil dans nos champs compte moins de couleurs;
L'Été dans le parterre a relégué les fleurs.
Je n'irai plus chercher au bord de la prairie
Cet émail, ces beautés que le printemps varie.
Je porte mes regards sur de vastes guérets;
Je parcours d'un coup d'œil les champs et les forêts,
Un océan de blés, une mer de verdure.
Dans un espace immense il faut voir la Nature;
Loin des riants jardins, loin des plants cultivés,
J'irai sur l'Apennin, sur ces monts élevés,
D'où j'ai vu d'autres monts formant leur vaste chaîne
De degrés en degrés s'abaisser sur la plaine.

Un fleuve y serpentait, et ses flots divisés
Baignaient dans cent canaux les champs fertilisés.
Je le voyais briller à travers les campagnes,
Se noircir quelquefois de l'ombre des montagnes,
S'approcher, s'éloigner, et d'un cours incertain
Se perdre et s'enfoncer dans un sombre lointain.
Mes regards étonnés de ces riches spectacles
Commandaient à l'espace, et volaient sans obstacles
Jusqu'aux fonds azurés où la voûte des airs
S'unit, en se courbant, au vaste sein des mers.
Je voyais les moissons, du soleil éclairées,
Ondoyer mollement sur les plaines dorées;
Des forêts s'élever sur les monts écartés;
Des arbres couronner les bourgs et les cités;
Des prés déjà blanchis et des pampres fertiles,
Du peuple des hameaux entourer les asiles.
Le globe des saisons, dans les flots radieux
Précipitant ses traits lancés du haut des cieux,
Le fleuve étincelant, et la mer argentée,
Renvoyaient sur les monts leur lumière empruntée.
C'était dans ces moments où l'excès des chaleurs
Sous leurs paisibles toits retient les laboureurs.
Il semblait qu'à moi seul la Nature en silence,
Étalât sa richesse et sa magnificence.
Les trésors rassemblés sur ces vastes cantons.
Ces monts et ces forêts, ces mers, ces champs féconds,
De ce tout varié la confuse harmonie,
Ce spectacle si grand des vrais biens de la vie,
Occupaient ma pensée, et portaient dans mon cœur
Un plaisir réfléchi, le calme et le bonheur.
J'admirais tes bienfaits, divine Agriculture;
Tu sais multiplier les dons de la Nature;
Toi seule à l'enrichir forces les éléments :
Elle doit à tes soins ses plus beaux ornements.
Sans toi, ces végétaux, que tu sais reproduire,
Périssent en naissant, ou naissent pour se nuire.
Tu tiras les humains du centre des forêts;
Fixés auprès des champs qu'ils cultivaient en paix,
Ils purent prononcer le saint nom de patrie,
Et connaître les mœurs, ornement de la vie.
Bientôt les animaux vaincus dans les déserts,
Esclaves des humains, se plurent dans nos fers.

L'homme ravit la laine à la brebis paisible;
Le taureau lui soumit son front large et terrible :
La génisse apporta son nectar argenté,
Aliment pur et doux, source de la santé.
L'Agriculture alors nourrit un peuple immense,
Et des champs aux cités fit passer l'abondance.
La candeur, l'équité, la liberté, l'honneur.
Fut le partage heureux du peuple agriculteur;
Et lui seul, enrichi des trésors nécessaires,
Reçut de l'étranger les tributs volontaires.
Sénat d'un peuple-roi qui mit le monde aux fers,
Conseil de demi-dieux qu'adora l'univers,
Cérès avec Bellone a formé ton génie.
Des hameaux dispersés sur les monts d'Ausonie,
Des vallons consacrés par les pas des Catons,
Du champ de Régulus, du toit des Scipions,
S'élançait au printemps ton aigle déchaînée,
Pour annoncer la foudre à la terre étonnée.
Au retour des combats, tes vertueux guerriers
Au temple de Cérès appendaient leurs lauriers.
Les arbres émondés par le fer des Émiles,
Les champs sollicités par les mains des Camilles,
De leurs dons à l'envi comblaient leurs possesseurs,
Et ces fruits du travail n'altéraient point les mœurs.

. . . .

Mais voici le moment où l'astre des saisons
Arrive du Cancer au Lion de Némée.
Il revêt de splendeur la Nature enflammée.
Le déluge embrasé qu'il répand dans les airs,
Couvre les champs, les monts, les forêts et les mers.
Tout reçoit, réfléchit la clarté qu'il dispense;
Tout brille confondu dans la lumière immense.
La campagne gémit sous les rayons brûlants;
Des coteaux entr'ouverts ils pénètrent les flancs;
Sous l'herbe épaisse encor ils sillonnent les plaines;
Les monts ont refusé le tribut des fontaines;
Le ruisseau languissait, et meurt dans ses roseaux;
Le fleuve humilié sent décroître ses eaux;
Son rivage est flétri; la séve consumée
Déjà ne soutient plus la plante inanimée,
Et le grain, détaché de l'herbe qui pâlit,
Dans le limon poudreux tombe et s'ensevelit.

Le coursier, sans vigueur et la tête penchée,
Jette un triste regard sur l'herbe desséchée;
Tandis que le pasteur, sous des ormes touffus,
La tête sur la mousse et les bras étendus,
S'endort environné de ses brebis fidèles,
Et des chiens haletants qui veillent autour d'elles.
La chaleur a vaincu les esprits et les corps;
L'âme est sans volonté, les muscles sans ressorts.
L'homme, les animaux, la campagne épuisée,
Vainement à la nuit demandent la rosée.
Sous un ciel sans nuage ils ont vu les éclairs
Se briser sur les monts, et sillonner les airs.
La nuit marche à grands pas, et de son char d'ébène
Jette un voile léger que l'œil perce sans peine :
Son empire est douteux, son règne est d'un moment :
L'éclat du jour qui naît blanchit le firmament;
Des feux du jour passé l'horizon luit encore.
Où sont ces vents si frais qui devançaient l'aurore?
La chaleur qui s'étend sur un monde en repos
A suspendu les jeux, les chants et les travaux :
Tout est morne, brûlant, tranquille; et la lumière
Est seule en mouvement dans la nature entière.
Oh ! si l'astre puissant des saisons et des jours
Opprime les climats éloignés de son cours,
S'il devient si terrible aux zones tempérées,
Quelles sont ses fureurs dans ces vastes contrées
Que le Tropique embrasse, où le flambeau des cieux
Parcourt à l'Équateur son cercle radieux ?
C'est là que la Nature et plus riche et plus belle
Signale avec orgueil sa vigueur éternelle :
C'est là qu'elle est sublime. Aux feux brûlants des airs
Opposant les grands lacs, les fleuves et les mers,
Et commandant aux vents d'y porter la rosée,
Elle y rend la fraîcheur à la terre embrasée,
Le mélange fécond et des feux et des eaux
Y fait naître, y nourrit de puissants végétaux,
Titans majestueux, l'honneur de la Nature.
L'hiver n'ose attenter à leur sombre verdure ;
Ils répandent au loin leurs rameaux spacieux,
Ou leur cime s'élance et va fendre les cieux.
C'est là qu'un peuple errant du cocotier fertile
Reçoit ses aliments, sa boisson, son asile;

L'arbuste de Ternate enrichit ces climats ;
Le soleil y mûrit l'odorant ananas,
Et ce bois dont les sels, portés de veine en veine,
Rendent son cours paisible au sang qui les entraîne.
Là se change en miel pur la pulpe des roseaux ;
Des baumes bienfaisants coulent des arbrisseaux ;
Cet arbre épais et noir vous offre son ombrage ;
Mais fuyez : la vapeur qui sort de son feuillage
Endormirait vos sens du sommeil de la mort.
Il est dans l'Atlantide, au Bengale, à Timor,
Des vergers qu'en tout temps chargent Flore et Pomone,
Et des champs où trois fois le laboureur moissonne ;
Des nuages d'odeurs y flottent dans les airs ;
De la terre embaumée ils volent sur les mers,
Et portent au nocher le plaisir et la vie.
Oh ! combien la Nature imprima d'énergie
Au sol, aux végétaux de ces climats brûlants !
Elle étonne encor plus dans les êtres vivants.
Elle éleva pour eux des forêts étendues
Qui couronnent le globe et supportent les nues.
Ce colosse effrayant si puissamment armé,
Cet être qui de loin semble un mont animé,
L'éléphant y repose ; il voit sous ces ombrages
Passer comme un torrent les races et les âges,
Et dans la douce paix coule ses ans nombreux.
Sensible, mais cruel, terrible et généreux,
Le lion s'y permet des meurtres nécessaires :
S'il poursuit des forêts les hôtes solitaires,
C'est pour calmer la faim dont il est dévoré :
Tandis qu'ivre de sang et de sang altéré,
Sans faim et sans besoins multipliant ses crimes,
Le tigre en se jouant déchire ses victimes,
Plus terribles encor, d'énormes animaux,
Souverains tour à tour de la terre et des eaux,
Sur les deux éléments font craindre leur puissance.
Par ses cris menaçants le crocodile immense
Y fait trembler les bords dont il fut adoré.
Le monstrueux serpent de lui-même entouré,
A l'aspect des troupeaux en sifflant s'y déploie,
Et s'élançant en orbe il engloutit sa proie.
L'homme, les animaux, craignent moins ses fureurs
Que ces longs tourbillons d'insectes destructeurs,

Qui partent des forêts, des marais et des ondes;
Le nuage animé sur des plaines fécondes
Ravage les moissons, la verdure et les fruits.
Mais quels feux éclatants embellissent les nuits,
Lorsqu'aux bords du Niger, où la jeune Africaine
De son teint qui pâlit va ranimer l'ébène,
Lorsqu'au vallon d'Aden, aux champs de Zamorin,
L'ombre vient d'orient voiler un ciel serein,
Des insectes sans nombre exhalent la lumière,
De feux errant sans cesse ils couvrent la bruyère,
Et sur les bords des mers ces phosphores vivants
Brillent sur les palmiers balancés par les vents.
Tout est horrible ou beau sur ce brûlant espace;
C'est là que de la terre attirant la surface
Le soleil éleva les Andes et l'Atlas.
Jamais leur front serein n'est chargé de frimas.
Des tourbillons de feu, des globes de fumée
Sortent en rugissant de leur cime enflammée.
La chaleur dans leur sein fait germer ces métaux,
Source de l'industrie, aliment de nos maux.
Sur les champs sablonneux le rubis étincelle.
Dans les flancs des rochers la Nature immortelle
Épure avec lenteur les feux du diamant.
De la chaîne des monts tombent en écumant
Des fleuves, des torrents qu'ont nourris les orages;
A travers les rochers et les forêts sauvages,
Les empires puissants, et les vastes déserts,
Leur cours impétueux les porte au sein des mers :
L'Orellanne et l'Indus, le Gange et le Zaïre,
Repoussent l'Océan qui gronde et se retire.
Dans ces mêmes climats, de ses gouffres sans fonds
Il fait monter aux cieux les trombes, les typhons,
Des fleuves suspendus, des colonnes liquides.
Près du cap dont Gama franchit les bords arides,
Semblable à ces vapeurs qui couvrent un volcan,
Repose sur les monts le terrible Ouragan;
Il s'ébranle, mugit, lance des clartés sombres,
Et part environné du tumulte et des ombres.
Les foudres redoublés ouvrent ses flots errants;
Il tourne autour du globe et roule des torrents.
Les cités, les forêts qu'il brise à son passage,
Couvrent de leurs débris la zone qu'il ravage,

Il soulève les monts, bouleverse les mers,
Et le sable entassé dans ces affreux déserts,
Dans les champs enflammés de la vaste Lybie,
Solitude sans eaux, sans verdure et sans vie,
Où des sources de feux, un fleuve étincelant,
Tombent du haut des airs sur un sable brûlant.
L'astre par qui tout naît, tout végète ou respire,
Y combat la Nature, y détruit son empire.
Sur cet espace inculte, aride et sans couleur,
On voit quelques rochers noircis par la chaleur,
Seule variété que présente à la vue
Des sables éclatants la stérile étendue.
Hélas! ce ciel d'airain, ce soleil irrité,
Annonce à nos climats la même aridité.
Tout languit, tout périt. Sirius en furie
A dévoré la séve ; il menace la vie.
Oh ! que ne puis-je errer dans ces sentiers profonds,
Où j'ai vu des torrents rouler du haut des monts,
A travers les rochers et la sombre verdure !
Que ne suis-je égaré dans la vallée obscure
Où des monts de Luna qui portent son canal,
Tombe le Nil immense en voûte de cristal !
Je verrais rejaillir ses eaux précipitées,
Le soleil enflammer leurs masses argentées,
Et sous un ciel serein les humides vapeurs
De la brillante Iris étaler les couleurs.
Le bruit, l'aspect des eaux, leur écume élancée,
Rafraîchiraient de loin mes sens et ma pensée :
Et là, couronné d'ombre, entouré de fraîcheur,
Je braverais en paix les feux de l'Équateur.
Et vous, forêt sacrée, espaces frais et sombres,
Séjour majestueux du silence et des ombres,
Temples où le druide égara nos aïeux,
Sanctuaire où Dodone allait chercher ses dieux;
Qu'il m'est doux d'échapper, sous vos vastes ombrages,
A la zone de feu qui brûle ces rivages !
Vous pénétrez mes sens d'une agréable horreur,
Le plaisir que j'éprouve est mêlé de terreur :
Je ne sais quoi de grand s'imprime à mes pensées.
Ce dôme ténébreux, ces ombres entassées,
Ce tranquille désert, ce calme universel,
Leur donne un caractère auguste et solennel.

Tout semble autour de moi plein de l'Être suprême.
Là, je viens sous ses yeux m'interroger moi-même;
Là, contre les erreurs d'un monde corrompu,
Je munis ma raison, j'affermis ma vertu.
Je t'adresse mes vœux, ô Bienfaiteur des mondes !
Viens parler à mon cœur sous ces voûtes profondes,
Augmente dans ce cœur l'amour de l'équité,
Le respect pour tes lois, et surtout la bonté.
Puissé-je loin des cours, du vice et des orages,
Aimer, faire le bien et chanter tes ouvrages,
Et, libre, exempt d'erreurs, et du monde oublié,
Cultiver les beaux-arts, les champs et l'amitié!

Le reste de ce chant est rempli par le tableau des travaux et des jeux champêtres pendant cette saison, et se ferme par la description d'un orage. Nous transcrivons ce dernier morceau :

Les cris de la corneille ont annoncé l'orage.
Le bélier effrayé veut rentrer au hameau.
Une sombre fureur agite le taureau,
Qui respire avec force, et, relevant la tête,
Par ses mugissements appelle la tempête.
On voit à l'horizon, de deux points opposés,
Des nuages monter dans les airs embrasés;
On les voit s'épaissir, s'élever et s'étendre.
D'un tonnerre éloigné le bruit s'est fait entendre :
Les flots en ont frémi, l'air en est ébranlé,
Et le long du vallon le feuillage a tremblé.
Les monts ont prolongé le lugubre murmure
Dont le son lent et sourd attriste la nature.
Il succède à ce bruit un calme plein d'horreur,
Et la terre en silence attend dans la terreur.
Des monts et des rochers le vaste amphithéâtre
Disparaît tout à coup sous un voile grisâtre;
Le nuage élargi les couvre de ses flancs;
Il pèse sur les airs tranquilles et brûlants.
Mais des traits enflammés ont sillonné la nue,
Et la foudre, en grondant, roule dans l'étendue :
Elle redouble, vole, éclate dans les airs;
Leur nuit est plus profonde; et de vastes éclairs
En font sortir sans cesse un jour pâle et livide.
Du couchant ténébreux s'élance un vent rapide,
Qui tourne sur la plaine, et, rasant les sillons,

Enlève un sable noir qu'il roule en tourbillons.
Ce nuage nouveau, ce torrent de poussière,
Dérobe à la campagne un reste de lumière.
La peur, l'airain sonnant, dans les temples sacrés
Font entrer à grands flots les peuples égarés.
Grand Dieu ! vois à tes pieds leur foule consternée
Te demander le prix des travaux de l'année.
Hélas, d'un ciel en feu les globules glacés
Écrasent, en tombant, les épis renversés ;
Le tonnerre et les vents déchirent les nuages ;
Le fermier de ses champs contemple les ravages,
Et presse dans ses bras ses enfants effrayés.
La foudre éclate, tombe, et des monts foudroyés
Descendent à grand bruit les graviers et les ondes,
Qui courent en torrent sur les plaines fécondes.
O récolte ! ô moisson ! tout périt sans retour !
L'ouvrage de l'année est détruit dans un jour.

SAINT-LAMBERT. *Les Saisons.*

ÉPITRE DE BOILEAU A RACINE [1].

Que tu sais bien, Racine, à l'aide d'un acteur,
Émouvoir, étonner, ravir un spectateur !
Jamais Iphigénie, en Aulide immolée,
N'a coûté tant de pleurs à la Grèce assemblée,
Que, dans l'heureux spectacle à nos yeux étalé,
En a fait sous son nom verser la Champmêlé.
Ne crois pas toutefois, par tes savants ouvrages,
Entraînant tous les cœurs, gagner tous les suffrages.
Sitôt que d'Apollon un génie inspiré,
Trouve loin du vulgaire un chemin ignoré,
En cent lieux contre lui les cabales s'amassent :
Ses rivaux obscurcis autour de lui croassent ;
Et son trop de lumière, importunant les yeux,
De ses propres amis lui fait des envieux.
La mort seule ici-bas, en terminant sa vie,
Peut calmer sur son nom l'injustice et l'envie,
Faire au poids du bon sens peser tous ses écrits,

[1] En 1677, à l'occasion de la tragédie de Phèdre, mal accueillie par le public.

Et donner à ses vers leur légitime prix.
Avant qu'un peu de terre, obtenu par prière,
Pour jamais sous la tombe eût enfermé Molière,
Mille de ses beaux traits, aujourd'hui si vantés,
Furent des sots esprits à nos yeux rebutés.
L'ignorance et l'erreur à ses naissantes pièces,
En habits de marquis, en robes de comtesses,
Venaient pour diffamer son chef-d'œuvre nouveau,
Et secouaient la tête à l'endroit le plus beau.
Le commandeur voulait la scène plus exacte.
Le vicomte indigné sortait au second acte.
L'un, défenseur zélé des bigots mis en jeu,
Pour prix de ses bons mots le condamnait au feu;
L'autre, fougueux marquis, lui déclarant la guerre,
Voulait venger la cour immolée au parterre.
Mais sitôt que d'un trait de ses fatales mains
La parque l'eût rayé du nombre des humains,
On reconnut le prix de sa muse éclipsée.
L'aimable comédie avec lui terrassée,
En vain d'un coup si rude espéra revenir,
Et sur ses brodequins ne *put plus* se tenir.
Tel fut chez nous le sort du théâtre comique.
Toi donc qui, t'élevant sur la scène tragique,
Suis les pas de Sophocle, et, seul de tant d'esprits,
De Corneille vieilli sais consoler Paris,
Cesse de t'étonner si l'envie animée,
Attachant à ton nom sa rouille envenimée,
La calomnie en main, quelquefois te poursuit;
En cela, comme en tout, le Ciel qui nous conduit,
Racine, fait briller sa profonde sagesse.
Le mérite en repos s'endort dans la paresse;
Mais par les envieux un génie excité
Au comble de son art est mille fois monté:
Plus on veut l'affaiblir, plus il croît et s'élance.
Au Cid persécuté Cinna doit sa naissance;
Et peut-être ta plume aux censeurs de Pyrrhus
Doit les plus nobles traits dont tu peignis Burrhus.
Moi-même dont la gloire ici moins répandue
Des pâles envieux ne blesse point la vue,
Mais qu'une humeur trop libre, un esprit peu soumis,
De bonne heure a pourvu d'utiles ennemis,
Je dois plus à leur haine, il faut que je l'avoue,

Qu'au faible et vain talent dont la France me loue.
Leur venin, qui sur moi brûle de s'épancher,
Tous les jours en marchant m'empêche de broncher [1].
Je songe, à chaque trait que ma plume hasarde,
Que d'un œil dangereux leur troupe me regarde;
Je sais sur leurs avis corriger mes erreurs,
Et je mets à profit leurs malignes fureurs.
Sitôt que sur un vice ils pensent me confondre,
C'est en me guérissant que je sais leur répondre:
Et plus en criminel ils pensent m'ériger,
Plus croissant en vertu je songe à me venger.
Imite mon exemple, et lorsqu'une cabale,
Un flot de vains auteurs follement te ravale,
Profite de leur haine et de leur mauvais sens :
Ris du bruit passager de leurs cris impuissants.
Que peut contre tes vers une ignorance vaine?
Le Parnasse français, ennobli par ta veine,
Contre tous ces complots saura te maintenir,
Et soulever pour toi l'équitable avenir.
Et qui, voyant un jour la douleur vertueuse
De Phèdre malgré soi perfide, incestueuse,
D'un si noble travail justement étonné,
Ne bénira d'abord le siècle fortuné
Qui, rendu plus fameux par tes illustres veilles,
Vit naître sous ta main ces pompeuses merveilles?
Cependant laisse ici gronder quelques censeurs,
Qu'aigrissent de tes vers les charmantes douceurs;
Et qu'importe à nos vers que Perrin les admire;
Que l'auteur du Jonas s'empresse pour les lire;
Qu'ils charment de Senlis le poëte idiot,
Ou le sec traducteur du français d'Amyot;
Pourvu qu'avec éclat leurs rimes débitées
Soient du peuple, des grands, des provinces goûtées;
Pourvu qu'ils puissent plaire au plus puissant des rois;
Qu'à Chantilly Condé les souffre quelquefois,
Qu'Enghien en soit touché, que Colbert et Vivonne,
Que La Rochefoucauld, Marseillac et Pomponne,
Et mille autres qu'ici je ne puis faire entrer,
A leurs traits délicats se laissent pénétrer?

[1] Un venin qui s'épanche sur quelqu'un, et qui l'empêche de broncher! Ces images semblent ne pas s'accorder très-bien. V. page 274, note 2.

Et plût au ciel encor, pour couronner l'ouvrage,
Que Montausier voulût leur donner son suffrage!
C'est à de tels lecteurs que j'offre mes écrits;
Mais pour un tas grossier de frivoles esprits,
Admirateurs zélés de toute œuvre insipide,
Que, non loin de la place où Brioché préside,
Sans chercher dans les vers ni cadence ni *son*,
Il s'en aille admirer le savoir de Pradon [1]!

DISCOURS SUR LA MODÉRATION.

Tout vouloir est d'un fou, l'excès est son partage;
La modération est le trésor du sage :
Il sait régler ses goûts, ses travaux, ses plaisirs,
Mettre un but à sa course, un terme à ses désirs.
Nul ne peut avoir tout. L'amour de la science
A guidé ta jeunesse au sortir de l'enfance;
La nature est un livre, et tu prétends y voir
Moins ce qu'on a pensé que ce qu'il faut savoir.
La raison te conduit; avance à sa lumière;
Marche encor quelques pas, mais borne ta carrière :
Au bord de l'infini ton cours doit s'arrêter;
Là commence un abîme, il le faut respecter.
Réaumur, dont la main si savante et si sûre
A percé tant de fois la nuit de la nature,
M'apprendra-t-il jamais par quels subtils ressorts
L'éternel artisan fait végéter les corps?
Pourquoi l'aspic affreux, le tigre, la panthère,
N'ont jamais adouci leur cruel caractère,
Et que [2] reconnaissant la main qui le nourrit,
Le chien meurt en léchant le maître qu'il chérit?
D'où vient qu'avec cent pieds qui semblent inutiles,
Cet insecte tremblant traîne ses pas débiles?
Pourquoi ce ver changeant se bâtit un tombeau,
S'enterre, et ressuscite avec un corps nouveau,
Et, le front couronné, tout brillant d'étincelles,
S'élance dans les airs en déployant ses ailes?
Le sage du Faï, parmi ses plants divers,

[1] Auteur d'une ridicule tragédie de *Phèdre et Hippolyte*, qui fut applaudie.
[2] *Que* peut-il remplacer *pourquoi?* — V. p. 186, l. 14.

Végétaux rassemblés des bouts de l'univers,
Me dira-t-il pourquoi la tendre sensitive
Se flétrit sous nos mains, honteuse et fugitive?
Malade et dans un lit, de douleur accablé,
Par l'éloquent Sylva vous êtes consolé;
Il sait l'art de guérir autant que l'art de plaire.
Demandez à Sylva par quel secret mystère [1]
Ce pain, cet aliment dans mon corps digéré,
Se transforme en un lait doucement préparé?
Comment, toujours filtré dans ses routes certaines,
En longs ruisseaux de pourpre il court enfler mes veines,
A mon corps languissant rend un pouvoir nouveau,
Fait palpiter mon cœur, et penser mon cerveau?
Il lève au ciel les yeux, il s'incline, il s'écrie:
Demandez-le à ce Dieu qui nous donna la vie.
Revole, Maupertuis, de ces déserts glacés
Où les rayons du jour six mois sont éclipsés:
Apôtre de Newton, digne appui d'un tel maître,
Né pour la vérité, viens la faire connaître.
Héros de la physique, Argonautes nouveaux,
Qui franchissez les monts, qui traversez les eaux,
Dont le travail immense et l'exacte mesure
De la terre étonnée ont fixé la figure,
Dévoilez les ressorts qui font la pesanteur;
Vous connaissez les lois qu'établit son auteur;
Parlez, enseignez-moi comment ses mains fécondes
Font tourner tant de cieux, graviter tant de mondes:
Pourquoi vers le soleil notre globe entraîné
Se meut autour de soi [2] sur son axe incliné?
Parcourant en douze ans les célestes demeures,
D'où vient que Jupiter a son jour de dix heures?
Vous ne le savez point: votre savant compas
Mesure l'univers, et ne le connaît pas.
Je vous dois dessiner, par un art infaillible,
Les dehors d'un palais à l'homme inaccessible;
Les angles, les côtés sont marqués par vos traits;
Le dedans à vos yeux est fermé pour jamais.
Pourquoi donc m'affliger si ma débile vue
Ne peut percer la nuit sur mes yeux répandue?

[1] Un *mystère* n'est-il pas toujours *secret?* — [2] La grammaire demande *lui;* la clarté exige *soi.*

Je n'imiterai point ce malheureux savant,
Qui, des feux de l'Etna scrutateur imprudent,
Marchant sur des monceaux de bitume et de cendre,
Fut consumé du feu [1] qu'il cherchait à comprendre.
Modérons-nous surtout dans notre ambition :
C'est du cœur des humains la grande passion.
Les libres habitants des rives du Permesse
Ont saisi quelquefois cette amorce traîtresse :
Moi-même, renonçant à mes premiers desseins,
J'ai vécu, je l'avoue, avec des souverains.
Mon vaisseau fit naufrage aux mers de ces sirènes ;
Leur voix flatta mes sens, ma main porta leurs chaînes ;
On me dit : *Je vous aime*, et je crus comme un sot
Qu'il était quelque idée attachée à ce mot.
J'y fus pris. J'asservis au vain désir de plaire
La mâle liberté qui fait mon caractère ;
Et, perdant la raison dont je devais m'armer,
J'allai m'imaginer qu'un roi pouvait aimer.
Que je suis revenu de cette erreur grossière !
A peine de la cour j'entrai dans la carrière [2],
Que mon âme éclairée, ouverte au repentir,
N'eut d'autre ambition que d'en pouvoir sortir.
Raisonneurs, beaux esprits, et vous qui croyez l'être,
Voulez-vous vivre heureux ? vivez toujours sans maître.
O vous qui ramenez dans les murs de Paris
Tous les excès honteux des mœurs de Sybaris,
Qui, plongés dans le luxe, énervés de mollesse,
Nourrissez dans votre âme une éternelle ivresse,
Apprenez, insensés, qui cherchez le plaisir,
Et l'art de le connaître, et celui d'en jouir.
Les plaisirs sont les fleurs que notre divin maître
Dans les ronces du monde autour de nous fait naître.
Chacune a sa saison, et par des soins prudents
On peut en conserver pour l'hiver de ses ans.
Mais, s'il faut les cueillir, c'est d'une main légère ;
On flétrit aisément leur beauté passagère.
N'offrez pas à vos sens, de mollesse accablés,
Tous les parfums de Flore à la fois exhalés :
Il ne faut pas tout voir, tout sentir, tout entendre ;
Quittons les voluptés pour pouvoir les reprendre.

[1] *Du*, pour *par le*; licence poétique.—[2] Construction incorrecte.

Le travail est souvent le père du plaisir :
Je plains l'homme accablé du poids de son loisir.
Le bonheur est un bien que nous vend la nature.
Il n'est point ici-bas de moissons sans culture :
Tout veut des soins sans doute, et tout est acheté.
Regardez Brossoret, de sa table entêté,
Au sortir d'un spectacle où de tant de merveilles
Le son, perdu pour lui, frappe en vain ses oreilles;
Il se traîne à souper, plein d'un secret ennui,
Cherchant en vain la joie, et fatigué de lui.
Son esprit, offusqué d'une vapeur grossière,
Jette encor quelques traits sans force et sans lumière;
Parmi les voluptés dont il croit s'enivrer,
Malheureux, il n'a pas le temps de désirer.
Jadis, trop caressé des mains de la Mollesse,
Le Plaisir s'endormit au sein de la Paresse;
La Langueur l'accabla : plus de chants, plus de vers,
Plus d'amour; et l'Ennui détruisait l'univers.
Un dieu qui prit pitié de la nature humaine
Mit auprès du Plaisir le Travail et la Peine.
La Crainte l'éveilla, l'Espoir guida ses pas;
Ce cortége aujourd'hui l'accompagne ici-bas.
Semez vos entretiens de fleurs toujours nouvelles :
. . . .
De l'uniformité l'importune langueur
Glace un cœur émoussé par l'excès du bonheur.
Ah ! pour se voir toujours sans jamais se déplaire,
Il faut un cœur plus noble, une âme moins vulgaire,
Un esprit vrai, sensé, fécond, ingénieux,
Sans humeur, sans caprice, et surtout vertueux :
Pour les cœurs corrompus l'amitié n'est point faite.
O divine amitié, félicité parfaite !
Seul mouvement de l'âme où l'excès soit permis [1],
Change en bien tous les maux où le Ciel m'a soumis [2],
Compagne de mes pas dans toutes mes demeures,
Dans toutes les saisons et dans toutes les heures,
Sans toi tout homme est seul; il peut par ton *appui*
Multiplier son être et vivre dans autrui.
Idole d'un cœur juste et passion du sage,

[1] Il n'y a que Dieu qu'on puisse aimer sans mesure.—[2] *Où* pour *auxquels*; assez fréquent en poésie.

Amitié! que ton nom couronne cet ouvrage,
Qu'il préside à mes vers comme il règne en mon cœur :
Tu m'appris à connaître, à chanter le bonheur. VOLTAIRE.

LES GRECS ET LES ROMAINS.

Qui me délivrera des Grecs et des Romains?
Du sein de leurs tombeaux ces peuples inhumains
Feront assurément le malheur de ma vie.
Mes amis, écoutez mon discours, je vous prie.
A peine je fus né qu'un maudit rudiment
Poursuivit mon enfance avec acharnement :
La langue des Césars faisait tout mon supplice;
Hélas! je préférais celle de ma nourrice;
Et je me vis fessé pendant six ans et plus,
Grâces à Cicéron, Tite et Cornélius,
Tous Romains enterrés depuis maintes années,
Dont je maudissais fort les œuvres surannées.
Je fis ma rhétorique, et n'appris que des mots,
Qui chargeaient ma mémoire et troublaient mon repos :
Tous ces mots étaient grecs; c'était la *Catachrèse*,
La *Paronomasie* avec la *Syndérèse*,
L'*Épenthèse*, la *Crase* et tout ce qui s'ensuit.
Dans le monde savant je me vis introduit :
J'entendis des discours sur toutes les matières,
Jamais sans qu'on citât les Grecs et leurs confrères;
Et le moindre grimaud trouvait toujours moyen
De parler du *Scamandre* et du peuple troyen.
Ce fut bien pis encor quand je fus au théâtre;
Je n'entendis jamais que Phèdre, Cléopâtre,
Ariane, Didon; leurs amants, leurs époux,
Tous princes enragés hurlant comme des loups;
Rodogune, Jocaste, et puis les Pélopides,
Et tant d'autres héros noblement parricides...
Et toi, triste famille, à qui Dieu fasse paix,
Race d'Agamemnon qui ne finis jamais,
Dont je voyais partout les querelles antiques,
Et les assassinats mis en vers héroïques...
J'avais pris en horreur cette société,
Je demandais enfin grâce à l'antiquité;
Je voulais observer des mœurs contemporaines,

Vivre avec des Français, loin de Rome et d'Athènes...
Mais les anciens n'ont pu me laisser respirer ;
Tout mon pays s'est mis à se régénérer :
Les Grecs et les Romains, mêlés dans nos querelles,
Sont venus présider à nos œuvres nouvelles ;
Bientôt tous nos bandits, à Rome transportés,
Se sont crus des héros pour s'être révoltés ;
Bientôt Paris n'a vu que des énergumènes,
De sales Cicérons, de vilains Démosthènes,
Mettant l'assassinat au nombre des vertus,
Égorgeant leurs parents pour faire les Brutus.
Le vol s'ennoblissait et n'était plus un crime,
Car à Lacédémone il était légitime ;
Les biens étaient communs, tous les hommes égaux,
Et Lycurgue enseignait à brûler les châteaux.
Tout faisait une loi du partage des terres ;
Chacun dut en jouir, hors les propriétaires,
Qui virent tous leurs biens entre leurs mains suspects,
En proie à des voleurs renouvelés des Grecs...
On sait que ces messieurs, à l'histoire fidèles,
Ont dans tous leurs exploits surpassé leurs modèles ;
Les modernes enfin ont dévasté nos biens,
Et nous ont égorgés, en citant les anciens.
O vous qui gouvernez notre triste patrie,
Qu'il ne soit plus parlé des Grecs, je'vous supplie ;
Ils ne peuvent prétendre à de plus longs succès :
Vous serait-il égal de nous parler français ?
Votre néologisme effarouche les dames ;
Elles n'entendent rien à vos myriagrammes ;
La langue que parlaient Racine et Fénélon
Nous suffirait encor, si vous le trouviez bon.
En vain monsieur Collot, pour nous plein de tendresse,
Ressuscite partout les fêtes de la Grèce,
Et veut absolument nous faire divertir,
Quand il ne nous plaît pas de prendre du plaisir...
Laisse là, mon ami, tes farces olympiques,
Tes déesses des bois, tes guenilles civiques,
Qui ne plairont jamais à de tristes chrétiens,
Privés de leurs parents, dépouillés de leurs biens...
Dis-moi, toi qui sais tout et qui chéris tes frères,
Les Grecs me pairont-ils mes rentes viagères ?...

M. Berchoux.

LA VIE DU GRAND MONDE.

Vivons pour nous, ma chère Rosalie[1];
Que l'amitié, que le sang qui nous lie
Nous tiennent lieu du reste des humains;
Ils sont si sots, si dangereux, si vains!
Ce tourbillon, qu'on appelle le monde,
Est si frivole, en tant d'erreurs abonde,
Qu'il n'est permis d'en aimer le fracas
Qu'à l'étourdi qui ne le connaît pas.
Après dîner, l'indolente Glycère
Sort pour sortir, sans avoir rien à faire.
On a conduit son insipidité
Au fond d'un char, où, montant de côté,
Son corps pressé gémit sous les barrières
D'un lourd panier qui flotte aux deux portières.
Chez son amie au grand trot elle va,
Monte avec joie, et s'en repent déjà,
L'embrasse et bâille, et puis lui dit : Madame,
J'apporte ici tout l'ennui de mon âme;
Joignez un peu votre inutilité
A ce fardeau de mon oisiveté.
Si ce ne sont ses paroles expresses,
C'en est le sens. Quelques feintes caresses,
Quelques propos sur le jeu, sur le temps,
Sur un sermon, sur le prix des rubans,
Ont épuisé leurs âmes excédées;
Elles chantaient déjà, faute d'idées.
Dans le néant leur cœur est absorbé;
Quand dans la chambre entre monsieur l'abbé,
Fade plaisant, galant escroc, et prêtre,
Et du logis pour quelques mois le maître.
Vient à la piste un fat en manteau noir,
Qui se rengorge et se lorgne au miroir.
Nos deux pédants sont tous deux sûrs de plaire;
Un officier arrive et les fait taire,
Prend la parole, et conte longuement
Ce qu'à Plaisance eût fait son régiment,

[1] Mme Denis, nièce de l'auteur.

Si par malheur on n'eût pas fait retraite.
Il vous le mène au col de la Bouquette;
A Nice, au Var, à Digne il le conduit :
Nul ne l'écoute, et le cruel poursuit.
D'autres oiseaux de différent plumage,
Divers de goût, d'instinct et de ramage,
En sautillant font entendre à la fois
Le gazouillis de leurs confuses voix :
Et dans les cris de la folle cohue
La médisance est à peine entendue.
Le chamaillis de cent propos croisés
Ressemble aux vents l'un à l'autre opposés.
Un profond calme, un stupide silence
Succède au bruit de leur impertinence;
Chacun redoute un honnête entretien;
On veut penser, et l'on ne pense à rien.
O roi David [1], ô ressource assurée,
Viens ranimer leur langueur désœuvrée.
Grand roi David, c'est toi dont les sixains
Fixent l'esprit et le goût des humains!
Sur un tapis dès qu'on te voit paraître,
Noble, bourgeois, clerc, prélat, petit-maître,
Femme surtout, chacun met son espoir
Dans tes cartons peints de rouge et de noir :
Leur âme vide est du moins amusée
Par l'avarice en plaisir déguisée.
De ces exploits le beau monde occupé
Quitte à la fin le jeu pour le soupé.
Chaque convive en liberté déploie
A son voisin son insipide joie.
L'homme-machine, esprit qui tient du corps,
En bien mangeant remonte ses ressorts;
Avec le sang l'âme se renouvelle,
Et l'estomac gouverne la cervelle.
Ciel! quel propos! ce pédant du palais
Blâme la guerre, et se plaint de la paix;
Ce vieux Crésus, en sablant du Champagne,
Gémit des maux que souffre la campagne,
Et, cousu d'or, dans le luxe plongé,
Plaint le pays de tailles surchargé.

[1] David est le nom d'un des rois du jeu de cartes.

Monsieur l'abbé vous entame une histoire,
Qu'il ne croit point, et qu'il veut faire croire;
On l'interrompt par un propos du jour,
Qu'un autre conte interrompt à son tour.
De froids bons mots, des équivoques fades,
Des quolibets et des turlupinades,
Un rire faux que l'on prend pour gaîté,
Font le brillant de la société.
C'est donc ainsi, troupe absurde et frivole,
Que nous usons de ce temps qui s'envole;
C'est donc ainsi que nous perdons des jours,
Longs pour les sots, pour qui pense si courts!
Mais que ferai-je? où fuir loin de moi-même?
Il faut du monde; on le condamne, on l'aime;
On ne peut vivre avec lui, ni sans lui.
Notre ennemi le plus grand [1], c'est l'ennui.
Tel qui chez soi se plaint d'un sort tranquille,
Vole à la cour, dégoûté de la ville.
Si dans Paris chacun parle au hasard,
Dans cette cour on se tait avec art;
Et de la joie, ou fausse ou passagère,
On n'a pas même une image légère.
Heureux qui peut de son maître approcher!
Il n'a plus rien désormais à chercher.
Mais Jupiter au fond de l'empyrée
Cache aux humains sa présence adorée :
Il n'est permis qu'à quelques demi-dieux
D'entrer le soir aux cabinets des cieux.
Faut-il aller, confondu dans la presse,
Prier les dieux de la seconde espèce,
Qui des mortels font le mal ou le bien?
Comment aimer des gens qui n'aiment rien,
Et qui, portés sur ces rapides sphères
Que la fortune agite en sens contraires,
L'esprit troublé de ce grand mouvement,
N'ont pas le temps d'avoir un sentiment?
A leur lever pressez-vous pour attendre,
Pour leur parler sans vous en faire entendre,
Pour obtenir, après trois ans d'oubli,
Dans l'antichambre un refus très-poli.

[1] L'auteur veut dire *le plus redouté*.

Non, dites-vous, la cour ni le beau monde
Ne sont point faits pour celui qui les fronde.
Fuis pour jamais ces puissants dangereux;
Fuis les plaisirs, qui sont trompeurs comme eux.
Bon citoyen, travaille pour la France,
Et du public attends ta récompense.
Qui? le public! ce fantôme inconstant,
Monstre à cent voix, Cerbère dévorant,
Qui flatte et mord, qui dresse par sottise
Une statue, et par dégoût la brise?
Tyran jaloux de quiconque le sert,
Il profana la cendre de Colbert :
Et prodiguant l'insolence et l'injure,
Il a flétri la candeur la plus pure.
Il juge, il loue, il condamne au hasard
Toute vertu, tout mérite et tout art.
C'est lui qu'on vit, de critiques avide,
Déshonorer le chef-d'œuvre d'Armide [1],
Et pour Judith [2], Pyrame [3] et Régulus [4],
Abandonner Phèdre [5] et Britannicus [6];
Lui, qui dix ans proscrivit Athalie [7],
Qui, protecteur d'une scène avilie,
Frappant des mains, bat à tort à travers
Au mauvais sens qui hurle en mauvais vers.
Mais il revient, il répare sa honte,
Le temps l'éclaire : oui, mais la mort plus prompte
Ferme mes yeux dans ce siècle pervers,
En attendant que les siens soient ouverts.
Chez nos neveux on me rendra justice;
Mais moi vivant il faut que je jouisse.
Quand dans la tombe un pauvre homme est inclus,
Qu'importe un bruit, un nom qu'on n'entend plus?
L'ombre de Pope avec les rois repose,
Un peuple entier fait son apothéose,
Et son nom vole à l'immortalité;
Quand il vivait il fut persécuté.
Ah! cachons-nous; passons avec les sages
Le soir serein d'un jour mêlé d'orages;
Et dérobons à l'œil de l'envieux
Le peu de temps que me laissent les dieux.

[1] Opéra de Quinault.—[2],[3],[4] Mauvaises tragédies.—[5],[6],[7] Tragédies de Racine.

Tendre amitié, don du ciel, beauté pure,
Porte un jour doux dans ma retraite obscure ;
Puissé-je vivre et mourir dans tes bras,
Loin du méchant qui ne te connaît pas !

VOLTAIRE.

EXTRAIT DE LA CHARTREUSE,

DE GRESSET [1].

Pourquoi de ma sage indolence
Interrompez-vous l'heureux cours ?
Soit raison, soit indifférence,
Dans une douce négligence,
Et loin des Muses pour toujours,
J'allais racheter en silence
La perte de mes premiers jours.
Transfuge des routes ingrates
De l'infructueux Hélicon,
Dans les retraites des Socrates
J'allais jouir de ma raison,
Et m'arracher, malgré moi-même,
Aux délicieuses erreurs
De cet art brillant et suprême
Qui, malgré ses attraits flatteurs,
Toujours peu sûr et peu tranquille,
Fait de ses plus chers amateurs
L'objet de la haine imbécile
Des pédants, des prudes, des sots,
Et la victime des cagots.
Mais votre épître enchanteresse,
Pour moi trop prodigue d'encens,
Des douces vapeurs du Permesse
Vient encore enivrer mes sens ;
Vainement j'abjurais la rime :
L'haleine légère des vents

[1] Il a fallu supprimer plusieurs des développements de cette épître, sans se dissimuler combien cette profusion de détails et de rimes tient de près au caractère de Gresset, et qu'on ne saurait presque lui ôter un défaut sans lui arracher une beauté ; mais, dans les coupures qu'on a faites, on a ménagé autant qu'on l'a pu la liaison des idées et le mouvement du style.

Emportait mes faibles serments.
Aminte, votre goût ranime
Mes accords et ma liberté :
Entre Uranie et Terpsichore
Je reviens m'amuser encore
Au Pinde que j'avais quitté ;
Tel, par sa pente naturelle,
Par une erreur toujours nouvelle,
Quoiqu'il semble changer son cours,
Autour de la flamme infidèle
Le papillon revient toujours.
Vous voulez qu'en rimes légères
Je vous offre des traits sincères
Du gîte où je suis transplanté ;
Mais comment faire en vérité ?
Entouré d'objets déplorables,
Pourrai-je, de couleurs aimables,
Égayer le sombre tableau
De mon domicile nouveau ?
Y répandrai-je cette aisance,
Ces sentiments, ces traits diserts
Et cette molle négligence,
Qui, mieux que l'exacte cadence,
Embellit les aimables vers ?
Je ne suis plus dans ces bocages
Où, plein de riantes images
J'aimai souvent à m'égarer ;
Je n'ai plus ces fleurs, ces ombrages,
Ni vous-même pour m'inspirer.
Sur cette montagne empestée
Où la foule toujours crottée
Des prestolets provinciaux
Trotte sans cause et sans repos ;
Vers ces demeures odieuses
Où règnent les longs arguments
Et les harangues ennuyeuses,
Loin du séjour des agréments :
Enfin, pour fixer votre vue,
Dans cette pédantesque rue,
Où trente faquins d'imprimeurs,
Avec un air de conséquence,

Donnent froidement audience
A cent faméliques auteurs,
Il est un édifice immense,
Où, dans un loisir studieux,
Les doctes arts forment l'enfance
Des fils des héros et des dieux.
Là, du toit du cinquième étage
Qui domine avec avantage
Tout le climat grammairien,
S'élève un antre aérien,
Un astrologique ermitage,
Qui paraît mieux dans le lointain
Le nid de quelque oiseau sauvage,
Que la retraite d'un humain.
C'est pourtant de cette guérite,
C'est de ce céleste tombeau
Que votre ami, nouveau Stylite,
A la lueur d'un noir flambeau,
Penché sur un lit sans rideau,
Dans un déshabillé d'ermite,
Vous griffonne aujourd'hui sans fard,
Et peut-être sans trop de suite,
Ces vers enfilés au hasard.
Et tandis que pour vous je veille,
Longtemps avant l'aube vermeille,
Empaqueté comme un Lapon,
Cinquante rats à mon oreille
Ronflent encore en faux-bourdon.
Si ma chambre est ronde ou carrée,
C'est ce que je ne dirai pas :
Tout ce que j'en sais sans compas,
C'est que depuis l'oblique entrée
De cette cage resserrée
On peut former jusqu'à six pas.
Une lucarne mal vitrée
Près d'une gouttière livrée
A d'interminables sabbats.
Où l'université des chats,
A minuit, en robe fourrée,
Vient tenir ses bruyants états ;
Une table mi-démembrée,
Près du plus humble des grabats ;

Six brins de paille délabrée,
Tressés sur de vieux échalas;
Voilà les meubles délicats
Dont ma *Chartreuse* est décorée,
Et que les frères de Borée
Bouleversent avec fracas,
Lorsque sur ma niche éthérée
Ils préludent aux fiers combats
Qu'ils vont livrer sur vos climats,
Ou quand leur troupe conjurée
Y vient préparer ces frimas
Qui versent sur chaque contrée
Les catarrhes et le trépas.
Je n'outre rien; telle est en somme
La demeure où je vis en paix,
Concitoyen du peuple gnome,
Des sylphides et des follets;
Telles on nous peint les tanières
Où gisent, ainsi qu'au tombeau,
Les pythonisses, les sorcières,
Dans le donjon d'un vieux château;
Ou tel est le sublime siége,
D'où, flanqué des trente-deux vents,
L'auteur de l'Almanach de Liége
Lorgne l'histoire du beau temps.
Et fabrique avec privilége
Ses astronomiques romans.
Sur ce portrait abominable
On penserait qu'en lieu pareil
Il n'est point d'instant délectable
Que dans les heures du sommeil.
Pour moi qui, d'un poids équitable,
Ai pesé des faibles mortels
Et les biens et les maux réels,
Qui sais qu'un bonheur véritable
Ne dépendit jamais des lieux,
Que le palais le plus pompeux
Souvent renferme un misérable,
Et qu'un désert peut être aimable
Pour quiconque sait être heureux,
De ce Caucase inhabitable
Je me fais l'Olympe des dieux.

Là, dans la liberté suprême,
Semant de fleurs tous mes instants,
Dans l'empire de l'hiver même
Je trouve les jours du printemps.
Calme heureux! plaisir solitaire!
Quand on jouit de ta douceur,
Quel antre n'a pas de quoi plaire?
Quelle caverne est étrangère
Lorsqu'on y trouve le bonheur?
Lorsqu'on y vit sans spectateur,
Dans le silence littéraire,
Loin de tout importun jaseur,
Loin des froids discours du vulgaire
Et des hauts tons de la grandeur...
Jugez si toute solitude
Qui nous sauve de ces vains bruits,
N'est point l'asile et le pourpris
De l'entière béatitude :
Que dis-je? est-on seul, après tout,
Lorsque, touché des plaisirs sages,
On s'entretient dans les ouvrages
Des dieux de la lyre et du goût?
Par une illusion charmante
Que produit la verve brillante
De ces chantres ingénieux,
Eux-mêmes s'offrent à mes yeux;
Non sous ces vêtements funèbres,
Non sous ces dehors odieux
Qu'apportent du sein des ténèbres
Les fantômes des malheureux,
Quand, vengeurs de crimes célèbres,
Ils montent aux terrestres lieux;
Mais sous cette parure aisée,
Sous ces lauriers vainqueurs du sort
Que les citoyens d'Élysée
Sauvent du souffle de la mort.
Bornant aux doux fruits de leurs plumes
Ma bibliothèque et mes vœux,
Je laisse aux savantas poudreux
Ce vaste chaos de volumes,
Dont l'erreur et les sots divers
Ont infatué l'univers,

Et qui, sous le nom de science,
Semés et reproduits partout,
Immortalisent l'ignorance,
Les mensonges et le faux goût.
C'est ainsi que, par la présence
De ces morts vainqueurs des destins,
On se console de l'absence,
De l'oubli même des humains;
A l'abri de leurs noirs orages,
Sur la cime de mon rocher,
Je vois à mes pieds les naufrages
Qu'ils vont imprudemment chercher :
Pourquoi dans leur foule importune
Voudriez-vous me rétablir?
Leur estime ni leur fortune
Ne me causent point un désir,
Pourrais-je, en proie aux soins vulgaires,
Dans la commune illusion,
Offusquer mes propres lumières
Du bandeau de l'opinion?
Irais-je, adulateur sordide,
Encenser un sot dans l'éclat,
Amuser un Crésus stupide,
Et monseigneuriser un fat;
Sur des espérances frivoles,
Adorer avec lâcheté
Ces chimériques fariboles
De grandeur et de dignité;
Et, vil client de la fierté,
A de méprisables idoles
Prostituer la vérité?
Irais-je, par d'indignes brigues,
M'ouvrir des plaisirs fastueux,
Languir dans de folles fatigues,
Ramper à replis tortueux
Dans de puériles intrigues,
Sans oser être vertueux?
Irais-je pâlir sur la rime
Dans un siècle insensible aux arts,
Et de ce rien qu'on nomme estime
Affronter les nombreux hasards?
Et d'ailleurs, quand la Poésie,

Sortant de la nuit du tombeau,
Reprendrait le sceptre et la vie
Sous quelque Richelieu nouveau,
Pourrais-je au char de l'immortelle
M'enchaîner encor pour longtemps !
Quand j'aurai passé mon printemps
Pourrai-je vivre encor pour elle ?
Car en vain au lyrique effort
Fait pour nos bouillantes années,
Dans de plus solides journées,
Voudrais-je me livrer encor ?
Persuadé que l'harmonie
Ne verse ses heureux présents
Que sur le matin de la vie,
Et que, sans un peu de folie,
On ne rime plus à trente ans,
Suivrais-je un jour à pas pesants,
Ces vieilles muses douairières,
Ces mères septuagénaires
Du madrigal et des sonnets,
Qui n'ayant été que poëtes,
Rimaillent encore en lunettes,
Et meurent au bruit des sifflets ?
Égaré dans le noir dédale
Où le fantôme de Thémis,
Couché sur la pourpre et les lis,
Penche sa balance inégale,
Et tire d'une urne vénale
Des arrêts dictés par Cypris,
Irais-je, orateur mercenaire
Du faux et de la vérité,
Chargé d'une haine étrangère,
Vendre aux querelles du vulgaire
Ma voix et ma tranquillité ;
Et, dans l'antre de la chicane,
Aux lois d'un tribunal profane
Pliant la loi de l'Immortel,
Par une éloquence anglicane
Saper et le trône et l'autel ?
Des mortels j'ai vu les chimères ;
Sur leurs fortunes mensongères
J'ai vu régner la folle erreur,

J'ai vu mille peines cruelles
Sous un vain masque de bonheur,
Mille petitesses réelles
Sous une écorce de grandeur,
Mille lâchetés infidèles
Sous un coloris de candeur,
Et j'ai dit au fond de mon cœur :
Heureux qui, dans la paix secrète
D'une libre et sûre retraite,
Vit ignoré, content de peu,
Et qui ne se voit point sans cesse
Jouet de l'aveugle déesse,
Ou dupe de l'aveugle dieu!
A la sombre misanthropie
Je ne dois point ces sentiments;
D'une fausse philosophie
Je hais les vains raisonnements;
Une indifférence suprême,
Voilà mon principe et ma loi;
Tout lieu, tout destin, tout système,
Par là devient égal pour moi;
Où je vois naître la journée,
Là, content, j'en attends la fin,
Prêt à partir le lendemain,
Si l'ordre de la destinée
Vient m'ouvrir un nouveau chemin.
Sans opposer un goût rebelle
A ce domaine souverain,
Je me suis fait du sort humain
Une peinture trop fidèle;
Souvent dans les champêtres lieux
Ce portrait frappera vos yeux.
En promenant vos rêveries
Dans le silence des prairies,
Vous voyez un faible rameau,
Qui, par les jeux du vague Éole,
Enlevé de quelque arbrisseau,
Quitte sa tige, tombe, vole
Sur la surface d'un ruisseau;
Là, par une invincible pente,
Forcé d'errer et de changer,
Il flotte au gré de l'onde errante,



Et d'un mouvement étranger ;
Souvent il paraît, il surnage,
Souvent il est au fond des eaux ;
Il rencontre sur son passage
Tous les jours des pays nouveaux :
Tantôt un fertile rivage
Bordé de coteaux fortunés ;
Tantôt une rive sauvage,
En des déserts abandonnés :
Parmi ces erreurs continues,
Il fuit, il vogue jusqu'au jour
Qui l'ensevelit à son tour
Au sein de ces mers inconnues
Où tout s'abîme sans retour [1].

LE MÉNAGE DES DEUX CORNEILLE.

Bonnes femmes, je vous salue.
Bien sot qui ne vous choisira.
Oui, quiconque vous connaîtra
A ses amis d'abord dira :
« Par une faveur imprévue
« Qu'il en tombe une de la nue,
« Nous verrons de nous qui l'aura. »
L'immortel auteur d'Athalie,
Et de Phèdre et d'Iphigénie,
Ce peintre enchanteur de l'amour,
Qui, plein d'esprit, de goût, de grâce,

[1] Voilà, j'en conviens, de beaux vers, mais une étrange philosophie. L'homme est appelé par la Providence à quelque chose de mieux que cette indolence égoïste. Se soumettre à la volonté divine et imposer la sienne à la nature extérieure, telle est sa double vocation, dont un poëte a nettement exprimé la seconde moitié lorsqu'il a dit :

« Et mihi res, non me rebus, submittere conor. »

Il faut se garder de confondre la résignation, fruit de l'amour, application de l'énergie morale, *action* de l'âme, avec cet abandon où tout est passif, et qui n'a du désintéressement que l'apparence. — Par cela seul que la destination de l'homme est d'aimer, la résistance aux choses, l'action sur les choses, sont les lois de sa vie.

Du reste le besoin de repos est dans le fond de l'homme à côté du besoin d'action, et, comme vérité de fait, se prête fort bien à la poésie.

Couvert des lauriers du Parnasse,
Charma la plus brillante cour,
En sa maturité sévère,
Dans sa femme que chercha-t-il ?
Une très-simple ménagère,
Qui fît avec lui sa prière,
Et répondit : Ainsi soit-il.
Et ces oncles de Fontenelle,
Du Cid et d'Ariane auteurs,
Ces frères, époux des deux sœurs,
Qui de l'amitié fraternelle,
Et conjugale et paternelle
Goûtaient ensemble les douceurs,
Dont les enfants, troupe agréable,
Gentils, pas plus hauts que leur table,
Y montraient, lorgnant tous les plats,
Et le doux ris de l'innocence,
Et leurs dents encor dans l'enfance,
Et leurs petits mentons tout gras :
Sont-ce des femmes adorables,
D'encens, de luxe insatiables
Que l'hymen mit entre leurs bras ?
Ce n'étaient que de bonnes mères,
Des femmes à leurs maris chères,
Qui les aimaient jusqu'au trépas;
Deux tendres sœurs qui, sans débats,
Veillaient au bonheur des deux frères,
Filant beaucoup, n'écrivant pas.
Les deux maisons n'en faisaient qu'une;
Les clefs, la bourse était commune,
Les femmes n'étaient jamais deux.
Tous les vœux étaient unanimes;
Les enfants confondaient leurs jeux,
Les pères se prêtaient leurs rimes,
Le même vin coulait pour eux.
Oui, sur leurs urnes fraternelles
Toute la Grèce aurait encor,
Au sein des fêtes solennelles,
Par ses chants et ses lyres d'or,
Cru, pour Pollux et pour Castor,
Entonner des hymnes nouvelles.
Sans art, dans son style inspiré,

Comme Platon aurait montré
Le front méditant Léontine,
Chimène, Sévère et Pauline,
Parmi les jeux et les berceaux,
La veillée et ses doux travaux,
Les enfants et les ménagères
Maniant de leurs mains légères
Les dés, le fil et les ciseaux;
Et Corneille, au sein des caresses,
Couvert des pleurs de leurs tendresses
Et des présents de leurs fuseaux !
Et toi qui sus cacher ta vie
Loin des cours et loin de l'envie;
Qui, fuyant ses traits meurtriers,
Avec le travail qui console,
Et la liberté, ton idole,
Dans le calme et sous les lauriers
Mourus au pied du Capitole;
Si ton art, Poussin, nous l'offrait
Quand l'hiver, sous nos planchers sombres,
Vient, sur le jour qui disparaît,
A la hâte entasser ses ombres,
D'une lampe il éclairerait
La modeste chambre de Pierre.
Son ton poétique et sévère
Au premier coup d'œil frapperait.
Le luxe antique on y verrait :
Le fauteuil à bras, dans sa gloire,
Les hauts chenets, la vaste armoire,
Sa table où s'enorgueillirait
De ses Romains l'immense histoire;
Sur la table et la serge noire
Sa large Bible s'ouvrirait;
Un jour magique y descendrait;
Un sablier s'écoulerait
Devant la tragique écritoire.
Dans l'auguste alcôve, assez près,
Sous des rideaux purs et discrets
S'enfoncerait un lit austère
Où le doux sommeil l'attendrait.
Volant au ciel, quittant la terre,
L'air pensif, Corneille écrirait.

Sa femme sans bruit sortirait ;
Jean la Fontaine dormirait ;
Le Père Larue entrerait
Pour voir Corneille son compère,
Qu'en silence il contemplerait.
O le pur sang du vieil Horace !
Toi qui si bien nous crayonnas
Sa vigueur et sa noble race,
Et leur mâle et romaine audace
Dans les traits que tu leur donnas ;
Oui, dans ce vieillard magnanime,
Dans son *qu'il mourût* si sublime,
Oui, c'est toi que tu dessinas.
Au sein de Rome encor de brique,
Des mœurs, de la rudesse antique,
Sur les dieux fondant ton appui,
Avec ton fils, avec ta fille,
Je te vois là dans ta famille ;
C'est le vieil Horace chez lui.
Qu'en rassurant Sabine en larmes,
Ton fils, prêt à prendre les armes,
Comme toi me paraît Romain !
Plus ferme, plus impénétrable
Que le bouclier redoutable
Dont je le vois armer sa main.
Avec ces Romains invincibles,
Et leurs femmes incorruptibles,
En qui trois cents ans éclata,
Sous leur demeure austère et pure,
La pudeur, leur riche parure,
Corneille, oui, ton âme habita.
Comment pouvoir, dans tous les âges,
Accabler d'assez de suffrages
Ces vers que le Ciel te dicta,
Ces vers que ton cœur enfanta,
Parés de leur rouille adorable
Et de la force inimitable
Dont Melpomène te dota ?
La chambre où tu cachas ta vie
Gardait la flamme du génie
Près du feu sacré de Vesta.
Avec quel respect, ô Corneille !

Sur la table où ta lampe veille,
Incliné, j'aurais vu Cinna,
Fier, malgré sa haute fortune,
Des pleurs que Condé lui donna ;
Ce beau Cid qui tout entraîna ;
Héraclius et Rodogune,
Dont l'effort qui les combina,
A toi seul, Corneille, assigna
Le sceptre de la tragédie ;
Et Nicomède et Cornélie,
Dont la grandeur nous étonna,
Et Polyeucte où rayonna
Le ciel ouvert par ton génie.
Tu vécus pauvre ; mais, dis-moi,
Que pouvaient t'offrir les richesses,
Et la fortune et ses promesses ?
Vieux Romain, n'étais-tu pas toi ?
C'est ainsi qu'au sein du silence,
Ces deux frères, loin des grandeurs,
Vivaient opulents d'innocence,
De travail, de paix et de mœurs.
Doucement vers la rive noire
Ils s'avançaient d'un même pas.
Des maris on vantait la gloire ;
Des femmes l'on ne parlait pas.
Leurs deux moitiés, chastes Sabines,
De leur Melpomène humbles sœurs,
A leurs foyers jamais chagrines,
D'hymen leur ôtaient les épines ;
Ils n'en sentaient que les douceurs.
Non, non, divine bonhomie,
Douce et franche, et de l'ordre amie,
Non, l'esprit ne t'imite pas.
Ton accent eut pour le génie
Toujours je ne sais quel appas.
Tu le charmes par ta mesure,
Par tes mœurs, ton heureuse paix,
Ta simplicité, ta droiture,
Et ce bon sens de la nature
Qui ne t'abandonne jamais.
Au petit jour de la lanterne
Qui te précède et te gouverne,

Tu marches sans faire un faux pas.
Ta lumière est courte, mais sûre :
C'est la lampe de la nature ;
Elle éclaire et n'éblouit pas.
Toujours la même, en tous les cas,
Ce que tu fis, tu le feras.
Aussi jamais tu ne t'apprêtes,
De l'or ton cœur est peu jaloux ;
Conserver, voilà tes conquêtes ;
Faire du bien, voilà tes fêtes.
Tes conseils sont sages, sont doux.
Vous, bonnes femmes qu'elle inspire,
Dans nos mains vous laissez l'empire,
Vous gardez les fuseaux pour vous.
Vous n'êtes point ambitieuses ;
Vous rendez heureux vos époux :
Sans peine ils vous rendent heureuses.
Oh! j'aurai l'esprit, mes fileuses,
De passer mes jours avec vous.

DUCIS [1].

[1] Ce morceau donnera une idée du talent de Ducis dans le genre de la poésie légère. Son recueil renferme les morceaux les plus remarquables par l'union de la grâce et de l'énergie. Rien n'est plus frais, plus jeune que les inspirations de sa vieillesse. Voici trois fragments que personne ne sera fâché de trouver ici; il y a peu de plus beaux vers. Le premier de ces fragments est tiré de l'épître à *Vien*, le chef de l'école de peinture à laquelle David a laissé son nom ; le second se trouve dans l'épître à Bitaubé; le dernier, dans l'épître à Legouvé.

Vien, quel est ton bonheur quand tu vois ces ouvrages,
Ces fils de tes enfants, ravir tous les suffrages !
Les puissants rejetons que ta séve a produits,
Célèbres dès longtemps, sont chargés d'heureux fruits,
Qui, fameux à leur tour, sont près d'en faire éclore
Que tes vastes rameaux ombrageront encore.
A tes nobles leçons ils n'ont pu déroger ;
Et tous près de leur père ils viennent se ranger.
L'aigle est le fils de l'aigle, et le ramier timide
N'engendre point son vol ni son œil intrépide.
Avec eux, de leurs noms, de ta gloire escorté,
Tu t'avances vivant dans la postérité.
Tes talents, sans orgueil, ta vie et longue et pure,
Donne un maître, un Nestor, un père à la peinture,
Ton front si jeune encor sous tes cheveux blanchis,
Tes yeux, dès lors, du temps semblent s'être affranchis.

Vois l'Apollon romain sourire à ton école.
Te voilà dans Paris au pied du Capitole.
Dans le champ des beaux-arts, tous amis et rivaux,
Les enfants avec joie ont saisi leurs pinceaux.
Vois ces enfants si chers dont l'essaim t'environne,
Te montrer leurs travaux, t'apporter leur couronne.
Ainsi Diagoras, chez les Grecs vénéré,
De sa cinquième race avec pompe entouré,
Vit les fils de ses fils, dans des fêtes publiques,
Couvrir ses cheveux blancs des lauriers olympiques.
Avec éclat porté par leurs bras triomphants,
Ses regards attendris tombaient sur ses enfants;
Et, succombant sous l'âge et le poids de leur gloire,
Il mourut de plaisir sur son char de victoire.

HOMÈRE.

Conquérant enchanteur, tu t'emparas, Homère,
Du Tartare et du ciel, de l'onde et de la terre.
L'univers t'appartient. De tant d'êtres divers
Chacun vient, se dessine et se peint dans tes vers.
Là s'offre une fourmi sur son herbe inconnue :
Là ce chêne aux cent bras qui se perd dans la nue.
Jamais hors de sa route il ne cherche des fleurs;
Son sujet sur ses pas fait naître leurs couleurs.
Il court toujours au but. Intéresser et plaire,
Voilà tout son secret, sa magie ordinaire.
Nulle trace en ses vers de travail et d'effort,
Par sa force il vous charme, avec grâce il s'endort.
La nature, aux rayons de son vaste génie,
S'étonna tout à coup de se voir agrandie.
Les trois Grâces en chœur, de lis le front orné,
Se disaient en dansant : « Chantons, Homère est né. »

NÉRON.

Et ce monstre précoce, histrion couronné,
Qui, sous des fouets vengeurs à mourir condamné,
Pour fuir leurs coups sanglants, sur son sein qui recule
Essaie, en tâtonnant, un poignard ridicule;
Ce vil esclave en pleurs, maudissant le trépas,
Qui tremble à chaque instant d'un bruit qu'il n'entend pas;
Ce tigre sans courage, et dont la barbarie
Fatiguait les bourreaux, et non pas sa furie;
Qui dans Rome embrasée eût, la lyre à la main,
Mêlé sa douce voix aux cris du genre humain;
Cet empereur cocher, l'empoisonneur d'un frère,
L'assassin de Burrhus, l'assassin de sa mère;
Pourquoi, près d'expirer, sous son antre odieux,

Pâle et transi d'effroi, réjouit-il mes yeux ?
Ami, c'est qu'en m'offrant sa bassesse et ses vices,
De la mort de Néron tu m'as fait des délices.
J'aime à voir le tourment qu'il subit dans tes vers,
Et je rends grâce aux dieux qui vengent l'Univers.

IX.

POÉSIE LYRIQUE.

PARAPHRASE DU PSAUME CXLV.

N'espérons plus, mon âme, aux promesses du monde ;
Sa lumière est un verre, et sa faveur une onde
Que toujours quelque vent empêche de calmer.
Quittons ces vanités, lassons-nous de les suivre :
C'est Dieu qui nous fait vivre,
C'est Dieu qu'il faut aimer.

En vain, pour satisfaire à nos lâches envies,
Nous passons près des rois tout le temps de nos vies
A souffrir des mépris et ployer les genoux :
Ce qu'ils peuvent n'est rien ; ils sont, comme nous sommes,
Véritablement hommes,
Et meurent comme nous.

Ont-ils rendu l'esprit, ce n'est plus que poussière
Que cette majesté si pompeuse et si fière
Dont l'éclat orgueilleux étonnait l'univers ;
Et, dans ces grands tombeaux où leurs âmes hautaines
Font encore les vaines,
Ils sont mangés des vers.

Là se perdent ces noms des maîtres de la terre,
D'arbitres de la paix, de foudres de la guerre ;
Comme ils n'ont plus de sceptre, ils n'ont plus de flatteurs ;
Et tombent avec eux d'une chute commune
Tous ceux que leur fortune
Faisait leurs serviteurs.

MALHERBE.

ODE IMITÉE DU PSAUME XIX.

Les cieux instruisent la terre
A révérer leur auteur :
Tout ce que le globe [1] enserre [2]
Célèbre un Dieu créateur.
Quel plus sublime cantique
Que ce concert magnifique
De tous les célestes corps ?
Quelle grandeur infinie,
Quelle divine harmonie
Résulte de leurs accords [3] !

De sa puissance immortelle
Tout parle, tout nous instruit ;
Le jour au jour la révèle,
La nuit l'annonce à la nuit.
Ce grand et superbe ouvrage
N'est point pour l'homme un langage
Obscur et mystérieux :
Son admirable structure
Est la voix de la nature,
Qui se fait entendre aux yeux.

Dans une éclatante voûte
Il a placé de ses mains
Ce soleil qui dans sa route
Éclaire tous les humains.
Environné de lumière,
Cet astre ouvre sa carrière
Comme un époux glorieux
Qui dès l'aube matinale
De sa couche nuptiale
Sort brillant et radieux.

L'univers, à sa présence,
Semble sortir du néant.

[1] Expression impropre.—[2] Vieux mot, pour *renferme*.—[3] « Le mot *enserre* « n'est ni noble ni agréable; et quel cantique que ce concert ! quelle grandeur ! « quelle harmonie ! voilà bien des *quels !* Ces trois choses, d'ailleurs, *canti-* « *ques, concert, harmonie* se ressemblent trop. *Résulte* est un mot trop pro- « saïque. Enfin, il y a trop d'épithètes. » *Voltaire.*

Il prend sa course, il s'avance
Comme un superbe géant.
Bientôt sa marche féconde
Embrasse le tour du monde
Dans le cercle qu'il décrit :
Et par sa chaleur puissante,
La nature languissante
Se ranime et se nourrit [1].

Oh! que tes œuvres sont belles,
Grand Dieu! quels sont tes bienfaits?
Que ceux qui te sont fidèles
Sous ton joug trouvent d'attraits!
Ta crainte inspire la joie;
Elle assure notre voie;
Elle nous rend triomphants:
Elle éclaire la jeunesse,
Et fait briller la sagesse
Dans les plus faibles enfants.

Soutiens ma foi chancelante,
Dieu puissant; inspire-moi
Cette crainte vigilante
Qui fait pratiquer ta loi.
Loi sainte, loi désirable,
Ta richesse est préférable
A la richesse de l'or;
Et ta douceur est pareille
Au miel dont la jeune abeille
Compose son cher trésor.

[1] « L'aube pâle, incertaine, a percé les ténèbres.
L'aurore, par degrés, mêle à ce jour douteux
La pourpre de son voile et l'or de ses cheveux.
Cependant, à travers la vapeur matinale,
Tel que l'époux quittant sa couche nuptiale,
Le soleil a paru; sur son char immortel,
Géant superbe, il monte aux campagnes du ciel;
Embrasse l'univers de ses clartés fécondes;
Semble, au plus haut des airs, sur l'abîme des ondes,
Immobile, arrêter son œil étincelant;
Enfin, de ces hauteurs descendu lentement,
Penchant vers l'Océan sa tête appesantie,
S'éteint, au sein des flots, tel qu'un vaste incendie. »

M. DE SAINT-VICTOR.

Mais, sans tes clartés sacrées,
Qui peut connaître, Seigneur,
Les faiblesses égarées
Dans les replis de son cœur?
Prête-moi tes feux propices :
Viens m'aider à fuir les vices
Qui s'attachent à mes pas :
Viens consumer par ta flamme
Ceux que je vois dans mon âme,
Et ceux que je n'y vois pas.

Si de leur triste esclavage
Tu viens dégager mes sens,
Si tu détruis leur ouvrage,
Mes jours seront innocents.
J'irai puiser sur ta trace
Dans les sources de ta grâce :
Et, de ses eaux abreuvé,
Ma gloire fera connaître
Que le Dieu qui m'a fait naître
Est le Dieu qui m'a sauvé.

J.-B. ROUSSEAU.

ODE TIRÉE DU CANTIQUE D'ÉZÉCHIAS.

ISAÏE, CHAPITRE XXXVIII.

J'ai vu mes tristes journées
Décliner vers leur penchant ;
Au midi de mes années
Je touchais à mon couchant :
La mort, déployant ses ailes,
Couvrait d'ombres éternelles
La clarté dont je jouis ;
Et dans cette nuit funeste,
Je cherchais en vain le reste
De mes jours évanouis.

Grand Dieu, votre main réclame
Les dons que j'en ai reçus ;
Elle vient couper la trame
Des jours qu'elle m'a tissus :

Mon dernier soleil se lève :
Et votre souffle m'enlève
De la terre des vivants ,
Comme la feuille séchée,
Qui de sa tige arrachée ,
Devient le jouet des vents.

Comme un lion plein de rage
Le mal a brisé mes os ;
Le tombeau m'ouvre un passage
Dans ses lugubres cachots.
Victime faible et tremblante,
A cette image sanglante
Je soupire nuit et jour !
Et dans ma crainte mortelle,
Je suis comme l'hirondelle
Sous les griffes du vautour.

Ainsi de cris et d'alarmes
Mon mal semblait se nourrir;
Et mes yeux, noyés de larmes,
Étaient lassés de s'ouvrir.
Je disais à la nuit sombre
O nuit, tu vas dans ton ombre
M'ensevelir pour toujours !
Je redisais à l'aurore :
Le jour que tu fais éclore
Est le dernier de mes jours !

Mon âme est dans les ténèbres,
Mes sens sont glacés d'effroi :
Écoutez mes cris funèbres,
Dieu juste, répondez-moi.
Mais enfin sa main propice
A comblé le précipice
Qui s'entr'ouvrait sous mes pas :
Son secours me fortifie,
Et me fait trouver la vie
Dans les horreurs du trépas.

Seigneur, il faut que la terre
Connaisse en moi vos bienfaits :
Vous ne m'avez fait la guerre

Que pour me donner la paix.
Heureux l'homme à qui la grâce
Départ ce don efficace
Puisé dans ses saints trésors,
Et qui, rallumant sa flamme,
Trouve la santé de l'âme
Dans les souffrances du corps !

C'est pour sauver la mémoire
De vos immortels secours,
C'est pour vous, pour votre gloire,
Que vous prolongez nos jours.
Non, non, vos bontés sacrées
Ne seront point célébrées
Dans l'horreur des monuments :
La mort, aveugle et muette,
Ne sera point l'interprète
De vos saints commandements.

Mais ceux qui de sa menace,
Comme moi, sont rachetés,
Annonceront à leur race
Vos célestes vérités.
J'irai, Seigneur, dans vos temples
Réchauffer par mes exemples
Les mortels les plus glacés,
Et, vous offrant mon hommage,
Leur montrer l'unique usage
Des jours que vous leur laissez. J.-B. Rousseau.

ODE SUR LA MORT DE J.-B. ROUSSEAU [1], PAR LEFRANC DE POMPIGNAN.

Quand le premier chantre du monde [2]
Expira sur les bords glacés
Où l'Èbre effrayé dans son onde
Reçut ses membres dispersés ;
Le Thrace, errant sur les montagnes,

[1] Ce poëte célèbre, accusé d'avoir écrit des couplets criminels, fut condamné à un bannissement perpétuel.—[2] Orphée.

Remplit les bois et les campagnes
Du cri perçant de ses douleurs ;
Les champs et l'air en retentirent,
Et dans les antres qui gémirent,
Le lion répandit des pleurs.

Des vastes rochers de Rhodope,
Que son art fit souvent mouvoir,
Jusqu'aux barrières de l'Europe,
Tout fut soumis à son pouvoir.
Il donna des mœurs à la terre,
Étouffa le feu de la guerre,
Réunit les humains tremblants :
Siècle heureux où l'homme sauvage
Honorait d'un égal hommage
Les dieux, les rois et les talents.

La France a perdu son Orphée. . .
Muses, dans ce moment de deuil,
Élevez le pompeux trophée
Que vous demande son cercueil.
Laissez, par de nouveaux prodiges,
D'éclatants et dignes vestiges
D'un jour marqué par vos regrets.
Ainsi le tombeau de Virgile
Est couvert du laurier fertile
Qui par vos soins ne meurt jamais.

D'une brillante et triste vie
Rousseau quitte aujourd'hui les fers ;
Et loin du ciel de sa patrie,
La mort termine ses revers.
D'où ses maux prirent-ils leur source ?
Quelles épines, dans sa course,
Étouffaient les fleurs sous ses pas ?
Quels ennuis ! quelle vie errante !
Et quelle foule renaissante
D'adversaires et de combats !

Vous, dont l'inimitié durable
L'accusa de ces chants affreux
Qui méritaient, s'il fut coupable,
Un châtiment plus rigoureux ;
Dans le sanctuaire suprême,

Grâce à vos soins, par Thémis même
Son honneur est encor terni.
J'abandonne son innocence :
Que veut de plus votre vengeance ?
Il fut malheureux et puni.

Jusques à quand, mortels farouches,
Vivrons-nous de haine et d'aigreur ?
Prêterons-nous toujours nos bouches
Au langage de la fureur ?
Implacable dans ma colère,
Je m'applaudis de la misère
De mon ennemi terrassé ;
Il se relève ; je succombe,
Et moi-même à ses pieds je tombe,
Frappé du trait que j'ai lancé.

Songeons que l'imposture habite
Parmi le peuple et chez les grands ;
Qu'il n'est dignité ni mérite
A l'abri de ses traits errants ;
Que la calomnie écoutée
A la vertu persécutée
Porte souvent un coup mortel,
Et poursuit, sans que rien l'étonne,
Le monarque sous la couronne,
Et le pontife sur l'autel.

Du sein des ombres éternelles
S'élevant au trône des dieux,
L'envie offusque de ses ailes
Tout éclat qui frappe ses yeux.
Quel ministre, quel capitaine,
Quel monarque vaincra sa haine,
Et les injustices du sort ?
Le temps à peine les consomme ;
Et quoi que fasse le grand homme,
Il n'est grand homme qu'à sa mort.

Oui, la mort seule nous délivre
Des ennemis de nos vertus ;
Et notre gloire ne peut vivre
Que lorsque nous ne vivons plus.

Le chantre d'Ulysse et d'Achille,
Sans protecteur et sans asile,
Fut oublié jusqu'au tombeau.
Il expire ; le charme cesse,
Et tous les peuples de la Grèce
Entre eux disputent son berceau.

Le Nil a vu sur ses rivages
Les noirs habitants des déserts
Insulter, par leurs cris sauvages,
L'astre éclatant de l'univers.
Cris impuissants, fureurs bizarres!
Tandis que ces monstres barbares
Poussaient d'insolentes clameurs,
Le dieu, poursuivant sa carrière,
Versait des torrents de lumière
Sur ces obscurs blasphémateurs.

Favoris, élèves dociles
De ce ministre d'Apollon,
Vous à qui ses conseils utiles
Ont ouvert le sacré vallon :
Accourez, troupe désolée,
Déposez sur son mausolée
Votre lyre qu'il inspirait :
La mort a frappé votre maître,
Et d'un souffle a fait disparaître
Le flambeau qui vous éclairait.

Et vous, dont la fière harmonie
Égala ses superbes sons,
Qui reviviez dans son génie
Formé par vos seules leçons ;
Mânes d'Alcée et de Pindare,
Que votre suffrage répare
La rigueur de son sort fatal :
Dans la nuit du séjour funèbre
Consolez son ombre célèbre,
Et couronnez votre rival.

LE VAISSEAU.

ODE.

Je vois aux plaines de Neptune
Un vaisseau brillant de beauté,
Qui, dans sa superbe fortune,
Va d'un pôle à l'autre porté.
De voiles au loin ondoyantes
De banderoles éclatantes
Il se couronne dans les airs,
Et seul, sur l'humide domaine,
Avec orgueil il se promène,
Et dit : Je suis le roi des mers.

Des lieux où l'onde sarmatique
Frappe des rivages glacés,
Aux lieux où le pied de l'Afrique
Repousse les flots courroucés,
Et des magnifiques contrées
Que nos pères ont ignorées
Aux lointains et fertiles bords
Où la vieille nature étale,
Avec sa pompe orientale,
Toute sa gloire et ses trésors,

Il porte sa vaste espérance.
Héritier des peuples divers,
Il recueille en sa route immense
Les richesses de l'univers.
Il va chercher l'or au Potose,
Aux champs que l'Amazone arrose,
Et jusques au berceau du jour :
Et se pare au milieu de l'onde
Des riches tributs de Golconde,
Du Bengale et de Visapour.

Cependant la mer azurée,
Sans vagues et sans aquilons,
Réfléchit sa poupe dorée
Et l'éclat de ses pavillons.

Ses matelots, vêtus de soie,
Sous un ciel pur boivent la joie,
Et chantent leur prospérité,
Tandis que renversant sa coupe,
Le vieux pilote sur la poupe
S'endort plein de sécurité.

Il n'a pas lu dans les étoiles
Les menaces de l'avenir ;
Il n'aperçoit pas que ses voiles
Ne savent plus quels vents tenir ;
Que le ciel est devenu sombre.
Que des vents s'est accru le nombre,
Que la mer gronde sourdement ;
Et que, messager de tempête,
L'alcyon passe sur sa tête
Avec un long gémissement.

Du milieu des plaines profondes
Un cri soudain s'est élancé.
Qu'est devenu ce roi des ondes ?
C'en est fait : l'orage a passé.
Les flots qui tremblaient sous un maître
Au lieu qui l'ont vu disparaître
Venant sans bruit se réunir,
Roulent avec indifférence,
Et de sa superbe existence
N'ont plus même le souvenir.

P. LE BRUN.

LA MER [1].

Enfin je te revois encore,
Vaste mer ! abîme azuré !
Toi que depuis longtemps implore
Mon vers par toi seule inspiré.
Oui, tes bruits seuls et leur magie
Peuvent réveiller l'énergie
Et la flamme de mes transports ;
Et ma lyre, longtemps muette,
Ne répond aux vœux du poëte
Qu'en l'interrogeant [2] sur tes bords.

[1] Imité de lord Byron. — [2] Syntaxe peu exacte.

Le Mont-Blanc sur ses hautes cimes
A souvent arrêté mes yeux :
Combien me paraissaient sublimes
Ses trois sommets voisins des cieux!
J'aimais la terreur qui l'assiége,
J'aimais la couronne de neige
Qui de son front ceint la fierté :
Mais, ô mer terrible et sauvage,
Combien me ravit davantage
Ta menaçante immensité!

Redoutable Océan! rends-moi tous tes rivages!
Livre à mes yeux tes flots, empire des orages!
Ton sein s'ouvre sans cesse à nos mille vaisseaux;
Mais nos flottes, s'armant d'une impuissante audace,
Comme un trait fugitif, sans y laisser de trace
Effleurent ton domaine et sillonnent tes eaux.

L'homme ne marche point dans tes routes humides;
Tes orageux sentiers et tes plaines liquides
Ne souffrent pas longtemps ses pas injurieux :
Rejeté loin de toi, ce despote éphémère,
Comme un flocon de neige ou d'écume légère,
Du sein de la tempête est lancé dans les cieux.

Sur la terre, où l'homme respire,
Il règne au moins par des débris;
Mais de ton indomptable empire
Ses pas destructeurs sont proscrits [1].
S'il y veut marquer son passage,
Tu te lèves; et le naufrage
Fait justice de son orgueil;
Et, jouet de tes vagues sombres,
Il descend dans leurs vastes ombres
Sans épitaphe et sans cercueil.

Tes rivages sont des royaumes
Où trône, autel, tout a changé;
Et de leurs peuples, vains fantômes!
Le sort dès longtemps t'a vengé.
Ils ne pèsent plus sur tes rives :
Tes vagues reposent oisives

[1] Vers d'une extrême dureté.

Aux bords où Sidon a régné;
Et de porter les vastes flottes
Que guidaient ses hardis pilotes
Ton orgueil n'est plus indigné.

Eh ! que sont aujourd'hui Rome, Athène et Carthage?
Saturne a, sous ses pieds, foulé leur héritage,
Par vingt peuples divers tour à tour disputé :
Toi, tu ne changes point; et ton onde sauvage
Toujours des mêmes flots vient ronger le rivage
Qui voit la servitude où fut la liberté.

Ainsi que les États les monts même s'affaissent :
Sous le sceptre des ans les Apennins s'abaissent.
Trente siècles, suivis de la destruction,
Ont imprimé leurs pas sur ces sommets arides ;
Mais le temps sur ton front n'a point laissé de rides,
Tu parais tel qu'au jour de la création.

O mer ! de la toute-puissance
Miroir immense et glorieux,
Avec quelle magnificence
Ton azur reproduit les cieux !
Que tes espaces sont sublimes !
Du Très-Haut tes pompeux abîmes
Forment le trône solennel;
Et le long assaut de tes ondes,
Sans cesse ébranlant les deux mondes,
Leur livre un combat éternel.

Nourris ma poétique ivresse,
Océan, que j'ai tant aimé !
Toi, que chérissait ma jeunesse,
Riant, orageux ou calmé.
Puisse ta magique étendue
A jamais fixer sous ma vue
Tes tableaux ou fiers ou touchants!
Et que ta sauvage harmonie
Inspire longtemps mon génie
Et préside à mes derniers chants !

CHÊNEDOLLÉ.

MOÏSE SUR LE NIL.

« Mes sœurs, l'onde est plus froide aux premiers feux du jour.
« Venez : le moissonneur repose en son séjour;
« La rive est solitaire encore;
« Memphis élève à peine un murmure confus;
« Et nos chastes plaisirs, sous ces bosquets touffus,
« N'ont d'autre témoin que l'aurore.

« Au palais de mon père on voit briller les arts;
« Mais ces bords pleins de fleurs charment plus mes regards
« Qu'un bassin d'or ou de porphyre;
« Ces chants aériens sont mes concerts chéris;
« Je préfère aux parfums qu'on brûle en nos lambris
« Le souffle embaumé du zéphire!

« Venez : l'onde est si calme et le ciel est si pur!
« Laissez sur ces buissons flotter les plis d'azur
« De vos ceintures transparentes;
« Détachez ma couronne et ces voiles jaloux;
« Car je veux aujourd'hui folâtrer avec vous
« Au sein des vagues murmurantes.

« Hâtons-nous... Mais parmi les brouillards du matin,
« Que vois-je? — Regardez à l'horizon lointain...
« Ne craignez rien, filles timides!
« C'est sans doute, par l'onde entraîné vers les mers,
« Le tronc d'un vieux palmier, qui, du fond des déserts,
« Vient visiter les pyramides.

« Que dis-je? si j'en crois mes regards indécis,
« C'est la barque d'Hermès ou la conque d'Isis,
« Que pousse une brise légère.
« Mais non : c'est un esquif où, dans un doux repos,
« J'aperçois un enfant qui dort au sein des flots,
« Comme on dort au sein de sa mère.

« Il sommeille, et de loin, à voir son lit flottant,
« On croirait voir voguer sur le fleuve inconstant
« Le nid d'une blanche colombe.

« Dans sa couche enfantine il erre au gré du vent ;
« L'eau le balance, il dort, et le gouffre mouvant
« Semble le bercer dans sa tombe !

« Il s'éveille : accourez, ô vierges de Memphis !
« Il crie... Ah ! quelle mère a pu livrer son fils
« Au caprice des flots mobiles ?
« Il tend les bras ; les eaux grondent de toute part.
« Hélas ! contre la mort il n'a d'autre rempart
« Qu'un berceau de roseaux fragiles.

« Sauvons-le... — C'est peut-être un enfant d'Israël.
« Mon père les proscrit : mon père est bien cruel
« De proscrire ainsi l'innocence !
« Faible enfant ! Ses malheurs ont ému mon amour.
« Je veux être sa mère : il me devra le jour,
« S'il ne me doit pas la naissance. »

Ainsi parlait Iphis, l'espoir d'un roi puissant,
Alors qu'aux bords du Nil son cortége innocent
Suivait sa course vagabonde ;
Et ces jeunes beautés, qu'elle effaçait encor,
Quand la fille des rois quittait ses voiles d'or,
Croyaient voir la fille de l'onde.

Sous ses pieds délicats déjà le flot frémit ;
Tremblante, la pitié vers l'enfant qui gémit
La guide en sa marche craintive ;
Elle a saisi l'esquif ! fière de ce doux poids,
L'orgueil sur son beau front, pour la première fois,
Se mêle à la pudeur naïve.

Bientôt, divisant l'onde et brisant les roseaux,
Elle apporte à pas lents l'enfant sauvé des eaux
Sur le bord de l'arène humide ;
Et ses sœurs tour à tour au front du nouveau-né,
Offrant leur doux sourire à son œil étonné,
Déposaient un baiser timide.

Accours, toi qui, de loin, dans un doute cruel,
Suivais des yeux ton fils sur qui veillait le Ciel ;
Viens ici comme une étrangère ;
Ne crains rien : en prenant Moïse entre tes bras,

Tes pleurs et tes transports ne te trahiront pas,
Car Iphis n'est pas encor mère !

Alors, tandis qu'heureuse et d'un pas triomphant,
La vierge au roi farouche amenait l'humble enfant,
Baigné des larmes maternelles,
On entendait en chœur, dans les cieux étoilés,
Des anges, devant Dieu de leurs ailes voilés,
Chanter les lyres éternelles.

« Ne gémis plus, Jacob, sur la terre d'exil;
« Ne mêle plus tes pleurs aux flots impurs du Nil;
« Le Jourdain va t'ouvrir ses rives.
« Le jour enfin approche où vers les champs promis
« Gessen verra s'enfuir, malgré leurs ennemis,
« Les tribus si longtemps captives.

« Sous les traits d'un enfant délaissé sur les flots,
« C'est l'élu du Sina, c'est le roi des Fléaux
« Qu'une vierge sauve de l'onde.
« Mortels, vous dont l'orgueil méconnaît l'Éternel,
« Fléchissez : un berceau va sauver Israël,
« Un berceau doit sauver le monde. »

VICTOR HUGO.

CHŒUR DU PARIA [1].

BRAMES, *portant des instruments :* GUERRIERS, PEUPLE.

PREMIER BRAME.

Du soleil qui renaît bénissez la puissance;
Chantez, peuples heureux, chantez :
Couronné de splendeur, il se lève, il s'avance.
Chantez, peuples heureux, chantez
Du soleil qui renaît les dons et les clartés.

LE PEUPLE.

Il se lève, il s'avance;
Publions sa puissance,
Adorons ses clartés.

SECOND BRAME.

Sept coursiers, qu'en partant le dieu contient à peine,

[1] Tragédie de M. Casimir Delavigne. La scène, comme le nom de Paria l'indique, se passe dans l'Inde.

Enflamment l'horizon de leur brûlante haleine :
O soleil fécond, tu parais !
Avec ses champs en fleurs, ses monts, ses bois épais,
Sa vaste mer de tes feux embrasée,
L'univers, plus jeune et plus frais,
Des vapeurs du matin sort brillant de rosée !

PREMIER BRAME.

Disparaissez, démons enfantés par la nuit,
Du meurtrier sinistres guides ;
Vous qui trompez par des lueurs perfides
Le voyageur charmé dont l'erreur vous poursuit,
Tombez, disparaissez sous ses flèches rapides !

CHOEUR DES BRAMES.

Et vous, peuples heureux, chantez
Les démons dispersés par ses flèches rapides ;
Et vous, peuples heureux, chantez
L'astre victorieux qui vous rend ses clartés.

LE PEUPLE.

Publions sa victoire,
Adorons ses clartés.

UN BRAME.

Sous douze noms divers les mois chantent sa gloire.

UN AUTRE.

Douze palais égaux, où l'entraîne le temps,
Reçoivent tour à tour ses coursiers haletants.

PREMIER BRAME.

Chaque saison lui doit les attraits qu'elle étale :
Le printemps, les parfums que son haleine exhale,
L'été, ses fruits et ses moissons ;
Il gonfle de ses feux les trésors dont l'automne
En riant se couronne ;
Chantons en lui le père des saisons.

LE PEUPLE.

Chantons, chantons en lui le père des saisons,
Qui doivent à ses dons
L'éclat changeant de leur couronne.

UNE VOIX, *parmi le peuple.*

Ce doux pays, agréable à ses yeux,
Est un jardin paré de ses largesses ;

Ce doux pays reçoit du haut des cieux
De ses rayons les premières caresses.

UNE AUTRE.

Sous une forme humaine il habita nos monts;
Des fureurs du serpent délivra nos campagnes;
Il apprit aux bergers de divines chansons,
Que répétaient en chœur neuf vierges ses compagnes.

CHOEUR.

Ce doux pays, agréable à ses yeux,
Répète encor ses vers mélodieux.

SECOND BRAME.

Eh! comment garder le silence?
Le réveil de la terre est un hymne d'amour :
Dans les forêts, que leur souffle balance,
Les brises du matin célèbrent son retour;
La mer, qui se soulève, en grondant le salue;
Tourné vers l'orient, où brille un nouveau jour,
Le lion se prosterne et rugit à sa vue;
Pour lui porter ses vœux au céleste séjour,
L'aigle, en poussant des cris, s'élance...
Eh! comment garder le silence?
Le réveil de la terre est un hymne d'amour.

UN GUERRIER.

Je viens d'armer mon fils. Soleil, de ton passage
Que, féconde en bienfaits, sa gloire offre l'image:
Qu'on admire l'éclat de ses exploits naissants,
Que le midi de sa noble carrière
Brille, comme le tien, de feux éblouissants;
Qu'il meure comme toi dans des flots de lumière.

UNE JEUNE FILLE.

Ma mère aux portes du tombeau
Languit dans une nuit épaisse;
Les doux rayons de ton flambeau
N'écartent plus le noir bandeau
Dont l'ombre sur ses yeux s'abaisse.

Si je la perds, qui puis-je aimer?
Elle seule était ma famille;
Sous mes baisers viens rallumer

Ses yeux que la mort va fermer;
Permets-lui de revoir sa fille.

UN BRAME.

Dieu des divins accords, souris à nos accents.

UN GUERRIER.

Ma main, dieu des guerriers, te consacre ces armes.

UN PASTEUR.

Reçois, dieu des pasteurs, mes fruits et mon encens.

LA JEUNE FILLE.

Dieu de tous, je suis pauvre, et je t'offre mes larmes.

CHOEUR DES BRAMES.

Chantez, peuples heureux, chantez
Du soleil qui renaît les dons et les clartés.

CHOEUR GÉNÉRAL.

Eh! comment garder le silence?
Avec tout l'univers célébrons son retour.
Couronné de splendeur, il se lève, il s'élance;
Eh ! comment garder le silence?
Le réveil de la terre est un hymne d'amour.

LA MORT DE JEANNE D'ARC.

Silence au camp! la vierge est prisonnière;
Par un injuste arrêt Bedford croit la flétrir :
Jeune encore, elle touche à son heure dernière...
Silence au camp! la vierge va périr!

Des pontifes divins, vendus à la puissance,
Sous les subtilités des dogmes ténébreux
Ont accablé son innocence.
Les Anglais commandaient ce sacrifice affreux :
Un prêtre en cheveux blancs ordonna le supplice;
Et c'est au nom d'un Dieu par lui calomnié,
D'un Dieu de vérité, d'amour et de justice,
Qu'un prêtre fut perfide, injuste et sans pitié.

A qui réserve-t-on ces apprêts meurtriers?
Pour qui ces torches qu'on excite?
L'airain sacré tremble et s'agite...

D'où vient ce bruit lugubre ? où courent ces guerriers,
Dont la foule à longs flots roule et se précipite ?
La joie éclate sur leurs traits ;
Sans doute l'honneur les enflamme ;
Ils vont pour un assaut former leurs rangs épais :
Non, ces guerriers sont des Anglais
Qui vont voir mourir une femme.

Qu'ils sont nobles dans leur courroux !
Qu'il est beau d'insulter au bras chargé d'entraves !
La voyant sans défense, ils s'écriaient, ces braves :
Qu'elle meure ; elle a contre nous
Des esprits infernaux suscité la magie...
Lâches ! que lui reprochez-vous ?
D'un courage inspiré la brûlante énergie,
L'amour du nom français, le mépris du danger,
Voilà sa magie et ses charmes ;
En faut-il d'autres que des armes
Pour combattre, pour vaincre et punir l'étranger ?

Du Christ avec ardeur Jeanne baisait l'image ;
Ses longs cheveux épars flottaient au gré des vents ;
Au pied de l'échafaud, sans changer de visage,
Elle s'avançait à pas lents.
Tranquille elle y monta ; quand, debout sur le faîte,
Elle vit ce bûcher qui l'allait dévorer,
Les bourreaux en suspens, la flamme déjà prête,
Sentant son cœur faillir, elle baissa la tête,
Et se prit à pleurer.

Ah ! pleure, fille infortunée !
Ta jeunesse va se flétrir,
Dans sa fleur trop tôt moissonnée !
Adieu, beau ciel, il faut mourir.
Tu ne reverras plus tes riantes montagnes,
Le temple, le hameau, les champs de Vaucouleurs,
Et ta chaumière et tes compagnes,
Et ton père expirant sous le poids des douleurs.

Après quelques instants d'un horrible silence,
Tout à coup le feu brille, il s'irrite, il s'élance...
Le cœur de la guerrière alors s'est ranimé ;
A travers les vapeurs d'une fumée ardente,
Jeanne, encor menaçante,

Montre aux Anglais son bras à demi consumé.
Pourquoi reculer d'épouvante,
Anglais ? son bras est désarmé.
La flamme l'environne, et sa voix expirante
Murmure encore : O France ! ô mon roi bien aimé !
Que faisait-il ce roi ? Plongé dans la mollesse;
Tandis que le malheur réclamait son appui,
L'ingrat, il oubliait, aux pieds d'une maîtresse,
La vierge qui mourait pour lui !

Ah ! qu'une page si funeste
De ce règne victorieux,
Pour n'en pas obscurcir le reste,
S'effacent sous les pleurs qui tombent de nos yeux !
Qu'un monument s'élève aux lieux de ta naissance,
O toi, qui des vainqueurs renversas les projets !
La France y portera son deuil et ses regrets,
Sa tardive reconnaissance;
Elle y viendra gémir sous de jeunes cyprès :
Puissent croître avec eux ta gloire et sa puissance !

Que sur l'airain funèbre on grave des combats,
Des étendards anglais fuyant devant tes pas,
Dieu vengeant par tes mains la plus juste des causes.
Venez, jeunes beautés; venez, braves soldats,
Semez sur son tombeau les lauriers et les roses !
Qu'un jour le voyageur, en parcourant ces bois,
Cueille un rameau sacré, l'y dépose et s'écrie :
« A celle qui sauva le trône et la patrie,
Et n'obtint qu'un tombeau pour prix de ses exploits ! »

Notre armée au cercueil eut mon premier hommage [1];
Mon luth chante aujourd'hui les vertus d'un autre âge;
Ai-je trop présumé de ses faibles accents ?
Pour célébrer tant de vaillance,
Sans doute il n'a rendu que des sons impuissants;
Mais, poëte et Français, j'aime à vanter la France.
Qu'elle accepte en tribut de périssables fleurs.
Malheureux de ses maux, et fier de ses victoires,
Je dépose à ses pieds ma joie ou mes douleurs :
J'ai des chants pour toutes ses gloires,
Des larmes pour tous ses malheurs. CASIMIR DELAVIGNE.

[1] Allusion à l'élégie sur la bataille de Waterloo, par le même auteur.

LOUIS XI.

Heureux villageois, dansons :
Sautez, fillettes
Et garçons !
Unissez vos joyeux sons,
Musettes
Et chansons !

Notre vieux roi, caché dans ces tourelles,
Louis, dont nous parlons tout bas,
Veut essayer, au temps des fleurs nouvelles,
S'il peut sourire à nos ébats.

Quand sur nos bords on rit, on chante, on aime,
Louis se retient prisonnier.
Il craint les grands, et le peuple, et Dieu même ;
Surtout il craint son héritier.

Voyez d'ici briller cent hallebardes,
Aux feux d'un soleil pur et doux.
N'entend-on pas le *Qui vive* des gardes,
Qui se mêle au bruit des verrous ?

Il vient ! il vient ! Ah ! du plus humble chaume
Ce roi peut envier la paix :
Le voyez-vous, comme un pâle fantôme,
A travers ces barreaux épais !

Dans nos hameaux, quelle image brillante
Nous nous faisions d'un souverain !
Quoi ! pour le sceptre une main défaillante !
Pour la couronne un front chagrin !

Malgré nos chants, il se trouble, il frissonne :
L'horloge a causé son effroi :
Ainsi toujours il prend l'heure qui sonne
Pour un signal de son beffroi.

Mais notre joie, hélas ! le désespère :
Il fuit avec son favori.
Craignons sa haine, et disons qu'en bon père
A ses enfants il a souri.

Heureux villageois, dansons :
Sautez, fillettes
Et garçons !
Unissez vos joyeux sons,
Musettes
Et chansons !

BÉRANGER.

LA SAINTE ALLIANCE DES PEUPLES.

J'ai vu la Paix descendre sur la terre,
Semant de l'or, des fleurs et des épis.
L'air était calme, et du dieu de la guerre
Elle étouffait les foudres assoupis.
« Ah ! disait-elle, égaux par la vaillance,
« Français, Anglais, Belge, Russe ou Germain,
« Peuples, formez une sainte alliance,
« Et donnez-vous la main.

« Pauvres mortels, tant de haine vous lasse ;
« Vous ne goûtez qu'un pénible sommeil,
« D'un globe étroit divisez mieux l'espace ;
« Chacun de vous aura place au soleil.
« Tous attelés au char de la puissance,
« Du vrai bonheur vous quittez le chemin.
« Peuples, formez une sainte alliance !
« Et donnez-vous la main.

« Chez vos voisins vous portez l'incendie ;
« L'aquilon souffle, et vos toits sont brûlés ;
« Et quand la terre est enfin refroidie,
« Le soc languit sous des bras mutilés.
« Près de la borne où chaque État commence,
« Aucun épi n'est pur de sang humain.
« Peuples, formez une sainte alliance,
« Et donnez-vous la main.

« Des potentats, dans vos cités en flammes,
« Osent du bout de leur sceptre insolent
« Marquer, compter et recompter les âmes
« Que leur adjuge un triomphe sanglant.
« Faibles troupeaux, vous passez sans défense
« D'un joug pesant sous un joug inhumain.
« Peuples, formez une sainte alliance,
« Et donnez-vous la main.

« Que Mars en vain n'arrête point sa course;
« Fondez des lois dans vos pays souffrants,
« De votre sang ne livrez plus la source
« Aux rois ingrats, aux vastes conquérants.
« Des astres faux conjurez l'influence;
« Effroi d'un jour, ils pâliront demain.
« Peuples, formez une sainte alliance,
« Et donnez-vous la main.

« Oui, libre enfin, que le monde respire ;
« Sur le passé jetez un voile épais.
« Semez vos champs aux accords de la lyre ;
« L'encens des arts doit brûler pour la paix.
« L'espoir riant, au sein de l'abondance,
« Accueillera les doux fruits de l'hymen.
« Peuples, formez une sainte alliance,
« Et donnez-vous la main. »

Ainsi parlait cette vierge adorée,
Et plus d'un roi répétait ses discours.
Comme au printemps la terre était parée ;
L'automne en fleurs rappelait les amours.
Pour l'étranger, coulez, bons vins de France ;
De sa frontière il reprend le chemin.
Peuples, formons une sainte alliance,
Et donnons-nous la main.

Le même.

LE SERMENT DES TROIS SUISSES.

Ils étaient là tous trois ! A travers les nuages,
La lune révélait sur leurs mâles visages
D'un héroïque espoir les présages vainqueurs :
Sous leurs habits grossiers battaient de nobles cœurs.
Un serment généreux sort de leurs bouches pures,
Et l'écho menaçant, par l'écho répété,
Redit de monts en monts, avec de sourds murmures :
Liberté ! liberté !

On l'entendra ce nom que la Suisse réclame,
Comme un céleste accord retentir d'âme en âme ;
Et déja, descendu de ces sommets déserts,
Puissant, mystérieux, il plane dans les airs :
A toute heure, en secret, du peuple qu'on opprime
Un pouvoir inconnu ranimant la fierté,

Dit au cœur assez fort pour ce fardeau sublime :
Liberté! liberté!

Orgueilleux gouverneur, quelle terreur te presse?
Pourquoi fermer sur toi la sombre forteresse?
Ah! de la liberté dénonçant les efforts,
Un traître l'aurait-il livrée à tes trésors?
Non, mais à ton effroi tu sens qu'elle s'éveille ;
Tu lis partout son nom d'un œil épouvanté;
Partout un dieu vengeur répète à ton oreille :
Liberté ! liberté !

Elle eût dormi longtemps sans cette voix cruelle
Qui tourna vers un fils la flèche paternelle !
Mais les yeux des tyrans d'un bandeau sont couverts;
En croyant les river, ils ont brisé vos fers,
Enfants de l'Helvétie; achevez leur ouvrage :
Déjà, livrant Gessler à l'abîme irrité,
La vengeance de Tell crie au sein de l'orage :
Liberté ! liberté !

Liberté, c'est ton jour, ce sol est ton empire;
Là, nulle ambition sous tes traits ne conspire :
D'un peuple pauvre et fier toi seule armes les mains ;
Sur ces pics sourcilleux, vierges de pas humains,
L'aigle au vol indompté semble te rendre hommage,
Le bleu miroir des lacs réfléchir ta beauté,
Et le bruit des torrents dire à l'écho sauvage :
Liberté ! liberté !

Héritier de ces biens, toi qui les abandonnes,
Et soutiens à prix d'or les lointaines couronnes,
D'où vient qu'aux premiers sons d'un air mélodieux,
J'ai vu des pleurs furtifs s'échapper de tes yeux?
Sans doute en l'écoutant tu rêvais ta patrie,
Et des vallons natals l'agreste majesté;
Sans doute il murmurait à ton âme attendrie :
Liberté! liberté!

Mme Tastu.

STANCES A UN PÈRE SUR LA MORT DE SA FILLE,
PAR MALHERBE.

Ta douleur, Du Perrier, sera donc éternelle!
Et les tristes discours [1]

[1] *Raisonnements.*

Que te met en l'esprit l'amitié [1] paternelle
L'augmenteront toujours?

Le malheur de ta fille au tombeau descendue
Par un commun trépas,
Est-ce quelque dédale où ta raison perdue
Ne se retrouve pas?

Je sais de quels appas son enfance était pleine,
Et n'ai pas entrepris,
Injurieux ami, de soulager ta peine
Avecque [2] son mépris.

Mais elle était du monde, où les plus belles choses
Ont le pire destin;
Et rose elle a vécu ce que vivent les roses,
L'espace d'un matin.

Puis quand ainsi serait [3] que, selon ta prière,
Elle aurait obtenu
D'avoir en cheveux blancs terminé sa carrière,
Qu'en fût-il avenu?

Penses-tu que plus vieille en la maison céleste
Elle eût eu plus d'accueil,
Ou qu'elle eût moins senti la poussière funeste
Et les vers du cercueil?

La Mort a des rigueurs à nulle autre pareilles:
On a beau la prier;
La cruelle qu'elle est se bouche les oreilles,
Et nous laisse crier.

Le pauvre en sa cabane, où le chaume le couvre,
Est sujet à ses lois;
Et la garde qui veille aux barrières du Louvre
N'en défend point nos rois [4].

De murmurer contre elle et perdre patience
Il est mal à propos;

[1] Pour l'*amour*. — [2] Vieux, pour *avec*. — [3] Archaïsme.

[4] « Pallida mors æquo pulsat pede
Pauperum tabernas regumque turres. » *Hor.*

Vouloir ce que Dieu veut est la seule science
Qui nous met en repos.

ADIEUX DE GILBERT [1] A LA VIE.

J'ai révélé mon cœur au Dieu de l'innocence ;
Il a vu mes pleurs pénitents ;
Il guérit mes remords, il m'arme de constance ;
Les malheureux sont ses enfants.

Mes ennemis, riant, ont dit dans leur colère :
Qu'il meure et sa gloire avec lui!
Mais à mon cœur calmé le Seigneur dit en père :
Leur haine sera ton appui.

A tes plus chers amis ils ont prêté leur rage ;
Tout trompe la simplicité;
Celui que tu nourris court vendre ton image
Noire de sa méchanceté.

Mais Dieu t'entend gémir, Dieu vers qui te ramène
Un vrai remords né des douleurs ;
Dieu qui pardonne enfin à la nature humaine
D'être faible dans les malheurs.

J'éveillerai pour toi la pitié, la justice
De l'incorruptible avenir ;
Eux-même épureront, par leur long artifice,
Ton honneur qu'ils pensent ternir.

Soyez béni, mon Dieu! vous qui daignez me rendre
L'innocence et son noble orgueil [2];
Vous qui, pour protéger le repos de ma cendre,
Veillerez près de mon cercueil!

Au banquet de la vie, infortuné convive,
J'apparus un jour, et je meurs :
Je meurs, et sur ma tombe, où lentement j'arrive,
Nul ne viendra verser des pleurs.

[1] Poëte célèbre du 18[e] siècle, né en 1751, devenu fou de chagrin et de misère, et mort à l'hôpital en 1780. Huit jours avant sa mort, il composa, dans un moment lucide, les stances qu'on va lire. — [2] On ne peut rendre l'innocence ; et l'orgueil n'est jamais un don de Dieu. Gilbert aurait dû dire peut-être : « La paix et l'espoir sans orgueil. »

Salut, champs que j'aimais, et vous douce verdure,
Et vous, riant exil des bois!
Ciel, pavillon de l'homme, admirable nature,
Salut pour la dernière fois!

Ah! puissent voir longtemps votre beauté sacrée
Tant d'amis sourds à mes adieux!
Qu'ils meurent pleins de jours, que leur mort soit pleurée!
Q'un ami leur ferme les yeux!

DANAÉ.

La nuit règne; les vents assiégent en furie
La nef où Danaé va, dans la sombre mer,
Périr avec son fils, le fils de Jupiter!
Danaé de ses bras l'environne, et s'écrie :
« Nous ne reverrons plus les rivages d'Argos;
Mon père nous condamne aux ombres éternelles.
Aimable et cher enfant, dors, bercé par les flots;
Vagues, dormez : dormez, souffrances maternelles;

« O mon fils! tu ne crains ni le courroux des vents,
Ni la nuit sans clarté, ni la vague sonore;
Ton doux et jeune cœur se rit des flots mouvants
Qui passent sur ton front sans le toucher encore.
Oh! si tu comprenais nos dangers et nos maux,
Tu sentirais aussi mes alarmes mortelles.
Mais non; dors, mon enfant; dors, bercé par les flots;
Vagues, dormez; dormez, souffrances maternelles.

« Tyndarides brillants, dont l'éclat toujours pur
Des turbulentes mers blanchit le noir azur,
O célestes gémeaux, que le nocher révère!
Ce fils, d'un sang divin, n'est-il pas votre frère?
De Danaé plaintive écoutez les sanglots;
Veillez sur nous, du haut des voûtes éternelles;
Et toi, dors, mon enfant, etc.

« Cyclades, chastes sœurs qui flottez sur la mer,
Et couronnez au loin des flots bruyants d'Égée,
Je me confie à vous! du fils de Jupiter
Attirez sur vos bords la barque protégée.
Sers une autre Latone, ô palmier de Délos!
Étends sur nous aussi tes feuilles immortelles;
Et toi, dors, mon enfant, etc.

« N'ai-je point découvert sur les flots aplanis
Tes enfants balancés mollement dans leurs nids,
Fille du dieu des vents, tutélaire Alcyone?
N'ai-je pas entendu ta plainte monotone?
Au nom de ton Céyx, englouti dans les eaux,
Que la docile mer se calme sous tes ailes.
Et toi, dors, mon enfant, etc.

« Déesse aux pieds d'albâtre, orageuse Thétis,
Du souverain des dieux toi fille auguste et chère!
Tu sais, hélas! quels pleurs coûtent les jours d'un fils;
Mère, prête l'oreille aux plaintes d'une mère. »
Thétis entend sa voix, et dit : « Nymphes des eaux,
« Confiez leurs destins aux Cyclades fidèles ;
« Et toi, dors, jeune enfant, etc. »

MILLEVOYE.

LA CHUTE DES FEUILLES.

De la dépouille de nos bois
L'automne avait jonché la terre :
Le bocage était sans mystère,
Le rossignol était sans voix.
Triste et mourant, à son aurore,
Un jeune malade à pas lents
Parcourait une fois encore
Le bois cher à ses premiers ans.
« Bois que j'aime, adieu, je succombe;
Votre deuil me prédit mon sort;
Et dans chaque feuille qui tombe
Je vois un présage de mort.
Fatal oracle d'Épidaure,
Tu m'as dit : « Les feuilles des bois
« A tes yeux jauniront encore :
« Mais c'est pour la dernière fois.
« L'éternel cyprès t'environne ;
« Plus pâle que la pâle automne,
« Tu t'inclines vers le tombeau ;
« Ta jeunesse sera flétrie
« Avant l'herbe de la prairie,
« Avant les pampres du coteau. »
Et je meurs... De leur froide haleine

M'ont touché les sombres autans;
Et j'ai vu comme une ombre vaine
S'évanouir mon beau printemps!
Tombe, tombe, feuille éphémère!
Voile aux yeux ce triste chemin;
Cache au désespoir de ma mère
La place où je serai demain.
Mais vers la solitaire allée
Si mon amante désolée
Venait pleurer quand le jour fuit,
Éveille par ton léger bruit
Mon ombre un instant consolée. »
Il dit, s'éloigne, et sans retour.
La dernière feuille qui tombe
A signalé son dernier jour.
Sous le chêne on creusa sa tombe.
Mais son amante ne vint pas
Visiter la pierre isolée;
Et le pâtre de la vallée
Troubla seul du bruit de ses pas
Le silence du mausolée.

MILLEVOYE.

ÉLÉGIE AUX NYMPHES DE VAUX [1],

PAR LA FONTAINE.

Remplissez l'air de cris en vos grottes profondes,
Pleurez, nymphes de Vaux [2], faites croître vos ondes,
Et que l'Anqueuil enflé ravage les trésors
Dont les regards de Flore ont embelli ses bords.
On ne blâmera pas vos larmes innocentes :
Vous pouvez donner cours à vos douleurs pressantes;
Chacun attend de vous ce devoir généreux;
Les Destins sont contents, Oronte est malheureux.
Vous l'avez vu naguère au bord de vos fontaines,
Qui, sans craindre du sort les faveurs incertaines,
Plein d'éclat, plein de gloire, adoré des mortels,
Recevait des honneurs qu'on ne doit qu'aux autels.

[1] Sur la disgrâce de Fouquet, surintendant des finances; il encourut la haine de Louis XIV, qui le fit juger pour dilapidation du trésor. Il fut condamné une prison perpétuelle. — [2] Maison de campagne de Fouquet.

Hélas ! qu'il est déchu de ce bonheur suprême !
Que vous le trouveriez différent de lui-même !
Pour lui les plus beaux jours sont de secondes nuits.
Les soucis dévorants, les regrets, les ennuis,
Hôtes infortunés de sa triste demeure,
En des gouffres de maux le plongent à toute heure.
Voilà le précipice où l'ont enfin jeté
Les attraits enchanteurs de la prospérité.
Dans les palais des rois cette plainte est commune;
On n'y connaît que trop les jeux de la Fortune,
Ses trompeuses faveurs, ses appas inconstants :
Mais on ne le connaît que quand il n'est plus temps.
Lorsque sur cette mer on vogue à pleines voiles,
Qu'on croit avoir pour soi les vents et les étoiles,
Il est bien mal aisé de régler ses désirs ;
Le plus sage s'endort sur la foi des zéphyrs.
Jamais un favori ne borne sa carrière ;
Il ne regarde pas ce qu'il laisse en arrière ;
Et tout ce vain amour des grandeurs et du bruit
Ne le saurait quitter qu'après l'avoir détruit.
Tant d'exemples fameux que l'histoire en raconte,
Ne suffisaient-ils pas sans la perte d'Oronte?
Ah! si ce faux éclat n'eût pas fait ses plaisirs,
Si le séjour de Vaux eût borné ses désirs,
Qu'il pouvait doucement laisser couler son âge!
Vous n'avez pas chez vous ce brillant équipage,
Cette foule de gens qui s'en vont chaque jour
Saluer à longs flots le soleil de la cour :
Mais la faveur du Ciel vous donne en récompense
Du repos, du loisir, de l'ombre et du silence,
Un tranquille sommeil, d'innocents entretiens,
Et jamais à la cour on ne trouve ces biens.
Mais quittons ces pensers, Oronte nous appelle.
Vous, dont il a rendu la demeure si belle,
Nymphes, qui lui devez vos plus charmants appas,
Si le long de vos bords Louis porte ses pas,
Tâchez de l'adoucir, fléchissez son courage [1] ;
Il aime ses sujets, il est juste, il est sage ;
Du titre de clément rendez-le ambitieux :
C'est par là que les rois sont semblables aux dieux.

[1] Poétique, pour *cœur*.

Du magnanime Henri qu'il contemple la vie ;
Dès qu'il put se venger, il en perdit l'envie.
Inspirez à Louis cette même douceur ;
La plus belle victoire est de vaincre son cœur.
Oronte est à présent un objet de clémence :
S'il a cru les conseils d'une aveugle puissance,
Il est assez puni par son sort rigoureux,
Et c'est être innocent que d'être malheureux [1].

LA PRIÈRE.

Le roi brillant du jour, se couchant dans sa gloire,
Descend avec lenteur de son char de victoire.
Le nuage éclatant qui le cache à nos yeux
Conserve en sillons d'or sa trace dans les cieux,
Et d'un reflet de pourpre inonde l'étendue.
Comme une lampe d'or, dans l'azur suspendue,
La lune se balance aux bords de l'horizon ;
Ses rayons affaiblis dorment sur le gazon,
Et le voile des nuits sur les monts se déplie :
C'est l'heure où la nature un moment recueillie,
Entre la nuit qui tombe et le jour qui s'enfuit,
S'élève au Créateur du jour et de la nuit.
Et semble offrir à Dieu, dans son brillant langage,
De la création le magnifique hommage.

Voilà le sacrifice immense, universel !
L'univers est le temple, et la terre est l'autel ;

[1] L'éloquent défenseur de Fouquet, Pélisson, adressa aussi à Louis XIV, en faveur de son malheureux client, une pièce de vers, qui se termine par ceux-ci :

« Libre de passions, et libre d'intérêts,
Je ne suis qu'à demi du rang de vos sujets ;
Mais depuis deux hivers admirant votre vie,
Mon cœur se sent touché d'une plus noble envie.
Si je puis quelque jour, d'un vol audacieux,
M'élever de la terre et m'approcher des cieux ;
Si je puis quelque jour, charmé de vos merveilles,
Montrant à l'univers, après de longues veilles,
Ce que peut un esprit nourri dans les beaux-arts,
Égaler votre histoire à celle des Césars,
Ne me dérobez point ce beau trait de clémence ;
Je l'attends, et mes vœux sont les vœux de la France. »

Les cieux en sont le dôme; et ses astres sans nombre,
Ces feux demi-voilés, pâle ornement de l'ombre,
Dans la voûte d'azur avec ordre semés,
Sont les sacrés flambeaux pour ce temple allumés.
Brillant seul au milieu du sombre sanctuaire,
L'astre des nuits, versant son éclat sur la terre,
Balancé devant Dieu comme un vaste encensoir,
Fait monter jusqu'à lui les saints parfums du soir.
Et ces nuages purs qu'un jour mourant colore,
Et qu'un souffle léger, du couchant à l'aurore,
Dans les plaines de l'air repliant mollement,
Roule en flocons de pourpre aux bords du firmament,
Sont les flots de l'encens qui monte et s'évapore
Jusqu'au trône du Dieu que la nature adore.

Mais ce temple est sans voix. Où sont les saints concerts?
D'où s'élèvera l'hymne au roi de l'univers?
Tout se tait : mon cœur seul parle dans ce silence,
La voix de l'univers, c'est mon intelligence.
Sur les rayons du soir, sur les ailes du vent,
Elle s'élève à Dieu comme un parfum vivant;
Et, donnant un langage à toute créature,
Prête pour l'adorer mon âme à la nature.
Seul, invoquant ici son regard paternel,
Je remplis le désert du nom de l'Éternel;
Et celui qui, du sein de sa gloire infinie,
Des sphères qu'il ordonne écoute l'harmonie,
Écoute aussi la voix de mon humble raison,
Qui contemple sa gloire et murmure son nom.

Salut, principe et fin de toi-même et du monde,
Toi qui rends d'un regard l'immensité féconde;
Ame de l'univers, Dieu, père, créateur,
Sous tous ces noms divers je crois en toi, Seigneur,
Et, sans avoir besoin d'entendre ta parole [1],
Je lis au front des cieux mon glorieux symbole.
L'étendue à mes yeux révèle ta grandeur,
La terre ta bonté, les astres ta splendeur.
Tu t'es produit [2] toi-même en ton brillant ouvrage;

[1] Nous avons grand besoin d'entendre cette *parole*, qui est l'Évangile de Jésus-Christ, et nous ne pouvons lire au front des cieux notre symbole tout entier. — [2] *Manifesté.*

L'univers tout entier réfléchit ton image,
Et mon âme à son tour réfléchit l'univers.
Ma pensée, embrassant les attributs divers,
Partout autour de toi te découvre et t'adore,
Se contemple soi-même et t'y découvre encore :
Ainsi l'astre du jour éclate dans les cieux,
Se réfléchit dans l'onde et se peint à mes yeux.

C'est peu de croire en toi, bonté, beauté suprême ;
Je te cherche partout, j'aspire à toi, je t'aime ;
Mon âme est un rayon de lumière et d'amour
Qui, du foyer divin détaché pour un jour,
De désirs dévorants loin de toi consumée [1],
Brûle de remonter à sa source enflammée.
Je respire, je sens, je pense, j'aime en toi.
Ce monde qui te cache est transparent pour moi :
C'est toi que je découvre au fond de la nature,
C'est toi que je bénis dans toute créature.
Pour m'approcher de toi j'ai fui dans ces déserts ;
Là, quand l'aube, agitant son voile dans les airs,
Entr'ouvre l'horizon qu'un jour naissant colore,
Et sème sur les monts les perles de l'aurore,
Pour moi c'est ton regard qui, du divin séjour,
S'entr'ouvre sur le monde et lui répand le jour :
Quand l'astre à son midi, suspendant sa carrière,
M'inonde de chaleur, de vie, et de lumière.
Dans ses puissants rayons, qui raniment mes sens,
Seigneur, c'est ta vertu, ton souffle que je sens ;
Et quand la nuit, guidant son cortége d'étoiles,
Sur le monde endormi jette ses sombres voiles,
Seul, au sein du désert et de l'obscurité,
Méditant de la nuit la douce majesté,
Enveloppé de calme, et d'ombre, et de silence,
Mon âme de plus près adore ta présence ;
D'un jour intérieur je me sens éclairer,
Et j'entends une voix qui me dit d'espérer.

Oui, j'espère, Seigneur, en ta magnificence :
Partout, à pleines mains, prodiguant l'existence,
Tu n'auras pas borné le nombre de mes jours

[1] Syllepse, pour *consumé*.

A ces jours d'ici-bas, si troublés et si courts.
Je te vois en tous lieux conserver et produire;
Celui qui peut créer dédaigne de détruire.
Témoin de ta puissance, et sûr de ta bonté,
J'attends le jour sans fin de l'immortalité.
La mort m'entoure en vain de ses ombres funèbres,
Ma raison voit le jour à travers ces ténèbres.
C'est le dernier degré qui m'approche de toi,
C'est le voile qui tombe entre ta face et moi.
Hâte pour moi, Seigneur, ce moment que j'implore;
Ou, si dans tes secrets tu le retiens encore,
Entends du haut du ciel le cri de mes besoins;
L'atome et l'univers sont l'objet de tes soins.
Des dons de ta bonté soutiens mon indigence,
Nourris mon corps de pain, mon âme d'espérance;
Réchauffe d'un regard de tes yeux tout-puissants
Mon esprit éclipsé par l'ombre de mes sens;
Et, comme le soleil aspire la rosée,
Dans ton sein à jamais absorbe ma pensée.

A. DE LAMARTINE.

X.

POÉSIE DRAMATIQUE.

SCÈNE DE POLYEUCTE,

PAR CORNEILLE.

P. Corneille, né à Rouen en 1606, mort dans la même ville en 1684, ignora longtemps son talent, plus longtemps encore sa supériorité sur les poëtes contemporains, qu'il prit d'abord pour modèles. La tragédie du *Cid*, qui parut en 1637, produisit une révolution dans l'art. Le naturel, la vérité, le sublime, longtemps exilés de la scène, y reparurent enfin. L'enthousiasme public éveilla l'envie; elle demanda compte à Corneille d'un succès qu'elle prétendait avoir été obtenu par surprise. Le cardinal de Richelieu, qui faisait aussi des tragédies, et que toute gloire offusquait, enjoignit à l'Académie française de juger l'œuvre du poëte dont il se croyait le rival. L'Académie s'honora par une critique impar-

tiale et mesurée. *Horace*, *Cinna*, *Polyeucte* consommèrent la restauration du théâtre français. L'auteur de ces belles tragédies donna aussi dans *le Menteur* le premier modèle de la bonne comédie. Mais du midi de Corneille à son déclin l'intervalle fut court. Si de grandes beautés brillent encore dans *Héraclius*, dans *Rodogune* et dans *Nicomède*, elles sont, dans ses autres ouvrages, étouffées sous les défauts trop habituels de Corneille, la subtilité, l'enflure et la fausse grandeur. Toutefois, le génie de Corneille a vivifié la littérature ; il a ouvert de nouvelles routes ; et ce poëte est du petit nombre d'auteurs à qui le don du *sublime* a été départi.

Polyeucte, seigneur arménien, a embrassé le christianisme, et il a rendu témoignage de sa foi (mais d'une foi peu éclairée) en renversant les idoles à la vue du peuple. Son beau-père, gouverneur de la province pour l'empereur Décius, le condamne à la mort ; mais il peut se sauver en abjurant. Son épouse, encore païenne, vient dans sa prison pour l'y engager.

POLYEUCTE, PAULINE, GARDES.

POLYEUCTE.

Madame, quel dessein vous fait me demander?
Est-ce pour me combattre, ou pour me seconder?
Cet effort généreux de votre amour parfaite [1]
Vient-il à mon secours, vient-il à ma défaite?
Apportez-vous ici la haine, ou l'amitié,
Comme mon ennemie, ou ma chère moitié?

PAULINE.

Vous n'avez point ici d'ennemi que vous-même ;
Seul vous vous haïssez lorsque chacun vous aime ;
Seul vous exécutez tout ce que j'ai rêvé :
Ne veuillez pas vous perdre, et vous êtes sauvé.
A quelque extrémité que votre crime passe [2],
Vous êtes innocent si vous vous faites grâce.
Daignez considérer le sang dont vous sortez,
Vos grandes actions, vos rares qualités ;
Chéri de tout le peuple, estimé chez le prince,
Gendre du gouverneur de toute [3] la province,
Je ne vous compte à rien le nom de mon époux :
C'est un bonheur pour moi, qui n'est pas grand pour vous ;
Mais après vos exploits, après [4] votre naissance,

[1] *Amour* peut être féminin en vers. — [2] Quelque extrême que soit votre crime. — [3] *Toute* est un remplissage. — [4] *Après*, terme impropre.

Après votre pouvoir, voyez notre espérance [1];
Et n'abandonnez pas à la main d'un bourreau
Ce qu'à nos justes vœux promet un sort si beau.

POLYEUCTE.

Je considère plus; je sais mes avantages,
Et l'espoir que sur eux forment les grands courages [2].
Ils n'aspirent enfin qu'à des biens passagers,
Que troublent les soucis, que suivent les dangers;
La mort nous les ravit, la fortune s'en joue;
Aujourd'hui sur le trône, et demain dans la boue;
Et leur plus haut éclat fait tant de mécontents,
Que peu de vos Césars en ont joui longtemps.
J'ai de l'ambition, mais plus noble et plus belle :
Cette grandeur périt, j'en veux une immortelle :
Un bonheur assuré, sans mesure et sans fin,
Au-dessus de l'envie, au-dessus du destin.
Est-ce trop l'acheter que d'une triste vie,
Qui tantôt, qui soudain, me peut être ravie;
Qui ne me fait jouir que d'un instant qui fuit,
Et ne peut m'assurer de celui [3] qui le suit?

PAULINE.

Voilà de vos chrétiens les ridicules songes;
Voilà jusqu'à quel point vous charment leurs mensonges?
Tout votre sang est peu pour un bonheur si doux!
Mais, pour en disposer, ce sang est-il à vous?
Vous n'avez pas la vie ainsi qu'un héritage;
Le jour qui vous la donne en même temps l'engage :
Vous la devez au prince, au public, à l'État.

POLYEUCTE.

Je la voudrais pour eux perdre dans un combat :
Je sais quel en est l'heur [4], et quelle en est la gloire.
Des aïeux de Décie on vante la mémoire;

[1] « *Voyez notre espérance* est le contraire de ce que Pauline entend. » *Voltaire.* Mais n'y a-t-il point dans l'emploi de ce mot une sorte d'ironie douloureuse? Observons ici que le mot latin dont nous avons formé celui d'*espérance* signifiait souvent un regard vers l'avenir, triste ou heureux. « Bellum accidit seriùs *spe* omnium. » Tite-Live, II. « In quo ego quid eniti, aut quid efficere possim, malo in aliorum *spe* relinquere, quàm in oratione meâ ponere. » Cic. in Cæcil. VIII. — [2] Un tel espoir demande-t-il un grand courage? — [3] Dur; mettez l'*instant*. — [4] *Bonheur*.

Et ce nom, précieux encore à vos Romains,
Au bout de six cents ans lui met l'empire aux mains.
Je dois ma vie au peuple, au prince, à sa couronne;
Mais je la dois bien plus au Dieu qui me la donne.
Si mourir pour son prince est un illustre sort,
Quand on meurt pour son Dieu, quelle sera la mort!

PAULINE.

Quel Dieu!

POLYEUCTE.

Tout beau [1], Pauline : il entend vos paroles,
Et ce n'est pas un Dieu comme vos dieux frivoles,
Insensibles et sourds, impuissants, mutilés,
De bois, de marbre, ou d'or, comme vous les voulez;
C'est le Dieu des chrétiens, c'est le mien, c'est le vôtre;
Et la terre et le ciel n'en connaissent point d'autre.

PAULINE.

Adorez-le dans l'âme, et n'en témoignez rien.

POLYEUCTE.

Que je sois tout ensemble idolâtre et chrétien!

PAULINE.

Ne feignez qu'un moment : laissez partir Sévère,
Et donnez lieu d'agir aux bontés de mon père.

POLYEUCTE.

Les bontés de mon Dieu sont bien plus à chérir :
Il m'ôte des périls [2] que j'aurais pu courir,
Et, sans me laisser lieu de tourner en arrière,
Sa faveur me couronne entrant dans la carrière;
Du premier coup de vent il me conduit au port,
Et, sortant du baptême, il m'envoie à la mort.
Si vous pouviez comprendre et le peu qu'est la vie,
Et de quelles douceurs cette mort est suivie...
Mais que sert de parler de ces trésors cachés
A des esprits que Dieu n'a pas encor touchés?

PAULINE.

Cruel! car il est temps que ma douleur éclate,
Et qu'un juste reproche accable une âme ingrate,
Est-ce là ce beau feu? sont-ce là tes serments?
Témoignes-tu pour moi les moindres sentiments?
Je ne te parlais point de l'état déplorable

[1] Expression aujourd'hui trop familière. — [2] On *n'ôte* pas d'un *péril*.

Où ta mort va laisser ta femme inconsolable ;
Je croyais que l'amour t'en parlerait assez.
Et je ne voulais pas de sentiments forcés :
Mais cette amour si ferme et si bien méritée
Que tu m'avais promise, et que je t'ai portée,
Quand tu me veux quitter, quand tu me fais mourir,
Te peut-elle arracher une larme, un soupir ?
Tu me quittes, ingrat, et le fais avec joie ;
Tu ne la [1] caches pas, tu veux que je la voie ;
Et ton cœur, insensible à ces tristes appas,
Se figure un bonheur où je ne serai pas !
C'est donc là le dégoût qu'apporte l'hyménée !
Je te suis odieuse après m'être donnée !

POLYEUCTE.

Hélas !

PAULINE.

Que cet hélas a de peine à sortir !
Encor s'il commençait un heureux repentir,
Que, tout forcé qu'il est, j'y trouverais de charmes !
Mais courage, il s'émeut, je vois couler des larmes.

POLYEUCTE.

J'en verse, et plût à Dieu qu'à force d'en verser
Ce cœur trop endurci se pût enfin percer !
Le déplorable état où je vous abandonne
Est bien digne des pleurs que mon amour vous donne ;
Et si l'on peut au ciel sentir quelques douleurs,
J'y pleurerai pour vous l'excès de vos malheurs [2] :
Mais si, dans ce séjour de gloire et de lumière,
Ce Dieu tout juste et bon peut souffrir ma prière ;
S'il y daigne écouter un conjugal amour,
Sur votre aveuglement il répandra le jour.
Seigneur, de vos bontés il faut que je l'obtienne ;
Elle a trop de vertus pour n'être pas chrétienne :
Avec trop de mérite [3] il vous plut la former,
Pour ne vous pas connaître et ne vous pas aimer,
Pour vivre des enfers esclave infortunée,
Et sous leur triste joug mourir comme elle est née.

[1] Ce pronom forme une incorrection. — [2] De votre malheur. — [3] Belles qualités.

PAULINE.

Que dis-tu, malheureux? qu'oses-tu souhaiter

POLYEUCTE.

Ce que de tout mon sang je voudrais acheter.

PAULINE.

Que plutôt...!

POLYEUCTE.

C'est en vain qu'on se met en défense :
Ce Dieu touche les cœurs lorsque moins on y pense.
Ce bienheureux moment n'est pas encor venu ;
Il viendra ; mais le temps ne m'en est pas connu.

PAULINE.

Quittez cette chimère, et m'aimez.

POLYEUCTE.

Je vous aime,
Beaucoup moins que mon Dieu, mais bien plus que moi-même.

PAULINE.

Au nom de cet amour, ne m'abandonnez pas.

POLYEUCTE.

Au nom de cet amour, daignez suivre mes pas.

PAULINE.

C'est peu de me quitter, tu veux donc me séduire?

POLYEUCTE.

C'est peu d'aller au ciel, je vous y veux conduire.

PAULINE.

Imaginations !

POLYEUCTE.

Célestes vérités !

PAULINE.

Étrange aveuglement !

POLYEUCTE.

Éternelles clartés !

PAULINE.

Tu préfères la mort à l'amour de Pauline !

POLYEUCTE.

Vous préférez le monde à la bonté divine !

PAULINE.

Va, cruel, va mourir ; tu ne m'aimas jamais.

POLYEUCTE.

Vivez heureuse au monde, et me laissez en paix.

SCÈNES D'ATHALIE,

DE RACINE.

Jean Racine, né en 1639, mourut en 1699. Destiné à être moine, il fut poëte et courtisan. A l'exception de ses deux premiers essais, il n'a donné au théâtre que des chefs-d'œuvre. Bien moins sublime que Corneille, il a été plus vrai, plus délicat, plus nuancé. Dans la structure du drame, dans la peinture des mouvements les plus intimes du cœur humain, dans le style et dans la versification, il est encore sans égal. Ce n'est pas un génie vaste et puissant, mais le talent le plus accompli qui se soit appliqué à la poésie dramatique. Entre ses tragédies, *Andromaque*, *Britannicus*, *Iphigénie* et *Phèdre* occupaient le premier rang, lorsque la religion, dilatant son génie et épurant son goût, lui inspira *Esther*, puis *Athalie*, la pièce la plus parfaite du théâtre français.

Tout le sujet d'Athalie se trouve dans le 11e chapitre du second livre des Rois. — Au moment où la scène s'ouvre, le secret de la naissance de Joas, caché dans le temple, n'est connu que du grand prêtre Joad et de son épouse Josabet.

ACTE Ier, SCÈNE Ire.

JOAD, ABNER.

ABNER.

Oui, je viens dans son temple adorer l'Éternel ;
Je viens, selon l'usage antique et solennel,
Célébrer avec vous la fameuse journée
Où sur le mont Sina la loi nous fut donnée.
Que les temps sont changés ! Sitôt que de ce jour
La trompette sacrée annonçait le retour,
Du temple, orné partout de festons magnifiques,
Le peuple saint en foule inondait les portiques ;
Et tous, devant l'autel avec ordre introduits,
De leurs champs dans leurs mains portant les nouveaux fruits,
Au Dieu de l'univers consacraient ces prémices :
Les prêtres ne pouvaient suffire aux sacrifices.

L'audace d'une femme, arrêtant ce concours,
En des jours ténébreux a changé ces beaux jours.
D'adorateurs zélés à peine un petit nombre
Ose des premiers temps nous retracer quelque ombre :
Le reste pour son Dieu montre un oubli fatal,
Ou même, s'empressant aux autels de Baal,
Se fait initier à ses honteux mystères,
Et blasphème le nom qu'ont invoqué leurs pères.
Je tremble qu'Athalie, à ne vous rien cacher,
Vous-même de l'autel vous faisant arracher,
N'achève enfin sur vous ses vengeances funestes,
Et d'un respect forcé ne dépouille les restes.

JOAD.

D'où vous vient aujourd'hui ce noir pressentiment ?

ABNER.

Pensez-vous être saint et juste impunément ?
Dès longtemps elle hait cette fermeté rare
Qui rehausse en Joad l'éclat de la tiare :
Dès longtemps votre amour pour la religion
Est traité de révolte et de sédition.
Du mérite éclatant cette reine jalouse
Hait surtout Josabet votre fidèle épouse :
Si du grand prêtre Aaron Joad est successeur,
De notre dernier roi Josabet est la sœur.
Mathan d'ailleurs, Mathan, ce prêtre sacrilége,
Plus méchant qu'Athalie, à toute heure l'assiége ;
Mathan, de nos autels infâme déserteur,
Et de toute vertu zélé persécuteur.
C'est peu que, le front ceint d'une mitre étrangère,
Ce lévite à Baal prête son ministère ;
Ce temple l'importune, et son impiété
Voudrait anéantir le Dieu qu'il a quitté.
Pour vous perdre il n'est point de ressorts qu'il n'invente :
Quelquefois il vous plaint, souvent même il vous vante ;
Il affecte pour vous une fausse douceur ;
Et, par là de son fiel colorant la noirceur,
Tantôt à cette reine il vous peint redoutable ;
Tantôt, voyant pour l'or sa soif insatiable,
Il lui feint qu'en un lieu que vous seul connaissez
Vous cachez des trésors par David amassés.
Enfin, depuis deux jours la superbe Athalie

Dans un sombre chagrin paraît ensevelie.
Je l'observais hier, et je voyais ses yeux
Lancer sur le lieu saint des regards furieux ;
Comme si, dans le fond de ce vaste édifice,
Dieu cachait un vengeur armé pour son supplice.
Croyez-moi, plus j'y pense, et moins je puis douter
Que sur vous son courroux ne soit près d'éclater,
Et que de Jézabel la fille sanguinaire
Ne vienne attaquer Dieu jusqu'en son sanctuaire.

JOAD.

Celui qui met un frein à la fureur des flots
Sait aussi des méchants arrêter les complots.
Soumis avec respect à sa volonté sainte,
Je crains Dieu, cher Abner, et n'ai point d'autre crainte.
Cependant je rends grâce au zèle officieux
Qui sur tous mes périls vous fait ouvrir les yeux.
Je vois que l'injustice en secret vous irrite,
Que vous avez encor le cœur israélite.
Le Ciel en soit béni ! Mais ce secret courroux,
Cette oisive vertu, vous en contentez-vous ?
La foi qui n'agit point, est-ce une foi sincère ?
Huit ans déjà passés, une impie étrangère
Du sceptre de David usurpe tous les droits,
Se baigne impunément dans le sang de nos rois,
Des enfants de son fils détestable homicide,
Et même contre Dieu lève son bras perfide :
Et vous, l'un des soutiens de ce tremblant État,
Vous, nourri dans les camps du saint roi Josaphat,
Qui sous son fils Joram commandiez nos armées,
Qui rassurâtes seul nos villes alarmées
Lorsque d'Ochozias le trépas imprévu
Dispersa tout son camp à l'aspect de Jéhu ;
Je crains Dieu, dites-vous, sa vérité me touche !
Voici comme ce Dieu vous répond par ma bouche :
« Du zèle de ma loi que sert de vous parer ?
« Par de stériles vœux pensez-vous m'honorer ?
« Quel fruit me revient-il de tous vos sacrifices ?
« Ai-je besoin du sang des boucs et des génisses ?
« Le sang de vos rois crie, et n'est point écouté.
« Rompez, rompez tout pacte avec l'impiété ;
« Du milieu de mon peuple exterminez les crimes :
« Et vous viendrez alors m'immoler vos victimes. »

ABNER.

Hé ! que puis-je au milieu de ce peuple abattu ?
Benjamin est sans force, et Juda sans vertu :
Le jour qui de leurs rois vit éteindre la race
Éteignit tout le feu de leur antique audace.
Dieu même, disent-ils, s'est retiré de nous :
De l'honneur des Hébreux autrefois si jaloux,
Il voit sans intérêt leur grandeur terrassée ;
Et sa miséricorde à la fin s'est lassée :
On ne voit plus pour nous ses redoutables mains
De merveilles sans nombre effrayer les humains :
L'arche sainte est muette, et ne rend plus d'oracles.

JOAD.

Et quel temps fut jamais si fertile en miracles?
Quand Dieu par plus d'effets montra-t-il son pouvoir?
Auras-tu donc toujours des yeux pour ne point voir,
Peuple ingrat? quoi ! toujours les plus grandes merveilles
Sans ébranler ton cœur frapperont tes oreilles!
Faut-il, Abner, faut-il vous rappeler le cours
Des prodiges fameux accomplis en nos jours :
Des tyrans d'Israël les célèbres disgrâces,
Et Dieu trouvé fidèle en toutes ces menaces ;
L'impie Achab détruit, et de son sang trempé
Le champ que par le meurtre il avait usurpé ;
Près de ce champ fatal Jézabel immolée ;
Sous les pieds des chevaux cette reine foulée ;
Dans son sang inhumain les chiens désaltérés,
Et de son corps hideux les membres déchirés ;
Des prophètes menteurs la troupe confondue,
Et la flamme du ciel sur l'autel descendue ;
Élie aux éléments parlant en souverain,
Les cieux par lui fermés et devenus d'airain,
Et la terre trois ans sans pluie et sans rosée ;
Les morts se ranimant à la voix d'Élisée?
Reconnaissez, Abner, à ces traits éclatants,
Un Dieu tel aujourd'hui qu'il fut dans tous les temps.
Il sait, quand il lui plaît, faire éclater sa gloire ;
Et son peuple est toujours présent à sa mémoire.

ABNER.

Mais où sont ces honneurs à David tant promis,
Et prédits même encore à Salomon son fils?

Hélas ! nous espérions que de leur race heureuse
Devait sortir de rois une suite nombreuse ;
Que sur toute tribu, sur toute nation,
L'un d'eux établirait sa domination,
Ferait cesser partout la discorde et la guerre,
Et verrait à ses pieds tous les rois de la terre.

JOAD.

Aux promesses du Ciel pourquoi renoncez-vous ?

ABNER.

Ce roi, fils de David, où le chercherons-nous ?
Le Ciel même peut-il réparer les ruines
De cet arbre séché jusque dans ces racines ?
Athalie étouffa l'enfant même au berceau.
Les morts, après huit ans, sortent-ils du tombeau ;
Ah ! si dans sa fureur elle s'était trompée ;
Si du sang de nos rois quelque goutte échappée...

JOAD.

Eh bien ! que feriez-vous ?

ABNER.

O jour heureux pour moi !
De quelle ardeur j'irais reconnaître mon roi !
Doutez-vous qu'à ses pieds nos tribus empressées... ?
Mais pourquoi me flatter de ces vaines pensées ?
Déplorable héritier de ces rois triomphants,
Ochozias restait seul avec ses enfants :
Par les traits de Jéhu je vis percer le père ;
Vous avez vu les fils massacrés par la mère.

JOAD.

Je ne m'explique point : mais quand l'astre du jour
Aura sur l'horizon fait le tiers de son tour,
Lorsque la troisième heure aux prières rappelle,
Retrouvez-vous au temple avec ce même zèle.
Dieu pourra vous montrer par d'importants bienfaits
Que sa parole est stable, et ne trompe jamais.
Allez : pour ce grand jour il faut que je m'apprête,
Et du temple déjà l'aube blanchit le faîte.

ABNER.

Quel sera ce bienfait que je ne comprends pas ?
L'illustre Josabet porte vers vous ses pas :

Je sors, et vais me joindre à la troupe fidèle
Qu'attire de ce jour la pompe solennelle.

SCÈNE II.

JOAD, JOSABET.

JOAD.

Les temps sont accomplis, princesse : il faut parler ;
Et votre heureux larcin ne se peut plus celer.
Des ennemis de Dieu la coupable insolence,
Abusant contre lui de ce profond silence,
Accuse trop longtemps ses promesses d'erreur :
Que dis-je? le succès animant leur fureur,
Jusque sur notre autel votre injuste marâtre
Veut offrir à Baal un encens idolâtre.
Montrons ce jeune roi que vos mains ont sauvé,
Sous l'aile du Seigneur dans le temple élevé.
De nos princes hébreux il aura le courage ;
Et déjà son esprit a devancé son âge.
Avant que son destin s'explique par ma voix,
Je vais l'offrir au Dieu par qui règnent les rois :
Aussitôt assemblant nos lévites, nos prêtres,
Je leur déclarerai l'héritier de leurs maîtres.

JOSABET.

Sait-il déjà son nom et son noble destin?

JOAD.

Il ne répond encor qu'au nom d'Éliacin,
Et se croit quelque enfant rejeté par sa mère,
A qui j'ai par pitié daigné servir le père.

JOSABET.

Hélas! de quel péril je l'avais su tirer!
Dans quel péril encore il est près de rentrer!

JOAD.

Quoi! déjà votre foi s'affaiblit et s'étonne?

JOSABET.

A vos sages conseils, seigneur, je m'abandonne.
Du jour que j'arrachai cet enfant à la mort,
Je remis en vos mains tout le soin de son sort;
Même, de mon amour craignant la violence,
Autant que je le puis j'évite sa présence,

De peur qu'en le voyant quelque trouble indiscret
Ne fasse avec mes pleurs échapper mon secret.
Surtout j'ai cru devoir aux larmes, aux prières,
Consacrer ces trois jours et ces trois nuits entières.
Cependant aujourd'hui puis-je vous demander
Quels amis vous avez prêts à vous seconder?
Abner, le brave Abner viendra-t-il nous défendre?
A-t-il près de son roi fait serment de se rendre?

JOAD.

Abner, quoiqu'on se pût assurer sur sa foi,
Ne sait pas même encor si nous avons un roi.

JOSABET.

Mais à qui de Joas confiez-vous la garde?
Est-ce Obed, est-ce Ammon que cet honneur regarde?
De mon père sur eux les bienfaits répandus...

JOAD.

A l'injuste Athalie il se sont tous vendus.

JOSABET.

Qui donc opposez-vous *contre* ses satellites?

JOAD.

Ne vous l'ai-je pas dit? nos prêtres, nos lévites.

JOSABET.

Je sais que, près de vous en secret assemblé,
Par vos soins prévoyants leur nombre est redoublé;
Que, pleins d'amour pour vous, d'horreur pour Athalie,
Un serment solennel par avance les lie
A ce fils de David qu'on leur doit révéler.
Mais, quelque noble ardeur dont ils puissent brûler,
Peuvent-ils de leur roi venger seuls la querelle?
Pour un si grand ouvrage est-ce assez de leur zèle?
Doutez-vous qu'Athalie, au premier bruit semé
Qu'un fils d'Ochozias est ici renfermé,
De ses fiers étrangers assemblant les cohortes,
N'environne le temple, et n'en brise les portes?
Suffira-t-il contre eux de vos ministres saints,
Qui, levant au Seigneur leurs innocentes mains,
Ne savent que gémir et prier pour nos crimes,
Et n'ont jamais versé que le sang des victimes?
Peut-être dans leurs bras Joas percé de coups...,

JOAD.

Et comptez-vous pour rien Dieu qui combat pour nous?
Dieu, qui de l'orphelin protége l'innocence,
Et fait dans la faiblesse éclater sa puissance;
Dieu, qui hait les tyrans, et qui dans Jezraël
Jura d'exterminer Achab et Jézabel ;
Dieu, qui, frappant Joram le mari de leur fille,
A jusque sur son fils poursuivi leur famille;
Dieu, dont le bras vengeur, pour un temps suspendu,
Sur cette race impie est toujours étendu?

JOSABET.

Et c'est sur tous ces rois sa justice sévère
Que je crains pour le fils de mon malheureux frère.
Qui sait si cet enfant, par leur crime entraîné,
Avec eux en naissant ne fut pas condamné?
Si Dieu, le séparant d'une odieuse race,
En faveur de David voudra lui faire grâce?
Hélas! l'état horrible où le ciel me l'offrit
Revient à tout moment effrayer mon esprit.
De princes égorgés la chambre était remplie :
Un poignard à la main l'implacable Athalie
Au carnage animait ses barbares soldats,
Et poursuivait le cours de ses assassinats.
Joas, laissé pour mort, frappa soudain ma vue :
Je me figure encor sa nourrice éperdue,
Qui devant les bourreaux s'était jetée en vain,
Et, faible, le tenait renversé sur son sein.
Je le pris tout sanglant. En baignant son visage
Mes pleurs du sentiment lui rendirent l'usage;
Et, soit frayeur encore, ou pour me caresser,
De ses bras innocents je me sentis presser.
Grand Dieu, que mon amour ne lui soit point funeste!
Du fidèle David c'est le précieux reste :
Nourri dans ta maison, en l'amour de ta loi,
Il ne connaît encor d'autre père que toi.
Sur le point d'attaquer une reine homicide,
A l'aspect du péril si ma foi s'intimide,
Si la chair et le sang, se troublant aujourd'hui,
Ont trop de part aux pleurs que je répands pour lui,
Conserve l'héritier de tes saintes promesses,
Et ne punis que moi de toutes mes faiblesses!

JOAD.

Vos larmes, Josabet, n'ont rien de criminel :
Mais Dieu veut qu'on espère en son soin paternel.
Il ne recherche point, aveugle en sa colère,
Sur le fils qui le craint l'impiété du père.
Tout ce qui reste encor de fidèles Hébreux
Lui viendront aujourd'hui renouveler leurs vœux.
Autant que de David la race est respectée,
Autant de Jézabel la fille est détestée,
Joas les touchera par sa noble pudeur,
Où semble de son sang reluire la splendeur ;
Et Dieu, par sa voix même appuyant notre exemple,
De plus près à leur cœur parlera dans son temple.
Deux infidèles rois tour à tour l'ont bravé :
Il faut que sur le trône un roi soit élevé,
Qui se souvienne un jour qu'au rang de ses ancêtres
Dieu l'a fait remonter par la main de ses prêtres,
L'a tiré par leurs mains de l'oubli du tombeau,
Et de David éteint râllumé le flambeau.
Grand Dieu , si tu prévois qu'indigne de sa race
Il doive de David abandonner la trace :
Qu'il soit comme le fruit en naissant arraché,
Ou qu'un souffle ennemi dans sa fleur a séché !
Mais si ce même enfant, à tes ordres docile,
Doit être à tes desseins un instrument utile,
Fais qu'au juste héritier le sceptre soit remis ;
Livre en mes faibles mains ses puissants ennemis ;
Confonds dans ses conseils une reine cruelle !
Daigne, daigne, mon Dieu, sur Mathan et sur elle
Répandre cet esprit d'imprudence et d'erreur,
De la chute des rois funeste avant-coureur !
L'heure me presse : adieu. Des plus saintes familles
Votre fils et sa sœur vous amènent les filles.

—

SCÈNE III.

JOSABET, ZACHARIE, SALOMITH, LE CHŒUR.

JOSABET.

Cher Zacharie, allez, ne vous arrêtez pas ;
De votre auguste père accompagnez les pas.
O filles de Lévi , troupe jeune et fidèle,

Que déjà le Seigneur embrase de son zèle,
Qui venez si souvent partager mes soupirs,
Enfants, ma seule joie en mes longs déplaisirs,
Ces festons dans vos mains, et ces fleurs sur vos têtes,
Autrefois convenaient à nos pompeuses fêtes :
Mais, hélas ! en ce temps d'opprobre et de douleurs,
Quelle offrande sied mieux que celle de nos pleurs !
J'entends déjà, j'entends la trompette sacrée,
Et du temple bientôt on permettra l'entrée.
Tandis que je me vais préparer à marcher,
Chantez, louez le Dieu que vous venez chercher.

—

SCÈNE IV.

LE CHŒUR.

TOUT LE CHOEUR *chante.*

Tout l'univers est plein de sa magnificence ;
Qu'on adore ce Dieu; qu'on l'invoque à jamais !
Son empire a des temps précédé la naissance ;
Chantons, publions ses bienfaits.

UNE VOIX *seule.*

En vain l'injuste violence
Au peuple qui le loue imposerait silence ;
Son nom ne périra jamais.
Le jour annonce au jour sa gloire et sa puissance,
Tout l'univers est plein de sa magnificence :
Chantons, publions ses bienfaits.

TOUT LE CHOEUR *répète.*

Tout l'univers est plein de sa magnificence :
Chantons, publions ses bienfaits.

UNE VOIX *seule.*

Il donne aux fleurs leur aimable peinture ;
Il fait naître et mûrir les fruits ;
Il leur dispense avec mesure
Et la chaleur des jours et la fraîcheur des nuits :
Le champ qui les reçut les rend avec usure.

UNE AUTRE.

Il commande au soleil d'animer la nature,
Et la lumière est un don de ses mains :
Mais sa loi sainte, sa loi pure
Est le plus riche don qu'il ait fait aux humains.

UNE AUTRE.

O mont de Sinaï, conserve la mémoire
De ce jour à jamais auguste et renommé,
Quand, sur ton sommet enflammé,
Dans un nuage épais le Seigneur enfermé
Fit luire aux yeux mortels un rayon de sa gloire.
Dis-nous pourquoi ces feux et ces éclairs,
Ces torrents de fumée, et ce bruit dans les airs,
Ces trompettes et ce tonnerre :
Venait-il renverser l'ordre des éléments?
Sur ses antiques fondements
Venait-il ébranler la terre?

UNE AUTRE.

Il venait révéler aux enfants des Hébreux
De ses préceptes saints la lumière immortelle;
Il venait à ce peuple heureux
Ordonner de l'aimer d'une amour éternelle.

TOUT LE CHOEUR.

O divine! ô charmante loi!
O justice! ô bonté suprême!
Que de raisons, quelle douceur extrême
D'engager à ce Dieu son amour et sa foi!

UNE VOIX *seule.*

D'un joug cruel il sauva nos aïeux,
Les nourrit au désert d'un pain délicieux;
Il nous donne ses lois, il se donne lui-même :
Pour tant de biens, il commande qu'on l'aime.

LE CHOEUR.

O justice, ô bonté suprême!

LA MÊME VOIX.

Des mers pour eux il entr'ouvrit les eaux;
D'un aride rocher fit sortir des ruisseaux;
Il nous donne ses lois, il se donne lui-même :
Pour tant de biens, il commande qu'on l'aime.

LE CHOEUR.

O divine, ô charmante loi!
Que de raisons, quelle douceur extrême
D'engager à ce Dieu son amour et sa foi!

UNE AUTRE VOIX *seule.*

Vous qui ne connaissez qu'une crainte servile,
Ingrats, un Dieu si bon ne peut-il vous charmer ?
Est-il donc à vos cœurs, est-il si difficile
Et si pénible de l'aimer?
L'esclave craint le tyran qui l'outrage ;
Mais des enfants l'amour est le partage :
Vous voulez que ce Dieu vous comble de bienfaits,
Et ne l'aimer jamais !

TOUT LE CHOEUR.

O divine, ô charmante loi!
O justice, ô bonté suprême!
Que de raisons, quelle douceur extrême
D'engager à ce Dieu son amour et sa foi!

ACTE II.

Les chants sont interrompus par la nouvelle inattendue qu'Athalie est entrée dans le temple au milieu des solennités du culte, que sa présence a jeté l'effroi dans tous les cœurs, excepté dans celui du grand prêtre, et qu'elle-même, à la vue du jeune Éliacin, a paru excessivement troublée. Bientôt on la voit paraître, accompagnée de Mathan et d'Abner.

SCÈNE V.

ATHALIE, MATHAN, ABNER,

SUITE D'ATHALIE.

MATHAN.

Grande reine, est-ce ici votre place?
Quel trouble vous agite, et quel effroi vous glace ?
Parmi vos ennemis que venez-vous chercher?
De ce temple profane osez-vous approcher?
Avez-vous dépouillé cette haine si vive...?

ATHALIE.

Prêtez-moi l'un et l'autre une oreille attentive.
Je ne veux point ici rappeler le passé,
Ni vous rendre raison du sang que j'ai versé :
Ce que j'ai fait, Abner, j'ai cru le devoir faire.
Je ne prends point pour juge un peuple téméraire :
Quoi que son insolence ait osé publier,

Le Ciel même a pris soin de me justifier.
Sur d'éclatants succès ma puissance établie
A fait jusqu'aux deux mers respecter Athalie :
Par moi Jérusalem goûte un calme profond;
Le Jourdain ne voit plus l'Arabe vagabond
Ni l'altier Philistin par d'éternels ravages,
Comme au temps de vos rois, désoler ses rivages;
Le Syrien me traite et de reine et de sœur;
Enfin de ma maison le perfide oppresseur,
Qui devait jusqu'à moi pousser sa barbarie,
Jéhu, le fier Jéhu tremble dans Samarie;
De toutes parts pressé par un puissant voisin,
Que j'ai su soulever contre cet assassin,
Il me laisse en ces lieux souveraine maîtresse.
Je jouissais en paix du fruit de ma sagesse :
Mais un trouble importun vient depuis quelques jours
De mes prospérités interrompre le cours.
Un songe (me devrais-je inquiéter d'un songe!)
Entretient dans mon cœur un chagrin qui le ronge :
Je l'évite partout; partout il me poursuit.
C'était pendant l'horreur d'une profonde nuit;
Ma mère Jézabel devant moi s'est montrée,
Comme au jour de sa mort, pompeusement parée :
Ses malheurs n'avaient point abattu sa fierté;
Même elle avait encor cet éclat emprunté
Dont elle eut soin de peindre et d'orner son visage,
Pour réparer des ans l'irréparable outrage :
« Tremble, m'a-t-elle dit, fille digne de moi;
« Le cruel Dieu des Juifs l'emporte aussi sur toi.
« Je te plains de tomber dans ses mains redoutables,
« Ma fille. » En achevant ces mots épouvantables,
Son ombre vers mon lit a paru se baisser :
Et moi, je lui tendais les mains pour l'embrasser;
Mais je n'ai plus trouvé qu'un horrible mélange
D'os et de chair meurtris et traînés dans la fange,
Des lambeaux pleins de sang, et des membres affreux
Que des chiens dévorants se disputaient entre eux.

ABNER.

Grand Dieu!

ATHALIE.

Dans ce désordre à mes yeux se présente

Un jeune enfant couvert d'une robe éclatante,
Tel qu'on voit des Hébreux les prêtres revêtus.
Sa vue a ranimé mes esprits abattus :
Mais lorsque, revenant de mon trouble funeste,
J'admirais sa douceur, son air noble et modeste
J'ai senti tout à coup un homicide acier
Que le traître en mon sein a plongé tout entier.
De tant d'objets divers le bizarre assemblage
Peut-être du hasard vous paraît un ouvrage :
Moi-même quelque temps, honteuse de ma peur,
Je l'ai pris pour l'effet d'une sombre vapeur.
Mais de ce souvenir mon âme possédée
A deux fois en dormant revu la même idée;
Deux fois mes tristes yeux se sont vu retracer
Ce même enfant toujours tout prêt à me percer.
Lasse enfin des horreurs dont j'étais poursuivie,
J'allais prier Baal de veiller sur ma vie,
Et chercher du repos au pied de ses autels :
Que ne peut la frayeur sur l'esprit des mortels!
Dans le temple des Juifs un instinct m'a poussée,
Et d'apaiser leur Dieu j'ai conçu la pensée;
J'ai cru que des présents calmeraient son courroux,
Que ce Dieu, quel qu'il soit, en deviendrait plus doux.
Pontife de Baal, excusez ma faiblesse.
J'entre. Le peuple fuit; le sacrifice cesse;
Le grand prêtre vers moi s'élance avec fureur :
Pendant qu'il me parlait, ô surprise! ô terreur!
J'ai vu ce même enfant dont je suis menacée,
Tel qu'un songe effrayant l'a peint à ma pensée.
Je l'ai vu; son même air, son même habit de lin,
Sa démarche, ses yeux, et tous ses traits enfin :
C'est lui-même. Il marchait à côté du grand prêtre :
Mais bientôt à ma vue on l'a fait disparaître.
Voilà quel trouble ici m'oblige à m'arrêter,
Et sur quoi j'ai voulu tous deux vous consulter.
Que présage, Mathan, ce prodige incroyable?

MATHAN.

Ce songe et ce rapport, tout me semble effroyable...

ATHALIE.

Mais cet enfant fatal, Abner, vous l'avez vu :
Quel est-il? de quel sang? et de quelle tribu?

ABNER.

Deux enfants à l'autel prêtaient leur ministère :
L'un est fils de Joad, Josabet est sa mère ;
L'autre m'est inconnu.

MATHAN.

Pourquoi délibérer?
De tous les deux, madame, il se faut assurer.
Vous savez pour Joad mes égards, mes mesures ;
Que je ne cherche point à venger mes injures ;
Que la seule équité règne en tous mes avis :
Mais lui-même, après tout, fût-ce son propre fils,
Voudrait-il un moment laisser vivre un coupable ?

ABNER.

De quel crime un enfant peut-il être capable ?

MATHAN.

Le Ciel nous le fait voir un poignard à la main :
Le Ciel est juste et sage, et ne fait rien en vain.
Que cherchez-vous de plus?

ABNER.

Mais, sur la foi d'un songe,
Dans le sang d'un enfant voulez-vous qu'on se plonge ?
Vous ne savez encor de quel père il est né,
Quel il est.

MATHAN.

On le craint ; tout est examiné.
A d'illustres parents s'il doit son origine,
La splendeur de son sort doit hâter sa ruine :
Dans le vulgaire obscur si le sort l'a placé,
Qu'importe qu'au hasard un sang vil soit versé?
Est-ce aux rois à garder cette lente justice?
Leur sûreté souvent dépend d'un prompt supplice.
N'allons point les gêner d'un soin embarrassant :
Dès qu'on leur est suspect, on n'est plus innocent.

ABNER.

Hé quoi, Mathan ! d'un prêtre est-ce là le langage ?
Moi, nourri dans la guerre aux horreurs du carnage,
Des vengeances des rois ministre rigoureux,
C'est moi qui prête ici ma voix au malheureux !
Et vous, qui lui devez des entrailles de père,

Vous, ministre de paix dans les temps de colère,
Couvrant d'un zèle faux votre ressentiment,
Le sang à votre gré coule trop lentement !
Vous m'avez commandé de vous parler sans feinte,
Madame : quel est donc ce grand sujet de crainte ?
Un songe, un faible enfant, que votre œil prévenu
Peut-être sans raison croit avoir reconnu.

ATHALIE.

Je le veux croire, Abner, je puis m'être trompée :
Peut-être un songe vain m'a trop préoccupée.
Eh bien, il faut revoir cet enfant de plus près ;
Il en faut à loisir examiner les traits.
Qu'on les fasse tous deux paraître en ma présence.

ABNER.

Je crains...

ATHALIE.

Manquerait-on pour moi de complaisance ?
De ce refus bizarre où seraient les raisons ?
Il pourrait me jeter en d'étranges soupçons.
Que Josabet, vous dis-je, ou Joad les amène.
Je puis, quand je voudrai, parler en souveraine.
Vos prêtres, je veux bien, Abner, vous l'avouer.
Des bontés d'Athalie ont lieu de se louer
Je sais sur ma conduite et contre ma puissance
Jusqu'où de leurs discours ils portent la licence :
Ils vivent cependant, et leur temple est debout.
Mais je sens que bientôt ma douceur est à bout.
Que Joad mette un frein à son zèle sauvage,
Et ne m'irrite point par un second outrage.
Allez.

Éliacin est amené devant Athalie, qui l'interroge, et, tour à tour attendrie de son innocence et alarmée de ses réponses, semble partagée entre la haine et la pitié. Nous avons donné cette scène dans le volume de la Chrestomathie, consacré à la littérature de l'enfance. — Athalie se retire ; et le chœur célèbre la sagesse du pieux enfant ; Mathan qui survient demande à parler à Josabet. En attendant qu'elle vienne, il s'entretient avec son confident Nabal qui s'étonne du trouble et des irrésolutions d'Athalie.

MATHAN, NABAL.

MATHAN.

Ami, depuis deux jours je ne la connais plus.

Ce n'est plus cette reine éclairée, intrépide,
Élevée au-dessus de son sexe timide,
Qui d'abord accablait ses ennemis surpris,
Et d'un instant perdu connaissait tout le prix!
La peur d'un vain remords trouble cette grande âme :
Elle flotte, elle hésite; en un mot, elle est femme.
J'avais tantôt rempli d'amertume et de fiel
Son cœur déjà saisi des menaces du ciel;
Elle-même, à mes soins confiant sa vengeance,
M'avait dit d'assembler sa garde en diligence :
Mais, soit que cet enfant devant elle amené,
De ses parents, dit-on, rebut infortuné,
Eût d'un songe effrayant diminué l'alarme,
Soit qu'elle eût même en lui vu je ne sais quel charme,
J'ai trouvé son courroux chancelant, incertain,
Et déjà remettant sa vengeance à demain.
Tous ses projets semblaient l'un l'autre se détruire.
« Du sort de cet enfant je me suis fait instruire,
« Ai-je dit; on commence à vanter ses aïeux :
« Joad de temps en temps le montre aux factieux,
« Le fait attendre aux Juifs comme un autre Moïse,
« Et d'oracles menteurs s'appuie et s'autorise. »
Ces mots ont fait monter la rougeur sur son front.
Jamais mensonge heureux n'eut un effet si prompt.
« Est-ce à moi de languir dans cette incertitude?
« Sortons, a-t-elle dit, sortons d'inquiétude.
« Vous-même à Josabet prononcez cet arrêt :
« Les feux vont s'allumer, et le fer est tout prêt;
« Rien ne peut de leur temple empêcher le ravage,
« Si je n'ai de leur foi cet enfant pour otage. »

NABAL.

Eh bien! pour un enfant qu'ils ne connaissent pas,
Que le hasard peut-être a jeté dans leurs bras,
Voudront-il que leur temple enseveli sous l'herbe...?

MATHAN.

Ah! de tous les mortels connais le plus superbe.
Plutôt que dans mes mains par Joad soit livré
Un enfant qu'à son Dieu Joad a consacré,
Tu lui verras subir la mort la plus terrible.
D'ailleurs pour cet enfant leur attache est visible.
Si j'ai bien de la reine entendu le récit,

Joad sur sa naissance en sait plus qu'il ne dit.
Quel qu'il soit, je prévois qu'il leur sera funeste :
Ils le refuseront. Je prends sur moi le reste;
Et j'espère qu'enfin de ce temple odieux
Et la flamme et le fer vont délivrer mes yeux.

NABAL.

Qui peut vous inspirer une haine si forte ?
Est-ce que de Baal le zèle vous transporte?
Pour moi, vous le savez, descendu d'Ismaël,
Je ne sers ni Baal ni le dieu d'Israël.

MATHAN.

Ami, peux-tu penser que d'un zèle frivole
Je me laisse aveugler pour une vaine idole,
Pour un fragile bois, que malgré mon secours
Les vers sur son autel consument tous les jours ?
Né ministre du Dieu qu'en ce temple on adore,
Peut-être que Mathan le servirait encore,
Si l'amour des grandeurs, la soif de commander,
Avec son joug étroit pouvaient s'accommoder.
Qu'est-il besoin, Nabal, qu'à tes yeux je rappelle
De Joad et de moi la fameuse querelle.
Quand j'osai contre lui disputer l'encensoir;
Mes brigues, mes combats, mes pleurs, mon désespoir?
Vaincu par lui, j'entrai dans une autre carrière,
Et mon âme à la cour s'attacha tout entière.
J'approchai par degrés de l'oreille des rois;
Et bientôt en oracle on érigea ma voix.
J'étudiai leur cœur, je flattai leurs caprices,
Je leur semai de fleurs le bord des précipices :
Près de leurs passions rien ne me fut sacré;
De mesure et de poids je changeais à leur gré.
Autant que de Joad l'inflexible rudesse
De leur superbe oreille offensait la mollesse ;
Autant je les charmais par ma dextérité,
Dérobant à leurs yeux la triste vérité,
Prêtant à leur fureur des couleurs favorables,
Et prodigue surtout du sang des misérables.
Enfin, au dieu nouveau qu'elle avait introduit
Par les mains d'Athalie un temple fut construit.
Jérusalem pleura de se voir profanée ;
Des enfants de Lévi la troupe consternée

En poussa vers le ciel des hurlements affreux :
Moi seul, donnant l'exemple aux timides Hébreux,
Déserteur de leur loi, j'approuvai l'entreprise,
Et par là de Baal méritai la prêtrise;
Par là je me rendis terrible à mon rival,
Je ceignis la tiare, et marchai son égal.
Toutefois, je l'avoue, en ce comble de gloire,
Du Dieu que j'ai quitté l'importune mémoire
Jette encore en mon âme un reste de terreur;
Et c'est ce qui redouble et nourrit ma fureur.
Heureux si, sur son temple achevant ma vengeance,
Je puis convaincre enfin sa haine d'impuissance,
Et parmi les débris, le ravage et les morts,
A force d'attentats perdre tous mes remords.

Josabet arrivée, Mathan cherche à tirer d'elle le secret de l'origine d'Éliacin. L'entrée de Joad abrége l'épreuve que font subir à Josabet les questions insidieuses de Mathan. Le prêtre du vrai Dieu épouvante de ses anathèmes le prêtre de Baal, et l'oblige à se retirer. Mais Joad a vu toute l'imminence du danger qui menace l'enfant royal, et il a tout préparé pour la défense de ce précieux dépôt.

SCÈNE VII.

JOAD, JOSABETH, AZARIAS,

SUIVI DU CHOEUR ET DE PLUSIEURS LÉVITES.

JOAD.

Eh bien ! Azarias, le temple est-il fermé ?

AZARIAS.

J'en ai fait devant moi fermer toutes les portes.

JOAD.

N'y reste-t-il que vous et vos saintes cohortes ?

AZARIAS.

De ses parvis sacrés j'ai deux fois fait le tour.
Tout a fui ; tous se sont séparés sans retour,
Misérable troupeau qu'a dispersé la crainte ;
Et Dieu n'est plus servi que dans la tribu sainte.
Depuis qu'à Pharaon ce peuple est échappé,
Une égale terreur ne l'avait point frappé.

JOAD.

Peuple lâche en effet, et né pour l'esclavage,

Hardi contre Dieu seul! Poursuivons notre ouvrage.
Mais qui retient encor ces enfants parmi nous?

UNE DES FILLES DU CHOEUR.

Eh! pourrions-nous, seigneur, nous séparer de vous?
Dans le temple de Dieu sommes-nous étrangères?
Vous avez près de vous nos pères et nos frères.

UNE AUTRE.

Hélas! si, pour venger l'opprobre d'Israël,
Nos mains ne peuvent pas, comme autrefois Jahel,
Des ennemis de Dieu percer la tête impie,
Nous lui pouvons du moins immoler notre vie.
Quand vos bras combattront pour son temple attaqué,
Par nos larmes du moins il peut être invoqué.

JOAD.

Voilà donc quels vengeurs s'arment pour ta querelle,
Des prêtres, des enfants, ô sagesse éternelle!
Mais, si tu les soutiens, qui peut les ébranler?
Du tombeau, quand tu veux, tu sais nous rappeler;
Tu frappes et guéris, tu perds et ressuscites.
Ils ne s'assurent point en leurs propres mérites,
Mais en ton nom sur eux invoqué tant de fois,
En tes serments jurés au plus saint de leurs rois,
En ce temple où tu fais ta demeure sacrée,
Et qui doit du soleil égaler la durée.
Mais d'où vient que mon cœur frémit d'un saint effroi?
Est-ce l'esprit divin qui s'empare de moi?
C'est lui-même : il m'échauffe; il parle; mes yeux s'ouvrent,
Et les siècles obscurs devant moi se découvrent.
Lévites, de vos sons prêtez-moi les accords,
Et de ses mouvements secondez les transports.

LE CHOEUR *chante au son de toute la symphonie des instruments.*

Que du Seigneur la voix se fasse entendre,
Et qu'à nos cœurs son oracle divin
Soit ce qu'à l'herbe tendre
Est, au printemps, la fraîcheur du matin.

JOAD.

Cieux, écoutez ma voix. Terre, prête l'oreille.
Ne dis plus, ô Jacob, que ton Seigneur sommeille.
Pécheurs, disparaissez; le Seigneur se réveille.

(*Ici recommence la symphonie, et Joad aussitôt reprend la parole.*)

Comment en un plomb vil l'or pur s'est-il changé?...
Quel est dans le lieu saint ce pontife égorgé?...
Pleure, Jérusalem, pleure, cité perfide,
Des prophètes divins malheureuse homicide;
De son amour pour toi ton Dieu s'est dépouillé;
Ton encens à ses yeux est un encens souillé...
Où menez-vous ces enfants et ces femmes?
Le Seigneur a détruit la reine des cités :
Ses prêtres sont captifs, ses rois sont rejetés.
Dieu ne veut plus qu'on vienne à ses solennités.
Temple, renverse-toi. Cèdres, jetez des flammes.
Jérusalem, objet de ma douleur,
Quelle main en un jour t'a ravi tous tes charmes?
Qui changera mes yeux en deux sources de larmes
Pour pleurer ton malheur?

AZARIAS.

O saint temple!

JOSABET.

O David!

LE CHOEUR.

Dieu de Sion, rappelle,
Rappelle en sa faveur tes antiques bontés.

(*La symphonie recommence encore, et Joad un moment après l'interrompt.*)

JOAD.

Quelle Jérusalem nouvelle
Sort du fond du désert brillante de clartés,
Et porte sur le front une marque immortelle?
Peuples de la terre, chantez.
Jérusalem renaît plus charmante et plus belle.
D'où lui viennent de tous côtés
Ces enfants qu'en son sein elle n'a point portés?
Lève, Jérusalem, lève ta tête altière;
Regarde tous ces rois de ta gloire étonnés :
Les rois des nations, devant toi prosternés,
De tes pieds baisent la poussière :
Les peuples à l'envi marchent à ta lumière.
Heureux qui pour Sion d'une sainte ferveur
Sentira son âme embrasée!
Cieux, répandez votre rosée,
Et que la terre enfante son sauveur!

JOSABET.

Hélas! d'où nous viendra cette insigne faveur,
Si les rois de qui doit descendre ce sauveur...?

JOAD.

Préparez, Josabet, le riche diadème
Que sur son front sacré David porta lui même.
(*Aux lévites.*)
Et vous, pour vous armer suivez-moi dans ces lieux
Où se garde caché, loin des profanes yeux,
Ce formidable amas de lances et d'épées
Qui du sang philistin jadis furent trempées,
Et que David vainqueur, d'ans et d'honneurs chargé,
Fit consacrer au Dieu qui l'avait protégé.
Peut-on les employer pour un plus noble usage?
Venez, je veux moi-même en faire le partage.

SCÈNE VIII.

SALOMITH, LE CHŒUR.

SALOMITH.

Que de craintes, mes sœurs, que de troubles mortels!
Dieu tout-puissant, sont-ce là les prémices,
Les parfums et les sacrifices
Qu'on devait en ce jour offrir sur tes autels?

UNE DES FILLES DU CHOEUR.

Quel spectacle à nos yeux timides!
Qui l'eût cru qu'on dût voir jamais
Les glaives meurtriers, les lances homicides
Briller dans la maison de paix?

UNE AUTRE.

D'où vient que, pour son Dieu pleine d'indifférence,
Jérusalem se tait en ce pressant danger?
D'où vient, mes sœurs, que, pour nous protéger,
Le brave Abner au moins ne rompt pas le silence?

SALOMITH.

Hélas! dans une cour où l'on n'a d'autres lois
Que la force et la violence,
Où les honneurs et les emplois
Sont le prix d'une aveugle et basse obéissance,
Ma sœur, pour la triste innocence
Qui voudrait élever sa voix?

UNE AUTRE.

Dans ce péril, dans ce désordre extrême,
Pour qui prépare-t-on le sacré diadème?

SALOMITH.

Le Seigneur a daigné parler,
Mais ce qu'à son prophète il vient de révéler,
Qui pourra nous le faire entendre?
S'arme-t-il pour nous défendre?
S'arme-t-il pour nous accabler?

TOUT LE CHOEUR *chante.*

O promesse! ô menace! ô ténébreux mystère!
Que de maux, que de biens sont prédits tour à tour!
Comment peut-on avec tant de colère
Accorder tant d'amour?

UNE VOIX *seule.*

Sion ne sera plus; une flamme cruelle
Détruira tous ses ornements.

UNE AUTRE VOIX.

Dieu protége Sion; elle a pour fondements
Sa parole éternelle.

LA PREMIÈRE.

Je vois tout son éclat disparaître à mes yeux.

LA SECONDE.

Je vois de toutes parts sa clarté répandue.

LA PREMIÈRE.

Dans un gouffre profond Sion est descendue.

LA SECONDE.

Sion a son front dans les cieux.

LA PREMIÈRE.

Quel triste abaissement!

LA SECONDE.

Quelle immortelle gloire!

LA PREMIÈRE.

Que de cris de douleur!

LA SECONDE.

Que de chants de victoire!

UNE TROISIÈME.

Cessons de nous troubler; notre Dieu, quelque jour,
Dévoilera ce grand mystère.

TOUTES TROIS.

Révérons sa colère;
Espérons en son amour.

UNE AUTRE.

D'un cœur qui t'aime,
Mon Dieu, qui peut troubler la paix?
Il cherche en tout ta volonté suprême,
Et ne se cherche jamais.
Sur la terre, dans le ciel même,
Est-il d'autre bonheur que la tranquille paix
D'un cœur qui t'aime?

ACTE IV.

Les chants cessent à la vue de Joas qui entre avec Josabet. Elle se retire avec toutes les jeunes filles, et Joas se trouve seul avec le grand prêtre.

SCÈNE II.

JOAD, JOAS.

JOAS, *courant dans les bras du grand prêtre.*

Mon père!

JOAD.

Eh bien, mon fils?

JOAS.

Qu'est-ce donc qu'on prépare?

JOAD.

Il est juste, mon fils, que je vous le déclare;
Il faut que vous soyez instruit, même avant tous,
Des grands desseins de Dieu sur son peuple et sur vous.
Armez-vous d'un courage et d'une foi nouvelle;
Il est temps de montrer cette ardeur et ce zèle
Qu'au fond de votre cœur mes soins ont cultivés,
Et de payer à Dieu ce que vous lui devez.
Sentez-vous cette noble et généreuse envie?

JOAS.

Je me sens prêt, s'il veut, de lui donner ma vie.

JOAD.

On vous a lu souvent l'histoire de nos rois :
Vous souvient-il, mon fils, quelles étroites lois
Doit s'imposer un roi digne du diadème ?

JOAS.

Un roi sage, ainsi Dieu l'a prononcé lui-même,
Sur la richesse et l'or ne met point son appui ;
Craint le Seigneur son Dieu ; sans cesse a devant lui
Ses préceptes, ses lois, ses jugements sévères,
Et d'injustes fardeaux n'accable point ses frères.

JOAD.

Mais sur l'un de ces rois s'il fallait vous régler,
A qui choisiriez-vous, mon fils, de ressembler?

JOAS.

David, pour le Seigneur plein d'un amour fidèle,
Me paraît des grands rois le plus parfait modèle.

JOAD.

Ainsi dans leurs excès vous n'imiteriez pas
L'infidèle Joram, l'impie Ochozias?

JOAS.

O mon père!

JOAD.

Achevez, dites : que vous en semble?

JOAS.

Puisse périr comme eux quiconque leur ressemble!
(*Joad se prosterne à ses pieds.*)
Mon père, en quel état vous vois-je devant moi!

JOAD.

Je vous rends le respect que je dois à mon roi.
De votre aïeul David, Joas, rendez-vous digne.

JOAS.

Joas! moi?

JOAD, *se relevant.*

Vous saurez par quelle grâce insigne,
D'une mère en fureur Dieu trompant le dessein,
Quand déjà son poignard était dans votre sein,

Vous choisit, vous sauva du milieu du carnage.
Vous n'êtes pas encore échappé de sa rage :
Avec la même ardeur qu'elle voulut jadis
Perdre en vous le dernier des enfants de son fils,
A vous faire périr sa cruauté s'attache,
Et vous poursuit encor sous le nom qui vous cache.
Mais sous vos étendards j'ai déjà su ranger
Un peuple obéissant et prompt à vous venger.
Entrez, généreux chefs des familles sacrées
Du ministère saint tour à tour honorées.

SCÈNE III.

JOAS, JOAD, AZARIAS, ISMAEL, TROIS AUTRES CHEFS DES LÉVITES.

JOAD.

Roi, voilà vos vengeurs contre vos ennemis.
Prêtres, voilà le roi que je vous ai promis.

AZARIAS.

Quoi! c'est Éliacin?

ISMAEL.

Quoi! cet enfant aimable...

JOAD.

Est des rois de Juda l'héritier véritable,
Dernier né des enfants du triste Ochozias,
Nourri, vous le savez, sous le nom de Joas.
De cette fleur si tendre et sitôt moissonnée
Tout Juda, comme vous, plaignant la destinée,
Avec ses frères morts le crut enveloppé.
Du perfide couteau comme eux il fut frappé :
Mais Dieu du coup mortel sut détourner l'atteinte,
Conserva dans son cœur la chaleur presque éteinte,
Permit que, des bourreaux trompant l'œil vigilant,
Josabet dans son sein l'emportât tout sanglant,
Et, n'ayant de son vol que moi seul pour complice,
Dans le temple cachât l'enfant et la nourrice.

JOAS.

Hélas! de tant d'amour et de tant de bienfaits,
Mon père, quel moyen de m'acquitter jamais?

JOAD.

Gardez pour d'autres temps cette reconnaissance.
Voilà donc votre roi, votre unique espérance :
J'ai pris soin jusqu'ici de vous le conserver;
Ministres du Seigneur, c'est à vous d'achever.
Bientôt de Jézabel la fille meurtrière,
Instruite que Joas voit encor la lumière,
Dans l'horreur du tombeau viendra le replonger :
Déjà, sans le connaître, elle veut l'égorger.
Prêtres saints, c'est à vous de prévenir sa rage :
Il faut finir des Juifs le honteux esclavage,
Venger vos princes morts, relever votre loi,
Et faire aux deux tribus reconnaître leur roi.
L'entreprise, sans doute, est grande et périlleuse;
J'attaque sur son trône une reine orgueilleuse,
Qui voit sous ses drapeaux marcher un camp nombreux
De hardis étrangers, d'infidèles Hébreux :
Mais ma force est au Dieu dont l'intérêt me guide.
Songez qu'en cet enfant tout Israël réside.
Déjà ce Dieu vengeur commence à la troubler;
Déjà, trompant ses soins, j'ai su vous rassembler :
Elle nous croit ici sans armes, sans défense.
Couronnons, proclamons Joas en diligence :
De là, du nouveau prince intrépides soldats,
Marchons, en invoquant l'arbitre des combats;
Et, réveillant la foi dans les cœurs endormie,
Jusque dans son palais cherchons notre ennemie.
Et quels cœurs si plongés dans un lâche sommeil,
Nous voyant avancer dans ce saint appareil,
Ne s'empresseront pas à suivre notre exemple!
Un roi, que Dieu lui-même a nourri dans son temple;
Le successeur d'Aaron, de ses prêtres suivi,
Conduisant au combat les enfants de Lévi;
Et, dans ces mêmes mains des peuples révérées,
Les armes au Seigneur par David consacrées!
Dieu sur ses ennemis répandra sa terreur.
Dans l'infidèle sang baignez-vous sans horreur;
Frappez et Tyriens et même Israélites.
Ne descendez-vous pas de ces fameux lévites
Qui, lorsqu'au dieu du Nil le volage Israël
Rendit dans le désert un culte criminel,
De leurs plus chers parents saintement homicides,

Consacrèrent leurs mains dans le sang des perfides,
Et par ce noble exploit vous acquirent l'honneur
D'être seuls employés aux autels du Seigneur?
Mais je vois que déjà vous brûlez de me suivre.
Jurez donc avant tout sur cet auguste livre,
A ce roi que le Ciel vous redonne aujourd'hui,
De vivre, de combattre, et de mourir pour lui.

AZARIAS, *au bout de la table, ayant la main sur le livre saint.*

Oui, nous jurons ici pour nous, pour tous nos frères,
De rétablir Joas au trône de ses pères,
De ne poser le fer entre nos mains remis,
Qu'après l'avoir vengé de tous ses ennemis.
Si quelque transgresseur enfreint cette promesse,
Qu'il éprouve, grand Dieu, ta fureur vengeresse :
Qu'avec lui ses enfants, de ton partage exclus,
Soient au rang de ces morts que tu ne connais plus !

JOAD.

Et vous, à cette loi, votre règle éternelle,
Roi, ne jurez-vous pas d'être toujours fidèle?

JOAS.

Pourrais-je à cette loi ne me pas conformer ?

JOAD.

O mon fils, de ce nom j'ose encor vous nommer,
Souffrez cette tendresse, et pardonnez aux larmes
Que m'arrachent pour vous de trop justes alarmes;
Loin du trône nourri, de ce fatal honneur,
Hélas! vous ignorez le charme empoisonneur;
De l'absolu pouvoir vous ignorez l'ivresse,
Et des lâches flatteurs la voix enchanteresse.
Bientôt ils vous diront que les plus saintes lois,
Maîtresses du vil peuple, obéissent aux rois;
Qu'un roi n'a d'autre frein que sa volonté même ;
Qu'il doit immoler tout à sa grandeur suprême;
Qu'aux larmes, au travail, le peuple est condamné,
Et d'un sceptre de fer veut être gouverné;
Que, s'il n'est opprimé, tôt ou tard il opprime.
Ainsi de piége en piége, et d'abîme en abîme,
Corrompant de vos mœurs l'aimable pureté,
Ils vous feront enfin haïr la vérité,
Vous peindront la vertu sous une affreuse image.

Hélas ! ils ont des rois égaré le plus sage.
Promettez sur ce livre, et devant ces témoins,
Que Dieu fera toujours le premier de vos soins ;
Que, sévère aux méchants, et des bons le refuge,
Entre le pauvre et vous vous prendrez Dieu pour juge ;
Vous souvenant, mon fils, que, caché sous ce lin,
Comme eux vous fûtes pauvre, et comme eux orphelin.

JOAS, *au milieu de la table, ayant la main sur le livre saint.*

Je promets d'observer ce que la loi m'ordonne,
Mon Dieu, punissez-moi si je vous abandonne !

JOAD.

Venez ; de l'huile sainte il faut vous consacrer.
Paraissez, Josabet ; vous pouvez vous montrer.

Alors le grand prêtre donne ses ordres aux défenseurs du temple, assigne à chacun son poste, prend lui-même des armes ; et la scène reste occupée par le chœur, dont les chants, mêlés de prières, rendent toutes les impressions de ce moment solennel. La nouvelle qu'on apporte aux jeunes filles du couronnement de Joas ouvre un nouvel acte.

ACTE V.

On apprend de Zacharie, fils de Joad, que cette grande nouvelle n'a point encore franchi l'enceinte du temple. Il dit :

Des enfants de Lévi la troupe partagée
Dans un profond silence aux portes s'est rangée.
Tous doivent à la fois précipiter leurs pas,
Et crier pour signal : Vive le roi Joas !
Mais mon père défend que le roi se hasarde,
Et veut qu'Azarias demeure pour sa garde.
Cependant Athalie, un poignard à la main,
Rit des faibles remparts de nos portes d'airain :
Pour les rompre, elle attend les fatales machines,
Et ne respire enfin que sang et que ruines.
Quelques prêtres, ma sœur, ont d'abord proposé
Qu'en un lieu souterrain par nos pères creusé
On renfermât du moins notre arche précieuse.
O crainte, a dit mon père, indigne, injurieuse !
L'arche qui fit tomber tant de superbes tours,
Et força le Jourdain de rebrousser son cours,
Des dieux des nations tant de fois triomphante,

Fuirait donc à l'aspect d'une femme insolente !
Ma mère auprès du roi, dans un trouble mortel,
L'œil tantôt sur ce prince et tantôt vers l'autel,
Muette, et succombant sous le poids des alarmes,
Aux yeux les plus cruels arracherait des larmes.
Le roi de temps en temps la presse entre ses bras,
La flatte... Chères sœurs, suivez toutes mes pas ;
Et, s'il faut aujourd'hui que notre roi périsse,
Allons, qu'un même sort avec lui nous unisse.

Joad, suivi d'Abner, qui a réussi à pénétrer jusqu'à lui, confie à ce fidèle Israélite le secret de l'État, la conservation de l'enfant Joas. Athalie est introduite dans le temple, ou plutôt elle y est attirée par l'espérance d'un trésor dont on lui a parlé vaguement ; ce trésor, c'est Joas : on le lui montre ; elle comprend tout, et les nouvelles qui viennent du dehors, et qu'on fait éclater à ses oreilles lui font juger que c'en est fait de sa puissance et peut-être de sa vie. Elle s'écrie :

Dieu des Juifs, tu l'emportes !
Oui, c'est Joas : je cherche en vain à me tromper ;
Je reconnais l'endroit où je le fis frapper ;
Je vois d'Ochozias et le port et le geste :
Tout me retrace enfin un sang que je déteste.
David, David triomphe ; Achab seul est détruit.
Impitoyable Dieu, toi seul as tout conduit !
C'est toi qui, me flattant d'une vengeance aisée,
M'as vingt fois en un jour à moi-même opposée ;
Tantôt pour un enfant excitant mes remords,
Tantôt m'éblouissant de tes riches trésors
Que j'ai craint de livrer aux flammes, au pillage.
Qu'il règne donc ce fils, ton soin et ton ouvrage !
Et que, pour signaler son empire nouveau,
On lui fasse en mon sein enfoncer le couteau !
Voici ce qu'en mourant lui souhaite sa mère :
Que dis-je souhaiter ! Je me flatte, j'espère
Qu'indocile à ton joug, fatigué de ta loi,
Fidèle au sang d'Achab qu'il a reçu de moi,
Conforme à son aïeul, à son père semblable,
On verra de David l'héritier détestable
Abolir tes honneurs, profaner ton autel,
Et venger Athalie, Achab, et Jézabel.

Joad prononce l'arrêt de cette reine homicide, et lorsque le fer a ex-

pié les horreurs de sa vie, le grand prêtre s'adressant au nouveau roi, lui dit :

Par cette fin terrible, et due à ses forfaits,
Apprenez, roi des Juifs, et n'oubliez jamais,
Que les rois dans le Ciel ont un juge sévère,
L'innocence un vengeur, et l'orphelin un père.

SCÈNES DE MÉROPE,

PAR VOLTAIRE.

Les tragédies de Voltaire se distinguent par un pathétique entraînant, une diction brillante et une philosophie qui intéresse l'âme. Sa composition est bien moins régulière, son style bien moins pur que celui de Racine ; il n'est point sublime comme Corneille ; mais il est plus intéressant que tous les deux, plus vaste et plus fécond. *OEdipe, Brutus, Zaïre, la Mort de César, Tancrède, Mérope* surtout, le mettent au rang de ces poëtes qui, à travers toutes les révolutions du goût et de la littérature, conserveront une grande puissance sur les âmes.

Cresphonte, roi de Messène, a été assassiné par Polyphonte, un de ses officiers, dans une émeute secrètement excitée par ce dernier. Ses enfants ont péri, à l'exception d'Égisthe, emporté loin du carnage par un serviteur fidèle, qui l'a emmené en Élide, et l'a caché quinze ans dans une retraite profonde, sans lui révéler sa naissance. Polyphonte s'est emparé du pouvoir, et, pour consacrer son usurpation, il demande la main de Mérope, veuve de Cresphonte. C'est alors qu'Égisthe, qui s'est échappé de sa retraite, arrive à Messène, mais captif, et accusé d'un crime. Attaqué en chemin par deux émissaires de Polyphonte, il a tué l'un deux. On l'amène, chargé de fers, devant Mérope, qui veut l'interroger.

MÉROPE, EURYCLÈS, ÉGISTHE, *enchaîné*, ISMÉNIE, GARDES.

ÉGISTHE, *dans le fond du théâtre, à Isménie.*

Est-ce là cette reine auguste et malheureuse,
Celle de qui la gloire, et l'infortune affreuse,
Retentit jusqu'à moi dans le fond des déserts ?

ISMÉNIE.

Rassurez-vous, c'est elle.

(*Elle sort.*)

ÉGISTHE.

O Dieu de l'univers !
Dieu qui formas ses traits, veille sur ton image!
La vertu sur le trône est ton plus digne ouvrage.

MÉROPE.

C'est là ce meurtrier? Se peut-il qu'un mortel
Sous des dehors si doux ait un cœur si cruel?
Approche, malheureux, et dissipe tes craintes.
Réponds-moi : de quel sang tes mains sont-elles teintes?

ÉGISTHE.

O reine, pardonnez. Le trouble, le respect,
Glacent ma triste voix tremblante à votre aspect.
(*A Euryclès.*)
Mon âme, en sa présence, étonnée, attendrie...

MÉROPE.

Parle. De qui ton bras a-t-il tranché la vie?

ÉGISTHE.

D'un jeune audacieux, que les arrêts du sort
Et ses propres fureurs ont conduit à la mort.

MÉROPE.

D'un jeune homme! Mon sang s'est glacé dans mes veines.
Ah!... T'était-il connu?

EGISTHE.

Non : les champs de Messène,
Ses murs, leurs citoyens, tout est nouveau pour moi.

MÉROPE.

Quoi ! ce jeune inconnu s'est armé contre toi?
Tu n'auras employé qu'une juste défense?

ÉGISTHE.

J'en atteste le ciel : il sait mon innocence.
Aux bords de la Pamise, en un temple sacré,
Où l'un de vos aïeux, Hercule, est adoré,
J'osais prier pour vous ce dieu vengeur des crimes :
Je ne pouvais offrir ni présents ni victimes;
Né dans la pauvreté, j'offrais de simples vœux,
Un cœur pur et soumis, présent des malheureux.
Il semblait que le dieu, touché de mon hommage,
Au-dessus de moi-même élevât mon courage.

Deux inconnus armés m'ont abordé soudain,
L'un dans la fleur des ans, l'autre vers son déclin.
Quel est donc, m'ont-ils dit, le dessein qui te guide?
Et quels vœux formes-tu pour la race d'Alcide?
L'un et l'autre à ces mots ont levé le poignard;
Le Ciel m'a secouru dans ce triste hasard.
Cette main du plus jeune a puni la furie;
Percé de coups, madame, il est tombé sans vie:
L'autre a fui lâchement, tel qu'un vil assassin.
Et moi, je l'avoûrai, de mon sort incertain,
Ignorant de quel sang j'avais rougi la terre,
Craignant d'être puni d'un meurtre involontaire,
J'ai traîné dans les flots ce corps ensanglanté.
Je fuyais; vos soldats m'ont bientôt arrêté:
Ils ont nommé Mérope, et j'ai rendu les armes.

EURYCLÈS.

Eh! madame, d'où vient que vous versez des larmes?

MÉROPE.

Te le dirai-je? Hélas! tandis qu'il m'a parlé,
Sa voix m'attendrissait, tout mon cœur s'est troublé.
Cresphonte, ô Ciel!... j'ai cru... Que j'en rougis de honte!
Oui, j'ai cru démêler quelques traits de Cresphonte.
Jeux cruels du hasard, en qui me montrez-vous
Une si fausse image et des rapports si doux?
Affreux ressouvenir, quel vain songe m'abuse!

EURYCLÈS.

Rejetez donc, madame, un soupçon qui l'accuse;
Il n'a rien d'un barbare, et rien d'un imposteur.

MÉROPE.

Les cieux ont sur son front imprimé la candeur.
Demeurez; en quel lieu le Ciel vous fit-il naître?

ÉGISTHE.

En Élide.

MÉROPE.

Qu'entends-je? en Élide! Ah! peut-être...
L'Élide... répondez... Narbas vous est connu?
Le nom d'Égisthe au moins jusqu'à vous est venu?
Quel était votre état, votre rang, votre père?

ÉGISTHE.

Mon père est un vieillard accablé de misère;

Polyclète est son nom; mais Égisthe, Narbas,
Ceux dont vous me parlez, je ne les connais pas.

MÉROPE.

O Dieux! vous vous jouez d'une triste mortelle!
J'avais de quelque espoir une faible étincelle!
J'entrevoyais le jour, et mes yeux affligés
Dans la profonde nuit sont déjà replongés.
Et quel rang vos parents tiennent-ils dans la Grèce?

ÉGISTHE.

Si la vertu suffit pour faire la noblesse,
Ceux dont je tiens le jour, Polyclète, Sirris,
Ne sont point des mortels dignes de vos mépris :
Leur sort les avilit; mais leur sage constance
Fait respecter en eux l'honorable indigence.
Sous ses rustiques toits mon père vertueux
Fait le bien, suit les lois, et ne craint que les dieux.

MÉROPE.

Chaque mot qu'il me dit est plein de nouveaux charmes :
Pourquoi donc le quitter, pourquoi causer ses larmes?
Sans doute il est affreux d'être privé d'un fils.

ÉGISTHE.

Un vain désir de gloire a séduit mes esprits.
On me parlait souvent des troubles de Messène,
Des malheurs dont le Ciel avait frappé la reine,
Surtout de ses vertus, dignes d'un autre prix :
Je me sentais ému par ces tristes récits.
De l'Élide en secret dédaignant la mollesse,
J'ai voulu dans la guerre exercer ma jeunesse,
Servir sous vos drapeaux, et vous offrir mon bras;
Voilà le seul dessein qui conduisit mes pas.
Ce faux instinct de gloire égara mon courage :
A mes parents, flétris sous les rides de l'âge,
J'ai de mes jeunes ans dérobé les secours :
C'est ma première faute, elle a troublé mes jours.
Le Ciel m'en a puni : le Ciel inexorable
M'a conduit dans le piége, et m'a rendu coupable.

MÉROPE.

Il ne l'est point, j'en crois son ingénuité :
Le mensonge n'a point cette simplicité.
Tendons à sa jeunesse une main bienfaisante;

C'est un infortuné que le Ciel me présente.
Il suffit qu'il soit homme, et qu'il soit malheureux.
Mon fils peut recevoir un sort plus rigoureux.
Il me rappelle Égisthe ; Égisthe est de son âge :
Peut-être, comme lui, de rivage en rivage,
Inconnu, fugitif, et partout rebuté,
Il souffre le mépris qui suit la pauvreté.
L'opprobre avilit l'âme, et flétrit le courage.
Pour le sang de nos dieux quel horrible partage !

On fait croire à Mérope que ce jeune homme est le meurtrier de son fils. Dans son désespoir, elle demande la mort de l'inconnu ; elle veut elle-même répandre son sang. Mais au moment de le faire, elle apprend que c'est son fils même. Polyphonte, surpris de ce qu'elle l'a épargné, conçoit des soupçons, et, pour les éclaircir, il fait conduire de nouveau Égisthe devant elle, et la presse de se venger.

POLYPHONTE, ÉROX, ÉGISTHE, EURYCLÈS, MÉROPE, ISMÉNIE, GARDES.

MÉROPE.

Remplissez vos serments, songez à me venger :
Qu'à mes mains, à moi-seule, on laisse la victime.

POLYPHONTE.

La voici devant vous. Votre intérêt m'anime.
Vengez-vous, baignez-vous au sang[1] du criminel ;
Et sur son corps sanglant je vous mène à l'autel.

MÉROPE.

Ah Dieux !

ÉGISTHE *à Polyphonte.*

Tu vends mon sang à l'hymen de la reine ;
Ma vie est peu de chose, et je mourrai sans peine :
Mais je suis malheureux, innocent, étranger ;
Si le Ciel t'a fait roi, c'est pour me protéger.
J'ai tué justement un injuste adversaire.
Mérope veut ma mort ; je l'excuse, elle est mère :
Je bénirai ses coups prêts à tomber sur moi ;
Et je n'accuse ici qu'un tyran tel que toi.

POLYPHONTE.

Malheureux, oses-tu, dans ta rage insolente...

[1] Pour *dans le sang ;* poétique.

MÉROPE.

Eh ! seigneur, excusez sa jeunesse imprudente.
Élevé loin des cours, et nourri dans les bois,
Il ne sait pas encor ce qu'on doit à des rois.

POLYPHONTE.

Qu'entends-je ? quel discours ! quelle surprise extrême !
Vous, le justifier !

MÉROPE.

Qui moi, seigneur ?

POLYPHONTE.

Vous-même.
De cet égarement sortirez-vous enfin ?
De votre fils, madame, est-ce ici l'assassin ?

MÉROPE.

Mon fils, de tant de rois le déplorable reste,
Mon fils, enveloppé dans un piége funeste,
Sous les coups d'un barbare. . .

ISMÉNIE.

O Ciel ! que faites-vous?

POLYPHONTE.

Quoi ! vos regards sur lui se tournent sans courroux?
Vous tremblez à sa vue, et vos yeux s'attendrissent?
Vous voulez me cacher les pleurs qui les remplissent?

MÉROPE.

Je ne les cache point ; ils paraissent assez :
La cause en est trop juste, et vous la connaissez.

POLYPHONTE.

Pour en tarir la source, il est temps qu'il expire.
Qu'on l'immole, soidats.

MÉROPE, *s'avançant.*

Cruel ! qu'osez-vous dire ?

ÉGISTHE.

Quoi ! de pitié pour moi tous vos sens sont saisis?

POLYPHONTE.

Qu'il meure.

MÉROPE.

Il est. . . .

POLYPHONTE.

Frappez.

MÉROPE, *se jetant entre Égisthe et les soldats.*

Barbare ! il est mon fils.

ÉGISTHE.

Moi ! votre fils ?

MÉROPE, *en l'embrassant.*

Tu l'es ! et ce Ciel que j'atteste,
Ce Ciel qui t'a formé dans un sein si funeste [1],
Et qui trop tard, hélas ! a dessillé mes yeux,
Te remet dans mes bras pour nous perdre tous deux.

ÉGISTHE.

Quel miracle, grands Dieux ! que je ne puis comprendre !

POLYPHONTE.

Une telle imposture a de quoi me surprendre.
Vous, sa mère ? Qui ? vous, qui demandiez sa mort ?

ÉGISTHE.

Ah ! si je meurs son fils, je rends grâce à mon sort.

MÉROPE.

Je suis sa mère. Hélas ! mon amour m'a trahie.
Oui, tu tiens dans tes mains le secret de ma vie,
Tu tiens le fils des dieux enchaîné devant toi,
L'héritier de Cresphonte, et ton maître, et ton roi.
Tu peux, si tu le veux, m'accuser d'imposture ;
Ce n'est pas aux tyrans à sentir la nature.
Ton cœur nourri de sang n'en peut être frappé.
Oui, c'est mon fils, te dis-je, au carnage échappé.

POLYPHONTE.

Que prétendez-vous dire, et sur quelles alarmes ? ...

ÉGISTHE.

Va, je me crois son fils ; mes preuves sont ses larmes,
Mes sentiments, mon cœur, par la gloire animé,
Mon bras qui t'eût puni, s'il n'était désarmé.

POLYPHONTE.

Ta rage auparavant sera seule punie.
C'est trop.

MÉROPE, *se jetant à ses genoux.*

Commencez donc par m'arracher la vie :
Ayez pitié des pleurs dont mes yeux sont noyés.

[1] Ces derniers mots sont parasites et froids.

Que vous faut-il de plus ? Mérope est à vos pieds :
Mérope les embrasse et craint votre colère.
A cet effort affreux, jugez si je suis mère :
Jugez de mes tourments ; ma détestable erreur
Ce matin de mon fils allait percer le cœur.
Je pleure à vos genoux mon crime involontaire.
Cruel ! vous qui vouliez lui tenir lieu de père,
Qui deviez protéger ses jours infortunés,
Le voilà devant vous, et vous l'assassinez.
Son père est mort, hélas ! par un crime funeste ;
Sauvez le fils : je puis oublier tout le reste :
Sauvez le sang des dieux et de vos souverains ;
Il est seul, sans défense, il est entre vos mains.
Qu'il vive, et c'est assez. Heureuse en mes misères,
Lui seul il me rendra mon époux et ses frères.
Vous voyez avec moi ses aïeux à genoux,
Votre roi dans les fers.

ÉGISTHE.

O reine, levez-vous,
Et daignez me prouver que Cresphonte est mon père,
En cessant d'avilir et sa veuve et ma mère.
Je sais peu de mes droits quelle est la dignité ;
Mais le Ciel m'a fait naître avec trop de fierté,
Avec un cœur trop haut, pour qu'un tyran l'abaisse.
De mon premier état j'ai bravé la bassesse,
Et mes yeux du présent ne sont point éblouis.
Je me sens né des rois, je me sens votre fils.
Hercule, ainsi que moi, commença sa carrière ;
Il sentit l'infortune en ouvrant la paupière ;
Et les dieux l'ont conduit à l'immortalité
Pour avoir, comme moi, vaincu l'adversité.
S'il m'a transmis son sang, j'en aurai le courage.
Mourir digne de vous, voilà mon héritage.
Cessez de le prier, cessez de démentir
Le sang des demi-dieux dont on me fait sortir.

POLYPHONTE, *à Mérope.*

Eh bien ! il faut ici nous expliquer sans feinte.
Je prends part aux douleurs dont vous êtes atteinte :
Son courage me plaît ; je l'estime, et je crois
Qu'il mérite en effet d'être du sang des rois.
Mais une vérité d'une telle importance

N'est pas de ces secrets qu'on croit sans évidence.
Je le prends sous ma garde, il m'est déjà remis ;
Et s'il est né de vous, je l'adopte pour fils.

ÉGISTHE.

Vous, m'adopter ?

MÉROPE.

Hélas !

POLYPHONTE.

Réglez sa destinée.
Vous achetiez sa mort avec mon hyménée.
La vengeance à ce point a pu vous captiver.
L'amour fera-t-il moins, quand il faut le sauver ?

MÉROPE.

Quoi, barbare !

POLYPHONTE.

Madame, il y va de sa vie.
Votre âme en sa faveur paraît trop attendrie
Pour vouloir exposer à mes justes rigueurs,
Par d'imprudents refus, l'objet de tant de pleurs.

MÉROPE.

Seigneur, que de son sort il soit du moins le maître,
Daignez. . .

POLYPHONTE.

C'est votre fils, madame, ou c'est un traître.
Je dois m'unir à vous pour lui servir d'appui,
Ou je dois me venger, et de vous, et de lui.
C'est à vous d'ordonner sa grâce ou son supplice.
Vous êtes en un mot sa mère ou sa complice.
Choisissez : mais sachez qu'au sortir de ces lieux,
Je ne vous en croirai qu'en présence des dieux.
Vous, soldats, qu'on le garde ; et vous, que l'on me suive.
(*à Mérope.*)
Je vous attends : voyez si vous voulez qu'il vive.
Déterminez d'un mot mon esprit incertain ;
Confirmez sa naissance en me donnant la main.
Votre seule réponse, ou le sauve, ou l'opprime.
Voilà mon fils, madame ; ou voilà ma victime.
Adieu.

MÉROPE.

Ne m'ôtez pas la douceur de le voir.
Rendez-le à mon amour, à mon vain désespoir.

POLYPHONTE.

Vous le verrez au temple.

ÉGISTHE, *que les soldats emmènent.*

O reine auguste et chère !
O vous que j'ose à peine encor nommer ma mère,
Ne faites rien d'indigne et de vous et de moi ;
Si je suis votre fils, je sais mourir en roi.

Polyphonte est immolé par Égisthe dans le temple.

SCÈNE D'ŒDIPE A COLONE,

PAR DUCIS.

J.-F. Ducis, né en 1733, mort en 1817, est surtout célèbre par ses mitations de quelques-uns des chefs-d'œuvre de Shakspeare. La scène française lui doit *Othello, Hamlet, Macbeth, Roméo et Juliette, le roi Léar,* tous empruntés au poëte anglais, *OEdipe à Colone,* fondé sur un chef-d'œuvre de Sophocle, et *Abufar*, dont la conception appartient à Ducis. Irrégulier dans ses plans, souvent négligé dans son style, il est puissant à émouvoir, et, mieux que personne, il a fait parler sur la scène les sentiments de la nature.

ŒDIPE, ANTIGONE.

OEDIPE, *tenant le bras d'Antigone.*

Ma fille, arrêtons-nous : la fatigue et les ans
Ont dérobé la force à mes pas languissants.
(*S'asseyant sur un débris de rocher.*)
Suis-je bien affermi ? Puis-je être ici tranquille ?

ANTIGONE.

Des rochers, des cyprès, peuplent seuls cet asile.
Mais votre cœur encor se rouvre à vos enuuis.

OEDIPE.

Je ne sortirai pas de la place où je suis.

ANTIGONE.

O Ciel ! que dites-vous ?

OEDIPE.

O ma chère Antigone !
Je suis las de traîner l'horreur qui m'environne.
Je vais cesser de vivre.

ANTIGONE.

Et tels sont les discours
Dont vos cruels chagrins m'entretiennent toujours !

OEDIPE.

As-tu vu quelquefois le débris des naufrages
Rejeté par des flots, chassé par les rivages ?

ANTIGONE.

Eh bien ?

OEDIPE.

Voilà mon sort.

ANTIGONE.

Ainsi donc votre esprit
S'abreuve avec plaisir d'un poison qui l'aigrit!

OEDIPE.

Je suis Œdipe.

ANTIGONE.

Hélas ! faut-il qu'instruit par l'âge,
Votre Antigone en vain vous exhorte au courage !

OEDIPE.

Avec quelle rigueur les ingrats m'ont chassé !

ANTIGONE.

Je suis auprès de vous ; oubliez le passé.

OEDIPE.

Je les aimais.

ANTIGONE.

Songez...

OEDIPE.

Je prévois leurs misères :
L'orgueil aura bientôt divisé les deux frères.
Je l'ai prédit.

ANTIGONE.

Perdez ce fatal souvenir.

OEDIPE.

Le Ciel ne peut manquer nn jour de les punir.

ANTIGONE.

Peut-être.

OEDIPE.

Oui, tu verras le fougueux Polynice
De mon sort quelque jour envier le supplice.

ANTIGONE.

Thésée ici bientôt va vous tendre les bras.

OEDIPE.

Crois-tu qu'à mon aspect il ne frémira pas ?

ANTIGONE.

Tant que nous respirons, le Ciel à nos alarmes,
D'un bonheur, quel qu'il soit, laisse entrevoir les charmes.
Ne me dérobez pas l'espoir que j'en conçoi [1].

OEDIPE.

Je ne te blâme point, j'ai pensé comme toi.
D'être heureux, en naissant l'homme apporte l'envie ;
Mais il n'est point, crois-moi, de bonheur dans la vie.
Il lui faut, d'âge en âge, en changeant de malheur,
Payer le long tribut qu'il doit à la douleur.
Ses premiers jours, peut-être, ont pour lui quelques charmes ;
Mais qu'il connaît bientôt l'infortune et les larmes!
Il meurt dès qu'il respire, il se plaint au berceau ;
Tout gémit sur la terre, et tout marche au tombeau.

ANTIGONE.

De vous plus que jamais la tristesse s'empare.

OEDIPE.

Époux, pères, enfants, il faut qu'on se sépare;
C'est un arrêt du sort, nul ne peut l'éviter.

ANTIGONE.

Hélas!

OEDIPE.

Ne pleure point.

ANTIGONE.

Ah! vous m'allez quitter.

[1] Pour *conçois*.

OEDIPE.

Va, crois-moi, prends pitié de ton malheureux père.
Ma fille, assez longtemps j'ai gémi sur la terre.
Vois ces tremblantes mains, vois ce corps épuisé.

ANTIGONE.

Sous le fardeau des ans il n'est point affaissé.

OEDIPE.

Ah ! je n'en sens pas moins leur nombre et ma faiblesse.

ANTIGONE.

Les dieux vous donneront la plus longue vieillesse.

OEDIPE.

Ma vie est un supplice ; et, pour me secourir,
Il ne me reste plus que l'espoir de mourir.

ANTIGONE.

Vous plaignez-vous des soins et du cœur d'Antigone ?
Vous ai-je abandonné ?

OEDIPE.

Ma fille, hélas ! pardonne.
Je t'outrageais sans doute. Eh ! qui, jusqu'à ce jour,
M'a montré plus que toi de constance et d'amour ?
Ton sort me fait frémir.

ANTIGONE.

Mon sort ! je le préfère
A l'hymen le plus doux, au trône de mon frère.
Hélas ! c'est à mon bras que le vôtre eut recours.
Si mon sexe trop faible a borné mes secours,
Par ma tendresse au moins j'ai calmé vos alarmes ;
J'ai soutenu vos pas, j'ai recueilli vos larmes.
Hélas ! pour vous nourrir, j'ai souvent mendié
Les refus insultants d'une avare pitié.
Il semblait que le Ciel, adoucissant l'outrage,
Aux malheurs de mon père égalât mon courage.
Seule au fond des déserts, j'ai marché sans effroi,
Croyant avoir toujours vos vertus près de moi.
Vos ennuis sont les miens, ma douleur est la vôtre.
Nous seuls nous nous restons, consolés l'un par l'autre.
L'univers nous oublie : ah ! recevons, du moins,
Moi, vos tristes soupirs, et vous, mes tendres soins !

Que Thèbe à vos deux fils offre un trône en partage;
Vous suivre et vous aimer, voilà mon héritage.

OEDIPE.

Dieux, vous avez payé mes tourments, mes travaux!
Ma joie en ce moment a passé tous mes maux.
Mais dis, où sommes-nous?

ANTIGONE.

Sous ces cyprès arides
Je vois le temple affreux des tristes Euménides.
D'horreur à cet aspect mon esprit est frappé...
Mon père, ah! d'où vous vient cet air préoccupé?
Quelque nouvel effroi semble encor vous surprendre.

OEDIPE.

Les Euménides! Ciel! ah! je crois les entendre.
Je crois les voir ici s'attacher sur mes pas.
Ma fille, approche-toi; ne m'abandonne pas.

ANTIGONE.

Dans ses égarements le voilà qui retombe.
Hélas! sous tant de maux je crains qu'il ne succombe.
Rassurez-vous, mon père.

OEDIPE.

O supplice! ô tourments!

ANTIGONE.

Modérez dans mes bras ces affreux mouvements.
Hélas! dans ces déserts quels secours puis-je attendre?

OEDIPE.

O filles des enfers! vous qui devez m'entendre,
Vous de qui j'ai reçu ma naissance et mon nom,
Vous qui m'avez jeté sur le mont Cythéron,
Divinités d'Œdipe, exaucez ma prière!

ANTIGONE.

Suspendez, justes dieux, les transports de mon père.

OEDIPE.

Indomptable pouvoir du sort qui me poursuit,
Dans quel horrible état mes forfaits m'ont réduit!

ANTIGONE.

Le Ciel vous y forçait.

OEDIPE.

A mon esprit timide
N'offrez plus, dieux vengeurs, les champs de la Phocide,
Cachez-moi par pitié ce sentier douloureux
Où j'ai percé les flancs d'un père malheureux;
Cachez-moi cet autel où des serments impies
Ont joint deux chastes cœurs, aux flambeaux des furies;
Cet autel exécrable où leurs serpents hideux
Déjà de leurs replis nous enchaînaient tous deux,
Où Mégère debout, avec un ris funeste,
Sous les traits de l'hymen consacra notre inceste.

ANTIGONE.

Mon père !

OEDIPE.

O ma patrie ! et vous, dieux outragés,
J'ai fait ce que j'ai pu, je vous ai tous vengés.
N'a-t-on pas vu ces mains, secondant ma colère,
Creuser ces yeux sanglants, en chasser la lumière ?

ANTIGONE.

Dieux !

OEDIPE.

J'ai rempli le monde et d'horreur et d'effroi.
Les peuples à mon nom s'arment tous contre moi.

ANTIGONE.

Hé, seigneur !

OEDIPE.

O Jocaste, ô mère malheureuse !
Que tu prévoyais bien ma destinée affreuse!
Et toi, berceau sanglant où j'aurais dû périr,
Rochers du Cythéron, j'y reviens pour mourir!

ANTIGONE.

Hélas!

OEDIPE.

Es-tu content? j'ai massacré mon père,
J'ai profané l'hymen par l'hymen de ma mère :
Du fond de tes déserts je sortis vertueux;
J'y retourne assassin, proscrit, incestueux,
Traînant partout mes maux, mes forfaits, mes ténèbres.
Entends mes derniers vœux, entends mes cris funèbres.

ANTIGONE.

O ciel!

OEDIPE.

De mon tombeau je me vais emparer;
Voilà, voilà la pierre où je dois expirer.

ANTIGONE.

Quelle horreur!

OEDIPE.

Je ne veux, lorsque ma mort s'apprête,
Que l'abri d'un rocher pour y cacher ma tête.

ANTIGONE.

Mon père!

OEDIPE.

Tout s'ébranle à mon funeste nom.

ANTIGONE.

Mon père, écoutez-moi!

OEDIPE.

Cythéron! Cythéron!

ANTIGONE.

Dissipez vos terreurs, sortez de ce supplice.
Souffrez...

OEDIPE.

Retire-toi, malheureux Polynice :
Viens-tu dans ces déserts, par un forfait nouveau,
Pour m'en fermer l'accès, t'asseoir sur mon tombeau?
Viens-tu me disputer un repos que j'implore,
Et forcer ma vengeance à te maudire encore?

ANTIGONE.

C'est Antigone, hélas! qui vous embrasse ici.

OEDIPE.

Les cruels!... On m'entraîne... et toi, ma fille, aussi!
Tu braves mes sanglots, tu braves mes prières ;
Tu te joins contre Œdipe à tes barbares frères!
Après tant de bienfaits, après tant de secours,
Tu t'es lassée enfin de consoler mes jours!
Vois mon triste abandon, mes pleurs, ma solitude :
Le plus grand de mes maux est ton ingratitude.

ANTIGONE.

Connaissez mieux mon cœur, ma tendresse, ma foi.
Je vous tiens dans mes bras : détrompez-vous.

OEDIPE.

C'est toi!
Laisse-moi m'assurer, en t'y pressant moi-même,
Que je n'ai pas perdu l'unique objet que j'aime.

ANTIGONE.

C'est moi qui vous chéris, c'est moi qui vis pour vous.

OEDIPE.

Ah! je me sens calmer par des accents si doux.
O consolante voix! nature! ô tendres charmes;
Que je puisse à loisir t'arroser de mes larmes!

ANTIGONE.

Et moi, mon père, et moi, pour calmer vos douleurs,
Que je puisse à mon tour vous baigner de mes pleurs!

OEDIPE.

Oui, tu seras un jour, chez la race nouvelle,
De l'amour filial le plus parfait modèle.
Tant qu'il existera des pères malheureux,
Ton nom consolateur sera sacré pour eux;
Il peindra la vertu, la pitié douce et tendre :
Jamais sans tressaillir ils ne pourront l'entendre.

ANTIGONE.

Comment ce Ciel si juste a-t-il pu vous livrer
Aux douleurs dont l'excès vient de vous déchirer!

OEDIPE.

N'accusons point des dieux la justice suprême.
Quels que soient nos destins, elle est toujours la même.
Leurs secrètes faveurs, les généreux bienfaits,
Ont surpassé souvent tous les maux qu'ils m'ont faits :
Vous me voyez gémir sous la main qui m'immole;
Mais vous n'entendez pas la voix qui me console.
Qui sait, lorsque le sort nous frappe de ses coups,
Si le plus grand malheur n'est pas un bien pour nous!
Hélas! de l'avenir vains juges que nous sommes!
Ignorer et souffrir, voilà le sort des hommes.
Nous errons avec crainte et dans l'obscurité
Sous l'astre impérieux de la fatalité.
Tout trahit nos projets, tout sert à les confondre :
De nos seules vertus nous pouvons nous répondre [1].

[1] Qui oserait se répondre de ses vertus?

Grands dieux! oui, je commence à lire en vos desseins ;
Tout entiers devant moi vous offrez mes destins :
Vous m'avez entouré de douleurs et de crimes,
Pour mieux voir votre Œdipe au fond de tant d'abîmes,
Pour mieux le contempler luttant, privé d'appui,
A qui l'emporterait de son sort ou de lui.

SCÈNE D'AGAMEMNON.

AGAMEMNON, CLYTEMNESTRE, ORESTE, CASSANDRE, STROPHUS, PEUPLE ET SOLDATS, *portant des trophées. Cassandre descend vers un des côtés de la scène et demeure dans l'abattement.*

AGAMEMNON.

Salut, ô murs d'Argos, ô palais ! ô patrie !
O terre, où de Pélops la race fut nourrie !
Recevez, amis chers, et vous, augustes lieux,
Ces pleurs qu'un saint transport fait couler de mes yeux,
Tributs de mes respects et de ma tendre joie !
Les dieux seuls ont permis qu'enfin je vous revoie.
Si le grand Jupiter qui me rend à ces bords
N'a pas joint ma dépouille à tant d'illustres morts,
S'il a de mille exploits payé dix ans d'absence,
D'un solennel hommage honorons sa puissance.
Qu'aux yeux de tous les Grecs dans le temple assemblés,
Coule à longs flots le sang des taureaux immolés;
Que sur l'autel chargé de fruits et de guirlandes,
Les prêtres en leurs chants consacrent nos offrandes,
Et sur les trépieds d'or brûlent un pur encens
Qui porte aux immortels nos vœux reconnaissants.
Déposons ce trophée aux pieds de leurs images.

STROPHUS.

Si d'un prince fidèle accueillant les hommages
Un vainqueur se souvient...

AGAMEMNON.

C'est toi, digne Strophus!
Toi, qui dus à mon fils enseigner tes vertus!
Approche de ce cœur assuré de ton zèle.
Après les longs travaux d'une guerre cruelle,
Au sein de ma patrie, et pressé dans vos bras,
Que j'aime à respirer des horreurs des combats!

ORESTE.

Mon père !

AGAMEMNON.

Mon cher fils ! espoir de ma famille !
Mais quoi ? que fait Électre ? où peut être ma fille ?

CLYTEMNESTRE.

Ta fille, dont les pleurs te demandaient aux flots,
Consulte sur ton sort les prêtres de Délos.

AGAMEMNON.

Puissent-ils rassurer sa pieuse tendresse !...
Mais d'où vient sur ton front cette morne tristesse,
Clytemnestre ? pourquoi, dans de si doux moments,
Ton trouble répond-il à mes embrassements ?

CLYTEMNESTRE.

La crainte de ta mort, sur de vains bruits semée,
Fut cent fois démentie et cent fois confirmée ;
De tourments si divers j'éprouvai la rigueur,
Que le bonheur est lent à passer dans mon cœur.

ORESTE.

Oui, mon père, nos vœux et nos tendres alarmes
Ont suivi tous tes pas dans le péril des armes ;
Moi, que dans ce palais tu laissas tout enfant,
Je brûlais de connaître un père triomphant ;
Fier de tous les succès dont la gloire t'honore,
Je me les fis cent fois dire et redire encore.
Je comptais, tous les mois loin de nous écoulés,
Le nombre des héros par ta main immolés ;
Je me faisais tracer, pour toi plein d'épouvante,
Les bords du Simoïs, les rivages du Xante,
L'enceinte de nos camps, et Troie, et ses remparts.
J'imaginais te voir, au travers des hasards
Allant vaincre, et soudain je demandais des armes,
Ou tombant sous les coups, et je versais des larmes.

AGAMEMNON.

Douce ivresse, qu'un père a peine à déguiser !

ORESTE.

Ces redoutables mains, laisse-moi les baiser.

AGAMEMNON.

Pieux et tendre amour !

ORESTE.

Est-ce là cette épée
Que du sang ennemi ta valeur a trempée?...
Permets que je la touche, et d'un respect sacré
Que je laisse un garant sur ce fer révéré.

AGAMEMNON.

Mon fils, je la réserve à ton jeune courage.

ORESTE.

Quel éclatant honneur m'a dérobé mon âge!
Tout poudreux et sanglant, marchant à tes côtés,
Quels triomphes mon bras n'eût-il pas remportés ?
Oreste eût partagé ta fortune guerrière :
Peut-être, comme Achille, il eût dans la poussière
Traîné ce fier Hector, Hector même...

CASSANDRE.

O douleur!

AGAMEMNON.

Arrête, mon cher fils, cette femme est sa sœur.
Épargnons-lui l'aspect d'une joie importune ;
Comme un arrêt des dieux révérons l'infortune.
Malheureuse Cassandre, approche sans effroi ,
Ne redoute mon fils, ni sa mère, ni moi ;
Qui ne respecterait ton illustre disgrâce,
Ton âge, tes chagrins, et l'éclat de ta race?

CLYTEMNESTRE.

La fille de Priam, d'un maître impérieux
N'aura point à souffrir l'orgueil injurieux.
Ses droits me sont sacrés, je veux qu'on les respecte...
(*Cassandre recule avec effroi.*)
Quel regard ! notre foi serait-elle suspecte?
Pourquoi cet air affreux qui me glace d'horreur ?
Dépouille toute haine, et parle sans terreur...
(*Cassandre montre la même crainte.*)
C'en est trop.

CASSANDRE.

Cette femme importune ma vue...
Tous mes sens ont frémi.

AGAMEMNON.

Quelle horreur imprévue
T'inspire Clytemnestre, et d'où naît ce transport ?

CASSANDRE.

Je touche enfin la terre où m'attendait la mort.

AGAMEMNON.

Contre tous les périls ta vie est assurée.

CASSANDRE.

Tu n'en crois pas le dieu dont je suis inspirée...
A l'oracle trop vrai par ma bouche dicté
Il attacha le doute et l'incrédulité.
Amante d'Apollon, à sa flamme immortelle,
Depuis que ma froideur se montra si rebelle,
Ce dieu me retira son favorable appui.
Il m'accabla des maux que je pleure aujourd'hui.
Mes yeux ont vu périr ma famille immolée...
Que suis-je? une ombre errante aux enfers appelée.
L'heure fatale approche... Adieu, fleuves sacrés!
Ondes du Simoïs, sur vos bords révérés
Vous ne me verrez plus, comme en nos jours propices,
Parer de nœuds de fleurs l'autel des sacrifices ;
Et ma voix, chez les morts où bientôt je descends,
Au bruit de l'Achéron mêlera ses accents.

AGAMEMNON.

Exempte des frayeurs qu'inspire l'esclavage,
Est-ce à toi d'écouter un désespoir sauvage?
Qui pourrait menacer ton repos ou tes jours?

CASSANDRE.

Hélas! des Phrygiens tels étaient les discours.
Vainement j'annonçai le terme de leur gloire,
La chute de leurs murs, qu'ils n'ont pas voulu croire ;
Cependant et leur gloire et leurs murs ne sont plus.

CLYTEMNESTRE.

Pourquoi t'entretenir de chagrins superflus?
Tes pleurs nous font injure, et ce jour...

CASSANDRE.

Oui, Cassandre,
Vois Ilion fumant et chante sur sa cendre.
Suis-les au temple, unis ta voix à leurs concerts,
Chante Troie expirée et ses enfants aux fers!
Ah! je vous vois encore... insensés! c'est la veille
De cette nuit fatale où la mort les réveille...
Vous entraînez ce monstre, ouvrage de Pallas,

Dont les flancs habités recélaient le trépas.
Moi seule, l'œil en feu, saisie, épouvantée,
Respirant l'avenir dont j'étais agitée,
J'accours soudain, je vole, et crie : Ah, malheureux !
Quel temps vous choisissez pour ces hymnes, ces jeux ?
Vous vous couvrez de fleurs, vous couronnez vos têtes,
Quelle torche funèbre accompagne vos fêtes ?...
Le piége est prêt.... voyez le sang rougir ces bords,
Ces flammes éclairant la nuit, l'onde, et nos ports...
Inutiles discours ! ils ont fermé l'oreille,
Ils m'osaient dédaigner... ton erreur est pareille.
Oui, ce jour met un terme aux horreurs de mon sort.
Je touche enfin la terre où m'attendait la mort.

AGAMEMNON.

Sa raison l'abandonne... hélas ! Troie embrasée
Est présente à ses yeux et trouble sa pensée.
Entrons, laissons au temps à calmer ses regrets,
Et de la pompe sainte ordonnons les apprêts.

LEMERCIER.

SCÈNE DU MISANTHROPE, DE MOLIÈRE.

Molière (1620-1673), après d'assez bonnes études, se fit comédien ambulant, et composa pour sa troupe quelques farces qui sont perdues. Mais, profond observateur des mœurs et du cœur humain, il s'éleva bientôt à la bonne comédie, jusqu'alors à peu près inconnue en France. Ses succès le fixèrent à Paris, et lui valurent la faveur du roi, la considération, et la fortune. Il a eu, dans la comédie, des imitateurs et point de rival. Personne ne l'a égalé ni dans l'art d'approfondir un caractère, ni dans la force comique, ni dans l'originalité du style. *Le Misanthrope, le Tartufe, les Femmes savantes, l'Avare* sont les chefs-d'œuvre de ce rare génie ; et les beautés abondent dans ses autres ouvrages, principalement dans *l'École des maris, l'École des femmes, le Bourgeois gentilhomme, le Malade imaginaire.* Mais, en voulant corriger les mœurs de son siècle d'un reste de roideur et de pédanterie, il est probable que Molière n'a contribué que trop à leur relâchement.

Le misanthrope est un homme de qualité qui porte dans le monde une vertu austère et chagrine, une franchise outrée et une humeur un peu farouche. On va voir se développer ce caractère dans la scène que nous transcrivons.

ORONTE, ALCESTE, PHILINTE.

ORONTE, *à Alceste.*

J'ai su là-bas que, pour quelques emplettes,
Éliante est sortie, et Célimène aussi.
Mais, comme l'on m'a dit que vous étiez ici,
J'ai monté pour vous dire, et d'un cœur véritable,
Que j'ai conçu pour vous une estime incroyable,
Et que, depuis longtemps, cette estime m'a mis
Dans un ardent désir d'être de vos amis.
Oui, mon cœur au mérite aime à rendre justice,
Et je brûle qu'un nœud d'amitié nous unisse.
Je crois qu'un ami chaud, et de ma qualité,
N'est pas assurément pour [1] être rejeté.

Pendant le discours d'Oronte, Alceste est rêveur, sans faire attention que c'est à lui qu'on parle, et ne sort de sa rêverie que quand Oronte lui dit :

C'est à vous, s'il vous plaît, que ce discours s'adresse.

ALCESTE.

A moi, monsieur?

ORONTE.

A vous. Trouvez-vous qu'il vous blesse?

ALCESTE.

Non pas. Mais la surprise est fort grande pour moi,
Et je n'attendais pas l'honneur que je reçoi [2].

ORONTE.

L'estime où je vous tiens [3] ne doit point vous surprendre
Et de tout l'univers vous la pouvez prétendre.

ALCESTE.

Monsieur...

ORONTE.

L'État n'a rien qui ne soit au-dessous
Du mérite éclatant que l'on découvre en vous.

ALCESTE.

Monsieur...

ORONTE.

Oui, de ma part, je vous tiens préférable
A tout ce que j'y vois de plus considérable.

[1] *Fait pour...* — [2] Pour *reçois ;* licence poétique. — [3] *Que j'ai pour vous.*

ALCESTE.

Monsieur...

ORONTE.

Sois-je du ciel écrasé, si je mens ;
Et, pour vous confirmer ici mes sentiments,
Souffrez qu'à cœur ouvert, monsieur, je vous embrasse,
Et qu'en votre amitié je vous demande place.
Touchez là, s'il vous plaît. Vous me la promettez,
Votre amitié?

ALCESTE.

Monsieur...

ORONTE.

Quoi, vous y résistez?

ALCESTE.

Monsieur, c'est trop d'honneur que vous me voulez faire,
Mais l'amitié demande un peu plus de mystère [1],
Et c'est assurément en profaner le nom,
Que de vouloir le mettre à toute occasion.
Avec lumière et choix cette union veut naître ;
Avant de nous lier, il faut nous mieux connaître ;
Et nous pourrions avoir telles complexions,
Que tous deux du marché nous nous repentirions.

ORONTE.

Parbleu, c'est là-dessus parler en homme sage,
Et je vous en estime encore davantage.
Souffrons donc que le temps forme des nœuds si doux,
Mais, cependant, je m'offre entièrement à vous.
S'il faut faire à la cour pour vous quelque ouverture,
On sait qu'auprès du roi je fais quelque figure ;
Il m'écoute : et, dans tout, il en use, ma foi,
Le plus honnêtement du monde avecque [2] moi.
Enfin, je suis à vous de toutes les manières ;
Et, comme votre esprit a de grandes lumières,
Je viens, pour commencer entre nous ce beau nœud,
Vous montrer un sonnet que j'ai fait depuis peu,
Et savoir s'il est bon qu'au public je l'expose.

ALCESTE.

Monsieur, je suis peu propre à décider la chose,
Veuillez m'en dispenser.

[1] De réflexion. — [2] Vieux, pour *avec*.

ORONTE.

Pourquoi ?

ALCESTE.

J'ai le défaut
D'être un peu plus sincère en cela qu'il ne faut.

ORONTE.

C'est ce que je demande, et j'aurais lieu de plainte
Si, m'exposant à vous pour me parler sans feinte,
Vous alliez me trahir, et me déguiser rien.

ALCESTE.

Puisqu'il vous plaît ainsi, monsieur, je le veux bien.

ORONTE.

Sonnet. C'est un sonnet. *L'espoir*... C'est une dame,
Qui de quelque espérance avait flatté ma flamme.
L'espoir... Ce ne sont point de ces grands vers pompeux,
Mais de petits vers doux, tendres et langoureux.

ALCESTE.

Nous verrons bien.

ORONTE.

L'espoir... Je ne sais si le style
Pourra vous en paraître assez net et facile,
Et si du choix des mots vous vous contenterez.

ALCESTE.

Nous allons voir, monsieur.

ORONTE.

Au reste, vous saurez
Que je n'ai demeuré [1] qu'un quart d'heure à le faire.

ALCESTE.

Voyons, monsieur; le temps ne fait rien à l'affaire.

ORONTE *lit*.

L'espoir, il est vrai, nous soulage,
Et nous berce un temps notre ennui;
Mais, Philis, le triste avantage,
Lorsque rien ne marche après lui !

PHILINTE.

Je suis déjà charmé de ce petit morceau.

[1] *Demeurer*, dans ce sens et dans celui d'*habiter*, prend l'aux. *avoir*.

ALCESTE, *bas à Philinte.*

Quoi! vous avez le front de trouver cela beau?

ORONTE.

Vous eûtes de la complaisance ;
Mais vous en deviez moins avoir,
Et ne vous pas mettre en dépense,
Pour ne me donner que l'espoir.

PHILINTE.

Ah! qu'en termes galantes ces choses-là sont mises!

ALCESTE, *bas à Philinte.*

Hé quoi! vil complaisant, vous louez des sottises!

ORONTE.

S'il faut qu'une attente éternelle
Pousse à bout l'ardeur de mon zèle,
Le trépas sera mon recours.
Vos soins ne peuvent m'en distraire :
Belle Philis, on désespère
Alors qu'on espère toujours.

PHILINTE.

La chute en est jolie, amoureuse, admirable,

ALCESTE, *bas à part.*

La peste de ta chute, empoisonneur au diable!
En eusses-tu fait une à te casser le nez!

PHILINTE.

Je n'ai jamais ouï des vers si bien tournés.

ALCESTE, *bas à part.*

Morbleu!

ORONTE, *à Philinte.*

Vous me flattez, et vous croyez peut-être...

PHILINTE.

Non, je ne flatte point.

ALCESTE, *bas à part.*

Hé, que fais-tu donc, traître?

ORONTE, *à Alceste.*

Mais, pour vous, vous savez quel est notre traité.
Parlez-moi, je vous prie, avec sincérité.

ALCESTE.

Monsieur, cette matière est toujours délicate,
Et, sur le bel esprit, nous aimons qu'on nous flatte.
Mais un jour, à quelqu'un dont je tairai le nom,
Je disais, en voyant des vers de sa façon,
Qu'il faut qu'un galant homme ait toujours grand empire
Sur les démangeaisons qui nous prennent d'écrire ;
Qu'il doit tenir la bride aux grands empressements
Qu'on a de faire éclat de tels amusements ;
Et que, par la chaleur de montrer ses ouvrages,
On s'expose à jouer de mauvais personnages.

ORONTE.

Est-ce que vous voulez me déclarer par là
Que j'ai tort de vouloir...?

ALCESTE.

Je ne dis pas cela.
Mais je lui disais, moi, qu'un froid [1] écrit assomme,
Qu'il ne faut que ce faible à décrier un homme,
Et qu'eût-on d'autre part cent belles qualités,
On regarde les gens par leurs méchants côtés.

ORONTE.

Est-ce qu'à mon sonnet vous trouvez à redire ?

ALCESTE.

Je ne dis pas cela. Mais, pour ne point écrire,
Je lui mettais aux yeux comme, dans notre temps,
Cette soif a gâté de fort honnêtes gens.

ORONTE.

Est-ce que j'écris mal, et leur ressemblerais-je?

ALCESTE.

Je ne dis pas cela. Mais enfin, lui disais-je,
Quel besoin si pressant avez-vous de rimer?
Et qui diantre vous pousse à vous faire imprimer?
Si l'on peut pardonner l'essor d'un mauvais livre,
Ce n'est qu'aux malheureux qui composent pour vivre.
Croyez-moi. Résistez à vos tentations,
Dérobez au public ces occupations,
Et n'allez point quitter, de quoi que l'on vous somme.
Le nom que, dans la cour [2], vous avez d'honnête homme [3],

[1] *Insipide.*—[2] *A* la cour.—[3] Homme de sens, homme de bonne compagnie.

Pour prendre, de la main d'un avide imprimeur,
Celui de ridicule et misérable auteur.
C'est ce que je tâchai de lui faire comprendre.

ORONTE.

Voilà qui va fort bien, et je crois vous entendre.
Mais, ne puis-je savoir ce que dans mon sonnet...?

ALCESTE.

Franchement, il est bon à mettre au cabinet;
Vous vous êtes réglé sur de méchants modèles,
Et vos expressions ne sont point naturelles.
Qu'est-ce que, *nous berce un temps notre ennui,*
Et que, *rien ne marche après lui?*
Que, *ne vous pas mettre en dépense*
Pour ne me donner que l'espoir?
Et que, *Philis, on désespère,*
Alors qu'on espère toujours?

Ce style figuré, dont on fait vanité,
Sort du bon caractère et de la vérité;
Ce n'est que jeu de mots, qu'affectation pure,
Et ce n'est point ainsi que parle la nature.
Le méchant goût du siècle en cela me fait peur;
Nos pères, tout grossiers, l'avaient beaucoup meilleur;
Et je prise bien moins tout ce que l'on admire,
Qu'une vieille chanson que je m'en vais vous dire.

Si le roi m'avait donné
Paris sa grand'ville,
Et qu'il me fallût quitter
L'amour de ma mie,
Je dirais au roi Henri :
Reprenez votre Paris,
J'aime mieux ma mie, oh gay !
J'aime mieux ma mie.

La rime n'est pas riche, et le style en est vieux :
Mais ne voyez-vous pas que cela vaut bien mieux
Que ces colifichets dont le bon sens murmure,
Et que la passion parle là toute pure?

Si le roi m'avait donné, etc., etc.

Voilà ce que peut dire un cœur vraiment épris.
(*à Philinte qui rit*)
Oui, monsieur le rieur, malgré vos beaux esprits,

J'estime plus cela que la pompe fleurie
De tous ces faux-brillants où [1] chacun se récrie.

ORONTE.

Et moi, je vous soutiens que mes vers sont fort bons.

ALCESTE.

Pour les trouver ainsi vous avez vos raisons;
Mais vous trouverez bon que j'en puisse avoir d'autres,
Qui se dispenseront de se soumettre aux vôtres.

ORONTE.

Il me suffit de voir que d'autres en font cas.

ALCESTE.

C'est qu'ils ont l'art de feindre, et moi, je ne l'ai pas.

ORONTE.

Croyez-vous donc avoir tant d'esprit en partage?

ALCESTE.

Si je louais vos vers, j'en aurais davantage.

ORONTE.

Je me passerai fort que vous les approuviez.

ALCESTE.

Il faut bien, s'il vous plaît, que vous vous en passiez.

ORONTE.

Je voudrais bien, pour voir, que de votre manière,
Vous en composassiez sur la même matière.

ALCESTE.

J'en pourrais, par malheur, faire d'aussi méchants [2],
Mais je me garderais de les montrer aux gens.

ORONTE.

Vous me parlez bien ferme, et cette suffisance...

ALCESTE.

Autre part que chez moi cherchez qui vous encense.

ORONTE.

Mais, mon petit monsieur, prenez-le un peu moins haut.

[1] Sur lesquels.—[2] *Mauvais.*

ALCESTE.

Ma foi, mon grand monsieur, je le prends comme il faut.

PHILINTE, *se mettant entre deux.*

Hé! messieurs, c'en est trop. Laissez cela, de grâce.

ORONTE.

Ah! j'ai tort, je l'avoue, et je quitte la place.
Je suis votre valet, monsieur, de tout mon cœur.

ALCESTE.

Et moi, je suis, monsieur, votre humble serviteur.

SCÈNE DES DEUX GENDRES,

PAR M. ÉTIENNE.

Le vieillard Dupré a cédé toute sa fortune à ses deux gendres, Dalainville, ambitieux intrigant, et Dervière, tartufe de philanthropie et de bienfaisance. Il doit passer six mois de l'année chez l'un et six mois chez l'autre. Mais ces ingrats le traitent bientôt avec mépris et dureté. C'est avec l'un d'eux qu'il a la conversation suivante.

DUPRÉ, DERVIÈRE.

DERVIÈRE.

Ah! mon père, c'est vous! quel moment pour mon cœur!
Je viens à Dalainville annoncer mon bonheur.
Ce plan que nuit et jour dès longtemps je médite
Est enfin adopté.

DUPRÉ.

Je vous en félicite.

DERVIÈRE.

Vous sentez que pour moi c'est un brillant succès :
Le ministre le fait imprimer à ses frais.

DUPRÉ.

Et d'un projet si beau qu'espérez-vous, mon gendre?

DERVIÈRE.

Les malheureux n'ont plus de larmes à répandre.
Il assure au vieillard l'aisance et le repos,
Promet à l'indigent d'honorables travaux,

Des divers éléments fait cesser les ravages,
Met le cultivateur à l'abri des orages
Et de tous les fléaux dont le Ciel irrité
Accable trop souvent la triste humanité !

DUPRÉ.

C'est fort beau. Vous pourriez, dans cette circonstance,
Donner un libre cours à votre bienfaisance.

DERVIÈRE.

Parlez, que dois-je faire? est-il des malheureux?
Je suis prêt, s'il le faut, à m'immoler pour eux.

DUPRÉ.

Il s'agit d'un parent que le malheur accable;
Jetez sur lui, mon gendre, un regard favorable :
J'aurais rempli jadis un devoir aussi doux;
Maintenant il faut bien que je m'adresse à vous.

DERVIÈRE.

Hélas! dans ce moment, cela m'est impossible.
Ah! qu'un pareil refus afflige un cœur sensible!
Que ne m'avez-vous donc hier parlé pour lui?
Mais comment voulez-vous que je fasse aujourd'hui?
Mes épargnes d'un an viennent d'être données
A des incendiés des Basses-Pyrénées.

DUPRÉ.

Eh ! vous allez bien loin chercher des malheureux,
Quand il en est ici qui fatiguent vos yeux.
Oui, dût votre fierté s'en trouver offensée,
Mon gendre, vous allez connaître ma pensée :
Ces airs de bienfaisance et ce brillant vernis
Ne trompent que les sots, je vous en avertis :
De cette belle ardeur je ne suis point la dupe;
De vous, je le vois bien, vous voulez qu'on s'occupe.
Le monde où nous vivons est plein de charlatans
Qui tâchent d'arrêter les regards des passants.
Répand-on des bienfaits? il faut qu'un journaliste
Dans sa feuille aussitôt en imprime une liste.
La charité jadis s'exerçait sans éclat;
A Paris maintenant on s'en fait un état.
Tout n'est plus que calcul, et cette ardeur factice
Est un masque nouveau qui couvre l'avarice.

DERVIÈRE.

A faire des heureux appliquez-vous donc bien :
De tout empoisonner on trouve le moyen.

DUPRÉ.

Mais où sont, s'il vous plaît, les heureux que vous faites?
Je n'en ai jusqu'ici vu que dans les gazettes.
Avez-vous obligé des parents, des amis?
L'humanité pourtant respire en vos écrits;
Vous y plaignez le sort des nègres de l'Afrique,
Et vous ne pouvez pas garder un domestique.

DERVIÈRE.

Fort bien! de la satire épuisez tous les traits :
De semblables discours ne m'atteindront jamais.
Est-il des mécontents? qu'ils parlent sans rien craindre.

DUPRÉ.

Il en est quelques-uns de trop fiers pour se plaindre.

DERVIÈRE.

A se taire toujours s'ils veulent s'obstiner,
Je n'ai pas, j'en conviens, l'art de les deviner.

DUPRÉ.

Vos vœux sont accomplis : ils ont parlé, mon gendre;
Mais il ne paraît pas qu'ils se soient fait entendre.
Adieu. C'est aujourd'hui que je sors de chez vous.
Je n'oublîrai jamais un accueil aussi doux,
Et vous pouvez compter sur la reconnaissance
Dont je suis pénétré pour votre bienfaisance.

SUPPLÉMENT ET ADDITIONS.

LA VIEILLE FILLE.

Pauvre fille, toujours ici-bas oubliée.
Toi dont la vie était une lente douleur,
Dont l'âme méconnue en soi s'est repliée,
Amèrement blessée au toucher du malheur ;

Toi qui viens de mourir aussi chaste qu'un ange,
Et dont le front blanchi dort sous le blanc *linceul,*
Toi que nul n'a choisie, et dont la fleur d'orange
N'a, de son pâle éclat, paré que le *cercueil;*

Console-toi, ma sœur, de ce triste hyménée!
De ces vierges qui vont chantant l'hymne de mort,
Fières de leur jeunesse et de leur destinée,
Plus d'une, après l'épreuve, aurait choisi ton sort.

Ton âme vers la paix s'est enfin élancée;
Tu pars riche de pleurs, tous ont été comptés ;
Car du livre éternel la joie est effacée,
Et seuls, en lettres d'or, les chagrins sont restés.

Ah ! qui sait les ennuis, les désespoirs sans nombre,
Les résignations qu'un cœur pauvre nourrit;
Pauvre de tous les biens, et qui s'éteint dans l'ombre,
D'un mal dont sans pitié chacun s'éloigne et rit!

La laideur chez la femme est maudite et flétrie;
De la grâce et du beau nous sommes amoureux :
C'est comme un souvenir de la noble patrie,
Qui vient frapper nos sens et parler à nos yeux.

. . . .

Elle vit, en naissant, commencer sa misère ;
Triste, elle grandissait parmi ses jeunes sœurs ;
Car elle devinait, en embrassant sa mère,
Une pitié plaintive en ses yeux tout en pleurs.

Elle n'eut point d'enfance, et venue à cet âge
Où la beauté reluit dans toute sa splendeur,
Chacun se détourna de son pâle visage,
Sans chercher plus avant ce que gardait son cœur;

Son cœur cachant à tous sa richesse inutile,
Ses secrets battements comprimés sous sa main,
Mystérieux parfum enfermé dans l'argile,
Beau trésor inconnu qu'on foulait en chemin;

Ne murmurant jamais, tant son âme était haute,
N'ayant que Dieu pour juge en ses muets combats,

Et voilant son malheur comme on voile une faute,
Souffrant de ces douleurs qui ne se plaignent pas ;

Vivant dans ces longs jours isolée et sans guide,
Et voyant chacun d'eux, fatalement pareil,
Sans espoir, sans bonheur, triste, uniforme, vide,
Comme un morne horizon sans pluie et sans soleil.

Et quand le poids des ans eut incliné sa tête,
Son cœur, tant éprouvé par un destin jaloux,
Se vengea noblement de sa part incomplète;
Elle agrandit sa vie en la donnant à tous.

Saintement résignée à marcher solitaire,
Sans époux, sans enfants, sans lien, sans amours.
De tous les affligés elle devint la mère;
Doux nom qu'avaient souvent rêvé ses mauvais jours !

Gloire, gloire à celui qui garde dans son âme
La foi, divin trésor d'intarissable miel !
Toi, qui n'as partagé que les maux de la femme,
O vierge en cheveux blancs, va confiante au ciel !

. . . .

Les dévoûments obscurs sont les plus magnifiques ;
Dans l'ombre et le silence ils restent confondus :
C'est la voix du désert chantant les saints cantiques
Qui montent jusqu'à Dieu, de lui seul entendus.

Ils veulent un cœur fort, un assidu courage :
Celui qui les pratique entre tous est béni;
Il amasse en secret un sublime héritage,
Et sème dans son champ un mérite infini.

La vertu glorieuse a le regard des hommes,
L'autre a celui du Dieu juste et mystérieux.
La première a sa fin dans le monde où nous sommes,
L'autre naît sur la terre et ne fleurit qu'aux cieux.

Mme JANVIER.

LA SOLITUDE.

Heureux qui, s'écartant des sentiers d'ici-bas,
A l'ombre du désert allant cacher ses pas,

D'un monde dédaigné secouant la poussière,
Efface encor vivant ses traces sur la terre,
Et, dans la solitude enfin enseveli,
Se nourrit d'espérance et s'abreuve d'oubli !
Tel que ces esprits purs qui planent dans l'espace,
Tranquille spectateur de cette ombre qui passe,
Des caprices du sort à jamais défendu,
Il suit de l'œil ce char dont il est descendu !...
Il voit les passions, sur une onde incertaine,
De leur souffle orageux enfler la voile humaine.
Mais ces vents inconstants ne troublent plus sa paix;
Il se repose en Dieu, qui ne change jamais;
Il aime à contempler ses plus hardis ouvrages,
Ces monts, vainqueurs des vents, de la foudre et des âges.
Où, dans leur masse auguste et leur solidité,
Ce Dieu grava sa force et son éternité.
A cette heure où, frappé d'un rayon de l'aurore,
Leur sommet enflammé que l'Orient colore
Comme un phare céleste allumé dans la nuit,
Jaillit étincelant de l'ombre qui s'enfuit,
Il s'élance, il franchit ces riantes collines
Que le mont jette au loin sur ses larges racines,
Et porté par degrés jusqu'à ses sombres flancs,
Sous ses pins immortels il s'enfonce à pas lents :
Là des torrents séchés le lit seul est sa route,
Tantôt les rocs minés sur lui pendent en voûte,
Et tantôt, sur leurs bords tout à coup suspendu,
Il recule étonné; son regard éperdu
Jouit avec horreur de cet effroi sublime,
Et sous ses pieds, longtemps, voit tournoyer l'abîme,
Il monte, et l'horizon grandit à chaque instant;
Il monte, et devant lui l'immensité s'étend :
Comme sous le regard d'une nouvelle aurore,
Un monde à chaque pas pour ses yeux semble éclore,
Jusqu'au sommet suprême où son œil enchanté
S'empare de l'espace, et plane en liberté.
Ainsi, lorsque notre âme, à sa source envolée,
Quitte enfin pour jamais la terrestre vallée,
Chaque coup de son aile, en l'élevant aux cieux,
Élargit l'horizon qui s'étend sous ses yeux;
Des mondes sous son vol le mystère s'abaisse,
En découvrant toujours elle monte sans cesse

Jusqu'aux saintes hauteurs d'où l'œil du séraphin
Sur l'espace infini plonge un regard sans fin.

Salut, brillants sommets, champs de neige et de glace ;
Vous qui d'aucun mortel n'avez gardé la trace ;
Vous que le regard même aborde avec effroi,
Et qui n'avez souffert que les aigles et moi :
Œuvres du premier jour, augustes pyramides
Que Dieu même affermit sur vos bases solides ;
Confins de l'univers, qui, depuis ce grand jour,
N'avez jamais changé de forme et de contour :
Le nuage en grondant parcourt en vain vos cimes,
Le fleuve en vain grossi sillonne vos abîmes.
La foudre frappe en vain votre front endurci ;
Votre front solennel, un moment obscurci,
Sur nous, comme la nuit, versant son ombre obscure,
Et laissant pendre au loin sa noire chevelure
Semble, toujours vainqueur du choc qui l'ébranla,
Au Dieu qui l'a fondé dire encor : Me voilà.
Et moi, me voici seul sur ces confins du monde :
Loin d'ici sous mes pieds la foudre vole et gronde ;
Les nuages battus par les ailes des vents
Entre-choquant comme eux leurs tourbillons mouvants,
Tels qu'un autre Océan soulevé par l'orage,
Se déroulent sans fin dans des lits sans rivage,
Et, devant ces sommets abaissant leur orgueil,
Brisent incessamment sur cet immense écueil.
Mais, tandis qu'à ses pieds ce noir chaos bouillonne,
D'éternelles splendeurs le soleil le couronne :
Depuis l'heure où son char élance dans les airs,
Jusqu'à l'heure où son disque incline vers les mers,
Cet astre, en décrivant son oblique carrière,
D'aucune ombre jamais n'y souille sa lumière,
Et déjà la nuit sombre a descendu des cieux
Qu'à ces sommets encore il dit de longs adieux.

Là, tandis que je nage en des torrents de joie,
Ainsi que mon regard, mon âme se déploie,
Et croit, en respirant cet air de liberté,
Recouvrer sa splendeur et sa sérénité.
Oui, dans cet air du ciel, les soins lourds de la vie,
Le mépris des mortels, leur haine ou leur envie,

N'accompagnent plus l'homme et ne surnagent pas :
Comme un vil plomb, d'eux-même, ils retombent en bas,
Ainsi, plus l'onde est pure, et moins l'homme y surnage.
A peine de ce monde il emporte une image.
Mais ton image, ô Dieu! dans ces grands traits épars,
En s'élevant vers toi grandit à nos regards.
Comme au prêtre habitant l'ombre du sanctuaire,
Chaque pas te révèle à l'âme solitaire.
Le silence et la nuit, et l'ombre des forêts,
Lui murmurent tout bas de sublimes secrets ;
Et l'esprit, abîmé dans ces rares spectacles,
Par la voix des déserts écoute tes oracles.
J'ai vu de l'Océan les flots épouvantés,
Pareils aux fiers coursiers dans la plaine emportés,
Déroulant à ta voix leur humide crinière,
Franchir en bondissant leur bruyante barrière ;
Puis soudain refoulés sous ton frein tout puissant,
Dans l'abîme étonné rentrer en mugissant.
J'ai vu le fleuve, épris des gazons du rivage,
Se glisser flots à flots, de bocage en bocage,
Et dans son lit voilé d'ombrage et de fraîcheur,
Bercer en murmurant la barque du pêcheur ;
J'ai vu le trait brisé de la foudre qui gronde,
Comme un serpent de feu se dérouler sur l'onde ;
Le zéphyr embaumé des doux parfums du miel,
Balayer doucement l'azur voilé du ciel ;
La colombe, essuyant son aile encore humide,
Sur les bords de son nid poser un pied timide,
Puis, d'un vol cadencé, fendant le flot des airs,
S'abattre en soupirant sur la rive des mers.
J'ai vu ces monts voisins des cieux où tu reposes,
Cette neige où l'aurore aime à semer ses roses,
Ces trésors des hivers, d'où par mille détours
Dans nos champs desséchés multipliant leur cours,
Cent rochers de cristal, que tu fonds à mesure
Viennent désaltérer la mourante verdure :
Et ces ruisseaux pleuvant de ces rocs suspendus,
Et ces torrents grondant dans les granits fendus,
Et ces pics où le temps a perdu sa victoire...
Et toute la nature est un hymne à ta gloire.

A. DE LAMARTINE.

LE ROSSIGNOL AVEUGLE.

Pauvre exilé de l'air ! sans ailes, sans lumière,
Oh! comme on t'a fait malheureux !
Quelle ombre impénétrable inonde ta paupière?
Quel deuil est étendu sur tes chants douloureux !
Innocent Bélisaire ! une empreinte brûlante
Du jour sur ta prunelle a séché les couleurs
Et ta mémoire y roule incessamment des pleurs ;
Et tu ne sais pourquoi Dieu fait la nuit si lente !

Et Dieu nous verse encor la nuit égale au jour.
Non ! ta nuit sans rayons n'est pas son triste ouvrage ;
Il ouvrit tout un ciel à ton œil plein d'amour ;
Et ton vol mutilé l'outrage !

Par lui ton cœur éteint s'illumine d'espoir ;
Un éclair qu'il allume à ton horizon noir
Te fait rêver de l'aube ou des étoiles blanches,
Ou d'un reflet de l'eau qui glisse entre les branches
Des bois que tu ne dois plus voir !

Et tu chantes les bois, puisque tu vis encore;
Tu chantes : pour l'oiseau respirer, c'est chanter.
Mais quoi! pour moduler l'ennui qui te dévore,
Sous le voile vivant qui t'usurpe l'aurore,
Combien d'autres accents te faut-il inventer !

Un cœur d'oiseau sait-il tant de notes plaintives?
Ah ! quand la liberté soufflait dans tes chansons,
Qu'avec ravissement tes ailes incaptives
Dans l'azur sans barrière emportaient ses leçons !

Douce horloge du soir aux saules suspendue,
Ton timbre jetait l'heure aux pâtres dispersés ;
Mais le timbre égaré dans ta clarté perdue
Sonne toujours minuit sur tes chants oppressés,
Tes chants n'éveillent plus la pâle primevère
Qui meurt sans recevoir les baisers du soleil,
Ni le souci fermé sous le doigt du sommeil,
Qui se rouvre baigné d'une rosée amère.

Tu ne sais plus quel astre éclaire tes instants ;
Tu bois sans les compter tes heures de souffrance ;
Car ta veille sans espérance
Ne sent pas la fuite du temps !

Tu ne vas plus verser ton hymne sur la rose,
Ni retremper ta voix dans le feu qui l'arrose :
Cette haleine d'encens, ce parfum tant aimé,
C'est l'amour qui fermente au fond d'un cœur fermé ;
Et ton cœur contre ta cage
Se jette avec désespoir ;
Et l'on rit du vain courage
Qui heurte ton esclavage
Sur un barreau sanglant que tu ne peux mouvoir.
Du fond de ton sépulcre un cri lent et sonore
Dénonce tes malheurs autre part entendus ;
Ton œil vide s'ouvre encore
Pour saluer une aurore
Que l'homme n'éteindra plus ?

Ce jour que l'esclave envie
Du moins changera ton sort.
Et je sais trop de la vie
Pour médire de la mort !

Chante la liberté, prisonnier ! Dieu t'écoute.
Allons, nous voici deux à chanter devant lui.
J'ai su dire ma joie, et je sais aujourd'hui
Ce qu'un son douloureux te coûte !

Chante pour tes bourreaux qui daignent te nourrir,
Qui t'ont ravi des cieux la flamme épanouie ;
Tes cris font des accords, ton deuil les désennuie ;
Si ta douleur s'enferme, ils te feront mourir.

Chante donc ta douleur profonde,
Ton désert au milieu du monde,
Ton veuvage, ton abandon ;
Dis, dis quelle amertume affreuse
Rend la liberté douloureuse
Pour qui n'en sait plus que le nom !

Laisse ton hymne désolée,

Comme l'eau dans une vallée,
S'épancher sur tes sombres jours ;
Et que l'espoir filtre toujours
Au fond de ta joie écoulée.

Mme DESBORDES-VALMORE.

LE PETIT RIEUR.

Laissez entrer ce chien qui soupire à la porte ;
Je souffre quand j'entends souffrir autour de moi,
Fût-il aveugle et vieux, il pleure, qu'on l'apporte,
Mon feu lui sera doux . . . Quoi ! petit Paul, c'est toi ?

C'était le petit Paul. Sous un brouillard d'automne,
Pensif et tout mouillé, depuis un long moment,
Sans l'ouvrir, à la porte il grattait doucement.
Pourquoi n'entrait-il pas ? On l'entoure, on s'étonne.
Il entre. Il reste là sans avoir dit : Bonsoir,
Bonsoir, petite mère ! et sans oser s'asseoir.

Mais Paul tenait en vain sa paupière baissée ;
Les mères ont des yeux qui percent la pensée.

De l'école avant l'heure on vous a fait sortir ;
Pourquoi ? Ne mentez pas. — Je ne sais plus mentir,
Mère. Pour presque rien. — Presque dit quelque chose :
Votre maître est si bon qu'il ne fait rien sans cause.
— On ne peut jamais rire, et c'est bien malheureux !
Moi, quand je ne ris pas, je suis tout las de vivre.
— Vous avez donc ri, Paul ? — Oui, mère, sous mon livre.
— Qui vous rendait si gai ? — Christophe. Il est affreux,
Christophe ! Il a l'œil trouble et la tête enfoncée.
Ses bras vont jusqu'à terre, et sa jambe est torsée,
Comme cela ! — C'est triste. — Oui, si je l'avais su.
Mais je n'avais jamais vu d'écolier bossu ;
J'ai cru que les bossus venaient tout vieux au monde,
Comme Ésope à mon livre. — Ésope fut enfant,
Et sa mère pleura. Pitié douce et profonde,
La laideur s'embellit quand ta voix la défend.
L'homme apporte des maux dont rien ne le console !
— Mais Christophe, ma mère, est un rude garçon ;

Ce n'est qu'un paysan, le dernier de l'école.
Et comme on riait trop pour suivre la leçon,
J'ai dit : Ésope ! Ésope ! en regardant Christophe;
Et j'ai fait le portrait du crochu philosophe :
Voyez ! messieurs, voyez le divin animal !
— Et que disait Christophe? — Il détournait la vue ;
Il cachait dans ses mains sa rougeur imprévue,
Et je crois qu'il pleurait. — Tais-toi ! tu me fais mal.
Il pleurait ! . . . O railleurs, que vous êtes à craindre !
Un être a donc souffert, et souffert sans se plaindre :
Tout ce qui pleure est beau. Je l'aime en ce moment;
Oui, j'aime mieux Christophe et sa jambe tournée,
Que ta langue épineuse à blesser destinée ;
Je l'embrasse de l'âme et je le vois charmant.
Viens, que je te corrige. Écoute-moi : tu m'aimes?
— Oh, oui ! — Souvent nos dards retombent sur nous-mêmes.
Regarde-moi longtemps : et que ton avenir
S'épure d'un amer et tendre souvenir;
Comment me trouves-tu? — Belle comme une mère [1] !
O ma mère ! vos traits ont la douceur du ciel.
La vierge des enfants, que l'on prie à Noël,
Est comme vous tendre et sévère :
Oui, vous lui ressemblez. J'y pense en vous voyant.
Et c'est vous que je vois, ma mère, en la priant !
A l'église une fois vous êtes apparue,
Et la foule indigente en joie est accourue ;
Vos habits étaient gais; vous étiez blanche, et moi
Je disais : C'est ma mère ! et l'on disait : « Hé ! quoi !
C'est sa mère ! » Ah ! maman ! quel bonheur ! — Je t'écoute,
Et je plains ton doux rêve ; il me touche. Il m'en coûte
D'attrister le miroir attaché sur ton cœur,
Où tu me trouves belle, où je me vois aimée;
Mais, regarde, et gémis d'être un enfant moqueur :
Je suis laide. — Ma mère!... — Enfant! je vous afflige?
Je vous ôte un bandeau. Je suis laide, vous dis-je ;
Un jour un petit Paul aussi rira de moi.
— Je le tûrai, ma mère ! oh ! quand il serait roi.
Dieu ! rire de ma mère ! — Et l'enfant qu'elle adore,

[1] Ce n'est point là ce qu'un enfant doit répondre. C'est même ici un contre-sens. *Belle comme une mère* signifie : Je vous trouve belle parce que vous êtes ma mère; vous n'êtes belle qu'aux yeux d'un fils.

L'enfant que son malheur lui rend plus sien encore,
Penses-tu qu'une mère, au fond de ses douleurs,
Ne se lèvera pas pour revenger ses pleurs?
Et toi, mon fol enfant, fier de tes belles armes,
Lançant ton rire ingrat sur l'objet de ses larmes,
Prends garde ! si ta langue allait faire mourir !
Dieu dit : « Tu souffriras ce que tu fais souffrir. »

Mme DESBORDES-VALMORE.

LA BONNE VIEILLE.

Vous vieillirez, ô ma belle maîtresse ;
Vous vieillirez et je ne serai plus.
Pour moi le temps semble, dans sa vitesse,
Compter deux fois les jours que j'ai perdus.
Survivez-moi ; mais que l'âge pénible
Vous trouve encor fidèle à mes leçons ;
Et bonne vieille, au coin d'un feu paisible,
De votre ami répétez les chansons.

Lorsque les yeux chercheront sous vos rides
Les traits charmants qui m'auront inspiré,
Des doux récits les jeunes gens avides
Diront : Quel fut cet ami tant pleuré ?
De mon amour peignez, s'il est possible,
L'ardeur, l'ivresse, et même les soupçons ;
Et bonne vieille, au coin d'un feu paisible,
De votre ami répétez les chansons.

On vous dira : Savait-il être aimable?
Et sans rougir, vous direz : Je l'aimais.
D'un trait méchant se montra-t-il capable?
Avec orgueil, vous répondrez : Jamais.
Ah ! dites bien qu'amoureux et sensible,
D'un luth joyeux il attendrit les sons :
Et bonne vieille, au coin d'un feu paisible,
De votre ami répétez les chansons.

Vous, *que* j'appris à pleurer sur la France,
Dites surtout aux fils des nouveaux preux,
Que j'ai chanté la gloire et l'espérance
Pour consoler mon pays malheureux.

Rappelez-leur que l'aquilon terrible
De nos lauriers a détruit vingt moissons;
Et bonne vieille, au coin d'un feu paisible,
De votre ami répétez les chansons.

Objet chéri, quand mon renom futile
De vos vieux ans charmera les douleurs;
A mon portrait, quand votre main débile,
Chaque printemps, suspendra quelques fleurs;
Levez les yeux vers ce monde invisible
Où pour toujours nous nous réunissons :
Et bonne vieille, au coin d'un feu paisible,
De votre ami répétez les chansons. BÉRANGER.

LA JEUNE TARENTINE.

ÉLÉGIE.

Pleurez, doux alcyons ! ô vous, oiseaux sacrés,
Oiseaux chers à Thétis ; doux alcyons, pleurez!
Elle a vécu, Myrto, la jeune Tarentine !
Un vaisseau la portait aux bords de Camarine :
Là, l'hymen, les chansons, les flûtes, lentement
Devaient la reconduire au seuil de son amant.
Une clef vigilante a, pour cette journée,
Sous le cèdre enfermé sa robe d'hyménée,
Et l'or dont au festin ses bras seront parés,
Et pour ses blonds cheveux les parfums préparés.
Mais, seule sur la proue invoquant les étoiles,
Le vent impétueux qui soufflait dans ses voiles
L'enveloppe : étonnée et loin des matelots,
Elle tombe, elle crie, elle est au sein des flots.
Elle est au sein des flots, la jeune Tarentine !
Son beau corps a roulé sous la vague marine.
Thétis, les yeux en pleurs, dans le creux d'un rocher,
Aux monstres dévorants eut soin de le cacher.
Par son ordre bientôt les belles Néréides
S'élèvent au-dessus des demeures humides,
Le poussent au rivage, et dans ce monument
L'ont au cap du Zéphyr déposé mollement;
Et de loin, à grands cris appelant leurs compagnes,
Et les nymphes des bois, des sources, des montagnes,

Toutes, frappant leur sein et traînant un long deuil,
Répétèrent, hélas ! autour de son cercueil :

Hélas ! chez ton amant tu n'es point ramenée,
Tu n'as point revêtu ta robe d'hyménée.
L'or autour de ton bras n'a point serré de nœuds,
Et le bandeau d'hymen n'orna point tes cheveux.

André Chénier.

VERS DE BOILEAU.

Les vers suivants de Boileau (v. p. 265) semblent résumer sa religion littéraire, et pourraient servir d'épigraphe au recueil de ses poésies :

Rien n'est beau que le vrai : le vrai seul est aimable ;
Il doit régner partout, et même dans la fable :
De toute fiction l'adroite fausseté
Ne tend qu'à faire aux yeux briller la vérité.
. . . .
Cessons de nous flatter : il n'est esprit si droit
Qui ne soit imposteur et faux par quelque endroit.
Sans cesse on prend le masque, et, quittant la nature,
On craint de se montrer sous sa propre figure.
Par là le plus sincère assez souvent déplaît.
Rarement un esprit ose être ce qu'il est.
. . . .
La simplicité plaît sans étude et sans art.
Tout charme en un enfant, dont la langue sans fard,
A peine du filet encor débarrassée,
Sait d'un air innocent bégayer sa pensée.
Le faux est toujours fade, ennuyeux, languissant ;
Mais la nature est vraie, et d'abord on la sent.

FIN.

TABLE.



